ST. ALBERTUS COLLEGE LIBRARY

BIBLIOTHECA
FF. PRÆDICATORUM
CONVENTUS
CIVIT. BENITIÆ
Lit.....
Pl.....

J.B.McINTYRE
BOOK-BINDER

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/latheologieaffec0004lbai

LA

THÉOLOGIE AFFECTIVE

OU

SAINT THOMAS EN MÉDITATION

IV

LE MANS, IMP. DE GALLIENNE

LA

THÉOLOGIE

AFFECTIVE

OU

SAINT THOMAS EN MÉDITATION

PAR L. BAIL

NOUVELLE ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE

PAR M. L'ABBÉ CHEVEREAU

VICAIRE-GÉNÉRAL DU DIOCÈSE DU MANS

Primus amor finis ultimi

TOME IV

DE L'INCARNATION. — DE LA SAINTE VIERGE

PARIS

JACQUES LECOFFRE ET Cie, LIBRAIRES

RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29

1855

PREFACE.

Après qu'en la première partie nous avons eu le bien de nous voir élever à Dieu par les œuvres de la grâce et des vertus, nous espérons, en cette troisième partie, d'y être élevés par les œuvres de l'union hypostatique, et par les appartenances de l'Incarnation, qui sont les grandeurs et les perfections de Jésus-Christ, les excellences de sa sacrée mère, les Sacrements, qui sont les canaux de sa grâce découlante dans les âmes, et la résurrection générale par laquelle il doit rendre les corps participants des effets de sa Passion, comme il en a rendu les âmes participantes par les Sacrements. et après laquelle sa gloire doit être évidente à tous les Saints pour toute l'éternité. Dans le déduit de ces merveilles sublimes, nous appuyons à l'ordinaire nos considérations de plusieurs preuves avant d'en venir aux affections, afin que leur vérité étant par ce moyen mieux gravée et établie dans l'esprit, il les retienne plus longtemps pour en faire profit, au lieu que les considérations qui sont sans preuves passent légèrement, et ne font que peu d'effet dans les âmes qui les prennent pour les points de leur oraison. C'est le fait d'un homme sage, dit très-bien l'ancien et le savant abbé Rupert, lorsqu'il bâtit la maison, de fouir profondément, et bâtir sur la pierre. *La pluie est tombée,* dit le Seigneur, *les fleuves se sont débordés, et les vents ont donné contre cette maison, et elle n'est pas tombée, parce qu'elle était fondée sur la pierre.* (Fundata enim erat supra petram.) Nous voulons être aucunement semblables à cet homme

3774

sage. Car toutes les fois que nous voulons dresser l'édifice de quelque bon et fidèle discours, nous cherchons et tenons quelque chapitre convenable de l'autorité divine et canonique, soit des Prophètes, soit des Apôtres, afin d'édifier sur leur fondement. Ainsi, nous creusons profondément et bâtissons sur la terre ferme; partant, si les pluies bruyantes des séculiers et des sophistes, qui se plaisent de leur paille et de leur foin, et auquel notre or et nos pierres précieuses sont contemptibles; si, dis-je, les fleuves des errants viennent choquer notre maison, elle ne tombera pas, parce qu'elle est fondée sur la pierre ferme. Au reste, encore qu'il faille beaucoup estimer tout ce que saint Thomas a traité ci-devant, et que les méditations en soient très-affectives, il semble néanmoins que ce qui est de la troisième partie emporte la palme, et mérite la préférence, parce qu'il s'agit de Jésus-Christ, duquel la connaissance est la plus propre et la plus singulière aux chrétiens, comme elle leur est des plus nécessaires. *J'estime,* disait saint Paul, *toutes choses comme perte* (propter eminentem scientiam Jesu Christi Domini), *pour la science éminente de mon Seigneur Jésus-Christ.* Il ne tenait rien de si haut et de si précieux que de connaître le Dieu-Homme Jésus-Christ; or, c'est le but de cette troisième partie d'imprimer et de former Jésus-Christ dans les esprits par la connaissance, dans les volontés par l'affection, et dans toutes les œuvres de la vie par imitation et conformité avec ses saintes actions, qui est une chose si haute et si sublime, qu'elle peut être dite l'œuvre des œuvres, et l'action la plus haute et la plus divine du monde. Aussi est-ce l'action du Père éternel, qui produit le Fils en soi-même, et du Saint-Esprit formant Jésus-Christ dans le sein de la Vierge. C'est l'ouvrage le plus saint de l'Eglise, qui le forme tous les jours par le ministère des prêtres dans la sainte Eucharistie, et dans le cœur de ses enfants par la voix des prédicateurs, comme aussi par les écrits des théologiens, qui impriment la ressemblance de son esprit, de ses sentiments, de ses dispositions et de sa

conduite dans les cœurs qui s'y appliquent. Mais il faut que ce soit un théologien qui dresse ces écrits, parce que les discours en sont très-élevés et très-sublimes, et qui ne doivent pas être entrepris de toutes sortes de personnes, en témoignage de quoi il fut dit à saint Jean : *Prends le livre de la main de l'ange*. Ce livre, dit un grand cardinal, est la vie de Jésus-Christ; et cet ange est un bon théologien. Et il est dit : *Prends le livre de la main de l'ange*, parce que l'on doit apprendre les mystères de Jésus-Christ par un théologien. Or, il est vrai qu'il serait à souhaiter que Jésus-Christ, le chef suprême des théologiens, eût lui-même daigné écrire de son être, de ses puissances et de ses œuvres merveilleuses; personne n'eût été plus capable de les représenter dignement que lui-même : il nous eût été aisé après de connaître en ses livres l'excès de son amour, les faveurs de sa grâce, les merveilles de sa vie et la puissance de sa mort, nous n'eussions pas eu besoin d'aller chercher autre part l'objet de notre contemplation. Mais il ne lui était pas convenable d'enseigner par ses propres écrits; car il eût dû écrire, ou conformément à la sublimité de son esprit et de sa doctrine, ou conformément à la portée de nos faibles entendements; écrivant en la première manière, personne ne l'eût pu concevoir, et écrivant en la seconde, les hommes n'eussent rien pensé de plus haut de sa doctrine que ce qui eût paru en ses livres. Il s'est donc abstenu d'écrire lui-même ; mais au lieu de cela, le Saint-Esprit a inspiré les Evangélistes et les Apôtres d'écrire quelque partie de ses hautes merveilles; depuis les Pères de l'Eglise de siècle en siècle, et finalement les théologiens scholastiques ont employé toute la force de leurs esprits à en traiter exactement, recueillant ce qu'en avaient dit ceux qui les avaient devancés, et se mettant comme sur leurs épaules pour découvrir plus loin ; tellement qu'ajoutant par-dessus ce que par le raisonnement ils ont été capables de conclure de leurs principes, ils ont fait voir par ce moyen qu'il était un monde de grandeur, un excès d'éminence, de

raretés et de singularités adorables, et un abîme de perfections qui ne pouvait s'épuiser. C'est pourquoi la science du Verbe incarné ne peut être plus grande en l'état de cette vie que comme elle est traitée par un théologien. Mais le point important est de s'appliquer à cet objet ravissant, pour lequel contempler la vie la plus longue des hommes n'est que trop courte et brève. Et cependant, ô égarement des mortels! nous lui donnons si peu de notre temps, et profanons nos pensées après plusieurs recherches inutiles. O Verbe incarné! envoyez-nous un autre conseil que celui qui nous a divertis de vous depuis si longtemps. Le Père éternel a dit de vous, par l'organe du prophète Isaïe : *Mon serviteur en justifiera plusieurs par sa science.* Faites donc, par votre miséricorde, que nous nous occupions davantage en cette troisième partie, qui contient plus expressément votre science, et où vous êtes plus exactement figuré et représenté, afin que nous imprimions votre conduite, votre esprit et votre amour, et qu'après cette vie, nous puissions vous contempler face à face et tout à découvert dans les splendeurs des Saints et la gloire de cet état, où vous serez finalement, après l'exécution du jugement dernier, et votre retour triomphant dans le Ciel.

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

LA THÉOLOGIE AFFECTIVE,

OU

SAINT THOMAS EN MÉDITATION.

PREMIER TRAITÉ.

DE L'INCARNATION.

PREMIÈRE MÉDITATION.

DE LA CONNAISSANCE DE L'INCARNATION, ET DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

—

I. Considérez que la connaissance du mystère de l'Incarnation et de notre Seigneur Jésus-Christ, est très-haute et très-relevée. Saint Paul assure cette vérité lorsqu'il appelle l'Incarnation, *un mystère caché aux siècles et aux générations* (Col. 1, 26). Et saint Cyrille d'Alexandrie dit (1), que l'union du Verbe avec la nature humaine excède toutes les pensées et les connaissances humaines, et que la manière dont elle s'est faite, est ineffable et au-dessus de l'esprit; car si nous ne connaissons pas ce qui se passe

(1) L. de Incarnat. Unigeniti.

en nous, si nous ne comprenons pas l'union de notre âme avec le corps, bien moins pourrons-nous comprendre l'union du Verbe avec la nature humaine. Mais qu'est-ce que l'homme dont l'esprit offusqué par la chair, et aveuglé par la plaie du péché originel, est très-incapable d'entendre quelque chose de relevé? Les anges mêmes, avec leur esprit si subtil et si pénétrant, sont éblouis à la vue de cet objet, que naturellement et sans révélation ils ne peuvent concevoir ni imaginer; *car,* dit Job, *la sagesse est cachée aux yeux des vivants, et les oiseaux mêmes du ciel ne la voient pas* (C. 28), savoir les anges, entre lesquels le divin saint Denis n'excepte pas le plus grand et le plus éclairé de tous (1). En effet, il n'est pas possible à la créature d'entendre la toute-puissance de Dieu, et toutes les œuvres qui lui sont possibles; car ce serait la comprendre entièrement. Or, comme l'Incarnation est une des œuvres les plus grandes et les plus singulières de la toute-puissance de Dieu, il n'est pas au pouvoir d'un esprit créé d'en faire la découverte. De plus, pour comprendre l'Incarnation, il faut comprendre la Trinité, et savoir que dans l'unité de la Nature divine il y a trois Personnes distinctes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, pour de là se représenter que la seconde Personne seulement, non la première ni la troisième, s'est communiquée à la nature humaine, et lui a imprimé sa subsistance, afin de la faire vivre en soi-même. Or, en ces choses, l'esprit qui n'est pas assisté de la Foi et de la grâce, se perd et s'évanouit, et il est contraint d'avouer qu'il est vaincu, et que sa force et sa capacité n'y peuvent suffire. Enfin, comme l'Incarnation est un mystère unique et singulier dans le monde, que saint Jean Damascène appelle la plus nouvelle de toutes les choses nouvelles, et la seule chose nouvelle sous le soleil (2), et saint Hiérotée (3), une nouveauté qui excède toute nouveauté; l'esprit ne trouve aucune lumière dans la contemplation des choses créées, pour s'élever à ce mystère, tant il est élevé au-dessus de la nature. C'est pourquoi les théologiens concluent qu'il est besoin des lumières de la Foi, pour entrer dans la connaissance de Jésus-Christ et du mystère de l'Incarnation, et que si, la Foi supposée, on peut se servir de quelques comparaisons, c'est

(1) De Divin. nom. c. 2. — (2) De fide orthod. l. 3, c. 1. — (3) Apud. D. Dionys. loc. citato.

plutôt pour en montrer la vraisemblance et la non répugnance, que pour convaincre un esprit rebelle de sa réalité et de sa possibilité.

J'apprendrai de cette considération à demander des lumières au Saint-Esprit pour entrer dans la connaissance du sacré mystère de l'Incarnation et de l'Homme-Dieu Jésus-Christ, qui en est le terme et comme l'effet. Venez, ô mon amour incréé ! et envoyez du Ciel le rayon de votre lumière céleste. Perfectionnez en mon âme le don de la Foi infuse et de votre Sapience, pour pouvoir contempler les merveilles de votre opération dans la sainte Vierge, et dans l'humanité de mon Sauveur Jésus-Christ, mon bien souverain, afin que le connaissant je l'aime très-ardemment, et que je méprise pour son amour toutes les choses périssables.

II. Considérez secondement que la connaissance du mystère de l'Incarnation et de notre Seigneur Jésus-Christ, est très-utile et très-profitable à l'homme. *Vous connaître,* dit le Sage, *c'est une justice accomplie, et savoir votre justice et votre vertu, est la racine de l'immortalité* (Sag. 15). Le séraphique Docteur loue pour ce sujet, par-dessus tous les exercices spirituels, la méditation attentive de la vie de Jésus-Christ. C'est, dit-il, ce que j'estime de plus nécessaire et de plus profitable, et ce qui peut élever une âme à un plus sublime degré; car tu ne trouveras jamais aucune chose qui puisse te prémunir aussi fortement contre les vaines et trompeuses blandices du monde, contre les tribulations et les adversités, et contre les tentations et les vices. Aussi, tout ce que l'on peut désirer pour la vie spirituelle, se trouve abondamment dans la connaissance de Jésus-Christ; car nous avons trois choses principales à y observer. La première est la fuite et la pénitence de tout péché; la seconde est la pratique de toutes les vertus; et la troisième une ardente affection et une étroite union d'amour et de bienveillance envers Dieu. Or, la connaissance du mystère de l'Incarnation de Jésus-Christ produit ces trois choses en nous; elle nous inspire l'horreur du péché, en nous montrant combien il était difficile d'en faire une juste satisfaction à la justice divine. Elle nous donne le désir de pratiquer les vertus, nous en proposant un exemplaire très-accompli dans la conversation et les perfections de l'humanité sacrée de Jésus Christ. Elle nous excite aussi puissamment à l'amour de Dieu

dont la bonté ineffable et la charité ravissante paraît en ce mystère. Et certainement Dieu s'y est servi d'un artifice admirable pour attirer à son amour tous les cœurs des hommes; car, comme ils étaient portés à aimer les choses corporelles, et même à les adorer, tellement que, pour ce sujet, ils se prosternaient devant des dieux de pierre et de bois, afin qu'ils vissent ce qu'ils adoraient, il s'est rendu visible et corporel en ce mystère, pour être mieux proportionné aux affections des hommes qui désirent voir ce qu'ils aiment, et se lassaient de ne pas voir ce qu'ils adoraient (1); et pour que les hommes, en aimant un homme qui s'est rendu aimable au-dessus de tout ce qu'on peut dire, aimassent Dieu même, son humanité très-sainte lui a servi comme de lien pour s'unir toutes les âmes; c'est pourquoi il dit : *Je les attirerai à moi par les liens d'Adam, par les liens de la Charité* (Osée, 11); entendant par Adam Jésus-Christ même, homme et Dieu, lequel ne peut être aimé que Dieu ne soit aimé.

J'apprendrai de là avec combien d'affection il faut vaquer à l'étude de cette partie de la Théologie Affective, qui déploie les richesses, et développe les secrets du mystère de l'Incarnation et des qualités de Jésus-Christ; car nous ne devons pas négliger une chose de telle conséquence, et d'où résultent de si notables avantages; c'est pourquoi l'étude de Jésus-Christ doit être attentive, sérieuse, profonde et pénétrante, non pas légère et superficielle. Et parce que la doctrine de l'école nous conduit plus avant dans cette connaissance, ne nous lassons pas aisément d'écouter et de ruminer ses plus notables conclusions; l'utilité y compense au double toute la difficulté.

III. Considérez que cette même connaissance est nécessaire au salut, et qu'il y a obligation d'en être bien pénétré. C'est ce qui nous est représenté par Jésus-Christ même, qui levant ses yeux divins vers le Ciel, demandait à son Père qu'il le fît connaître au monde, et qu'il ne fût pas ignoré des hommes. *Père, clarifiez-moi*, faites que les âmes sachent ce que je suis. Et rendant raison de sa supplication, il ajoute : *C'est la vie éternelle, qu'il vous connaissent seul vrai Dieu, et Jésus-Christ que vous avez envoyé* (Jean, 17). Voulant dire que cette connaissance est la

(1) Chrysolog. Serm. 147.

cause de la vie éternelle et bienheureuse, comme au contraire on peut dire que l'ignorance de son existence et de son état est la cause de la mort éternelle de plusieurs âmes damnées, lesquelles ont péri misérablement pour n'avoir pas connu leur Rédempteur. Aussi, il y a certains articles de la Foi qu'il ne suffit pas de croire confusément, en croyant ce que croit l'Eglise, mais il est nécessaire de les croire d'une Foi expresse et distincte. Or, entre ces articles est celui de l'Incarnation du Verbe et de la Rédemption. C'est pourquoi ceux qui ne connaissent pas Jésus-Christ, et qui n'ont aucune intelligence de sa Personne, de ses qualités et de ses actions, sont dans un état très-déplorable; car quelle sorte de service peuvent-ils rendre à celui qu'ils ne connaissent pas? comment l'invoqueront-ils? comment lui rendront-ils des actions de grâces, et comment l'aimeront-ils? s'ils ne savent rien que le nom de Jésus-Christ sans connaître celui qui porte ce nom adorable, et quelles sont ses grandeurs et ses offices? C'est lui qui dit de soi-même : *Je suis la voie, la vérité et la vie* (Jean, 14). S'il est la voie, il est nécessaire de la connaître pour ne pas se fourvoyer; s'il est la vérité, tout est erreur et tromperie en dehors de lui; et s'il est la vie, c'est la mort que d'être privé de sa connaissance, et de son amour; c'est pourquoi il n'y a rien de grand et de saint où est cette ignorance, et le premier affront et l'outrage principal que fait une âme à Jésus-Christ, est de le méconnaître et de ne savoir quel il est, comme le second affront et le déshonneur qu'elle lui fait est de ne le pas traiter avec assez d'amour et de respect, quand elle a connu et considéré ce qu'il est. Ces personnes sont indignes d'être appelées chrétiennes, et puisque Dieu dit : *Quiconque me glorifiera, je le glorifierai, et ceux qui me mépriseront seront méprisés* (1. Rois, 2), elles ont grand sujet d'appréhender que Jésus-Christ ne se souvienne, à l'heure de leur mort, du mépris qu'elles ont eu pour lui, en ne voulant pas s'appliquer à le connaître, mais plutôt à savoir mille choses vaines et inutiles. Elles ont grand sujet, puisqu'elles demeurent assoupies et endormies dans les ténèbres de cette criminelle ignorance, d'appréhender ce qui fut dit aux vierges folles : *Je vous dis en vérité que je ne vous connais pas* (Matth. 25). Enfin l'Incarnation est le plus grand bien que Dieu ait fait au monde. Ce mystère a comblé les hommes de gloire, et les créatures en sont infiniment ennoblies.

C'est pourquoi c'est une ingratitude digne de supplice, que de ne pas le reconnaître.

Apprenez de là à compatir à la stupidité et à la folie de tant de peuples chrétiens et non chrétiens, qui s'appliquent avec tant de zèle aux affaires et aux vanités du monde, et négligent cependant la science de salut et la connaissance de leur admirable Sauveur Jésus-Christ. Hélas ! *le monde ne l'a pas connu* (Jean, 1). Un chien connaît bien son maître, et sait le distinguer de tout autre, et une âme chrétienne méconnaît Jésus-Christ. *Le bœuf a reconnu son possesseur, l'âne a reconnu la crèche de son maître, et Israël ne m'a pas connu* (Isaïe, 1). O souveraine et divine bonté ! illuminez-moi, afin que je connaisse et reconnaisse autant qu'il est possible, la grandeur de ce bienfait, et que, par cette connaissance, je sois tout transporté de votre amour. Donnez-moi aussi un grand zèle pour faire connaître Jésus-Christ au monde, et l'enseigner à quelque pauvre créature qui, faute d'instruction, vit dans la sécheresse et la désolation intérieure, et court risque de perdre son âme. O Père éternel ! ô Père très-saint ! inclinez-vous à la demande et à la supplication de votre Fils Jésus-Christ, il vous a demandé que sa connaissance fût répandue dans le monde, parce que de là dépend le salut des âmes, et leur vie éternelle. O Père très-saint ! ne souffrez plus que tant de personnes le méconnaissent, donnez aux prédicateurs le zèle de l'annoncer plus fructueusement, et aux âmes la vertu de le méditer, pour le glorifier plus parfaitement.

DEUXIÈME MÉDITATION.

DE L'EXPLICATION DU MYSTÈRE DE L'INCARNATION PAR TROIS COMPARAISONS.

I. Considérez que le mystère de l'Incarnation, qui consiste dans l'union du Verbe divin avec l'humanité, formée dans le sein de la sainte Vierge, se peut entendre par la comparaison d'un vêtement; car, comme ce mystère est grand et caché aux anges du Ciel, qui ne le peuvent connaître naturellement, et sans la révélation de la Foi, il est besoin de se servir de comparaisons familières pour soulager la faiblesse de l'esprit, et se représenter plus naïvement ce chef-d'œuvre admirable et incomparable, ce mystère tout divin. Or, les théologiens l'expliquent communément par la comparaison de trois personnes qui revêtiraient l'une d'entr'elles de quelque habit nouveau, car comme en ce cas il y a trois personnes qui revêtent, et une seule qui est vêtue et habillée de ce vêtement nouveau, ainsi il en va dans le mystère de l'Incarnation. Les trois Personnes divines, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, revêtent l'une d'entr'elles, de l'humanité comme d'un vêtement, et cette personne qu'elles revêtent, est la seconde Personne, le Verbe, qui seul demeure vêtu et couvert de l'humanité, quoique toute la Trinité agisse et opère en ce mystère. L'Ecriture sainte favorise cette comparaison, lorsqu'elle appelle l'humanité de Jésus-Christ un habit ou un vêtement. Ainsi parlent les anges dans Isaïe : *Pourquoi ton habillement est-il rouge* de sang, *et tes vêtements comme de ceux qui ont foulé dans la cuve* (C. 63). Saint Paul dit aussi de Jésus-Christ : *Trouvé comme homme, quant à son extérieur.* Et saint Jean, dans l'Apocalypse, dit qu'il porte *sur son vêtement, et sous sa cuisse cette inscription : Roi des rois, Dominateur des dominateurs.* Entendant par sa cuisse la Personne du Verbe, qui soutient et supporte l'humanité, et par le vêtement

l'humanité même, Jésus-Christ étant Roi des rois selon l'un et l'autre, en tant qu'il est Dieu, et en tant qu'il est homme. Or, le vêtement représente l'humanité, en ce que, comme une personne, pour paraître au dehors, prend un vêtement, ainsi le Verbe divin, pour paraître au monde, a pris son vêtement, l'humanité, et comme le vêtement est une chose extérieure qui n'est point de la substance de l'homme, ainsi cette humanité n'est point de l'essence du Verbe divin, et il peut exister sans elle. Et puis, comme le corps qui est vêtu n'est point déchiré, quoique le vêtement soit mis en pièces, ainsi le Verbe divin demeure entier et impassible dans les souffrances, et dans la mort même de son humanité.

Admirez en cette considération la bonté du Verbe divin, qui, infini en grandeur et en majesté, se couvre d'un vêtement si vil et si chétif pour vous visiter sur la terre. La reine Michol trouvait étrange que le roi David son mari, eût paru en public dans une procession de l'Arche d'alliance, sans être couvert de ses vêtements royaux. Trouvez plus étrange que le Verbe divin paraisse dans le monde sans ses habits royaux et sans faire éclater les splendeurs de sa divinité. Ne dédaignez plus d'avoir des vêtements peu riches, puisque le Fils de Dieu se couvre de pauvreté. Que faites-vous, Verbe divin? vous qui êtes revêtu d'une lumière inaccessible, vous vous revêtez du sac de notre humanité. Un homme ferait vraiment une chose étonnante et prodigieuse, qui, ayant été mordu d'une fourmi, se couvrirait de la peau d'une fourmi pour la délivrer de la mort; mais vous faites une chose plus étrange, lorsqu'ayant été offensé de l'homme, vous vous couvrez de la peau d'un homme, et devenez vrai homme pour le sauver de la mort. O bénie à jamais soit votre immense charité et votre infinie bonté envers vos créatures chétives et criminelles (1)!

II. Considérez une seconde comparaison de l'Incarnation, qui est l'union de l'âme raisonnable avec le corps. Comme l'âme raisonnable, dit saint Athanase, et le corps sont un seul homme, ainsi Dieu et l'homme sont un seul Jésus-Christ. L'angélique Docteur saint Thomas estime beaucoup cette comparaison, et juge qu'elle est la plus propre pour exprimer ce très-sublime

(1) D. Bernard. Senensis de Christ. Relig. Ser. 15.

et adorable mystère, pourvu néanmoins que l'on considère l'union de l'âme avec le corps, en tant qu'il lui sert d'organe et d'instrument pour agir, et non en tant qu'il lui sert de matière pour contribuer avec elle à la constitution d'une seule nature ; car le corps regarde l'âme en deux manières, comme organe et comme matière, et l'union du Verbe divin avec l'humanité, est semblable à l'union de l'âme avec le corps, en tant que le corps sert d'instrument uni à l'âme, par lequel elle opère et fait diverses actions, ainsi que la main est un organe uni à l'homme pour former diverses œuvres, et non pas en tant qu'elle lui sert de matière pour la constitution d'une même nature, car il ne se fait pas une seule nature, (comme disait faussement l'hérétique Eutichès), de Dieu et de l'homme, ainsi qu'il se fait une seule nature humaine de l'âme raisonnable et du corps qui lui est uni, parce que dans l'Incarnation la nature divine et la nature humaine demeurent en leur entier, et ne font point une nature seulement. Or, après avoir ainsi restreint cette comparaison, pour éviter toute erreur qui est très-dangereuse en ce sujet, nous pouvons considérer que, comme l'âme raisonnable est très-élevée en noblesse et en dignité au-dessus du corps auquel elle est unie, ainsi le Verbe divin est d'une excellence très-haute à l'égard de l'humanité, à laquelle il est uni dans l'Incarnation. Comme l'âme, par son union, demeure intimement présente dans le corps où elle fait sa résidence ; ainsi le Verbe est intimement présent à l'humanité, et y fait son séjour et sa demeure. Comme l'âme anime et vivifie le corps, et l'élève à un être tout nouveau, duquel il est fait participant par son moyen, ainsi le Verbe divin, par le mystère de l'Incarnation, actue et vivifie d'une nouvelle manière l'humanité, lui communiquant un être nouveau qui la relève au-dessus de toutes les créatures ; et comme sans l'âme le corps est immobile, sans vigueur, sans force et sans action, mais qu'avec l'âme qui l'informe, il se meut, il agit et produit de très-grandes œuvres ; ainsi devons-nous penser que l'humanité, sans la présence du Verbe divin, serait comme immobile et de peu d'action, tant elle serait faible et impuissante ; au lieu que, par cette union, elle devient puissante pour faire des actions très-hautes et très-généreuses. De plus, comme l'âme est tout le bien, tout l'honneur et toute la gloire de son corps, ainsi le

Verbe incréé est tout le bien, tout l'honneur et toute la gloire de l'humanité ; bien d'autant plus estimable, et gloire d'autant plus précieuse, que Dieu est plus élevé au-dessus de l'homme, le Tout-Puissant au-dessus du néant, et l'infini au-dessus d'un être très-petit et très-borné dans toute son étendue. Enfin, comme l'âme pourrait dire au corps, qu'elle l'honore grandement de s'unir avec lui, comme le corps aussi est obligé d'aimer son âme et de la servir ; ainsi le Verbe divin honore infiniment l'humanité, laquelle pour ce sujet est très-reconnaissante, et lui demeure très-obligée et très-affectionnée.

Reconnaissez la grandeur de l'humanité associée au Verbe divin, qui lui sert comme d'une seconde âme, qui la soutient et qui l'ennoblit en son être et en ses œuvres beaucoup plus que l'âme raisonnable. O corps sacré ! ô âme bénie ! ô humanité très-sainte de Jésus ! que vous êtes heureux de cette alliance si avantageuse pour vous ! Oh ! je me réjouis de votre exaltation. Oh ! je vous congratule de toutes mes affections, de ce que vous recevez plus de biens par votre union avec le Verbe divin, et par le très-noble Fils de Dieu, que ne fait un corps chétif par son union avec son âme ! A ce compte donc nos humanités ne sont que comme des corps sans âmes, et des cadavres sans vertu, au prix de vous, qui seule êtes très-excellemment vivifiée. Oh ! vivez toujours en cette grandeur et en cette suréminence admirable ! Admirez ensuite les colloques admirables de l'humanité et de la divinité sur leur commerce dans l'Incarnation, comme si l'âme et le corps s'entretenaient ensemble de ce qu'ils font l'un pour l'autre. Humanité, ma bien-aimée, combien je t'ai honorée ! Divinité, ma souveraine, combien j'ai souffert de peines pour vous honorer ! Humanité, tout le monde est créé pour toi. Divinité, tout le monde est pour vous restauré en moi. Humanité, tu n'as pas à te plaindre de moi. Divinité, faites que je sois reconnue et vénérée. Humanité, que tu es belle, que tu es richement parée ! Divinité, pour l'amour de moi, faites miséricorde !

III. Considérez une troisième comparaison de l'Incarnation, qui est l'inhérence de l'accident à la substance, comme la blancheur à la muraille ; et quoique les deux premières similitudes, et plusieurs autres que l'on pourrait apporter, expliquent quelque chose qui concerne ce grand mystère, toutefois elles n'en

donnent que des images très-grossières, et n'expriment pas encore ce qui lui est le plus intime, le plus foncier et le plus essentiel. L'union de l'accident avec la substance, exprime de plus près l'essence de ce mystère, à condition pourtant que la comparaison sera renfermée dans ses justes limites, et ne s'étendra que jusque-là où il sera convenable de l'appliquer. Remarquons donc, après toute la philosophie, qu'il y a une grande et notable différence entre la substance, comme la muraille, et l'accident, comme la blancheur, qui y est inhérente et appliquée ; car la substance subsiste en elle-même et par elle-même, sans être inhérente, et intimement appliquée et soutenue en un sujet divers ; elle a cet avantage par le moyen de la subsistance qui lui est propre et naturelle, et par laquelle elle est tellement terminée et accomplie en soi-même, qu'elle subsiste de par soi sans être inhérente et soutenue d'un suppôt, ou d'un support étranger. Au contraire, l'accident est un être plus imparfait, et qui ne peut se soutenir en soi-même et de soi-même ; c'est pourquoi l'inhérence lui est propre et naturelle, et par elle il s'applique à la substance pour être et se conserver en elle. Or, il est vrai que l'humanité en laquelle s'est faite l'Incarnation, n'est pas un accident, car c'est une nature substantielle, ou une substance parfaite composée d'une âme substantielle, et d'un corps substantiel ; c'est-à-dire de deux substances imparfaites, qui étant jointes ensemble, en font une parfaite et accomplie. Toutefois nous devons considérer ici avec attention et admiration, que cette humanité, pour pouvoir servir au dessein de l'Incarnation, a été premièrement réduite en un certain sens, comme à la condition d'un accident ; car dans l'instant qu'elle fut conçue, elle fut privée de sa propre subsistance, laquelle, par miracle, fut empêchée de résulter et de sortir d'elle. Si bien que cette humanité privée de sa propre et naturelle subsistance, ne devait point subsister par soi-même et en soi-même, non plus qu'un accident qui, manquant de subsistance, a besoin d'être reçu et soutenu dans un être substantiel. Or, l'essence de l'Incarnation consiste en ce que le Verbe divin, venant compléter l'humanité, dès l'instant de sa conception, substitua sa propre subsistance, et la communiqua et la donna, sans toutefois s'en dépouiller, à cette humanité, pour lui servir de suppôt et d'hypostase, disent les Grecs, de soutien ou de support, afin qu'elle

fût soutenue en elle, et qu'ainsi, ne subsistant pas par soi-même, elle subsistât de la subsistance infinie du Verbe divin. Or, comme la subsistance et la nature substantielle constituent une personne, cette humanité et cette subsistance intimement unies font aussi une personne, mais une personne qui est la même que celle que nous entendons par la nature divine subsistant de la subsistance du Fils. Le Verbe divin semblerait avoir déclaré quelque trait de ce grand secret par le prophète royal, qui dit en parlant de son Incarnation : *Je suis enfoncé dans la profondeur du limon, et il n'y a point de substance ;* selon le grec, *et il n'y a pas d'hypostase* (Ps. 68). Car ce limon, duquel le premier Adam fut formé, dénote l'humanité dans laquelle le Fils de Dieu s'insinuant profondément et intimement, ne trouva pas d'hypostase et de subsistance humaine ; c'est pourquoi il y substitua la sienne pour supplément, et donna infiniment plus à cette humanité, et l'enrichit infiniment plus qu'elle n'était appauvrie par la séparation et la ruine de la subsistance propre et naturelle. Il y aurait bien plus de choses à dire sur ce sujet, mais nous contentant d'effleurer une œuvre si grande, nous ne l'approfondissons pas.

C'en est assez, ô mon âme ! pour te faire entendre que, comme la nature humaine n'a pas été unie au Verbe divin avec sa propre subsistance, qui l'eût fait exister en elle-même, mais qu'elle a dû en être dépouillée pour ne pas subsister en soi ; ainsi, pour être unie à Dieu, tu ne dois pas t'arrêter en toi-même, en ton jugement, en ta prudence et en ton amour-propre, mais tu dois t'en dépouiller et t'en désapproprier. O Jésus mon Sauveur ! dans cette vue et dans la pensée que votre humanité n'a pas subsisté en elle-même, afin de pouvoir subsister dans le Verbe par l'union personnelle, je renonce à moi-même et à tout amour-propre, je ne veux jamais m'arrêter et me terminer à moi-même et à mon propre sens, afin que n'étant pas à moi, je sois tout vôtre, et tout à vous.

TROISIÈME MÉDITATION.

DE LA POSSIBILITÉ, DE LA CONVENANCE ET DE L'EXISTENCE DE L'INCARNATION.

I. Considérez que l'Incarnation est une chose possible, et que rien n'empêche que la nature humaine, par la toute-puissance de Dieu, ne soit unie à la Personne du Verbe. Les chrétiens, qui croient que l'Incarnation existe réellement, ne doutent point de cette vérité; car, si elle est, elle est donc possible; elle a pu être, sans qu'aucune chose fît obstacle à la volonté de Dieu dans cette œuvre merveilleuse. *Rien ne sera impossible devant Dieu*, disait l'ange Gabriel, instruisant la sainte Vierge sur ce mystère (Luc, 1). Il est vrai que l'on ne peut connaître cette possibilité et la prouver par des raisons naturelles, parce que ces raisons ne persuaderont jamais que la nature humaine puisse être privée de sa propre subsistance, et puisse être d'ailleurs compensée de cette privation par la subsistance de l'une des trois Personnes divines. La philosophie de Platon, d'Aristote, et des esprits les plus pénétrants, mais privés de la Foi, a la vue trop basse pour seulement s'imaginer une pluralité de subsistances dans la créature. Mais aussi elle ne peut persuader le contraire par tous les artifices de la raison. Un fidèle chrétien bien instruit les résoudra, et maintiendra toujours cette vérité, que rien ne prouve que la toute-puissance divine n'ait pu opérer ce mystère; car quoiqu'il ne se voie rien de pareil dans le monde, et que l'on ne puisse contraindre un jugement obstiné de l'avouer, toutefois ces considérations sont trop faibles pour conclure que la chose soit impossible. Car, comme dit saint Augustin, lorsqu'il en traite, si l'on veut en palper les raisons, ce mystère ne sera pas prodigieux; si on veut que l'on produise un exemple pareil, il ne sera pas singulier; accordons plutôt que Dieu peut faire quelque chose que nous confessions ne pou-

voir entendre; car alors toute la raison de l'œuvre est la puissance de l'ouvrier. Au reste, les docteurs ne s'arrêtent pas là; ils vont plus loin encore, considérant ce qu'il y a de possible en ce chef-d'œuvre, et ce qu'ils avancent mérite d'être médité à loisir, pour en tirer d'excellentes moralités et de solides instructions. Ils disent que non-seulement une Personne divine peut être unie à la nature humaine, mais aussi que les trois Personnes divines, ou séparément, ou ensemble, pourraient terminer et soutenir, par l'union personnelle, une même nature. Ils enseignent que non-seulement la nature humaine est capable de cette union admirable, mais aussi la nature angélique, la nature sensitive des bêtes, la végétante des plantes, et celle même qui est privée de vie, comme la pierre, et qu'il n'y a point de nature humaine en particulier qui ne pût être ennoblie de cette union, si Dieu y voulait employer sa force. Opinions véritables, et qu'il faut retenir en retenant sa langue, pour ne pas offenser les oreilles pieuses. Ils donnent des preuves de toutes ces vérités, que nous laissons aux scolastiques à examiner et à débattre ensemble.

Cependant, en ces pensées, nous admirerons la très-haute puissance de Dieu, qui peut joindre si intimement, et en unité de personne, deux êtres si disproportionnés, l'être divin et l'être humain. O suprême puissance, que vous pouvez faire de merveilles et de nouveautés très-ravissantes pour l'exaltation de vos créatures! Oh! je me réjouis qu'il ne se trouve point d'obstacles et de contradictions qui puissent vous arrêter un instant dans la consommation de ce grand mystère! O Seigneur mon Dieu! si vous pouvez ainsi unir l'être créé à votre être incréé, par l'union substantielle de l'Incarnation, combien davantage le pourrez-vous par l'union de la béatitude, qui n'est qu'accidentelle? Qui fait le plus ne peut-il point faire ce qui est moins? J'espérerai donc, par votre puissance, de pouvoir être uni avec vous dans la bienheureuse vision de votre essence divine. Mais, Seigneur, qu'est-ce que ceci? vous pouvez unir substantiellement une humanité aux trois Personnes divines tout ensemble. Oh! à quel degré ne peut pas monter la créature humaine? Mais encore, puisque toutes les substances créées pourraient être rendues participantes de cette dignité suprême, ne devons-nous pas reconnaître qu'il n'y a créature si chétive

qui ne puisse être élevée infiniment au-dessus de nous? Enfin, une Personne divine peut terminer par sa substance infinie des humanités sans nombre, et leur servir de suppôt, de soutien, de terme et d'accomplissement, parce que, ô Dieu infini! vous êtes le bien suffisant de tout le monde, et vous n'êtes pas moins possédé par un seul, pour l'être par plusieurs autres. Oh! que tous les esprits adorent votre puissance! Oh! que n'êtes-vous, Dieu très-bon, le terme de tous! Oui, que tous n'aspirent qu'après vous, ô mon Dieu! pour se reposer en vous seul, qui êtes le seul bien souverain.

II. Considérez la convenance du mystère de l'Incarnation; car il était très-convenable que Dieu se fît homme par ce mystère ineffable. Cette œuvre, dit saint Thomas, était convenable à Dieu, auquel il appartenait de faire paraître sa puissance, sa sagesse et sa bonté. Or, qu'y a-t-il de plus puissant que de joindre ensemble les choses les plus éloignées? Qu'y a-t-il de plus sage, pour la perfection de l'univers, que d'assortir le premier des êtres avec le dernier, le Verbe divin, qui est le principe de toutes choses, avec l'homme qui fut le dernier produit dans l'œuvre de la création? Qu'y a-t-il de meilleur et de plus doux que le Créateur se communique soi-même à ses créatures? Sa bénignité est grande de se communiquer à tous les êtres par sa présence; elle est plus grande encore de se communiquer aux âmes justes par sa grâce; mais elle est souverainement grande de se communiquer en unité de personne à la nature humaine dans Jésus-Christ. Enfin ce mystère est la restauration et la réparation de ce qui manquait dans le monde; par ce mystère, le monde est ennobli et perfectionné, l'honneur de Dieu est réparé, son service est avancé, sa gloire accrue à merveille, ses créatures sont sauvées, et ses ennemis sont confondus. En un mot, ce mystère a remédié à une infinité de maux, et a causé des biens indicibles à l'homme et à toute la nature. Il est donc aussi convenable à Dieu, qu'il est digne de lui de rendre ses œuvres parfaites, de sauver ses créatures, de confondre ses ennemis, de se faire servir et glorifier, de dissiper le mal, de causer du bien, et d'entretenir toutes choses en bon état. C'est pourquoi saint Paul dit que Dieu *nous a bénis de toute bénédiction spirituelle en Jésus-Christ, et qu'il s'est proposé, dans la dispensation de la plénitude du temps, de restaurer en lui tout ce qui est au ciel et sur la*

terre (Éph. 1). Il est vrai que l'on pourrait opposer ici la vilité extrême, la bassesse, l'indignité et le néant de la nature humaine à l'égard de la Personne du Verbe, dont il pourrait sembler indigne, au jugement de la prudence du monde, de s'être allié à une nature si basse et si éloignée de la sienne; car la plus pauvre, la plus ignoble et la plus infime de toutes les filles du monde, n'est point si disproportionnée à l'égard du plus grand monarque de la terre, pour être admise à son alliance, que l'humanité créée à l'égard de la Personne du très-noble Fils de Dieu. Mais il ne faut pas considérer l'humanité de Jésus-Christ dans les vices et les corruptions des nôtres; car quoiqu'elle soit de même espèce, elle est pourtant d'un plus haut état, et a des qualités qui la relèvent au-dessus de toutes les créatures, même du premier de tous les anges. La chair en est très-pure, formée qu'elle est miraculeusement de la chair très-sainte d'une très-pure Vierge, par l'opération du Saint-Esprit; le rayon du soleil n'a pas de pureté au prix de cette chair immaculée, et à cette chair Dieu a uni une âme d'une beauté inénarrable, pleine de grâces, de connaissance et de toutes sortes d'habitudes suréminentes, si bien que cette humanité est excellente au delà de tout ce que nous pouvons nous imaginer; car Dieu l'a rendue si noble et si accomplie, qu'il n'a pas été indigne de lui, mais très-convenable de se l'unir personnellement, et de l'élever à la dignité de son épouse. C'est pourquoi rien n'empêche la convenance de ce sacré mystère.

Réjouissez-vous donc de ce que c'est chose bienséante et sortable à Dieu de se joindre, par l'Incarnation, à une humanité très-pure. Congratulez cette sacrée humanité de ce que, par la grandeur de ses richesses, de ses priviléges, de ses qualités, elle n'est pas indigne d'être l'épouse de cette majesté adorable. Un vêtement de toile n'est pas digne de servir à un roi; mais s'il est couvert de diamants ou de pierres précieuses, il peut lui être sortable. O humanité virginale et immaculée! vous êtes toute resplendissante de grâces incomparables, votre éclat est plus grand que celui du soleil, la blancheur de la neige n'égale pas votre sainte pureté, et vous êtes un vêtement digne du Roi de gloire, qui s'en couvre avec honneur, et fait ainsi l'admiration de la terre et des cieux; tellement qu'en vous considérant unie au Verbe, nous pouvons nous écrier avec une

grande joie intérieure : *Mon Seigneur, mon Dieu, vous êtes grandement magnifié, vous vous êtes revêtu de gloire et de beauté ; vous vous êtes couvert de lumière comme d'un vêtement. Le Seigneur a régné, il a revêtu la beauté, il a revêtu la force* (Ps. 103 et 92).

III. Considérez que non-seulement l'Incarnation est possible et convenable ; mais aussi qu'elle est réelle : *Et le Verbe s'est fait chair* (Jean, 1), dit le bien-aimé disciple ; Dieu s'est fait homme, le Verbe divin, la seconde Personne de la Trinité a uni sa subsistance infinie à une humanité formée du sang très-pur de la Vierge, et il y a dans le monde un Homme-Dieu ou un Dieu-Homme admirable, qui est reconnu et adoré des chrétiens sur la terre, qui est redouté des démons dans l'enfer, et qui est glorifié par tous les esprits bienheureux du Paradis. Cette vérité est très-indubitable, et c'est le point fondamental de la religion chrétienne ; c'est pourquoi tous les motifs de la Foi, qui prouvent la religion chrétienne, prouvent pareillement la réalité de l'Incarnation. Les œuvres et les miracles de Jésus-Christ en rendent témoignage ; car il a fait des œuvres que le monde n'est point capable de comprendre, pour le convaincre et lui faire avouer que non-seulement il était homme, comme il apparaissait au dehors, mais aussi qu'il était vrai Dieu, qu'il commandait à l'univers, et que sa puissance était infinie. Les martyrs ont répandu une mer de sang pour attester cette vérité en dépit de tous les tyrans. Les anciennes prophéties concourent à l'assurer ; car tout ce qu'elles ont prédit et annoncé du Sauveur promis aux anciens Pères et de l'Homme-Dieu, s'est accompli en Jésus-Christ et leurs prédictions ne se trouvent véritables qu'en lui. Il est né au temps qu'avait marqué Jacob, et après lui Daniel. Il est né d'une vierge, sans l'opération de l'homme, comme l'a prédit Isaïe ; il a fait voir les aveugles, entendre les sourds, parler les muets, et fait les autres œuvres que racontent ce même prophète, comme s'il eut été Evangéliste et historien de sa vie. Il a souffert la mort aussi doucement qu'un agneau, comme le même l'a prédit. C'est lui qui est né à Bethléem, comme l'a prédit le prophète Michée. Il est entré en Jérusalem, monté sur une ânesse et un ânon, comme l'avait annoncé Zacharie, et il est sorti du tombeau et a triomphé de la mort, comme le prophète Osée l'avait écrit. Donc, c'est lui-même, et non un autre que lui, qui est le Christ, qui est l'Em-

manuel et Dieu avec nous, revêtu de notre humanité. Evidemment, Dieu qui règne au Ciel favorise et approuve les chrétiens qui vivent dans la créance de Jésus-Christ ; car il est adoré par eux comme Dieu, et reçoit des honneurs qui ne sont dûs qu'au vrai Dieu : or, s'il n'était le vrai Dieu, celui qui serait le vrai Dieu ne souffrirait pas si longtemps depuis dix-huit cents ans, une telle usurpation. Comme il a confondu et détruit les idoles, ainsi il détruirait l'empire de celui qui usurpe la gloire de Dieu, s'il ne l'était véritablement ; car il proteste lui-même qu'il ne donnera pas sa gloire à un autre. Cependant le vrai Dieu du Ciel a maintenu l'Eglise contre toutes les forces de la terre et de l'enfer, et il rend les Juifs misérables, il les tient en servitude et dans l'ignominie par toutes les contrées de la terre ; il a désolé leur cité, et les traite comme ses ennemis, parce qu'ils ne reconnaissent pas Jésus-Christ, et qu'ils ne lui rendent pas les honneurs qui appartiennent à sa divinité. C'est donc une marque très-certaine que les chrétiens croient véritablement et les Juifs faussement, et que Jésus-Christ est vrai Dieu aussi bien que vrai homme, et qu'en lui s'est consommée l'Incarnation.

Formez des actes d'une Foi vive sur cette vérité. Dites à Jésus-Christ avec Isaïe : *Vous êtes vraiment un Dieu caché* (Isa. 45). Dites-lui avec les disciples de saint Jean-Baptiste : *C'est vous qui devez venir, en attendons-nous un autre* (Matth. 11) ? Dites-lui avec saint Pierre, le père des croyants : *Vous êtes le Christ, le Fils de Dieu vivant* (Matth 16). Oh ! que cette importante vérité doit nous donner de confiance et de consolation en notre Foi ; car ainsi la doctrine qu'il nous a enseignée est toute divine. En la suivant, nous obéissons à Dieu, et étant dans l'Eglise que Jésus a fondée, nous sommes dans la famille et la société du Fils de Dieu. Oh ! que cette chose est noble et sublime ! O Jésus ! vous êtes Dieu, et cette seule pensée est ma joie et ma plus tendre consolation. O Jésus, mon Seigneur et mon Dieu ! vivez toujours, et en vous-même, et dans la croyance de tout l'univers. O Jésus ! ô Homme-Dieu ! l'appui et la subsistance de tous les hommes, vous êtes le vrai soleil de toutes les créatures, le père des lumières et le principe de tout bien ! oh ! il n'y a point de salut hors de vous !

QUATRIÈME MÉDITATION.

DE L'EXTENSION DU POUVOIR, ET DE LA SINGULARITÉ DE L'UNION QUI S'EST FAITE DANS L'INCARNATION.

I. Considérez l'extension de l'Incarnation, et à quels termes se termine et aboutit l'union qui s'est faite. D'un côté, elle se termine au Verbe divin, la seconde Personne de la Trinité ; c'est à savoir premièrement et immédiatement à sa subsistance infinie, et par elle à la nature divine ; c'est pourquoi les Pères traitant de ce mystère (1), disent souvent que la nature divine a été jointe à la nature humaine, et la divinité à l'humanité. D'autre part, elle se termine à la nature humaine, composée d'âme et de corps et de toutes les parties qui servent à son intégrité ou à son ornement ; premièrement, cette union se termine à l'âme raisonnable, parce que c'est la principale partie de l'humanité, sans laquelle elle ne peut être. L'âme aussi avait été gâtée par le péché ; c'est pourquoi le Fils de Dieu, voulant guérir ce qui était malade, s'est premièrement uni à l'âme raisonnable, qui était en Jésus-Christ, et par qui il formait tous les actes intérieurs de religion et de charité, par lesquels il a mérité et satisfait pour nous ; mais comme l'humanité est composée d'esprit et de chair, ou bien de l'âme et du corps, le Verbe divin ne s'est pas contenté de communiquer sa subsistance à l'âme seulement, mais il l'a aussi communiquée au corps pour le faire subsister en soi et en sa personne : *Et le Verbe s'est fait chair* (Jean, 1), dit saint Jean, et ce mystère porte le nom d'Incarnation et non pas d'animation, quoique le Verbe se soit aussi bien uni à l'âme qu'à la chair, mais c'est que l'Ecriture veut nous représenter la grandeur de son amour, qui a été si excessif, que même il n'a pas refusé de s'unir au corps pour le sanctifier, et

(1) D. August. Serm. 58, de Verb. Domini. — D. Damas. Lib. 4. Fidei Ort. c. 4.

opérer, par ses actions et ses souffrances, notre salut, que nous ruinons le plus souvent par les actions de notre corps. Et ce corps, selon son espèce, n'était point fantastique ou imaginaire, comme l'ont cru les hérétiques Manichéens, mais il était réel et véritable. Il n'était pas d'une nature céleste et descendu du Ciel par la sainte Vierge, comme par un canal, ainsi qu'ont faussement enseigné les Valentiniens, ne pouvant comprendre que Dieu ait eu assez de condescendance pour vouloir unir sa grandeur infinie à un être aussi bas que l'être corporel; c'était un corps formé sur la terre et de la substance très-pure de la Vierge (1). Aussi les Pères de l'Eglise reconnaissent trois substances en Jésus-Christ, et une seule personne; c'est à savoir la substance divine, la substance spirituelle de l'âme, et la substance corporelle de la chair; et l'unique personne qui est en ce mystère est celle du Verbe. De là vient que, comparant ce mystère à celui de la sainte Trinité, ils disent qu'en celui-ci il y a unité de substance et trinité de Personnes, et qu'en celui-là il y a trinité de substances et unité de Personne (2). Au reste, le Verbe divin ne s'est point arrêté là; car il s'est uni à tout le sang qui était en cette humanité, lequel subsistait aussi dans le Verbe. Saint Paul semble enseigner cette vérité, parce que, dit-il, *les enfants ont communiqué à la chair et au sang; Jésus-Christ y a également communiqué* (Héb. 2). Les Pères de l'Eglise en ont ouvertement parlé, et entr'autres saint Cyrille, qui, interprétant ces paroles : *Le Verbe a été fait chair*, et disant qu'elles signifient que le Verbe a pris la chair et le sang a été approuvé par l'autorité du quatrième Concile général de l'Eglise. C'est de là que ce sang a eu la vertu de laver tous les péchés du monde, et que dans le saint sacrifice de la messe il est adoré comme étant uni hypostatiquement à la Personne du Verbe. Les théologiens poussent encore plus avant cette considération, et disent communément que cette union s'est étendue jusqu'aux trois autres humeurs, jusqu'aux esprits vitaux et animaux, et même jusqu'aux ongles et aux cheveux qui servaient d'ornement à cette humanité.

Il faut s'étonner de la merveilleuse bonté de Dieu dans ce

(1) Apud D. Epiphan. Hæres. 77. Num. 9. Apud. D. Aug. l. de Hæres. Hæresi. 11.
(2) D. Bernard. Ser. 3, in Vigiliâ Nativit.

sacré mystère, où pouvant se contenter de s'unir à l'âme spirituelle, comme chose plus convenable, quoique ce soit la plus basse des substances spirituelles, et pouvant opérer notre Rédemption par les actes de cette âme sainte, néanmoins il s'est uni au corps de manière à lui appartenir, non moins qu'à l'âme raisonnable. Il est donc vrai, ô Dieu très-bon! vous n'avez pas eu horreur de votre créature, et de ce que vous avez formé en elle. O Dieu très-louable et magnifique! qui ne vous exaltera, puisqu'ainsi vous exaltez ce qui en nous semble si vil et si méprisable? Oh! que vous aviez bien raison de dire : *Un cheveu de votre tête ne périra pas* (Luc, 21); c'est vous-même, ô Jésus! qui êtes cette tête, et un seul de vos cheveux est plus digne que le soleil et que tout le monde entier!

II. Considérez en second lieu le grand pouvoir et la noblesse de cette union. Certes, l'esprit a de quoi s'exercer en ces pensées. Car quel pouvoir plus grand que d'allier ensemble, et de joindre, pour une éternité, deux êtres infiniment distants et éloignés l'un de l'autre? Quel pouvoir plus grand que d'élever l'être humain jusqu'à l'être divin, jusqu'au trône de Dieu même? C'est ce que fait cette union; elle lie ensemble en unité de personne Dieu et l'homme, l'infini et le fini, l'immortel et le mortel, le riche et le pauvre, et exalte la nature humaine jusqu'à un si haut point de grandeur, que rien ne se peut imaginer au-dessus; de plus, le terme de cette union, et ce qui en résulte, est Jésus-Christ, Dieu-Homme et Homme-Dieu. Cette union fait que Dieu est homme et que l'homme est Dieu, et néanmoins que Dieu demeure Dieu, sans être changé aucunement. Pourrait-il donc y avoir une union plus grande que celle de l'Incarnation? Or, pour en mieux concevoir la grandeur et l'excellence, nous la pouvons comparer à l'union des trois Personnes de la Trinité dans la nature divine, à l'union de l'âme raisonnable avec le corps, et à l'union de l'esprit bienheureux avec Dieu, par la béatitude qui le met en possession de Dieu même. Si nous la comparons à la première union, sans doute elle lui est inférieure; car les Personnes divines sont l'essence même par identité, en laquelle elles sont unies; si bien que ce n'est pas tant une union qu'une unité, pour en parler proprement. Mais après cette union ou unité, celle de l'Incarnation l'emporte sur toutes les autres; car quant à l'union de l'âme avec le

corps, la mort la peut dissoudre ; mais, dit saint Léon, la nature de Dieu et celle de l'homme sont tellement unies, qu'elles n'ont pu être désunies par le supplice et séparées par la mort. Et quant à ce qui regarde l'union des esprits bienheureux avec Dieu, ce n'est qu'une union accidentelle, et celle de l'Incarnation est substantielle ; celle-là rend les hommes enfants de Dieu par adoption, celle-ci rend l'homme fils de Dieu par nature. Par l'union béatifique, Dieu se donne et se communique comme objet qui termine et perfectionne les actions et les puissances de l'ange ou de l'âme ; mais par l'union hypostatique, la Personne du Verbe se donne et se communique pour terminer et accomplir par soi-même la substance même de l'humanité ; si bien qu'elle est digne de plus grands respects et de plus d'amour, sans comparaison, pour être ainsi intimement pénétrée et soutenue dans le Verbe, que tous les esprits créés pour tous les dons de grâce et de gloire, qu'ils sont capables de recevoir, ou qu'ils reçoivent en effet.

Qui pourra donc jamais assez estimer le bonheur de cette sainte humanité ? Et puisque tout le monde admirerait le bonheur d'une pauvre villageoise, qui serait entrée dans l'alliance du plus puissant monarque de la terre, pour être participante de ses grandeurs, de ses honneurs, de ses pouvoirs, de ses contentements et de toutes ses richesses ; que n'admirons-nous incessamment en esprit d'amour et de révérence cette très-heureuse humanité qui est entrée en union avec le Verbe infini ? O humanité sacrée ! quand nos esprits s'appliqueront-ils parfaitement à vous méditer et à vous glorifier ! *Plusieurs ont amassé des richesses* (Prov. 31), tous les Séraphins et toutes les hiérarchies célestes jouissent d'une parfaite félicité dans leur union béatifique, ainsi que les âmes vertueuses qui sont arrivées au terme de la gloire : *Mais vous les surpassez toutes*, et ce que le Père éternel vous a donné est au-dessus de tout ce qu'ils possèdent. O humanité ! humanité ! ayez toujours cette noblesse et cette élévation. Oh ! jouissez, jouissez toujours du bonheur de votre alliance avec le noble Fils de Dieu, le prince de l'univers. Oh ! régnez toujours, triomphez toujours en votre gloire.

III. Considérez la singularité de cette union personnelle ; car elle est doublement singulière, et elle contient deux singularités très-dignes d'être longuement méditées. La première de ces

singularités lui convient, en tant qu'elle regarde la seconde Personne de la Trinité, qui est le Verbe divin, le Fils du Père éternel par nature ; car des trois Personnes adorables de la Trinité, il n'y a que la seconde seulement qui soit unie et conjointe personnellement et substantiellement à l'humanité. La seconde des singularités de cette union est qu'elle unit la seule humanité de Jésus au Verbe divin, et non pas une autre créature de quelque espèce et qualité qu'elle puisse être. Laissons maintenant la première singularité, et contentons-nous de méditer que cette union est singulière et toute propre à l'humanité de Jésus, au fruit béni d'une Mère-Vierge ; car, dit saint Paul, *il n'a jamais pris les anges, mais la semence d'Abraham* (Héb. 2). Il veut dire que le Verbe divin ne s'est point allié, par l'union personnelle, à la nature des anges; mais à celle des hommes, et encore à une nature singulière descendue d'Abraham par la Vierge Marie. Certes, il n'était pas convenable qu'une nature déraisonnable et inférieure à l'homme fût élevée à cette dignité ; car elle eût été incapable de reconnaître ce bienfait par des actes d'amour, de révérence et de reconnaissance, comme il était convenable. Il y avait bien plus de raison d'obliger les anges, et de les gratifier de la faveur de cette union. Cependant, soit parce que tous les anges pécheurs avaient perdu la grâce sanctifiante par leur propre volonté, et les hommes au contraire par celle d'Adam, soit pour d'autres considérations que nous ne pouvons pénétrer, et que Dieu tient sous le secret en son conseil, il n'a pas été épris d'amour pour s'allier aux anges, mais seulement pour s'allier au Fils d'une Vierge privilégiée entre toutes les vierges. Il n'a pas *pris les anges, mais la semence d'Abraham.* Et comme Dieu avait ce dessein de toute éternité, dès qu'il l'eut révélé aux anges pour qu'ils l'approuvassent et s'y soumissent, Lucifer et ses complices furent piqués d'une mortelle envie contre cette humanité bienheureuse, et ils s'attristèrent de son bonheur, qu'ils pensèrent témérairement leur appartenir; c'est ce qui les ébranla dans le devoir de leur fidélité, et les fit tomber malheureusement. Cette faveur est toute singulière au Fils de Marie, elle n'appartient pas aux Séraphins ni à aucune créature. Ce que Dieu a ainsi voulu pour l'exaltation et la gloire de Jésus, afin qu'il jouît tout seul de cette grandeur, et qu'étant singulier, sans égal et sans pareil,

il en fût plus admiré et plus respecté. Car les choses ne paraissent jamais mieux qu'en leur singularité, ainsi que fait un roi qui est unique, comme le soleil est unique dans le ciel. Il est vrai que l'union hypostatique est le grand remède de toutes les âmes entachées de péché; mais comme il n'est pas nécessaire que le remède soit appliqué à toutes les parties du corps malade, mais seulement à une partie, qui en transmet la vertu aux autres; ainsi il n'était pas nécessaire pour la Rédemption de la nature humaine que tous les hommes fussent unis au Verbe; il suffisait que l'humanité de Jésus, la maîtresse de toutes les natures humaines, le fut, afin que par elle les autres reçussent les effets de la Rédemption.

Formez les mêmes affections qu'au second point, et ne cessez de célébrer hautement cette humanité singulière, et si singulièrement gratifiée de Dieu même par-dessus tous les anges. Oh! que d'actions de grâces et de louanges aura données cette humanité à Dieu, pour la préférence qu'elle a reçue en ce don ineffable! O très-sainte Marie! O Vierge singulière et mère sans pareille! Oh! que vous êtes glorieuse, puisque le fruit béni de vos entrailles a reçu le privilége de cette union personnelle. Béni soyez-vous, très-grand Dieu, qui l'avez voulu! Que toutes les langues des anges bienheureux et des âmes saintes, en dépit des démons, vous louent et vous glorifient dans tous les siècles des siècles.

CINQUIÈME MÉDITATION.

DE LA NÉCESSITÉ DE L'UNION HYPOSTATIQUE, POUR FAIRE SATISFACTION A DIEU POUR LE PÉCHÉ.

I. Considérez que Dieu a voulu la réparation de l'outrage fait à son honneur par le péché, et il a exigé qu'une satisfaction juste et rigoureuse lui en fût faite. Cette considération est nécessaire pour comprendre l'origine de l'Incarnation, et tout ensemble la nécessité de ce mystère. Considérons donc premièrement, qu'après le péché d'Adam et les offenses du monde commises au mépris de sa gloire et de sa grandeur, Dieu pouvait, usant de plein pouvoir, pardonner miséricordieusement et libéralement, sans exiger aucune satisfaction ni supplice de ses créatures rebelles ; car si un roi de la terre, outragé par ses sujets, a le pouvoir, quand il lui plaît, de les renvoyer absous, et de leur donner abolition de tout crime, à combien plus forte raison le Dieu de l'univers pouvait-il user de la même indulgence et de la même miséricorde à l'égard d'Adam, et de tous les hommes héritiers de son crime. Mais comme il n'est pas toujours convenable de faire ce qui est en son pouvoir, et que c'est l'ordinaire de Dieu de procéder par voie de miséricorde et de justice tout ensemble en toutes ses œuvres, il ne jugea pas à propos de remettre les péchés sans satisfaction et réparation de son honneur, qui en était extrêmement offensé, puisque le pécheur rebelle et désobéissant le traite indignement, sans aucun respect pour sa grandeur, comme s'il était un être de néant, qui ne méritât que le mépris de ses créatures. Il voulut donc réparation d'honneur, et une condigne satisfaction. Aussi, ayant créé toutes choses pour sa gloire et pour être honoré, aimé et traité respectueusement par ses créatures, il eût été frustré par les péchés du monde, de la fin qu'il s'était proposée en le créant, et comme il n'aime rien plus entre les choses créées que cette fin, ayant

tout créé pour elle, il eût été privé éternellement de ce qu'il aimait au-dessus de tout. Il eût été privé d'un bien qui est comme infini, et qu'il prise tant, que pour ce bien il fait toutes ses œuvres dans l'ordre de la nature et de la grâce. Il n'était donc pas raisonnable qu'il souffrît ce dommage, puisqu'il est infiniment sage et tout-puissant, et que par sa sagesse il peut trouver les moyens de rentrer dans sa gloire, comme il les peut mettre à exécution par sa puissance. Certes, il proteste hautement qu'il ne se dessaisira pas de sa gloire : *Je ne donnerai pas ma gloire à un autre* (Isaïe, 42). Il est plein de zèle pour se la conserver ou se la faire rétablir; c'est pourquoi se trouvant offensé en sa gloire et en son honneur par le péché d'Adam et du genre humain, il a voulu une satisfaction en rigueur de justice, équivalente ou égale au mépris qu'il en avait reçu.

Il est juste, ô Seigneur! que vous soyez en gloire, et que si l'homme misérable, créé plus spécialement pour vous glorifier, vous a déshonoré, et traité ignominieusement par sa désobéissance, la réparation vous en soit faite, car vous êtes grand, infini, et dominateur du ciel et de la terre, des esprits et des corps; c'est pourquoi toutes les créatures concourent à votre gloire : *Les cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament annonce l'ouvrage de ses mains* (Ps. 18). Serait-il dit, Seigneur, que des hommes qui ne sont que des vers de terre, poursuivent avec justice la restitution de l'honneur qui leur est dû, et qu'il ne vous fût pas permis et bienséant de revendiquer votre propre domaine et votre droit seigneurial, qui est la gloire qui vous appartient très-légitimement. O Seigneur! votre prétention est uste, votre volonté est très-sainte, et la nature humaine est trop criminelle devant vous de ne point avoir conservé votre gloire, mais d'y avoir osé toucher par un sacrilége attentat, et par le mépris de vos ordonnances. O Seigneur! *Exaltez-vous au-dessus des cieux, et que votre gloire soit sur toute la terre* (Ps. 56). O Seigneur! qu'il ne m'arrive jamais de détruire votre gloire, qui me doit être chère et précieuse, plus que tous les biens du monde.

II. Considérez l'étrange difficulté qu'il y avait à faire cette satisfaction et cette réparation d'honneur après le péché et la corruption du genre humain. Pour concevoir cette difficulté, il n'y a qu'à penser qu'il y fallait deux choses ensemble, qui pour-

tant naturellement sont incompatibles, et ne se peuvent joindre. Il fallait qu'une personne d'une grandeur infinie comme Dieu opérât cette satisfaction, et qu'elle l'opérât par un acte d'abaissement devant Dieu sans lequel il ne peut y avoir de satisfaction et de réparation d'honneur. Or, il est impossible qu'une personne d'une grandeur infinie s'abaisse et s'humilie. Les monarques de la terre peuvent bien s'humilier, et quelquefois s'humilient en effet, parce qu'ils sont de même nature que les autres hommes, mais l'infini ne peut être abaissé. Il était donc impossible de faire satisfaction pour le péché, si tant est qu'une grandeur infinie doive être dans l'humiliation. Or, que l'union de ces deux choses soit nécessaire à une satisfaction correspondante à la malice du péché, deux maximes ou deux principes véritables le persuadent fortement. Le premier de ces principes est que la malice du péché se mesure sur la grandeur de la personne offensée, et la valeur de la satisfaction sur la grandeur de la personne qui satisfait. Du premier principe il s'ensuit que le péché est d'une malice infinie, puisque Dieu infiniment grand est offensé ; car si l'offense qui se fait à un prince, toutes choses égales, est estimée plus grande que celle qui se fait à un simple gentilhomme, celle qui se fait à un roi est encore plus énorme et digne de plus grands supplices que celle qui a été faite au prince qui relève du roi ; parce que la personne du roi est plus grande que celle du prince, etc. L'injure qui est faite à Dieu, dont la grandeur est infinie, doit donc être estimée telle. Ajoutez que l'homme est infiniment bas et ravalé au-dessous de Dieu; car, dit Isaïe, *toutes les nations sont à son égard comme n'étant rien* (Isa. 40). Du second principe, qui est que la valeur de la satisfaction se mesure sur la grandeur de la personne qui satisfait, il s'ensuit que le péché étant d'une malice infinie, toutes les créatures étaient trop basses, tous les Séraphins et les Trônes, tous les Archanges et les Anges, et à plus forte raison tous les hommes du monde étaient impuissants à satisfaire pour le péché. Quand ils se fussent tous anéantis devant Dieu par la profondeur de leurs soumissions, ils n'eussent point satisfait, la personne offensée étant infinie, et la créature étant nécessairement finie. Or, du fini à l'infini, il n'y a point de proportion. Que faire donc, puisque la créature est impuissante ? Sans doute il faut que Dieu même, qui est infini, s'emploie en cette affaire. Mais quoi !

demeurant Dieu purement, il ne peut s'humilier, et sa grandeur très-sublime le rend impuissant en cela. Quel conseil donc, quel expédient trouvera-t-on pour faire cette satisfaction en rigueur de justice? La créature peut s'humilier, mais étant finie, elle ne peut offrir une satisfaction correspondante à une injure infinie. Dieu a bien de la grandeur et de l'infinité, autant qu'il en faut pour une telle satisfaction, mais sa majesté ne lui permet pas d'être humilié en quoi que ce soit. Eh bien! le conseil de Dieu, conseil admirable sur cette grande difficulté, a été que Dieu lui-même s'unirait à la créature personnellement, afin de faire cette satisfaction, qui ne pourrait être faite autrement; son conseil a été que le Verbe divin, la seconde Personne de la Trinité, s'incarnerait et se ferait homme, afin qu'il y eût un Homme-Dieu, un Jésus, Dieu et homme tout ensemble, lequel, en tant qu'homme, s'humilierait dans l'acte de la satisfaction, et en tant que Dieu, rendrait cette satisfaction d'une valeur infinie, pour compenser l'injure infinie du péché.

Oh! la hauteur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu? Que ses jugements sont incompréhensibles (Rom. 11)! Que sa conduite est admirable dans l'Incarnation de son Fils! Quelle solution plus excellente se peut imaginer à la difficulté de notre satisfaction? Quel esprit angélique et autre que l'esprit de Dieu même eût jamais pu inventer un tel remède? C'était en ces pensées que le grand saint Augustin témoigne de soi-même, qu'au commencement de sa conversion, il ne pouvait se rassasier de considérer avec une douceur admirable la hauteur du conseil de Dieu sur le salut du genre humain (1). Imitons ce grand saint et ce grand docteur de l'Eglise, ne nous lassons pas sitôt de considérer ce conseil admirable, pesons longuement et avec admiration ce trait de sagesse infinie. Reconnaissons ensuite notre infirmité, à quel malheur et à quelles angoisses le péché nous avait réduits. Oh! vraiment que la malice du péché est atroce et épouvantable, pour la réparation rigoureuse de laquelle il n'y a aucun remède, si Dieu ne s'unit à la créature. Combien donc grande est la stupidité et l'aveuglement des hommes qui se jettent aisément dans le péché; car, disait le grand pontife Héli, *si un homme pèche contre un homme, Dieu peut être apaisé; mais s'il pèche contre le*

(1) L. 7, Confes. c. 4.

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

Seigneur, qui priera pour lui (1. Rois, 2)? Qui pourra satisfaire pour lui ? Enfin, apprenons de ce mystère à nous humilier ; car disait un grand martyr de Jésus-Christ, si Dieu n'a été sauveur que parce qu'il a été humilié volontairement, comment l'homme pourra-t-il être sauvé ou sauver les autres, s'il ne s'humilie ?

III. Considérez que Jésus-Christ a fait une satisfaction rigoureuse pour tous les péchés des hommes. La vérité de ce point ne se peut mieux comprendre qu'en considérant en détail toutes les conditions qui sont requises pour une telle satisfaction. La première de ces conditions est que la satisfaction soit équivalente et égale à l'injure qui a été faite ; car si elle était moindre, ce ne serait pas satisfaire exactement. Or Jésus-Christ a accompli cette première condition, même avec surabondance ; car il a rendu autant et plus d'honneur à Dieu par sa satisfaction pour les hommes, que leurs péchés ne lui avaient fait d'outrage, parce que sa personne, qui s'employait elle-même et s'offrait dans l'acte de satisfaction, était d'une grandeur infinie, et ainsi l'honneur étant d'autant plus grand que la personne qui honore est plus digne et plus relevée, l'honneur que Jésus-Christ faisait à Dieu, en lui offrant toutes les saintes actions de sa vie, était d'une valeur infinie, car son humanité était élevée par l'union hypostatique à la dignité même de la divinité, à un être divin, et comme déifiée par la Personne du Verbe. C'est pourquoi, comme par la grâce sanctifiante les actions qui, dans l'état du péché ne méritaient rien, sont rendues dignes de la béatitude éternelle, ainsi bien davantage par le Verbe divin qui vivifiait intimement cette humanité, toutes ses actions étaient d'un poids infini, étaient des actions théandriques, comme les nomme saint Denis, c'est-à-dire des actions divines et humaines, ou des actions divinement humaines, et humainement divines ; et comme le Verbe divin entrait dans ses actions plus intimement que Dieu n'entre dans le péché, n'en étant que l'objet extérieur et non l'objet d'application, mais de rebut, l'infinité qu'avaient ces saintes actions était tout autre et bien plus parfaite que l'infinité qui convient à la malice du péché. La seconde condition requise pour une exacte et rigoureuse satisfaction est qu'elle se fasse de ce qui est propre et appartient à la personne qui satisfait ; car la satisfaction qui se fait du bien d'autrui n'est pas même juste. Or, ceci s'est encore trouvé en Jésus-Christ ; car il était maître de ses actions ; elles

étaient à lui en propre, puisqu'il était Dieu-Homme, et qu'à ce titre son humanité et les fruits de toutes ses actions étaient au Verbe divin et en sa possession d'une façon toute singulière, qui ne convenait pas au Père et au Saint-Esprit ; car l'humanité n'était point la nature du Père et du Saint-Esprit, comme elle l'était du Verbe, qui était sa personne et son suppôt. C'est pourquoi Jésus-Christ disait : *Je payais alors que je n'avais pas dérobé* (Ps. 68). Car, dit saint Paul, *il n'a pas estimé que ce fût une rapine d'être égal à Dieu ; mais il s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'un esclave* (Philip. 2). La troisième condition est que cette satisfaction se fasse librement et volontairement ; car la justice est une vertu qui ne se peut pratiquer que par une volonté libre. Et sans doute que cette condition s'est trouvée en Jésus-Christ, lequel plein d'amour et de charité s'est offert pour les hommes très-librement et d'un très-grand courage : *Il a été offert*, dit Isaïe, *parce qu'il l'a voulu* (Ch. 53). La quatrième condition est que la satisfaction se fasse d'une chose qui n'est pas due à titre de justice pour un autre sujet à la personne à qui elle se fait ; car un marchand ne pourrait satisfaire en rigueur pour sa dette, en donnant une bague, par exemple, qu'il devrait d'ailleurs par justice. Jésus-Christ a encore eu cette condition dans sa satisfaction ; car quoiqu'il dût toutes ses œuvres à Dieu à titre de reconnaissance, toutefois il ne les devait pas à titre de justice, et il n'était pas obligé à ce titre de les offrir pour le salut des hommes ; car, quand il ne serait pas mort pour les hommes, qui eût osé l'appeler injuste ? C'est pourquoi sa satisfaction a consisté en actes qui n'étaient pas engagés et dus par justice pour un autre chef. Et comme il n'est besoin de rien de plus pour une parfaite satisfaction, il faut conclure que Jésus-Christ a satisfait pour nous parfaitement. En suite de quoi quelques théologiens maintiennent que Dieu était obligé d'accepter sa satisfaction, et de se relâcher de sa colère contre les hommes ; car les circonstances de cette satisfaction étaient telles, la misère et l'extrême pauvreté du genre humain étaient si pressantes, et Jésus-Christ offrait sa satisfaction pour eux si pleinement et si abondamment, et avec tant de prières, tant de larmes, tant d'ardeur et de charité, la dignité infinie de sa Personne qui s'y employait était si grande, que Dieu étant infiniment bon, et ne pouvant dementir son naturel, ne pouvait refuser cette satisfaction.

Reconnaissez par ces considérations l'obligation indicible que vous avez à Jésus-Christ, qui seul pouvait et a voulu satisfaire pour votre dette : *N'oublie pas*, dit le Sage, *la grâce de ta caution ; car il a donné sa vie pour toi* (Eccl. 29). *Il a délivré le pauvre du puissant, le pauvre qui était sans secours* (Ps. 71), que personne ne pouvait assister. C'est de là que saint Augustin conclut (1) que nous ne devons mettre notre gloire qu'en Dieu seul, parce que toute créature était impuissante à cet égard. Personne, dit-il, ne se doit glorifier qu'en Dieu, parce que nous ne serions pas délivrés par notre médiateur Jésus-Christ, s'il n'était pas Dieu. C'est donc en vous, ô Verbe incarné, que nous mettons notre gloire ; c'est par vous que nous sommes acquittés de nos dettes, insolvables et dignes de mort que nous étions. O excès de l'amour divin ! qui surpasse tout esprit et toute intelligence. Car certainement si le Fils de Dieu eût proclamé dans l'assemblée de tous ses anges qu'il aimait une misérable abandonnée sur la terre, couverte de souillures et souverainement méprisable, et que son dessein était dans l'amour qu'il lui portait de la prendre pour épouse et de la faire reine du Paradis, et que pour la purifier de ses fautes, acquitter ses dettes immenses et satisfaire pour ses péchés, il consentait à être pendu, cloué et attaché à une croix, qu'eussent dit les anges ? Combien eussent-ils admiré cet amour ? Ah ! que ne l'admirons-nous donc ? O Jésus-Homme, Dieu aussi grand que vous êtes vrai ! O Jésus, mon Seigneur ! je ne suis et ne serai jamais ni dans la grâce, ni dans la gloire, que ce que vous m'y ferez être par l'efficace de votre Rédemption. O aimable et adorable Rédemption !

(1) In Enchir. c. 108.

SIXIÈME MÉDITATION.

POUR QUELS PÉCHÉS L'INCARNATION ÉTAIT NÉCESSAIRE, ET SAVOIR SI ELLE EUT EU LIEU SANS LE PÉCHÉ.

—

I. Considérez pour quelle sorte de péché l'Incarnation et la satisfaction de Jésus-Christ étaient nécessaires. Le bien-aimé disciple, saint Jean, dit que Jésus-Christ a satisfait pour les péchés du monde : *C'est lui*, dit-il, *qui est la propitiation pour nos péchés, et non-seulement pour nos péchés, mais aussi pour les péchés de tout le monde* (I. Jean, 2). Quand il dit *pour les péchés de tout le monde*, il ne réserve rien. Premièrement donc la satisfaction de Jésus-Christ s'est faite pour la désobéissance d'Adam, et le péché originel que nous contractons dès l'instant de notre conception : *Tout ainsi que*, dit saint Paul, *par le délit d'un seul, la mort est entrée dans le monde, ainsi est entrée la vie et la sanctification par la justice et l'obéissance d'un seul* (Rom. 5). Et saint Jean-Baptiste, montrant Jésus-Christ au doigt, disait : *Voilà l'agneau de Dieu, voilà celui qui ôte les péchés du monde,* ou la version grecque porte en nombre singulier : *Voilà celui qui ôte le péché du monde ;* c'est à savoir le péché originel, ainsi que l'entendent plusieurs Pères de l'Eglise. En effet, ce péché avait infecté toute la nature humaine, et son venin s'épanche dans toutes les âmes et dans tous les corps, dans lesquels il cause les maux que nous avons considérés. C'est pourquoi, comme ce mal était universel, il importait surtout d'y remédier; aussi le saint Docteur affirme que le Fils de Dieu s'est incarné plutôt pour le péché originel, qui empêchait le bien commun de tout le monde, que pour les péchés actuels et personnels. Néanmoins, comme il n'y a point de mal incurable pour un médecin parfait, ni de péchés irrémissibles pour une miséricorde infinie, après le péché originel, le Fils de Dieu a offert sa satisfaction pour tous les péchés actuels et personnels qui étaient mortels, et que les hommes avaient commis

délibérément et par leur propre malice. Aussi ces péchés avaient quelque chose de pire que le péché originel, qui prive bien l'âme de la vision de Dieu pour toute l'éternité, mais ne l'assujettit pas aux flammes des enfers ; au lieu que les péchés mortels que l'on commet de sa propre volonté ruinent les âmes de fond en comble, et les assujettissent aux peines du dam et du sens, à la privation de Dieu et aux tourments affreux des feux de l'enfer. Le Fils de Dieu, dont le naturel est toute bonté, considéra la misère de ces péchés, et offrit encore sa vie et sa mort pour en faire satisfaction. Il reste à décider la difficulté des péchés véniels, savoir si le Fils de Dieu s'étant incarné, aura aussi dû satisfaire à la justice divine pour l'injure qu'ils lui font ; car on pourrait penser que la créature serait capable de satisfaire à son Dieu pour cette espèce de péché qui ne mérite qu'une peine temporelle. Il faut établir d'abord, supposé le péché originel en tous les hommes, que pas un seul ne pouvait offrir à Dieu une satisfaction condigne pour le moindre des péchés véniels. En effet, sans la grâce sanctifiante, les bonnes œuvres de l'homme ne sont ni méritoires ni satisfactoires ; c'est pourquoi, après le péché originel, tous les hommes étant sans la grâce, il leur était impossible d'offrir à Dieu une digne satisfaction pour les péchés véniels qu'ils eussent commis, et toutes les bonnes œuvres qu'ils eussent faites en cet état n'eussent pu contrebalancer la malice de ces péchés. Que si on recherche du secours dans les anges bienheureux doués de la grâce sanctifiante, on les trouvera encore impuissants pour acquitter les hommes pécheurs, par voie de justice, d'un seul péché véniel, parce qu'il n'appartient à aucune pure créature de mériter condignement la grâce sanctifiante qui efface les péchés véniels. Ce privilége est particulier à Jésus-Christ, auquel il appartient de la mériter aux autres. Cela posé, il a été nécessaire que Jésus-Christ offrît sa satisfaction pour les péchés véniels des hommes pécheurs, aussi bien que pour leurs autres péchés personnels et le péché originel. Saint Anselme confirme grandement la vérité de cette considération, lorsqu'il maintient que l'homme n'est pas capable de faire satisfaction pour le moindre péché que ce soit, comme serait un regard contraire à la volonté de Dieu. Si tu te voyais, dit-il, en présence de Dieu, et que quelqu'un te dît : Regarde là, et que Dieu,

au contraire, te le défendît, ne voulant pas que tu y regardasses, considère s'il y a aucune chose dans le monde pour laquelle tu dusses jeter ce regard contre la volonté de Dieu? Non sans doute. Que s'il valait mieux que tout le monde périt plutôt que de faire une chose si légère contre la volonté de Dieu, sans doute il est nécessaire de confesser que, même pour conserver toutes les créatures, il ne faudrait rien faire contre la volonté de Dieu. Et même s'il y avait des mondes infinis pleins de créatures comme celui-ci, il ne faudrait pas, pour leur conservation, jeter un regard contre la volonté de Dieu (1). Il infère de ce discours qu'il fallait un Dieu-Homme pour faire satisfaction suffisante des moindres péchés, et que toutes les créatures n'étaient pas capables de la faire, parce que, dit-il, tu ne satisfais pas à Dieu pour ton péché, si tu ne rends quelque chose de plus grand que tout ce pour quoi tu ne devrais pas pécher. C'est pourquoi, comme l'on ne doit pas pécher pour toutes les créatures, on ne peut satisfaire que par quelque chose de plus grand que tout ce qui est pure créature. C'est la même chose que si un diamant avait été vendu trente deniers, qui ne devait pas être vendu pour plusieurs millions, tant il était précieux, on ne le rachète pas pour trente deniers, parce qu'il n'était pas à vendre pour un prix si vil. Il y faut employer des millions pour en faire le juste rachat.

Je rendrai donc des actions de grâces à Jésus-Christ, qui a satisfait pour toutes nos dettes et pour tous nos péchés, grands et petits. J'en formerai des actes de douleur et de contrition, jugeant de leur gravité par la grandeur du remède et de la satisfaction dont ils avaient besoin pour être acquittés au poids de la justice. Reconnais, ô homme! disait saint Bernard (2), combien graves sont les plaies pour lesquelles il était nécessaire que Jésus-Christ fût blessé. Mais qui ne s'étonnera particulièrement des péchés véniels, qui même ont eu besoin de cette satisfaction, si bien que, faute de leur être appliquée, les âmes damnées brûlent éternellement, en punition des péchés véniels joints aux mortels, parce qu'elles ne peuvent satisfaire à la justice de Dieu par tous les supplices de l'enfer. Oh! en quel déplorable état nous mettent les péchés véniels! Qui ne

(1) L. 1, Cur Deus homo, c. 21. — (2) Serm. 5, de Nativit.

les abhorrera donc de tout son cœur? Qui ne s'efforcera de s'en rendre plus exempt de jour en jour, pour ne pas crucifier derechef Jésus-Christ, et lui donner nouveau sujet de souffrir, comme si ses souffrances passées n'eussent pas suffi pour les expier tous?

II. Considérez en suite de cette première considération, si, Adam ne péchant pas, et les hommes demeurant dans l'état d'innocence, l'Incarnation eût existé, et si le Verbe divin se fût fait homme. A ce sujet, il y a deux opinions, l'une que le Verbe divin eût pris chair humaine, et se fût fait homme; mais homme toujours glorieux, impassible, immortel, et sans s'assujettir à rien de vil et de bas, paraissant toujours dans une grandeur et une félicité convenable au Fils unique de Dieu; si bien qu'en cet état, Dieu eût voulu l'Incarnation à cause de l'excellence de cette œuvre des œuvres, qui est la plus glorieuse du monde pour lui, et dans laquelle il faut la communication d'un être infini, d'une subsistance infinie, qui est la plus grande communication qui soit après la communication de l'essence divine dans la génération éternelle du Fils, et dans la procession adorable du Saint-Esprit. Ceux qui maintiennent cette opinion disent que l'Homme-Dieu Jésus-Christ est le premier objet de la pensée et de la volonté de Dieu, lequel, avant toutes choses, veut la gloire très-sublime de son âme; si bien que Dieu l'aurait prédestiné avant même la permission et la vue du péché d'Adam. L'autre opinion est du Docteur angélique, saint Thomas, opinion plus conforme aux Ecritures saintes et aux sentiments des anciens Pères de l'Eglise, et cette opinion est que, posé le cas de l'innocence d'Adam et du genre humain, le Verbe divin ne se fût jamais incarné, parce que nous ne pouvons rien savoir, touchant ce qui aurait eu lieu, dans ce qui n'est pas dû aux hommes, mais dépend de la libre volonté de Dieu, que par sa révélation. Or, il n'y a point de révélation qui enseigne que Jésus-Christ soit venu pour un autre but que pour guérir le péché; si donc le péché n'eût pas été, Dieu ne se fût pas incarné, encore qu'il en eût eu le pouvoir. Aussi saint Augustin (1), exposant ces paroles de saint Luc : *Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu* (Luc, 19), conclut :

(1) Serm. 9, de Verb. Apost.

Donc, si l'homme n'eût point péché, le Fils de l'homme ne fût pas venu; et l'auteur de la glose sur ces paroles de saint Paul : *Le Christ est venu en ce monde pour sauver les pécheurs* (1. Tim. 1), dit qu'il n'a eu aucune autre raison de venir que de sauver les pécheurs : ôte les maladies, ôte les plaies, il n'y a plus besoin de médecin. Mais quelle apparence, disent ceux du parti contraire, qu'une si grande œuvre n'ait été que par occasion, et par l'occasion du péché? N'est-il pas plus convenable que Jésus-Christ ait dû exister même indépendamment du péché et du malheur des hommes? Mais c'est en ceci que paraît plus admirablement l'action de la Providence infinie, qui permet les maux et les péchés pour en tirer les plus grands biens, ainsi que de la chute d'Adam il a pris le sujet de mettre au monde ce mystère ineffable. C'est pourquoi l'Eglise chante : O faute heureuse, qui a mérité d'avoir un tel et si grand Rédempteur! Et quant à l'ordre de prédestination, d'où l'on veut, en toute hypothèse, inférer l'existence de ce mystère; certes, c'est tirer des raisons de bien loin, et vouloir éclaircir des doutes par des principes bien obscurs, et qui dérogent à la sagesse divine; car nous n'accorderions pas qu'une âme fût sage et prudente, qui formerait des résolutions importantes, sans avoir vu et considéré tout ce qui les concerne; cependant on veut que Dieu ait formé le grand décret de l'Incarnation aveuglément, sans avoir prévu tout ce qui le pouvait regarder. Où serait sa prudence infinie? Il est bien plus véritable de maintenir, selon notre façon d'entendre, que Dieu a connu avant que de vouloir. Premièrement, il a connu toutes les choses possibles absolument et conditionnellement. Et par cette dernière connaissance, dont le nom de science moyenne, quoique nouveau, exprime une vérité éternelle en lui, il a connu que s'il créait Adam dans l'état où il le créa, il pécherait et ruinerait sa postérité. Il connut pareillement que si le Verbe s'incarnait pour acquérir à tous les hommes perdus des moyens de salut, et faisait tout ce qu'il a fait pour remédier au péché, quelles âmes se serviraient de ses bienfaits, et lesquelles en abuseraient pour leur perte éternelle. Informé de tout par cette science admirable, il a voulu, par un seul acte de volonté, la création du monde, la production d'Adam, l'œuvre de l'Incarnation, des moyens de salut pour tous après le péché, et ce qui s'ensuit. De cette opinion, qui est la

plus vraie, il ne se peut pas conclure que le Verbe divin se fût fait chair, si l'homme n'eût été pécheur, et ainsi rien n'empêche le sentiment du Docteur angélique.

Arrêtons-nous-y pour en tirer le fruit que tous les théologiens s'accordent à en recueillir, c'est à savoir l'excitation à un plus grand amour de Dieu, qui nous a regardés dans nos misères, et par les entrailles de sa miséricorde, nous a visités tout exprès du plus haut du ciel, pour guérir nos langueurs et panser nos plaies mortelles, et mortelles de la mort éternelle. Bien que je dusse de la reconnaissance à un médecin, qui étant entré pour son intérêt dans le lieu où je serais malade, par occasion me visiterait et me donnerait des remèdes, toutefois je lui en devrais bien davantage, s'il était parti exprès de sa maison fort éloignée, pour me donner secours. Ainsi, ô Verbe divin! quoique je ne fusse pas sans beaucoup d'obligation à votre égard, si vous étant incarné pour votre gloire seulement, par occasion me voyant dans le péché, vous eussiez eu la bonté de m'assister pour en sortir, toutefois vous étant incarné, et étant descendu en ce bas monde exprès pour moi, parce que j'étais pécheur, je me sens bien plus obligé à vous en témoigner ma reconnaissance. O Verbe divin! vous n'avez pas eu horreur de ma misère et de ma pauvreté extrême. Vous ne m'avez point abandonné dans mon malheur. Bien que vous ne vissiez en moi que des ordures et des ulcères repoussants, vous m'avez porté de l'amour. Oh! quelle tendre affection vous rendrai-je en échange! Oh! béni le conseil de la très-adorable Trinité, qui a voulu cette œuvre pour remède du péché!

III. Considérez encore avec les théologiens, qui examinent profondément les vérités chrétiennes, savoir si, Adam ne péchant pas, mais seulement quelques-uns de ses enfants, comme au nombre de trente ou quarante, le Verbe se fût incarné pour les délivrer des enfers, et satisfaire pour eux. Cette demande suppose qu'Adam demeurant dans l'innocence, ses descendants doués de la justice originelle pouvaient pécher, n'étant pas plus forts que lui, qui est bien tombé, nonobstant la justice originelle dans laquelle il était créé. Or, quoiqu'il semble qu'il y ait de la curiosité en cette recherche, toutefois, comme le Patriarche Abraham ne fut point blâmable, lorsqu'il demanda à Dieu s'il ne pardonnerait pas à Sodôme pour cinquante justes, et puis

pour quarante, pour trente, pour vingt, et encore pour dix, s'ils se fussent rencontrés parmi ces détestables pécheurs; aussi les théologiens ne sont point à reprendre, qui recherchent si le Verbe divin se fût incarné pour cinquante ou quarante pécheurs, qui se fussent rencontrés parmi les justes. Il est vrai que l'on ne peut pas résoudre cette question avec une grande certitude; car qui a été initié aux secrets de Dieu pour savoir ce qu'il eût fait, si le monde eût été autrement qu'il n'est? L'on peut donc dire seulement, comme chose probable, que le Verbe divin avait assez à cœur le salut d'un petit nombre de pécheurs, pour venir s'incarner et satisfaire à la justice divine, afin de les mettre en voie de salut. Quelques conjectures rendent cette assertion vraisemblable. La première est la parabole de la centième brebis perdue, pour laquelle le bon pasteur en quitta quatre-vingt-dix-neuf dans le désert : *Parce qu'il y a plus de joie au Ciel pour un pécheur faisant pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence* (Luc, 15). Car quel est ce pasteur, sinon celui qui dit de soi-même : *Je suis le bon pasteur;* et quelle est cette unique brebis égarée, sinon un pécheur qui se serait détourné de la voie de la justice! La seconde conjecture se tire de la parole de saint Paul, qui dit de Jésus-Christ : *Il m'a aimé, et s'est livré lui-même pour moi* (Gal. 2); car c'est comme si saint Paul voulait dire que Jésus-Christ est mort pour lui aussi parfaitement que s'il n'eût pas eu égard à d'autres pécheurs qu'à lui en mourant; ainsi que le soleil se lève aussi bien pour éclairer un homme sur la terre que s'il était seul. La troisième conjecture se tire de la vision du saint et dévot prêtre Carpus, laquelle est rapportée par saint Denis, afin que personne ne la tienne pour suspecte. Cet homme, quoique d'ailleurs très-saint, et à qui les visions du Ciel étaient journalières et ordinaires, lorsqu'il faisait sa préparation pour dire la messe, se laissa transporter d'un zèle plein d'amertume contre deux apostats et déserteurs de la religion chrétienne, jusqu'à souhaiter leur damnation éternelle, pour peine de leur infidélité. Alors ces deux personnages lui furent montrés en vision sur le bord d'un abîme, au milieu de serpents qui s'entortillaient dans leurs jambes, et les léchant doucement, s'efforçaient de les faire tomber dedans. Cette vision plaisait à Carpus, et il lui tardait que les serpents n'eussent achevé et fait tomber au fond de

l'abîme ces deux misérables pécheurs ; mais Jésus-Christ, plein de gloire et entouré de ses anges, lui apparut descendu de son trône lumineux, et pendant que ses anges empêchaient ces deux misérables de tomber, il étendit sa main vers Carpus, lui disant : Me voilà, frappe sur moi ; car je suis encore prêt à mourir pour les hommes, et ce me sera une chose agréable, pourvu que les autres hommes ne pèchent plus. Saint Jean-Chrysostôme en parle plus ouvertement (1) : Dieu, dit-il, n'eût pas refusé l'Incarnation même pour un seul, et il aime chacun en particulier d'une aussi grande charité que tout le monde entier. Ce qui peut se confirmer par les révélations de sainte Brigitte (2), où Jésus-Christ parle en cette sorte : Pour moi, s'il était possible, je souffrirais librement pour chaque homme une peine égale à celle que j'ai soufferte pour tous, afin qu'ils rentrassent en leur héritage promis. Ces raisons suffisent pour nous faire reconnaître la charité de Jésus-Christ, qui est prêt à mourir, si c'était la volonté de Dieu son Père, même pour une seule âme pécheresse ; si bien qu'il n'est pas déraisonnable d'estimer, qu'au moins pour quelques pécheurs, le Fils de Dieu se serait incarné, afin d'acquitter les dettes de leurs péchés en rigueur de justice, et de les affranchir des supplices éternels.

S'il en est ainsi, combien grand doit être estimé le zèle de Jésus-Christ pour le salut des âmes? Quelle confusion ne devons-nous pas ressentir de ce que nous ressentons si peu leur damnation? Hélas! une bête de somme tombe, et elle trouve qui la relève, une âme périt, et sa perte ne nous touche point, et elle ne trouve pas qui la redresse (3). Misérables que nous sommes, la multitude des morts nous a rendus insensibles, et nous n'avons pas de compassion pour tant de belles âmes qui sont la proie des enfers! O Verbe divin! zélateur très-ardent du salut des hommes, excitez en nos cœurs le feu de votre charité pour le salut de tant de misérables créatures, afin que, brûlant de zèle, nous employions nos études, nos forces, nos travaux, nos biens, notre temps, et même notre vie et notre sang pour le salut d'une âme qui vous est si chère et si précieuse. Ah! divin Sauveur, faites que nous conspirions avec vous au noble et gé-

(1) In Cap. 2, Ad Galat. — (2) L. Revel. c. 58. — (3) D. Bernard, l. 4. de Consid. c. 6.

néreux dessein que vous avez de recueillir et de ramasser les âmes égarées, et que nous les aimions avec vous. Cependant quelles actions de grâces ne devons-nous pas vous rendre, à vous qui affectionnez tellement le salut de tous les particuliers, que vous ne balancez pas à offrir votre vie pour les racheter? Il est convenable, dit saint Jean-Chrysostôme, que chacun rende autant d'actions de grâces à Jésus-Christ que s'il était venu ou mort pour lui seul. O mon aimable Rédempteur! je suis vaincu par la grandeur de votre amour ; car vous m'avez aimé, et vous vous êtes livré pour moi.

SEPTIÈME MÉDITATION.

DE QUELQUES CIRCONSTANCES DE L'INCARNATION.

I. Considérez que l'Incarnation s'est faite en un temps convenable, à savoir environ vers le milieu de la durée de ce monde, au temps de la Vierge Marie et de Joseph son époux ; temps que le prophète Habacuc prédit, lorsqu'il a dit : *Au milieu des années, vous ferez connaître votre Rédemption* (C. 3). La raison de cette circonstance est qu'il n'était pas convenable que ce mystère s'accomplît dans le commencement ou sur la fin du monde. Dans le commencement, parce que ce mystère méritait bien d'être longuement désiré, afin qu'il en fût plus estimé, et que tout le monde fût préparé à le croire et à le recevoir, tant par les figures que par les prophéties, et les instructions qui l'ont précédé. Plus le juge qui arrivait était grand, dit saint Augustin (1), plus le nombre des hérauts qui le devançaient devait être grand. Et puis il fallait que l'homme ressentît son mal et le péché qu'il avait commis ; c'est pourquoi le remède en devait être un peu différé, afin qu'il fût plus profitable. Ce n'est pas pourtant que, pendant tout ce temps, les hommes aient été privés de tout

(1) Tract. 31, in Joan.

moyen de salut, parce que l'on pouvait se sauver par la Foi et la croyance en Jésus-Christ à venir, et l'Incarnation future a opéré comme l'Incarnation consommée, et le mystère de la Rédemption humaine n'a pas manqué un instant dans l'antiquité, disait le grand saint Léon (1). C'est pourquoi un apostat disait à tort que Dieu devait opérer ce mystère plus tôt, pour empêcher la damnation de plusieurs personnes qui seraient au Ciel, si l'exécution en eût été hâtée ; car les hommes ayant eu par avance des moyens de salut, ils n'ont pas raison d'élever des plaintes, surtout n'ayant aucun droit à un si grand bien. Au reste, comme il n'était pas à propos que ce mystère fût réalisé dès le commencement du monde, il ne fallait pas non plus qu'il fût différé jusqu'à la fin, afin que la nature humaine ne languît pas si longtemps dans son extrême misère, sans jouir des avantages qu'il lui apportait. Et puis le monde s'empirant tous les jours, et la connaissance du vrai Dieu diminuant journellement jusqu'à être presque restreinte dans les bornes de la Judée, il y avait apparence que les esprits eussent été fort mal préparés à croire en Jésus-Christ, s'il ne se fût incarné que sur la fin du monde. D'où il résulte que le temps convenable de l'Incarnation était le milieu de la durée de ce monde. C'est pourquoi, comme dès le commencement du monde, les saintes âmes soupiraient après Jésus-Christ, leur Messie et leur Sauveur, Dieu avertit premièrement qu'il ne fallait pas l'attendre tant qu'il y aurait des rois dans le royaume de Juda, ce qui se termine à la captivité de Babylone, qui met fin à ses rois. C'est le sens de la prophétie de Jacob : *Le sceptre ne périra pas dans Juda, ni la race des princes de son sang, jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé ; car il sera l'attente des Gentils* (Gen. 49) ; car ces paroles marquaient seulement le temps auquel le Messie ne viendrait pas, et non celui auquel il viendrait, temps qu'il voulut marquer, par le prophète Daniel, à la fin des septante semaines. Alors il se trouvait sur la terre un homme chaste, saint Joseph, marié à une Vierge très-sainte, la très-noble Marie, et c'était ce que le Fils de Dieu demandait pour s'incarner. Il convenait à la pureté et à la dignité de sa personne de ne naître que d'une Vierge, et il fallait que cette Vierge fût mariée, afin qu'il n'y eût aucun scandale en

(1) Serm. 3, in Nativit.

sa naissance ; et comme Joseph et Marie furent les premiers depuis la création du monde qui se rendirent propres au dessein de Dieu par leur virginité dans l'état du mariage, le Fils de Dieu s'incarna plutôt en leur temps qu'en aucun autre. L'ange du Ciel fut envoyé exprès à cette Vierge très-pure, pour lui annoncer qu'elle était choisie de Dieu pour cette œuvre si importante, et au même instant qu'elle eut donné son consentement au dessein de Dieu, en disant : *Voici la servante du Seigneur* (Luc, 1), au même instant son sang très-pur, qui était assemblé auparavant en un lieu convenable, reçut avec les dispositions du corps humain une âme raisonnable, et le Verbe divin imprimant et appliquant sa subsistance à l'un et à l'autre, fut fait homme par l'opération du Saint-Esprit, c'est-à-dire par la bonté et la puissance divines. De là le sixième Concile, traitant de la chair de Jésus-Christ, dit : Tout ensemble la chair du Verbe de Dieu, tout ensemble animée et raisonnable.

Louez la sagesse de Dieu, qui a voulu choisir un temps si propre pour exécuter l'Incarnation ; il veut que tous les siècles du monde soient employés à ce mystère ; les premiers siècles à le prédire, à le figurer, à le promettre, à l'annoncer, à le désirer, à l'attendre ; les siècles du milieu à le recevoir, à le voir, à écouter Jésus-Christ parlant, et à jouir des fruits de sa présence et de sa conversation sur la terre ; et les siècles d'après à croire en lui plus expressément, à l'aimer, à l'adorer, à raconter ses merveilles et ses souffrances, et à se consacrer tout à lui. Oh ! que vous méritiez bien, Sauveur du monde, que tous les temps du monde vous fussent ainsi consacrés. Tirez aussi de là un sujet de confiance en toutes vos misères, espérant que Dieu saura bien trouver le temps de vous en délivrer. Mais qui n'exaltera ici de tout son pouvoir Marie et Joseph, qui les premiers dans le mariage, se sont entièrement donnés à Dieu et rendus dignes de fixer à leur temps l'Incarnation ; car Dieu attendait un mariage de personnes chastes pour y prendre sa naissance temporelle, et il ne s'en trouva pas jusqu'à celui qui fut contracté entre Joseph et Marie. O reine de pureté ! avant vous nulle femme mariée n'a voulu faire l'office de mère de Dieu, puisque toutes les femmes ont tourné leurs affections vers les choses mortelles et caduques, vers leurs maris mortels, désirant de concevoir des enfants mortels. O incomparable époux !

vous avez été le premier des hommes qui avez désiré la virginité de votre épouse, par un désir de demeurer vierge de votre part, afin que, par votre chasteté très-constante, elle fût propre et habile à être la Mère du Rédempteur du monde. O virginité sainte et immaculée ! vous avez attiré dans votre sein celui que les anges et les hommes désiraient, et que tout le monde attendait impatiemment. O princesse très-excellente, que votre dignité est grande, et que toute la nature humaine vous est redevable pour ce mystère sacré !

II. Considérez le lieu où s'est faite l'Incarnation, qui est la cité de Nazareth en Galilée. *L'ange Gabriel*, dit saint Luc, *fut envoyé dans une cité de Galilée, qui s'appelle Nazareth, à une Vierge, épouse de Joseph* (Luc, 1). C'est le lieu que le Fils de Dieu a choisi entre tous les lieux de la terre, pour l'honorer par la grandeur du mystère de son Incarnation sacrée (1). Ce qu'il a fait pour trois raisons principales. La première est parce que la cité de Nazareth était peu célèbre et peu estimée parmi les Juifs, et n'avait jamais renfermé aucun prophète ou grand personnage ; c'est pourquoi Nathanaël disait à saint Philippe : *Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth* (Jean, 1) ? Le Fils de Dieu choisit ce lieu pour y apprendre l'humilité aux hommes par son exemple, et leur enseigner le mépris de toutes les grandeurs du monde. Secondement cette cité était située aux limites de la Judée, de la terre des Gentils, à raison de quoi Isaïe l'appelle *la Galilée des Gentils* (Isa. 1). Or, le Fils de Dieu s'incarnait pour tous les peuples de la terre ; c'est pourquoi il opère ce grand mystère au milieu des uns et des autres, pour leur en rendre les fruits communs. Le séraphique Docteur apporte cette raison et en ajoute une troisième, qui est que Nazareth signifie une fleur parmi les Hébreux, et Jésus-Christ est la fleur de tout bien, qui dit de soi-même : *Je suis la fleur du champ et le lys des vallées* (Cant. 2), vraie fleur qui ne reconnaît pour père que le soleil du ciel, vivifiant toutes choses, et la terre pour sa mère, ainsi que Jésus-Christ ne reconnaît son Père que dans le Ciel, et sa mère sur la terre. Or, il était convenable, dit ce grand docteur, que la fleur fût conçue dans une fleur, nourrie dans une fleur, comme il était conçu au mois des fleurs et au printemps. Pour quelque raison

(1) Bellarm. Concione. 1. Super Missus est.

que ce lieu ait été choisi, Dieu a voulu que la petite chambre où était la Vierge alors, et en laquelle s'opéra ce mystère, fût honorable parmi les peuples. C'est pourquoi cette chambrette fut depuis consacrée dans l'Eglise, et les infidèles ayant conquis ces régions, afin qu'elle ne fût pas profanée, les anges l'ont miraculeusement transportée en Dalmatie et de là en Italie, où elle est encore aujourd'hui vénérée des peuples chrétiens, qui visitent de toutes parts Notre-Dame-de-Lorette, où est cette chambre, renfermée dans un temple magnifique. Ce mystère est si grand, si auguste et si adorable, que le lieu même où il s'est fait en a été sanctifié et honoré en tant de manières.

Apprenez de tout ceci premièrement l'humilité, et à ne pas dédaigner les lieux bas et humbles, puisque c'est là que Dieu fait l'œuvre de toutes les œuvres. Secondement, reconnaissez la bonté de Dieu, qui veut sauver tout le monde, les Juifs et les Gentils, ceux de sa maison et ceux de dehors. Il est prêt, autant qu'il est en lui, à sauver toutes les âmes, pourvu qu'elles ne se rendent point rebelles à sa lumière. Ainsi, que votre zèle se porte à procurer le salut de tous. En troisième lieu, si vous voulez concevoir en vous le Fils de Dieu, il faut être une fleur d'intégrité et de pureté, qui exhale une odeur très-suave et très-agréable. Enfin, vous estimerez grandement ce mystère, puisque la chambrette seulement où il est opéré est si honorable sur la terre, et se conserve miraculeusement, afin que jamais nous n'en perdions le souvenir et l'estime.

III. Considérez quelques causes qui ont contribué à l'exécution du mystère de l'Incarnation, et au-dessus de toutes le grand amour de Dieu. Premièrement les âmes les plus saintes de l'Ancien-Testament ont poussé mille élans d'affection après l'Incarnation du Verbe, et ont fait des prières continuelles pour en voir l'exécution. *O cieux*, disaient-elles, *envoyez la rosée d'en haut et que les nues pleuvent le juste, et puissiez-vous ouvrir les cieux et descendre* (Isa. 45 et c. 64). *Visitez-nous*, disait David, *en votre Sauveur* (Ps. 105); et ailleurs il s'écrie : *Qui donnera de Sion le Sauveur d'Israël* (Ps. 13)! Comme un homme qui étant entré en une ville infectée de contagion, et où la peste exerce partout sa rage et sa fureur, faute de médecin qui ne s'y trouve pas, s'écrie : Qui aura un médecin, qui le fera venir ici pour arrêter tant de morts; ainsi le Prophète voyant le péché perdre et ruiner

tout dans la nature humaine, s'écrie d'un grand désir et soupire après un Rédempteur. Car Moïse ne l'avait pas donné ni sa loi non plus, ni Elie, ni Isaïe, ni tous les Prophètes, et toutes les œuvres de la loi n'avaient point de force et d'efficace contre cette peste si grande : *Qui donnera* donc *de Sion le Sauveur d'Israël?* Ces prières si embrasées, et tant de fois répétées avec persévérance par les âmes les plus saintes de la terre, ont mérité par bienséance l'accélération de ce grand mystère. C'est pourquoi Dieu disait : *A cause de la misère des indigents et des gémissements des pauvres, je me leverai maintenant* (Ps. 11), et il fut dit au prophète Daniel, qui est appelé *homme de désirs*, pour avoir très-ardemment désiré la venue de Jésus-Christ, que son avènement ne passerait pas les septante semaines d'années : *Les septante semaines sont abrégées* (Daniel, 9). Le patriarche Abraham y a aussi contribué, se disposant dignement, et méritant par un acte tout héroïque que le Messie prît naissance plutôt de sa famille que de toute autre qui fût en l'univers; c'est pourquoi, dans l'acte de sa prodigieuse obéissance, par laquelle il allait immoler son Fils unique Isaac, il entendit cette parole : *Parce que tu as fait cette chose, je multiplierai ta postérité comme les étoiles du ciel, et en ta postérité seront bénies toutes les nations* (Gen. 22), en recevant la grâce sanctifiante par Jésus-Christ. Mais la sainte Vierge y a contribué plus que tous les saints et saintes de l'univers; car prévenue des grâces très-spéciales de Dieu, elle a vécu dans une sainteté si haute, et a mené une vie si éminente, qu'elle s'est dignement disposée pour être la Mère de Jésus-Christ, et saint Epiphane dit (1) : Qui oserait attaquer cette Vierge immaculée, qui par sa pureté a été digne d'être le domicile de Jésus-Christ; et saint Bernardin (2), que par l'acte de son consentement donné à l'ange Gabriel, elle mérita plus que tous les anges et les justes n'avaient jamais mérité par toutes leurs actions; or, non-seulement elle a contribué par les actions de son âme, mais aussi par la substance très-pure de son corps virginal, laquelle, par l'opération miraculeuse de Dieu, a servi de substance et de matière au corps de Jésus-Christ. Au reste, toutes ces causes étaient faibles et de nul effet, sans la charité, la miséricorde et l'amour de Dieu envers les hommes qu'il a voulu

(1) Hæres. 78. — (2) Serm. 7, in Fest. B. Virg.

délivrer du péché. C'est pourquoi l'Ecriture sainte attribue principalement ce mystère à l'amour de Dieu : *Dieu a ainsi tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique* (Jean, 3). *Par les entrailles de sa miséricorde, par lesquelles l'Orient nous a visités d'en haut* (Luc, 1). Et un ancien Père appelle l'Incarnation la fontaine de l'amour de Dieu envers les hommes. En effet, tous les désirs des anciens Pères, et tout ce qu'il y a de sainteté dans les anges et dans les âmes saintes, ne pouvait mériter condignement la substance du mystère de l'Incarnation; car si l'on ramasse ensemble tous les actes d'humilité qui ont été ou seront dans les saints, ce n'est rien au prix de l'humiliation en laquelle le Fils de Dieu a daigné apparaître, se montrant sous la forme d'un serviteur, et se faisant voir comme un homme. Si l'on rassemble tous les soupirs, toutes les larmes, toutes les peines, tous les tourments et toutes les espèces de mort que les saints ont endurées pour Jésus-Christ, et que l'on mette d'un autre côté une seule larme de Jésus-Christ naissant au monde, ou fuyant en Egypte, ou priant, ou souffrant, ou mourant, cette seule larme provenant de la fournaise ardente de son cœur sacré, et unie au Verbe divin, vaut plus que toutes ces autres choses que nous pourrions penser et nous imaginer dans les saints. C'est pourquoi ce mystère adorable n'est pas un mystère provoqué par la valeur d'aucun mérite humain ou angélique, c'est un mystère de la très-éminente bonté et de la haute clémence de Dieu.

Entrons donc dans ces sentiments justes et raisonnables de la bonté immense de Dieu; imitons les ardents désirs des âmes saintes, souhaitant très-ardemment que Jésus-Christ naisse en notre cœur. Louons le zèle des Patriarches et des Prophètes, confessons qu'Abraham a beaucoup fait par son obéissance, et la sainte Vierge encore plus par sa pureté incomparable. Mais surtout donnons le premier et le principal honneur de ce bien à la charité de Dieu et au grand amour qu'il nous a porté, lorsque nous étions dans la masse de perdition, et exclus de sa gloire comme des ennemis et des rebelles. Etonnons-nous de cet amour. Est-il possible, Seigneur, Dieu infini et tout-puissant, que nous qui sommes d'une bassesse si vile en comparaison de votre grandeur, nous ayons été l'objet d'un amour si excessif de votre part? Est-il possible, ô Seigneur très-haut et

Dieu immense ! que le monde ne s'occupant qu'à vous irriter tous les jours par de nouveaux péchés, vous ayez pensé à vous le réconcilier avec tant de douceur ? O suprême Créateur ! Oh ! bénie soit votre charité si grande ! Oh ! bénie soit votre dilection ! Amour, action de grâces, adoration, révérence, louange et glorification éternelle vous soient rendues par tous les Saints du ciel et de la terre, pour ce que le Verbe a été fait chair.

HUITIÈME MÉDITATION.

L'AMOUR DES TROIS PERSONNES DE LA SAINTE TRINITÉ DANS L'INCARNATION.

I. Considérez l'amour des trois Personnes divines dans l'Incarnation, et premièrement l'amour du Père éternel; car son amour a été si grand à notre égard, que Jésus-Christ en parlait avec admiration et étonnement, lorsqu'il disait à un docteur de la loi : *Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas* (Jean, 3). Ecoutons, dit un grand dévot à ce mystère (1), révérons et pénétrons cette parole ; car celui qui parle est Dieu et celui dont il parle est Dieu, et ce dont il parle, c'est de l'amour de Dieu, lequel en Dieu est Dieu même. Et il parle d'un amour de Dieu si haut, si excellent et si divin dans ses effets, qu'il donne et communique un Dieu au monde; car, ô grandeur ! ô merveille ! comme il y a en Dieu un amour produisant une Personne divine, à savoir l'amour réciproque du Père et du Fils, lequel se termine à la production du Saint-Esprit, il y a aussi en Dieu un amour imitant cette opération suprême, et qui se termine pareillement à une Personne divine, en la donnant et la communiquant à la nature humaine pour la ter-

(1) Le cardinal de Bérulle, disc. 7.

miner et l'accomplir de sa propre subsistance. L'un est un amour naturel et nécessaire, l'autre est un amour libre et volontaire. L'un est un amour opérant dans la divinité, l'autre est un amour opérant hors de la divinité. L'un consomme le mystère de la Trinité, l'autre consomme le mystère de l'Incarnation; et c'est cet amour dont parle Jésus avec éloge et étonnement, quoiqu'il ait tous les trésors de sagesse : *Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique au monde.* Le saint Docteur dit qu'en ces paroles la charité de Dieu est déclarée très-grande sous quatre rapports. Premièrement à cause de la condition de la personne aimante; car si c'est chose fort estimable d'être aimé d'un puissant roi de la terre, combien plus de l'être du Père éternel, du principe sans principe de tout ce qui est vivant? *Ainsi Dieu a aimé.* Secondement, à cause de la condition de la personne aimée, qui est l'homme du monde, l'homme vicié et corrompu du péché, l'homme rebelle et désobéissant à son souverain, l'homme qui n'est que ver et pourriture, et la proie du feu des enfers qu'il mérite. Certes, c'est chose bien admirable que Dieu très-parfait en soi-même, et qui n'a besoin d'aucune chose, veuille aimer une créature si basse, si éloignée de lui, et laquelle est si peu capable de lui apporter quoi que ce soit. Cependant, Dieu éternel plein de grandeur, a chéri cet homme, *ainsi Dieu a aimé le monde.* Troisièmement, cette charité paraît par la grandeur du don qu'elle fait; car c'est le propre de l'amour de donner d'autant plus qu'il est plus grand; et quel don plus grand que celui du Père éternel, qui donne son Fils unique, en qui est tout son amour, son Fils qui lui est coéternel, consubstantiel, égal en grandeur et en majesté? Il ne donne pas un de ses anges, un de ses Séraphins, ce qui serait néanmoins un grand don; il donne celui qui est plus grand que tous les anges, et qui les surpasse infiniment. *Ainsi Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique.* Quatrièmement, cet amour paraît par la grandeur du fruit et du bien qui revient au monde de ce don immense, car ce fruit pour lui est de ne pas périr, mais d'avoir la vie éternelle, d'être garanti des enfers et de posséder les délices du Ciel, *afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle;* car c'est le but de la charité de Dieu le Père, et c'est ce qu'il prétend en envoyant son Fils sur la terre pour s'incarner.

En cet amour, Dieu le Père n'a pas voulu céder aux hommes qui ont bien eu le courage de lui offrir leurs fils bien-aimés; car le Patriarche Abraham lui allait immoler son fils Isaac, et le roi des Moabites, pour ne rien faire de moins qu'Abraham, afin d'être favorisé de Dieu comme lui, sacrifie en effet son fils premier-né qui devait régner après lui. Dieu le Père n'a pu souffrir que des hommes lui eussent donné leurs fils, sans leur rendre la pareille; c'est pourquoi aussitôt qu'Abraham se fut mis en devoir de lui sacrifier Isaac, il lui fait la promesse du mystère de l'Incarnation; *Parce que tu as fait cette chose*, que tu m'as offert ton fils, je te donnerai aussi mon Fils. *Et en ta postérité toutes les nations seront bénies* (Gen. 22). Dieu, dit Origène (1), entre en lutte de libéralité avec les hommes. Abraham offre à Dieu son fils mortel qui n'en devait pas mourir; et Dieu livre à la mort son Fils immortel pour tous, *que dirons-nous à ces choses* (Rom. 8)?

Vraiment nous avons bien sujet d'entrer en admiration sur cet amour de Dieu le Père, que Jésus-Christ même déclare avec étonnement; car quel amour fut jamais pareil à cet amour? Est-il possible, ô homme mortel! que le Dieu de grandeur ait été de la sorte passionné pour la bassesse d'une créature. O amour de Dieu envers le monde, digne d'être admiré et d'être adoré du monde! O amour de Dieu envers le monde, digne de confondre et de condamner le monde qui est sans amour! O amour grand et excessif, par lequel Dieu abandonne son Fils au monde! Isaïe s'étonnait qu'une femme sur la terre pût oublier son propre fils : *Une femme pourrait-elle bien oublier le fils de ses entrailles* (Isa. 49), pour en perdre le ressouvenir? Mais quelle chose plus étrange que le Père éternel semble oublier la grandeur infinie et la dignité de son Fils égal à soi-même pour une très-vile créature? Que tardons-nous donc, ô mon cœur? Que ne sommes-nous tous épris, enivrés et enflammés d'amour pour le Père très-puissant? O amour! amour, amour très-doux et très-suave! O amour incompréhensible! *O béni soit Dieu et le Père de notre Seigneur Jésus-Christ* (II. Cor. 1)!

II. Considérez aussi l'amour particulier du Fils de Dieu dans ce même mystère, en ce que de toute éternité il s'est offert pour

(1) Homil. 8, in Genes.

s'incarner, et d'une volonté constante a persisté dans ce désir jusqu'à en venir à l'exécution. Pour entendre la merveille de cet amour, il faut supposer qu'éternellement Dieu considérait le péché d'Adam et ceux de ces milliers de millions d'hommes et de femmes, perdus sans ressource et sans espérance de salut, et que pour les délivrer par voie de justice, il fallait qu'une Personne divine entreprît de les sauver, en s'unissant à la créature, et qu'il était plus convenable que ce fût le Fils qui s'incarnât pour cet effet, afin que la qualité de Fils ne fût point attribuée à une autre Personne divine, et que l'homme créé à l'image de Dieu fût réparé par celui qui est la vive image de Dieu, et qu'il acquît la filiation adoptive par l'entremise de celui qui était Fils par nature, et que la même nature humaine, qui était vaincue par le diable et dégradée par le péché, contribuât à la défaite de cet ennemi, et à la réparation du mal qu'il avait fait. A la vue de ces choses et de ces pensées en Dieu, le Fils s'offrit lui-même de plein gré pour s'incarner dans le temps, afin de secourir les hommes misérables et de les garantir des flammes de l'enfer. Ce premier trait d'amour est ravissant pour quiconque le considère bien; car qu'est-ce qui pouvait porter le Fils de Dieu, qui était au sein du Père dans l'état de ses grandeurs immortelles, à se présenter de la sorte pour des créatures qui ne devaient naître qu'après une infinité de temps, quand le monde serait créé? Cependant le Fils s'est présenté lui-même de toute éternité, et il a voulu, avec la volonté du Père et du Saint-Esprit, se faire homme pour sauver des hommes. Cette seule pensée est plus capable d'étonner les bons esprits du monde que si le fils d'un roi se présentait à son père pour être forçat et galérien, afin de délivrer du bagne tant d'infâmes qui y sont pour leurs crimes. Ne faudrait-il pas que ce fils de roi eût un amour excessif pour ces malheureux? Et ne faut-il pas aussi que le Fils de Dieu eût un étrange amour pour les hommes? Or, ce qu'il faut encore peser de plus ici, c'est que le Fils de Dieu ayant eu ce désir éternellement, il y a persisté sans aucun changement de volonté pendant des millions et des infinités de siècles qui roulaient insensiblement avant la création du monde; c'est pourquoi il peut dire : *Je t'ai aimé d'une charité perpétuelle* (Jérém. 13). Considérez de plus que le Fils de Dieu pouvait bien se faire ange, se faire Séraphin et opérer le salut des hommes par la nature

angélique, laquelle avait plus de rapport avec lui et plus de dignité pour être unie à sa personne; car elle n'a pas la millième partie des misères et des bassesses de la nature humaine; cependant, parce que c'était une chose plus séante que les hommes fussent délivrés par un Homme-Dieu plutôt que par un Ange-Dieu, pour garder cette bienséance en notre salut, le Verbe divin renonça à la condition si relevée des anges pour prendre celle des hommes. N'est-ce pas là aimer avec excès un ver de terre comme l'homme? Mais ce n'est pas tout ce qui fait paraître l'amour du Fils de Dieu; car s'il voulait se faire homme, il pouvait s'unir à une humanité parfaite d'âge, de grandeur et de félicité; cependant il a voulu passer par toutes les bassesses et les conditions de la nature humaine si misérable, autant que la pureté l'a pu permettre, voulant être enfant, et quoiqu'il fût plein de connaissance, vivre et demeurer plié et rétréci sans remuer ni pieds ni mains, sans parler et ouvrir les yeux, et ce par l'espace de neuf mois dans le sein d'une mère, naître d'elle ensuite, et prendre peu à peu sa croissance dans une vie pauvre, souffreteuse et indigente, afin de mériter plus abondamment et de donner plus d'exemples de vertus aux hommes. Sans doute cette circonstance relève encore merveilleusement son amour; mais voici ce qui le met au-dessus de tout. Le Fils de Dieu voulut s'incarner et mériter autant qu'il était nécessaire pour le salut d'un million de mondes; cependant il voyait d'un œil assuré, et qui ne se pouvait tromper en sa vue, que plusieurs ne retireraient aucun fruit de son Incarnation, mais la mépriseraient, l'outrageraient, la renieraient, l'oublieraient et ne recueilleraient aucun fruit de toute sa vie et de tous ses mérites, et que seulement quelques âmes en tireraient avantage et se sauveraient. Et pour l'amour de ces âmes, il passa outre, sans avoir égard à la malice et à l'ingratitude du plus grand nombre; et sans en être retardé ou détourné de ses desseins, il s'incarna et imprima sa subsistance, cette vive expression de l'essence divine à une nature humaine pour sauver efficacement et effectivement le plus petit nombre, à qui ses remèdes serviraient : *Et le Verbe s'est fait chair.*

Que vous rendrai-je pour cet amour, ô Verbe divin et Sagesse éternelle! Quelles actions de grâces, quelles profondes révérences, quel sentiment d'amour n'aurai-je pas toutes les fois

que je prononcerai ou entendrai prononcer ce mot qui contient plus d'amour que la fournaise de Babylone ne contenait de flammes : *Et le Verbe s'est fait chair*? Pourrais-je souffrir mon cœur au milieu de mes entrailles, s'il lui restait quelques fibres qui ne fussent pas pénétrées d'amour pour le très-noble Fils de Dieu, *qui m'a aimé et qui s'est livré soi-même pour moi* (Galat. 2)? O piété, ô clémence qui ne peut être exprimée ! Vous, Verbe infini, vous n'avez su contenter votre bonté qui n'a point de limites qu'en vous donnant à nous. Et cette immense donation vous a semblé ne se pouvoir mieux faire qu'en prenant notre nature, puisque nous ne pouvons aspirer à la vôtre. Oh ! qui ne sera embrasé de l'amour de Jésus ! Nous aimons un homme misérable qui nous a fait quelque plaisir, nous aimons même une bête, jusqu'à un pauvre chien qui nous a sauvés de quelque danger, et nous serons sans amour pour le Fils de Dieu, qui par un amour infini franchit des distances infinies pour faire alliance avec nous, pour unir sa grandeur au néant de notre nature et se faire homme comme nous? O divin Sauveur! nous vous chérirons, nous vous glorifierons, et nous nous consacrerons à votre gloire ici-bas, pour nous rendre dignes de reconnaître davantage votre grande dilection dans toute l'éternité bienheureuse.

III. Considérez encore l'amour du Saint-Esprit en ce même mystère; car, outre qu'il a voulu pour notre amour ce que le Père et le Fils ont voulu, trois choses lui conviennent et lui sont spécialement attribuées, dans lesquelles nous devons reconnaître son amour à notre égard, et l'obligation que nous avons de l'aimer avec le Père et le Fils, à cause de l'Incarnation. Ces trois choses sont les prières ardentes, les œuvres miraculeuses, et encore la conduite dans les œuvres saintes et agréables à Dieu. En ces trois choses, le Saint-Esprit s'est employé à l'affaire importante de notre salut. Et premièrement, il lui appartient d'inspirer les âmes de faire des prières très-ferventes à Dieu; car, dit saint Paul, *nous ne savons pas prier comme il faut; mais le Saint-Esprit demande pour nous par des gémissements inénarrables* (Rom. 8). Or, en ce sujet, il a inspiré les anciens Patriarches et les Prophètes, et tous les saints et saintes de faire des prières ferventes, par la force desquelles il a fait abréger le temps de l'Incarnation. Vous eussiez dit qu'il tardait

au Saint-Esprit que le monde eût son Rédempteur, et que toutes les âmes ressentissent les effets de sa douceur avec tous les fruits de la Rédemption, si bien que, pour ce sujet, il excita d'ardents désirs dans les âmes pieuses pour demander l'abrégement du temps et l'obtenir par un mérite de congruité. Secondement, on attribue au Saint-Esprit l'opération des miracles : *Si je chasse les démons*, disait le Fils de Dieu, *par le doigt de Dieu* (Luc, 11), c'est-à-dire par le Saint-Esprit. Or, c'est en ce mystère que le Saint-Esprit opère plus de miracles tout à la fois qu'en aucune rencontre du monde; c'est pourquoi l'ange Gabriel l'annonçant à la sainte Vierge, et elle, lui demandant humblement comment se pourrait faire une œuvre si grande, elle entendit ces paroles de la bouche de cet ange qui lui parlait sensiblement : *Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre* (Luc, 1). Paroles célestes, paroles angéliques, paroles divines qui nous font connaître combien la Personne sacrée du Saint-Esprit prend de part en cette œuvre merveilleuse. *Le Saint-Esprit surviendra en vous.* Ce sera lui qui exécutera cette œuvre, qui organisera et formera un corps par une opération très-pure en vos chastes flancs; ce sera lui qui fera l'union de la Personne du Verbe avec le corps et avec l'âme qu'il y aura créée et infuse; et parce qu'il faut un concours de plusieurs miracles pour l'accomplissement de cette œuvre : *La vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre.* Le Saint-Esprit même, qui est la vertu du Très-Haut et la force de Dieu vous protégera, et accomplira tout ce qui y est requis. En effet, il fallait beaucoup de miracles pour exécuter ce mystère, il fallait empêcher dans la nature humaine sa propre subsistance ou personnalité. Il fallait lui appliquer intimement la subsistance et la personnalité du Verbe. Il fallait l'orner et l'embellir de grâces, de vertus et de priviléges extraordinaires. Il fallait des miracles de la part de la mère, où il y a virginité et fécondité tout ensemble, et un enfantement sans douleur; et de la part du fruit, où il se trouve en un même instant consolidation de sang, organisation, animation et déification; car un corps d'une petitesse extrême, et qui manquait d'autant de grandeur que les autres en acquièrent dans l'espace de quarante jours, reçoit une âme parfaite au même instant qu'elle est infuse, et l'un et l'autre reçoivent le Verbe incréé qui devient leur

personne; et ensuite sont unies deux natures extrêmement opposées, par l'union desquelles le Seigneur est esclave, l'Eternel est dans le temps, le souverain est abaissé, l'immense est petit, l'immortel est mortel; et ainsi se trouvent ensemble les choses extrêmement opposées. Que si le Saint-Esprit opère toutes ces grandes merveilles, n'est-ce pas un amour extrême de faire tant d'œuvres et de miracles pour la personne aimée? Enfin le Saint-Esprit a la gloire de la conduite des âmes destinées aux grandes œuvres; c'est par son amour et son opération qu'elles sont rendues propres aux desseins de Dieu. Or, en ce mystère, le Saint-Esprit a disposé la sainte Vierge et a comblé son âme de grâces pour la rendre propre au dessein de l'Incarnation. Dieu tout-puissant et éternel, chante l'Eglise, qui avez préparé le corps et l'âme de la glorieuse Vierge Marie, le Saint-Esprit y coopérant, afin qu'elle méritât d'être le digne séjour de votre Fils. Par ce moyen, le Saint-Esprit, qui est dans la Trinité le terme des émanations divines et des productions adorables qui sont au dedans de Dieu, est en ce mystère le principe des émanations de la grâce et de toutes les opérations saintes et sanctifiantes qui sont hors de Dieu. Et tandis qu'il est dans la Trinité le lien du Père et du Fils, il fait en ce mystère la liaison du même Fils avec une humanité créée. Enfin le Saint-Esprit, qui reçoit l'essence divine, éternelle et incréée de la seconde Personne de la Trinité qui est son principe, lui rend ici et lui communique une essence humaine, une essence nouvelle et nouvellement produite, qui est l'essence de la sainte humanité, de laquelle il le revêt pour faire un Dieu-Homme sur la terre et un chef-d'œuvre d'amour.

Reconnaissons donc encore, et adorons le Saint-Esprit dans la merveille de ce sacré mystère ; rendons-lui des louanges et des affections sincères, et témoignons-lui en effet notre amour comme il nous a témoigné le sien. O Saint-Esprit, ô amour éternel procédant du Père et du Fils! je vous aime, je vous loue et je vous remercie de votre coopération avec le Père et le Fils en ce mystère d'amour. Soyez à jamais béni, parce que vous avez inspiré les prières enflammées qui ont hâté ce mystère ; parce que vous y avez employé votre sainte opération dans toutes les merveilles qui s'y rencontrent ; parce que vous avez préparé le très-pur et admirable vaisseau qui devait recevoir et porter le Verbe incarné

et l'humanité déifiée. O Esprit sacré, source de vie et de charité ! donnez-la moi très-grande et très-parfaite, afin que je continue à célébrer vos œuvres, et à servir de tout mon cœur le Dieu-Homme et l'Homme-Dieu Jésus-Christ, à qui soit honneur, amour et révérence en tous les siècles des siècles.

NEUVIÈME MÉDITATION.

DES GRACES ET DES VERTUS DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

I. Considérez la multitude des grâces répandues dans l'humanité sacrée de Jésus-Christ ; car la multitude innombrable des astres qui brillent au firmament et des fleurs qui embellissent la terre au printemps n'égale point le nombre des grâces qui ornent cette adorable humanité, le chef-d'œuvre des mains du Saint-Esprit. *Nous l'avons vu*, dit le bien-aimé disciple, *plein de grâce et de vérité* (Jean, 1), et l'aigle des docteurs, saint Augustin (1), dit que de même que tous les sens résident dans le chef, ainsi toutes les grâces sont en Jésus-Christ. Premièrement, il a une grâce qui lui est toute singulière, et qui n'a été et ne sera communiquée à aucune créature, et cette grâce est celle de l'union hypostatique. Grâce substantielle et non accidentelle comme les autres, grâce qui le sanctifie avec excellence, qui le rend le Saint des saints, et qui lui donne la source de toute sainteté ; grâce enfin qui lui confère avec excès et avantage tous les biens et les effets de la grâce sanctifiante infuse dans les âmes justes. Car, comme l'âme est sainte par la grâce sanctifiante, ainsi l'humanité de Jésus-Christ est sainte par l'union hypostatique, laquelle lui unit et lui applique la Personne infinie du Verbe, qui est la pureté et la sainteté même. Comme la grâce sanctifiante est associée à la dilection surnaturelle de Dieu, par laquelle il se porte à communiquer les biens surnaturels, ainsi l'union hypostatique rend l'hu-

(1) Epist. 57, ad Dardanum.

manité de Jésus le très-digne objet de l'amour surnaturel de Dieu. Comme la grâce sanctifiante exclut tout péché, ainsi l'union hypostatique rend l'humanité exempte de tout péché, et vraiment impeccable; et comme la grâce sanctifiante est suivie des perfections et des habitudes de vertus pour bien opérer et mériter, ainsi la grâce de l'union hypostatique est suivie de toutes les perfections nécessaires pour le mérite des bonnes actions et pour une vie bienheureuse. Au reste, comme les substances sont accomplies par leurs accidents, le soleil par son éclat, le feu par son ardeur, les plantes par leurs odeurs, ainsi cette grâce substantielle fut consommée par la grâce sanctifiante, afin que par ce moyen l'état de sainteté de Jésus fût parfait, et selon sa substance et selon ses accidents. Et cette grâce sanctifiante fut plus grande en Jésus-Christ qu'elle ne peut l'être par la puissance ordinaire de Dieu dans toutes les créatures, parce qu'elle lui fut donnée comme une dépendance et une suite naturelle de sa grâce substantielle, qui est un degré de perfection où rien de créé n'arrivera jamais. Cette grâce si grande lui fut même donnée dès l'instant de sa conception, et ne fut jamais augmentée, parce qu'elle était au plus haut point de hauteur où elle devait être. Ajoutez que Jésus-Christ, jouissant de la vue intuitive de Dieu, ne devait point s'accroître en la grâce sanctifiante, non plus qu'en sa gloire qui demeure toujours dans le même état. C'est pourquoi le Docteur séraphique estime que Jésus-Christ ne pouvait désirer une plus grande grâce, et quoique la grâce, dit-il, soit une créature, elle peut pourtant faire goûter à l'âme un parfait repos, en tant qu'elle l'unit à Dieu. Enfin cette grâce sanctifiante étant en Jésus la grâce du chef de tous les hommes, elle fut aussi la cause et la source de toutes les grâces qui leur furent données, tant dans le Nouveau que dans l'Ancien-Testament, parce que la grâce fut reçue en son âme avec une telle éminence, qu'elle devait être le principe et la cause de la grâce de tous les autres. Ce qui a fait dire à saint Jean : *Nous avons tous reçu de la plénitude grâce pour grâce* (Jean, 1), c'est-à-dire que nous avons reçu la grâce à cause de sa grâce, laquelle a été active en lui pour se répandre dans tous ceux dont il était le chef. Quant aux grâces actuelles prévenantes et excitantes, il est plus vraisemblable qu'elles ne lui étaient pas nécessaires, la vision et l'amour

béatifique l'excitant suffisamment à l'exercice de toutes sortes de biens ; aussi est-ce le propre de l'état de la gloire de fortifier son sujet dans l'opération du bien et l'accomplissement des volontés de Dieu, sans qu'il soit besoin d'y ajouter aucun secours des grâces prévenantes et excitantes. Et comme le Verbe divin s'était joint à une âme qui n'était pas dans l'état de nature corrompue, mais dans l'état de nature glorifiée, son humanité sainte en vertu de sa gloire était assez puissante pour penser, pour désirer et exécuter toute action de vertu et de sainteté. Mais quoi qu'il en soit de ces espèces de grâces passagères et excitantes, il est constant qu'il a possédé toutes les grâces gratuitement données, parce que, comme ces grâces sont propres à procurer le salut des autres, en les enseignant, en les excitant au salut, puisque Jésus-Christ a plus que personne travaillé et contribué au salut des autres, et a été, dit saint Thomas (1), le principal docteur de la Foi et de la doctrine spirituelle, n'étant venu au monde que pour sauver les pécheurs, il lui appartenait de les avoir toutes en un degré éminent de perfection ; c'est pourquoi ces grâces qui se donnent séparément, selon ce que dit saint Paul : *A l'un est donnée la parole de sagesse par l'Esprit, et à l'autre la parole de science par le même Esprit ; à l'autre, la Foi par ce même Esprit, à l'autre, le don de guérison en ce même Esprit ; à l'autre, les opérations des vertus ; à l'autre la prophétie ; à l'autre le discernement des esprits ; à l'autre la diversité des langues ; à l'autre, l'interprétation des langues* (1. Cor. 12) ; ces grâces, dis-je, se donnèrent tout ensemble et conjointement à Jésus-Christ, si bien qu'il eut la grâce de sagesse et de science, de foi et de prophétie qui étaient sans obscurité en lui ; il eut aussi le don des langues, la grâce de faire des miracles, et tout ce que l'on pourrait souhaiter pour aider utilement les âmes dans la voie de leur salut.

Louons et estimons hautement notre chef et notre Rédempteur pour l'abondance et la plénitude de ses grâces. Ne pensons et ne parlons jamais bassement de lui. Ah ! que son âme était belle, qu'elle était sainte et agréable à Dieu ! Que son pouvoir était merveilleux et ses entreprises efficaces à

(1) Quæst. 7, art. 7.

convertir les cœurs! *O vous, qui êtes beau par-dessus tous les enfants des hommes, la grâce est répandue sur vos lèvres* (Ps. 44), de l'abondance de votre intérieur! O Jésus! je me réjouis de toutes ces grâces, je vous congratule de toutes mes affections de ce que vous possédez ce trésor si riche et si opulent des faveurs surnaturelles de Dieu. O Seigneur! en considération de tant de grâces, faites que mon âme en soit très-abondamment pourvue et y corresponde toujours fidèlement.

II. Considérez aussi la multitude des vertus de Jésus-Christ; car, deux ou trois exceptées qui n'étaient pas convenables à ses grandes lumières et à son extrême pureté, comme sont la Foi, qui est une connaissance obscure, la pénitence et en partie l'Espérance, il avait toutes les vertus en un souverain degré de perfection. Il avait une prudence admirable en toutes les rencontres où il se trouva; une justice très-exacte, une tempérance inouie et une force invincible. Il avait aussi les vertus dépendantes de ces quatre vertus cardinales. La vertu de religion envers Dieu, avec ses actes qui sont l'admiration, l'oraison, l'adoration, le sacrifice, la louange et la glorification de Dieu, la vertu de piété à l'égard de sa sainte mère, l'observance, la gratitude, l'obéissance, la vérité, l'affabilité, la libéralité. Il avait, avec la force, la magnificence qu'il fit paraître en traitant au désert plus de cinq mille personnes, multipliant les pains et les poissons. Il avait la patience et la persévérance, et une magnanimité et une grandeur de courage qui a surmonté les enfers. Sa tempérance était fidèlement accompagnée comme de bonnes assistantes, d'abstinence, de sobriété, de chasteté, de modestie, de clémence et d'humilité. Or, comme les dons du Saint-Esprit ne sont que des vertus plus parfaites, il ne se peut révoquer en doute que Jésus-Christ n'en ait été enrichi, comme même il en est loué par le prophète Isaïe, qui dit de lui : *Et l'Esprit du Seigneur se reposera sur lui, l'Esprit de sagesse et d'intellect, l'Esprit de conseil et de force, l'Esprit de science et de piété, et l'Esprit de la crainte du Seigneur le remplira* (Isa. 11), vertus que les Juifs ne reconnurent point en lui. C'est pourquoi le Prophète, réfutant leurs calomnies avant leur naissance, le loue spécialement pour ces vertus, ainsi que déjà il a été ci-devant considéré d'après un docte prélat de l'Eglise ; car il est à noter en ce sujet que l'Ecriture sainte le recommande plus spéciale-

ment pour les vertus qui semblaient éloignées de sa dignité ; c'est pourquoi Zacharie l'appelle *pauvre*, et saint Paul dit de lui qu'il a été *obéissant*, le Saint-Esprit jugeant à propos de nous confirmer la vérité de ses vertus. Et de là vient qu'elle ne rend point de témoignage exprès de sa chasteté en l'appelant chaste, comme elle l'appelle obéissant, parce que la chasteté lui est si propre, soit que nous le considérions comme le Fils de Dieu ou comme le Fils d'une vierge, qu'il n'a pas été besoin de l'appeler chaste pour nous le faire croire. C'est presque blesser la pudeur que de juger qu'elle ait besoin de recommandation, et c'est lui faire tort en quelque façon que d'assurer son intégrité, comme si on la révoquait en doute. Enfin le témoignage indubitable de la virginité de la mère suffirait pour nous faire avouer celle du fils, qui seul eut le privilége, ou plutôt le pouvoir entre tous les mortels, de naître d'une vierge. Cependant nous ne manquons pas de preuves de toutes ces vertus, quand même l'Ecriture sainte n'en parlerait pas expressément ; car, puisqu'il a été plein de grâces, il faut confesser qu'il a été plein de vertus, parce que les vertus naissent de la grâce sanctifiante comme les ruisseaux de leur source et les rayons du soleil. De plus, il est notre exemplaire, sur lequel nous devons nous former ; c'est l'image du Père éternel dans tout l'éclat de sa gloire, à laquelle il faut être conforme ; car, dit le divin saint Denis (1), si nous sommes désireux de sa société, nous devons nous mettre devant les yeux la vie divine qu'il a menée comme homme, et par l'imitation de son innocence, nous devons courir à un état divin et accompli. Or, il ne serait pas dignement l'exemplaire et le prototype des vertus, s'il n'en était assorti, et s'il ne les avait très-parfaitement. Et Dieu le Père ne nous l'eût pas proposé sur le Thabor éclatant de beauté avec ordre de l'écouter, s'il n'eût été un parfait exemplaire où il n'y avait rien à reprendre. Et saint Paul ne nous exhorterait pas si souvent à dépouiller le vieil Adam et à nous revêtir du nouveau, si ce n'est qu'il nous faut effacer les taches et l'image infâme de l'homme terrestre, pour dépeindre sur le visage de notre âme les belles couleurs des vertus de l'homme céleste.

Réjouissez-vous avec Jésus de ce qu'il est doué de toutes les

(1) De Eccles. Hierar.

excellentes vertus. Chantez avec David en esprit de jubilation : *Le Seigneur des vertus est le Roi de gloire* (Ps. 23). Remerciez le Père éternel de cet admirable exemplaire de toutes sortes de vertus qu'il vous a proposé à imiter. Confondez-vous vous-même de votre difformité et de votre dissemblance avec ce parfait exemplaire. Formez des résolutions de conformer votre vie, autant qu'il vous sera possible, aux vertus sublimes de votre prince et de votre guide, lui demandant la grâce de les suivre. O image très-parfaite ! ô splendeur et candeur du Père éternel, je vous adore et je crois que vous êtes non-seulement la source, mais aussi le modèle des vertus ! Oh ! que de beautés en vous ! Oh ! que de plaisir et d'utilité à vous regarder sans cesse ! O admirable soleil des vertus, je vous adore, je vous admire et vous aime de tout mon pouvoir ! Oh ! soyez loué et magnifié à jamais pour les vertus très-belles imprimées en votre humanité sainte. Je vous présente mon âme et mon cœur, et je vous demande l'aide de votre grâce, afin que je tienne toujours les yeux attachés sur vos nobles perfections, et que je les imite en cette vie pour vous en louer à jamais dans la gloire.

III. Considérez combien il est important d'imiter les vertus morales de l'Homme-Dieu Jésus-Christ : c'est la vraie perfection de l'âme chrétienne de s'y rendre conforme autant qu'elle en est capable : *Celui qui me suit*, dit-il, *ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de vie* (Jean, 8). Aussi le Dieu-Homme Jésus-Christ est un exemplaire parfait de toutes les perfections créées de la nature et de la grâce ; car on peut le considérer, comme le séraphique Docteur, en tant que Verbe divin et incréé, et en tant que Verbe humanisé ou incarné. Considéré en tant qu'il est le Verbe divin ou incréé, il est le modèle de toutes les perfections de la nature ; car, sous ce point de vue, il est l'image et la vive ressemblance de Dieu, et les créatures sont d'autant plus parfaites en leur être naturel, qu'elles ont plus de convenance avec Dieu. Ainsi l'ange est plus parfait que l'homme, parce qu'il a des degrés de ressemblance avec Dieu que n'a pas l'homme, lequel n'est pas purement intelligence comme l'ange. Ainsi la plante est plus parfaite que la pierre, parce qu'elle ressemble à Dieu dans la vie et dans l'être, et que la pierre ne lui est semblable qu'en l'être, et non pas en la vie. Considéré en tant que Verbe incarné, il est

le modèle de toutes les perfections de la grâce et des vertus ; car Dieu l'a établi au monde comme le prince et le chef de la vie spirituelle ; et ainsi qu'en chaque chose il y a quelqu'un qui est le plus excellent, comme dans la philosophie, Aristote ; dans la guerre, Alexandre; parmi les métaux, l'or ; parmi les planètes, le soleil ; ainsi, dans l'exercice de la piété et de la vertu, exercice vraiment céleste et divin, Jésus-Christ, en tant qu'homme, est le premier et le plus excellent ; partant il est vrai qu'une âme aura d'autant plus de perfections morales et spirituelles, qu'elle sera plus conforme à ses vertus. Saint Bernard dit pour ce sujet que le Verbe divin s'est plutôt incarné que le Père et le Saint-Esprit, parce qu'il lui appartient primitivement et personnellement d'être la ressemblance de Dieu (1). La science lui est aussi attribuée, il est appelé la Sagesse du Père. Or, dans le ciel, Lucifer voulut imiter en cette ressemblance le Verbe divin, et au Paradis terrestre, le premier homme eut l'ambition de lui ressembler en science, et l'un et l'autre se perdirent à cette occasion ; c'est pourquoi le Verbe divin voyant que le désir de l'imiter en sa grandeur divine perdait les créatures, et voulant que ce désir là même tournât à leur profit dit à son Père éternel : Voilà que je vais au monde m'incarner afin d'apprendre aux hommes à m'imiter saintement, et à vous ressembler. C'est le bonheur qui est arrivé à tous les Saints, tant du Nouveau que de l'Ancien-Testament, qui tous ont été des figures et des images de ses vertus et de ses actions ; car les grands Saints de l'Ancien-Testament n'ont été grands qu'en tant qu'ils ont été les figures et des ombres de sa vie et de ses vertus, comme Abel de son innocence, Isaac de son obéissance, Jacob de ses travaux, David de sa mansuétude ; et les Saints du Nouveau-Testament n'ont aussi été grands qu'en tant qu'ils ont mieux exprimé en leur conduite les saintes mœurs de Jésus-Christ, ainsi qu'a été saint Paul, qui disait : *Soyez mes imitateurs comme je le suis de Jésus-Christ* (I. Cor. 11). Ça été tout leur honneur de suivre ce prince et ce chef ; car c'était aller après Dieu ; c'était toute leur beauté intérieure de porter ses couleurs ; c'était être vêtu à la royale ; c'était être paré et enrichi de ses atours célestes ; enfin c'était vivre en assurance, puisque le Fils de Dieu est une règle in-

(1) Serm. 1, de Adventu.

faillible du chemin de la perfection. Tu demandes, dit un docte cardinal (1), puisque la sainteté est une *déiformité*, comment elle se peut acquérir ; je dis : par la *christiformité*, c'est-à-dire en se conformant à Jésus-Christ. A quoi revient ce que dit le savant Florentin : Qu'a été autre chose Jésus-Christ, dit-il, sinon un certain livre moral, ou plutôt un livre de philosophie divine et un livre vivant envoyé du Ciel, et l'idée divine des vertus manifestées aux cœurs ! Tournons donc vers lui, tournons tous les yeux de notre âme. Lui qui en un moment a rendu très-savants des hommes ignorants, nous enseignera la vraie sagesse ; il nous enseignera la droite justice, lui qui n'a rien eu de propre, et qui a rendu à Dieu et aux hommes ce qui leur appartenait, à Dieu une filiale vénération, et aux hommes une fraternelle bienveillance. Il nous enseignera la magnanimité et une force très-excellente, lui qui n'a rien désiré de grand sur la terre, et qui n'a rien redouté de difficile. Il nous apprendra une singulière tempérance, les premiers mouvements de l'âme, et encore modérés et bienséants, étant à peine apparus en lui. Il nous enseignera une douceur incroyable, par laquelle nous chassions la superbe qui est la peste de la société humaine ; car qui fut plus doux que celui qui, étant le plus élevé de tous, se rendit semblable aux plus petits ? Il nous enseignera une très-ardente Charité envers tous les hommes, lui qui n'a pas vécu pour soi-même, mais pour tout le genre humain, et qui est mort très-volontiers pour racheter les autres de la mort. Il nous montrera une règle très-parfaite de la vie active et contemplative, lui qui s'est souvent employé à guérir les maladies et les erreurs des hommes, et très-souvent à contempler les choses divines.

Je pèserai mûrement l'importance qu'il y a pour moi à pratiquer ce moyen, vraiment digne d'être gravé en lettres d'or, d'avancer dans la vertu et de se rendre digne sujet de Jésus, moyen qui consiste, lorsqu'il nous faut faire nos œuvres, à envisager celles qu'il a faites lui-même, afin de faire les nôtres de la même façon qu'il faisait les siennes, comme l'enfant qui apprend à écrire s'évertue à faire toutes les lettres semblables à celles de son maître. O Dieu ! si nous faisions notre prière comme Jésus-Christ faisait la sienne, quelle ardeur, quelle élévation d'esprit !

(1) De Cusa, I. 10 Exer.

Si nous assistions à l'Eglise comme il assistait au temple, quelle révérence, quels sentiments de la grandeur de Dieu ! Si nous conversions avec le prochain comme lui, quelle douce modestie, quelle bienséance, quels entretiens ! Et si nous souffrions comme lui, quelle patience, quelle résignation ! Si nous prêchions comme lui, quel zèle pour gagner des âmes à la gloire de Dieu ! Que si nous en faisons quelques-unes qui n'ont pas été pratiquées par Jésus-Christ, au moins les pouvons-nous faire de la même manière qu'il les eût pratiquées, s'il se fût trouvé dans les mêmes occasions. Ainsi, s'il eût administré le Sacrement de Pénitence, entendant les confessions des pécheurs, avec quelle pureté, quelle prudence et quelle charité ! O Verbe incarné ! par le mérite de toutes vos actions vertueuses, donnez-moi la grâce de faire ainsi dorénavant mes œuvres, comme tirant une copie des vôtres. Par la perfection de vos œuvres, suppléez miséricordieusement à tous les défauts des miennes, afin que vous ayant été conforme selon l'étendue de ma faiblesse dans l'état de votre conversation sur la terre, je vous sois à proportion semblable dans l'état de votre vie bienheureuse aux cieux, pour vous y glorifier en toute éternité.

DIXIÈME MÉDITATION.

DE LA SCIENCE DE JÉSUS-CHRIST.

I. Considérez que Jésus-Christ avait une âme raisonnable douée du plus grand esprit et de la mémoire la plus heureuse du monde. Car cette âme étant unie à la Personne du Verbe, et étant l'âme d'un Dieu par cette intime alliance, il lui appartenait d'avoir un tel esprit et une telle mémoire, qu'elle ne cédât à aucune créature angélique ou humaine, parce que c'eût été chose honteuse qu'il y eût une créature de plus grand entendement que l'Homme-Dieu, et qui eût pu savoir et pénétrer plus avant que

lui, lui donner des lumières et lui apprendre quoi que ce soit. Certes, ce n'est pas sans raison que le divin Hiérothée (1), loué et rapporté par saint Denis, parlait de Jésus-Christ en ces termes très-sublimes : En ce qui nous est naturel, il était surnaturel, en ce qui appartient à la substance, il était au-dessus de la substance, ayant éminemment tout ce que nous avons de nous au-dessus de nous. Ces dignes paroles peuvent être appliquées à Jésus-Christ, principalement à l'égard de son esprit et de sa mémoire prodigieuse ; car son esprit pouvait être dit surnaturel comparé à celui des créatures. Il en est de même de sa mémoire, il avait l'un et l'autre comme nous, mais pourtant au-dessus de nous ; car toutes ces puissances étaient en son âme d'une excellente manière. Et quant à son esprit, bien que jamais il ne se soit étudié à le faire paraître, et que par son humilité il l'ait caché comme un soleil très-brillant dans l'obscurité d'un nuage épais, qui retient ses rayons et les empêche de paraître ; en quelques occasions néanmoins, jugeant à propos d'en montrer le pouvoir, il a ravi le monde et s'est fait admirer, ainsi qu'il fit à l'âge de douze ans dans l'assemblée des docteurs, et en plusieurs de ses sermons et de ses entretiens, après lesquels on disait hautement : *Jamais homme n'a parlé de la sorte* (Jean, 7) ? Mais qui ne connaîtra la grandeur de son esprit par la conduite admirable de toute sa vie, pendant laquelle, ayant tant d'ennemis méchants et subtils qui l'épiaient, qui lui tendaient des piéges, et s'efforçaient de le surprendre, cependant il ne leur donna jamais la moindre prise et le moindre sujet de se plaindre de lui avec raison ; si bien que le monde l'honorait de très-justes louanges, disant : *Il a bien fait toutes choses* (Marc, 7) ? Qui n'admirera l'adresse de son esprit à l'occasion de cette femme adultère, qui lui fut présentée, et dans la réponse qu'il fit à la question que lui proposèrent les Scribes et les Pharisiens, savoir s'il était loisible de payer le tribut à César ? Un esprit commun eût-il jamais eu l'adresse de se défaire si proprement de si cauteleux adversaires ? Au reste, ces choses ne sont rien au prix des règles et des préceptes de la religion chrétienne qu'il a fondée dans le monde. Ne fallait-il pas un esprit plus que céleste pour dresser ce gouvernement spirituel, qui conduit les âmes à l'é-

(1) C. 2, de Divin. Nom.

ternité bienheureuse malgré les ruses et les désordres du monde ? Il peut donner le défi à tous les sages politiques, aux Platon et aux Aristote qui ont écrit de la république et du gouvernement des cités, jamais leur politique n'approchera de celle de la religion chrétienne. Au reste, pour ce qui est de la mémoire, bien que difficilement elle se rencontre avec un grand esprit, elle se retrouve pourtant en son âme aussi grande et aussi prodigieuse que son entendement. Car sa mémoire a trois avantages particuliers par-dessus toutes les autres. Le premier est d'apprendre sans oublier ; car il se trouve peu de fidélité en la mémoire, et le plus souvent l'on oublie avec plus de facilité que l'on n'apprend : mais Jésus-Christ n'a point d'oubli, et rien ne s'efface de sa mémoire. Le second avantage est de retenir plus de choses. Car si le roi Cyrus a été admiré pour avoir nommé par leur nom tous les soldats de son camp, qu'est-ce que cela au prix de toutes les actions, les paroles, les pensées et les omissions des hommes, qui ont été depuis Adam et qui seront jusqu'à la fin du monde, que Jésus-Christ sait toutes et qu'il retiendra pour en porter jugement en ses assises générales, quand il jugera les vivants et les morts ? Le troisième avantage est d'apprendre et de retenir sans travail ; car, pour apprendre et retenir ce dont il estimait convenable de se souvenir, il n'avait besoin ni de redites, ni de revue, ni de répétitions ; au lieu que les plus savants ont besoin de travaux incroyables pour ne point perdre la mémoire de ce qu'ils savent, ils se servent de moyens artificiels, comme ceux qui, manquant de jambes, s'en font appliquer de bois.

Je ferai particulièrement état de Jésus-Christ pour la perfection de son esprit et de sa mémoire si étrange. Je ne dirai jamais qu'aucun homme ait le plus grand esprit du monde, quand ce serait saint Augustin ou saint Thomas, que je n'excepte toujours Jésus-Christ et ne lui attribue les premiers honneurs. O Homme-Dieu ! il n'y eut et il n'y aura jamais esprit aussi grand que le vôtre. Je sais donc que vous pouvez pénétrer tous mes secrets et toutes mes intentions. Votre mémoire, qui n'est point faible, ne perd jamais rien, et partant vous ayant offensé plusieurs fois, je suis certain que mes péchés y sont gravés d'une pointe de diamant, et qu'il n'y a pas moyen de vous en faire perdre le souvenir. Je demeurerai plein de confusion, et je m'efforcerai

de faire plusieurs saintes œuvres dont le souvenir contrebalance celui de mes iniquités.

II. Considérez que Jésus-Christ ayant un si grand esprit et une telle mémoire était ensuite plein de science. *Nous l'avons vu*, dit le bien-aimé disciple, *plein de grâce et de vérité* (Jean, 1). Et l'Apôtre : *En lui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science* (Colos. 2). Premièrement, il avait la science béatifique, qui est la science la plus noble, la plus évidente et la plus certaine du monde. *Je veux*, disait-il, parlant de cette science, *que là où je suis ils y soient, afin qu'ils y voient votre clarté* (Jean, 17). Cette science était en son âme dès le moment de sa création; car il était le Fils et l'héritier naturel de Dieu, et comme Dieu est immortel, ne devant pas attendre sa mort, qui ne sera jamais, pour entrer en possession de son héritage dès le moment de sa sainte conception, il jouit de l'héritage de la béatitude essentielle, et par la vision béatifique, il voyait et connaissait l'essence divine, les Personnes divines, les perfections divines, et il voyait ces choses plus clairement que tous les anges et tous les esprits bienheureux; car, dit saint Paul, *Dieu le Père l'a établi à sa droite sur toute Principauté, et sur toute Puissance et toute Vertu, et toute Domination, et sur tout nom qui est nommé en ce siècle ou au siècle futur* (Éph. 1). En second lieu, Jésus-Christ avait la science infuse, tant des choses naturelles que des surnaturelles, tant des choses passées que des présentes, et de celles de l'avenir, parce qu'il devait connaître tout ce qui appartient à son état et à ses offices de chef, de prince, de juge; or, comme la vision béatifique ne s'étend pas d'elle-même hors de la divinité, et qu'il n'étudia pas pour acquérir la connaissance qu'il avait de tous ces objets, il faut conclure qu'il en avait une science infuse. Car, par quelle autre voie eût-il pu connaître les pensées secrètes du cœur de l'homme? *Parce que*, dit l'Évangile, *il ne lui était pas nécessaire que personne lui rendit témoignage de l'homme; car il savait ce qu'il y avait dans l'homme* (Jean, 2). Par cette science infuse, il n'ignorait rien de ce que savent les anges, les philosophes et les artisans, et une seule créature n'eût pu avoir l'avantage de lui découvrir aucun secret nouveau. Enfin cette science infuse était toujours active, ne dépendant point de l'imagination et de l'opération

des sens, non plus que son âme n'était en rien sujette à son corps; c'est pourquoi pendant son sommeil il connaissait : *Je dors, et mon cœur veille* (Cant. 5). Et comme il avait toujours dans l'esprit les objets de cette science en général, il se déterminait à s'occuper à quelque chose plus particulièrement, quand il lui plaisait, ou bien il prenait occasion des rencontres qui se présentaient. Que s'il dit du jour du jugement que personne ne le sait, *pas même le Fils, sinon le Père* (Marc, 13), ce n'est pas que ce jour ne lui fût connu par sa science infuse et qu'il l'ignorât, mais c'est qu'il ne le savait pas comme maître des Apôtres pour le leur révéler, quoiqu'il le sût comme juge. Ainsi le prêtre dit avec assurance qu'il ne sait pas certaines choses qui lui sont communiquées sous le sceau et le secret de la Pénitence, quoique comme confesseur il les sache bien, mais pour ne les pas révéler. En troisième lieu, Jésus-Christ avait aussi une science acquise; car par la considération des choses présentes et la vivacité de son bel esprit, il pouvait connaître plusieurs vérités très-importantes, et s'en former en soi-même une science certaine avec une très-grande facilité; c'est pourquoi saint Luc dit : *Jésus croissait en sagesse et en âge devant Dieu et devant les hommes* (Luc, 2), où mettant en parallèle l'accroissement en science avec son accroissement en âge, il nous donne à connaître que l'un et l'autre était véritable. Aussi, comme il était homme parfait, les actions propres et convenables à l'homme ne lui doivent pas être refusées; or, l'acquisition des sciences est une des opérations des plus propres et les plus convenables à l'homme, et ce semble être chose plus digne d'acquérir quelque science par son travail que de l'avoir par infusion. Et quoique par la science infuse il ait été suffisamment éclairé, toutefois cette science acquise ne lui était pas inutile et n'était pas oiseuse en lui, parce qu'elle servait d'ornement à son esprit, et lui apportait l'avantage de connaître en diverses manières, ce qui est une perfection singulière.

O âme très-noble et très-parfaite! je vous congratule de ce que vous avez eu tant de lumières et de clartés pour ne point céder en science même aux anges les plus éclairés. Ainsi, mon très-noble Jésus, vous emportez le prix entre tous les sages du monde. Ah! que vous êtes admirable pour ce sujet; car si Sa-

lomon fut si célèbre par sa sagesse, que l'on accourait du bout du monde pour l'entendre, combien plus le devrait-on faire pour vous? Quel malheur donc que si peu de personnes se mettent en peine de méditer vos paroles pleines de divinité, et d'approfondir la sagesse secrète de votre Evangile? O prince de la nature et de la grâce, qu'il est juste de suivre vos ordres et de croire fermement tous les articles de Foi que vous avez enseignés à vos Apôtres, et par eux, à votre Eglise! Car, puisque vous avez tant de connaissances, il est impossible de tomber dans l'erreur en vous suivant. C'est pourquoi vous dites : *Celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres ; mais il aura la lumière de vie* (Jean, 8). Oh! je le crois ainsi, mon cher Sauveur, vous êtes le soleil de vérité, et vous dissipez toutes les ténèbres. Je me confierai donc en vous, et en quelque détresse que je tombe, je croirai toujours que vous aurez assez de moyens de m'en délivrer, à cause de la multitude et de la profondeur de votre science admirable.

III. Considérez que la science de Jésus-Christ était affective, et qu'elle le portait à l'amour et aux œuvres saintes de la Charité. C'est ce que saint Paul semble avoir voulu donner à penser par ces mystérieuses paroles : *Connaître aussi la suréminente Charité de la science de Jésus-Christ* (Eph. 3). Saint Paul ne dit pas la science suréminente de la Charité, mais la Charité suréminente de la science de Jésus-Christ; car la science de Jésus-Christ enfante la Charité, qui est comme son fruit propre. Non-seulement parce que ceux qui ont la vraie science et la connaissance de Jésus-Christ lui portent de l'amour, et sont embrasés de Charité pour lui, mais aussi parce que Jésus-Christ, par sa propre science, se portait à l'amour de la divinité et aux œuvres de Charité. *Comme mon Père me connaît,* dit-il, *ainsi je connais mon Père* (Jean, 10). Voulant dire que, comme le Père éternel le connaissait d'une science affective et pratique, par laquelle il prenait soin de ses intérêts, jusqu'à ce qu'il l'eût délivré de ses ennemis, et l'eût élevé au comble de la gloire; ainsi il connaissait son Père d'une science qui était affective, rapportant à sa gloire toutes ses œuvres, reconnaissant tenir tout de lui, et le chérissant tendrement en ces pensées. En effet, la vraie science béatifique le portait à l'amour béatifique. Sa science infuse, par laquelle il connaissait

parfaitement les choses créées naturelles, le portait aussi aux adorations de Dieu et à l'affection des créatures qu'il connaissait être capables de glorifier Dieu éternellement. Il en est de même de sa science acquise, ouvrant les yeux de son âme pour contempler nos misères, il en était touché de miséricorde, et le regard des créatures ne l'élevait pas moins à Dieu que plusieurs saints personnages qui tiraient de tout sujet de contempler les perfections divines. Aussi, dit très-excellemment Richard de Saint-Victor, la science seule, sans l'effet de la sainteté et l'affection de la bonté, qu'est-elle autre chose qu'un simulacre, qu'une idole vaine, sans mouvement ni sentiment? *Ils ont une bouche*, dit le Prophète, *et ne parlent pas; des oreilles, et n'entendent pas; des narines, et ne flairent pas; des mains, et n'agissent pas; des pieds, et ne marchent pas* (Ps. 113). A la bouche appartient la confession; aux yeux, la circonspection; aux oreilles, l'attention; aux narines, la discrétion; aux mains, l'action; aux pieds, le mouvement; au gosier, la supplication. Voilà ta vaine science, elle connaît quelle est la vertu de la confession, et ne s'en sert pas. Elle sait comment il faut être circonspect en sa vie, et elle ne l'est pas. Tu sais quelle est la vertu de l'obéissance, et tu n'obéis pas. C'est avoir des oreilles et ne pas écouter. Tu sais comment il faut s'exercer aux bonnes œuvres, et tu n'en fais rien. Tu entends comment il te faudrait avancer dans la vertu, et tu ne te remues pas. C'est avoir des pieds sans marcher. Tu es instruit dans l'oraison, et tu ne veux pas prier. C'est avoir un gosier sans parler. Puisque cette science sans effet et sans affection n'est qu'une vaine idole, il se faut bien garder de l'admettre en l'âme de Jésus-Christ, vu que le Docteur angélique dit qu'il appartient aux démons d'être privés de la science affective. *Et quelle convenance entre Jésus-Christ et Bélial* (II. Cor. 6)? Ce qui a porté quelques théologiens à reconnaître deux amours de Dieu différents l'un de l'autre en son âme, l'un nécessaire, qui suivait sa science béatifique, et l'autre libre, qui suivait sa science infuse. Ce que d'autres contredisent, n'admettant en cette âme qu'un seul amour de Dieu qui suivait l'une et l'autre science. En effet, celui qui contemple un même objet par deux lumières différentes tout à la fois, n'en forme pas pourtant des amours différents. Et puis il ne serait pas croya-

ble que Jésus-Christ eût eu quelque amour faible et imparfait envers Dieu. Cependant l'amour qui procéderait de la science infuse ou acquise serait très-petit et très-imparfait à l'égard de l'autre qui proviendrait de la science béatifique, qui est beaucoup plus sublime et plus pénétrante. Mais laissons ces débats aux écoles.

Désirons cette science affective, et ne faisons pas état de la vaine science, qui s'évanouit et s'évapore en fumée, de pensées inutiles et de spéculations stériles qui ne produisent rien, non plus que les rayons du soleil qui donnent sur la pointe des rochers. Je dirai après saint Paul : *Quand j'aurais l'intelligence de tous les mystères et de toute science, si je n'avais la Charité, je ne suis rien* (1. Cor. 13). Je la souhaiterai particulièrement dans l'étude de l'Incarnation ; car quel désordre serait-ce de connaître les motifs que nous avons d'aimer Jésus-Christ et de ne le point aimer ? Je tâcherai d'imiter le même saint Paul, et de dire avec lui : *J'estime toutes choses être une perte*, c'est-à-dire être chose gâtée et de nul prix, *à cause de la science éminente de Jésus-Christ mon Seigneur* (Phil. 3). O souverain maître ! contemplant la perfection de votre science, je la chéris et je soumets mon âme à sa splendeur et à son ardeur, afin que par votre grâce elle reçoive l'une et l'autre, et que ma volonté suive les véritables lumières de mon esprit. O bon pasteur ! comme vous connaissez votre Père d'une science affective, ainsi vous êtes connu de vos ouailles et des âmes prédestinées. Oh ! que je sois de ce nombre, et que la connaissance de vos grandeurs, de laquelle vous daignez éclairer mon entendement, me ravisse à votre amour, comme la connaissance sublime que vous avez de votre Père vous transporte tout en son affection. O Homme-Dieu ! très-digne objet de l'amour de toutes les pures volontés, ne permettez donc pas que je vous fasse cette injure, que méditant les perfections de votre humanité, je reste sans désir de les honorer et de vous chérir au-dessus de toutes choses.

ONZIÈME MÉDITATION.

DE LA PUISSANCE DE L'AME DE JÉSUS-CHRIST.

I. Considérez dans l'humanité de Jésus-Christ une puissance très-excellente de faire des œuvres grandes et miraculeuses, comme il apparaît par les Evangiles et même par Josèphe, auteur Juif de nation et de religion, qui en rend un illustre témoignage (1). Cette puissance lui était très-convenable, tant pour sa dignité que pour sa qualité de docteur des hommes; car son humanité étant très-haute et très-sublime, il lui appartenait de faire de très-belles actions, ainsi qu'il est convenable à tous les grands hommes. D'ailleurs, étant venu au monde pour enseigner une nouvelle loi qui conduit les âmes à l'éternité, il devait confirmer sa doctrine par de vrais miracles, pour obliger chacun à la recevoir. Aussi c'était la fin qu'il se proposait dans toutes ses œuvres, les faisant toutes pour amener les hommes à la connaissance de Dieu et de leur salut; car sa vie très-pure et très-innocente, et toute dans le mépris des biens du monde, l'éloignait de toute autre prétention. Or, ce qui rend cette puissance plus excellente, c'est qu'elle était permanente en son âme et par manière d'habitude, pour en user quand il lui plairait. Et comme l'union personnelle avec le Verbe durait toujours en elle, ainsi durait et persistait cette puissance merveilleuse qui lui avait été communiquée comme un apanage ou une propriété de cette union. C'est pourquoi elle avait cette puissance dès l'instant de sa conception, et depuis elle n'en a jamais été privée, la retenant même dans l'infirmité de la croix, où elle fit éclipser le soleil dans le ciel, et fendre les pierres sur la terre, et opéra d'autres prodiges. A plus forte raison la possède-t-elle dans l'état de sa gloire,

(1) L. 18. Antiq. c. 4.

où elle produit les divines qualités qui rendent les âmes bienheureuses, et contribue à une infinité de merveilles que nous ne connaissons pas dans les ténèbres de cette vie misérable. Or, quoique cette puissance ne soit pas une toute-puissance, l'humanité de Jésus-Christ ne pouvant pas se créer elle-même, et ainsi faire tout ce qui est absolument possible, comme il appartient à la toute-puissance, toutefois, elle pouvait faire tout ce qu'elle voulait d'un désir efficace, parce que, réglant sagement tous ses désirs, elle ne souhaita jamais qu'aucune chose fût exécutée par soi-même ou par autrui, qu'elle ne sût que la chose était dans les limites de son pouvoir. Et quoiqu'elle eût une science capable de connaître toutes choses, toutefois elle n'avait pas la toute-puissance, parce que c'est une chose plus grande de faire que de savoir, ainsi qu'il est plus aisé à un homme de connaître le ciel et la terre que de produire une seule fourmi. Au reste, le Docteur angélique avait autrefois estimé que l'humanité n'opérait les miracles que par ses prières et ses désirs, que la divinité exauçait toujours, et ainsi qu'elle n'en était que la cause morale. A quoi revient ce que dit saint Léon des deux natures de Jésus-Christ : l'une est toute brillante de miracles, l'autre est accablée d'injures ; toutefois, sur la fin de ses jours, il changea d'avis, enseignant qu'elle était l'instrument de la divinité, c'est-à-dire qu'elle avait une puissance infuse, inhérente et comme naturelle pour guérir les maladies, et ressusciter les morts par son seul attouchement, ou par tout autre moyen qu'elle y voulait employer. Ces deux opinions tiennent les esprits des doctes en balance, et comme la première est la plus aisée à entendre, la seconde est la plus glorieuse à l'âme de Jésus-Christ, et lui attribue davantage. Mais laissons ces débats, et élevons nos esprits à Dieu, bénissons-le à l'exemple de ceux de l'Evangile, *qui ont craint et glorifié Dieu, qui a donné une telle puissance aux hommes* (Matth. 9). Admirons Jésus *qui a été puissant en œuvres et en paroles* (Luc, 24). Portons-lui de l'amour et de la révérence pour sa puissance si merveilleuse ; car si Moïse, si Josué et Elie, et autres Saints de l'Ancien-Testament sont si admirés pour leurs grandes œuvres, combien est-il plus raisonnable que nous soyons touchés de pareilles et de plus grandes affections à l'égard du Dieu-Homme Jésus-Christ : *Car les vents et les*

mers lui obéissent (Matth. 8). Les anges et les démons, les cieux et les éléments plient sous son pouvoir, les maladies et même la mort lui sont soumises : *Car une vertu sortait de lui et les guérissait tous* (Luc, 6). Malheureuses donc les âmes qui ne s'assujettissent pas à une force et à une vertu si puissante. O Jésus ! je désavoue leur audace effrénée, et m'assujettis de bon gré à tous vos pouvoirs sur moi.

II. Considérez que Jésus-Christ usait de sa puissance d'une excellente manière, avec une grande modestie, une merveilleuse douceur envers les hommes et une très-dévote reconnaissance envers la divinité. Premièrement, il usait de sa puissance avec une très-grande modestie ; car, au lieu que les plus puissants de la terre sont désireux surtout de faire éclater leur puissance, et principalement dans les choses grandes et magnifiques, lui au contraire souhaitait de cacher la sienne, et paraissait ordinairement comme un homme du commun avec une modestie admirable. Et lorsqu'il lui a semblé à propos, pour la gloire de Dieu, de faire éclater sa puissance, ç'a été en choses basses le plus souvent, comme lorsque dans la crèche et l'étable de Bethléem il fait descendre les anges, il fait paraître une nouvelle étoile, il intimide Hérode, et se fait rechercher et adorer par des rois, ou bien quand il fait tant de prodiges sur la croix, au milieu des voleurs, prodiges, dont le plus grand et le plus merveilleux, dit saint Grégoire de Nazianze (1), est que les petites gouttes de sang versées de son corps ont réparé le monde. Secondement, il usait de sa puissance avec une grande douceur et une grande bienveillance ; car au lieu que plusieurs empereurs et rois de la terre ne font jamais plus grande montre de leur puissance qu'en levant des armées redoutables pour ruiner les cités florissantes, pour désoler les provinces, pour briser cruellement les images de Dieu, et porter le feu et l'horreur partout, ne reconnaissant d'autre objet de leur puissance que la destruction de ceux pour le salut desquels ils sont au monde, et ressemblant aux serpents et aux vipères, qui n'ont de pouvoir que pour mal faire, Jésus-Christ, tout au contraire, tant qu'il a été sur la terre, n'a employé son pouvoir que pour faire du bien à tous les

(1) Orat. 41.

hommes, et quant au corps, et quant à l'âme; si bien que se voyant prié par ses Apôtres courroucés de faire descendre le feu du ciel pour consumer une ville qui lui avait fait insulte, il les reprit sévèrement : *Vous ne savez de quel esprit vous êtes* (Luc, 9). Il refusait aussi de faire des miracles dans le ciel, comme plusieurs le souhaitaient, parce que ces sortes de miracles n'étaient pas profitables comme les guérisons miraculeuses et les résurrections des morts, auxquelles il se plaisait davantage. Il est vrai qu'une fois, chassant les diables des corps humains, il leur permit de se jeter dans les corps des pourceaux, qui se précipitèrent incontinent dans la mer, non sans perte et dommage de leurs maîtres; mais outre qu'ils méritaient cette punition, mangeant de ces animaux contre leur loi, dit Rupert, ce dommage leur fut envoyé, afin, dit saint Jérôme, que par cette affliction ils se sauvassent, et que par un tel miracle ils le reconnussent et le reçussent ; si bien qu'il les obligeait, si leur malice ne se fût opposée à sa bonté. Enfin Jésus-Christ s'est servi de sa puissance avec reconnaissance envers Dieu, auquel il en attribuait les effets ; c'est pourquoi il avoue nettement que c'est son Père qui faisait des œuvres si étranges : *Mon Père demeurant en moi fait mes œuvres* (Jean, 14).

Bénissez Jésus qui use si sagement et si suavement de sa puissance, et en fait un usage si saint et si parfait. Oh! puissent toutes les âmes établies en puissance et en autorité en user avec une modestie, une douceur et une telle reconnaissance envers Dieu. On ne verrait pas tant de pompes mondaines, tant d'oppressions et un tel oubli de Dieu. O Jésus très-humble, très-doux et très-pieux en votre puissance! communiquez puissamment votre esprit à toutes les âmes qui gouvernent les autres, afin qu'entendant bien que la puissance est donnée, non pour la destruction, mais pour l'édification, elles ne se perdent et ne détruisent, ni elles-mêmes, ni leurs sujets, mais les édifient au bien pour leur salut et votre plus grande gloire!

III. Considérez qu'un des effets signalés de la puissance de Jésus-Christ a été de vaincre le monde : *Ayez confiance,* dit-il à ses Apôtres, *j'ai vaincu le monde.* C'est pourquoi il y aurait bien plus de sujet de lui attribuer la pomme ronde dans les mains, que non pas aux empereurs, pour marque de sa victoire. Or, Jésus-Christ a vaincu le monde en trois manières princi-

pales, en souffrant, en convertissant et en condamnant. Car dans son premier avénement, il a vaincu le monde en endurant les persécutions, les contumélies, les affronts et les tourments. Cette victoire lui était plus glorieuse et plus honorable, que si usant de vengeance il eût foudroyé ou réduit au néant ses ennemis; car exerçant ce noble pouvoir sur soi-même, il nous force à être patients et débonnaires comme lui, et à reconnaître sa vertu admirable. Jésus-Christ, dit saint Pierre, *a souffert pour nous, vous laissant son exemple à imiter* (1 Pierre, 2). Il a aussi vaincu le monde en convertissant les âmes pécheresses, et ensuite les délivrant des chaînes du diable, les sanctifiant et les remplissant de vertus et de grâces, par les mérites de sa sainte humanité; c'est pourquoi comme Jésus, en tant que Dieu, est le Père et le principe de la nature par la création, ainsi, en tant qu'homme, il est le Père et le principe de la grâce sur la terre et de la gloire dans le ciel. Tous les effets de la grâce dérivent de lui, comme les ruisseaux de la fontaine et comme les rayons du soleil. Il a une influence, une éminence et une puissance sur tout l'état de la grâce et de la gloire. C'est lui qui est appelé par Isaïe : *Le Père du siècle futur* (Isaïe, 9), et duquel saint Jean dit : *Qu'il illumine tout homme venant au monde* (Jean, 1). Enfin tous les actes d'amour et de vertus surnaturelles que les âmes exercent en sa vie passagère, ou bien qu'elles exerceront en toute l'éternité, relèvent du pouvoir de Jésus, et ne subsistent qu'en lui et que par lui, non plus que les pampres de la vigne ne peuvent faire de fruit qu'étant unies au cep : *Sans moi vous ne pouvez rien faire* (Jean, 15). Au reste, comme Jésus ne convertit que les âmes qui, étant prévenues de ses grâces excitantes, veulent librement s'assujettir à sa puissance, et que plusieurs se révoltent méchamment contre lui, dans son second avénement, il aura une troisième victoire contre le monde, qui sera assujetti avec effroi à sa puissance judiciaire, et alors punissant les pécheurs et récompensant les bons, il aura accompli sa victoire, et il ne lui restera plus rien à subjuguer. Toute rebellion sera étouffée, toute désobéissance cessera. Il sera enfin le maître, les pécheurs malgré eux plieront sous sa volonté, qui sera qu'ils brûlent éternellement et demeurent esclaves de Satan, et les bons le reconnaîtront de très-bon cœur pour le Roi de la gloire, et lui rendront le tribut de leurs

louanges et de leurs affections immortelles. Car c'est lui *qui est établi de Dieu juge des vivants et des morts* (Act. 10). C'est lui *qui peut perdre l'âme et le corps dans la gehenne* (Matth. 10). C'est lui *qui peut sauver les sanctifiés pour une éternité* (Héb. 10). *Qui a la clef de David, qui ouvre et que personne ne ferme* (Apoc. 3).

O puissance, ô victoire admirable de Jésus! qui ne se réjouira d'être des sujets de ce roi victorieux et puissant? Pourquoi donc les nations se sont-elles révoltées, et pourquoi tant de peuples ont-ils formé des complots contre son pouvoir? C'est en vain qu'on se soustrait à la sujétion de sa sainte loi, bon gré mal gré tout le monde fléchira sous sa puissance, et l'honneur de la victoire entière lui demeurera. O Jésus! triomphez à jamais par cette victoire si entière sur le monde. Et cependant, qui nous empêchera d'imiter les victoires de notre chef si puissant? Vainquons donc le monde à l'exemple de Jésus-Christ, surmontons la malice des pervers, non en rendant mal pour mal, ou injure pour injure, mais en patientant doucement, et rendant plutôt le bien pour le mal, et bénédiction pour malédiction; perdre courage dans les persécutions, murmurer, désirer se venger, ce n'est pas vaincre, mais c'est être vaincu, suivant les termes de saint Paul : *Ne sois pas vaincu par le mal, mais surmonte le mal par le bien* (Rom. 12). Vainquons aussi la malice des mondains en les convertissant par nos exemples, par nos exhortations, par nos prières et nos oraisons. Ramenons des âmes à Dieu autant qu'il nous sera possible; acquérons-lui des cœurs nouveaux qui se consacrent à son amour. Et si nous vainquons le monde de la sorte en ce siècle présent, espérons de le vaincre encore au siècle à venir, en nous élevant au-dessus des obstinés, qui n'ont pas voulu se rendre; car il est écrit : *Et les justes les domineront dans le matin* (Ps. 48) de la résurrection.

DOUZIÈME MÉDITATION.

SAVOIR SI JÉSUS-CHRIST A ÉTÉ SUJET A QUELQUES DÉFAUTS, SOIT EN SON CORPS, SOIT EN SON AME.

I. Considérez que Jésus-Christ a été pendant cette vie exposé, quant à son corps, aux misères communes de la nature humaine, comme sont la faim, la soif, la lassitude, le chaud, le froid et la nécessité de mourir avec le temps. Pour concevoir à fond et solidement cette considération, il faut savoir premièrement, que le Verbe divin, en épousant la nature humaine, différa, par l'espace de trente-trois ans et quelques mois, de lui donner tous les priviléges et avantages qu'elle avait droit d'avoir en vertu et par le titre de son alliance. Car il est une vérité qu'il ne faut point oublier dans la discussion de ce mystère, c'est que le Verbe divin, communiquant à l'humanité sa Personnalité infinie, qui est le trésor de tout bien, par une suite naturelle, il devait lui communiquer toutes les excellences, les immunités et les grandeurs dont elle pouvait être capable. En effet, cette humanité en est merveilleusement enrichie, et toutefois, afin qu'elle pût servir à la rédemption du genre humain, le Verbe divin ne voulut point, au milieu de sa magnificence, lui donner les dernières perfections qui lui convenaient et qu'elle possède dans le ciel, à l'occasion de son intime union avec lui. C'est pourquoi le Verbe a été pendant ce temps, au regard de l'humanité, dans un état d'infusion et de suspension tout ensemble (1). D'infusion de plusieurs qualités très-hautes et très-divines qu'il lui accorde, et de suspension de plusieurs autres qu'il remet et diffère de lui départir. Semblablement l'humanité est, au regard du Verbe, à l'état de possession de plusieurs nobles effets qu'il opère en elle, et dans un état de privation par rapport à

(1) Le cardinal de Bérulle, Discours, 2.

plusieurs autres effets qu'il n'y opère pas avant sa Résurrection. Privation pourtant qu'elle accepte amoureusement, afin de pouvoir souffrir, et en souffrant de pouvoir concourir au rachat du monde perdu. Or, par cette suspension et cette privation, cette riche humanité se voit exposée à quelques défauts et incommodités, non à tous les défauts quelconques que ressentent les hommes; car ils ont des défauts contraires à la perfection de la grâce sanctifiante et de la science, lesquels Jésus-Christ ne ressentit jamais, comme étant chose indigne de sa Personne et contraire à la fin qu'il s'était proposée de racheter l'homme. Pour cela il devait être plein de Charité, et de connaissance tant de la grandeur de Dieu que des misères du monde, afin qu'il fût plus porté à le vouloir assister, et que sa satisfaction fût plus efficace à raison de sa Charité. Pour ce sujet, il n'a pas eu d'ignorance, ni de péché, ni d'inclinations vicieuses. Il y a d'autres défauts dans les hommes qui proviennent d'une cause particulière, comme du manquement de la vertu formatrice ou du déréglement de la vie; tels sont les mauvaises complexions et humeurs du corps, les disproportions des membres, les lèpres et plusieurs maladies qui proviennent de l'excès du boire ou du manger, et ces défauts ne se rencontrent pas encore en Jésus-Christ; car le Saint-Esprit, par une opération miraculeuse, avait formé et organisé son corps de la substance très-pure de la Vierge. Et comme les œuvres de Dieu sont parfaites, ce corps était le mieux composé et le mieux proportionné de tous les corps; sa santé était très-exquise, et sa beauté, sans aucune tache ni laideur; cette beauté, non pas efféminée, mais mâle et généreuse, paraissait en sa riche et haute taille, en sa proportion et en sa couleur très-agréable. D'ailleurs, il vécut toujours avec une telle modération, qu'il n'altéra jamais sa santé, qui eût persisté plusieurs siècles, sans la violence des tourments extérieurs. Enfin il y a des défauts communs à tous les hommes, et provenant du péché d'Adam, comme sont la faim, la soif, la douleur, la mort, et ce sont ces défauts et ces peines du péché auxquels Jésus-Christ s'est soumis pour les employer à la réparation de nos offenses, et donner l'exemple de souffrir patiemment. Il y a pourtant quelque difficulté pour la mort et pour la maladie; car s'il est vrai, comme disait un certain Egyptien, que l'homme n'ait en soi-même aucun principe de

mort, et qu'elle ne lui arrive que par des causes externes, comme par l'intempérie de l'air ou de la nourriture, par un mauvais régime de vie, ou autres causes, on peut dire que Jésus-Christ qui, par sa sagesse, pouvait se garantir de ces choses, eût toujours vécu, s'il ne se fût volontairement exposé à la mort. Et s'il est encore vrai qu'un homme puisse mourir sans fièvre et sans maladie aucune, par la seule vieillesse, si Jésus-Christ eût dû mourir, ce n'eût été que d'une extrême vieillesse sans aucune maladie. Mais aux médecins soit ce débat. Pour nous, contentons-nous de méditer ici que notre Seigneur Jésus-Christ se fit semblable à nous en plusieurs de nos défauts et de nos infirmités, afin que nous eussions la confiance qu'il nous aimât, nonobstant nos misères et nos défectuosités, puisqu'en elles il a de la ressemblance avec nous. Un roi, dit un savant auteur, avait une fille adoptive, qui lui fut ravie par un trompeur et emmenée en une île éloignée et déserte, où elle fut nourrie plusieurs années et imbue de mœurs pareilles à ce méchant, en sorte qu'elle commençait à lui porter quelque amitié. Or, le roi son père la fit chercher par son propre fils, qui l'ayant trouvée en ce désert misérable, lui déclara qui elle était, et comme elle avait été adoptée pour fille par le roi son père, qu'elle était co-héritière avec lui, et qu'il avait été envoyé exprès pour la ramener dans le royaume, où elle abonderait en grandeur et en félicité. Cette fille fit merveilleusement la difficile pour croire qu'il y eût un pays au monde meilleur que celui où elle avait été nourrie, et qu'elle dût jouir là d'une couronne ; elle ne se put aussi persuader ce que lui disait le fils du roi de soi-même, de sa naissance et de son pouvoir merveilleux, parce que cela était au-dessus de sa raison, et lui semblait n'être nullement croyable. C'est pourquoi elle refusa longtemps de croire en lui et à ses paroles. Ce qui le porta à faire plusieurs miracles pour se donner créance envers elle. De fait elle commença à se laisser persuader, et quoique le trompeur la dissuadât grandement, elle crut tout-à-fait en lui, et le voyant très-beau, aimable et passionné d'amour à son égard, elle l'aima réciproquement. Mais faisant réflexion sur toutes les misères et les infirmités qui lui étaient arrivées par suite de la longue habitation et de la conversation qu'elle avait eue avec le séducteur qui l'avait ravie, elle entra en grande défiance que le fils du roi, qui le

savait très-bien, ne la pût aimer longuement, ce qui était néanmoins ce qu'elle souhaitait plus ardemment; c'est pourquoi dans la vue de ses misères et en cette appréhension, elle ne cessait de gémir et de se lamenter amèrement, et quoique le fils du roi la consolât sur ce sujet, elle lui répondit qu'étant si laide et si misérable, elle ne pouvait croire qu'il lui pût jamais porter de l'amour. Mais le fils du roi ne voulant pas qu'elle s'affligeât plus longtemps, pensa aux moyens de la consoler, et ne trouva pas un meilleur expédient que de se revêtir de ses défauts et de ses misères, afin qu'elle s'encourageât et se consolât en la ressemblance qu'il aurait avec elle dans les infirmités de la faim, de la soif, de la pauvreté, de la douleur et de la mortalité.

O attrait sacré ! trait incomparable d'amour en Jésus, le noble Fils du Roi éternel, exposé à ressentir nos misères et nos nécessités! ô âme humaine! ne te laisse pas plus longtemps séduire par le monde et le diable, crois au Fils de Dieu. Nonobstant tes misères et tes difformités, il t'aimera d'affection sincère. Ayons donc la confiance d'avoir la bonne grâce de cet époux céleste, puisqu'il est entré en société et en participation de nos misères : comme lui, apprenons à être patients; car si Jésus-Christ qui n'a pas le péché, n'en refuse pas les peines, ne sommes-nous pas injustes, nous qui avons le péché, d'en refuser la peine, et de ne la souffrir qu'avec murmure et impatience? Et comme la sainte humanité souffre si longtemps la suspension de ses qualités glorieuses et demeure pauvre et souffrante, acceptant très-volontairement cet état ; ainsi acceptons toutes les sécheresses et les désolations de cette vie présente. Notre bonheur n'est que pour le temps à venir.

II. Considérez, touchant les défauts et les infirmités de l'âme, que celle de Jésus-Christ a eu la sensibilité corporelle et la sensibilité animale. La sensibilité corporelle est le sentiment de douleur ou de tristesse qui frappe l'âme et l'afflige intérieurement quand le corps souffre et pâtit; car, comme l'âme est la forme du corps, leur étroite alliance est cause qu'elle ressent vivement ses blessures. De là vient que l'âme de Jésus-Christ a ressenti jusqu'au vif toutes les misères et les navrures de son corps, ce qui lui a fait dire ces paroles : *Mon âme est triste jusqu'à la mort* (Matth. 26). Il est vrai qu'elle était remplie de

la joie bienheureuse, qui naturellement devait rejeter tout accès de douleur. Mais comme Dieu par miracle peut placer deux corps en un même lieu, ainsi il rendit cette âme susceptible de douleurs, encore qu'elle fût rassasiée des plaisirs de la béatitude. La sensibilité animale est une action de l'appétit sensitif, qui s'émeut sur le sujet du bien ou du mal, conçu par l'imagination ; et comme l'appétit sensitif se divise dans le concupiscible et l'irascible, il se forme une troupe de passions en l'un et l'autre appétit, comme il a été ci-devant médité. Or, Jésus-Christ a encore eu ces passions, qui sont de la suite et de l'appartenance de la nature humaine. Il a eu l'amour, le désir et la joie ; il a eu la haine, la fuite et la douleur, comme aussi la crainte, l'espérance et l'audace ; mais il a eu ces passions en telle sorte, et les a gouvernées avec une telle adresse, qu'il n'en a éprouvé aucun dommage ; mais il s'en est servi très-à-propos pour de grandes actions, et pour nous montrer à les bien gouverner, et pour arracher la victoire d'entre les mains de notre adversaire par les mêmes mouvements par lesquels, depuis longtemps, il avait surmonté notre nature. Aussi ses passions étaient différentes de trois manières, en lui et en nous ; différentes quant à l'objet, quant au principe, quant à l'effet ; car quant à l'objet, les passions qui sont en nous, se portent souvent au mal, notre amour et notre convoitise au péché, notre colère à la ruine d'autrui ; mais en Jésus-Christ les passions ne se portèrent jamais au mal, c'est pourquoi il n'eut pas comme nous le foyer du péché, qui n'est que le mouvement de la passion, en tant qu'elle nous tente, nous penche et nous incline au mal ; quant au principe, nos passions ne dépendent pas ordinairement de notre raison, elles ne naissent pas d'elle, elles ne la suivent pas, mais plutôt la préviennent souvent et l'entraînent après elles, comme des chevaux furieux et indomptés, qui entraînent le cochet et le charriot ; mais en Jésus-Christ les passions eurent toujours sa raison pour source et pour principe, laquelle leur lâchait ou retenait la bride par une sage conduite. C'est pourquoi saint Jérôme ne trouve pas bon de les appeler passions, mais *propassions,* pour les distinguer des nôtres, qui sont ordinairement effrénées et courent précipitamment sans le congé du maître ; enfin, quant à l'effet, nos passions ont souvent des issues déplorables, qui font tous nos malheurs et

confondent notre esprit, le détournent de ses opérations saintes et spirituelles, pour le subjuguer et l'occuper en nos saillies et débordements ; mais en Jésus-Christ les passions n'eurent jamais que des effets très-bons, honorables pour Dieu et profitables aux hommes. Il ne priva jamais personne de son bien par le désir de l'avoir, il ne troubla jamais les compagnies par sa tristesse ou sa colère ; c'est pourquoi Isaïe dit : *Il ne sera pas triste et turbulent* (Isaïe, 42), c'est-à-dire d'une humeur fâcheuse. Et si une fois, donnant licence à son courroux, il renversa les tables des marchands et des banquiers du temple, ce n'était que pour leur plus grand bien, et pour leur apprendre la révérence qu'il faut porter à Dieu, et à ne point profaner les choses saintes.

Admirez cette douleur de Jésus-Christ, qui lui fait violence dans l'état de sa gloire ; admirez cette puissance sur toutes les passions et les mouvements de son âme : *Quel est celui à qui les vents et les mers obéissent* (Matth. 8)? La douleur, la tristesse, la colère, la crainte, et toutes les passions qui, comme des vents impétueux, agitent notre nacelle, et comme des mers orageuses nous engloutissent dans l'abîme de perdition. O Jésus ! exemplaire de toute sainteté et de toute perfection, faites-nous la grâce d'imiter votre vertu, et de régler nos passions en telle sorte, qu'elles ne nous penchent plus au mal, qu'elles ne préviennent plus notre raison et ne causent plus notre ruine. C'est en ce point, ô noble Jésus ! que vous distinguez vos vrais enfants et vos disciples des enfants de perdition. Ceux-ci sans retenue aucune se laissent emporter au courant de leurs passions, qui les séparent bien loin de votre loi immaculée, et ceux-là entendant votre voix qui les invite à porter votre croix, les réduisent sous le joug de votre sainte loi, nonobstant toutes les difficultés. O Fils du Tout-Puissant ! faites que je m'exerce à porter votre croix, *Brûlez mes reins et mon cœur* (Ps. 25). Brûlez et consommez tout ce qui me reste de vicieux du vieil Adam, et par les entrailles de votre miséricorde, *Conduisez-moi dans le chemin de l'éternité* (Ps. 138).

III. Considérez quel grand motif nous avons d'aimer le Verbe divin, de ce qu'il s'est uni à une humanité souffreteuse et pâtissante quant au corps et quant à l'âme. Ce point se doit méditer par la représentation de saint Alexis, vraie figure et image du

Fils de Dieu incarné (1). C'était le fils unique d'une des nobles et des riches maisons de la ville de Rome, chéri extrêmement de son père et de sa mère, et ayant tout ce qu'il pouvait souhaiter des biens et des plaisirs du monde. Cependant Alexis touché de l'amour de Dieu au jour de ses noces, quitta toutes les grandeurs et les délices de sa maison, et allant en un pays étranger, vécut en pauvre pélerin, mendiant son pain, couvrant à peine sa nudité de quelques haillons, et couchant sur le seuil de la porte d'une église, comme un misérable dépourvu de tout. Il fit davantage, car retournant en la maison de son père, et y étant reçu comme un pauvre étranger et inconnu, il y acheva sa vie, souvent battu et bafoué par les valets de la maison, sans se faire connaître à son père et à sa mère, ou à son épouse, qu'il voyait tous les jours passer devant lui tout éplorée et soupirant après Alexis. Peu de personnes lisent attentivement cette histoire sans verser des larmes, en considérant un si étrange changement. Or, quoique cela puisse sembler quelque chose, si toutefois nous le comparons à ce qu'a fait le Verbe divin dans son Incarnation, ce n'est plus rien qu'Alexis. Le Verbe admirable était de toute éternité dans le sein de son Père, nageant dans les délices, ou plutôt abîmé dans un océan de bonheur. En un mot, il était Dieu comme le Père et le Saint-Esprit, et toutes les créatures bienheureuses l'adoraient. Cependant, pour l'amour des hommes, il a voulu s'unir à une humanité qui fût souffrante en l'âme et au corps, pour vivre, ou plutôt pour languir trente-trois ans dans les misères, dans l'indigence, dans le mépris, dans l'ignominie, et dans les souffrances et les douleurs les plus grandes qu'un homme ait jamais souffertes. L'on dira peut-être que son âme était bienheureuse, et jouissait des contentements de la béatitude, qui étaient capables d'absorber tous les ressentiments de ses douleurs, ainsi qu'une grande lumière dissipe les ténèbres. Mais c'est en quoi le Fils de Dieu nous témoigne son amour, en ce qu'il accorde les joies de son âme avec ses douleurs, par un véritable miracle, qui fut nécessaire à cet accord, et qu'il fait pour pouvoir pâtir et souffrir pour notre amour; car qui a jamais ouï dire qu'un homme ait fait des miracles pour son ami, seulement afin de

(1) P. Jean de Sainte-Marie. Médit. 13 et 15, sur les obligations, etc.

pouvoir être affligé et tourmenté pour lui. Il est vrai que quelques célèbres théologiens (1) maintiennent que l'âme de Jésus-Christ fut privée pour un temps de la joie béatifique, afin de faire place à la douleur, ce qui expliquerait cette plainte lamentable sur la croix : *Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé* (Matth. 27)? Mais que cette opinion soit vraie ou non, en tout cas nous pouvons y reconnaître l'amour du Verbe incarné; car s'il a été privé pour un temps de la joie béatifique, qui pourra admirer assez son amour, d'avoir quitté son héritage d'un prix inestimable pour en revêtir de chétives créatures? Et s'il a persisté dans la jouissance des plaisirs de sa béatitude, sans s'en priver pour un seul moment, il en aura ressenti plus vivement les amertumes et les perçantes douleurs de sa vie mortelle et laborieuse; car les contraires se fortifient par la proximité de leurs contraires, ainsi qu'un homme qui aurait la moitié du corps dans la glace et l'autre moitié dans le feu, ressentirait plus au vif les impressions de leurs qualités opposées. Et cette dernière opinion est plus véritable et plus communément suivie, parce que la béatitude étant contraire à toute tristesse, grande ou petite, il faudrait que l'âme de Jésus-Christ, qui ne fut jamais sans quelque tristesse dans tout le cours de sa vie, eût été dans une privation perpétuelle de la joie bienheureuse, jusqu'au moment de la mort, ce que la véritable Théologie rejette, puisque le Sauveur est signifié par l'arbre de la science du bien et du mal, planté au Paradis terrestre, goûtant tout à la fois le bien de la félicité, et le mal de nos passions.

Que penserons-nous donc ici de nous voir tant aimés du Fils de Dieu, *la splendeur de la gloire et l'image de la substance du Père* (Hebr. 1)? N'a-t-il pas plus fait qu'un Alexis? car Alexis l'a fait pour un Dieu, et lui qui était Dieu l'a fait pour les hommes. Alexis l'a fait avec espérance d'en avoir des couronnes immortelles, et le Verbe l'a fait sans attendre rien de nous, mais pour nous témoigner sa brûlante affection. Si donc Alexis fait soulever la poitrine et nous arrache des larmes, s'il fait admirer son amour, que ne doit faire le Verbe incarné, lequel s'il eût voulu se faire connaître, se fût vu adoré du ciel

(1) Melchior Canus, l. 12. de Locis, c. 14, de Valentia, q. 9. Puncto. 2.

et de la terre? Alexis est le fils de la maison et n'est pas reconnu; il en est de même de Jésus-Christ, les siens ne l'ont pas reçu, mais l'ont traité indignement. O Alexis, ton cœur a été plein d'amour envers Jésus! O Jésus, Verbe divin, votre cœur a été plein d'amour pour les hommes! Eh! Seigneur, l'amour n'exercera-t-il jamais sa puissance sur nous, comme il l'a exercée sur vous? car l'amour vous a fait accepter la privation de la gloire qui vous était due, et de plusieurs priviléges et excellences qui vous appartenaient, et qui étaient dues à l'union personnelle. Ensuite il vous a exposé aux peines du péché, vous a fait subir les travaux, la croix et la mort. Pourquoi donc l'amour ne nous fera-t-il pas accepter la privation des avantages et des commodités du corps, pour nous mettre ensuite dans les épines de la pénitence, dans la croix des mortifications, et dans la mort de nos péchés et de nos passions terrestres? L'amour n'aurait-il donc de rigueurs que pour vous? O Jésus, que je me prive au moins pour l'amour de vous, des plaisirs défendus!

TREIZIÈME MÉDITATION.

L'AME DE JÉSUS-CHRIST ÉTAIT IMPECCABLE POUR TROIS RAISONS.

I. Considérez que l'humanité de Jésus-Christ était franche et exempte de tout péché mortel et véniel, et qu'elle n'en pouvait être souillée à raison de son union personnelle avec le Verbe. Le Docteur angélique rapporte à cette source la nécessité de son innocence et de sa pureté, car par suite de cette union et de cette alliance la Personne divine était chargée de conduire et de gouverner la nature humaine, comme le mari son épouse, et le supérieur ses sujets, d'où vient que la Personne divine ne pouvant manquer à son obligation, et étant toute-puissante pour réussir heureusement en tout ce qui la concerne, il n'était pas possible à l'humanité sacrée de manquer en la moindre chose du monde, sous une conduite si puissante et si assurée. Saint Epi-

phane a touché cette raison, quand il dit de Jésus-Christ : S'il est parfait en haut il le sera aussi en bas; voulant dire qu'étant impeccable et sans imperfection du côté de sa Personne divine, il le devait être du côté de sa nature humaine, n'étant pas possible que l'inférieure manque, si elle est régie et gouvernée par la supérieure qui a tout pouvoir d'empêcher le péché. En effet, par l'union hypostatique, la nature humaine est appliquée et appropriée à la Personne du Verbe, et le Verbe peut dire que cette humanité est sa nature; c'est pourquoi il lui appartient de la faire vivre dignement et divinement, de la porter à des opérations sublimes, célestes et conformes à son esprit divin, et comme le péché est contraire à cela, de l'éloigner d'elle entièrement. Il y a plus, par l'union avec le Verbe divin l'humanité est sanctifiée par la divinité même. Cette sainteté est substantielle, elle est si haute et si sublime, que les anges bienheureux n'ont rien d'approchant d'elle dans l'état de la gloire, et Dieu par sa puissance absolue ne peut rien produire de plus saint que cette sainte humanité, qui est la chose la plus sainte du monde après la divinité, dont l'onction est pleinement répandue en elle; de là vient que cette sainteté étant si haute et si parfaite, il n'est pas possible au péché d'avoir la moindre prise sur elle. Enfin cette union rend l'humanité de Jésus très-agréable à Dieu, digne de sa gloire et de ses biens éternels, elle la rend honorable à toutes les créatures, et l'élève à un état de grandeur qui surpasse tout. Or, si le péché y pouvait être, elle serait digne de la colère de Dieu, elle serait digne du mépris de toute créature, et réduite à une extrême bassesse; il faut donc reconnaître que l'union hypostatique est la source de la sainteté de Jésus et de son impeccabilité. C'est pourquoi il réfutait les accusations de ses adversaires par cette considération : *Celui que le Père a sanctifié et envoyé au monde, vous lui dites qu'il blasphème* (Jean, 10)? Comme s'il voulait dire, il y a contradiction à ce que je sois pécheur, étant sanctifié du Père, qui a uni la Personne de son Fils à une nature humaine.

O mon Rédempteur! quelle joie singulière c'est pour moi de savoir que vous n'êtes sujet à aucune offense comme nous. Si tous les démons décochaient contre vous les traits de leurs tentations, vous êtes invulnérable, et n'en pouvez être atteint.

Le monde n'a point d'attraits contre vous, et les passions sont sans force et sans vigueur pour vous faire commettre la moindre offense du monde. O sainteté admirable! ô humanité sacrée, que vous êtes heureuse, que vous êtes aimable, que vous êtes à estimer pour cette pureté qui ne peut être souillée, et par cette brillante splendeur de votre âme qui ne peut être obscurcie. *O mon Dieu, sa voie est pure* (Ps. 17)! Oh! il était convenable *que notre pontife fut tel, saint, innocent, pur, séparé des pécheurs, plus relevé que les cieux* (Héb. 7). C'est pourquoi, ô Jésus! vous êtes surnommé le juste et le Saint des saints. O Verbe divin! daignez faire, par ressemblance en nous, ce que vous avez fait en cette triomphante humanité. Vous l'avez dépouillée de sa propre subsistance pour la remplir de votre grandeur. Oh! dépouillez-nous ainsi de nous-mêmes et de notre amour-propre, et remplissez-nous de vous; unissez-nous à vous, prenez-nous pour vôtres, et puisque nous sommes consacrés et dédiés à vous, faites-nous vivre et opérer toutes nos œuvres par votre esprit et votre conduite très-certaine.

II. Considérez que l'humanité sacrée était encore impeccable à raison de sa béatitude; car son âme, dès le moment de sa création, fut unie à Dieu et à sa fin dernière par un acte de fruition et de jouissance bienheureuse de l'essence divine. Or, il est impossible à la créature, qui est arrivée à sa fin dernière, de s'en pouvoir distraire et séparer. Cette fin est trop attrayante, elle ne peut se dessaisir de celui qui y est arrivé, et pour ce sujet le péché, qui distrairait une âme de cette fin, n'a point d'entrée dans la créature qui y est une fois parvenue. En effet, pour donner quelque lumière à cette considération, il y a deux choses dans la béatitude essentielle, qui sont la vision claire et intuitive de Dieu et son amour. Or, l'un et l'autre est suffisant pour rendre l'âme impeccable; car, pour ce qui est de la vision, elle fait connaître Dieu à une âme tel qu'il est en soi-même, infiniment parfait et accompli, infiniment grand et adorable, infiniment beau et désirable; c'est pourquoi l'âme, qui a le bonheur de l'envisager en cet état, ne peut le mépriser tant soit peu ou le délaisser en l'offensant le moins du monde : *Quiconque pèche*, dit le bien-aimé disciple, *ne l'a pas vu et ne l'a pas connu* (1. Jean, 3). C'est pourquoi, si nous péchons si souvent en cette vie, c'est que nous ne connaissons pas Dieu, combien il est au-

guste et majestueux; car si nous en avions la connaissance, il ne serait pas possible que nous eussions tant d'audace et de témérité. C'est que nous ne connaissons pas sa ravissante bonté et sa beauté inénarrable; car jamais nous n'aurions le cœur d'irriter cette bonté et d'offenser une beauté infinie. C'est pourquoi l'humanité de Jésus-Christ, ayant la vue de Dieu et de ses perfections, ne pouvait lui résister et l'offenser du tout : *Mais je le connais*, disait-elle, *et je garde sa parole* (Jean, 8). Quant à l'amour, qui est la seconde chose contenue dans l'essence de sa béatitude, il rendait encore cette âme impeccable; car il n'est pas possible à un cœur vraiment aimant, et tant qu'il est en l'amour de Dieu, de commettre un péché qui est le contraire de cet amour. Le docte Origène explique cette raison, comparant l'âme de Jésus-Christ à une barre de fer, qui, étant dans la fournaise ardente, n'est point capable de froideur; car ainsi cette âme, qui était toujours dans le Verbe, toujours dans la sagesse, pour qui tout ce qu'elle sait, tout ce qu'elle entend est Dieu, cette âme ne peut être saisie de la froideur du péché. L'immensité de sa dilection le fait adhérer à la justice, sans s'en pouvoir retirer, et l'ardeur de son amour, qui ne peut être éteint, l'empêche de changer. Certes, les âmes des grands Saints ont ressenti quelque étincelle de cette ardeur qui leur faisait estimer le péché comme une chose impossible. Le chaste Joseph, aimant son Dieu et son maître, et sollicité de pécher, s'écria : *Comment puis-je commettre ce mal et pécher contre mon Dieu* (Gén. 39)? Et saint Paul semble porter un défi à toutes les créatures : *Qui nous séparera de la Charité de Jésus-Christ ? Sera-ce la tribulation, sera-ce l'angoisse* (Rom. 8)? Car l'âme embrasée de l'amour ne peut être froide en cet embrasement; elle n'est point capable tout à la fois de deux efforts si contraires et de deux mouvements si opposés. Il est vrai néanmoins, qu'absolument parlant, les Saints pouvaient pécher en cette vie, parce que leur flamme pouvait être éteinte, leur ferveur ralentie; mais l'âme de Jésus-Christ ne pouvait pas ne pas brûler d'amour pour un objet infini dont la vue lui était continuelle; c'est pourquoi, par le titre de sa béatitude, elle ne pouvait pécher.

Continuez à vous réjouir avec l'âme de Jésus-Christ, et à la congratuler, de ce qu'elle était impeccable par la connaissance

et l'amour des perfections divines. Vous appliquant ce sujet à vous-même, pensez que vous péchez souvent, parce que vous détournez votre vue intérieure et votre affection de Dieu; car si vous entreteniez toujours votre esprit en quelque pieuse considération des perfections de Dieu, et votre volonté en quelque sainte affection, il vous serait très-difficile de résister à Dieu et de manquer à la révérence que vous lui devez. O Jésus! qui êtes le Saint des saints, qui n'avez jamais péché ni en vos œuvres, ni en vos paroles, ni en vos pensées, qui êtes la cause originelle de toute la pureté des anges et des Saints, rendez-moi participant, autant que j'en puis être capable en cette vie, de votre attention continuelle sur les perfections de Dieu. Enflammez mon cœur d'une affection ardente pour sa gloire, afin que par l'un et l'autre je me purifie de mes péchés passés, et que je m'en préserve à l'avenir.

III. Considérez une troisième raison de l'impeccabilité de Jésus-Christ, qui était la parfaite connaissance qu'il avait du péché, et la haine extrême qu'il lui portait. Car ainsi que nous venons de considérer qu'il ne pouvait se détourner de Dieu, à cause de la parfaite connaissance qu'il en avait et de l'amour très-grand qu'il lui portait; ainsi devons-nous estimer qu'il ne pouvait se livrer au péché, à cause de la connaissance qu'il avait de sa difformité, et de l'aversion qu'il en avait conçue en son âme. En effet, plus une âme a de lumières pour voir l'horreur du péché, plus elle en conçoit une étrange aversion. De là vient l'horreur indicible du péché en quelques Saints et Saintes que Dieu avait illuminés sur ce sujet. Saint Anselme disait : Si d'un côté je regardais la honte du péché, et de l'autre l'horreur de l'enfer, et que par nécessité il me fallût choisir l'un ou l'autre, je m'engloutirais dans les enfers, plutôt que de m'adonner au péché. Et sainte Catherine de Gènes, très-savante et très-éclairée en cette matière, disait qu'elle était assurée que si un homme vivant pouvait voir présentement l'état d'une âme en péché mortel et abandonnée de Dieu, il tomberait mort à la vue de ce spectacle, tant c'est une chose horrible. Elle dit de plus que si cette âme en péché était éloignée de plusieurs lieues, et qu'on portât cette nouvelle à un homme vivant, qui saurait parfaitement l'état de cette âme, cette nouvelle serait suffisante pour lui faire perdre la vie, par

l'appréhension qu'il aurait de voir devant soi une chose si hideuse et si effroyable. Elle ajoute après : Quand j'ai eu cette vue, par laquelle il me fut donné de connaître de quelle importance est l'ombre de la moindre action faite contre Dieu, je ne sais pourquoi je ne mourus pas. Je dis alors : Je ne m'émerveille pas, si l'enfer est si horrible, puisqu'il a été fait pour le péché. Si bien qu'elle croyait que l'enfer n'était pas proportionné à l'horreur du péché, et disait ensuite qu'il lui était impossible de consentir au péché, parce que, avec une telle aversion, une âme ne peut donner consentement à une chose qui est tant haïe et abhorrée. Or, raisonnons sur ces exemples, et disons que si ces âmes qui n'avaient que des demi-connaissances de la laideur du péché, en conçurent une telle haine, que faut-il penser de l'âme de Jésus-Christ, qui avait la science infuse et toutes les lumières possibles pour connaître le péché? quelle abomination, quelle détestation n'aura pas eue de ce monstre exécrable son âme très-pure et immaculée? Certes, si d'ordinaire, autant on a d'inclination pour une chose, autant l'on a d'aversion de son contraire, comme l'âme de Jésus-Christ avait pour Dieu un amour infini, il faut inférer que la haine du péché, qui est contraire à Dieu, était proportionnée à cet amour, et allait de même mesure. Aussi Jésus-Christ fut animé contre le péché jusqu'à la mort, et pour le détruire il endura volontiers tous les tourments et toutes les ignominies de la Passion, aimant mille fois mieux les supporter en soi-même que le moindre des péchés véniels.

Si donc Jésus-Christ a tant détesté et haï le péché, haïssons-le pareillement d'une parfaite haine, afin que jamais, en toute éternité, nous n'y donnions consentement, et que nous imitions ainsi la sainteté de notre chef divin en ne péchant pas. O chose étrange! il n'y a misère qui ne se trouve en Jésus : il est calomnié, déshonoré, trahi, vendu, bafoué, soufflété, flagellé, couronné d'épines, crucifié. Il n'a regardé aucune de ces choses comme indignes de sa Personne royale; mais le péché, même le véniel, en est si indigne qu'il ne le peut supporter, et il souffre toutes ces peines, afin de le détruire, et il est prêt de souffrir mille géhennes et mille tortures plutôt que d'y prêter son consentement. Ne fallait-il donc pas bien, ô mon âme! qu'il reconnût que rien n'était si horrible, et que la haine qu'il

lui portait fût extrême? O Jésus mon Sauveur! miroir sans tache et soleil de justice, donnez-moi une étincelle de cette parfaite connaissance que vous aviez de l'horreur du péché, imprimez en tout mon cœur du moins une parcelle de cette haine parfaite que vous avez eue pour le péché, afin qu'en l'honneur de votre innocence, je vive dans la pureté, et que je vous serve dans la sainteté de vie.

QUATORZIÈME MÉDITATION.

DE LA VOLONTÉ DE JÉSUS-CHRIST, ET COMME ELLE EST ADMIRABLE EN TROIS CHOSES.

I. Considérez que l'âme de Jésus-Christ avait une volonté admirable, particulièrement en trois choses, et premièrement en sa liberté; car on ne peut nier que sa volonté humaine n'ait été libre, ce serait la priver d'une très-grande perfection, puisque, selon quelques Pères, c'est par là que l'âme est à l'image et à la ressemblance de Dieu; ce serait aussi lui retrancher le principe du mérite, qui est cette même liberté, sans laquelle les actions humaines ne peuvent être méritoires. Et cependant, d'ailleurs, comment cette volonté pouvait-elle être libre, et principalement en ce qui regarde sa Passion qui lui était commandée, et qu'elle ne pouvait refuser, sans tomber dans le péché, chose impossible, puisqu'il était impeccable et uni à Dieu inséparablement? Quelques-uns ont dit que c'est en cela même que consiste la liberté, adhérer à Dieu, sans pouvoir s'en distraire par le péché, et partant la volonté de Jésus-Christ était d'autant plus libre qu'elle avait plus d'attache et d'amour à Dieu, et qu'elle pouvait moins l'offenser. Ce que l'on confirme par des passages de saint Augustin. Réponse erronée, qui confond la liberté naturelle avec la liberté morale et avec la Charité, sans y mettre de distinction, abuse des termes et abuse des esprits, qui pénétrent moins les intentions et les sentiments du grand saint Au-

gustin (1), lequel avance une proposition véritable, quand il dit que la volonté de Jésus-Christ était d'autant plus libre qu'elle pouvait moins pécher; parce que, comme il a été considéré en la première partie, la volonté est une puissance élective de quelqu'un des objets qui sont en son pouvoir, et une puissance dont l'étendue, tantôt diminue, tantôt s'agrandit selon les divers états où elle est. C'est pourquoi il arrive quelquefois, ce qui arrive à celui qui aurait changé un petit et simple royaume en un grand et florissant empire. Ce serait abuser des esprits aussi bien que des mots de dire que cet homme aurait perdu sa puissance par ce changement, qui la rend plutôt plus excellente, plus seigneuriale et plus dominante, encore qu'il ne puisse plus rien en ce petit et simple royaume. Il en est à peu près de même de la volonté humaine, douée de liberté dans l'état de cette vie corrompue, et assistée néanmoins par la miséricorde de Dieu de quelques grâces. Elle a de la puissance sur quelques bonnes œuvres et sur plusieurs méchantes, ce qui est avoir un pauvre et misérable royaume. Mais dans l'état de la grâce consommée ou de l'union personnelle, elle n'a plus d'étendue sur le mal, et en a une très-grande sur plusieurs sortes de biens qui sont à sa discrétion; car qui pourrait dire combien est grand l'empire des bienheureux, et combien ils peuvent faire des choses grandes, bien qu'ils ne puissent pécher et ne pas aimer Dieu? C'est pourquoi, comme le bien vaut mieux que le mal, dans l'état de gloire leur liberté est beaucoup plus excellente qu'ici-bas, la diminution de son étendue sur le mal et la misère étant compensées par une extension avantageuse sur de très-grands biens. Et c'est en ce sens que saint Augustin dit que la liberté de Jésus-Christ était d'autant plus grande, qu'elle pouvait moins servir au péché, parce que la plus haute perfection de la liberté est de s'étendre à plus de biens. Et comme le principe et la marque de cette étendue à plus de biens est la plus grande union avec Dieu, l'âme est d'autant plus libre, et possède une liberté d'autant plus sublime que son union avec Dieu est plus forte et plus inséparable. Non que cette union et cette adhésion soit formellement la liberté, mais parce qu'elle en est le principe et la marque en ce qu'elle lui fait avoir une étendue à

(1) L. de Prædest. Sanct. c. 15.

plus de biens qui sont en sa disposition et à son choix. Cependant, comme il est nécessaire, afin qu'une souffrance soit méritoire, d'être libre à son égard, en sorte qu'on puisse la souffrir ou ne la point souffrir, il est difficile de comprendre comment Jésus-Christ aura eu cette liberté en sa Passion, attendu qu'elle lui était commandée de Dieu : *Comme mon Père l'a ordonné, ainsi je me conduis.* Car étant impeccable il ne pouvait désobéir ; mais ce commandement, disent quelques-uns, n'était pas comme celui qui nous oblige sous peine de péché, si nous ne l'accomplissons ; car Jésus-Christ, qui était le Fils naturel de Dieu, n'était pas tenu, sous peine de péché, d'observer les commandements, par là même qu'il ne pouvait pécher et être damné. Pourquoi donc eût-il reçu quelque ordre obligatoire ? L'ordre donc qu'il reçut de mourir ne lui fut imposé que par manière de règle et de direction, comme sont plusieurs constitutions régulières qui n'obligent point sous peine de péché, encore qu'en les observant on exerce une parfaite obéissance. Et ainsi Jésus-Christ a pu obéir librement, sans crainte d'encourir le péché, quand il ne l'eût pas fait. Au reste, cette doctrine est contredite et n'est point applaudie d'un commun consentement. C'est pourquoi d'autres disent que Dieu le Père commanda seulement à son Fils ses actions et ses souffrances en général, sans lui en déterminer les circonstances ; d'où vient qu'il les pouvait faire et souffrir avec liberté, choisissant librement le temps et le lieu, s'y excitant par tel motif de vertu à son choix, et les achevant avec un acte d'amour plus ou moins fervent. Or, comme ces circonstances rendent les actions différentes, il s'ensuit fort bien qu'il a fait des actions en particulier qu'il pouvait ne point faire, et a souffert telle mort qu'il a voulu, en pouvant choisir et endurer une autre. Mais que dirons-nous à ceux qui insistent pour rendre plus recommandable son obéissance, que la Passion lui fut commandée ainsi que toute la suite de sa vie, avec toutes les circonstances qui l'accompagnent ? Car, s'il en est ainsi, il ne reste plus rien pour sa liberté, elle semble être captive. Mais cela se dit sans preuve et se peut nier sans crainte, et puis, quand ce serait vrai, il reste une considération qui résout toute la difficulté (1). C'est que Jésus-

(1) Cardinal. de Lugo de Myst. Incar. Disp. 26. Sect. 26, Sect. 8, n. 102.

Christ, après avoir accepté le commandement de mourir en tel instant qu'on eût voulu, pouvait encore ne pas mourir, priant son Père éternel de le dispenser de cette loi, et d'empêcher sa mort; ce qu'il eût obtenu. *Penses-tu,* disait-il à saint Pierre, *que je ne puisse prier mon Père, et il me fournira présentement plus de douze légions d'anges* (Matth. 26)? Tellement que le commandement qui l'obligeait à la mort ne le nécessitait pas à la mort, pouvant en avoir la dispense à son gré. C'est pourquoi, s'il ne la veut pas demander, il meurt très-librement et sans nécessité, suivant ce qu'il dit lui-même : *Personne ne m'ôte la vie, je la quitte de moi-même* (Jean, 10), et ce que dit Isaïe : *Il a été offert, parce qu'il l'a voulu* (Isa. 53). Ainsi s'accorde très-bien le commandement de mourir, la liberté de Jésus-Christ et son impeccabilité, ce qui est une haute et digne pensée, laquelle dispense les esprits de contester davantage sur ce point.

O Jésus! mon libérateur souverain et l'auteur de tout mon bien, je reconnais ici que tout ce que vous avez fait pour mon salut a été d'une franche et libre volonté, sans violence et sans contrainte; ainsi vous allâtes au-devant de vos ennemis vous présenter à leur fureur et à leur barbarie, et abandonner votre liberté à la leur. O mon Seigneur Jésus-Christ! cette vérité indubitable me fait comprendre la grande obligation dont je vous suis redevable; car un bienfait oblige quand il se confère librement, non par nécessité; c'est pourquoi je n'ai point d'obligation au soleil qui m'éclaire, parce qu'il le fait nécessairement. Mais vous, mon soleil divin, qui illuminez et embrasez volontairement, je vous dois de la gratitude. Oh! faites que ce soit de toute la force de mes affections, de toute la puissance de ma liberté et de toute ma vertu. Et comme vous n'avez pas recherché de dispense en un commandement si rude, bien que vous n'ignorassiez pas que votre Père céleste était dans la disposition de tout vous accorder selon votre demande et votre intention; ainsi que je ne recherche d'être dispensé d'aucune loi quelque sévère qu'elle soit, tant que l'observance ne m'en sera pas impossible.

II. Considérez que cette même volonté était encore admirable par sa fermeté et sa stabilité à demeurer dans l'ordre et la place qui lui était convenable, savoir entre la volonté divine et l'appétit sensitif, au-dessous de celle-là par soumission et conformité, et au-dessus de celui-ci par commandement et direc-

tion. Pour mieux comprendre le point de cette considération, il nous faut méditer que Dieu a fait toutes choses, comme dit le Sage : *Avec mesure*, *nombre et poids* (Sag. 11), et qu'il a assigné à chaque chose créée son propre lieu et son quartier. Ainsi, parcourant en esprit tout le monde spirituel et corporel, nous remarquons dans les anges une disposition très-belle, y ayant parmi eux trois Hiérarchies, et en chaque Hiérarchie trois Chœurs, et encore en chaque Chœur trois Ordres, y ayant des anges qui sont au premier lieu de leurs Chœurs, d'autres au milieu et d'autres au dernier. Les cieux sont subordonnés les uns aux autres, et dans les cieux les étoiles, les astres et les planètes ont leur place propre où elles sont mises par le Créateur tout-puissant. Descendant plus bas, nous voyons les éléments très-bien disposés ; le feu est au-dessus et la terre au-dessous, l'air et l'eau entre deux. Ainsi considérant toutes les œuvres du Très-Haut, chaque créature a son ordre et sa place ; et comme la perfection de l'univers consiste dans la fermeté et la stabilité de cet ordre, aussi la ruine en serait la perte et la destruction. Or, comme toutes les créatures ont leur place, il ne faut pas estimer que la volonté humaine, qui est raisonnable, et qui suit la connaissance de l'esprit, n'ait reçu aucune place qui lui fût propre, et en laquelle, pour bien être, elle doit se tenir et conserver. Cette volonté a donc été placée au-dessous de la volonté divine pour y demeurer assujettie et conforme, et au-dessus de l'appétit sensitif pour le régir et le gouverner par sa conduite. C'est la place de cette volonté, où, si elle y demeure, elle ne peut que bien se porter et être en bon état, comme au contraire, si elle s'en éloigne, elle ne peut que mal aller et devenir misérable ; ce qui arrive en effet à la plupart des volontés humaines ; qui, pour quitter cet ordre, sont infirmes et corrompues au dernier point ; car presque toutes les volontés humaines, au lieu de se tenir au-dessus de leur appétit sensitif et inférieur, se mettent au-dessous de lui, en s'assujettissant à ses mouvements et à ses passions, soit à l'amour et au désir des biens corporels, soit à la haine et à la fuite des choses qui font souffrir, quoique salutaires, soit à la tristesse, soit à la crainte, soit à la colère, soit à la joie, soit à la douleur, au point que c'est une merveille de rencontrer une volonté qui ne plie et ne succombe à quelque passion, par laquelle elle prend place au-

dessous de son appétit, auquel elle obéit au lieu de lui commander, lequel elle suit au lieu de le mener et de le traîner après elle. Et comme un désordre n'est pas seul, cette même volonté va encore se mettre au-dessus de la volonté de Dieu, à laquelle elle devrait être soumise par une parfaite obéissance et conformité; car qu'est-ce autre chose que d'aller contre les commandements de Dieu sinon fouler sa volonté aux pieds! Ce désordre n'arriva jamais à la volonté humaine et raisonnable de Jésus-Christ; elle est demeurée ferme et immobile en son propre lieu, sujette à la volonté divine par une parfaite conformité, et supérieure à son appétit inférieur, qui ne fit jamais aucune démarche que par son consentement. Et quant à ce qui est de la conformité de cette volonté humaine à la volonté divine, elle a été la plus grande qui fût jamais en aucune volonté créée; car elle y fut selon les quatre causes : l'efficiente, la formelle, la matérielle et la finale. Elle fut conforme selon la cause efficiente, formant tous les actes que Dieu requérait en elle; selon la cause formelle, voulant par le même motif d'amour ou de justice, par lequel Dieu veut ce qu'il veut; selon la cause matérielle, voulant les mêmes choses que Dieu, le salut des mêmes âmes, la damnation des mêmes; et selon la cause finale, voulant pour la même fin que Dieu, c'est à savoir pour sa gloire. Si bien que, par cette conformité elle voulut la Passion et la mort, et en eût désiré une plus longue, si c'eût été le bon plaisir de Dieu. D'ailleurs, cette même volonté demeura supérieure à l'appétit sensitif, qui ne la prévenait pas en ses mouvements, mais lui obéissait et avait autant de colère, de joie, de tristesse ou de crainte qu'il plaisait à la raison, et ainsi il lui demeurait sujet; car Jésus-Christ, comme homme raisonnable, et agissant par la raison supérieure et les considérations spirituelles, soumit cet appétit à la mort, après lui avoir permis d'en avoir de l'horreur : *Non pas comme je veux*, selon le sens, *mais comme vous voulez. Toutefois*, *non pas ma volonté* sensitive, *mais soit faite la vôtre* (Matth. 26) toute divine, à laquelle je me soumets absolument, et laquelle je chéris et embrasse de toute mon affection. Ainsi se conserve à sa place cette volonté très-parfaite.

Imitons, autant qu'il nous sera possible, ce modèle de perfection de notre volonté. Tenons-la fermement et immuable-

ment arrêtée en son ordre et en sa place, soumise et obéissante à la volonté de Dieu, maîtresse et gouvernante de l'appétit sensitif et des onze passions; regrettons d'avoir été si souvent en désordre pour ce sujet. Et puisque Jésus disait : *Je ne suis pas venu faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé* (Jean, 5), confondons-nous nous-mêmes de ce que si souvent nous n'avons d'autre but que d'accomplir notre volonté terrestre, sans respect de Dieu et sans crainte d'infamie. O Jésus, la règle souveraine de toute bonne volonté, qui naissant au monde avez fait annoncer par vos anges *sur la terre la paix aux hommes de bonne volonté* (Luc, 2), donnez-nous cette bonne volonté. Il ne nous profitera de rien d'avoir un bon esprit et d'avoir beaucoup de science, si nous n'avons une bonne volonté; donnez-la-nous, Seigneur très-bon, et par la parfaite concorde de votre volonté humaine avec la vôtre, donnez-nous une entière conformité de volonté avec votre Père céleste. Par le domaine de votre volonté sur tous les mouvements de votre appétit sensitif qui y demeura soumis et obéissant, donnez-nous la vertu de réprimer toutes nos passions.

III. Considérez que la volonté humaine de Jésus-Christ a été admirable, surtout dans la Charité, si bien que si la Charité est la reine de toutes les vertus, la Charité de Jésus-Christ a été la reine de toutes les Charités, et cette Charité a été le diamant et le rubis précieux de sa volonté, qui lui donna un éclat plus brillant que celui du soleil. Saint Paul ne pense pas qu'il y ait des esprits capables de concevoir la force de cette Charité : *Savoir aussi*, dit-il, *ce qu'a été la Charité de Jésus Christ, est au-dessus de la science* (Eph. 3); car c'est ainsi que plusieurs lisent ce texte de saint Paul (1), pour nous donner à connaître que toutes les sciences des hommes et des anges sont au-dessous de cette Charité, et n'ont point la vertu de l'exprimer et de la comprendre; car qui pourra jamais s'imaginer que ce Dieu-Homme, si exalté en grandeur et en noblesse, ait tant chéri des hommes perdus et damnés par le péché, que d'exposer sa précieuse humanité à une mort aussi honteuse que cruelle? Ne faut-il pas bien reconnaître qu'il a été extrêmement bon de prendre si fort à cœur nos intérêts, et de vouloir mourir pour des hommes mé-

(1) D. Thomas in hunc locum.

chants, dignes de toutes les peines de ce monde et de l'autre? Quand l'esprit vient à contempler ce sujet, il lui faut dire : Tout beau, esprit, tout beau, on ne pénètre pas cet abîme d'amour; c'est un point incompréhensible, et cette Charité est *au-dessus de la science*. Même les Séraphins en sont ravis d'étonnement, et révèrent cet amour plutôt en l'admirant qu'en le connaissant. Le Théologien l'appelle pour ce sujet l'amateur des hommes (1), et dit que tout ce qui est en lui aime les hommes jusqu'à ses peines et ses souffrances qui se ressentent de cet amour. Aussi on reconnaît la grandeur de l'amour par deux effets, qui sont de beaucoup donner et de beaucoup souffrir pour la personne aimée. Qui donne plus à quelqu'un, et qui s'expose à de plus grands tourments pour son sujet, est estimé aimer davantage. Or, qui donna jamais tant que Jésus-Christ, lui qui donna sa vie et tout son sang précieux jusqu'à la dernière goutte? et qui souffrit jamais de plus étranges supplices pour ses amis, que celui de qui la douleur n'a point sa pareille? Mais qui donna jamais et souffrit tant de choses d'une telle et si ardente affection que celui qui mourait d'envie de mourir avant que de mourir en effet, à qui les heures étaient des journées et les jours des années, parce qu'il ne mourait pas assez tôt au gré de son amour? Car c'est ce qu'il nous témoigne par ces paroles : *J'ai à être baptisé d'un baptême! Ah! que je suis pressé d'angoisse jusqu'à ce que ce soit fait* (Luc, 12)! Cependant l'amour qu'il nous a témoigné en mourant, et en nous donnant sa vie, n'a été qu'une étincelle de la fournaise qui consumait son cœur; ce n'a été qu'une goutte de l'océan immense de sa grande dilection; car cet amour était plus grand au dedans qu'il ne parut au dehors, et ses plaies furent trop petites pour le découvrir en son entier; car il eût désiré souffrir plus longtemps et mourir plusieurs fois, s'il eût été nécessaire à la rédemption des âmes. Or, si sa Charité à l'égard des hommes parvint à cet excès, qu'aura-t-elle été à l'égard de Dieu, le premier objet de la vraie Charité? Car Jésus-Christ n'aima les hommes que parce qu'il aimait Dieu, dans le sein duquel il aperçut les hommes; son amour descendit de Dieu jusqu'aux hommes, et cet amour envers les hommes fut comme un rebondissement et un rejaillissement de son

(1) Greg. Nazianz. Orat. 25.

amour envers Dieu, d'où il suit que si, par la grandeur du rejaillissement d'un boulet de canon, qui a donné sur un rocher, on reconnaît avec quelle violence il a frappé droit sur ce rocher; par la force de l'amour de Jésus-Christ envers les hommes, nous devons nous élever à la connaissance de son amour incompréhensible envers Dieu. Car cet amour *s'est élancé comme un géant pour parcourir sa voie, il est sorti du plus haut des cieux, pour remonter au plus haut des cieux, et personne ne se soustrait à son ardeur* (Ps. 18).

O Jésus! très-ardent amateur des âmes humaines, qui ne se réjouira et ne se glorifiera de votre amour? Vraiment nous avons bien sujet de nous beaucoup estimer, puisqu'un si grand Seigneur et maître, puisque l'Homme-Dieu sans pareil nous a tant chéris et nous a poursuivis d'une Charité si fervente. Et puis, après cet amour, l'homme se met si peu en peine de lui rendre quelque petit service. Pourrait-on s'imaginer une telle barbarie? O Jésus, mon Seigneur très-aimant, très-suave, très-béni! je vous supplie en esprit d'une très-profonde humilité, par les entrailles de votre miséricorde, qui vous ont porté à me témoigner tant de Charité, donnez-moi un cœur et un esprit capables de sentir et d'entendre ce grand don de l'amour, afin qu'en toute éternité, ô mon très-aimable Sauveur! ou je n'aie pas de cœur, ou qu'il soit pour vous seul.

QUINZIÈME MÉDITATION.

DU MÉRITE DE JÉSUS-CHRIST.

I. Considérez que Jésus a grandement mérité par ses actions : *Il boira du torrent*, dit David, *et partant, il élèvera son chef* (Ps. 109). *Il a été fait obéissant*, dit saint Paul, *jusqu'à la mort, mais jusqu'à la mort de la croix; c'est pourquoi Dieu l'a exalté* (Phil. 2). Le Concile de Trente même détermine cette vérité, quand il enseigne qu'il est la cause de notre justification (1). Aussi a-t-il

(1) Trident. Sess. 6. c. 7.

eu toutes les conditions requises pour mériter envers Dieu. Il a eu la liberté pour plusieurs sortes d'actions vertueuses. Il a été dans l'épreuve, quant à son corps qui ne fut pas sitôt glorifié, et même quant à son âme, laquelle, nonobstant qu'elle fût bienheureuse, était néanmoins susceptible de douleur et de crainte. C'est pourquoi la vision intuitive qu'il possédait n'empêcha pas l'épreuve. Il a été dans l'état de la grâce sanctifiante qui fut en lui des plus grandes du monde, outre que par l'union de la Personne divine son humanité était toute sainte et déifiée beaucoup plus noblement que par la grâce habituelle et accidentelle. Il y avait aussi promesse de la part de Dieu de récompenser ses œuvres : *Demande-moi*, lui a-t-il dit, *et je te donnerai les nations pour héritage* (Ps. 2). *Et s'il perd sa vie pour le péché*, disait Isaïe au nom de Dieu, *il verra une longue postérité, et la volonté de Dieu sera sous sa main* (Isa. 53). Or, quiconque avec toutes ces conditions fait de bonnes œuvres pour Dieu et lui est obéissant, mérite devant lui ; Jésus-Christ donc, qui a fait plusieurs œuvres très-excellentes pour la gloire de Dieu, et qui lui a été obéissant plus que toute créature qui ait été, aura mérité devant lui. Cette proposition est si assurée, que le grand maître des théologiens estime (1) qu'il était impossible qu'il ne méritât rien, parce que ses vertus excellentes ne pouvaient demeurer oiseuses et inutiles. Ce qui est vrai, supposé son état et toutes les conditions ci-devant déclarées. Au reste, son mérite est si grand, qu'il n'y a ni grandeur ni richesses dans le monde capables de le valoir ; il est infini, à raison de sa Personne divine, de laquelle procédaient ses œuvres méritoires, d'autant plus que les actions appartiennent aux Personnes, selon la maxime des philosophes ; il est infini même à raison de son humanité, en tant qu'elle était sanctifiée et déifiée par la divinité, qui était comme une certaine forme sanctifiant et déifiant cette sacrée humanité. C'est pourquoi, comme la grandeur du mérite se mesure, non-seulement sur la qualité de l'œuvre méritoire, mais aussi sur les circonstances et surtout sur la dignité de la personne qui mérite, ainsi qu'une parole est de plus grand poids, qui est prononcée par une personne de plus grande autorité, Jésus-Christ étant infini à cause de sa personne, et son

(1) Alensis. 3. P. Qu. 6. Membro. 2.

humanité étant infiniment sainte, ses actions ont été d'une valeur et d'un mérite infini, et Dieu ne peut donner de grâce et de gloire en toute l'éternité qu'il ne l'ait pu mériter par ses saintes actions. Par ce moyen, la valeur de son mérite est proportionnée à la valeur de sa satisfaction ; car il nous a rachetés par voie de satisfaction et de mérite ; par voie de satisfaction, pour nous délivrer des misères du péché ; par voie de mérite, pour nous combler de toute sorte de bonheur et de félicité ; car s'il n'eût fait autre chose que de satisfaire, il nous eût seulement retirés des misères, sans nous remplir de bien ; sa satisfaction étant pour nous retirer du mal, et son mérite pour nous acquérir des biens. C'est pourquoi il devait aussi mériter pour nous acquérir du bonheur, après nous avoir fait sortir du malheur. Si bien donc que comme sa satisfaction est de valeur infinie, suffisante pour effacer les péchés infinis, aussi son mérite infini est suffisant pour valoir des biens sans fin à des créatures infinies qui pourraient être en grâce et jouir de la gloire par sa vertu admirable.

O très-noble Jésus, que vous êtes donc grand, que vous êtes digne ! Oh ! je vous loue et je vous glorifie pour vos mérites qui vont à l'infini ; car je vous considère, ô Homme-Dieu ! comme un marchand qui porterait une pièce d'or de si haut prix qu'elle suffirait pour acheter et payer toutes les choses du monde, bien qu'elles s'augmentassent de plus en plus ; car ainsi, ô mon Sauveur ! vos actions valent tous les biens de la grâce et de la gloire qui peuvent être donnés aux créatures. O Seigneur ! qu'il fait bon être auprès de vous, avec vous, et du nombre de vos sujets ! Il y a tout sujet d'espérer, de se consoler et d'attendre tout de vous. Heureuses les âmes que vous rendez participantes des trésors de vos mérites ! O Seigneur ! que je n'en sois pas privé ! Appliquez à mon âme, par application spéciale, le mérite d'une de vos actions, quand ce ne serait que d'une seule de vos larmes, ou d'une goutte de votre sang, ou d'un seul de vos soupirs, et j'en serai riche à jamais, sans crainte de disette.

II. Considérez que Jésus-Christ a mérité par les actions intérieures et extérieures des vertus infuses d'obéissance, de religion, de miséricorde, de force, de tempérance, d'humilité et autres. Saint Paul le donne assez à entendre, quand il dit : *Il*

s'est rendu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix ; c'est pourquoi Dieu l'a exalté (Phil. 2) ; voulant dire par ces paroles que la cause de son exaltation a été le mérite de son obéissance. Or, les actions des autres vertus morales ne sont pas moins efficaces. Sa patience, sa constance, sa mansuétude, ne sont pas moins puissantes. Ajoutez qu'elles étaient très-dignes par la dignité de sa Personne divine, et de son humanité déifiée et sanctifiée par l'onction de la divinité. Et comme il entendait toutes les manières de multiplier les talents spirituels, il les relevait encore, en les référant à la plus grande gloire de Dieu par des intentions très-épurées et très-sublimes, sans lesquelles il ne pratiqua jamais aucune action vertueuse. Ce qui est cause qu'il n'eut pas de vertus morales acquises, qui n'ont pour fin que la seule honnêteté de l'action, mais seulement des vertus infuses et surnaturelles, desquelles seulement il formait des actes intérieurs et extérieurs pour mériter, agissant à l'intérieur d'une manière très-parfaite, très-agréable à Dieu et très-méritoire devant lui, recherchant sa volonté suprême, et y entremêlant des actes de respect envers lui, de résignation, d'adoration et de glorification. Il en était de même de ses actes extérieurs, qui étaient accompagnés d'une admirable bienséance et modestie ; car il avait toute l'honnêteté possible dans ses paroles, dans sa marche, dans ses gestes, dans son port, et une grâce non pareille dans sa conversation. Si bien qu'un seul de ses pas méritait plus que les actions des vertus héroïques des anges du ciel et des plus grands Saints qui furent jamais sur la terre. Au reste, la plus grande difficulté qui se présente en cette considération, est de savoir s'il a mérité par les actes surnaturels de sa Charité ; car l'acte méritant doit être libre et non nécessaire, ce doit être un acte de cette vie d'épreuve, et non de la vie du ciel ; et en lui l'acte de Charité n'était pas libre, parce qu'il aimait Dieu par un amour béatifique, acte nécessaire aux âmes qui voient Dieu clairement. Cette objection a exercé et exerce tous les jours les théologiens scolastiques. Les uns disent (1), qu'outre la Charité qui accompagnait en son âme la vision bienheureuse, il y en avait une autre qui était libre, laquelle était la suite de sa science infuse. D'autres

(1) Suarès, disp. 29, Sect. 2.

ont dit (1) que Jésus-Christ ne mérita pas par l'acte de Charité, en tant qu'elle se portait à Dieu, mais seulement par les actes des vertus morales et de la Charité, en tant qu'elle se portait au prochain, lequel n'a pas les attraits de beauté de l'essence divine, pour être aimé nécessairement. D'autres ont dit (2) qu'il méritait par l'acte d'amour qui se portait à Dieu, non pas en tant que cet amour est un acte de complaisance dans les biens internes de Dieu, parce que cette complaisance lui était toute nécessaire, mais en tant que c'était une bienveillance pour plusieurs biens externes; pour plusieurs louanges, exaltations et services de la part des créatures, qu'il lui souhaitait librement. D'autres ont dit qu'il mérita par l'amour béatifique, par une sainte réflexion dont il l'accompagna, disant en lui-même que si l'acte d'amour ne lui était point nécessaire, qu'il le voudrait pourtant produire librement et pendant toute l'éternité; si bien que par cet acte, son amour, qui était nécessaire en effet, devenait libre en certaine manière, quant à la volonté. Ainsi s'épanchent de çà et de là les esprits des hommes les plus savants dans la subtilité de leurs doctes pensées et des merveilles de l'Homme-Dieu, qui ne peuvent être pleinement entendues dans cette vie mortelle ; toutefois ils conviennent en une chose, c'est que, bien que toutes ses actions fussent si dignes et si précieuses, toutefois elles ne méritent rien, en tant qu'elles furent conjointes à la souffrance de la mort, laquelle fut leur accomplissement, et la condition à laquelle Dieu promettait de les récompenser, selon que le Prophète semble le déclarer : *S'il donne sa vie pour le péché, il verra une longue postérité, et la volonté du Seigneur sera sous sa main* (Isa. 53), Dieu voudra ce qu'il demandera.

J'apprendrai de cette considération à tirer du fruit de toutes les actions de vertu que je ferai, soit intérieures, soit extérieures, à l'imitation de mon maître qui en a ainsi usé. Car quel plus beau modèle pourrais-je suivre? quel patron plus parfait pourrais-je regarder? Ainsi il faut que je fasse mes œuvres dorénavant avec des intentions très-sublimes et très-pures, en esprit d'amour, de révérence et de glorification. O Dieu éternel! je vous offre les intentions et toutes les perfections des œuvres de Jésus-

(1) Vasquez, disp. 74, c. 3. — (2) Mærat. disp. 43. Sect. 4.

Christ, pour suppléer au défaut et au manquement des miennes ! Enfin, je m'exciterai à la persévérance et à une sainte mort, considérant que les œuvres de mon maître n'ont été couronnées et récompensées qu'en tant qu'elles ont été suivies de la souffrance de la mort.

III. Considérez en quel temps Jésus-Christ mérita. Son mérite commença dès le premier instant de sa conception, où son âme bienheureuse était capable de raison, et étant éclairée de lumières célestes par les sciences infuses, reconnut l'obligation qu'elle avait envers Dieu de l'avoir non-seulement créée, mais aussi unie aussitôt au Verbe divin qu'à son corps. Elle reconnut aussi la volonté et le commandement de Dieu d'offrir son corps à la mort pour la rédemption du genre humain ; car ayant cette connaissance, sa volonté se porta aussitôt aux actes d'amour et de reconnaissance, aux actes de résignation, d'obéissance et d'acceptation de la mort, par lesquels cette âme mérita plus que nous ne sommes capables de le concevoir. Les anges ont bien eu l'avantage de mériter dans le moment de leur création, pourquoi l'âme de l'Homme-Dieu ne l'aurait-elle pas eu ? Certes, si nous suivons les pensées du Docteur angélique, elle y était obligée ; car il enseigne que les hommes sont tenus de se convertir à Dieu par un acte d'amour aussitôt que la raison fait luire ses premiers rayons, et qu'elle commence à paraître ; que n'eût-il donc pas dit de l'âme de Jésus-Christ, qui dans son premier instant brillait, plus qu'un soleil levant, des splendeurs de toutes les connaissances ? Or, quoique peu souscrivent à l'opinion de saint Thomas, il est pourtant assuré qu'il est plus parfait de se convertir à Dieu et de le reconnaître au plus tôt, et que Jésus-Christ n'aura pas manqué de cette plus grande perfection. En effet, David le donne obscurément à connaître : *Il a opéré le salut au milieu de la terre* (Ps. 73). Car, suivant le sens de saint Bernard (1), cette terre est la Vierge bienheureuse, au milieu de laquelle Jésus-Christ a opéré le salut, ne passant pas dans l'oisiveté les neuf premiers mois de sa vie, mais en des œuvres méritoires de notre salut. C'est ce que saint Paul, rompant les nuages des prophéties obscures, a déclaré plus nettement : *Entrant en ce monde*, dit-il de Jésus-

(1) Serm. 2. In Festo Pentecost.

Christ, *il a dit : Vous n'avez pas voulu d'hostie et d'oblation. Voilà que je viens, ô Dieu ! pour faire votre volonté* (Héb. 10), et il ajoute pour marquer le mérite de cette offrande de Jésus au premier moment de sa vie, *en laquelle volonté nous avons été sanctifiés.* Au reste, Jésus-Christ ayant commencé dès lors à mériter, il continua constamment à le faire jusqu'au dernier soupir de sa vie et jusqu'à la dernière palpitation de son cœur, appliquant ses diverses actions à diverses grâces et faveurs qu'il obtenait efficacement pour les âmes, avançant toujours et opérant jour et nuit; car la nuit n'empêchait pas l'opération intérieure de son esprit, laquelle n'avait pas besoin de la coopération de la fantaisie, parce que son corps reposait de telle sorte que son âme veillait et produisait les actes de Charité envers Dieu et le prochain, par lesquels elle continuait son mérite; si bien qu'il pouvait dire : *La nuit est mon illumination en mes délices* (Ps. 138) spirituelles; or, s'il méritait en sommeillant, combien plus hors de son sommeil? C'est pourquoi il faut estimer qu'il prolongea son mérite jusqu'à l'instant de sa mort, en laquelle, selon l'opinion commune, il cessa de mériter, suivant ce texte sacré : *Il faut que j'opère les œuvres de celui qui m'a envoyé, vient la nuit en laquelle personne ne peut plus opérer* (Jean, 9), c'est-à-dire mériter. Il est vrai pourtant que l'ouverture de son côté, qui fut faite après sa mort, ne fut pas sans mérite puisque les Pères disent que de là sortirent le sang de la Rédemption et l'eau du Baptême, et, comme dit saint Ambroise, la vie de tout le monde; mais c'est qu'il prévit en son vivant que cet outrage cruel devait être fait à son corps inanimé, qu'il l'offrit à Dieu son Père, et l'accepta de plein gré; c'est pourquoi il mérita par l'offrande et l'acceptation de cette plaie sanglante.

Ainsi, ô Jésus! tous les moments de votre vie souffrante sont pleins de mérites, et dès l'instant de votre conception immaculée, votre âme très-sainte, douée de l'usage de la liberté et abondamment éclairée, eut des mérites infinis. Et quoique vous n'eussiez pas cessé de mériter jusqu'à la mort, vous méritiez de nouveau et par de nouveaux titres ce qui vous était acquis dès le commencement; ou bien peut-être par vos actions méritoires formées en divers lieux, en divers temps et en diverses occasions, vous méritiez aux hommes les grâces qui leur sont départies en divers états et diverses rencontres. O Jésus! qui

n'admirera votre courage et vos sacrifices, plus généreux infiniment que n'ont été les combats des monarques victorieux, qui ont gagné des empires et les richesses des provinces de la terre par leurs victoires ? Car retranché dans le champ clos et fermé du sein de la Vierge, par les affections de votre cœur, petit de corps, grand de courage et de vertu, vous domptiez les puissances des démons, vous vous acquériez plus que ne valent tous les empires du monde, vous fermiez les portes des enfers, et vous ouvriez celles du Paradis. Oh ! que de merveilles capables de causer partout des extases ! Qui les pourrait concevoir par pensées ? Car *avant que l'enfant pût nommer son père et sa mère*, dit le Prophète, *la force de Damas et les dépouilles de Samarie seront ravies* (Isa. 8), l'enfer sera dépouillé, ses tyrans vaincus et la terre subjuguée. Et cependant il continue le cours de sa victoire l'espace de trente-quatre ans. O Jésus ! qui vous est semblable en mérites ? Malheureux que je suis d'avoir si longtemps vécu dans le monde sans vous connaître. Depuis que j'ai été appelé à votre connaissance, j'ai perdu tant d'heures, tant de jours, tant de semaines, tant de mois et d'années, sans faire aucun progrès dans la pratique des œuvres spirituelles. Il n'en sera plus ainsi, mon Dieu : *Et j'ai dit : Je commence maintenant* (Ps. 76), pour persévérer jusqu'à la mort, après laquelle, s'il me doit arriver quelque disgrâce et quelque ignominie, je l'accepte dès maintenant, et me soumets pour l'amour de vous à la souffrir, et pardonne à ceux qui me la feront. Car ainsi mon Rédempteur s'est comporté, prévoyant la lance qui le devait transpercer après sa mort.

SEIZIÈME MÉDITATION.

CE QUE JÉSUS-CHRIST A MÉRITÉ POUR SOI, POUR LES ANGES ET POUR LES HOMMES.

I. Considérez que Jésus-Christ a mérité plusieurs choses pour lui-même, c'est à savoir la résurrection et la gloire de son corps, l'exaltation de son nom, avec la gloire et l'honneur dans tout le monde, et la qualité de juge des vivants et des morts. C'est ce que signifient ces paroles sacrées : *Il a fallu que Jésus-Christ souffrît ainsi, et qu'ainsi il entrât en sa gloire* (Luc, 24). *Il s'est humilié lui-même, s'étant rendu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix, c'est pourquoi Dieu l'a exalté, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom* (Phil. 2), c'est-à-dire l'a rendu glorieux dans l'univers, et l'a fait reconnaître grand et admirable. *Nous voyons Jésus,* dit encore saint Paul, *couronné de gloire et d'honneur, à cause des souffrances de sa mort* (Héb. 2). La raison de ces vérités est que c'est chose plus parfaite d'acquérir quelque bien par son propre mérite, car c'est être en certaine manière la cause de son bien. C'est pourquoi Jésus-Christ, qui a toutes les perfections possibles, s'est acquis noblement, et à la pointe de l'épée, plusieurs avantages glorieux, lesquels lui avaient été différés depuis sa conception, afin qu'il les eût ensuite à titre de récompense. C'est pourquoi il n'a pas mérité la béatitude essentielle de son âme; ni pareillement ses grâces habituelles et sa science infuse; car, quoique peut-être il eût pu mériter toutes ces choses très-grandes par les œuvres qui devaient suivre, ainsi qu'un soldat plein de cœur, à qui le roi donne un cheval et des armes, les peut mériter peu après par sa valeur, toutefois ces choses lui ayant été données au temps précis auquel elles lui étaient dues raisonnablement, à cause de son union avec le Verbe, c'est une marque qu'elles lui ont été données comme choses conformes à son être, non pas

comme des récompenses, ainsi que nous pouvons le dire de son esprit et de ses facultés naturelles. Au reste, nous pouvons méditer ici que Jésus-Christ glorifiera son Père éternel, afin de mériter d'être glorifié de lui : *Moi*, dit-il à son Père, *je vous ai glorifié sur la terre, j'ai consommé l'œuvre que vous m'avez donnée à faire, et maintenant glorifiez-moi, mon Père.* Et il avait dit auparavant : *Mon Père, voilà l'heure; glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie* (Jean, 17). Toutes ces paroles sont remarquables; car Jésus-Christ a glorifié son Père en quatre manières. 1° En prêchant son nom sur la terre et en le faisant connaître; 2° en faisant des prodiges et des miracles en son nom; 3° en lui en attribuant tout l'effet; 4° en les référant à sa gloire, les faisant pour son amour. En récompense de quoi le Père éternel a glorifié son Fils en quatre choses. 1° En son humanité, lorsqu'il l'a ressuscité et placé à sa droite sur un trône de gloire; 2° en ses œuvres, lui donnant le pouvoir de faire des miracles très-grands, soit avant, soit après la résurrection, afin qu'il fût reconnu le vrai Fils de Dieu; 3° En la Foi des fidèles qui ont le sentiment de ses grandeurs, et l'ont en estime de Dieu; 4° dans la puissance de juge, laquelle il exerce particulièrement sur toutes les âmes au sortir de leurs corps, qu'il exercera généralement sur toutes au grand jour du jugement dernier. Que si l'on objecte ici que Jésus-Christ n'est pas venu pour lui-même, mais pour les hommes seulement, nous répondrons qu'en méritant pour lui-même, il n'en a pas moins mérité pour les hommes, qui trouvent en lui un exemple parfait qu'il leur a voulu laisser de mériter pour eux-mêmes, dans toutes les peines et les mépris de cette vie présente, et de glorifier Dieu, afin d'être glorifiés de lui, et d'être glorifiés pour le glorifier.

Partant, suivons l'exemple de Jésus; après avoir admiré qu'il ait tant mérité pour lui, méritons pour nous à son imitation; glorifions Dieu ici-bas de toutes les manières possibles, afin de mériter d'être glorifiés de lui; car c'est sa parole et sa promesse infaillible : *Quiconque me glorifiera, je le glorifierai, et ceux qui m'auront méprisé seront infâmes* (1. Rois, 2). Annonçons toutes ses grandeurs aux hommes de la terre, et parlons de lui hautement pour le faire connaître et aimer; faisons nos œuvres en son nom, rendons-lui-en toute la gloire, et référons-les avec pureté d'intention à cette même gloire. Et s'il a fallu que Jésus-Christ ait

acquis la glorification de son corps par le mérite de ses souffrances, acceptons de bon cœur les souffrances de cette vie, afin qu'elles nous fraient et nous ouvrent le chemin aux félicités de l'autre. Et si encore Jésus ne désire d'être glorifié que pour glorifier son Père éternel, *Glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie* (Jean, 17), désirons aussi, par les mérites de nos œuvres, d'acquérir la gloire du Paradis, non tant pour notre consolation que pour la glorification de Dieu qui y doit être plus grande. O Jésus, auteur et exemple de tout bon mérite! donnez-nous la grâce d'accomplir toutes ces choses, et de vous dire souvent dans l'union des esprits bienheureux : *L'agneau qui a été mis à mort est digne de recevoir la vertu et la divinité, et d'être manifesté et reconnu pour le Dieu très-fort et tout-puissant* (Apoc. 5).

II. Considérez que Jésus-Christ a aussi mérité aux anges les grâces qui leur furent données dans leur création, et même la gloire pour ceux qui s'y conservèrent. Ce point est controversé parmi les grands théologiens; plusieurs contestent cette vérité; mais comme elle est glorieuse à Jésus-Christ, l'inclination que nous devons avoir à maintenir et à défendre ce qui lui est plus honorable, nous doit porter à rechercher ce qui la peut plus fortement appuyer. J'aime mieux, dit le Docteur subtil dans une question approchante de celle-ci, en recommandant Jésus-Christ, dire plus que moins de la louange qui lui est due, si par ignorance je dois tomber dans l'excès ou le défaut. Le divin saint Denis, qui a mieux connu ce qui convient aux anges qu'homme du monde qui soit venu après lui, semble autoriser ce parti, disant que Jésus est le principe de l'action divine et de la sainteté de toute hiérarchie; si bien qu'à ce propos la sainteté des hiérarchies des anges et leurs actions divines reconnaissent Jésus-Christ pour leur principe et pour leur cause; c'est à savoir pour leur principe moral et méritant (1). Le grand saint Grégoire en dit autant en expliquant ces paroles : *Il n'y a aucun hors de vous?* Il faut sous-entendre, dit-il, aucun qui soit saint, parce qu'aucun des hommes et des anges n'est saint que par Jésus-Christ. Et parce que l'on pourrait éluder ce passage, rapportant les grâces et la sainteté des anges à sa divinité, il ajoute peu après : Personne

(1) D. Eccles. Hierar. c. 1.

n'est élu qu'en lui ; ce qui se rapporte tellement à sa divinité, que cela n'empêche pas que l'on n'y entende son humanité. Le Docteur angélique semble aussi embrasser cette opinion, en expliquant ces paroles de saint Jean : *Nous avons tous reçu de sa plénitude*, les Apôtres, les Patriarches, les Prophètes, et les justes qui ont été, qui sont et seront, et aussi tous les anges. Car saint Jean parle en ce lieu de la plénitude des grâces de Jésus-Christ, et d'une plénitude telle qu'elle s'épanche et reflue sur les autres par influence et effusion sur tous les justes et même sur les anges; et partant il se peut inférer que, comme les justes ont la grâce en vertu des mérites de Jésus-Christ, les anges l'ont eue de la même manière. Avant saint Thomas, saint Cyrille d'Alexandrie avait eu la même pensée sur ce texte de saint Jean : *Nous avons tous reçu de sa plénitude ;* car, dit-il, (1), toute créature, non-seulement visible, mais aussi invisible, est participante de Jésus-Christ ; les Anges et les Chérubins ne sont pas saints autrement que par le seul Jésus-Christ dans le Saint-Esprit. Après ces autorités, plusieurs auteurs plus récents ont soutenu cette opinion, laquelle est très-aisée à entendre pour tous ceux qui ont de vrais sentiments de l'ordre des décrets de Dieu, qui est tel qu'il n'a rien décrété touchant le monde et l'Incarnation, sans avoir eu premièrement, par une science moyenne, la connaissance que, créant le monde dans l'état où il l'a créé, les anges et les hommes pourraient être sanctifiés en vertu des mérites de Jésus-Christ, s'il l'envoyait sur la terre après le péché ; car ayant cette connaissance, il a voulu que les anges et les hommes aient été sanctifiés en vertu des mérites prévus de son Fils incarné. Si bien que, comme Abel, Noé, Abraham (2) et tous les saints et saintes qui furent avant l'Incarnation reçurent la grâce en vertu des mérites qui devaient être en Jésus-Christ, il en est de même des anges. Par ce moyen, Jésus est plus exalté, et ses mérites inépuisables en sont plus utilement et plus glorieusement employés, et il est aussi parfaitement le chef suprême des anges que des hommes. Si bien que le Dieu-Homme est le principe universel de toute sanctification, il est le chef et le roi dans l'ordre de la grâce et de la gloire. L'on ne doit pas dire pourtant qu'il soit le

(1) L. 9. de Adoratione in Spiritu. — (2) Idem. l. 7. Glaphir. In Genes.

Rédempteur des anges comme des hommes, parce que pas un des anges n'a été délivré du péché après y être tombé, comme les hommes, qui, captifs du péché, sont délivrés et rachetés par Jésus-Christ. Il doit donc être appelé le justificateur des anges, leur illuminateur, leur sanctificateur, leur glorificateur, mais spécialement le Rédempteur des hommes pour lesquels il a offert son sang comme prix de leur rachat. Ce qu'il n'a point fait à l'égard des anges pécheurs, lesquels, il n'a pas voulu retirer de leurs péchés, car, dit saint Paul : *Il n'a jamais pris les anges, mais la semence d'Abraham* (Héb. 2), c'est-à-dire qu'il n'a pas arrêté, par une conversion effective, les anges pécheurs qui s'écartaient de lui, mais les hommes seulement.

Cependant admirons cette grandeur de Jésus, qui mérite tous les biens spirituels de la grâce et de la gloire aux anges bienheureux. Et lui, qui dans la terre est la rédemption des hommes, est dans les cieux la fermeté et le trésor des anges. *Anges du Seigneur, bénissez* donc *le Seigneur, louez-le, et le surexaltez en tous les siècles des siècles* (Daniel, 3). *Du haut des cieux, louez le Seigneur, louez-le, tous ses anges* (Ps. 148). *Que tous ses anges l'adorent* (Héb. 1). Oh! je me réjouis, mon Seigneur, que vous ayez combattu pour eux sur la croix, comme ils ont combattu pour vous contre Lucifer au commencement de leur création, employant à votre défense ce qu'ils reçurent de vos mérites! O Jésus! vivez toujours chéri et adoré de tous les anges qui ont reçu de votre plénitude, et vous reconnaissent pour l'auteur de leur félicité, pour la voie, la vérité et la vie! Oh! quelle gloire aux hommes par-dessus les anges! Un homme est Dieu, et un ange n'est pas Dieu, et les anges tiennent leur grâce d'un homme, et non pas les hommes d'un ange.

III. Considérez que Jésus-Christ a mérité aux hommes non-seulement la rémission du péché, la grâce sanctifiante, la gloire éternelle, mais aussi la Foi, la grâce excitante et toutes les dispositions et les pieux mouvements requis à la sanctification et au salut. Ces vérités sont expresses en l'Ecriture sainte : *Etant ennemis,* dit saint Paul, *nous avons été réconciliés à Dieu par la mort de son Fils* (Rom. 5). En quoi Jésus-Christ nous a préférés aux anges pécheurs, pour les péchés desquels, par un jugement admirable et qu'il n'est pas loisible de rechercher, il n'a pas donné sa vie; si bien que pas un ange pécheur n'a

été relevé de son offense. Ensuite, pour ce qui regarde la grâce sanctifiante, saint Paul dit encore que Jésus-Christ nous l'a méritée : *Il nous a gratifiés* (rendus agréables) *par son Fils bien-aimé* (Eph. 1) ; et puis : *Jésus-Christ s'est livré lui-même pour l'Eglise, afin qu'il la sanctifiât.* Et en un autre lieu il parle de sa gloire : *Afin qu'étant justifiés par la grâce, nous soyons héritiers de la vie éternelle* (Tit. 3). Au reste, la difficulté est plus grande touchant la Foi, les grâces excitantes et les dispositions qui devancent la justification ; mais saint Paul, le prédicateur des grandeurs de Jésus, en rend encore témoignage : *Il nous a bénis par Jésus-Christ de toute bénédiction spirituelle* (Eph. 1). Il n'excepte rien, tous les biens spirituels coulent de la source abondante de ses mérites. Il dit ailleurs : *Il nous a appelés de sa vocation sainte, qui nous a été donnée par Jésus-Christ* (II. Tim. 1). Enfin le Concile de Trente (1) nous oblige de croire que le commencement de la justification des personnes d'âge provient de la grâce prévenante de Dieu par Jésus-Christ, et il déclare nettement que la Foi nous est donnée par lui-même ; et le séraphique Docteur dit de plus que, par son mérite, le Saint-Esprit nous est envoyé, comme aussi les esprits angéliques, par la vertu desquels notre adversaire est vaincu. Après cela quelqu'un pourrait-il bien encore contester, avec l'hérétique Pélage, que Jésus-Christ n'a paru sur la terre que pour nous donner des enseignements et des exemples de bien vivre? N'est-ce pas le dépouiller de sa qualité de Sauveur et de Rédempteur? Cependant ce n'est pas le terme de tous ses mérites pour les hommes; il a mérité aussi toutes les aides de grâce qui se donnent aux âmes déjà sanctifiées, afin qu'elles deviennent plus saintes, comme aussi le don de persévérance et la rémission des peines temporelles, qui nous sont pardonnées après nos satisfactions présentes de cette vie. Que dire de plus? les pénalités qui nous restent après le péché originel, pour nous servir d'exercice dans la vertu, seront encore abolies par son mérite dans la résurrection glorieuse de nos corps, parce qu'il a mérité le salut des corps aussi bien que des âmes, comme le péché d'Adam avait ruiné nos corps aussi bien que nos âmes.

Reconnaissons pour toutes ces choses les obligations indici-

(1) Trident. Sess. 6. c. 6. c. 7.

bles que nous avons envers l'Homme-Dieu Jésus-Christ. Gloire, amour, adoration et louanges à Jésus par tous les esprits du monde, en reconnaissance de ses mérites. O Sauveur du monde! que suis-je dans l'ordre de la grâce sans vous, qu'un pauvre néant? Je reconnais, ô mon très-cher réparateur, que vous êtes la vive et véritable source de tout bien spirituel! Oh! que je ne sois pas frustré pour un seul moment de ma vie de la participation de vos mérites; faites, par votre miséricorde, qu'ils me soient appliqués pour mon salut et pour votre gloire éternelle.

DIX-SEPTIÈME MÉDITATION.

DE LA SOUMISSION ET DE LA SERVITUDE DE JÉSUS-CHRIST.

I. Considérez que Jésus-Christ était soumis à Dieu selon sa nature humaine, obligé à ses commandements et dépendant de son domaine souverain. La raison en est que sa nature humaine, nonobstant son union, demeura toujours créature; or, c'est une chose si propre à la créature, c'est pour elle une condition si nécessaire, et une qualité si intime et si naturelle de dépendre de Dieu et de lui être sujette, qu'il est impossible qu'elle en soit exempte. Car Dieu étant le créateur de l'univers, et ayant tout formé de rien et conservant tout par sa toute-puissance, la créature lui appartient, et elle n'est pas à elle-même, mais à lui. Qu'y a-t-il tant à toi que toi-même, dit saint Augustin (1), et qu'y a-t-il moins à toi que toi-même, si tu es à un autre que toi? Car, comme tout ce qu'est l'animal domestique est à l'homme, aussi bien davantage tout ce qu'est l'homme est à Dieu. En effet, Dieu ne peut manquer d'être ce qu'il est, il ne peut être privé de son droit, et il n'y a rien qui puisse diminuer son domaine vraiment inaliénable; donc Jésus-Christ, en tant qu'homme, lui a été sujet et soumis. C'est pourquoi il

(1) Tract. 29, In Joan.

appelle Dieu son Seigneur : *O Seigneur! parce que je suis votre serviteur et le fils de votre servante* (Ps. 115), et il dit en termes exprès que son Père est plus grand que lui, c'est-à-dire qu'il est supérieur, et lui qu'il est inférieur : *Mon Père est plus grand que moi* (Jean, 14). De là vient qu'il a été assujetti à telles lois qu'il a plu à son Père de lui imposer, savoir : la loi naturelle, par laquelle il était tenu d'adorer Dieu, d'honorer sa Mère, de ne point mentir ni transgresser aucune partie du Décalogue, en tant qu'il comprend les pures lois de la nature; car pour ce qui est du jour du Sabbat, qui était une loi cérémonielle insérée dans la loi naturelle, il n'y était pas obligé, non plus qu'aux autres préceptes de la loi mosaïque, lesquels Dieu ne donna que pour ceux qui prendraient naissance d'Abraham par voie de la génération ordinaire ; c'est pourquoi, lui qui était né d'une Vierge, ne fut pas sujet à cette loi, bien qu'il l'observât très-exactement par humilité et par charité, pour ne point scandaliser les Juifs, qui se fussent offensés, s'il eût fait autrement. Au reste, Dieu ne l'ayant pas voulu assujettir au joug de la loi de Moïse, il l'a voulu assujettir au joug de la croix par un commandement exprès qu'il lui fit de mourir, comme il se peut recueillir des paroles de saint Jean : *J'ai reçu ce commandement de mon Père ;* et encore : *Comme mon Père m'a donné le commandement, je l'accomplis* (Jean, 10 et 14), afin qu'il mourut par obéissance, et qu'en obéissant jusqu'à la mort, il sauvât le monde que le premier homme avait perdu en désobéissant, selon les termes de l'Apôtre : *Comme par la désobéissance d'un homme plusieurs ont été fait pécheurs, ainsi par l'obéissance d'un seul plusieurs seront justifiés* (Rom. 5). Et quand Dieu le Père ne lui eût point donné ce commandement en termes exprès et par autorité, mais seulement qu'il lui eût insinué et fait connaître que c'était son désir, et que sa mort était nécessaire pour le salut du genre humain, il y était obligé par la loi naturelle et la loi de Charité, qui obligent les hommes à exposer leur vie corporelle pour la vie spirituelle du prochain. Et quoique sa vie fût d'un prix infini, considérant toutefois qu'il n'y allait que de la perdre pour trois jours seulement, après lesquels il la devait reprendre glorieuse dans la résurrection, il était tenu de l'exposer pour le salut de tout le monde, même dans le cas qu'il n'en eût pas reçu le commandement spécial et exprès.

Admirez en cette considération que, tant s'en faut que le domaine de Dieu ait été amoindri par l'Incarnation, il a été agrandi au contraire d'une excellente manière ; car auparavant Dieu était le Seigneur des pures créatures seulement, et après ce mystère il est le Seigneur d'un Dieu, et un Dieu lui est soumis. O grandeur du mystère de l'Incarnation d'établir une dignité infinie dans l'être créé, et de faire que la Majesté suprême soit parfaitement et dignement servie par un sujet divin et infini en sa personne ! O Jésus humble, grand et admirable ! vous êtes le vassal et le souverain tout ensemble, et avant vous la divinité ne pouvait être servie ni des hommes ni des anges d'un service qui fût proportionné à son infinité. Il y avait bien un Dieu infiniment adorable ; mais il n'y avait pas de sujet propre à lui rendre la soumission qui lui était due. Mais vous, ô Jésus ! vous êtes ce sujet infini, pour satisfaire pleinement. Oh ! que vous êtes admirable en votre sujétion (1).

II. Considérez que Jésus-Christ en tant qu'homme est aussi serviteur de Dieu. L'Ecriture sainte autorise cette considération, parce qu'il est qualifié du nom de serviteur : *Voilà mon serviteur, je le recevrai*, dit Dieu en Isaïe. *Ne crains pas mon serviteur Jacob* (Isa. 42, 44) : Et en un autre endroit : *Mon serviteur sera exalté;* et encore : *Mon serviteur en justifiera plusieurs.* Et en Zacharie : *Voilà, j'amènerai mon serviteur en Orient* (Zach. 3). Et dans saint Paul : *Il s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'un serviteur* (Phil. 2). Mais d'ailleurs un Souverain-Pontife conteste fortement, et ne peut souffrir que le nom de serviteur soit attribué à celui qui est le Seigneur du ciel et de la terre, et après avoir allégué les passages de l'Ecriture, où il est appelé Seigneur de toute créature, il s'enflamme de colère contre un prélat d'Espagne et ses adhérents qui l'appelaient serviteur. Paul, dit ce Souverain-Pontife, le vaisseau d'élection, enseigne : *Que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de son Père* (Philip. 2). Pourquoi, d'une oreille sourde et d'un cœur couvert des ténèbres de l'erreur, passez-vous en lisant ce lieu de l'Ecriture ? Paul dit que la langue n'est pas confuse d'aboyer qu'il est serviteur et adoptif ? Cette langue qui parle des folies doit être coupée par morceaux, et doit être hachée, s'il faut que je le dise,

(1) Le Cardinal de Bérulle, Discours 2, des Grandeurs de Jésus.

en mille pièces. Saint Jean Damascène soutient le même parti, et dit qu'il n'est pas loisible d'appeler Jésus-Christ serviteur, et que s'il est ainsi appelé, ce n'est que de nom seulement, ayant pris pour notre salut la forme et la ressemblance d'un serviteur, bien qu'en vérité il ne l'ait pas été ; car encore bien que l'humanité, considérée hors du Verbe, soit de condition servile et sujette à l'ignorance, toutefois, ayant eu l'honneur de l'alliance du Verbe, elle ne retient plus rien de l'état de servitude, non plus que de l'ignorance. C'est, dit son interprète, comme si une pauvre fille avait été choisie par le roi pour être reine et son épouse, après son mariage elle n'est plus pauvre fille et elle ne doit pas être nommée ainsi. Ou bien, c'est comme le corps, qui de soi-même est inanimé, chétif et misérable, mais par son union avec l'âme devient fort, robuste et honnête. Il en est de même de l'humanité conjointe à la Personne du Verbe. Elle n'a point transmis ses bassesses au Verbe ; mais plutôt le Verbe l'a rendue participante de sa noblesse et de sa dignité. De ces discours il résulte qu'il n'est pas aisé de résoudre cette difficulté. Ajoutez que Jésus-Christ, en tant qu'homme, est le Fils de Dieu par nature, et, participant aux grandeurs de Dieu, il est assis à sa droite. Or, il n'appartient pas au serviteur d'entrer en communication d'honneur et d'égalité avec son maître. La servitude le prive et l'exclut de cette prétention à laquelle il n'a aucun droit. Ces considérations ont donné sujet aux théologiens de distinguer deux sortes de servitudes, l'une vile et déshonorante, qui est introduite par les lois civiles pour la punition des méchants : servitude honteuse et contrainte qui rend les hommes infâmes et méprisables. Et sans doute Jésus-Christ n'a point été serviteur en cette matière ; car cette bassesse était indigne de sa personne royale. L'autre servitude est naturelle et honorable pour la créature à l'égard de Dieu, lequel servir est régner ; et toute créature est sujette à Dieu de cette sorte de servitude, et son plus grand honneur est de faire ses volontés. Et c'est en ce sens que l'Ecriture sainte qualifie Jésus-Christ, en tant qu'homme, de serviteur de Dieu. Aussi, comme cette servitude est honorable, elle n'intéresse pas la noblesse de la filiation ; c'est pourquoi il est en la maison du Père éternel, Fils et serviteur tout ensemble, toujours Fils et toujours serviteur, seul Fils propre par nature entre tous les enfants de Dieu, et seul ser-

viteur de Dieu. Seul serviteur choisi, qui sert Dieu d'une sorte de service qui n'appartient qu'à lui, servant à effacer les péchés de la terre, à satisfaire à sa justice, et à le réconcilier parfaitement avec la nature humaine ; ce qui surpasse la puissance de toute créature séparée de la grâce incréée. C'est enfin ce serviteur choisi, qui seul sert Dieu, comme il est digne d'être servi, c'est-à-dire d'un service infini et exclusif, l'adorant d'une adoration infinie, comme il est infiniment digne d'être servi et adoré. Ainsi il est très-vrai que Jésus-Christ, selon son humanité, est le plus grand de tous les serviteurs de Dieu, et qui a rendu à sa gloire les services les plus notables et les plus importants dont les fruits demeureront en toute éternité. Et si les Pères ont avancé le contraire, ç'a été en réfutant des hérétiques qui étaient vrais Nestoriens, c'est-à-dire divisant Jésus-Christ en deux personnes, et l'appelant serviteur, plutôt que de l'appeler Fils de Dieu par nature. Car tel était Elipand, évêque, et tous ses adhérents, comme il paraît dans l'histoire de l'Eglise et dans le discours de saint Jean Damascène, qui dit que ceux qui appellent Jésus-Christ serviteur le coupent en deux, comme faisait l'hérétique Nestorius. Que dès lors, ils ont dû être condamnés, parce qu'ils mettaient leur maître et Seigneur en une servitude qui lui était honteuse, et qui le privait de sa qualité de Fils et de l'état des grandeurs que possède son humanité par la cession glorieuse de sa personnalité, et l'investiture précieuse de la subsistance du Verbe, qui l'élève au-dessus de toutes les grandeurs créées du ciel et de la terre.

Etonnez-vous de l'humanité du Fils de Dieu qui se qualifie du titre de serviteur. Que ceci vous attendrisse le cœur, dit une âme sainte, pour en aimer davantage votre époux ; car il n'y a point d'esclave qui dise de bon cœur qu'il l'est, et il semble que le bon Jésus se tienne honoré de l'être. O Père éternel, que cette humilité est de grand mérite ! En cette considération, donnez-vous tout à lui, disant de toute votre affection : O Homme-Dieu ! ô Jésus ! en l'honneur de votre servitude, je m'offre et me présente à vous, je vous dédie et consacre ma vie de nature et de grâce (1). Et vous voyant, à titre de serviteur de Dieu, abaisser votre grandeur suprême sous une vie humble

(1) Sainte Thérèse, *Chemin de la Perfection*, c. 24.

et laborieuse, je me rends esclave de votre grandeur. Je me donne tout à vous, ô Jésus! et à votre humanité sacrée, par l'humanité de ma servitude qui vous est due, et pour la grandeur à laquelle elle est élevée, et pour l'abaissement auquel elle s'est réduite pour mon amour. A cette intention et à cette fin, je vous soumets mon âme, ma vie et mes actions, en état d'assujettissement, de dépendance et de servitude, ainsi que votre humanité sacrée a été en état de sujétion, de dépendance, de servitude à l'égard de la Personne divine.

III. Considérez que Jésus-Christ s'est abaissé jusqu'à souffrir toutes les duretés d'une condition servile, pour nous servir dans l'œuvre de notre salut et de notre réconciliation avec son Père : *Tu m'as fait servir,* dit-il par Isaïe, *à tes péchés, tu m'as fatigué par tes iniquités* (Ch. 43), c'est-à-dire, pour tes péchés, tu m'as fait prendre la chair, les peines et les travaux d'un serviteur, la croix et le supplice d'un esclave. En effet, ce qui arrive à un serf s'est trouvé en Jésus-Christ pour l'accomplissement de notre salut, et il n'y a rien de si ignominieux dans la condition des esclaves qui n'ait été en lui pour servir aux affaires de notre âme. Un esclave est vendu à deniers comptants comme une bête de service, et Jésus-Christ a été vendu trente deniers pour nous acheter la vie de la grâce; un esclave est souvent traité fort rudement par ceux qui l'ont acheté, qui lui donnent peu de repos, et le mettent dans les plus rudes travaux; mais quel traitement plus impitoyable que celui que Jésus-Christ reçut des Juifs et des soldats? Il fut chargé de chaînes et de liens; il fut mené à Anne, d'Anne à Caïphe, et de Caïphe à Pilate; de Pilate à Hérode, et d'Hérode à Pilate. Le serf est employé aux choses les plus viles de la maison, il porte et ôte les ordures de la maison, pour la rendre plus nette devant les yeux du père de famille; et Jésus a porté nos ordures et nos iniquités sur soi, pour rendre son Eglise sans tache en la présence du Père éternel. Le serf est sujet au mépris et à la risée du monde, comme Samson captif des Philistins, comme les Israélites dans la captivité de Babylone; mais quel plus grand outrage que celui qui fut fait à Jésus-Christ, quand on le traita comme un fou, quand on le revêtit par dérision d'une robe blanche, dont on se fit comme un jouet, en lui prêtant le personnage d'un roi? L'esclave est nourri des

plus mauvais aliments de la maison; et quel plus misérable repas que celui de Jésus-Christ sur la croix, où il est abreuvé de fiel et de vinaigre et couvert d'opprobres? Le serf est puni du supplice ignominieux du fouet et de la croix, et quel autre supplice a enduré Jésus-Christ que celui des esclaves, c'est à savoir la croix? Car l'orateur romain emploie toutes les ressources de son esprit, dit Lactance, et s'efforce de tous les nerfs de son éloquence, pour montrer que c'était un crime d'y attacher un citoyen de Rome, parce qu'elle n'appartenait qu'aux serfs.

Admirez donc l'anéantissement de Jésus-Christ pour exalter les hommes, en proportion de ce qu'il s'est abaissé et rendu vil pour eux; car il lui appartenait, en tant qu'homme, et c'était chose due à son humanité unie personnellement au Verbe, de vivre toujours d'une vie bienheureuse, d'une vie glorieuse et d'une vie triomphante, et cependant il se soumet à vivre d'une vie laborieuse, d'une vie servile et d'une vie souffrante. Que si la charité de l'évêque saint Paulin est si estimée, lorsqu'il se vendit à des barbares, pour déliver de la captivité le fils d'une pauvre veuve, quel sentiment ne devons-nous pas avoir de la charité du Fils de Dieu, qui nous met en liberté par sa servitude? O anéantissement d'amour! demandez-lui que, par sa grâce et sa puissance, et qu'en l'honneur du service qu'il a rendu, non-seulement au Père éternel, mais qu'il a daigné rendre aux hommes mêmes, tous les hommes le connaissent, contemplent ses humiliations parmi ses grandeurs, et ses peines dans sa félicité, afin qu'ils l'aiment et le servent; car s'il a travaillé jour et nuit, et s'il a souffert tant d'ignominies et de cruels supplices pour notre bien, ne sommes-nous pas les plus ingrats du monde, si nous ne le payons de retour autant qu'il est en notre pouvoir, et si nous refusons d'être humiliés et abaissés pour lui? Ah! si Jésus se rend ainsi notre esclave et notre serviteur, ne serons-nous pas les serviteurs et les esclaves de Jésus? Si Jésus se fait esclave de nos offenses, ne serons-nous pas les esclaves de son amour? S'il se rend esclave de nos malheurs et de nos misères, ne serons-nous pas esclaves de sa grandeur et de sa gloire, et s'il daigne se rendre ainsi comme l'esclave des serviteurs, ne serons-nous pas les esclaves du Fils, et du Fils unique de Dieu? Oui, très-grand et très-admirable Jésus! nous

serons vos serviteurs en cette vie passagère, et nous le serons d'une nécessité volontaire en la vie éternelle, à la vue de vos grandeurs adorables.

DIX-HUITIÈME MÉDITATION.

DE L'ORAISON DE JÉSUS-CHRIST.

I. Considérez que Jésus-Christ a souvent prié dans sa vie : *Il alla sur la montagne pour prier, et il passait la nuit en oraison,* dit saint Luc (Luc, 6), et lui-même dit au prince des Apôtres : *Pierre, j'ai prié pour toi, afin que ta Foi ne défaille pas* (Luc, 22). Ce qui lui était très-convenable pour quatre raisons (1) : c'est à savoir, pour mériter, pour nous donner un exemple de prier, pour montrer qu'il était vrai homme, et encore pour s'acquitter de sa charge. Premièrement, il était convenable que Jésus-Christ priât pour mériter, car, par son oraison, il nous a obtenu et mérité plusieurs bienfaits de Dieu que nous étions peu dignes de recevoir. Secondement, pour donner l'exemple de prier, et exciter ses disciples et autres personnes à l'étude de l'oraison, laquelle est des plus nécessaires pour vaincre les efforts de notre adversaire. C'est pourquoi il disait à ses disciples : *Veillez et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation* (Matth. 26). Troisièmement, il était convenable que Jésus-Christ priât, pour nous témoigner qu'il était vrai homme et vraiment envoyé de Dieu ; de là vient que faisant sa prière pour la résurrection du Lazare, il ajouta : *Je l'ai dit pour le peuple qui m'environne, afin qu'ils croient que vous m'avez envoyé* (Jean, 11). Quatrièmement, pour s'acquitter de son office ; car il avait la dignité de prêtre et de pontife, de là vient que, comme il lui appartenait d'offrir des sacrifices pour les péchés, aussi il lui con-

(1) D. Bonav. In. 3. Dist. 17. Art. 2. Q. 1.

venait de prier pour les pécheurs, selon qu'il est dit en l'Epître aux Hébreux : *Tout pontife pris d'entre les hommes est établi pour les hommes sur les choses qui regardent Dieu* (Ch. 5). On ajoute à ces quatre raisons, que Jésus-Christ a prié pour exercer un acte de la vertu de religion. Tellement que, comme il a voulu en sa vie produire des actes de Charité, de miséricorde, de patience, de bénignité, de justice, de force, d'abstinence, d'obéissance, il a voulu aussi produire des actes de la vertu de religion. Enfin il a prié pour obtenir plusieurs biens; car, comme Dieu a voulu que les hommes ne fussent point rachetés, sinon par sa mort, ainsi il a voulu que plusieurs choses n'arrivassent que par l'entremise de la prière. Car, dit le séraphique Docteur, quand Dieu dispose ou veut faire quelque chose, il ne le veut pas en tous cas et en tout évènement, mais certain cas posé et certaines conditions y intervenant, ainsi qu'il a disposé de nous sauver, si toutefois nous voulons faire de bonnes œuvres et y persévérer. De même, il faut entendre qu'il a déterminé de nous faire plusieurs biens, si Jésus-Christ s'y emploie et prie pour leur accomplissement. De là vient qu'il a prié en cette vie, quoiqu'il sût bien ce qui devait arriver, et qu'il prie encore aujourd'hui dans le ciel, non-seulement en représentant ses plaies et ses souffrances à son Père éternel, mais aussi en lui demandant humblement plusieurs choses qu'il sait ne devoir arriver qu'à sa prière; car cela témoigne mieux sa Charité à notre égard, et d'ailleurs, quoiqu'il soit en puissance et en toute grandeur dans le ciel, il n'est pas indigne de son humanité glorieuse de se soumettre au Dieu infini et immense pour la gloire duquel elle est exaltée, et c'est pourquoi saint Paul dit de lui : *Qui est à la droite de Dieu, qui aussi interpelle pour nous* (Rom. 8); et ailleurs : *Vivant toujours pour interpeller pour nous* (Héb. 7); et saint Jean dit : *Nous avons un avocat devant le Père, Jésus-Christ* (1. Jean, 2).

Apprenons de ces considérations à faire grande estime de l'oraison; car si elle se trouve si convenable et même si nécessaire à Jésus-Christ, le Fils de Dieu rempli de gloire et de majesté, combien plus conviendra-t-elle aux serviteurs et leur sera-t-elle nécessaire? Et si Jésus-Christ même, dans le ciel et au milieu de sa splendeur et de son triomphe, a encore l'usage de l'oraison, quoiqu'il soit exempt de toute crainte et de

toute souffrance, qu'y a-t-il en votre vie qui vous doive exempter de faire des prières? O Dieu immense et éternel! qui avez voulu être servi par les hommes de corps et d'esprit, de langue et d'affection, purifiez nos cœurs par l'infusion de votre grâce, et retranchez de notre langue, par la discrétion et le silence chrétien et évangélique, toutes paroles vaines et superflues, afin, Seigneur, que notre esprit soit attentif vers vous, et que notre langue soit l'organe de votre louange et de nos très-humbles supplications, par lesquelles nous obtenions de votre miséricorde tout ce qui nous sera nécessaire pour la vie présente et pour la vie éternelle.

II. Considérez quelle a été l'oraison de Jésus-Christ, et qu'elle était assistée principalement de quatre compagnes, savoir : de révérence, de confiance, de persévérance et de ferveur. Premièrement, l'oraison de Jésus-Christ était accompagnée d'une révérence très-grande et très-profonde, laquelle il portait à la Majesté de Dieu, en priant tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. C'est ce que saint Paul nous a déclaré : *Dans les jours de sa chair, offrant des prières et des supplications avec de grands cris et des larmes à celui qui le pouvait retirer de la mort, il a été exaucé pour sa révérence* (Héb. 5). Ce mot de révérence est entendu par quelques-uns de la révérence passive, qui est la dignité de sa Personne égale et consubstantielle à celle du Père, à raison de laquelle il fut exaucé; d'autres l'ont entendu de la révérence active, tant intérieure qu'extérieure, par laquelle il respectait Dieu, en le priant, avec des sentiments indicibles de sa grandeur, des actes de piété et de religion et de très-profondes humiliations. Ce qui nous est témoigné par la posture et la composition de son corps, priant tantôt à deux genoux : *Ayant fléchi les genoux, il priait* (Luc, 22) : tantôt la face contre terre : *Il tomba sur sa face priant et disant* (Matth. 26) : tantôt fixant ses yeux tout dévots vers le ciel : *Ayant élevé ses yeux en haut, il dit : Père, je vous rends grâces* (Jean, 11). Or, comme l'intérieur s'accordait avec son extérieur, n'usant pas de feintes et de façons simulées, il faut croire que sa révérence intérieure, et le respect qu'il portait à Dieu dans son âme était très-grand. Secondement, son oraison fut accompagnée d'une grande confiance qu'il avait, non-seulement que Dieu pourrait l'exaucer, mais qu'il l'exaucerait en effet. C'est pourquoi quelquefois il commençait son

oraison par l'action de grâces, se tenant assuré d'obtenir ce qu'il allait demander : *Or, Jésus,* dit saint Jean, *ayant élevé ses yeux en haut : Mon Père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez écouté ; mais je savais que vous m'écoutiez toujours* (Ch. 11), c'est-à-dire m'exauciez. De là vient que la prière que le Prophète royal prédit qu'il devait faire est pleine de témoignages de sa confiance en Dieu, jusque-là que les Juifs lui reprochèrent cette grande confiance : *Je suis,* dit le Sauveur par la bouche du Psalmiste, *l'opprobre des hommes et le rebut de la populace. Tous ceux qui me voient m'insultent ; le mépris sur les lèvres, ils ont secoué la tête en disant : Il a mis son espoir en Dieu, que Dieu le délivre, que Dieu le sauve, puisqu'il se complaît en lui. C'est vous, mon Dieu, qui m'avez tiré du sein de ma mère ; vous êtes mon espérance, lorsque j'étais encore à la mamelle. Du sein de ma mère, j'ai été reçu entre vos bras, vous étiez mon Dieu, lorsque je suis sorti de ses entrailles* (Ps. 21). Où il est à remarquer que ce que dit Jésus-Christ qu'il fut reçu entre les mains de Dieu, dès le sein de sa mère, se peut entendre en deux façons : l'une, parce que son humanité, dépouillée de sa propre subsistance, fut reçue et soutenue en celle du Verbe : *J'ai été jeté entre tes mains dès le ventre de ma mère,* n'ayant pas de quoi me soutenir par moi-même ; l'autre, parce que son âme jeta toute sa confiance en Dieu pour opérer le grand mystère de la Rédemption et pour le salut si important des âmes ; d'où vient que sa prière fut toujours remplie de cette confiance. En troisième lieu, son oraison eut une merveilleuse persévérance comme celle qu'il fit au désert, que nous pouvons appeler une oraison, non de quarante heures seulement, mais de quarante jours et de quarante nuits qu'il employa en prières pour tout le monde. De là vient que souvent il se retirait à l'écart dans les déserts, sur les montagnes, en solitude, pour vaquer sans distraction à la prière : *Il passait,* dit saint Luc, *la nuit dans l'oraison de Dieu.* Et au jardin des Olives, pour se disposer à la mort, il fit trois fois l'oraison, se prosternant contre terre, et mit une heure à chaque fois, comme il a été remarqué autre part, y apportant une telle ardeur de dévotion, qu'il en sua sang et eau de toutes parts. D'où nous pouvons remarquer que son oraison était encore très-fervente et toute dans le feu de l'amour divin ; car, par les grandes lumières de son esprit, et la brûlante Charité de sa très-sacrée volonté, il se

transportait aisément tout en Dieu, sans pourtant perdre l'usage de ses sens, comme les âmes ravies en extase, qui ont trop peu de force pour soutenir l'intime union avec Dieu, et les éclats brillants de sa divinité. C'est pourquoi l'oraison de Jésus-Christ était non-seulement extatique, mais aussi plus qu'extatique, ayant ce qu'il y a de parfait et de bon en l'extase, qui est le transport en Dieu, et n'ayant pas ce qui s'y rencontre de faiblesse et d'infirmité, ce qui est la cessation de l'usage des sens (1).

Or, de tout ceci, mon Seigneur et mon maître, source de lumière, quel enseignement retirerai-je? Certainement, je me confondrai moi-même et je rougirai de honte de ce que je prends la hardiesse de prier si souvent avec si peu de révérence intérieure et extérieure, étant en la présence de la Majesté très-adorable, devant laquelle se tiennent mille millions, et des millions de millions d'esprits célestes, qui brûlent de son amour, et néanmoins frissonnent de crainte et de respect. Avec quelle grande révérence, dit saint Bernard, avec quel tremblement et quelle humilité doit s'approcher de vous une vile grenouille sortant de son marais, c'est-à-dire l'homme mortel? J'apprendrai pareillement à avoir une grande confiance en la bonté infinie de Dieu. Aussi je demeurerai plus ferme et plus constant en ma prière, et je m'exciterai à une plus grande ferveur de dévotion et à des élans plus fréquents de dilection. O mon cher Rédempteur! par le mérite de votre oraison très-sainte et très-accomplie en toutes ses qualités, donnez-moi la vertu d'exécuter ces résolutions présentes pour la gloire de votre nom très-saint.

III. Considérez que l'oraison de Jésus-Christ a toujours été exaucée. Ainsi en parle le Docteur angélique en termes absolus, et sans distinguer son oraison en efficace et inefficace, et il est suivi de plusieurs théologiens (2), qui se fondent sur ces paroles de Jésus-Christ même : *Or, je savais que vous m'exauciez toujours* (Jean, 11). La raison en est que l'oraison que l'on fait pour obtenir quelque chose, et principalement quand elle est très-fervente et très-embrasée, comme était celle de Jésus-Christ, dénote évidemment que la volonté est toute portée au

(1) Voyez Alvarez, de Paz. Medit. Sacr. p. 2. c. 2. Médit. 9. — (2) Vasquez, Disp. 72. c. 5. Beccanus. c. 17. Q. 3.

sujet pour lequel on la fait. Ce qui étant une fois présupposé, il sera aisé d'inférer que l'oraison de Jésus-Christ a toujours été exaucée ; car sa volonté humaine a toujours été régie et mue à vouloir par l'esprit de Dieu, et l'esprit de Dieu ne l'aura porté qu'à vouloir les choses qu'il désirait lui-même. Partant, Jésus-Christ n'a rien voulu et n'a demandé que ce que Dieu voulait ; si donc tout ce que Dieu veut ne manque point d'être, toute prière de Jésus-Christ, qui ne tendait qu'à ce que Dieu voulait, aura eu son plein effet, et jamais ses demandes n'auront été désagréables à Dieu ou refusées par lui. Partant, s'il a demandé en sa prière qu'un royaume fût chrétien et reçût la Foi, ce royaume aura été chrétien, et la Foi y aura été annoncée et reçue ; et s'il a demandé à son Père quelques grâces très-spéciales pour des âmes particulières, ces âmes auront reçu ces grâces infailliblement ou les recevront ; car il a prié diversement et d'une façon pour certaines âmes, d'une autre façon pour d'autres. Il a prié, afin que toutes les âmes reçussent des grâces suffisantes pour se sauver. Il a prié plus favorablement pour d'autres âmes, afin qu'elles reçussent des grâces plus spéciales et même très-spéciales, et ensuite qu'elles fussent bienheureuses ; ainsi, sur la croix, il pria pour ses ennemis qui le crucifiaient, pour que Dieu son Père leur donnât des moyens suffisants de salut, quoiqu'ils en fussent très-indignes par leur cruel attentat et leur parricide à son égard : *Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font* (Luc, 23). D'autres fois il priait spécialement pour ses Apôtres : *Moi, je vous prie pour eux ; je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que vous m'avez donnés, parce qu'ils sont à vous* (Jean, 17). Car, en disant ces paroles, il disait adieu à ses Apôtres, et priait pour eux particulièrement, afin qu'ils fussent conservés dans la Foi et dans la grâce sanctifiante, et qu'ils arrivassent à la gloire : et tout ce qu'il a demandé, soit les grâces suffisantes pour toutes les âmes, soit les grâces plus spéciales et très-spéciales pour certaines âmes ; tout lui a été octroyé : et ainsi il a toujours été exaucé, quoique tout le monde ne soit pas sauvé en effet. Que si l'on objecte qu'il demanda en son agonie, *Que ce calice passe de moi* (Matth. 26), et qu'il n'en fut rien fait, les uns diront qu'il ne priait pas alors, mais seulement qu'il proposait le désir de son appétit inférieur, et la résistance de sa chair à la cruauté de la Passion. D'autres disent qu'il demandait que les martyrs

paticipassent de bon cœur à son calice, passant de lui à eux, et qu'il en arriva ainsi (1).

Je conclurai de ce point quelle grande confiance nous devons avoir en l'oraison de Jésus-Christ. Oh! qu'heureuses sont les âmes qui en sont participantes, pour lesquelles il prie son Père éternel, et demande des grâces plus spéciales. O Jésus très-puissant en la parole de votre prière! Dieu le Père vous a dit : *Demande-moi, et je te donnerai les nations pour héritage, et les confins de la terre pour ta possession* (Ps. 2), et vous n'avez qu'à demander une âme à votre Père, et elle vous est accordée. Oh! quel bonheur pour moi, si vous aviez demandé la mienne. J'apprendrai aussi de cette même considération à ne demander à Dieu que les choses qui lui sont agréables, à l'imitation de Jésus-Christ, qui ne prie que pour les choses que Dieu veut et désire. Pourquoi, Seigneur, disait une âme sainte (2), veux-je désirer plus que ce que vous-même vous voudriez me donner? Veuillez, Seigneur, tout ce qu'il vous plaira de vouloir de moi; car c'est ce que je veux, puisque tout mon bien est et consiste à vous contenter. Et si vous, mon Dieu, vous me vouliez contenter, accomplissant tout ce que mon désir vous demande, je vois que je me perdrais. Oh! que la sagesse des hommes est misérable! Ne me châtiez pas en me donnant ce que je veux, si votre amour, lequel vive toujours en moi, ne le désire, etc.

(1) D. Hilarius. Can. 31. In Matth. — (2) Sainte Thérèse en ses exclamations.

DIX-NEUVIÈME MÉDITATION.

DU SACERDOCE ET DU PONTIFICAT DE JÉSUS-CHRIST.

I. Considérez que Jésus-Christ est véritablement prêtre : *Le Seigneur l'a juré*, dit David, *et il ne s'en repentira pas : Tu es prêtre éternellement, selon l'ordre de Melchisédech* (Ps. 109). Saint Paul le confirme dans l'épître aux Hébreux, et les Conciles œcuméniques et universels de l'Eglise l'ont déterminé et en ont fait un article de Foi qu'il n'est pas loisible de contester. Cette qualité de prêtre lui convient spécialement à raison de sa primogéniture, en tant qu'il est le Fils de Dieu, le premier, le plus digne, le plus noble et le chef de toutes les créatures célestes et terrestres, angéliques et humaines. Car par cette grandeur et cette primauté sur toutes choses, il lui appartient mieux de rendre à Dieu le culte souverain et le plus grand honneur qui lui peut être rendu par le sacrifice, ainsi que le plus grand prince de la cour est le plus propre à rendre au roi les plus grands honneurs. C'est pourquoi il est écrit de lui : *La principauté est avec toi au jour de ta puissance dans les splendeurs des Saints; je t'ai engendré avant Lucifer* (Ps. 109), avant les anges et les étoiles, tu es mon fils premier-né. Aussi le sacerdoce était dans la loi de nature une prérogative de la primogéniture et du chef de la famille, comme du plus digne d'être employé au service de Dieu; et dans la loi mosaïque, la tribu de Lévi fut substituée à la place de tous les premiers-nés auxquels le sacerdoce devait appartenir. Tant il est vrai que c'est le droit comme naturel des plus dignes et des premiers entre tous d'être consacrés au culte divin et de lui faire plus de révérence et d'honneur, comme par le sacrifice, qui est l'action principale du sacerdoce. En effet, pour toucher le principe de cette vérité, lorsque le premier de tous, le chef et le plus noble s'abaisse, s'humilie et s'anéantit en sacrifiant devant Dieu, tout par conséquent est aussi humilié et anéanti devant Dieu, et rend

témoignage qu'il n'y a que lui qui est, et que le reste n'est rien devant lui, qui est le point par où sa grandeur paraît et est plus honorée. C'est pourquoi, après que la grandeur, la primogéniture et la noblesse de Jésus-Christ a été déclarée, vient la manifestation de son sacerdoce comme d'une qualité qui est jointe immédiatement à une si haute noblesse : *Le Seigneur l'a juré et il ne se repentira pas : Tu es prêtre selon l'ordre de Melchisédech ;* car, comme Melchisédech, roi de Salem, dite depuis lui Jérusalem, après la victoire d'Abraham sur cinq rois, offrit du pain et du vin en sacrifice au Très-Haut pour actions de grâces de la victoire, ainsi Jésus-Christ a offert son corps et son sang sous la figure du pain et du vin, et continué de l'offrir jusqu'à la fin du monde par le ministère des prêtres de l'Eglise. Ce que saint Paul a voulu donner à entendre, disant qu'il lui restait des choses grandes à dire de Melchisédech, que ceux auxquels il écrivait étaient trop faibles et trop imparfaits pour les comprendre. Or, ce sacrifice sous la figure du pain et du vin, est de toutes les actions du monde la plus agréable à Dieu ; c'est pourquoi Dieu ne se repentira jamais de l'avoir ordonnée, et ne la révoquera pas comme le sacrifice d'Aaron qui a été changé et aboli : *Le Seigneur l'a juré et il ne se repentira pas : Tu es prêtre éternellement selon l'ordre de Melchisédech.* Sans aucun doute Dieu, en voyant l'indignité de plusieurs chrétiens, qui traitent avec irrévérence un mystère si pur et si adorable, ou en célébrant, ou en communiant indignement, ou bien en outrageant Jésus-Christ dans son sacrement, aurait juste sujet de se repentir d'avoir institué le sacerdoce, et ensuite aurait raison de priver les hommes de ce mystère, et les prêtres du pouvoir si grand qui leur est conféré en leur ordination. Et néanmoins son amour est si fort et si constant, qu'il veut que ce sacrifice subsiste, et il a même juré de le faire subsister en dépit de tous les hérétiques et des ennemis cachés de sa grandeur : *Le Seigneur l'a juré et il ne se repentira pas : Tu es prêtre éternellement selon l'ordre de Melchisédech.*

Honorez Jésus-Christ en qualité de prêtre, et puisque par cette même qualité il a offert un sacrifice pour nos péchés, excitons-nous à des actes particuliers de son amour. Révérez aussi les prêtres de l'Eglise, qui portent une des sublimes dignités de Jésus-Christ, qui par une dignation immense de son amour

COLLEGE LIBRARY

les a voulu consacrer à Dieu et leur communiquer sa qualité de prêtre, qui est aussi admirable que singulière, afin qu'ils continuassent et secondassent incessamment ses desseins de glorifier Dieu, de le remercier et de l'apaiser par ce sacrifice admirable. Dites après une âme sainte, ravie en ces considérations (1) : O mon Dieu, quel excessif amour du Fils, et quel amour excessif et infini du Père! O Père éternel! comment y avez-vous consenti? Pourquoi voulez-vous voir tous les jours votre Fils en si mauvaises mains, ayant déjà voulu et consenti qu'il y ait été autrefois? Combien d'injures fait-on aujourd'hui au très-saint Sacrement? En combien de mains ennemies le Père le voit? Combien d'irrévérences lui font les hérétiques? O Seigneur éternel! comment acceptez-vous la demande de votre Fils, et lui accordez-vous d'être en ce Sacrement? Ne regardez pas son amour; car pour accomplir plus amplement votre volonté et faire quelque chose pour nous, il se laisserait tous les jours mettre en pièces. C'est à vous, mon Dieu, à y prendre garde, puisque votre Fils n'a égard à rien; pourquoi faut-il que tout notre bien se fasse à ses dépens, pourquoi gardera-t-il le silence sous le coup de tant d'outrages, et ne saura-t-il parler pour lui-même, mais seulement pour nous? Quoi donc, n'y aura-t-il personne qui parle pour ce très-aimable agneau?

II. Considérez que Jésus-Christ n'est pas seulement prêtre, mais aussi qu'il est pontife souverain entre tous les prêtres, avec pouvoir d'instituer, d'ordonner et de gouverner à sa volonté, en toutes les choses saintes et spirituelles qui regardent Dieu et le salut des âmes. Il est seul le grand prêtre et unique grand prêtre, et il offre principalement le sacrifice qui honore et apaise Dieu; il l'offre par soi-même principalement, et il demeure à toujours grand pontife dans le ciel, n'ayant pas de successeur comme les grands prêtres de l'ancienne loi, auxquels après leur mort d'autres succédaient. Car Jésus-Christ est prêtre éternellement, et il n'a que des ministres qui le servent sur la terre et qui coopèrent par leur ministère au sacrifice qu'il offre lui-même comme premier et principal prêtre, offrant par l'entremise des prêtres ministériels de la terre, qu'il daigne employer à la très-haute et très-sublime ac-

(1) Sainte Thérèse au Chemin de la Perfection, c. 33.

tion de son sacrifice non sanglant, par laquelle il va incessamment honorant la grandeur infinie de Dieu à qui il offre la plus noble et la plus précieuse victime du monde, qui est son corps et son sang précieux sous les espèces du pain et du vin. Ces choses sont vraiment grandes, et il ne faut pas s'étonner si saint Paul a dit qu'il y avait des choses grandes à dire de Melchisédech, grand prêtre, s'il eût eu des auditeurs capables de les comprendre. Or, nous contentant pour le présent de cette idée que ces choses sont grandes, arrêtons-nous à ce qu'il dit : *Il était convenable que nous eussions un tel pontife, saint, innocent, sans souillure, séparé des pécheurs, plus élevé que le ciel, qui n'a pas besoin d'offrir tous les jours premièrement pour ses péchés* (Héb. 7). Où le Docteur angélique a remarqué que saint Paul attribue à Jésus-Christ quatre qualités appartenant aux pontifes souverains de la loi ancienne, dont la première est la sainteté, qui signifie une pureté de vie dédiée et consacrée à Dieu, telle qu'elle a été en Jésus-Christ, que le prophète Daniel appelle *le Saint des saints* (Dan. 9), et duquel l'ange dit dans saint Luc : *Ce qui naîtra de toi sera saint* (Luc, 1). La seconde qualité est l'innocence, qui est proprement la pureté à l'égard du prochain auquel on ne cause aucun mal, telle qu'elle s'est rencontrée en Jésus-Christ, qui a fait du bien à tout le monde, sans causer aucun dommage ou aucune peine, et pouvant pour ce sujet s'appliquer ces paroles : *Moi, j'ai marché dans les voies de l'innocence* (Ps. 25). La troisième qualité est d'être immaculé quant à soi-même, n'ayant aucune tache ou difformité, tel qu'a été Jésus-Christ, qui a été parfait et accompli, et duquel il est écrit en figure : *Or, l'agneau sera sans tache* (Exod. 12). La quatrième qualité est d'être séparé des pécheurs et de n'être point souillé par leur fréquentation, tel qu'a encore été Jésus-Christ, lequel a tellement conversé avec les pécheurs par le zèle brûlant de les convertir, que pourtant il leur a été très-dissemblable en sa vie et en ses mœurs; car les méchants reconnaissent, au livre de la Sagesse, qu'il ne leur était pas conforme : *Sa vie est différente de celle des autres* (Sag. 2). Et partant il est séparé des pécheurs, et même il est plus élevé que le ciel, parce que les anges du ciel n'ont pas une sainteté égale à la sienne, ils lui cèdent et sont inférieurs à lui. De là il n'est pas comme les autres pontifes qui ont be-

soin d'offrir des sacrifices pour l'expiation de leurs propres fautes, avant que de s'immiscer à sacrifier pour les autres. Jésus-Christ n'en est pas réduit à cette extrémité. Il n'a pas besoin de se purifier lui-même, mais il se voue à purifier, à illuminer et à perfectionner les autres, pour les élever et les faire passer de la perfection et des biens de cette vie, à la perfection et aux biens éternels de l'autre. Ce que le même saint Paul a encore exprimé par ces mots remarquables : *Christ, pontife des biens à venir* (Héb. 9), où il l'appelle le pontife des biens à venir, parce que c'est le but de son pontificat de nous procurer la félicité immortelle que nous espérons, et qu'il nous a fait deux ponts pour y passer et y arriver, l'un de sa croix, l'autre de la pénitence. Mais il est surtout à considérer que saint Paul appelle Jésus-Christ *pontife assistant*, pour le distinguer des mauvais prélats et des pontifes qui ne se tiennent pas devant Dieu pour offrir des prières et des sacrifices pour leurs ouailles, ni pareillement près de leurs ouailles pour les défendre et les protéger dans leurs nécessités, mais s'en éloignent et en perdent la sollicitude. Ce pontife, dit saint Thomas, parlant de Jésus-Christ, n'est pas négligent, mais assistant; car le pontife est médiateur entre Dieu et le peuple. Or, Jésus-Christ est médiateur, *le médiateur de Dieu et des hommes, l'homme Jésus-Christ* (1. Tim. 2). Et partant il assiste devant son Père pour interpeller pour nous : *Jésus-Christ,* dit saint Paul, *qui aussi interpelle pour nous* (Rom. 8). Car il est assistant pour nous aider *: Il est à ma droite, afin que je ne sois pas ébranlé* (Ps. 15). Et saint Etienne disait sous la grêle de pierres qui fondaient sur son corps : *Voilà que je vois les cieux ouverts, et Jésus debout à la droite de Dieu* (Act. 7).

Ajoutons à ces considérations de saint Paul les affections du même saint Paul : *Ayant donc un grand pontife qui a pénétré les cieux, Jésus-Christ, Fils de Dieu, tenons ferme dans notre espérance.* Il veut dire : Espérons en lui. *Car nous n'avons pas un pontife qui ne puisse compatir à nos infirmités, ayant été tenté partout pour nous être semblable, excepté le péché. Allons donc avec confiance au trône de sa grâce, afin que nous obtenions miséricorde, et que nous trouvions le secours de sa grâce dans nos besoins* (Héb. 4). Disons-lui, comme au pasteur de notre âme : Pasteur très-aimant, très-vigilant, très-puissant. O prince des pasteurs! ô Jésus!

je vous recommande de tout mon cœur mon âme unique comme une petite brebis. Elle est vôtre; car elle est achetée par votre sang. Gouvernez-la, conservez-la, conduisez-la par des chemins droits qui soient exempts du scandale du péché; défendez-la des loups et des lions des enfers qui l'attendent au passage; conduisez-la enfin dans les pâturages abondants de votre Paradis.

III. Considérez que Jésus-Christ, par suite de son sacerdoce, a aussi été très-grand maître et très-grand docteur de la vie spirituelle : *Je l'ai donné*, disait Dieu par Isaïe, *pour conducteur et pour précepteur aux Gentils* (Isa. 55); et par le prophète Joël : *Enfants de Sion, travaillez devant le Seigneur votre Dieu, parce qu'il vous a donné le docteur de justice* (Joël, 2), qui est Jésus-Christ même, ainsi que ce texte est ordinairement entendu. Aussi saint Thomas appelle Jésus-Christ le docteur principal de la Foi et de la doctrine spirituelle. Cette qualité lui était très-convenable, puisqu'il était prêtre et pontife; car à qui appartient-il mieux d'enseigner la vie spirituelle qu'aux prêtres et aux pontifes, qui sont les maîtres et les directeurs de la vie spirituelle pour détacher les âmes de l'affection des créatures et les unir à Dieu; c'est pourquoi, s'ils s'acquittaient de leur devoir, et ne s'éloignaient pas de leur fin et des desseins de Dieu sur eux, ils ne vaqueraient à autre chose plus sérieusement et plus continuellement qu'à faire régner au monde cette vie spirituelle, à l'exemple de notre Seigneur Jésus-Christ. Or, pour donner quelque lumière à cette considération, il est important de savoir en quoi consiste proprement cette vie spirituelle; car plusieurs manquent en ce point, se forgeant une vie spirituelle à leur fantaisie. Tels sont ceux ou celles qui estiment vivre spirituellement, parce qu'ils récitent quantité de prières vocales, sans prendre souci d'autres choses, ou qui s'affligent le corps de beaucoup d'austérités, sans s'élever beaucoup intérieurement à Dieu, croyant que tout consiste à traiter rudement le corps. Les uns et les autres ne conçoivent pas la vraie idée de cette vie, laquelle est plutôt, comme disent les plus habiles, une composition bien ordonnée et une continuation des actes de mortification, et tout ensemble de l'oraison par laquelle l'homme se porte à déraciner ses vices et ses mauvaises inclinations, à acquérir les vertus et à pratiquer les bonnes œu-

vres pour demeurer uni à Dieu en l'aimant par-dessus toutes choses, et le prochain comme soi-même, selon que le prescrit la vraie et sincère Charité. Ce qu'étant présupposé, il est aisé d'inférer la vérité de notre considération, parce que Jésus-Christ a véritablement enseigné cette vie dans les Evangiles, où si souvent il avertit de renoncer à soi-même, de le suivre et de porter sa croix avec lui; de vaquer à l'oraison et d'y persévérer, de pratiquer les vertus, d'aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces, et le prochain ainsi qu'il l'a aimé lui-même. Enfin sa doctrine ne souffre aucun vice, elle embrasse toutes les vertus, elle élève l'homme au-dessus de soi-même et de sa nature, encore qu'il n'y ait rien de plus conforme à la raison; et avec les commandements, elle donne des conseils admirables de chasteté, de pauvreté, d'obéissance, et d'autres qui ne manquent que de fidèles observateurs pour faire acquérir la perfection, et faire voir à l'œil que c'est lui qui est le plus grand maître et le plus grand docteur de la vie spirituelle.

Honorez Jésus-Christ en qualité de maître et de docteur de la vie spirituelle. Remerciez le Père éternel de vous avoir voulu enseigner par son Fils les secrets d'une sainte et parfaite conduite. Regrettez que tant de personnes méprisent sa doctrine et ses enseignements célestes, et pour ce sujet n'aient que le nom de chrétien, duquel ils sont très-indignes, puisqu'ils ne font leurs actions que comme des Turcs et des payens, sans aucun esprit de Jésus-Christ et sans aucune pratique intérieure, comme s'ils n'étaient au monde que pour eux-mêmes. Déplorez particulièrement votre état, si vous n'avez pas encore bien goûté et exercé cette vie spirituelle enseignée par ce grand maître du ciel. O mon Jésus! que celui-là est malheureux qui n'est pas uni à vous, qui ne se revêt pas de votre esprit et ne se met pas sous votre sainte conduite! Car, ô ma vraie lumière! Dieu le Père a attiré par son Fils votre humanité à soi, et par votre humanité il veut s'attirer et s'acquérir toutes les âmes. Donc, de même que votre humanité, ô mon très-doux maître! est unie au Fils du Père éternel comme au moyen par lequel il l'élève à soi, de même toutes les âmes doivent être jointes à votre humanité comme au moyen qui leur est donné pour être unies à votre Père céleste. Il est donc impossible qu'aucun soit bienheureux, s'il

n'est attaché inséparablement à votre sainte conduite. Qui me retient donc plus longtemps ? Pourquoi est-ce que je ne cours pas après vos très-suaves parfums et que je ne change pas ma vie terrestre en une vie spirituelle et céleste, telle que vous me l'enseignez ?

VINGTIÈME MÉDITATION.

DE LA ROYAUTÉ DE JÉSUS-CHRIST.

I. Considérez que Jésus-Christ, en tant qu'homme, est roi spirituel et temporel de tout le monde, et que sa royauté renferme l'une et l'autre juridiction, la spirituelle et la temporelle. Cette considération a deux parties, dont la première, qui touche la royauté spirituelle, a déjà été examinée dans la méditation précédente de son sacerdoce et de son pontificat souverain, qui est cette même royauté spirituelle, d'autant plus que c'est la même chose en lui d'être prêtre souverain et d'être roi spirituel. Reste donc à voir l'autre partie, qui est de sa royauté temporelle et de sa juridiction sur tous les rois et empereurs du monde. Et, quoiqu'elle lui soit contestée par plusieurs théologiens, et qu'il n'en ait usé que très-rarement, n'ayant reçu de Dieu que la mission de souffrir et de s'humilier pour racheter les âmes et établir le royaume spirituel de l'Eglise militante, elle lui est pourtant accordée par plusieurs graves et doctes auteurs, conformément à l'autorité des Ecritures saintes, qui lui attribuent manifestement cette royauté. David a dit : *Vous avez mis toutes choses sous ses pieds* (Ps. 8); en disant toutes choses, comme l'explique saint Paul, il n'a rien retranché. Il dit lui-même : *Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre* (Matth. 28). Il a donc aussi la juridiction temporelle : *Il est*, dit saint Jean, *le prince des rois de la terre* (Apoc. 1). Or, ce n'est pas que cette royauté lui convienne par le titre ou le droit de sa naissance de la maison royale de David ; car par ce titre il ne

serait tout au plus Seigneur que de la Judée. Il a encore moins cette royauté par le droit d'élection des hommes, ou d'une conquête victorieuse, ou de quelqu'autre voie humaine. Il la tient donc de Dieu son Père, qui a voulu lui donner tous les droits et les prérogatives, et toutes les grandeurs qui peuvent convenir à une créature, et qui n'empêchent pas l'œuvre de notre rédemption. Pour ce sujet, il a reçu de lui l'onction spirituelle de l'union hypostatique, par laquelle son humanité est déifiée et participe aux qualités divines, autant qu'elle en peut être capable; car elle est unie à la fontaine et à la source de tout bien, elle est unie substantiellement et intimement à Dieu, qui pour ce sujet l'enrichit et l'ennoblit en lui conférant toute la noblesse et la dignité dont elle est susceptible. Il y a de plus que Jésus-Christ est mort pour tous les hommes de la terre, sans en excepter les rois et les empereurs les plus puissants; car ils étaient tous captifs du péché et esclaves du démon, et il les a rachetés aux dépens de sa vie et de son propre sang. Or, si celui qui achète un captif en est légitimement le maître, Jésus-Christ, qui a racheté ces captifs, n'aura-t-il pas droit sur eux, s'il lui plaît d'en user ? Il est vrai néanmoins qu'il a dit devant Pilate, qui doutait de cette vérité : *Mon royaume n'est pas de ce monde* (Jean, 18); mais il n'a point dit que son royaume n'était pas en ce monde, d'autant plus qu'il ne tenait pas son royaume du monde, bien qu'il s'étendît dans le monde, mais il le tenait de Dieu : *Moi, prêchant son commandement, je suis établi par lui sur la sainte montagne de Sion* (Ps. 2). Si bien qu'il avait droit de donner des commandements aux monarques du monde pour le bon gouvernement de leurs États. Il s'est contenté néanmoins de pourvoir à leurs désordres par la publication de la loi évangélique, laquelle toute seule peut remédier à toutes les injustices, si l'on s'en veut rendre fidèle et exact observateur, et cependant il a exercé l'office de prêtre et de pontife pour sauver les âmes par la sainteté de son sacrifice, nous enrichir par sa pauvreté, et nous honorer par ses ignominies volontaires. Ainsi tout était à lui de droit, et rien n'était à lui par le fait. Il a été le plus grand, et il s'est fait le plus petit ; le plus riche, et il s'est rendu le plus pauvre, pour abattre le faste et l'orgueil du monde, et nous laisser un exemple à toujours vénérable d'une vie pauvre et souffreteuse, mais toute sainte et toute spirituelle. Cependant

l'on ne peut pas inférer de cette considération que le Souverain Pontife, qu'il a établi son vicaire sur la terre, ait un domaine temporel sur tous les empires et sur tous les royaumes, parce qu'il ne lui a commis que la puissance spirituelle de régir son Eglise, et non celle de présider au temporel de la terre, pas plus que celle qu'il exerce sur les anges ou celle qu'il avait de faire des miracles. L'on ne peut non plus inférer que tous les monarques aient été privés de leur empire, quant à la propriété, dès le moment de sa conception ou de sa naissance, et qu'ils n'aient plus gouverné qu'en son nom, et parce qu'il les tolérait en leur office ; sa royauté est d'un ordre supérieur qui ne préjudicie pas aux domaines des particuliers, pas plus que le domaine de Dieu sur toutes choses ; c'est pourquoi l'Eglise chante : Il n'ôte pas les royaumes mortels, lui qui donne les royaumes célestes.

Adorez Jésus-Christ en qualité de roi, non-seulement pour le spirituel, mais aussi pour tout le temporel qui était en sa disposition et en sa dépendance. Et si les potentats de la terre sont traités avec tant de respect et de révérence, et si leurs personnes sont si chères et si précieuses à tous leurs fidèles sujets, avec combien de respect et d'amour devons-nous traiter ce Roi suprême ? Et si, nonobstant sa grandeur, il a mené une vie très-humble et très-pauvre, pour ne vaquer qu'au bien spirituel du monde et lui enseigner la voie du salut éternel, ne sommes-nous pas très-répréhensibles, nous qui, négligeant notre bien spirituel, avons tant d'affection désordonnée pour la fumée des vanités de ce monde ? O Roi de gloire ! qui avez renoncé généreusement à la jouissance actuelle de tous les royaumes et de toutes les richesses de la terre, faites que dorénavant nous révérions tellement vos grandeurs que nous imitions votre pauvreté, votre humilité et votre vie cachée.

II. Considérez les avantages qu'a Jésus-Christ comme roi par-dessus les rois et les monarques de la terre ; car il les surpasse tous par beaucoup d'excellences qu'a sa royauté et qui ne se rencontrent pas en la leur. La première est une plus grande étendue de pays ; car jamais roi et empereur ne posséda seulement la quatrième partie de la terre, et Jésus-Christ est roi dans les cieux, et son pouvoir s'étend jusque dans les enfers : *Et il dominera*, dit David, *depuis une mer jusqu'à l'autre*,

et depuis le fleuve jusqu'aux extrémités de la terre ; les Ethiopiens se courberont devant lui, et ses ennemis se prosterneront jusqu'à terre (Ps. 71). *Afin qu'au nom de Jésus*, dit saint Paul, *tout genou fléchisse aux cieux, sur la terre et dans les enfers* (Philip. 2). La seconde excellence de sa royauté consiste en la durée du temps qu'elle persiste ; car jamais roi ne régna si longtemps que lui, puisqu'elle persistera jusqu'à la fin du monde et en toute éternité : *Sa puissance est une puissance éternelle* (Dan. 7) ; et l'ange disait : *Il régnera en la maison de Jacob éternellement* (Luc, 1), c'est-à-dire en l'assemblée des Saints du Paradis, signifiée par la maison de Jacob, où il n'y eut point de réprouvé comme dans la maison d'Isaac. Cette excellence lui est toute singulière ; car les autres puissances se brisent en peu de temps, ou par la violence des plus forts, qui dépossèdent les princes, ou du moins par les coups de la mort qui renverse toute leur autorité et les réduit en cendres ; les Papes mêmes, qui tiennent la première place d'honneur, ne passent pas les vingt-cinq ans que saint Pierre présida. Car entre ceux qui ont le plus longtemps vécu en cette grandeur, sont Léon I^er^, qui tint la chaire vingt-un ans ; saint Sylvestre, qui la tint vingt-deux ans ; Adrien I^er^, vingt-quatre ans moins un mois. Ce que quelques-uns attribuent à la vieillesse en laquelle ils sont élus, et aux grands soins dont ils sont travaillés, qui ne leur permettent pas de vivre longuement ; d'autres à la providence particulière de Dieu, afin que chacun pense à la mort, entendant souvent parler de celle du Souverain-Pontife, qui pour l'étendue de sa domination, ne peut non plus être inconnue au monde que l'éclipse du soleil, qui est visible pour tous. C'est aussi afin qu'il ne s'enorgueillisse pas de la hauteur de sa dignité, qui doit expirer en peu d'années, et encore qu'il imite Jésus-Christ dont il est vicaire, lequel quitta cette vie mortelle à la fleur de ses ans, pour ressusciter à une vie immortelle, dont la puissance durera dans toute l'éternité. La troisième excellence de la royauté de Jésus-Christ est la force merveilleuse et invincible qu'il a par-dessus tous les rois et toutes les puissances qui lui sont contraires, lesquelles il peut détruire en un moment, selon son bon plaisir : *Le Dieu du ciel*, dit Daniel, *suscitera un royaume, lequel ne sera jamais dissipé* (Dan. 2), et il ajoute qu'il brisera et consumera tous les autres royaumes. En effet, il a déjà vaincu

le royaume de l'idolâtrie par la vérité de son Evangile. Il doit vaincre celui de l'Antechrist, qu'il renversera. Il doit vaincre tous les impies qui font résistance à ses volontés, puisqu'ils doivent être soumis à son tribunal : *Jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis l'escabeau de tes pieds* (Ps. 109). La quatrième excellence de ce roi est qu'il exerce une plus haute justice que les rois de la terre, qui n'ont droit que de basse justice à son égard ; car ils ne peuvent étendre leur justice vindicative que sur les corps mortels, et ils n'exercent leur justice rémunérative qu'en donnant quelques récompenses temporelles pour les bons services qui leur sont rendus ; mais Jésus-Christ a pouvoir sur les âmes non moins que sur les corps : *Craignez celui qui a le pouvoir d'envoyer l'âme et le corps en enfer* (Matth. 10). Il récompense ses serviteurs par la félicité éternelle du Paradis, et les affranchit de toute misère pour les rendre à jamais bienheureux. Mais qui pourrait raconter par ordre et en détail tous ses avantages ; car il surpasse les autres rois en noblesse, en sagesse, en sainteté, en richesses, en magnificence et en toute bonne qualité. Qui est donc semblable à Jésus en qui sont toutes les perfections divines et humaines, incréées et créées : *Son trône est comme le soleil* (Ps. 88), il surpasse les autres rois en splendeur, comme le soleil les étoiles en clarté, et *il est magnifié sur tous les rois de la terre* (III. Rois, 10). Et il est *le Roi des rois, et le Dominateur des dominateurs* (Apoc. 19).

Je me réjouirai dans l'excellence de la royauté de mon Sauveur : *Je me réjouirai en mon Seigneur, je tressaillerai de joie en Jésus mon Dieu* (Habac. 3). Je serai plein d'allégresse pour tous les biens et pour toutes les prééminences et les grandeurs dont il jouit. O mon Seigneur ! combien c'est une grande satisfaction pour moi de voir toutes les créatures visibles et invisibles assujetties au domaine de votre humanité, et toutes vous rendre hommage et respecter votre pouvoir absolu. O Père éternel ! soyez béni de ce que vous lui avez donné un empire si parfait, de ce que vous l'avez sacré et oint Roi des rois avec tant d'avantages et d'éminences sur eux. O Jésus ! vivez toujours en votre grandeur suprême, et que toutes les créatures connaissent et révèrent votre règne admirable.

III. Considérez combien de services ont rendu les Saints à ce Roi incomparable, et combien de travaux ils ont entrepris pour

son amour. Car jamais monarque de la terre n'eût tant de fidèles serviteurs et tant de généreuses servantes que ce grand Jésus, qui après la bassesse de cette vie est exalté dans le ciel, revêtu de gloire et d'honneur, et possédant les trésors de toutes félicités. Considérez les travaux des Apôtres qui ont entrepris de lui assujettir le monde par toutes les peines imaginables. Qui ne s'étonnera des entreprises de saint Pierre et de saint Paul, qui ont sanctifié tant de prisons, qui ont ennobli tant de liens et de chaînes, qui ont reçu tant d'opprobres, qui ont enduré tant de supplices, et le tout pour exalter le nom de Jésus et lui acquérir des cœurs qui l'aimassent sincèrement? Mais que n'ont pas enduré les martyrs plutôt que de lui manquer de fidélité? Quelles louanges vous offrir, disait saint Cyprien, et de quel éloge honorerai-je la fermeté de votre courage et la persévérance de votre Foi? Vous avez enduré jusqu'à consommation de votre gloire d'horribles tortures, et vous n'avez point cédé aux supplices, mais plutôt les supplices vous ont cédé; les couronnes ont mis fin à vos douleurs que les cruautés prolongeaient. Le monde a admiré votre combat céleste, qui était le combat de Jésus-Christ; il a admiré ses serviteurs demeurés fermes, d'une voix libre, d'une âme pure, et revêtus des armes de la Foi et de son amour. Après les martyrs, que n'ont pas fait les pontifes et les docteurs qui ont veillé si diligemment pour lui conserver les âmes, et qui ont écrit tant de volumes et soutenu tant de disputes, pour maintenir sa doctrine en son intégrité, ne souffrant pas qu'on y changeât un seul mot et qu'on y apportât la moindre altération? Après eux, que n'ont pas fait les solitaires, et tant de milliers de religieux qui se sont enfermés, les uns dans les cavernes des déserts, les autres dans les cloîtres, pour vaquer plus librement à son service, contempler ses perfections et imiter ses vertus, évitant comme la mort le moindre péché qui lui eût pu déplaire? Mais que n'admirons-nous aussi dans un sexe plus fragile ces généreuses vierges, la plus illustre portion du troupeau de Jésus-Christ, qui pour l'amour de ce roi, et par le désir de lui plaire, se sont obligées par des vœux solennels, et comme liées avec des chaînes de diamants, à demeurer vierges toute leur vie, pour offrir incessamment devant les yeux de sa Majesté des sacrifices d'une odeur très-agréable. Pour Jésus-Christ, ô géné-

reuse Thècle! tu n'as pas appréhendé les bêtes féroces et vénéneuses. Pour Jésus-Christ, ô royale Catherine! cette horrible roue ne t'a pas fait peur. Pour lui seul, ô Agathe! tu as exposé ton sein au tranchant du glaive. Pour ce Roi, ô innocente Agnès! tu n'a pas redouté les flammes. Pour ce noble Jésus, ô illustre Cécile! tu as regardé comme rien la perte de tes biens et de ta vie. Voyons encore parmi les séculiers combien de guerres et de combats ont soutenu les monarques et les rois pour la Foi et la cause de Jésus-Christ. Combien d'autres ont fait des œuvres de miséricorde en leur vie. Combien d'autres ont fait de rudes pénitences pour rentrer en sa grâce. Certes, cette considération comprend des choses innombrables; car, depuis dix-huit siècles, toute la terre travaille pour ce Roi glorieux par-dessus tous les rois que le ciel honorera en toute l'éternité.

Ne ferons-nous donc rien pour ce Verbe incarné, pour ce Jésus si grand et si admirable, qui ravit tous les bons esprits du monde en son admiration et en son amour? Demeurerons-nous stupides et à ne rien faire pour lui, tandis que toutes les âmes généreuses le suivent à travers les flammes, les épées et les épines? O Roi immortel, que vous méritez d'amour et de respect! Malheur aux âmes qui vous ont en oubli, et ne prétendent rien faire de généreux en vue de votre gloire et en votre considération. Nous vous louons donc, ô Jésus notre Dieu! nous vous confessons pour notre maître et pour notre Seigneur; nous vous bénissons et vous louons, ô Jésus, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs! nous vous adorons et nous nous prosternons devant votre Majesté; nous humilions nos âmes devant votre face, et nous vous demandons la grâce et la gloire, afin de vous glorifier ici-bas sur la terre et là haut dans le ciel, et vous servir fidèlement pendant toute l'éternité.

—

VINGT-UNIÈME MÉDITATION.

DE LA FILIATION DE JÉSUS-CHRIST.

1. Considérez que Jésus-Christ est le Fils de Dieu par nature, non par adoption, Fils naturel non adoptif. Cette considération est un article de Foi, et cette vérité a été définie dans un ancien Concile de l'Eglise. En effet, Jésus-Christ ne peut et ne doit pas être appelé Fils de Dieu par adoption; car l'adoption est l'acceptation gratuite d'une personne étrangère pour lui donner droit à l'héritage. Or, Jésus-Christ ne peut être regardé comme une personne étrangère à l'égard de Dieu; car sa Personne n'est pas créée ni humaine, mais elle est incréée et divine, elle ne reçoit rien par grâce et par faveur, mais tout par nature et par sa naissance éternelle; et partant Jésus-Christ n'est pas Fils adoptif. Il est donc le Fils de Dieu d'une manière plus sublime et plus élevée, qui est la filiation naturelle. Et, comme il est certain parmi les âmes chrétiennes que Jésus-Christ, en tant qu'il est le Verbe divin et la seconde Personne de la Trinité, est Fils de Dieu par sa génération éternelle, ainsi qu'il a été médité ci-devant, il reste ici à éclaircir un point obscur et difficile à comprendre, savoir, comment, en tant qu'homme, il peut être appelé le Fils de Dieu par nature; car sous ce rapport les Ecritures saintes l'appellent Fils de Dieu : *Ce qui naîtra en toi*, dit l'ange à la Vierge, *sera appelé Fils de Dieu* (Luc, 1). Et saint Paul dit de Dieu le Père : *Lui aussi n'a point pardonné à son Fils, mais il l'a livré pour nous tous* (Rom. 8), car en ces passages il est traité de Jésus-Christ en tant qu'homme, et c'est en ce sens qu'il est né de la sainte Vierge, et qu'il a été livré à la mort. La solution de cette difficulté consiste à distinguer deux sens dans ces mots, en tant qu'homme; car ces mots peuvent signifier le suppôt ou la personne de la nature humaine en Jésus-Christ, lequel

suppôt n'est autre que le suppôt incréé et la Personne éternelle du Verbe divin : c'est pourquoi en ce sens, Jésus-Christ en tant qu'homme, est le Fils de Dieu le Père par nature ou par la génération éternelle. Au reste, ces mêmes mots peuvent aussi signifier la nature humaine ou l'humanité de Jésus-Christ, et en ce sens il est probable que Jésus-Christ peut être appelé le Fils de Dieu naturel, parce que par l'union hypostatique il a un droit naturel à l'héritage de Dieu, qui est la gloire éternelle, et il n'y entre pas comme étranger par une pure faveur et par pure indulgence, mais il y entre comme en son bien propre qui lui est dû, et qui lui appartient comme une dépendance de son union et de l'être personnel qui lui a été communiqué, selon cette parole de saint Paul, que *Dieu nous a parlé par son Fils qu'il a établi héritier de toutes choses* (Héb. 1). D'où il résulte qu'il y a une double filiation en Jésus-Christ au regard de Dieu. La première, vraiment et proprement naturelle, qui est fondée sur sa génération éternelle. La seconde, comme naturelle, qui est fondée sur l'union hypostatique. La première, qui est substantielle, et qui entre en la composition essentielle de l'Homme-Dieu, lequel est un composé tout admirable d'une seule Personne et de deux natures infiniment distantes et disproportionnées l'une avec l'autre; la seconde, qui n'est qu'accidentelle et qui lui convient comme par apanage. La première, par laquelle il est le Fils de Dieu le Père seulement, et la seconde, par laquelle il est le Fils de toute la Trinité et des trois Personnes divines, à l'héritage et au bien desquels il a droit, comme naturellement en vertu et par le titre de l'union hypostatique, qui lui donne des grandeurs toutes singulières et qui ne peuvent convenir qu'à lui. Et c'est en vertu de cette filiation que toute la Trinité se complaît en lui, et fait éclater sa voix au fleuve du Jourdain et sur la montagne du Thabor : *C'est ici, mon Fils bien-aimé, dans lequel je me suis complu* (Matth. 3, 17), c'est-à-dire dans lequel je me suis plu avec d'autres. Car c'est la force du terme de complaire, se plaire avec d'autres, comme a remarqué le Pape Adrien, écrivant aux évêques d'Espagne, quand il dit : *Dans lequel je me suis plu avec d'autres*, il a compris toute la Trinité, parce que toute la Trinité s'est complue en Jésus-Christ. Voyez donc qu'il ne vous reste plus rien pour croire

que le Père a dit seulement, selon la divinité : *C'est ici mon Fils;* mais tout prouve qu'il l'a dit selon l'humanité, c'est-à-dire qu'il a reconnu Jésus-Christ pour son Fils en tant qu'homme.

Congratulez Jésus-Christ, parce qu'il est le Fils de Dieu en deux manières si excellentes et si sublimes qu'elles ne conviennent qu'à lui seul. Dites avec saint Pierre en esprit d'amour et de sainte complaisance : *Vous êtes le Christ Fils du Dieu vivant* (Matth. 16). Car, nous autres, si nous sommes les enfants de Dieu par adoption, nous le sommes d'un Dieu mourant, et mourant sur la croix pour nous donner la naissance de la grâce; Jésus-Christ, en effet, nous a engendrés spirituellement en mourant, comme Rachel engendra Benjamin en mourant de détresse et de douleur, et ainsi nous ne sommes que les enfants d'un Dieu mourant. Mais vous, ô Jésus! en votre filiation vous êtes le Fils du Dieu vivant; car éternellement vous êtes engendré du Père par un acte de vie, et de vie infinie qui est sa connaissance, et dans le temps étant fait homme, vous recevez une filiation de la part de la subsistance infinie et toujours vivante, qui rend votre humanité participante de tous les droits et de toutes les qualités honorables qui peuvent appartenir à un être créé. O Fils du Dieu vivant, soyez-en glorifié à jamais !

II. Considérez que Jésus-Christ a rendu à Dieu les trois plus grands devoirs dont un fils est tenu envers son père, savoir : l'amour, l'obéissance et l'honneur; et quant à l'amour, outre ce qui en a été considéré en divers points de ces méditations, nous le pouvons encore mieux reconnaître, si nous nous rappelons ce qui a été dit jusqu'à présent de tant de grâces et de faveurs dont son humanité fut enrichie, et de tant de sagesse et de lumières qu'elle eut pour les connaître; car il était impossible que son âme ne fût pas touchée d'un amour extrême à l'égard d'un tel bienfaiteur, qui l'avait rendue si glorieuse et élevée à tant de prééminences. Cet amour fut si grand en elle à l'égard de Dieu, que les langues des Séraphins et des Chérubins ne seraient pas capables de l'exprimer parfaitement; il suffit de méditer que, pour l'amour qu'il portait à son Père, il embrassa la croix et souffrit la Passion : *Afin que le monde sache*, disait-il, *que j'aime mon Père et que je fais ce qu'il m'a commandé, levez-vous, allons-nous-en à la mort* (Jean, 14).

Il lui a rendu aussi le second devoir d'obéissance ; car connaissant ses volontés dès le moment de sa conception, il se résolut à être obéissant jusqu'à la mort ; c'est pourquoi saint Paul dit de lui qu'il *s'est rendu obéissant jusqu'a la mort, et à la mort de la croix* (Philip. 2), afin que, comme le monde avait été ruiné par la désobéissance d'Adam, il fût sauvé par son obéissance. Et comme l'obéissance a trois degrés : le premier d'obéir en choses faciles ; le second, d'obéir en choses médiocrement difficiles, et le troisième, d'obéir dans les choses les plus rudes et les plus fâcheuses à la nature, l'obéissance de Jésus-Christ fut dans le plus haut degré ; il mourut cruellement en obéissant, et aima mieux perdre la vie que l'obéissance. Quant au troisième devoir, il s'en est encore acquitté très-parfaitement, faisant connaître son Père au monde, ne respirant que sa gloire, et lui référant toutes ses œuvres ; c'est pourquoi il disait hautement : *J'honore mon Père* (Jean, 8). Et le saint Docteur dit que c'est une chose qui lui est propre et singulière d'honorer le Père, comme il est écrit dans le prophète Malachie : *Le Fils honore le Père* (Ch. 1). Et Jésus-Christ est singulièrement le Fils de Dieu. Sa fidélité à accomplir ces devoirs si justes lui a fait avoir le cœur de son Père ; car comment un Fils si aimant, si humble, si soumis et si respectueux n'aurait-il pas tout le cœur de son Père? C'est pourquoi il lui rend un témoignage public de la joie qu'il goûte en lui : *C'est ici mon Fils bien-aimé dans lequel je me suis complu* (Matth. 3).

Je vous glorifie, ô Fils unique de Dieu, pour tous les devoirs que vous avez rendus à Dieu votre Père, qui vous rendent très-digne de son affection très-singulière. Je vous supplie, mon Sauveur, qui désirez que je me conforme à vos saintes vertus, que vous embrasiez mon âme d'un saint amour, que vous me rendiez obéissant et zélé à procurer votre gloire. O Père céleste ! qui nous avez créés semblables en intelligence à votre Fils unique, rendez-nous aussi semblables à lui en grâce et en vertu, pour vous aimer, vous obéir et vous révérer comme lui, afin que nous ayons avec lui une parfaite ressemblance en gloire et en félicité éternelle.

III. Considérez que Jésus-Christ nous a mérité d'être enfants de Dieu par adoption : *Il leur a donné*, dit saint Jean, *la puissance d'être faits enfants de Dieu* (Jean, 1). Car étant comme étrangers

à l'égard des biens du ciel, et n'y ayant aucun droit de notre côté et par notre nature, Dieu néanmoins nous reçoit à cause de Jésus-Christ, et nous accepte pour être les héritiers de ses biens sublimes et éternels. Et c'est, dit le Docteur angélique, le grand fruit de sa venue en ce monde que les hommes deviennent les enfants de Dieu, ainsi qu'en parle saint Paul : *Dieu a envoyé son Fils engendré d'une femme, afin que nous reçussions l'adoption des enfants* (Gal. 4). Car nous devenons enfants de Dieu par trois sortes de ressemblances que nous pouvons avoir avec lui : la première par la grâce sanctifiante; la seconde par les bonnes œuvres qui nous rendent imitateurs de notre Père céleste ; la troisième par la gloire en laquelle *nous lui serons semblables, le voyant comme il est* (Jean , 3). Jésus-Christ nous fait voir ces trois ressemblances, et nous fait devenir enfants de Dieu en trois manières : *Il leur a donné la puissance d'être faits les enfants de Dieu* (Jean, 1). Car il a mérité la grâce sanctifiante et il la propose et la présente à tout le monde, et parce qu'il faut que notre libre arbitre soit mû et excité par les grâces excitantes à la recevoir , il nous donne des grâces excitantes pour obtenir notre consentement avec douceur , et avec elles il nous donne la puissance d'être les enfants de Dieu par la grâce sanctifiante. Or, comme après la grâce sanctifiante il nous envoie d'autres secours pour nous faire produire les bonnes œuvres, il nous donne encore le pouvoir d'être les enfants de Dieu par leur pratique. Et finalement, comme ces bonnes œuvres saintement exercées sont méritoires du Paradis, et nous ouvrent la gloire, il nous donne encore le pouvoir d'être faits les enfants de Dieu par la gloire. Considérons, mes bien-aimés , dit un ancien Père , combien grande est la grâce de notre Rédempteur, combien grande est la multitude de sa douceur. Il est né Fils unique du Père, et n'a pas voulu demeurer unique, il est descendu sur la terre, où il a acquis des frères auxquels il peut donner le royaume de son Père. Il est né Dieu de Dieu, et n'a pas voulu demeurer Fils de Dieu seulement : il a aussi daigné être le Fils de l'homme, ne perdant pas ce qu'il était, mais se faisant ce qu'il n'était pas, afin que par là il fit les hommes enfants de Dieu, cohéritiers de sa gloire, et qu'il leur fit avoir par grâce ce qu'il a toujours eu par nature.

Oh ! le grand dessein de l'Incarnation de rendre les hommes

terrestres enfants de Dieu! O douceur et clémence ineffable de Jésus-Christ par qui nous sommes élevés! O hommes terrestres, ne passez pas légèrement cette considération qui vous rappelle un si grand avantage! Admirez le bonheur qui vous arrive par Jésus-Christ; car c'est une merveille qui donne de l'étonnement au ciel de ce que l'homme, qui n'est que serviteur et criminel, ose appeler Dieu qui est son Seigneur et son juge, du nom de Père. Rendez des actions de grâces à Jésus-Christ pour cette faveur signalée, et excitez-vous à mener une vie conforme à la dignité du Fils de Dieu; car si quelqu'un était adopté par un roi de la terre, il devrait avoir un courage tout royal, et mener une vie digne d'un roi. O homme! dit la bouche dorée (1), qu'as-tu de commun avec la terre, toi qui te reconnais comme adopté du ciel? Montre une vie céleste dans une habitation terrestre; car si la pensée de la terre opère en toi quelque chose, tu fais injure au ciel, tu déshonores ton alliance céleste. O doux Jésus! auteur de notre élévation, faites-nous aussi la grâce de vivre conformément à cette sublime dignité! O très-noble Fils de Dieu! conservez en nous la grâce d'adoption, afin que sur la terre, nous étant rendus les imitateurs de vos vertus, nous soyons vos co-héritiers dans le ciel, pour vous y honorer éternellement.

VINGT-DEUXIÈME MÉDITATION.

DE LA PRÉDESTINATION DE JÉSUS-CHRIST.

—

I. Considérez que Jésus-Christ, en tant qu'homme, et selon son humanité, a été prédestiné éternellement. Saint Paul le déclare à la tête de toutes ses Épitres : *Il est prédestiné*, dit-il, *Fils de Dieu en puissance, selon l'esprit de sainteté, par sa résurrection d'entre les morts* (Rom. 1). Paroles que le grand saint Augustin interprète de l'humanité sainte, laquelle, sans

(1) Petr. Chrysol. Serm. 7.

aucun mérite précédent, mais par une pure grâce et par la miséricorde de Dieu, fut éternellement prédestinée pour être unie personnellement au Fils de Dieu, par l'opération sainte du Saint-Esprit dans la Vierge immaculée. Au reste, comme cette humanité n'est pas seulement unie au Verbe divin, mais aussi qu'elle jouit d'une gloire très-sublime, laquelle elle a acquise par ses mérites, il faut encore reconnaître qu'elle a été prédestinée à cette gloire en vue de ses souffrances, par lesquelles elle y est arrivée, comme déjà il a été considéré. Et c'est ce qu'a voulu encore signifier saint Paul; car, pour entrer profondément dans ses pensées sublimes, il faut considérer que Jésus-Christ est le Fils de Dieu en deux états différents. Il l'est dans l'infirmité et la misère d'une vie souffrante et laborieuse, et il l'est aussi dans la gloire et la magnificence d'une vie heureuse et triomphante; ce que saint Paul appelle *le Fils de Dieu en vertu*. Et comme ce n'était que pour un temps et pour opérer le grand mystère de notre rédemption qu'il a été dans l'infirmité et la misère d'une vie souffrante, il n'était pas destiné de Dieu pour être toujours en cet état de misère, mais plutôt Dieu l'avait destiné pour être après un glorieuse résurrection dans la vertu, dans la puissance, dans la félicité et dans la gandeur, et paraître ainsi dignement le Fils de Dieu. Et c'est ce que veut signifier saint Paul, disant qu'il *a été prédestiné le Fils de Dieu en puissance*. Et quand il ajoute, *selon l'esprit de sanctification*, il veut dire qu'il a acquis cet état à cause de sa sainteté, par laquelle il a mérité l'exaltation de son nom et la gloire de son corps. Ce qu'il a eu de la *résurrection des morts*, c'est-à-dire après et par suite de sa résurrection, laquelle est la résurrection des morts, en tant qu'elle en est la cause. Ce que saint Augustin confirme, quand il explique ces paroles de Jésus-Christ à son Père : *Clarifiez-moi, mon Père, de la clarté que j'ai eue en vous avant que le monde fût créé* (Jean, 17). Il entend cette clarté de la gloire de la résurrection, laquelle avant la création du monde il avait en son Père par la prédestination. Ainsi l'humanité de Jésus-Christ a été prédestinée pour être unie au Verbe divin, et encore pour être exaltée et magnifiée dans un état de gloire et de grandeur très-sublime.

O prédestination de la sainte humanité! Car de toute éternité Dieu la regarde comme celle qui, devant être un jour possédée

intimement par le Verbe divin, devait posséder aussi toutes les grandeurs et toutes les félicités de son royaume infini. O homme incomparable appelé Jésus, que vous êtes heureux de ce que votre nom est écrit, et écrit le premier au livre de la vie et de la vie éternelle! Oh! heureux ceux et celles dont les noms sont écrits après le vôtre dans ce même livre de prédestination! O très-haute prédestination de Jésus! O regard divin! ô regard plein d'amour et d'honneur! ô regard qui doit attirer notre regard, notre amour et notre hommage vers cette humanité que Dieu regarde éternellement et incessamment comme sienne, et que nous devons regarder comme nôtre par le don du Père, par l'opération du Saint-Esprit, par la subsistance du Fils qui lui est donnée pour notre salut, enfin par la puissance de la croix et de la mort qui l'a consommée en sacrifice et en holocauste pour nous.

II. Considérez que la prédestination de Jésus-Christ est le motif et l'occasion de la prédestination des Saints; car, à cause d'elle, Dieu a été porté à prédestiner des anges et des hommes qui fussent ses sujets, et qui honorassent éternellement celui qu'il voulait élever par-dessus toutes ses œuvres. Car si Jésus-Christ eût été le seul prédestiné, il eût été comme un roi sans princes et sans noblesse; il eût été comme un chef sans membres ou comme un soleil sans étoiles et sans planètes, dont l'infériorité fait mieux ressortir son éclat. C'est pourquoi Dieu ayant prédestiné Jésus-Christ, il prédestina des Saints et des Saintes comme pour former son cortége, sa maison et sa cour. Ce qui a fait dire à saint Paul : *Il nous a élus avant la création du monde pour être saints et purs devant ses yeux, nous ayant prédestinés pour ses enfants adoptifs par Jésus-Christ son Fils* (Eph. 1). Et ailleurs il dit que *toutes choses ont été faites par lui* (Héb. 2), c'est-à-dire pour le couronner de gloire et d'honneur. A quoi le docteur Rupert ajoute que l'on dit plus véritablement que les hommes n'ont pas été créés pour les anges, mais plutôt les anges et toutes choses pour un certain homme, lequel il dit être Jésus-Christ, et afin qu'il eût une famille à ses côtés, d'un côté la famille des anges, de l'autre celle des hommes, et que par ce moyen le Créateur des anges et le Sauveur des hommes saints parût parmi eux comme un maître en sa maison, un roi au milieu de son peuple et un Dieu dans toute sa majesté. Parce que, comme

il a été dit, pour lui et par lui toutes choses existent. Ce que même les théologiens hébreux ont excellemment enseigné, disant que Dieu, pour l'amour du Messie, avait créé le monde. En effet, si toutes choses sont pour les élus, et si les élus sont pour Jésus-Christ comme en étant le chef et le prince, toutes choses sont pour Jésus-Christ Dieu et homme, et il est la fin de toutes les choses qui sont créées et ordonnées pour sa gloire, comme lui-même est pour la gloire de Dieu, selon ce que dit saint Paul : *Toutes choses sont à vous, vous êtes à Jésus-Christ, et Jésus-Christ est à Dieu* (1. Cor. 3). C'est pourquoi, comme le dessein que Dieu eut de créer les hommes le porta à la création des éléments et des créatures qui doivent les servir, ainsi le dessein que Dieu eût qu'un Dieu-Homme fût exalté en toute gloire et en tout honneur, lui servit de motif pour créer les anges et les hommes, et pour en prédestiner quelques-uns d'entre eux, ainsi que le dessein qu'il conçut de sa propre gloire le porta à vouloir décréter l'Incarnation et à prédestiner Jésus-Christ. D'où il faut conclure que la prédestination de Jésus-Christ est le motif de la prédestination des Saints, qu'il a voulu donner à Jésus-Christ pour former son cortége, sa maison et son royaume éternel.

Quel don merveilleux le Père a fait à son Fils en lui donnant tant de Saints et de Saintes ! Oh ! avec quelle affection aura-t-il accepté ce présent ! Oh ! quel grand amour ne leur portera-t-il pas ! Oh donc ! quelle grande et indicible obligation n'avons-nous pas d'aimer Jésus-Christ pour cette considération qui est l'occasion du bienfait de tous les bienfaits de Dieu, et de la grâce de toutes les grâces, la prédestination ? Que si n'étant encore que dans les idées de Dieu, il est le sujet de ce bien indicible, que ne devons-nous pas attendre et espérer de lui après qu'il existe effectivement, et qu'il est vivant dans les grandeurs du ciel ? O grand Jésus ! que vous me paraissez admirable et aimable en votre prédestination ! Car c'est par vous et pour vous que Dieu élève ses créatures au séjour immortel de la félicité, et personne n'y peut aller que par vous, qui êtes la vie, et qui êtes le milieu par lequel il faut s'approcher de lui et s'unir avec lui dans la béatitude. Regardez, mon Sauveur compatissant, comme la chair corrompue appesantit mon esprit ; daignez donc réveiller mon engourdissement par les

étincelles de votre sainte flamme et par les aiguillons de votre Charité, afin que je m'échauffe de plus en plus dans l'observance de vos lois et par vos saintes louanges, jusqu'à ce que j'arrive à la fin et au terme de la bienheureuse prédestination. Ainsi soit-il.

III. Considérez que la prédestination de Jésus-Christ est encore le modèle de la prédestination de tous les Saints. Le Sauveur, dit saint Augustin (1), le médiateur de Dieu et de l'homme, l'homme Jésus-Christ est la lumière très-excellente de la prédestination et de la grâce. Et comme la lumière fait paraître toutes choses, ainsi, dit le Docteur angélique, la prédestination de Jésus-Christ éclaire et caractérise celle des Saints, dont elle est le modèle. En effet, comme la prédestination de l'humanité sacrée de Jésus-Christ renferme la prédestination à la grâce substantielle de son union avec le Verbe divin, et la prédestination à la grandeur et à l'exaltation qu'elle reçoit en sa résurrection, de même la prédestination des Saints renferme la prédestination à la grâce sanctifiante et à la prédestination à la gloire. Et la prédestination de Jésus-Christ est le modèle de l'une et de l'autre; car la prédestination à la grâce substantielle de l'union avec le Verbe est le modèle de celle des Saints à la grâce sanctifiante, en ce que, comme l'humanité sans aucun mérite, et par une pure grâce et une faveur toute gratuite de Dieu fut élevée à cette union, ainsi les Saints, sans aucun vrai mérite, mais par pure grâce et par la miséricorde de Dieu, reçoivent la première grâce sanctifiante, qui opère en eux la rémission de leurs péchés. Par cette grâce et par cette faveur, dit saint Augustin, chacun est fait chrétien au commencement de la Foi, comme par elle cet homme dès le commencement fut fait le Christ; par cette même grâce par laquelle il fut fait exempt de tous péchés, la rémission des péchés est opérée en nous. Au reste, comme cette même humanité arriva à l'exaltation de son nom par les mérites de ses souffrances, selon ce que dit saint Luc : *Il fallait que le Christ souffrît ainsi, et qu'il entrât en sa gloire* (Luc, 24), et que Dieu ordonne éternellement les choses selon qu'elles sont exécutées dans le temps, Dieu la prédestina à cette gloire en vue et dans la prescience de ses

(1) L. de Prædest. Sanct. c. 15.

mérites et de sa mort. *S'il donne sa vie pour le péché*, dit Isaïe, *il verra une longue postérité* (Isa. 53), ses enfants seront immortels, ils l'exalteront en toute éternité. Or, comme Dieu se comporte envers le chef, ainsi il se comporte envers les membres, et prédestine les Saints à la gloire et à la grandeur de son Paradis dans la vue et la considération des bonnes œuvres et des mérites qu'ils acquièrent, après que, par pure miséricorde, ils ont été sanctifiés : *Car*, dit saint Paul, *ceux qu'il a prévus devoir être conformes à l'image de son Fils, par les souffrances de cette vie, il les a prédestinés* (Rom. 8) à la gloire. Et l'Eglise, instruite de cette vérité, prie Dieu en cette sorte : Dieu tout-puissant et éternel, qui dominez les vivants et les morts, et qui avez compassion de tous ceux que vous prévoyez devoir être vôtres par la Foi et les œuvres. Ainsi tout se correspond, l'exemplaire et la copie sont semblables.

Oh ! louée soit donc à jamais la conduite de Dieu dans la prédestination des âmes, pour laquelle il se conforme à celle de Jésus-Christ ; car, par une bonté excessive qu'il a pour son humanité, il la destine toute seule pour être unie au Verbe, afin qu'un homme et un homme unique dans tout le monde fût Dieu, et fût l'une des Personnes adorables de la Trinité, ne voulant pas élever les autres hommes à la sublimité de ce degré, et ne voulant pas que Jésus-Christ eût son pareil, mais qu'il fût unique en son espèce. Sur le modèle de sa prédestination, il destine plusieurs hommes à être ses membres et ses vivantes images et ressemblances. O Dieu infini ! c'est le secret de votre bonté qui opère ces merveilles dans les prédestinés que vous donnez à votre Fils, pour être à jamais ses familiers et ses domestiques dans le triomphe de sa gloire. Vous leur préparez premièrement des grâces par pure miséricorde, et voyant leurs œuvres comme des fruits et des productions de vos grâces dont elles sont émanées et dépendantes, en cette vue vous leurs destinez la gloire et la consommation de leur bonheur éternel, ainsi que vous avez destiné à votre Fils Jésus-Christ la gloire corporelle et l'exaltation de son nom dans tout l'univers, en vue de sa Passion et de ses mérites. Oh ! qui ne se consolera à la vue d'un procédé si suave dans les attentes de l'éternelle prédestination ! Qui n'affectionnera cette bonté dans l'admiration de ses conseils adorables ! Mais, ô Jésus ! si

notre prédestination est semblable à la vôtre, notre vie de grâce et de nature ne sera-t-elle pas aussi conforme à la vôtre ? O Jésus, faites que nous vous imitions en vos saintes vertus, afin que nous vous imitions en votre gloire ! O Dieu éternel ! donnez-nous pour cet effet toutes les grâces que vous nous avez préparées de toute éternité.

VINGT-TROISIÈME MÉDITATION.

DES GRANDEURS ET DE L'ADORATION DUE A JÉSUS-CHRIST, ET DE SES IMAGES.

I. Considérez la grandeur de Jésus-Christ, duquel l'ange disait à la sainte Vierge : *Celui-ci sera grand et sera appelé le Fils du Très-Haut* (Luc, 1). Car véritablement il est grand en toutes manières : il est grand en substance ; puisque la divinité même est sa propre substance, aussi bien que son humanité très-accomplie à laquelle est communiquée la subsistance divine. Il est grand en puissance ; car il peut toutes choses au ciel, sur la terre et dans les enfers ; comme Dieu il a créé et conserve l'univers, comme homme il fait des œuvres admirables. La hauteur et l'élévation de sa gloire surpasse celle des anges et des esprits bienheureux ; sa charité est répandue partout, l'éternité est sa durée, et la profondeur de sa sagesse comprend tout. Jésus-Christ est grand par ses qualités ; car tous les attributs divins lui conviennent; sa bonté est sans bornes, sa puissance sans limites, sa justice s'étend sur tout l'univers, sa miséricorde embrasse tout le monde, sa beauté est ravissante, et sa splendeur obscurcit le soleil et les astres. Il est grand par ses rapports; car il a des rapports infinis avec les Personnes divines ; il est Fils du Père, et avec le Père il est le principe du Saint-Esprit. Il a aussi des rapports avec les créatures qui le mettent au-dessus d'elles toutes; car il est le

Fils unique d'une Mère Vierge. Et à notre égard il est notre chef, et nous sommes son corps et ses membres; il est époux, et nous sommes son cœur et ses délices; il est père, et nous sommes ses enfants; il est pasteur, et nous ses ouailles; il est docteur, et nous ses disciples; il est rédempteur, et nous sommes ses captifs; il est roi, et nous sommes ses sujets. Bref, il est tout, il est la vie, la lumière et le salut du monde. Jésus-Christ est grand en action, en action intérieure, éternelle et temporelle, en action extérieure, divine et humaine; car la production du Saint-Esprit est son acte éternel, et la création des anges et de tout l'univers est son action temporelle. Quelle sublime contemplation en son esprit, et quelles affections ardentes en sa volonté! Mais quelles œuvres miraculeuses n'a-t-il pas opérées en conversant parmi le monde, et quelles grandes actions ne continue-t-il pas de faire journellement en purifiant, en sanctifiant et en glorifiant les âmes? Il est grand par ses souffrances; car jamais Passion n'a été pareille à la sienne : il a souffert toutes sortes de douleurs de toutes sortes de personnes, en toutes ses puissances et en toutes ses facultés spirituelles et corporelles, en tous ses sens intérieurs et extérieurs, et en tous ses membres sacrés. Il est grand dans tous les lieux qu'il a occupés; car il a été grand dans les entrailles de Marie; grand dans l'étable de Bethléem; grand dans le temple; grand dans toute la terre où il a marché; grand sur la mer qu'il a calmée; grand sur la croix; grand dans le sépulcre; grand dans les limbes et les régions infernales; grand dans les cieux, où il est à la droite de Dieu, et grand sur les autels en son sacrement d'amour; car partout sa puissance éclate par des œuvres très-sublimes. Il est grand dans le temps, car il était avant Abraham et la création de ce monde; il est grand en tous les siècles qui ont été depuis l'Incarnation, où le royaume de son Eglise l'a servi, l'a reconnu et a combattu pour lui; il sera grand en tous les siècles qui viendront et pendant l'éternité. Jésus-Christ est grand par les trônes où il a siégé; car il est au sein du Père dans l'éternité; il a souffert au milieu du monde habitable où est situé Jérusalem, pour témoigner qu'il mourait pour tout le monde, et en son jugement il sera grand sur le trône de sa majesté. Enfin Jésus-Christ est grand dans ce qu'il possède; car il a tout, il possède tout bien,

son âme est parée des atours de toute grâce et de toute vertu, et son corps sacré est orné des vêtements de sa gloire immortelle, brillant par son éclat plus que le soleil, ravissant par sa beauté plus que tous les astres.

O grandeurs de Jésus, que vous êtes dignes d'être louées, d'être admirées et d'être servies au ciel et sur la terre par tous les esprits capables de les comprendre ! O grandeurs de Jésus, combien vous méritez que le ciel et la terre et tout ce qui a vie dans l'univers célèbrent votre fête et en fassent une grande et dévote solennité ! O Jésus ! ô Homme-Dieu ! en qui sont toutes les grandeurs possibles, que tous les esprits concourent à vous honorer et à vous rendre hommage ! O grand et admirable Jésus! à la vue de tant de grandeurs, je me rends et me déclare à perpétuité votre esclave, pour vous servir et vous révérer de la manière qui vous sera plus agréable. O heureux ceux qui vous serviront et qui s'entretiendront en cette vie de l'objet de vos grandeurs qui ravissent incessamment le ciel ! Faites, ô mon Seigneur très-puissant et très-sublime ! que durant le cours de cette vie, mon pain quotidien et mon entretien plus ordinaire soit de méditer, d'honorer et d'aimer vos grandeurs, jusqu'à ce que j'arrive dans la cité des bienheureux, pour vous y rendre tous les amours et les respects possibles pendant toute l'éternité.

II. Considérez secondement que le culte qui est dû à Jésus-Christ, à cause de ses grandeurs et de ses excellences, est un culte de latrie et d'adoration. Pour éclaircir cette vérité, il est important de remarquer que l'Eglise ne permet pas que l'on rende deux adorations différentes à Jésus-Christ, et que l'on sépare par esprit son humanité de la divinité, pour rendre à l'humanité le culte qui lui appartiendrait, si elle était séparée de la divinité ; car cette humanité sainte n'est et ne sera jamais séparée de la divinité ; c'est pourquoi c'est lui faire tort et lui ravir sa gloire de la considérer en notre pensée comme séparée de la Personne divine, qui s'est unie à elle pour toute l'éternité, et ainsi par la pensée d'un cas imaginaire, lui rendre moins d'honneur et de révérence que son excellence réelle et véritable ne lui en mérite. C'est pourquoi les Conciles, pour retrancher les abus des fausses imaginations, ont fait ce décret que, si quelqu'un introduit deux adorations, et n'adore pas le Verbe

incarné avec sa propre chair d'une seule adoration, qu'il soit anathème (1). Car il est constant que si l'humanité était séparée du Verbe, il ne lui appartiendrait pas d'être adorée. Si tu sépares l'homme de Dieu, dit saint Augustin (2), je ne le croirai jamais et je ne le servirai pas. Et saint Jean Damascène (3) : Si tu divises par des conceptions subtiles ce qui est vu de ce qui est cru, ce ne doit pas être adoré, parce qu'alors c'est comme une pure créature. C'est donc en le considérant tel qu'il est réellement qu'il doit être adoré d'un culte de latrie, parce qu'il est le Dieu immense et souverain dominateur de l'univers, de qui toutes les créatures dépendent et relèvent, et ainsi il s'est fait adorer sur la terre, ainsi il est adoré dans le ciel par les bienheureux, qui mettent leurs couronnes à ses pieds, et le reconnaissent pour le premier principe dont ils dépendent souverainement, et en cette connaissance, ils agréent sa souveraineté d'une part, et de l'autre leur dépendance et soumission à son égard, ce qui est l'acte pur de l'adoration de latrie. Ainsi les fidèles l'adorent dans l'Eglise, et lui rendent hommage comme à leur souverain, selon la prophétie de David : *Et tous les rois de la terre l'adoreront, toutes les nations le serviront* (Ps. 71). Cette adoration se termine à sa divinité directement, et à son humanité par concomitance, d'autant plus que par participation elle contient en elle l'excellence divine, et jouit de la subsistance divine, et par elle de toutes les perfections divines ; c'est pourquoi elle est l'objet de l'acte d'adoration, qui se porte toujours aux plus hautes et aux plus sublimes qualités de l'objet honoré. En quoi il est différent de l'acte de l'amour qui s'attache aussi aux plus basses qualités de son objet. D'où vient que l'humanité est plus proprement aimée qu'elle n'est adorée, et que l'adoration appartient à Jésus-Christ, à cause de sa divinité.

Adoration donc à Jésus-Christ, au Verbe incarné, au Dieu-Homme, à l'Homme-Dieu ! *Que tous ses anges l'adorent* (Héb. 1). Chérubins, Séraphins, prosternez vos volontés. *Que tout genou fléchisse au nom de Jésus* (Philip. 2) ! O grand et admirable Jésus, vous êtes digne *de recevoir la gloire, l'honneur et la puissance* (Apoc. 4) ! Oh ! je vous reconnais pour l'auteur de mon être et

(1) Quinta Sinod. Col. 8. Can. 6. — (2) Serm. 58, de Verbis Domini. — (3) L. 4. de Fide, c. 3.

de ma vie temporelle et spirituelle ; je reconnais la tenir de vous, et dès lors je vous en fais hommage, et m'offre moi-même à vous et à votre humanité sacrée en oblation et en donation perpétuelle et irrévocable, en tout ce que je suis par nature et par grâce ; car il m'est très-agréable, ô mon roi invincible ! d'être tout soumis à vous, c'est-à-dire à votre pouvoir, à votre volonté, à votre souveraineté et à toutes vos grandeurs. O mon Seigneur ! ayez toujours cette puissance absolue sur moi et sur toute créature ; jouissez, jouissez toujours du droit que vous avez de nous assujettir à vos volontés.

III. Considérez que les images de Jésus-Christ doivent être honorées, retenues et traitées avec respect pour son amour. Lui-même autorise cette vérité, qui est si fort débattue et contestée par les ennemis de sa gloire ; car lui, le premier, en maître tout-puissant, sans couleur ni pinceau, en fit un chef-d'œuvre de peinture, lorsqu'il portait sa croix au Calvaire, et une personne dévote, touchée de compassion, lui ayant présenté un linge pour essuyer sa face couverte de sang et de sueur, il y imprima les traits de son visage, couronné d'épines et marqué des opprobres de sa Passion, tel qu'il est représenté par Isaïe, quand il dit : *Il n'y a pas de beauté en lui*. Et cette image s'appelle la Véronique, du nom de la personne qui la reçut en récompense de sa compassion ; elle se conserve aujourd'hui à Rome, et se montre au Jeudi-Saint, chaque année, dans l'église de Saint-Pierre. Etant mort et porté dans le sépulcre, il laissa encore l'image de son corps en deux grands draps, dans lesquels il était enseveli ; ce qui s'appelle le saint Suaire, qui se garde à Turin et à Besançon. Ainsi notre Seigneur s'est peint lui-même en sa vie et en sa Passion ; et après sa mort, n'ayant pas donné de portrait de sa gloire, il l'imprimera en tous les bienheureux, qui seront autant d'images de son état glorieux. C'en est assez pour nous faire estimer ses images et nous les rendre précieuses ; elles ont d'ailleurs plusieurs utilités pour lesquelles elles doivent être retenues et soigneusement conservées ; car elles rappelent vivement les actions et les souffrances de Jésus-Christ que l'on découvre ainsi à l'œil ; c'est pourquoi le grand saint Grégoire disait que les images étaient les livres des idiots, c'est-à-dire des simples, qui apprennent mieux en voyant qu'en écoutant. Et ailleurs il ajoute qu'elles sont égale-

ment profitables aux doctes et aux savants. Elles excitent aussi et portent à l'amour de Jésus-Christ, comme il paraît en plusieurs personnes dévotes, qui ne jettent jamais les yeux sur le crucifix, ou sur quelque autre image de Jésus-Christ, que leur cœur ne pousse un gémissement d'amour. En quoi excellait sainte Thérèse, et lorsqu'elle prenait quelque image de Jésus-Christ ou de la Vierge en ses mains, il faisait beau entendre les paroles qu'elle leur disait, et qui étaient si pleines d'amour et de tendresse, qu'il semblait que son âme se fondît. Elles provoquent pareillement aux actions de la vertu ou à l'imitation de sa vie très-sainte, comme il paraît par les fidèles chrétiens, qui prennent la résolution de mourir courageusement et saintement à la vue du crucifix qui leur est proposé. Et de notre temps un grand seigneur de France, condamné à la mort, supporta d'abord avec peine d'être garotté, mais il le permit d'un grand courage, après qu'on lui eut mis devant les yeux un tableau de Jésus-Christ lié et garotté par les Juifs. Ces mêmes images nous servent aussi de témoignages de la Foi et de la religion que nous professons; car en les ayant chez nous et dans nos églises, on ne peut pas douter que nous ne soyons de la croyance de Jésus-Christ et hors des assemblées des hérétiques qui n'en font aucun état. Pour ces raisons et plusieurs autres, l'Eglise, dès son berceau et dès les premiers siècles jusqu'à maintenant, les a toujours retenues et honorées avec de grands sentiments de piété et des fruits signalés de dévotion. Ce que l'ennemi du genre humain a tâché d'empêcher, suscitant de temps en temps des hérétiques iconoclastes, qui leur ont livré une cruelle guerre. Cet ennemi irréconciliable a vu que Jésus-Christ, par la religion, a abattu et détruit partout toutes ses idoles et ses statues dans lesquelles il était adoré, et il s'efforce de s'en venger par les hérétiques qu'il suscite à renverser ses images et celles de tous les Saints, sous prétexte de piété, disant que les chrétiens en abusent et les adorent comme Dieu même, qui pour ce sujet en aurait de la jalousie et en serait offensé. Mais qu'ils considèrent que le roi qui défend de rendre à d'autres les honneurs qui ne sont dûs qu'à lui, veut pourtant que l'on révère les princes et les magistrats, selon leur état, et que l'on tienne ses images pour précieuses; ainsi Dieu qui défend de rendre à qui que ce soit le culte de latrie qui lui est dû, ne dé-

fend pas que l'on honore ses serviteurs et ses images d'un culte inférieur à celui qui lui appartient. Ainsi en usent les chrétiens à l'égard des images de Jésus-Christ ; ils les chérissent, et se gardent bien de leur faire aucun outrage ; ils les placent en des lieux convenables, ils leur donnent des marques extérieures de vénération par des baisers, par des génuflexions, par des inclinations ou autres marques de révérence, qui ne sont pas l'adoration qui n'est due qu'à Dieu ; car toutes ces choses se font à l'égard des hommes. Ils adorent aussi Jésus-Christ dans ses images, qui ont la vertu d'élever l'esprit jusqu'à lui, les choses visibles et apparentes servant d'échelon pour monter aux invisibles. D'autres fois le regardant comme revêtu de son image, ils vénèrent l'un et l'autre ensemble comme un seul objet et par un seul mouvement de révérence. Ainsi que celui qui se présente devant le roi, revêtu de sa pourpre royale, honore sa personne et sa pourpre, toutefois avec cette différence, qu'en tant que ce mouvement de révérence se termine à la Personne de Jésus-Christ, c'est une vraie adoration et en tant qu'il se termine à son image, c'est seulement une *coadoration*, qui est une espèce de culte moindre que l'adoration. Que si les errants voulaient une fois concevoir ceci, ils cesseraient leurs calomnies, et traiteraient plus respectueusement d'effet et de paroles l'image de celui qui a été crucifié pour leur salut.

Nous tirerons plusieurs saintes affections de ce point de notre méditation. Premièrement, nous reconnaîtrons un trait signalé de l'amour de Jésus-Christ, en ce qu'il a voulu nous laisser les images de son visage et de sa sainte humanité, peintes de son propre sang. C'est ce témoignage d'amitié que demandait Moïse, en ces termes : *Si je suis agréable à vos yeux, montrez-moi votre face* (Exod. 33). C'est le souhait des anges de regarder sa face ; c'est toute la récompense et la fin de toutes nos attentes de contempler la face de Dieu dans les cieux, et ce sera le commencement et l'entrée de notre béatitude, si nous le regardons en quelque façon sur la terre. C'est pourquoi David soupirait après ce bonheur : *Montrez-nous votre face, et nous serons sauvés* (Ps. 79). Et l'Epouse s'écriait : *Montrez-moi votre face, que votre voix résonne à mes oreilles* (Cant. 2) ; car votre voix est douce et votre visage est beau. C'est une grande conso-

lation, disait une grande Sainte (1), de voir l'image de celui que nous aimons avec tant de sujet; je voudrais la voir de quelque côté que je tourne les yeux. A quelle chose meilleure, plus délectable et plus agréable les pourrions-nous employer qu'à regarder celui qui nous aime tant, et qui contient en soi tous les biens? Oh! malheureux les hérétiques, qui par leur faute ont perdu cette consolation avec plusieurs autres! Toi, démon, dit saint Jean Damascène (2), qui est dévoré d'envie, tu voudrais bien que nous ne contemplassions pas l'image de notre Seigneur, et que nous ne fussions pas saints. Tu voudrais bien que nous ne vissions pas ses tourments salutaires, et que nous n'admirassions pas son humilité et les choses prodigieuses opérées par lui. Ne permettons donc pas que l'homme nous enlève nos saintes images; mais vous, Seigneur, ôtez-les-nous en nous donnant la vérité de la chose; que nous ne vous contemplions plus en votre image, mais que nous vous contemplions face à face comme vous êtes en vous-même dans le Paradis. Ainsi soit-il.

VINGT-QUATRIÈME MÉDITATION.

JÉSUS-CHRIST EST RÉDEMPTEUR, MÉDIATEUR ET CHEF DE L'ÉGLISE.

I. Considérez que Jésus-Christ est le Rédempteur des hommes: *Il les a rachetés*, dit David, *de la main de l'ennemi* (Ps. 106), et saint Paul : *Car vous avez été rachetés un grand prix* (1. Cor. 6). Or, autant cette vérité est assurée, autant est-elle peu éclaircie et mal entendue de plusieurs, même de ceux qui n'ont rien de plus fréquent dans la bouche que le nom de Jésus-Christ leur Rédempteur. Aussi est-il difficile d'entendre en quelle manière il appartient au Verbe incarné d'être racheteur ou Rédempteur des hommes; car, pour en parler exactement, racheter une chose, c'est en payer le prix, et, par une juste compensa-

(1) Sainte Thérèse au Chemin de la Perfection, c. 34. — (2) Orat. 3, de Imaginibus.

tion de sa valeur, la retirer de la puissance de l'un pour la remettre en la puissance de l'autre, auquel elle appartenait auparavant; d'où il s'ensuit que, si les hommes ont été rachetés par Jésus-Christ, qui les a dû tirer de la puissance d'un autre, il les a arrachés au démon, pour les mettre dans la puissance et le domaine de Dieu, auquel ils étaient auparavant, payant le prix et la valeur de leurs âmes. En effet, c'est en quoi consiste le rachat des hommes fait par Jésus-Christ, mais qui est difficile à comprendre, si l'on n'y apporte quelque éclaircissement, et si l'on ne considère comment les hommes qui sont naturellement sujets de Dieu, comme étant ses créatures, étaient tombés en la puissance du diable, et comment ils en ont été dégagés pour être remis en celle de Dieu, leur légitime et leur ancien seigneur. Considérez donc que par le péché les hommes sortent en quelque manière de la puissance de Dieu, pour être en celle du diable, qui, comme leur seigneur, les fait obéir à ses mauvaises volontés, et comme bourreau et exécuteur de la justice divine les tourmente horriblement. Ils sortent de la puissance et du domaine de Dieu, parce que durant cet état de péché, il n'en peut pas tirer le service qui lui est dû, le service de la Charité sainte et de sa dilection par-dessus tout. *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, c'est le premier et le très-grand commandement* (Matth. 22). Car le péché et l'amour de Dieu ne peuvent demeurer ensemble; c'est pourquoi un roi n'a point de puissance sur un sujet qui est incapable de le servir, auquel il ne peut faire exécuter ses volontés; ainsi les hommes, par le péché, étant devenus incapables de servir Dieu par amour, étaient hors de sa puissance. Au contraire, ils étaient tombés en la puissance du diable leur nouveau maître et leur cruel bourreau, car ils n'étaient propres qu'à faire ses volontés perverses, qu'à offenser Dieu journellement en suivant leurs passions et ses suggestions, et ils étaient abandonnés de Dieu à ses cruautés, comme des criminels que le juge met entre les mains de l'exécuteur. Ce désastre leur arrivait parce que le péché les privait de la grâce de Dieu et de tous les secours du salut, qui sont nécessaires pour observer les commandements de Dieu, et pour se retirer du péché, car, par suite de cette privation, c'était une nécessité qu'ils demeurassent dans l'aversion et l'aliéna-

tion de Dieu, et dans la servitude du diable. Mais Jésus-Christ a apporté remède à ce malheur étrange; et par le mérite de sa sainte vie, et par le prix de son sang, il a mérité que les hommes reçussent les grâces de Dieu pour sortir du péché, pour s'en garantir, et pour pouvoir accomplir ses commandements, lui payer le tribut, et lui rendre le service du saint amour, qu'il demande par-dessus toutes choses. Les Sacrements sont établis par lui pour ce dessein, et les grâces excitantes vont partout solliciter les volontés humaines, de donner leur libre consentement à ses saintes ordonnances, afin qu'elles soient incontinent suivies de sa grâce justifiante. Par ce moyen les hommes recevant les grâces, sortent de la puissance du diable, rompent ses chaînes, ne sont plus nécessités de demeurer dans le péché, ni impuissants à rendre à leur souverain Seigneur et à leur Dieu, le service qui lui appartient, ensuite de quoi le diable n'a plus le pouvoir d'être leur bourreau, n'y ayant point de crimes à punir en eux. Ainsi étant affranchis de cette captivité, ils rentrent heureusement en la puissance de Dieu leur premier maître, ils vivent sous sa sujétion, lui rendent le service de l'amour, obéissent à ses commandements par les secours de la grâce que leur a acquis l'Homme-Dieu Jésus-Christ, et partant il est leur libérateur et leur Rédempteur, puisque faisant une juste compensation par le prix de son sang, il les retire de la puissance étrangère de Satan, et les remet en la puissance et en l'obéissance de Dieu, qui est leur premier et légitime Seigneur. Que si plusieurs restent encore au démon par le péché après cette rédemption, c'est leur faute, et ils ne laissent pas d'être rachetés par Jésus-Christ, ainsi que des esclaves dont on aurait payé le rachat, et que le maître ne forcerait plus à le servir, qui néanmoins voudraient demeurer serfs, sans se prévaloir du bénéfice de leur rachat, qu'ils mépriseraient.

J'apprendrai par cette considération à détester le péché qui réduit les âmes humaines en une servitude étrangère, et les assujettit à un cruel tyran, au prince des ténèbres ; car, qu'y a-t-il de plus à craindre que cette servitude honteuse et infâme ? J'apprendrai d'ailleurs la grande obligation que j'ai d'aimer, d'honorer, de chérir et d'estimer Jésus-Christ, parce qu'il est mon Rédempteur et me retire de la puissance tyrannique de Satan, pour me remettre dans le domaine et l'o-

béissance de mon Dieu, mon Créateur, mon Seigneur et mon véritable maître. O Rédempteur des hommes ! est-il donc possible que la terre porte des créatures, qui, reconnaissant ces vérités, demeurent stupides et insensibles, et ne se portent pas de toutes leurs forces à vous honorer et à vous chérir. Quoi ! j'étais captif et fait esclave par des Turcs et des Maures sanguinaires qui m'avaient mis à la chaîne et me traitaient si impitoyablement qu'on ne le peut raconter. Un prince noble, puissant et très-débonnaire, ayant connaissance de ma misère, m'a retiré de cette servitude, payant le prix de mon rachat, et pour y fournir il a engagé tout son bien, et sa personne même. Quoi donc ! n'aimerai-je pas ce prince magnifique et si plein de bienveillance envers moi ? ne souhaiterai-je pas de le voir pour me jeter humblement à ses pieds, lui offrir mon service et ma vie, et le remercier de sa bonté ? Mais encore si je n'ai pas l'occasion de le voir, ne parlerai-je pas de lui avec honneur, ne rendrai-je pas témoignage de l'affection que je lui porte et de l'estime que je fais singulièrement de sa personne ? Sans doute je dois faire toutes ces choses et plus encore. Que ferons-nous donc envers vous, ô Jésus, mon aimable Rédempteur, qui avez engagé votre vie même pour me racheter de mon esclavage ! Oh ! quelle estime devons-nous faire de vous ! que d'amour, que d'honneurs, que de révérences nous vous devons porter, jusqu'à ce que nous ayons le bonheur de paraître devant votre visage très-gracieux, pour vous rendre grâce de votre bonté admirable !

II. Considérez que Jésus-Christ est aussi médiateur entre Dieu et les hommes : *L'unique médiateur de Dieu et des hommes,* dit saint Paul, *l'Homme Jésus-Christ* (1. Tim. 2). Ce titre lui convient doublement par nature et par office, car par nature il est médiateur entre Dieu et l'homme, en tant qu'il est participant de la divinité et de l'humanité. Il est Dieu-Homme, il est Homme-Dieu, et tient unies et jointes en lui-même ces deux extrémités infiniment distantes, la divinité et l'humanité. Et en ce sens il est seul et unique médiateur substantiellement. Il est aussi médiateur par office et par action, d'autant que l'on appelle médiateur celui qui s'entremet entre deux personnes désunies pour les réconcilier ensemble, soit en priant, soit en proposant les conditions de l'accord, soit en faisant satisfaction à la per-

sonne offensée pour celle qui a fait l'offense. Or, le péché ayant jeté la désunion entre Dieu et les hommes : *Vos péchés ont mis la division entre vous et moi* (Isaïe, 59), Jésus-Christ s'est entremis entre Dieu et les hommes, pour les réconcilier et faire que Dieu aimât les hommes et que les hommes aimassent Dieu, et que sans aucune inimitié ils eussent la paix et la concorde ensemble. Pour ce sujet il a prié Dieu de pardonner au monde, et de chérir les âmes créées à son image ; pour ce sujet il a proposé aux hommes les conditions de l'accord, qui sont l'observance de ses lois et l'usage des Sacrements. Mais particulièrement il a fait satisfaction à Dieu qui était offensé par les hommes, il s'est sanctifié ou sacrifié lui-même à son honneur, et a fait réparation de l'injure du péché des hommes, et comme lui seul avait le pouvoir, par la dignité de sa personne, de faire cette satisfaction, lui seul est médiateur de Dieu et des hommes; médiateur par satisfaction suffisante et par rédemption. C'est pourquoi, si les Saints sont aussi appelés médiateurs, ce n'est point à la manière de Jésus-Christ, ni à un si haut point d'excellence, car ils peuvent être médiateurs en priant et en intercédant pour les hommes ; ils le peuvent être aussi en leur proposant les conditions de l'accord et de l'amitié, comme font ceux qui instruisent les pécheurs et les exhortent à se mettre en règle avec Dieu pour rentrer en sa grâce, mais ils ne sont pas et ne peuvent être médiateurs en faisant satisfaction suffisante pour les hommes, ou en payant le prix de leur rédemption, il n'y a que l'Homme-Dieu Jésus-Christ qui a ce pouvoir, *seul médiateur de Dieu et des hommes* (1). Il est, dit le saint Docteur, le bon médiateur, à la différence du diable, qui a été mauvais médiateur, et le mauvais milieu entre Dieu et les hommes ; car le démon partage l'immortalité avec Dieu et la misère avec les hommes, et il se met entre deux, entre Dieu et l'homme, lui qui est immortel et misérable, afin d'empêcher l'homme misérable d'arriver à l'immortalité bienheureuse, et de le conduire à une misère immortelle, c'est pourquoi il est un mauvais milieu qui sépare les amis. Mais Jésus-Christ a eu la béatitude commune avec Dieu, et la mortalité commune avec les hommes, et pourtant il s'est mis entre deux,

(1) Quæst. 26. Art. 1.

afin que, sortant de la mortalité des morts, nous fussions immortels, et de misérables, nous devinssions bienheureux. Saint Augustin dit aussi (1) : Il y a un milieu séparant, mais au contraire il y a un médiateur réconciliant. Le milieu séparant est le péché, le médiateur réconciliant, c'est notre Seigneur Jésus-Christ ; afin donc que le mur de séparation, le péché disparût, ce médiateur est venu, et le prêtre même a été fait victime.

Formez les mêmes affections qu'au premier point, haïssant le péché qui vous sépare de Dieu et vous met en son inimitié, et chérissant Jésus-Christ qui a été votre médiateur pour vous réconcilier et faire votre paix avec Dieu. Oh ! quel admirable médiateur ! il s'est mis entre Dieu courroucé et foudroyant de colère, pour exempter l'homme criminel qui s'en allait être frappé des foudres de cette colère ; et comme il s'est mis en ce milieu, il a voulu recevoir les foudres et les carreaux de sa justice, pour en exempter l'homme. *En moi sont passées vos colères* (Ps. 87), dit David en sa personne. Oh ! quel admirable amour dans ce puissant médiateur ! L'on vante l'amour d'une mère, qui, surprise avec son petit enfant d'un horrible orage de pluie, de grêles, de vents et de tonnerres au milieu de la campagne, se courba sur son petit enfant, le mettant sous sa poitrine, et recevant sur son dos et sa tête toutes les fureurs de l'air irrité afin de l'en garantir. Mais qu'est-ce que cette affection maternelle au prix de la vôtre, ô médiateur très-miséricordieux ! car vous mettant entre Dieu courroucé et les hommes pécheurs, lorsque vous fûtes crucifié, vous avez reçu sur vous-même les peines dues aux pécheurs et vous en avez porté la satisfaction. O Jésus ! puissions-nous aussi nous consacrer à vous réconcilier tous les pécheurs et à seconder tous vos desseins ? Oh ! donnez-moi le zèle et la vertu requise à ce très-digne emploi.

III. Considérez que Jésus-Christ est encore le chef des hommes et de toute l'Eglise militante sur la terre, ou triomphante dans le ciel. *Il l'a établi*, dit l'Apôtre, *sur toute l'Eglise* (Eph. 1). Cette qualité sublime et honorable lui convient pour quatre raisons. La première, parce qu'il est élevé entre toutes les créatures comme le chef par-dessus tous ses membres ; car il est plus uni à Dieu que toutes les créatures angéliques

(1) Tract. 41. In Joan.

et humaines. La seconde, parce qu'il est rempli de toutes sortes de grâces et de vertus, ainsi que la tête est ornée et enrichie de tous les sens qui y ont leur résidence. La troisième est parce qu'il influe sur toute l'Eglise, comme le chef sur les membres. Et comme le chef répand le sentiment et le mouvement qui rendent les membres capables de sentir et de se mouvoir, ainsi ce que Jésus-Christ répand principalement dans les âmes est le sentiment spirituel, c'est-à-dire les lumières et les connaissances des choses célestes qui sont le sentiment spirituel de l'âme, les élans et les affections de la Charité qui sont le mouvement de l'âme. Or, comme il influe aussi sur les corps qui doivent un jour ressusciter, et sur lesquels doit rejaillir la béatitude de l'âme, il est chef des hommes, et selon les âmes, et selon les corps. Et comme les infidèles et ceux qui sont hors de l'Eglise peuvent être participants de l'influence de ses grâces, devenir membres de l'Eglise, tant parce que sa vertu est suffisante pour le salut de tout le monde qu'à cause de leur liberté, par laquelle ils peuvent entrer dans l'Eglise, il est chef des hommes, même de ceux qui sont hors de l'Eglise. Et encore parce que selon son humanité, en vertu de la divinité à laquelle elle est unie, il peut influer sur les anges et leur causer du bien, il est chef aussi des anges bienheureux. La quatrième raison pour laquelle il est le chef de l'Eglise, c'est parce qu'il en est le fondateur, et qu'il lui a donné l'être et la vie, sa nature et son organisation, sa doctrine, ses richesses et toute sa perfection; car, par suite de ces choses, l'Eglise est à lui, et il lui appartient de droit d'en être le chef; il lui a donné l'être et la vie, quand il l'a appelée par ses inspirations, par ses grâces, par la prédication de ses Apôtres et par toutes les œuvres et les moyens dont il s'est servi pour appeler les âmes à la Foi et au Baptême; il lui a donné sa nourriture et son entretien, lui fournissant les Sacrements de Confirmation, de Pénitence, d'Eucharistie, d'Extrême-Onction, et une multitude de dons et de grâces pour fortifier l'Eglise, pour la protéger et pour la défendre; quand aussi il a établi une hiérarchie ecclésiastique sur le modèle de la hiérarchie céleste et angélique; quand il a sanctifié le Mariage, et qu'il l'a élevé à la dignité de Sacrement, pour rendre les laïques plus purs; et quand il a promulgué les conseils évangéliques de très-sublime perfection. Enfin il comble son

Eglise de richesses, quand de militante il la rend triomphante, glorifiant tous les jours ses membres, jusqu'à ce qu'il se fasse des âmes d'ici-bas une *Eglise glorieuse, n'ayant point de tache ni de rides* (Eph. 5).

Rendez mille actions de grâces à Jésus-Christ pour tous les biens qu'il a faits à l'Eglise. Réjouissez-vous avec lui de cette dignité, et avec l'Eglise de la gloire qu'elle a d'avoir un chef si noble. Enfin considérez de quel chef vous êtes membres, et ne faites rien d'indigne d'un si haut chef. *Prenant les membres de Jésus-Christ*, disait saint Paul, *en ferai-je donc des membres de prostituée* (1. Cor. 6)? Car il en est de nous, dit saint Jean-Chrysostôme, comme d'une fille que son père aurait vendue et exposée dans un lieu infâme, et que le fils d'un roi eût rachetée pour en faire son épouse. Après cette gloire, il ne serait plus loisible à ce père misérable d'user de sa fille qu'avec respect et honneur, la traitant comme l'épouse du roi, il ne pourrait plus en disposer; ainsi après que le Fils de Dieu nous a rachetés de la servitude infâme du diable, pour nous faire membres de son Eglise, notre chair n'est plus à nous, nous la devons traiter avec révérence et honnêteté. Reconnais, ô chrétien! ta dignité, dit saint Léon (1), et rendu participant de la nature divine, ne retourne pas à ton ancienne bassesse par une vie lâche. Ressouviens-toi de quel chef et de quel corps tu es membre.

(1) Serm. 1, in Nativit.

VINGT-CINQUIÈME MÉDITATION.

JÉSUS-CHRIST EST LA LUMIÈRE DES HOMMES, LEUR LIBÉRATEUR ET LEUR AVOCAT.

I. Considérez d'autres qualités de Jésus-Christ en vertu desquelles il a travaillé à notre salut; car l'Ecriture sainte nous représente par diverses images l'œuvre de la Rédemption, pour nous faire mieux entendre la grandeur d'un si grand bien, et nous inspirer plus de reconnaissance. En premier lieu donc considérez-le comme la lumière de la nature humaine et de tous les enfants d'Adam, qui étaient aveuglés et couverts des ténèbres épaisses du péché et de l'ignorance. Car entre les malheurs provenus du péché d'Adam, l'erreur et l'ignorance tiennent une place aussi distinguée, qu'entre les biens causés à l'homme par la venue et par la présence de Jésus-Christ, la vraie lumière et la vraie connaissance. *La nuit d'abord*, dit saint Paul, *et ensuite le jour* (Rom. 13); et Isaïe : *Le peuple qui marche dans les ténèbres a vu une grande lumière* (Isa. 9). Les ténèbres de l'homme consistaient en ce qu'il n'avait aucune connaissance de la voie de son salut, ni aucune science propre à lui faire éviter la mort et la damnation, et à y trouver la vie et l'immortalité bienheureuse. L'homme se persuadait que les passions déréglées de son appétit, et les misères de son corps dans la mort lui étaient choses naturelles, et il n'en connaissait pas la vraie source et l'origine, qui est le péché du premier homme Adam; il estimait ensuite que son bonheur était de vivre dans les délices, selon les désirs de sa chair, et de s'attacher aux créatures visibles de ce monde, sans s'élever plus haut. Et si quelques philosophes plus éclairés que les autres ont eu quelques idées sur une autre vie après celle-ci, et ont jugé qu'il fallait mortifier ses passions et ses concupiscences par les lois de l'honnêteté et de la tempérance, toutefois ils

ne se sont jamais figuré une autre vie après celle-ci, d'une autre condition que la vie présente, terrestre et charnelle; et s'ils ont jugé raisonnable de réprimer les concupiscences comme des racines de tous maux, ce n'était que pour garder quelque bienséance parmi les hommes, mais non pas pour aller à Dieu et acquérir des biens éternels, par la privation des biens passagers et périssables; semblables à celui qui marche et ne sait pas où il doit parvenir, et qui ne soupçonne pas que le terme de sa voie est un précipice où il doit tomber et mourir misérablement. Mais le soleil de justice, Jésus-Christ, a écarté ces ténèbres et guéri cet aveuglement; il a fait voir clair aux hommes par le flambeau de sa doctrine, qui leur a découvert et la vraie vie éternelle et la vraie voie pour y arriver. Il leur a montré que toutes les concupiscences de la chair et que toutes les poursuites des biens du siècle contre la raison étaient des voies d'iniquité, dont devaient avoir horreur tous ceux qui sont éclairés de la lumière d'en haut. Il a appris aux hommes à diriger la vue de leur esprit et leur intention au seul bien éternel et immuable; c'est pourquoi il s'est qualifié la lumière du monde, disant : *Je suis la lumière du monde ; celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres* (Jean, 8).

Déplorez l'aveuglement et les ténèbres des enfants d'Adam après le péché! Oh! que d'erreurs! Oh! que d'ignorance! Oh! que de confusion dans les esprits de tous les hommes et même des plus savants philosophes! Oh! quelle nuit obscure et ténébreuse! O Jésus! quelle obligation indicible vous a toute la terre pour votre illumination spirituelle; que vous faites bien plus que le soleil, qui par sa splendeur ne fait que dissiper les ténèbres de la nuit, et donne sa lumière aux yeux du corps, pour des objets corporels et sensibles. Oh! que je profite de votre lumière et que j'en fasse bon usage! Je me ressouviendrai pour ce sujet des paroles de saint Paul : *Je dis donc et vous conjure en Jésus-Christ de ne plus marcher comme les Gentils dans la vanité des sens, ayant l'entendement obscurci de ténèbres, éloignés de la vie de Dieu, à cause de l'ignorance qui est en eux, et de l'aveuglement de leur cœur ; sans espérance, ils se sont livrés à l'impudicité, pour opérer toute sorte d'immondice et s'adonner à l'avarice. Mais vous, ce n'est pas ce que vous avez appris de Jésus-Christ, si toutefois vous*

l'avez entendu; mais vous avez appris de lui à vous dépouiller du vieil homme, qui se corrompt selon les désirs de l'erreur, etc. (Eph. 4).

II. Considérez que Jésus-Christ a eu aussi la qualité d'un grand guerrier, et qu'en cette qualité, par les armes spirituelles de son humilité et de sa patience, il a fait la guerre aux démons, pour retirer nos âmes de leur servitude et nous redonner une glorieuse liberté sous son empire. Il adresse pour ce sujet ces paroles à son Père éternel : *Vous m'avez ceint de force pour la guerre; vous avez mis au-dessus de moi ceux qui s'élevaient contre moi; vous avez mis en fuite mes ennemis, et avez perdu ceux qui me portaient de la haine* (Ps. 17). En effet, comme dans la guerre on surmonte l'ennemi à force de souffrir, de travailler, et plus par art et par prudence que par une autre voie, en lui cachant ses desseins et ses embûches, et en le faisant périr et tomber dans la fosse qu'il avait lui-même préparée, ainsi Jésus-Christ travaillant l'espace de trente-trois ans à notre salut, suant, pleurant, souffrant et accomplissant par ses peines et ses travaux la satisfaction que Dieu demandait pour le péché, il a trompé le démon, a renversé ses desseins, a retiré les hommes de son pouvoir, et l'a ainsi vaincu et surmonté. En effet, vaincre son ennemi, c'est l'arrêter dans ses entreprises et détruire ses desseins; c'est faire qu'il ne domine plus et n'exerce plus son empire. Or, Jésus-Christ a fait toutes ces choses; le péché, que le diable voulait perpétuer, est aboli; l'inimitié, qu'il prétendait faire durer entre Dieu et l'homme, n'est plus; l'homme est dégagé de sa tyrannie et de sa servitude, et ainsi ses desseins sont renversés par l'adresse de Jésus-Christ; et par où il prétendait le défaire et le ruiner, c'est-à-dire en le faisant souffrir jusqu'à la mort, par là même Jésus-Christ l'a vaincu subtilement sans qu'il s'en aperçut, offrant dans ce dessein le prix de notre rachat, par lequel il a été satisfait à Dieu, et l'homme a été délivré des prisons du diable, où la justice divine l'avait abandonné. Ainsi Jésus-Christ est demeuré victorieux dans cette guerre spirituelle, et l'ennemi est tombé dans ses propres embûches. En suite de quoi il a été dépouillé de trois pouvoirs qu'il avait acquis sur l'homme par le péché. Le premier était de régner sur l'homme entier, ayant pouvoir sur l'âme et sur le corps, pour entraîner l'un et l'autre dans l'enfer après la mort temporelle, laquelle puissance

est anéantie par Jésus-Christ. Le second pouvoir était de retenir même les âmes justes qui étaient aux limbes des Pères, dans les ténèbres, lequel pouvoir est également détruit par Jésus-Christ. Le troisième pouvoir était de tenter l'homme au dedans de lui-même ; car, dans l'état d'innocence, il ne le pouvait tenter que par le dehors ; mais, après le péché, il eut le pouvoir de combattre l'homme au dedans et au dehors ; c'est pourquoi il ruinait presque toute la nature humaine, agissant dans les sens intérieurs et l'imagination de l'homme, pour l'induire au péché, et cette puissance de tenter les hommes au dedans a été restreinte par Jésus-Christ jusqu'au temps de l'Antechrist ; c'est pourquoi il est dit dans l'Apocalypse qu'un ange a lié Satan pour l'espace *de mille ans*, après lesquels il doit être délié pour un peu de temps, pour nous représenter, par ces liens, l'empêchement et l'obstacle que lui fait Jésus-Christ d'employer toutes ses forces et toutes ses ruses à tenter les hommes, depuis sa venue au monde jusqu'à celle de son adversaire l'Antechrist.

Louanges à Jésus-Christ pour sa victoire signalée contre nos cruels ennemis ! Rendons-lui actions de grâces pour cette défaite importante pour nous ; disons comme David nous enseigne sur ce sujet : *Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur. Vous dominez la puissance de la mer, et vous calmez la fureur de ses flots ; vous avez humilié le superbe, par la blessure que vous lui avez faite, et par la force de votre bras*, Jésus-Christ, *vous avez repoussez et ruiné nos ennemis* (Ps. 88). Disons après la sainte Vierge : *Il a armé son bras de puissance, et il a dissipé les projets que les superbes formaient dans leur cœur* (Luc, 1). Imitons aussi Jésus-Christ dans son combat spirituel, nous revêtant de ses armes, car en souffrant comme lui, nous surmonterons nos adversaires.

III. Considérez que Jésus-Christ est aussi l'avocat des hommes contre le démon auprès de Dieu, souverain juge de tous les différends du monde, et qu'en cette qualité il nous a encore délivrés de l'oppression de nos ennemis. Pour concevoir ce point, représentez-vous la lutte qui s'était élevée entre les démons de l'enfer et les enfants d'Adam abandonnés de Dieu à leur tyrannie ; car les hommes se plaignaient de ce qu'ils étaient délaissés dans la captivité et dans la servitude du diable, qui, par ses impostures, avait trompé Adam leur père au Pa-

radis terrestre, sous une fausse promesse de la vie immortelle qu'il lui avait faite : *Vous ne mourrez pas, mais vous serez comme Dieu* (Gen. 3). D'un autre côté, Satan prétendait que son domaine sur les hommes était bien juste puisqu'il avait vaincu l'homme, qui n'était ni ignorant, ni impuissant, ni dépourvu des grâces et de l'assistance nécessaires et suffisantes pour se conserver en son état d'innocence. C'est pourquoi il prétendait avoir raison de le tenir en esclavage, puisque Dieu le lui avait abandonné en punition de sa lâcheté et de son crime. En effet, l'homme était criminel, et il n'y avait en lui aucun mérite, mais il était justement humilié et condamné à subir la puissance du diable, comme d'un bourreau et de l'exécuteur de la justice divine. Toutefois il avait malicieusement et injurieusement tenté l'homme, qu'il avait excité à contrevenir au commandement de Dieu, il n'avait aucun droit valable contre Dieu sur l'homme pour le tourmenter, quoique l'homme méritât d'être tourmenté par lui, si bien que ce n'était pas par droit de justice qu'il tenait l'homme asservi, mais par une volonté perverse et un désir furieux de le voir toujours misérable, sans qu'il eût aucun moyen de s'affranchir, n'ayant en soi que le péché et pas un seul degré de mérite. Mais Jésus-Christ intervint en ce différend, et entreprit de défendre contre le diable la cause des hommes, ses frères par nature, et demanda à Dieu, qui eut égard à sa justice, à son innocence, à ses mérites et à ses satisfactions qu'il offrait pour les hommes, qu'ils fussent délivrés de la tyrannie et de la puissance de leur bourreau et de leur ennemi mortel. De là vient que, comme un avocat parlant pour les hommes criminels, il dit : *Levez-vous et soyez attentif à mon jugement, ô mon Dieu! et à ma cause; ô mon Seigneur! jugez-moi, mon Dieu, et discernez ma cause* (Ps. 34). Et étant sur la croix il parlait en faveur de tous les hommes : *Mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font* (Luc, 23), alléguant que par ignorance ils étaient tombés dans le péché qui le mettait en croix; sur quoi le juge souverain donna son arrêt contre le diable en faveur des hommes, et ordonna par son juste jugement, que la nature humaine, qui n'avait pas de mérites propres, serait aidée par les mérites et les satisfactions de Jésus-Christ, en vertu desquels elle serait délivrée de la puissance étrangère du diable, et remise en liberté. C'est ce jugement admirable dont voulait

parler Jésus-Christ, quand il disait : *C'est maintenant le jugement du monde ; maintenant le prince du monde sera chassé dehors* (Jean, 12). Car, dit le vénérable Bède, ce n'est pas que ceci soit dit du jugement à venir à la fin du monde, mais du jugement qui s'exerce journellement et ordinairement dans la sainte Eglise de Dieu. Le diable possédait donc le genre humain, mais par la foi en Jésus-Christ, confirmée par sa mort et par sa résurrection, et par son sang répandu pour la rémission des péchés, des milliers de fidèles sont délivrés de sa domination. Donc, c'est parce que Jésus-Christ savait que plusieurs devaient croire, dans les cœurs desquels le diable habitait intérieurement, et qu'il est jeté dehors quand on le renonce par la Foi, qu'il a dit : *Maintenant le prince de ce monde est chassé dehors* (Jean, 12).

Admirez ce jugement de Dieu et cette justice si souvent exposée dans les Ecritures saintes. O jugement désirable ! ô jugement favorable pour le peuple criminel contre l'oppression du tyran cruel des enfers ! ô jugement plein de grâce et de miséricorde, plein de justice et d'équité tout ensemble ! O Jésus très-sage et très-puissant défenseur de notre cause désespérée et de notre grand procès pour la vie et la mort éternelle ! quelle reconnaissance vous pourrons-nous témoigner qui soit tant soit peu proportionnée à notre obligation et à la grandeur du bienfait de votre défense et de votre protection ? O Jésus ! *votre cause a été jugée comme celle d'un impie, vous vous chargez du jugement et de la cause* (Job, 36). Vous serez établi juge de l'univers pour juger tous les hommes, nous vous acceptons pour notre juge, et nous nous soumettons à votre justice en esprit de soumission et d'humiliation, car il est juste et équitable que vous montiez de degré en degré, et qu'ayant été notre avocat vous soyez élevé sur le trône de justice. *Combien de jours restent à votre serviteur, quand ferez-vous justice de mes persécuteurs* (Ps. 118), des puissances des ténèbres qui persécutent mon âme ? Oh ! affranchissez-moi par votre jugement de toute leur tyrannie et de leur invasion.

VINGT-SIXIÈME MÉDITATION.

DE LA NATIVITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

I. Considérez maintenant, selon l'ordre de saint Thomas, la vie de Jésus-Christ, et premièrement le mystère de sa Nativité, et comment, au neuvième mois après sa conception dans le sein de la Vierge, il en sortit au milieu de la nuit, pur et sans souillure aucune, sans douleur de sa part ou de celle de la mère qui l'enfantait ; cette vérité est d'autant plus digne d'être considérée, qu'elle est singulière, extraordinaire et miraculeuse. Car les hommes ne naissent pas de la sorte, mais d'une manière très-sale, très-douloureuse et vraiment lamentable, pour prendre possession d'une vie souillée de péchés et remplie de misères indicibles. L'enfant venu à terme, ayant besoin d'une plus grande nourriture qu'auparavant, et de respirer un autre air que celui de la prison obscure en laquelle il est renfermé, cherche naturellement à sortir dehors, et pour ce sujet il se meut et s'étend, il rompt les membranes dans lesquelles il est enveloppé, et cherchant à respirer librement, il avance la tête hors du sein de la mère, et comme son corps est tendre et délicat, il ressent une grande douleur de la compression qu'il éprouve, et il la témoigne par ses larmes : de là viennent les plus grandes angoisses des mères qui enfantent, dont plusieurs meurent à la peine, tandis que d'autres, au milieu de leurs souffrances, se désespèrent. C'est ainsi que s'accomplit la naissance naturelle de l'homme, qui vient au monde tout sanglant, comme une pauvre bête écorchée, parmi les pleurs et au milieu des immondices, dont la mère se décharge avec lui. Or, la Nativité de Jésus-Christ se passa tout autrement, et fut miraculeuse aussi bien que sa conception, car sans fracture d'aucune membrane, sans disjonction d'aucune partie du corps de la sainte Vierge, il sortit de son sein comme il sortit plus tard du sépulcre fermé. Sentant l'heure de son enfantement, au moment

où elle priait comme ravie en extase, et enivrée de la douceur de la contemplation, vers minuit, élevant ses bras au ciel, et s'étant agenouillée sans le secours d'aucune personne, elle se délivra comme en un moment de son fruit, qui fut reçu par terre pour exercer en ce moment une grande humilité, d'où elle le releva aussitôt, l'embrassant tendrement et le serrant contre sa poitrine avec une affection de mère (1). Si bien que par ce moyen, elle qui n'avait pas ressenti la concupiscence de la conception, fut affranchie des douleurs de l'enfantement, et ce n'est pas merveille, dit saint Bernard (2), s'il ne causa pas de douleur à sa mère, lui qui était venu ôter toutes les douleurs du monde. Aussi il sortit d'elle comme le fruit de son arbre, ou comme le rayon du soleil, en sorte que l'intégrité du corps virginal fut conservée dans cette Nativité admirable, où il n'y eut aucune immondice, car Jésus-Christ sortit pur et net d'une vierge pure et nette, beau comme un astre ou un lys. *Et elle fleurira comme le lys*, dit le Prophète ; *en germant elle germera et tressaillera d'aise, joyeuse et chantant des louanges* (Isa., 35). Il est vrai pourtant que saint Jérôme (3) pense qu'il sortit tout sanglant comme les autres enfants, mais l'Evangile donne assez le contraire à entendre : *Elle enfanta son fils premier né, et l'enveloppa de langes, et le posa en une crèche*, car il ne lui fallut pas de sage-femme pour laver le corps de son enfant, elle n'eut pas besoin d'assistance, il n'y avait rien à faire à cette délivrance, le sang et les membranes furent changées en quelque autre matière, ou transportées par une action miraculeuse en quelque lieu convenable, et le tout afin que les mains sacrées de la Vierge ne fussent pas souillées, et que son âme n'étant pas distraite, demeurât plus occupée et plus unie à la grandeur de ce mystère. Par ce moyen elle eut trois priviléges signalés en ce mystère ; car son intégrité lui fut conservée, elle n'y ressentit aucune douleur corporelle, et il n'y eut pas d'immondices. Aussi une telle naissance était convenable, et à la dignité du fils, et à la pureté de la mère ; c'est pourquoi nous ne devons pas faire de difficulté de la croire si excellente par-dessus les autres naissances, qui lui sont de beaucoup inférieures.

1) Revel. S. Brigit. l. 7. c. 22. — (2) Serm. 4, in Vigil. Nativit. — (3) Epist. ad Eustochium sub finem.

Admirez donc l'excellence de cette naissance, vous écriant avec saint Bernard (1), rempli de dévotion à ce mystère : O Nativité au-dessus de la nature, mais pour la nature, la surpassant par l'excellence du miracle, et la réparant par la vertu du mystère ! Formons des actes de réjouissance intérieure sur l'excellence de cette naissance haute et basse tout ensemble, haute en sa perfection et en ses avantages par-dessus la naissance des autres hommes, et basse seulement quand elle est comparée à la naissance éternelle qui est son prototype et son modèle. O Vierge sacrée ! que vous êtes bénie *entre toutes les femmes,* et que vous êtes glorieuse en cette humble et sublime naissance ! celui qui naît de vous, est celui même qui est né éternellement du Père éternel, et vous avez par indivis avec lui le même que lui, pour votre propre Fils ; et comme le Père l'engendre éternellement dans la splendeur des Saints, en pureté et en joie infinie, ainsi, comme partageant avec lui, vous l'engendrez dans le temps sans douleurs et dans la virginité. Et vous êtes, ô merveille ! ô abîme ! vous êtes la mère de Dieu même, de qui vous recevez la vie, car vous donnez la vie à Jésus, et vous faites voir le jour à celui qui a créé le soleil et les étoiles ! O Vierge mère ! que toutes les générations du monde racontent votre bonheur et vous estiment bienheureuse. Reconnaissez aussi la grandeur du bienfait de cette Nativité. Inclinez-vous volontiers et profondément selon la sainte coutume de l'Eglise, quand vous entendez prononcer ces paroles : Et il a été fait homme, ou bien : *Le Verbe s'est fait chair.* Appréhendez ce que l'on rapporte avoir été reproché par un ange à un homme indévot, qui ne s'inclinait pas à ces paroles : Si Dieu s'était fait ange pour les anges, ils le révéreraient profondément quand ils entendraient dire : Dieu s'est fait ange. Il s'est fait homme pour toi, et tu ne le révères pas ; et sur-le-champ il punit son ingratitude d'un soufflet. Dites donc en esprit d'amour et de reconnaissance : O Verbe éternel ! je vous révère, je vous aime et je vous adore comme Fils unique de Dieu, je vous bénis et je vous remercie de ce qu'étant Fils de Dieu, vous avez voulu être Fils de l'Homme ; de ce que, nonobstant les grandeurs de votre naissance éternelle, *dans les splendeurs des Saints*, vous

(1) Serm. 1, in Vigil. Nativit.

vous êtes abaissé dans l'étable obscure de Bethléem, pour y prendre une naissance temporelle.

II. Considérez quelles furent les premières pensées, les premières affections et les premières œuvres de Jésus-Christ nouveau-né. Le roi David et saint Paul disent qu'en entrant dans le monde il s'offrit à Dieu son Père pour faire sa volonté, c'est-à-dire pour s'offrir à la mort pour le salut des hommes : *Voilà que je viens, est-il écrit en tête du livre, afin que je fasse votre volonté* (Héb. 10). *Mon Dieu! je l'ai voulu, et votre loi est dans mon cœur* (Ps. 39). Car ces paroles ne s'entendent pas seulement de son entrée par la conception, mais aussi de son entrée par la Nativité. C'est pourquoi nous devons penser que cet enfant admirable, duquel l'âme était dès lors plus enflammée d'amour envers Dieu que les Séraphins, plus illuminée que les Chérubins, plus résignée que les Trônes, plus pure et plus sainte que les autres Chœurs des anges, fit plusieurs actes intérieurs à l'égard de Dieu, comme d'adoration, d'actions de grâces, d'offrande de soi-même, et de résolutions de racheter le genre humain aux dépens de sa vie et de son sang, qu'il offrit de répandre dans sa Passion pleine d'horreurs et de cruautés, qu'il accepta pour lors, et s'imprima vivement dans l'esprit. Après avoir rendu ses devoirs à son Père, il jeta la vue sur la sainte Vierge sa mère, qui fut la première des créatures favorisée de ses regards, et contemplant sa pureté, sa modestie, sa fidélité et son humilité, voyant la sérénité de son front et la douceur de son visage, la vraie image de la sainteté, il dit alors, non de bouche, mais de cœur : Qui méprisera les hommes dont les âmes sont si belles! que nous avons bien sujet de combattre et de mourir pour elles! Ainsi le général Holopherne ayant jeté la vue sur la belle Judith, fut excité à la conquête de la nation des Juifs, qui produisait des créatures si belles et si désirables; ainsi Jésus-Christ ayant jeté la vue sur la sacrée Vierge, il s'excita avec une nouvelle ardeur à mourir pour la nature humaine, qui avait une fleur de pureté si rare et si excellente. C'est pourquoi ce fut un bonheur pour le genre humain, que la première personne qui fut présentée à ses regards fût la bienheureuse Vierge, et après elle son nourricier saint Joseph. Parmi ces regards et ces pensées, Jésus-Christ voyant les anges qui l'adoraient, autour de sa crèche, délégua l'ange Gabriel

pour porter la nouvelle de sa Nativité aux environs de Bethléem, afin que quelques créatures humaines participassent à ce grand bien. Et lui, se revêtant d'un corps lumineux, et connaissant le désir qu'avait Jésus-Christ d'être reconnu premièrement des pauvres, ne s'adressa pas aux sages du monde, ni aux nobles vivant dans l'oisiveté et profondément endormis dans leurs lits somptueux, mais aux simples bergers qui veillaient la nuit sur leurs bergeries. Il leur annonce cette Nativité comme un sujet de grande joie et les invite à venir voir leur Sauveur nouveau-né. Ils se mettent aussitôt en chemin, et arrivés à la porte de l'étable, ils demeurent saisis d'étonnement à la vue de l'enfant plein de lumière, et se regardant l'un l'autre, ils appréhendent par respect de s'approcher de lui, jusqu'à ce qu'ils soient enhardis et encouragés par les doux regards de l'enfant et de la mère, qui les invitaient suavement à s'approcher davantage. Cependant une multitude d'esprits célestes se joint à l'Archange, et tous ensemble font entendre ce concert harmonieux au milieu de la nuit : *Gloire à Dieu dans les hauteurs, et paix aux hommes de bonne volonté* (Luc, 2), pour témoigner que le fruit de la Nativité était la gloire de Dieu et la paix des consciences, parce que Dieu est glorifié par l'Incarnation du Verbe, comme par la plus admirable de ses œuvres, et les hommes qui étaient enfants de colère, sont réconciliés avec Dieu.

J'admirerai les actes intérieurs de l'âme sacrée de Jésus-Christ dès son entrée en ce monde, et les prenant pour modèles de ma vie, en l'honneur et en union des adorations, des actions de grâces, des offrandes et des soumissions de cette âme bénie, j'adorerai Dieu dans sa grandeur infinie, je lui rendrai des actions de grâces pour le bienfait de sa Nativité. Je me soumettrai pareillement à toutes ses dispositions et à tous ses commandements, acceptant pour le temps et pour l'éternité ce qu'il lui plaira d'ordonner de ma personne. Je compatirai ensuite d'un cœur tendre et dévot, à ce qui est proposé à Jésus-Christ sur sa mort au jour même de sa naissance. Hélas! mon cher Sauveur, faut-il donc qu'après avoir été emmailloté de langes, vous soyez serré de cordes, que votre corps qui repose en cette crèche de bois, soit un jour étendu et cloué sur l'arbre de la croix? Ah! divin enfant, vous voilà entre deux animaux en naissant, et déjà vous vous offrez pour être un jour entre deux

voleurs en mourant! O corps virginal qui doit être déchiré et brisé dans la Passion! Je m'adresserai aussi à la Vierge et je la regarderai avec Jésus-Christ pour admirer son bonheur en cette admirable naissance. Oh! de quels regards contemple-t-elle son Fils? de quelles viscérales affections, mêlant l'amour maternel au respect, le caresse-t-elle et le prie-t-elle de tout son pouvoir? Que si je ne puis ressentir ces affections si tendres et si ardentes, au moins je m'efforcerai d'imiter les pauvres bergers qui obéirent promptement à la voix de l'ange, et à l'inspiration de Dieu pour adorer avec eux Jésus-Christ. O Seigneur! si j'obéissais ainsi à vos inspirations, avec l'ardeur et la promptitude de ces simples bergers!

III. Considérez plus particulièrement les saintes affections de la bienheureuse Vierge à l'égard de Jésus-Christ nouvellement né. Elle fut premièrement transportée d'une joie si grande en toute son âme, qu'à peine elle se croyait sur la terre, voyant que sans perte de sa virginité et de son intégrité, et sans aucune des impuretés de l'enfantement, elle avait mis au monde un enfant si beau, qu'elle savait être Dieu, qu'elle voyait être adoré des anges, et qu'elle prévoyait devoir opérer des œuvres si merveilleuses; car, si une femme qui enfante avec tant de cris et de douleurs, et qui met sur la terre un enfant misérable, duquel elle ne sait s'il est prédestiné ou réprouvé, se réjouit néanmoins incontinent après que ses grandes douleurs sont apaisées, combien grande aura été la joie de la Vierge immaculée, qui, par une naissance si privilégiée, avait enfanté un fruit si sublime? Le P. Amédée, disciple de saint Bernard et évêque de Lausanne, a dit plusieurs choses excellentes sur ce sujet, si bien que quelques-uns estiment que sa plume a été conduite en ce qu'il a écrit de la Vierge, par l'Esprit de Dieu; et entre autres choses, après avoir représenté sa joie extrême dans la nuit de son enfantement, qui remplit le ciel de réjouissance et l'enfer d'épouvante, il dit qu'elle éleva son âme à Dieu, faisant retentir des louanges et des actions de grâces, et exhalant vers le ciel l'odeur d'un encens très-suave, puis prenant entre ses mains son Emmanuel, elle vit une lumière plus belle que celle du soleil, et ressentit un feu qui ne se put éteindre dans les eaux. Remplie donc de la connaissance de Dieu, elle est ravie hors d'elle-même, et demeure suspendue par une

sublime contemplation. Elle admire comment, étant vierge, elle est devenue mère, et mère de Dieu; elle voit que les promesses des Patriarches, les oracles des Prophètes et les souhaits des anciens Pères sont accomplis en elle; elle écoute Dieu au dedans de soi, qui lui parle et lui dit : Voilà que je t'ai choisie entre toutes les créatures, et que je t'ai bénie entre toutes les femmes. Voilà que je t'ai confié mon Fils unique; ne redoute pas d'allaiter celui que tu as enfanté, il est mon Fils par sa divinité, il est ton fils par son humanité. Ces paroles intérieures élèvent cette âme sacrée à prendre un soin indicible d'un enfant si admirable; elle passe souvent les nuits à le veiller sans fermer les yeux, qu'elle ne peut détourner de son doux visage, non plus que son cœur de son affection; car c'est son trésor et sa gloire, et elle l'aime de toute son âme, de toutes ses puissances, de toute sa force et de tout son esprit. Mais celui qui a encore mieux exprimé la dévotion intérieure de cette mère admirable, est saint Basile de Séleucie, qui était contemporain de saint Jean-Chrysostôme. Ses paroles sont remarquables et dignes de la méditation de toutes les grandes âmes. Quand elle eut contemplé, dit-il, son divin enfant, pénétrée de respect et d'amour, elle lui tint ce langage : De quel nom, ô mon Fils! vous appellerai-je? Un homme? mais votre naissance est divine; un Dieu? mais vous êtes revêtu d'une chair humaine! Comment faut-il donc que je me comporte avec vous? vous nourrirai-je de mon lait comme votre nourricière, ou contemplerai-je votre divinité? Aurai-je soin de vous comme votre mère, ou vous adorerai-je comme votre servante? Vous embrasserai-je comme mon fils, ou me prosternerai-je devant vous comme étant mon Dieu? Vous donnerai-je mon lait, ou vous offrirai-je de l'encens? Quel est donc ce grand et inénarrable miracle? Le ciel est votre trône et vous êtes porté dans mon sein. Ainsi cet ancien Père contemple la Vierge partagée entre deux affections différentes, la crainte amoureuse et l'amour respectueux; l'une l'excite à se jeter aux pieds de son enfant pour l'adorer, et l'autre l'invite à le caresser tendrement, comme son très-aimable enfant. Elle fait l'un et l'autre et n'omet aucun acte de dévotion qui soit convenable à un Fils si digne et si merveilleux.

Ah! divine Vierge et mère incomparable! soyez louée et glo-

rifiée par toutes les créatures de tant de saintes affections dont votre âme fut touchée dans la Nativité de votre Fils; car par la magnificence de vos richesses intérieures vous avez suppléé et compensé le défaut de votre pauvreté, et vous l'avez traité plus dignement et d'une manière qui lui était plus agréable par vos sentiments spirituels, dans lesquels vous étiez très-opulente, que par les biens temporels, dans lesquels vous étiez très-indigente. Oh! soyez donc bénie éternellement pour la joie et la jubilation de votre âme, pour l'admiration et la contemplation de votre esprit, et pour les actes de révérence et de tendresse amoureuse envers le Sauveur de nos âmes! O Vierge sainte! faites par vos prières très-efficaces, que nos âmes soient remplies de semblables affections autant qu'il nous est convenable, afin que nous puissions saintement honorer, et avec de justes sentiments, le mystère de cette humble et haute Nativité.

VINGT-SEPTIÈME MÉDITATION.

DE LA CIRCONCISION DE JÉSUS-CHRIST ET DU NOM DE JÉSUS.

I. Considérez les premières paroles de l'Evangile de la Circoncision, qui est un des plus courts en paroles et un des plus grands en mystères : *Après que huit jours furent consommés*. c'est-à-dire après que Jésus-Christ fût au huitième jour de sa vie. Ces paroles contiennent le premier mystère qu'il faut méditer dans sa Circoncision, qui est que l'éternel est mesuré par le temps, et que celui qui, en tant que Dieu est de toute éternité, avant le soleil et la lune et avant les anges, nous est représenté selon son humanité au huitième jour de son âge. C'est pour nous faire entendre qu'il a voulu s'assujettir ponctuellement à la loi rigoureuse de la Circoncision, et dans le temps même où elle était commandée de Dieu, sans le prévenir ou le remettre comme font quelques-uns, qui font plus tôt

ou plus tard les choses qui leur sont commandées, et qui, s'ils obéissent à la substance du commandement, se dispensent et désobéissent dans les circonstances. Ce qui a fait dire à saint Thomas que Jésus-Christ fut circoncis au temps qui était commandé, et que pour ce sujet son action est digne de notre imitation, afin que nous observions en leur temps les choses qui nous sont enjointes : *D'autant mieux que chaque affaire a son temps* (Eccle. 8), selon qu'en parle le Sage. Nous pouvons aussi considérer que tout le monde avait été créé dans l'espace de six jours, et qu'au septième, Dieu s'étant reposé, l'homme se perdit; car si Dieu ne travaille incessamment après l'homme, il ne peut subsister : *Si Dieu ne garde la cité, en vain celui-là veille qui la défend* (Ps. 126). Or, dans ce jour, Dieu commence à travailler extérieurement à la réparation de l'homme perdu, répandant les premières gouttes de son sang; et, à cet effet, il a voulu naître de la postérité d'Abraham, pour avoir sujet de donner plus tôt son sang dans la Circoncision : occasion qu'il n'eût pas eue, s'il eût pris naissance dans une autre famille. C'est pourquoi il nous est représenté mystérieusement arrivé à son huitième jour. C'est aussi pour nous faire entendre qu'il est hors du septième, qui est le jour du repos, et que dorénavant il n'aura aucun repos en sa vie, toujours travaillant, toujours persécuté, toujours agissant ou souffrant pour notre salut. C'est pourquoi il dit de lui-même : *Je suis pauvre, moi, et dans les labeurs dès ma jeunesse* (Ps. 87).

Apprenons de cette considération à entrer dans les travaux dès notre jeunesse, à obéir ponctuellement et aux heures précises, et à ne pas différer notre conversion à Dieu; car l'homme doit avoir de la confusion de donner au diable et au monde la partie la plus florissante de sa vie, et de ne réserver à Dieu qu'une vieillesse décharnée et imbécile. Que ce partage est injuste! D'autres se réservent pour le temps de quelque forte maladie, et mettent alors ordre à leur conscience. Pourquoi, leur dit saint Grégoire-le-Théologien, attends-tu ton salut de la fièvre, et non pas de Dieu (1)? Pourquoi attends-tu, comme à être forcé, et à la dernière extrémité? Ah! qu'il y

(1) Orat. 40.

ait au moins quelque milieu et quelque distance entre la grâce et la mort, non-seulement pour effacer les mauvaises lettres, mais aussi pour en écrire de meilleures à leur place; et non-seulement pour éviter le supplice du feu, mais aussi pour mériter quelque prix excellent. Jusqu'à quand donc, ô noble Jésus! frapperez-vous à la porte de notre cœur, et y attendrez-vous avec tant de patience et d'humilité qu'il vous y veuille recevoir? Oh! j'ai trop différé; je me repens maintenant de mon ingratitude et de ma dureté à votre égard, et dès ce moment je me convertis à vous, pour suivre votre parti et tout ce qui vous plaît que je fasse pour vous être agréable!

II. Considérez un second mystère dans les paroles de l'Evangile : *Afin que l'enfant fût circoncis*, c'est-à-dire que celui qui est immortel et invulnérable fût blessé jusqu'au sang, par une plaie cuisante et douloureuse. Sans doute si le soleil nous apparaissait sanglant, il n'y aurait personne qui ne fût épouvanté de ce spectacle, et qui n'en voulût rechercher la cause. Quelle est donc la cause pour laquelle Jésus-Christ, ce soleil levant, qui ne fait que se montrer au monde, nous paraît rougi de son sang vermeil? La principale cause de ce mystère est le grand désir qu'il avait de souffrir pour l'amour des hommes. C'est pourquoi, n'étant pas obligé comme Fils de la maison aux lois des serviteurs, et par le titre de sa filiation étant exempt de tout assujettissement à la loi judaïque, parce que néanmoins en s'assujettissant volontairement à la Circoncision, il trouvait sujet de souffrir beaucoup pour les hommes, il la désira d'une très-grande affection, et par ce motif il offrit à son Père les premières gouttes de son sang, se réservant à l'offrir entièrement, lorsqu'il en aurait une plus grande abondance dans la plénitude de son âge. Il est vrai pourtant que sa charité était assez ardente pour épuiser dès ce jour même toutes ses veines pour la rédemption du genre humain; mais s'il l'eût fait, l'on eût pu penser qu'il en était prodigue faute de connaissance; et puis il était venu au monde, non-seulement pour faire l'office de Rédempteur, mais aussi de législateur et de docteur de la vie spirituelle; c'est pourquoi il n'était pas convenable qu'il répandît tout son sang et perdît la vie si tôt. De plus, un des principaux points que nous devons considérer dans l'œuvre de notre rédemption est que, par un conseil admirable et tout

divin, elle devait se faire par des souffrances très-grandes et très-sensibles, et par une effusion de sang très-abondante, afin que les hommes fussent plus vivement touchés et émus du bienfait de leur rédemption qu'ils ne l'avaient été auparavant du bienfait de leur création, qui n'avait coûté à Dieu qu'une seule parole ; car il y avait à redouter que s'ils eussent été rachetés d'une semblable manière, ils n'eussent pas fait grand état de ce bienfait, non plus qu'Adam du bienfait de la création, qu'il voyait n'avoir coûté à Dieu aucune peine ni travail. C'est pourquoi Dieu voulut, pour attirer suavement les hommes à son amour, que leur rédemption fût très-pénible et très-douloureuse. Leurs cœurs sont durs et difficiles à émouvoir ; sa volonté fut qu'il fallait les détremper et les amollir dans le sang versé pour leur amour. Or, Jésus-Christ, au huitième jour de sa vie, n'avait pas encore cette abondance de sang, ses veines n'étaient pas encore assez remplies ; c'est pourquoi il se contente d'en verser quelques gouttes, donnant les prémices de sa Passion, et se proposant pour l'avenir, à l'âge de trente-trois ans, de le faire ruisseler abondamment de toutes parts, pour fléchir les hommes par la multitude de ses peines, qui les toucheraient puissamment, et les raviraient à son amour. Car nous devons méditer que Jésus-Christ, pour être parfait Rédempteur des hommes, avait deux choses à faire : la première, acquérir l'amour de Dieu aux hommes ; la seconde, acquérir à Dieu l'amour des hommes. Or, quoique l'on croie communément qu'une seule goutte de son sang, ou même un seul acte de vertu, à cause de la dignité de sa Personne, eût été capable de satisfaire à la justice de Dieu, et d'acquérir ainsi son amour et sa bienveillance aux hommes, toutefois, s'il se fût arrêté là, les hommes si étrangers aux choses spirituelles, qui ne s'émeuvent pas de peu de chose, eussent à peine fait réflexion sur ce bienfait, et n'eussent pas été fort portés à en témoigner leur reconnaissance à Dieu. C'est pourquoi, pour les exciter puissamment, il devait satisfaire à la justice de Dieu pour leurs péchés, par des peines telles qu'ils en fussent doucement vaincus et comme nécessités à l'aimer, sans pouvoir s'en défendre, à moins d'être tout-à-fait barbares. C'est ce qui l'a obligé à verser une très-grande abondance de sang. La dureté de leur cœur devait être surmontée par cet amoureux et admirable artifice. Jésus-Christ

donc attendant qu'il ait assez de sang pour amollir la dureté de nos cœurs, pendant qu'il en répand quelques gouttes dans sa Circoncision, dit intérieurement à son Père éternel : Vous voulez, ô mon Père ! que je rachète la nature humaine aux dépens d'une très-grande abondance de mon sang. Hélas ! je ne suis encore qu'un petit enfant ; à peine le lait que j'ai sucé de ma sainte mère a pu former une ou deux gouttes de sang, je n'ai pas de quoi fournir à cette abondance de sang qui doit enivrer les cœurs de votre amour. Je vous offre cependant ce peu qui empourpre ma chair, vous promettant, ô Dieu mon Père ! que quand je serai en âge, je m'épuiserai entièrement pour accomplir votre dessein admirable, vous promettant, ô Dieu mon Père ! que je me laisserai attacher à la colonne, couronner d'épines, crucifier sur le calvaire, et encore après ma mort, que je me laisserai ouvrir le côté et transpercer le cœur du fer de la lance, afin que tout mon sang découle pour amollir la dureté des cœurs, et les forcer, par l'âpreté de mes peines, à vous donner leur amour.

O Conseil divin ! ô amour, amour, que tu es admirable dans tes efforts et dans tes artifices ! Quel est le cœur si dur qui n'en soit brisé ? Notre cœur, ô divin Jésus ! ne s'amollira-t-il jamais, trempé qu'il est dans la fontaine abondante de votre sang royal et très-précieux ? O Jésus ! soyez béni de tous les anges et chéri de toutes les âmes du monde. Que pourrai-je vous rendre pour l'amour que vous m'avez témoigné dès votre enfance, où vous faites paraître la charité que vous avez eue éternellement, et que vous conservez pour les âmes en toute éternité ? Oh ! faites, Seigneur, que je sois vaincu par votre amour, et que j'embrasse volontiers toutes les occasions de souffrir pour la gloire de votre nom très-saint.

III. Considérez un troisième mystère dans les paroles de l'Evangile, *Et son nom fut appelé Jésus ;* où Dieu qui ne se peut nommer parfaitement, à cause de l'infinité de ses perfections, reçoit le nom sacré de Jésus. Considérez que ce nom est très-convenable au Verbe incarné, le considérant dans les trois langues dans lesquelles il fut écrit sur la croix ; l'hébraïque, la grecque et la latine. Car en toutes ces trois langues, ce nom signifie quelque chose de grand, et qui convient très-bien à celui auquel il est imposé. Et premièrement, en langue hé-

braïque, le nom de *Jésus* signifie Sauveur, qui est la principale raison pour laquelle il lui a été imposé : *Tu appelleras son nom Jésus*, disait l'ange, instruisant Joseph de ce nom ; *car il sauvera son peuple*. Il le délivrera de la servitude du démon, où le péché le retient, et il le mettra dans l'état de grâce et de Charité. Le divin Platon demande quel nom il faut donner à ceux qui gouvernent les cités, et il répond qu'il faut les appeler des sauveurs et des aides. Suivons l'excellente pensée de ce grand homme, et reconnaissons que le nom le plus propre qui pouvait être donné au Verbe incarné, qui est le chef et le gouverneur du ciel et de la terre, est le nom de Sauveur, parce qu'il nous a sauvés au prix de son sang, et nous a acquis par son mérite tous les secours nécessaires au salut, et ainsi il est appelé Jésus. Quant à la langue grecque, il y a une anagramme et un rare secret en ce nom ; car prenant toutes les lettres, et les disposant autrement, elles font : Vous êtes brebis, qui est le nom que le prophète Isaïe lui attribue : *Il sera mené à la boucherie comme une brebis, et comme un agneau il sera muet devant celui qui le tondra* (Ch. 53). Car, comme la brebis présente elle-même son gosier, quand elle voit qu'on égorge ses compagnes, et supporte la mort avec une patience très-grande, ainsi Jésus-Christ s'est présenté, et il est allé au-devant de ses ennemis armés, et il a reçu la mort avec une douceur et une débonnaireté qui ne peut s'exprimer. Enfin, dans la langue latine aussi bien que dans la française, les cinq lettres, dont ce nom de *Jésus* est composé, signifient cinq de ses excellences qui lui conviennent particulièrement, et le rendent aimable à tout le monde. La première lettre J, signifie qu'il est la joie des désolés; la seconde E, qu'il est l'éternité des vivants ; la troisième S, qu'il est la santé des malades ; la quatrième U, qu'il est l'utilité des indigents, et la cinquième, qu'il est la satiété des affamés. Car Jésus-Christ contient en soi toutes ces excellences, et partant il lui appartient singulièrement d'être appelé *Jésus*.

Admirez les mystères et les merveilles de ce nom : *Seigneur, notre Seigneur, qu'admirable est votre nom !* O nom béni et sacré, qui comprend les perfections et les hautes qualités de *Jésus !* O nom que les anges et les Saints vénèrent et que les démons redoutent! Oh! combien je regrette que ce nom soit ignoré

de quelques-uns et blasphémé par quelques autres ! O Jésus ! faites que votre nom reçoive partout les honneurs et les respects qu'il mérite, et qu'autant de fois que nous l'entendrons prononcer ou que nous le regarderons écrit, nous entrions dans les sentiments de votre grandeur et de vos qualités. O Jésus ! soyez-moi Jésus, soyez mon Sauveur, et produisez en mon âme tous les effets renfermés en votre nom divin. O nom tout mystérieux, qui me rappelle des qualités, des perfections et des grandeurs très-aimables de mon Rédempteur ! O Jésus ! vous avez bien mérité ce nom, montrant par tant d'effets signalés que vous êtes Jésus ; que je mérite aussi par les bonnes œuvres de porter le nom de Chrétien. Et cependant, ô mon Rédempteur ! que votre nom sacré soit mon refuge dans les misères de cette vie, qu'il soit ma gloire et ma consolation ; qu'en l'invoquant, mes tentations se dissipent et toutes les ténèbres de mon esprit ; qu'en le représentant au Père éternel pour toute raison, j'apaise sa colère et j'obtienne ses bonnes grâces et sa bienveillance pour être conduit ainsi au salut éternel.

VINGT-HUITIÈME MÉDITATION.

JÉSUS-CHRIST EST ADORÉ PAR LES ROIS.

I. Considérez trois raisons pour lesquelles Jésus-Christ voulut être adoré par les rois dans l'étable de Bethléem. La première fut pour montrer sa grandeur royale dans la bassesse de son enfance, afin que mêlant quelque trait de grandeur avec sa petitesse, on n'eût pas sujet de se défier de sa divinité. *Son ventre est d'ivoire*, dit la sainte amante, *parsemé de saphirs* (Cant. 5) ; car parmi l'infirmité il fait toujours éclater quelques saphirs et quelques rayons de sa grandeur, afin que personne ne se décourage de le voir humilié, puisqu'il ne tarde pas à se relever par quelque action qui témoigne son pouvoir. Ainsi en a-t-il usé sur l'arbre de la croix, où malgré

ses abaissements extrêmes il fait obscurcir le soleil et trembler la terre, pour montrer qu'il était le Dieu de la nature nonobstant ses souffrances. Aussi les politiques tiennent pour maxime que les princes doivent conserver leur dignité royale, quelque malheur qui leur arrive, et dans leurs plus grands désastres, montrer une âme généreuse. L'histoire loue un certain Porus, roi des Indes, un certain Mithridates, roi du Pont, et un Caractact, roi d'Angleterre, lesquels tout étant vaincus et comme réduits au néant qu'ils étaient, avaient pourtant des paroles magnifiques qui ne montraient pas un cœur lâche et bas, mais généreux. Or, ce qu'ont fait des princes dans la disgrâce de leur fortune, Jésus-Christ l'a pratiqué excellemment, lorsque l'amour des hommes l'ayant réduit à la petitesse d'un enfant couvert de langes, il s'est fait adorer par des rois. La seconde raison fut pour témoigner qu'il serait reconnu et servi par les peuples Gentils, qui se convertiraient à la Foi, à l'imitation de ces rois qui étaient de la Gentilité. C'est pourquoi le saint Docteur dit que Jésus-Christ dans son enfance fut manifesté par trois fois, aux pasteurs le jour de sa Nativité, aux rois d'Orient peu après, et dans le Temple en sa Présentation, aux justes, pour dénoter mystérieusement que Jésus-Christ fut premièrement manifesté aux Apôtres et aux disciples représentés par les pauvres pasteurs, puis à la multitude des Gentils, et enfin qu'il doit être manifesté à la fin du monde aux Juifs, qui sont marqués par les justes qui le reconnurent dans le Temple. Cette raison a donné sujet à tous les peuples chrétiens de faire une si grande fête en l'honneur de l'adoration des rois, qu'elle était autrefois une des plus solennelles de l'Eglise, parce qu'elle contient un des bienfaits de Dieu les plus signalés, qui est la vocation à la Foi chrétienne, un des grands traits de la miséricorde de Dieu, qui retire l'homme des ténèbres et de la voie de perdition, pour le rendre participant du fruit de la Passion de Jésus-Christ. La troisième raison est, pour apprendre aux hommes que Dieu veut être particulièremeet servi et reconnu par les plus savants et les plus puissants dans les biens du monde, et par ceux qui sont les plus avantagés dans les biens de l'esprit et du corps, tels qu'étaient ces rois qui étaient mages et savants dans l'astrologie, et d'ailleurs puissants et opulents, étant seigneurs

de quelque cité ou contrée de l'Orient. Jésus-Christ, dit saint Pierre Chrysologue, reçoit les pauvres, mais il ne rejette pas les riches. Abraham était riche, Job riche, David riche; et qui a été plus heureux qu'Abraham, plus constant que Job, plus saint que David? Aussi les riches ont plus reçu de Dieu, et dès lors ils lui sont plus obligés; ajoutez qu'ils ont plus de temps, plus de liberté, plus de crédit et de pouvoir pour faire régner la vertu. Vous diriez qu'ils sont mis au monde comme Adam au Paradais terrestre, où toutes choses lui furent données de Dieu en abondance, afin qu'il ne vaquât qu'aux œuvres de son service. Du reste, ceux qui ont plus d'esprit et de connaissance, n'ont pas moins d'obligations de le servir, d'autant plus que les biens de l'esprit l'emportent sur ceux du corps; d'autant plus qu'ils ne sauraient se faire un tort plus insigne que d'abuser des dons très-précieux de l'esprit par des actions infâmes et condamnées de Dieu. C'est justement faire servir le plus noble instrument de son salut à sa perdition, s'aveugler de sa lumière, et imiter les mauvais anges, qui ne se servirent de leur esprit et de leur science que pour en offenser Dieu davantage.

Tirez des affections convenables de toutes ces trois raisons. Premièrement, reconnaissez la grandeur de Jésus-Christ en toutes ses humiliations : sans doute cet enfant est Dieu, car en quelle histoire a-t-on jamais lu que des rois étrangers fussent venus adorer un enfant nouveau-né, désigné par une nouvelle étoile? Ne faut-il pas dire qu'il est plus grand que les rois, et qu'il commande aux étoiles du ciel! et puisque ces rois, qui étaient des personnes sages et d'esprit l'ont adoré, nonobstant l'extrême pauvreté où il était, il faut croire qu'ils ont reconnu quelque chose de la Majesté divine sous cette apparence. Reconnaissons-la comme eux, et adorons Jésus-Christ avec eux. Secondement, entrez dans des sentiments d'amour pour le bienfait de la vocation de la Gentilité à la Foi. Qu'était la France sans cette vocation, qu'un lieu de ténèbres et d'erreurs, et comme une pépinière de l'enfer? En quel état seriez-vous sans votre vocation à la religion chrétienne? Donc, dit le Prophète, *glorifiez Dieu pour les vérités qu'il a révélées. Nous avons entendu les louanges, la gloire du juste* (Jésus-Christ), *et j'ai dit mon secret à moi* (Isa. 24). Ce secret est la vocation des Gentils. Un

peuple est appelé et converti à la Foi, et un autre ne l'est pas. Oh ! quel secret ! O Jésus ! je vous rends grâces de m'avoir appelé au Baptême et au christianisme ! Faites que je ne fasse rien de contraire à une telle vocation. Troisièmement, efforcez-vous d'employer au service de Dieu les forces de l'esprit et les avantages temporels que vous avez reçus de lui, déplorez la misère de ceux qui en deviennent plus insolents et en font des armes offensives contre Dieu, le combattant avec ses dons et ses faveurs.

II. Considérez trois principales vertus de ces Rois ; savoir, une grande Foi, une prompte obéissance et une pureté d'intention très-parfaite. Leur Foi paraît admirable en ce qu'à la vue d'une étoile nouvelle qui leur apparut, ils crurent que le Fils de Dieu était incarné, et qu'un enfant emmaillotté de langes gisant sur du foin, logé en une chétive étable était le Sauveur de tout le monde, et le Dieu souverain de l'univers. Saint Bernard (1) admirant ces Rois s'écrie, à ce sujet : Considérez, je vous prie, et voyez diligemment combien la Foi a de bons yeux, elle reconnaît le Fils de Dieu à la mamelle, et elle le reconnaît pendant sur la croix et y mourant ; car le larron l'a reconnu sur la croix, et les Mages dans l'étable. C'est aussi en quoi paraît la Foi, lorsque les choses qu'elle croit sont hors de toute apparence. La seconde vertu fut une prompte obéissance au mouvement du Saint-Esprit, qui leur inspira de se mettre en chemin pour venir rendre hommage au Roi nouveau ; car après cette inspiration qui les conduisait mieux que l'étoile qui leur apparaissait au dehors, ils se mettent en chemin avec une obéissance aveugle, et ne se rebutent pas des difficultés qu'ils rencontrent, ni de la présence du roi des Juifs, Hérode, qui devait s'alarmer de leur arrivée. Ils n'avaient pas encore vu Jésus-Christ, dit saint Jean-Chrysostôme (2), et ils étaient déjà prêts à mourir pour lui. C'est pourquoi rien ne retarde leur départ, rien ne les arrête, et rien ne les empêche d'adorer profondément celui que le Saint-Esprit leur montrait comme le Souverain du monde. La troisième vertu qu'ils font paraître est une grande pureté d'intention : *Où est*, disent-ils, *celui qui est né Roi des Juifs ? car nous sommes venus pour l'adorer* (Matth. 2). Ils n'ont

(1) Serm. 2, de Epiphan. — (2) Homil. 2, in Matth. in Opere imperfect.

d'autre but et d'autre dessein que d'adorer Jésus-Christ, de se soumettre à son excellence infinie, et de faire paraître sa gloire et sa grandeur en se prosternant devant lui. Ayant cette fin en leur esprit, ils vont droitement et sans aucun désir de voir les beautés de Jérusalem ou les magnificences du roi Hérode et de sa cour. Ils font leur voyage à la crèche avec cette seule intention de rendre des respects à Jésus-Christ. C'est pourquoi le séraphique Docteur les a contemplés dévotement, lorsqu'il les fait parler de la sorte en leur chemin (1) : *Où est celui qui est né Roi des Juifs? Nous avons vu son étoile en Orient.* Nous avons vu sa splendeur éclatante, nous avons ouï sa voix amoureuse et goûté sa douceur délicieuse. Dites-nous, ô roi Hérode! où est l'enfant que nous cherchons, le petit que nous désirons, le bien-aimé que nous souhaitons? Nous ne sommes pas venus ici pour y regarder la magnificence de votre cour; nous n'y sommes pas accourus pour y gagner vos bonnes grâces; nous ne nous sommes pas tant hâtés, pour y courtiser votre majesté. O roi Hérode! toute votre gloire n'est que fard et peinture, vos bonnes grâces ne sont qu'un vain ombrage, et tout l'éclat de votre majesté n'est que servitude et esclavage, au prix de celui que nous cherchons à adorer. Dites-nous donc : *Où est celui qui est né Roi des Juifs?* Où est la grandeur abrégée, où est la hauteur abaissée et l'immensité emmaillotée? Où est ce soleil de la terre? Où est cette fontaine desséchée, et le pain qui a faim? Où est la puissance assujettie, la sagesse instruite et le Verbe divin allaité? Hélas! quand sera-ce que nous trouverons la sagesse du Père enveloppée de langes? Quand entendrons-nous pleurer dans la crèche celui qui console tout le monde dans ses misères et ses détresses? Où verrons-nous porté sur les bras de sa mère cet enfant qui porte et soutient tout le monde, les anges, les cieux, l'air, la terre et la mer? O divin! ô très-aimable! ô très-doux! ô très-suave! ô nouveau! ô ancien! ô admirable enfant! quand sera-ce que nous vous regarderons, que nous vous apparaîtrons et que nous vous adorerons? *Car nous sommes venus pour l'adorer* (1).

Admirez ces vertus, congratulez ces Rois pour ce sujet, et efforcez-vous de les imiter. Ils croient que Jésus-Christ, dans la

(1) De Quinque fest. pueri Jerusal. 4.

crèche, où est l'aliment des brebis, est vrai Dieu. Croyez qu'au Saint-Sacrement, où est la nourriture des agneaux et des âmes innocentes, le Fils de Dieu est véritablement présent. Ils obéissent au mouvement du Saint-Esprit; confondez-vous vous-même de ce que vous apportez tant de difficultés à l'obéissance, et que la moindre chose vous fait ombrage. Ils ont une grande pureté d'intention, ne prétendant qu'à adorer Dieu. Regrettez que vos intentions soient si mêlées de votre propre intérêt. *Il n'y a personne*, dit saint Paul, *qui soit intelligent et qui recherche Dieu* par une pure intention; *tous ont erré et sont devenus vains.* (Rom. 3). O Jésus, Dieu infini! faites-moi bien concevoir cette vérité, que je suis venu au monde pour vous adorer! O Jésus! souverain Roi des rois, et le grand de tous les grands, devant qui les princes de la terre déposent leur couronne, oh! je vous adore maintenant avec les Rois d'Orient, j'unis mes intentions aux leurs! O Jésus! je reconnais votre souveraineté, je me soumets à elle, et je ne vivrai dans le temps et dans l'éternité qu'en sa pure dépendance. Et vous, ô Rois bienheureux! qui, ayant enfin reçu le Baptême de quelqu'un des Apôtres, et ayant contribué à la conversion de vos peuples, jouissez maintenant de la vue de Jésus-Christ dans sa grandeur, lui que vous avez adoré et servi dans sa petitesse, faites par vos prières que nous soyons les imitateurs des vertus que nous louons et magnifions en vous.

III. Considérez les présents qu'ils offrent à Jésus-Christ, et comment ils furent reçus bénignement de lui et de la sainte Vierge : *Et ayant ouvert leurs trésors, ils lui offrirent des présents, l'or, l'encens et la myrrhe.* C'étaient les biens et les richesses de leurs pays, desquelles, par une providence spéciale de Dieu, et par une Charité très-convenable, ils firent largesse à Jésus-Christ et à la sainte Vierge, pour subvenir à la nécessité pressante où elle était réduite dans une pauvre étable. Au reste, comme ces Rois représentaient l'Eglise, qui est presque toute composée de peuples Gentils, leurs présents dénotent mystérieusement trois ordres de Saints par lesquels l'Eglise honore Jésus-Christ plus spécialement, c'est à savoir les ordres des martyrs, des vierges et des pénitents. L'or signifie les martyrs brillants comme l'or par leur Charité, fermes et solides par leur patience, intègres par leur Foi, et demeurés fidèles dans

les tourments et les afflictions. C'est pourquoi il est dit d'eux : *Le Seigneur a éprouvé les élus comme l'or dans la fournaise* (Sag. 3). L'encens signifie la virginité qui exhale devant Dieu une très-douce et très-agréable odeur. Aussi, comme l'encens doit être réduit en poudre et brûlé par le feu pour exhaler son odeur, de même la virginité, pour être agréable à Dieu, doit être pulvérisée par les sentiments de l'humilité, et embrasée par l'ardeur de la Charité. La myrrhe signifie les pénitents et ceux qui s'affligent pour leurs péchés par l'âpreté et l'amertume de la mortification et de la pénitence, renonçant, autant qu'il est possible, à leurs propres volontés, à leurs jugements et à leurs sentiments. Jésus-Christ qui voit ces mystères, et qui aime plus les richesses spirituelles que celles du monde, les regarde bénignement, et étend ses mains sacrées sur eux avec une affection céleste. Et la Vierge sacrée les entretient des qualités de son Fils, le Saint-Esprit lui suggérant les lumières et les paroles pour parler à ces très-excellents personnages, auxquels elle donna aussi son Fils à baiser pour leur consolation.

O Jésus ! je me réjouis de ce qu'en votre crèche les Rois se prosternent devant vous et vous font des présents ! Oh ! que ne ferez-vous pas dans les cieux et au plus haut point de votre gloire, puisque dans la crèche vous vous soumettez les Rois et en tirez des tributs ! O Jésus! que j'apprenne de l'exemple de ces bons Rois à ne point approcher de vous les mains vides ; si vous n'en avez plus besoin dans votre propre personne, vous en avez besoin dans la personne des pauvres, que je leur fasse des présents en mémoire des présents que vous ont offerts les Rois. Si les moyens vous manquent, sacrifiez-vous en esprit, ô âme fidèle! et désirez offrir à Jésus-Christ une sincère Charité représentée par l'or, une pure chasteté dénotée par l'encens, et une absolue mortification désignée par la myrrhe. Si vous n'êtes pas de l'Ordre des martyrs ou des vierges, soyez au moins de l'Ordre des pénitents. Si ayant perdu trop lâchement votre virginité, vous ne pouvez plus être une sainte Catherine ou une sainte Agnès, ne refusez pas d'être par la pénitence une Marie-Madeleine ou une Marie-Egyptienne.

VINGT-NEUVIÈME MÉDITATION.

JÉSUS-CHRIST EST PERSÉCUTÉ DANS SON ENFANCE, ADMIRÉ DES DOCTEURS DANS SON ADOLESCENCE, ET MÈNE UNE VIE CACHÉE DANS SA JEUNESSE.

I. Considérez que Jésus-Christ dans son enfance est persécuté par le roi de la Judée, Hérode, lequel, tant à cause que les rois d'Orient l'avaient adoré, qu'à cause de ce qui se passa et se dit de lui au Temple de Jérusalem, quand il fut présenté au quarantième jour après être né, conçut une grande haine contre lui, désirant le faire mourir en son enfance, de peur d'être dépossédé de son trône, s'il le laissait vivre. Et pour ce sujet, un an après, il envoya ses soldats pour massacrer tous les enfants au-dessous de deux ans, tant à Bethléem qu'aux lieux circonvoisins, croyant qu'il envelopperait dans ce massacre cruel Jésus-Christ, que saint Joseph avait transporté avec la Vierge en Egypte, par l'avertissement de l'ange, pour le sauver de cette persécution. Reprenant ce fait de plus loin, considérez que le démon avait toujours été porté d'une cruelle envie et d'une haine mortelle contre Jésus-Christ ; car, comme il a été considéré ci-devant, Lucifer pécha et se rendit apostat et rebelle envers Dieu avec ses adhérents, au sujet de l'Incarnation du Verbe, qui devait se joindre personnellement à la nature humaine, et non pas à la nature angélique. Il ne put supporter ce décret de Dieu, et s'éleva contre lui, protestant que jamais il ne s'humilierait devant le Verbe incarné ; et bien qu'il fût rigoureusement châtié de Dieu par le supplice de la damnation, toutefois ce supplice, qui punit son arrogance, ne le corrige point et n'amende pas son péché ; au contraire, plus irrité et plus enflammé de fureur par l'âpreté du tourment, il augmente son crime et son inimitié contre Jésus-Christ, et fait son possible pour empêcher l'exécution du dessein de l'Incarnation. A cet

effet, voyant le premier homme Adam, le chef de la nature humaine, rempli de grâce et de vertu au Paradis terrestre, il l'attaque et le fait tomber dans le péché, afin que, corrompant le tronc de l'arbre, toutes les branches s'en ressentent, et que Dieu voyant l'homme souillé et tout gâté par le péché, il le prenne en dédain, et renonce à la volonté de s'unir à la nature humaine ; conduite qu'il continue à tenir depuis, faisant tomber les hommes en toutes espèces d'immondices, afin que Dieu, les voyant totalement gâtés et corrompus, ne s'incarnât jamais. Mais il n'avance rien par ces efforts ; plus l'homme est misérable, plus Dieu est miséricordieux à son égard, et l'abîme de sa misère attire sur lui l'abîme de sa miséricorde. Cet ennemi néanmoins demeure implacable, et comme il sait qu'une grande promesse a été faite à Abraham, que le Messie et Sauveur Jésus-Christ prendrait naissance dans sa famille, il tâche de l'exterminer pour empêcher ainsi cette naissance en sa source ; il allume la colère de plusieurs rois puissants contre cette postérité, pour la détruire totalement. Le roi Pharaon est le premier qui leva l'enseigne, et tâcha, par un édit cruel et sanglant, de faire mourir en Egypte tous les enfants mâles des Israélites, les enfants d'Abraham. Le second fut Assuérus, grand roi de Perse, qui, sollicité par son favori Aman, décrétait d'éteindre toute la famille d'Abraham. Le troisième roi fut celui d'Asie, Antiochus, qui, au temps des Machabées, poursuivant le même dessein, en fit mourir un grand nombre. Mais quoi que fasse Satan, Dieu est le maître, il ne peut être vaincu ; Jésus-Christ prend heureusement naissance de la très-sainte Vierge pour être le Sauveur du monde, et alors s'accomplit ce qui est écrit dans l'Apocalypse : *Et le dragon s'est tenu debout devant la femme qui devait enfanter, afin de dévorer son Fils sitôt qu'elle aurait enfanté, et elle enfanta un Fils mâle, qui devait régir tous les peuples avec une verge de fer,* et une puissance invincible, *et son Fils fut porté à Dieu et à son trône ;* Dieu le prit en sa protection singulière, *et la femme s'enfuit dans la solitude en un lieu qui lui était préparé de Dieu* (Apoc. 12). La Vierge s'enfuit avec son Fils. C'est pourquoi, quand le quatrième roi, poussé par Lucifer, entreprend de le faire mourir à force ouverte, voyant que ses ruses n'avaient pas réussi, il n'avance rien ; car ce quatrième roi Hérode, reconnaissant que les Rois d'Orient l'avaient trompé,

ne retournant pas lui dire les nouvelles du lieu de sa naissance, envoya ses satellites pour mettre à mort tous les enfants au-dessous de deux ans dans le pays de Bethléem, mais en vain, il ne réussit pas en son dessein, Jésus-Christ n'y était plus; saint Joseph l'avait transporté avec la mère dans l'Egypte, où il demeura jusqu'à la quatrième année de sa vie, qui fut celle de la mort d'Hérode, opérant des prodiges dans cette région, qui fut depuis illustre par la multitude innombrable des saints ermites et par plusieurs miracles que les histoires racontent.

Admirez le conseil de Dieu pour éprouver ses élus par diverses angoisses et diverses tribulations. A peine la Sainte Vierge et saint Joseph avaient joui de la douce présence de Jésus-Christ l'espace de deux mois, que Hérode machine sa mort, et que saint Joseph est averti en songe de prendre l'enfant et la mère pour fuir en Egypte. Quelle douleur ne ressentit pas la sainte Vierge, quand saint Joseph l'éveilla pour lui raconter l'ordre qu'il avait reçu de partir promptement? Ils s'apprêtent avec diligence à ce voyage rude et difficile, et qui était de quinze journées. Ils ne murmurent pas contre Dieu de ce que le Maître souverain est obligé de fuir devant son très-vil serviteur. O Joseph! ô Marie! je vous considère en ce pénible voyage, lassés et mouillés de sueur. Avec quelle patience admirable vous souffrîtes la rigueur du temps et l'âpreté des chemins déserts pour la plupart. Hélas! où vous reposiez-vous, la nuit étant arrivée? Peut-être sous un arbre ou en quelque caverne, n'y ayant en ces déserts aucun lieu de retraite. Combien pauvres étaient vos repas, n'ayant pas grand moyen de vous bien nourrir! Oh! heureux qui vous eût vue, mère très-affligée entre toutes les mères de la terre, porter entre vos bras sacrés votre divin enfant! Heureux qui eût entendu vos divins entretiens et vos colloques tout célestes! Oh! heureux qui eût été de votre compagnie, pour vous y rendre quelque service et quelque assistance!

II. Considérez que Jésus-Christ, à l'âge de douze ans, s'écarta à dessein de saint Joseph, son nourricier, et de la sainte Vierge, dans le voyage de Jérusalem, et fut trouvé au troisième jour au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant, et répondant de telle sorte à leurs questions, qu'ils en étaient remplis d'admiration. *Tous ceux qui l'entendaient*, dit l'Evangile, *étaient étonnés de sa prudence et de ses réponses* (Luc, 2).

Saint Vincent Ferrier, qui apprenait en sa méditation ce qu'il prêchait, priant et méditant auparavant, nous rapporte les colloques et les entretiens de ces docteurs ; et quoique ce qu'il dit à ce sujet ne puisse se prouver évidemment, toutefois la grande autorité de ce saint personnage mérite bien que l'on fasse attention à ce qu'il en a médité. Ces docteurs donc, appelés rabbins, s'assemblaient dans un coin du Temple, s'asseyant sur des bancs disposés en rond, et quelques enfants, avec leur permission, se mettaient à terre au milieu d'eux, entre lesquels se mit aussi Jésus-Christ en grande humilité, assistant à leurs conférences, qui étaient alors sur la venue du Messie promis, la plupart des doctes voyant que l'on était au temps de son arrivée marqué par les Prophètes, et s'en entretenant ensemble. L'un de ces docteurs mit en avant que le temps désigné pour la venue du Messie semblait être accompli, et demandait si quelqu'un avait quelque difficulté du contraire. Un docteur répliqua qu'il était bien de cet avis, que l'on était au temps auquel le Messie devait venir ; mais qu'une certaine prophétie le faisait un peu vaciller ; Dieu y disait : *Encore un peu, et je remuerai le ciel et la terre, la mer et la terre, et je remuerai tous les peuples, et viendra le désiré des nations* (Agg. 2) ; et maintenant, disait-il, nous ne voyons pas que le ciel et la terre soient en émotion. Ce qui fut l'avis de plusieurs autres, disant qu'il y fallait penser davantage. Et durant leur silence, Jésus-Christ se leva et demanda la licence de parler, laquelle lui étant accordée, il dit qu'il y avait douze ans que le ciel avait eu un mouvement extraordinaire, qu'une nouvelle étoile ayant paru amena trois rois d'Orient, qui émurent toute la ville de Jérusalem, comme il l'avait ouï-dire. De même que la terre et la mer avaient été dans l'agitation en ce temps, lorsque, pour obéir à l'édit de l'empereur Auguste, chacun se transporta au lieu de son origine pour y faire écrire son nom. Ne serait-ce pas peut-être ce mouvement dont le Prophète entend parler à la venue du Sauveur promis? Ainsi il les interrogeait, et ses paroles portaient la lumière dans leurs esprits ; si bien qu'ils agréèrent ce qu'il disait. Après quoi un autre docteur mit en avant que le prophète Isaïe avait donné un autre signe de l'arrivée du Messie, disant : *Le peuple habitant dans les ténèbres a vu une grande lumière ; la clarté est apparue à ceux qui étaient à l'ombre de la mort ; un petit nous est né, un fils*

nous est donné, et sa principauté a été posée sur son épaule (Isa. 9). Ce signe, disait-il, a dû être dans la Nativité du Sauveur, et pourtant n'a-t-il pas encore été remarqué; et ils faisaient de grandes recherches sur ces paroles. Et s'adressant à Jésus-Christ, ils lui demandèrent ce qu'il en pensait, et lui, se levant avec grande révérence, leur dit qu'il avait entendu dire, qu'il y avait douze ans une clarté était apparue au milieu de la nuit dans la cité de Bethléem et aux environs; qu'il avait aussi entendu qu'à l'heure même les bergers de la campagne avaient eu une vision des anges, qui leur annonçaient une grande joie, et que le Sauveur du monde était né. Quelques-uns des docteurs se remettant en mémoire le bruit qui avait couru en ce temps de cette vision, lui rendirent grâces, et le louèrent de ce qu'il rencontrait si heureusement. Mais un autre d'entre eux, élevant sa voix et soupirant, dit qu'il craignait bien que toute leur joie ne fût courte, parce que, disait-il, le prophète Malachie a prédit qu'incontinent après sa Nativité, il devait venir au Temple : *Incontinent le dominateur que vous cherchez, et l'ange du Testament que vous désirez, viendra en son Temple saint* (Malach. 3). Et ils interrogèrent encore Jésus-Christ sur cette prophétie. Il répliqua avec une grande modestie qu'il avait aussi entendu dire que quarante jours après l'apparition de la lumière et des anges, une jeune femme était entrée au Temple, y portant son enfant pour le présenter à Dieu, selon l'ordre de la loi, et que le vénérable vieillard Siméon et Anne la prophétesse avaient reconnu cet enfant pour le Messie, disant de grandes choses de lui. Mais aussitôt un autre docteur ajouta que ce qu'il disait avait été remarqué, mais qu'Hérode ayant fait mourir tous les enfants innocents, l'aurait enveloppé dans ce carnage; et là-dessus ces docteurs étaient tristes, ne sachant que résoudre; c'est pourquoi ils s'adressèrent encore à Jésus-Christ, l'interrogeant sur cette difficulté, auxquels il répondit avec une grande humilité qu'il était écrit dans l'Exode : *Tu ne cuiras pas le chevreau dans le lait de sa mère* (Exod. 23), et que c'était une prophétie qui s'entendait du Messie, qui ne devait pas être tué tant qu'il vivrait encore à la mamelle de sa mère, et que sans difficulté il fallait estimer qu'il aurait été sauvé du carnage des enfants innocents. Il n'y eut alors aucun des rabbins qui ne s'émerveillât des doctes réponses de Jésus-Christ, les trouvant

très-véritables; et quoiqu'ils ne connussent pas Jésus-Christ qu'ils avaient au milieu d'eux, ils commençaient à lui donner de grandes louanges, quand la bienheureuse Vierge, accompagnée de saint Joseph, survint, et fut toute ravie de le voir au milieu des docteurs. Pour lui, la voyant tout affligée de sa perte, il accourut à elle, et elle l'embrassa avec une grande tendresse, et Marie ayant un peu repris ses esprits, lui dit amicalement : *O mon fils! comment en avez vous ainsi usé à notre égard? Moi et votre Père avec douleur nous vous cherchions.* Il répliqua : *Hé! pourquoi me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas qu'il fallait que je fusse occupé des affaires de mon Père?* La Vierge fut alors louée de tous ces docteurs d'avoir un tel enfant, et ils l'exhortèrent bien fort à en avoir un grand soin, l'assurant qu'ils avaient aperçu en lui des marques qu'il devait être un des grands hommes de la terre : ainsi son amertume se changea en consolation.

O Jésus! Sagesse éternelle, c'est en cette rencontre que vous assistez, et que vous êtes présent au conseil où se forment les sublimes pensées. Que vous êtes admirable en votre tendre jeunesse, faisant éclater les premières actions de votre haute sagesse, et de votre prudence non pareille, tellement que vous jetez dans l'étonnement les plus savants de la terre. Oh! quel honneur, quelle gloire et quel triomphe pour vous, au milieu de ces têtes blanches et de ces vénérables docteurs! Que n'ai-je été auditeur en ce conseil, et spectateur de la bonne grâce avec laquelle vous y paraissez? que n'ai-je entendu les paroles ravissantes qui coulaient de votre bouche divine?

III. Considérez que Jésus-Christ, après cette conférence, retourna de Jérusalem à Nazareth avec la Vierge sa mère et saint Joseph son nourricier, et qu'il leur demeura obéissant, n'entreprenant plus rien sans leur volonté; *et il leur était soumis* (Luc, 2), dit l'Evangile. C'est tout ce que l'Evangile nous raconte de lui jusqu'à ce qu'il fût âgé de trente ans, et qu'il aborda saint Jean-Baptiste pour être baptisé par ses mains, demeurant ainsi l'espace de dix-huit ans dans une vie cachée aux hommes de la terre, ne voulant point faire paraître ni sa divinité, ni sa science, ni sa sainteté, ni ses autres vertus très-sublimes. Et quoique le monde se perdît, que les âmes descendissent dans l'enfer comme des flocons de neige innombrables, et que d'ailleurs son cœur plein de charité brûlât de

zèle pour les sauver, sachant néanmoins que le dessein de son Père éternel était qu'il s'arrêtât jusqu'à l'âge de trente ans, il fait violence à son zèle, le retenant caché en soi-même sans aucune action, pour demeurer sujet et obéissant au conseil de son Père éternel, et à ses dispositions adorables, ne voulant pas s'exposer et paraître en public avant le temps défini et marqué par lui. C'est pourquoi Jésus-Christ mena cette vie pour nous enseigner à ne pas nous produire avant le temps déterminé par la sagesse de Dieu. Ce fut aussi par une prudence très-grande, parce qu'il eût excité les Juifs à le persécuter et à le faire mourir avant l'âge de trente-quatre ans, qui était le terme de sa vie; ce fut aussi pour nous inspirer l'amour d'une vie humble et cachée devant le monde, n'aimant qu'à nous humilier et à nous soumettre à nos supérieurs, demeurant dans le silence et l'obéissance, nous contentant de vivre en la présence de Dieu, dont le regard seul vaut infiniment mieux que le regard et l'estime de tous les peuples de la terre. Et si Jésus-Christ, qui, en se manifestant soi-même ne pouvait rien faire paraître que de grand et de saint, que d'admirable, que de ravissant, que de céleste et de tout divin, retient néanmoins en soi-même toute la splendeur et la gloire de ses grandeurs; combien est-il plus raisonnable que des hommes mortels et très-imparfaits s'abstiennent de paraître au grand jour avant que d'y être légitimement appelés, eux qui n'ont à montrer autre chose le plus souvent que des faiblesses, des misères, des infirmités, des indiscrétions, des ignorances, et toutes sortes de défauts. Ce fut encore pour honorer et relever le mérite de plusieurs personnes sur la terre, qui pendant que d'autres, par avarice, par brigue, par acception de personnes, par ambition et autres voies illégitimes, tiennent les places dont ils ne sont pas dignes, demeurent, elles, dans l'oubli, dans le rebut et sans aucun emploi, et même quelquefois dans le mépris et dans la calomnie, qui opprime l'innocence et la vertu, si bien que leurs talents demeurent inutiles, et leurs excellentes qualités ne sont pas employées à la gloire de Dieu par ceux de qui il dépend, et à qui il appartient de le faire. Or, Jésus-Christ a voulu mener une vie cachée pendant dix-huit ans au moins, étant Dieu sans agir en Dieu, étant tout-puissant et paraissant faible, étant tout sage et n'éclatant pas, étant tout

saint et réputé pécheur, afin que les personnes humiliées en cette vie se consolassent dans la vue de ce que lui-même avait été en cet état, nonobstant ses merveilleuses qualités, et souffrissent avec douceur et patience leur anéantissement dans ce monde en l'honneur du sien, et qu'en agissant ainsi ils eussent un plus grand mérite et une récompense plus signalée ; et ce, d'autant plus qu'en ce genre de vie l'on n'est pas privé de toute action méritoire devant Dieu, ainsi qu'il arriva à Jésus-Christ, qui, pendant cet espace de temps travaillait des mains, aidant saint Joseph dans son art. Il priait aussi et s'entretenait avec les anges, il se préparait encore à la Passion, l'offrant journellement à Dieu par plusieurs actes réitérés d'amour, de justice, d'obéissance, d'humilité, de miséricorde. Et c'est encore une pieuse considération, que ce que Jésus-Christ n'opérait pas pour le monde, il y suppléait à l'égard de sa très-sainte mère, étant tout occupé en elle, à la purifier, à la sanctifier, à l'élever de moment en moment, à lui donner de nouveaux accroissements de grâces. Ce que nous pouvons étendre avec quelque proportion, au bienheureux saint Joseph (1).

O Jésus ! je vous adore dans votre vie cachée à Nazareth ; ô Jésus ! imprimez en mon cœur l'amour de cette vie cachée et humiliée. O Jésus ! en considération de ce que vous êtes demeuré si longtemps inconnu, faites que je désire d'être inconnu au monde. Si j'ai quelques perfections par votre grâce, je désire, ô Seigneur ! autant que votre gloire le permettra, les anéantir en moi, en l'honneur de ce que les vôtres, sans comparaison plus sublimes et plus admirables, l'ont été si longtemps devant le monde. O Seigneur ! que ce qui sera le plus caché en moi et le plus inconnu, vous soit un sacrifice agréable. O malheureuses les âmes ! qui, par le désir de paraître sans légitime vocation, fléchissent le genou devant Baal et font plusieurs actions indignes pour des âmes qui aspirent à l'éternité ! O heureuses les âmes, qui, tandis qu'elles ne sont pas appelées aux charges publiques, demeurent contentes ! ô Jésus ! dans l'état de leur condition, dans la crainte de vos jugements, dans l'observance de vos saintes lois, dans la méditation de vos mystères, et dans l'occupation qu'elles ont en se préparant à la mort.

(1) Bourgoin Medit. 7. de Mysteriis infantiæ, etc.

TRENTIÈME MÉDITATION.

LES ANNÉES, LES JOURS ET LES NUITS DE LA VIE DE JÉSUS-CHRIST.

I. Considérez les trente-quatre années de la vie de Jésus-Christ, et à quoi elles furent employées. Le commencement de la première est incontinent après la fête de Pâques de l'an du monde 4051, le temps auquel il fut conçu du Saint-Esprit dans les entrailles de la Vierge en son Annonciation, et reçut une âme très-excellente, remplie de science, de vertu et de toutes sortes de grâces naturelles et surnaturelles. C'est pourquoi il commença dès ce moment à vivre d'une vie humaine, d'une vie spirituelle, et même d'une vie bienheureuse, et il mérite pour ce sujet que l'on commence à compter dès lors le premier temps de sa vie. Donc, la première année de sa vie, le vingt-cinquième de la lune de mars, un jour de vendredi, ou, selon d'autres, un jour de dimanche, il fut conçu et commença à vivre et à produire de très-grandes actions intérieurement, dans lesquelles il persévéra; comme aussi il commença à souffrir en son âme par la vue qu'il eut de toutes les misères et de tous les péchés des hommes; et sa douleur fut si grande dès le moment de sa conception, qu'elle était capable de lui causer la mort, ainsi qu'en parlent quelques auteurs spirituels. Mais comme la gloire et la béatitude de son âme ne refluaient pas sur l'extérieur, il en était de même de cette douleur, elle demeurait tout intérieure. Quant à l'heure de cette conception, elle est incertaine, les uns croyant que ce fut sur le soir, d'autres le matin, lorsque la sainte Vierge faisait son oraison. Ce qui a donné sujet de sonner la cloche de l'*Ave*, *Maria*, en l'honneur de ce mystère, à diverses heures du jour. Cette même année, au neuvième mois après la conception, le vingt-cinquième de décembre, Jésus-Christ naquit sans causer de douleur et d'incommodité à la sainte Vierge qui l'enfanta à l'heure de minuit. Au treizième

jour, il fut visité et adoré des Rois de l'Orient, qui vinrent le trouver sous la conduite de l'étoile ; et le quarantième jour il fut apporté au Temple, présenté et racheté selon la loi des Juifs, laquelle étant accomplie en lui, il fut porté à Nazareth cette même année, où il ne fut pas plus tôt arrivé, que saint Joseph fut averti par l'ange de s'enfuir en Egypte, à cause de la persécution du roi Hérode, qui fit mourir quatorze mille petits enfants, pour l'envelopper dans ce carnage. C'est pourquoi cette même année, Jésus-Christ fut porté en Egypte, où sa présence renversa les idoles, selon la prophétie d'Isaïe et de Jérémie. La quatrième année de sa vie, saint Joseph, averti par l'ange Gabriel de la mort du roi Hérode, retourna en Judée et incontinent en Galilée, dans la ville de Nazareth, ramenant la Vierge avec son Fils Jésus-Christ. A la douzième, il s'écarta, de propos délibéré, de son nourricier saint Joseph et de la Vierge sa mère, au retour du Temple de Jérusalem, où il avait été conduit à la fête de Pâques ; et au troisième jour, il y fut trouvé au milieu des docteurs qu'il écoutait et interrogeait ; d'où étant ramené à Nazareth, il y mena une vie cachée aux hommes jusqu'à l'âge de trente ans, demeurant soumis et obéissant à saint Joseph tant qu'il vécut, et à la sainte Vierge, et comme il est plus vraisemblable, travaillant des mains à des ouvrages de charpenterie. Cependant son âme menait une vie plus que séraphique, et faisait paraître la grandeur de son esprit et de sa sagesse peu à peu, à mesure qu'il croissait d'âge et de corps. L'Evangile donne des preuves de ces choses, en disant : *Et il leur était soumis*, et puis : *Or, l'enfant croissait en sagesse devant Dieu et devant les hommes* (Luc, 2) ; et en saint Marc, les Juifs ne se contentant pas de l'appeler fils de charpentier, disaient : *N'est-il pas charpentier, le Fils de Marie* (Marc, 6) ? Voulant dire qu'il avait exercé ce métier ; ce qu'il fit à dessein d'être moins connu et de ne point apporter d'obstacle à sa mort. Au reste, après avoir vécu de cette sorte jusqu'à l'âge de trente ans accomplis, au commencement de sa trente-unième année, le sixième de janvier, il vint au fleuve du Jourdain recevoir le baptême des mains de Jean-Baptiste ; et au sortir de là, pour se disposer à faire l'office de Rédempteur du monde, il se retira dans un désert, où il fut quarante jours et quarante nuits vaquant à la prière, et sans rien manger. Ce qui donna sujet au démon de se défier

qu'il ne fût quelque chose de plus que les autres hommes; c'est pourquoi il le tenta par trois fois pour s'éclaircir de sa condition et de son état; mais le tout fut à sa confusion, Jésus-Christ éludant sagement toutes ses tentations. Comme il s'en retournait de ce désert, saint Jean-Baptiste le montra du doigt, disant qu'il était l'*agneau de Dieu qui ôtait les péchés du monde* (Jean, 1); ce qui fut cause que saint André le suivit, et même lui amena son frère Simon, qui est saint Pierre; et après, poursuivant son chemin en Galilée, il appela saint Philippe qui se donna à lui avec Nathanaël. Puis étant invité aux noces de Cana en Galilée, où il venait d'arriver, il changea l'eau en vin, et se donna ainsi une grande autorité aux yeux de ses disciples, *qui crurent en lui* (Jean, 2), dit l'Evangile, et s'assurèrent qu'il était plus qu'homme, et tel que saint Jean-Baptiste l'avait annoncé et préconisé. Après ce miracle, arriva la grande fête de Pâques, où il fit le voyage de Jérusalem, et entra au temple d'où il chassa les marchands et les vendeurs, et depuis il fut encore trois années à converser parmi le monde, à fonder l'Eglise, à appeler des disciples, à prêcher les commandements et les conseils de la religion chrétienne, à confirmer par ses miracles ce qu'il prêchait, à reprendre les vices, à réformer les mœurs, et à faire du bien à tout le monde; ce que les quatre évangélistes ont amplement décrit. Si bien que mourant sur la croix à la fête de Pâques, il a vécu trente trois ans et trois mois, en comptant ses années depuis sa Nativité, et trente-quatre ans accomplis, en les comptant depuis sa conception qui tombe au même jour que sa passion et au même mois, comme le marque le Martyrologe de France.

Je reconnaîtrai donc combien Jésus-Christ a voulu ressentir longtemps les misères de notre vie mortelle et misérable; car trente-quatre de ses années en valent beaucoup plus qu'autant des autres hommes, qui demeurent déraisonnables au moins un tiers de leur vie, soit par le sommeil, soit par l'âge de l'enfance, qui les prive de la raison, au lieu que Jésus-Christ a été trente quatre ans accomplis dans l'âge de la raison, sans en retrancher un seul quart-d'heure. Pendant tout ce temps, il a travaillé jour et nuit d'esprit ou de corps, ou de tous deux ensemble. Si bien qu'il dit par le Prophète : *Je suis pauvre, et dans les travaux dès ma jeunesse* (Ps. 87). O Jésus! exemplaire de toute vertu, soyez béni éternellement, pour avoir employé

tant d'années pour notre salut dans un tel état d'humiliation et dans une vie souffrante et laborieuse ! O Seigneur ! quand vous ne nous eussiez donné qu'une année, et que dis-je, une année ? un mois seulement, ou même une seule journée ; quand vous ne nous eussiez donné que l'espace d'une petite heure pour travailler à notre salut, nous vous devrions une reconnaissance si grande, que nous ne pourrions en toute l'éternité nous acquitter envers vous. Que pourrons-nous donc vous rendre, ô Jésus ! pour trente-quatre années entièrement occupées à la rédemption de nos âmes ? O Jésus ! qui me faites la grâce d'entrer en cette connaissance de mon obligation envers vous, ajoutez une seconde grâce en me donnant la vertu de me ressouvenir de vous toutes les années et toutes les journées de ma vie, et de les employer à vous admirer, à vous aimer, à vous adorer, pour vous glorifier en tous les siècles des siècles.

II. Considérez en second lieu les journées de Jésus-Christ, et en quels exercices il s'occupait ordinairement depuis son baptême jusqu'à sa mort. Premièrement il est constant qu'il était en action de grand matin : *Jésus s'en alla à la montagne des Oliviers, et derechef à l'aube du jour il vint au Temple* (Jean, 8). A cette heure il se proposait toutes les œuvres qu'il devait accomplir en cette journée, les voyages qu'il devait faire, les rencontres qu'il y devait avoir, les personnes qu'il devait entretenir, les âmes qu'il devait sanctifier, et les propos qu'il devait tenir ; puis il offrait ses actions à son Père éternel pour sa plus grande gloire, et il lui donnait de sublimes louanges, et ensuite commençait les œuvres de la journée avec une grande allégresse. La preuve la plus forte que nous pouvons avoir de ceci c'est que ce commencement est très-propre et très-convenable aux hommes qui veulent vivre dans une grande régularité et avec sainteté, et que Jésus-Christ en usa de la sorte à son entrée dans le monde, où il s'offrit pour faire toutes les volontés de Dieu son Père. Ce qui donne assez à conjecturer qu'il en fit de même chaque matinée. Mais le Prophète royal, dans un psaume que les plus doctes interprètes disent s'entendre parfaitement de Jésus-Christ, rend témoignage de cette conduite et de plusieurs autres particularités. *Dieu, mon Dieu, dès le point du jour je veille près de vous ; mon âme a soif de vous, et ma chair brûle pour vous en cette terre déserte et sans issue ; jusqu'à ce que je puisse vous contem-*

pler dans votre sanctuaire (Ps. 62). Ce psaume, que nous pouvons dire vraisemblablement avoir été prononcé par Jésus-Christ chaque jour, nous fait reconnaître que dès le matin il soupirait après Dieu, le glorifiait par plusieurs louanges, méditait ses grandeurs par la lumière de sa science infuse, mettait sa confiance en lui, et en son nom commençait son labeur avec joie et jubilation de cœur. Ce labeur était quelque voyage ou quelque prédication qu'il faisait avec grande ardeur, ou bien quelque entretien familier avec des personnes amies ou malveillantes, selon la rencontre, et le tout pour les instruire dans les vérités de son Evangile et corriger les erreurs de leurs esprits ou de leurs volontés. Il prenait son premier repas ordinairement à l'heure de sexte, c'est-à-dire à midi, qui était l'heure ordinaire du dîner des Juifs. Ce que nous pouvons apprendre de l'histoire de la Samaritaine, laquelle il entretint à l'heure de midi, pendant que ses Apôtres étaient entrés dans la ville de Samarie, lui cherchant quelques viandes pour le repas. Mais où devait-il manger ce jour-là, dit le séraphique Docteur? Certainement au puits où il était, ou près de quelque ruisseau ou de quelque fontaine. Contemple donc, ô mon âme! comment, ayant faim et étant fatigué, il se réfectionnait, et ne crois pas que cette seule fois cela soit arrivé par hasard, mais c'était sa coutume. D'où tu peux recueillir évidemment que l'humble Seigneur et auteur de la pauvreté, allant par le monde, prenait souvent ses repas hors des villes et des demeures des hommes, près de quelque fontaine ou ruisseau, quelque lassé ou affligé qu'il fût. Il n'avait pas de viandes exquises et de vaisselles riches, ni de vins délicats, mais de l'eau du ruisseau ou de la fontaine. Et celui qui rendait les vignes fécondes, et avait créé les sources et tout ce qui se meut dans les eaux, mangeait humblement son pain assis sur la terre. Ainsi parle saint Bonaventure. Avant lui Théodoret avait dit sur le sujet de ces paroles : *Mes genoux sont affaiblis par le jeûne* (Ps. 108), que Jésus-Christ n'avait pas mené une vie molle et délicate, mais sobre, austère et pauvre, comme témoignent les pains d'orge qui lui furent apportés, et les épis de blé que frottaient ses disciples pour en manger. Il est vrai pourtant que, de fois à autre, il allait aux festins et aux banquets auxquels il était invité, où, sans difficulté, il mangeait de ce qui était servi sur la table,

mais le tout avec une merveilleuse tempérance et sobriété, parlant peu en son repas, et si à propos, que ceux ou celles qui avaient le bonheur de jouir de sa présence, étaient plus fortifiés par ses paroles que par toutes les viandes du festin. Au commencement il faisait la bénédiction, et après l'action de grâces il disait quelque hymne très-dévot à la louange de Dieu; ce qui peut se remarquer dans le dernier festin de l'agneau pascal. Le repas achevé, il s'entretenait avec une grande douceur et une grande bénignité avec ceux qui se trouvaient présents, sans dédaigner personne. Gardant exactement toutes les règles d'une parfaite conversation, il parlait selon la portée des esprits auxquels il avait affaire, élevant son discours et le faisant monter du temporel au spirituel, ainsi qu'il apparut avec la Samaritaine qu'il entretint de l'eau spirituelle de la grâce, à propos de l'eau corporelle par laquelle il entrait en discours avec elle. C'est pourquoi, à la fin, il laissait toujours quelque bonne impression de Dieu, de la vertu et des choses saintes. Le reste de la journée se passait à faire des exhortations, tantôt dans les carrefours des villes, tantôt sur les rivages de la mer, faisant quelquefois sa chaire d'une barque, à la proue de laquelle il discourait, à cause de la multitude des personnes qui le suivaient, tantôt sur une montagne, tantôt sous quelque arbre ou en quelqu'autre endroit, quelquefois dans le Temple et dans les synagogues. D'autres fois il poursuivait son chemin sans prêcher, mais faisant quelque miracle pour la guérison de quelque malade, pour la délivrance de quelque possédé, ou ressuscitant même quelque mort, comme il fit à l'entrée de la porte de la cité de Naïm. Sa retraite du soir était diverse; souvent c'était en un désert ou sur une montagne, quelquefois dans la maison de Marie-Madeleine ou de quelque personne de qualité qui lui offrait ainsi qu'à ses disciples l'hospitalité; il y prenait frugalement sa réfection, et terminait sa journée dans des entretiens tout célestes avec ses Apôtres et les personnes qui se trouvaient présentes, et dans des actes d'adoration et d'actions de grâces envers Dieu son Père; si bien qu'il ne passait pas de journées qu'il ne fît quelque action très-notable et très-importante pour la gloire de Dieu, le salut et la consolation des âmes, disant peut-être pour ce sujet : *Il faut que j'opère les œuvres de celui qui*

m'a envoyé tant qu'il est jour; vient la nuit en laquelle on ne peut opérer (Jean, 9).

Je me proposerai cette idée de perfection pour consacrer tous les jours de ma vie à la plus grande gloire de Dieu, au salut de mon âme et au bien de mon prochain. Je combattrai avant toutes choses la paresse, le sommeil et la délicatesse qui nous empêchent souvent d'être sur pied dès le matin. Ensuite j'éleverai mes pensées et mes affections à Dieu par des actes d'adoration, de dilection, de glorification, et me proposant l'exécution de plusieurs bonnes œuvres, je les lui offrirai par de saintes directions et les lui recommanderai. Je ne me contenterai pas de ces desseins, j'en viendrai à l'effet, abhorrant une vie oiseuse, afin de rendre service à celui pour la gloire de qui la journée m'est donnée miséricordieusement. Que si par malheur elle venait à s'écouler sans que j'eusse fait quelque bien, j'en serai touché de déplaisir, comme cet empereur payen, qui, se ressouvenant sur le soir qu'il n'avait fait de bien à personne en ce jour, s'écria : J'ai aujourd'hui perdu ma journée. Mais que deviendront nos desseins sans l'assistance du Ciel? Ce seront des avortons informes et qui feront horreur à ceux qui voient les défauts et les imperfections. Vous donc, ô souverain maître de perfection! qui nous avez donné l'exemple de faire un saint emploi de la journée, donnez-nous aussi la grâce de vous imiter selon notre petite portée, afin que par le bon et fidèle emploi du temps, nous puissions gagner l'éternité bienheureuse pour vous y donner louange, et au Père et au Saint-Esprit.

III. Considérez aussi comment Jésus-Christ passait les nuits. Il y faisait trois choses : il s'y livrait à des entretiens spirituels, à des prières et au sommeil; quant aux conférences spirituelles, nous en avons un exemple dans saint Jean. Nicodème, prince des Juifs, Pharisien de profession, docteur de la loi, le vient trouver la nuit : *Il vint à lui premièrement la nuit* (Jean, 3). Jésus-Christ l'instruisit sur la maxime fondamentale de l'Eglise, qui est que l'homme, dont la première naissance est infectée du péché, doit renaître spirituellement par le Baptême. Or, quoique l'on apporte pour raison du temps de cette conférence, la honte qu'avait ce docteur, et la crainte d'être blâmé par les personnes de son état, d'avoir pris quelque instruction de Jésus-

Christ, néanmoins cette histoire nous fait reconnaître qu'il travaillait aussi quelquefois la nuit à catéchiser et à instruire, et à faire plusieurs conversions, à quoi il était d'autant plus porté, qu'il connaissait la nécessité de n'être pas si connu et si célèbre, de peur que l'on ne voulût pas le crucifier : *Car*, dit saint Paul, *s'ils l'eussent connu, ils n'eussent jamais crucifié le Roi de gloire* (1. Cor. 2). En second lieu, pendant la nuit il s'adonnait à la prière : *Et ayant renvoyé l'assemblée*, dit saint Matthieu, *il alla seul à la montagne pour prier, et le soir étant venu, il était là seul* (Matth. 14). Et saint Luc dit : *Il arriva en ces jours qu'il alla à la montagne pour prier, et passait la nuit en l'oraison de Dieu* (Luc, 6). Ce qu'il pratiquait, non sans préjudice de sa santé, parce que la saison de la nuit était plus propre au recueillement, et il n'était pas si sujet à être distrait de son oraison par les survenants. De plus, c'était pour sanctifier le temps de la nuit, et autoriser par son exemple la coutume et l'institut de plusieurs églises, et particulièrement de plusieurs familles religieuses, dans lesquelles on se lève en plein minuit pour chanter matines, et faire ensuite l'oraison. Saint Bonaventure confirme cette raison, disant que Jésus-Christ, passant la nuit en oraison, pouvait dire comme David : *Je me levais au milieu de la nuit pour chanter votre nom* (Ps. 118), et que les hommes spirituels en devaient faire de la sorte, selon ces paroles : *Lève-toi, loue pendant la nuit au commencement des veilles, répands ton cœur comme de l'eau en la présence de Dieu* (Thr. 2). C'était aussi pour apaiser la colère de Dieu, et satisfaire pour tous les péchés qui se commettent alors dans les lieux d'impudicité, et dans l'oubli des choses saintes. En troisième lieu, il se laissait un peu assoupir par le sommeil, duquel il daigna user pour réparer ses forces abattues par ses pénibles veilles et par ses travaux, comme aussi pour bénir le sommeil des hommes, comme en parle le Théologien (1) ; mais son sommeil était court aussi bien que ses repas, et il dormait moins que les autres hommes, ayant le pouvoir de se réveiller quand il lui plaisait, et n'y étant troublé par aucun songe fâcheux. Un grand contemplatif décrit son sommeil en ces termes (2) : Vous, Seigneur, vous étiez en votre chair plus pur que le soleil et plus beau que

(1) Gr. Naz. Orat. 31. — (2) Alvarez. Méd. sacr. c. 1, p. 2, Méd. 6.

les astres ; jamais votre cœur ne fut touché d'aucune saleté, ni votre pensée d'aucun objet immonde. En votre sommeil, votre raison était libre et sans empêchement, et votre corps n'avait aucune mauvaise qualité ou disposition, et le démon n'avait aucune entrée chez vous par ses illusions, tellement que vos sens étant assoupis, rien ne se présentait qui fût moins pur et moins convenable. Un docte personnage du siècle passé rapporte cette pureté à une autre cause, à la modération dont il usait dans le boire et dans le manger. Au reste, il ne faut point estimer qu'il prît son sommeil mollement : dès le premier jour de sa naissance, il apprit à traiter son corps rudement, si bien qu'il se couchait tout habillé, quelquefois sur quelque lit, selon la rencontre, mais bien souvent sur la terre, ainsi qu'il fit l'espace de quarante jours dans le désert. Saint Marc nous le représente sommeillant dans un navire sur un oreiller ; mais Théophilacte l'appelle un oreiller de bois, voulant dire qu'il reposait sa tête sur quelque pièce de bois. Enfin, ces paroles nous témoignent suffisamment quel rude traitement il faisait à son corps : *Les renards ont des tanières, les oiseaux ont des nids ; mais le Fils de l'Homme n'a point où reposer sa tête* (Matth. 8). Nous pouvons ajouter à ces causes quantité de voyages et de miracles qu'il fit pendant la nuit, car c'est pendant la nuit qu'il apaisa la tempête de la mer qui menaçait son vaisseau du naufrage, qu'il marcha sur les eaux, et y fit marcher saint Pierre, le relevant à mesure que vacillant en sa confiance il s'enfonçait, et il fit plusieurs autres œuvres, dans lesquelles il employa plus saintement le temps de la nuit, que personne qui ait jamais été au monde.

Admirez en ces considérations Jésus-Christ, qui, après le travail de tout le jour, s'occupe encore la nuit à de tels exercices. Voyez combien vous êtes éloigné de son exemple, et confondez-vous vous-même des manquements qui vous arrivent alors. Si votre profession vous oblige à vous lever la nuit, louez-en Dieu davantage, parce que vous êtes d'autant plus conforme à Jésus-Christ. Sinon, estimez ceux et celles qui pendant le sommeil de tout le monde soupirent après Dieu, et font l'office des anges, chantant ses louanges tandis que vous dormez. Nous lisons, dit un ancien Père, de notre Seigneur, qu'il passait les nuits en oraison. Quoi donc, nous qui sommes conçus

dans le péché, nous nous tiendrons chaudement et délicatement dans nos lits, après que celui qui était exempt de tout péché a passé les nuits dans la prière. Examinons nos voies, et excitons-nous à un double gémissement en notre pénitence, parce que nous n'avons pas fait le bien qu'il fallait, et que nous avons fait le mal qu'il ne fallait pas. Qu'il ne vous suffise donc pas de bien régler votre journée, tâchez aussi de si bien régler votre nuit, que vous n'y commettiez aucune offense. Je le désire ainsi, ô mon noble Rédempteur ! et pour ce sujet je désire souvent me ressouvenir de la façon dont vous passiez les nuits dans le cours de cette vie, afin que jour et nuit votre exemple demeure gravé en ma mémoire, et que jamais vous n'en soyez effacé.

TRENTE-UNIÈME MÉDITATION.

DES QUALITÉS DE LA VIE DE JÉSUS-CHRIST.

I. Considérez que la vie de Jésus-Christ est admirable en elle-même. C'est pourquoi Isaïe dit : *Et son nom sera appelé admirable* (Ch. 9). Et souvent dans l'Evangile il ravit le monde en admiration par les choses qui se passaient en lui, et par les merveilles de ses œuvres et de ses paroles. En effet, si l'on appelle admirable ce qui est grand, extraordinaire, rare, et dont la cause est secrète et cachée, il n'y a rien qui doive être tant admiré que Jésus-Christ en sa vie, car c'est une vie pleine de très-hautes et sublimes actions, et ce qui était en lui était la chose la plus nouvelle du monde, tellement que jamais il n'y aura chose pareille ; et puis le principe de ces actions si grandes et si excellentes ne paraissait pas, car c'était la Personne infinie du Verbe qui était cachée sous le manteau de son humanité. De plus, il est admirable en son être, car deux natures infiniment distantes sont jointes en lui en unité de Personne ; or, les actions et la vie suivent l'être, c'est pourquoi il l'est pareille-

ment en sa vie, en ses actions et en ses miracles, en sa doctrine, en ses prédications, en sa conversation, en sa Passion, en sa mort et en tous ses mystères. Saint Grégoire de Nazianze, a parlé de lui d'une manière admirable (1) : Il est né dans le temps, à la vérité, mais aussi il était engendré de toute éternité; il est né d'une femme, mais demeurée vierge; cela est humain, ceci est divin; là il est sans père, ici il n'a point de mère, l'un et l'autre est divin. Il a été porté dans le sein d'une mère, mais il est reconnu par un prophète qui était encore dans le sein de la sienne, et qui tressaillit à la présence du Verbe pour lequel il était mis au monde. Il a été enveloppé de langes, mais ressuscitant de la mort à la vie, il a secoué le suaire du tombeau. Il a été mis dans une crèche, mais il est annoncé par les anges, montré par une étoile, et adoré par les rois. Pourquoi t'offenses-tu de ce qui paraît aux yeux et ne regardes-tu pas ce qui ne se peut connaître que par l'esprit? Il a été chassé dans l'Egypte, mais il en a chassé les erreurs et les a mises en fuite. Il n'avait pas de grâce et de beauté à l'égard des Juifs, mais à l'égard de David, *il est beau par-dessus les enfants des hommes* (Ps. 44), et sur la montagne, il éclate comme la foudre, et brille comme le soleil. Il a été baptisé comme homme, mais comme Dieu il a ôté les péchés du monde, non qu'il eût besoin des eaux expiatrices, mais pour les sanctifier. Il a été tenté comme homme, mais comme Dieu il a remporté la victoire. Il a eu faim, mais il a rassasié des milliers de personnes, et il est lui-même le pain céleste et vivifiant. Il a été travaillé de la soif, mais pourtant il a crié : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et boive. Il a été fatigué, mais il est le repos de ceux qui sont lassés et surchargés. Il a été assoupi par le sommeil, mais il marche sur la mer. Il menace les vents et relève saint Pierre qui coulait à fond. Il a payé le tribut, mais il a trouvé ce tribut dans le corps d'un poisson, et il est le roi de ceux qui l'exigent. Il est appelé Samaritain et démoniaque, mais il a pansé et guéri ce malheureux, qui descendant de Jérusalem à Jéricho était tombé entre les mains des voleurs, et il est reconnu des démons, qu'il chasse des corps et précipite dans la mer. Il est assailli à coups de pierre, mais il n'en est

(1) Orat. 33. Sub finem.

pas atteint. Il prie, mais il exauce ceux qui prient. Il verse des larmes, mais aussi il essuie celle des autres. Il s'informe où était Lazare, car il était homme, mais il le ressuscite de la mort à la vie. Il est vendu, et au vil prix de trente deniers; mais cependant il rachète tout le monde à grand prix par son sang précieux. Comme une brebis il est mené à la boucherie, mais il est pasteur d'Israël, et maintenant de tout l'univers. Comme un agneau il se tait, mais il est le Verbe annoncé par la voix de celui qui crie au désert. Il est languissant et abattu, mais il guérit toute langueur et toute maladie. Il est cloué et attaché à la croix, mais il nous y rend l'arbre de vie, il y convertit le larron et y éclipse le soleil. Il est abreuvé de vinaigre, et rassasié de fiel, mais il change l'eau en vin; il est la douceur même et le tout désirable. Il livre son âme, mais il a le pouvoir de la reprendre, et à sa mort le voile se rompt, les pierres se brisent et les morts ressuscitent. Il meurt, mais il donne la vie et détruit la mort par sa mort. Il est enseveli, mais il ressuscite. Il descend aux enfers, mais il en retire les âmes et monte aux cieux, et il doit venir juger les vivants et les morts.

O Seigneur! que de merveilles en tout le cours de votre vie, et quel esprit suffit à comprendre et à louer tant de choses admirables? O Homme-Dieu! je veux donc vous considérer dorénavant chaque jour de ma vie, comme l'objet de mon étonnement et de mon admiration; car, ô Jésus! vous êtes Dieu-Homme, vous êtes tout étonnant, tout prodigieux et tout admirable, *qui tout seul faites de grandes merveilles,* depuis le commencement de votre vie jusqu'à la fin. Donc, que mon esprit curieux des choses rares et nouvelles vous regarde incessamment, que ma volonté vous chérisse très-singulièrement, et rejette toutes les choses du monde, commes viles, basses et communes au prix de vous, qui méritez d'être admiré de tous les esprits.

II. Considérez que la vie de Jésus-Christ a été très-profitable à toutes les créatures, au ciel et sur la terre, et spécialement à l'homme. C'est aussi le propre de la bonté, de se communiquer, d'autant plus qu'elle est plus grande, et Jésus-Christ a tant de bontés, qu'il semble en être tout composé; c'est pourquoi tout se ressent de lui et de ses bienfaits. Et premièrement il a honoré la terre de sa présence, et par l'usage qu'il a fait des éléments, il les a ennoblis; car il buvait de l'eau, respirait l'air et se

chauffait au feu. Il a magnifié les cieux et les astres, daignant se servir de leur influence pour la conservation de sa vie ; car si c'est un honneur pour un sujet de rendre service à son roi, aussi est-ce un honneur pour toutes les créatures d'être employées aux choses nécessaires à celui qui est Dieu. Il a été utile aux anges du ciel dont il est le chef, il les a illuminés, il a réparé les brèches et les ruines de leur cité, élevant des âmes saintes aux places laissées vides et désertes par la chute des démons. Il l'a fait ainsi rayonner de ses splendeurs, non moins que le soleil qui éclaire le monde, et l'embellit de sa lumière. Que s'il leur a encore mérité toutes les grâces et les victoires qu'ils ont obtenues, combien sa vie leur a-t-elle été utile et fructueuse ? Au reste, les hommes pour le salut desquels il a conversé trente-trois ans sur la terre, participent plus abondamment aux mérites de sa vie. *Un enfant nous a été donné*, dit le Prophète, *et un fils nous est né* (Isa. 9). A nous, dit saint Bernard (1), non à lui-même, puisque étant engendré beaucoup plus noblement de son Père avant le temps, il n'avait pas besoin de naître de sa mère dans le temps ; non aux anges, lesquels jouissant de lui dans l'état de sa grandeur, ne le recherchaient pas dans l'état de son abaissement ; il nous est donc donné et il nous est né, parce qu'il nous était nécessaire. Etant donc venu pour les hommes, il leur a procuré toutes sortes de biens ; il a recherché les pécheurs, il les a inspirés, il les a illuminés, il les a exhortés par ses puissantes paroles, il les a reçus affablement, il leur a pardonné miséricordieusement, il leur a préparé un bain de son sang précieux pour laver toutes leur taches. Enfin il a acquitté leurs dettes au prix de toute sa substance et de sa chère vie. Et quant aux justes, il les a conservés et protégés, il les a supportés dans leurs imperfections, il les a élevés peu à peu à la perfection, il les a enseignés selon leur capacité, il les a fortifiés du secours de ses grâces, il les a dirigés par ses instructions et ses exemples, et ce qui s'est trouvé de pur, de net et de saint dans leurs âmes, procédait de lui comme de la source de sainteté. *Il nous a bénis*, dit saint Paul, *en toute bénédiction spirituelle en Jésus-Christ* (Eph. 1). Car il a employé libéralement toutes ses puissances et ses facultés, et toutes ses œuvres au

(1) Hom. 3 Super Missus est.

profit des hommes. Ses pensées et ses affections ont été pour leur bien, ses regards ont été pour leur utilité. *Il regarda*, dit l'Evangile, *deux frères, Simon et André* (Matth. 4), et ce regard leur valut le salut éternel, car il les appela à lui. *Il vit un homme assis à son bureau* (Matth. 9), et ce regard pénétra son cœur et le gagna. Il regarda saint Pierre, et Pierre, touché de ce regard, *sortant dehors, pleura amèrement* (Luc, 22). Son ouïe fut aussi utile aux hommes, car il écouta les plaintes des pauvres pour les consoler, et les supplications des personnes affligées pour les exaucer. Il écoute les accusateurs de la femme adultère, et prompt à la pitié il la délivre; il écoute les accusateurs de Madeleine, et il la défend. Surtout sa parole a été très-profitable aux hommes, soit qu'il reprenne les vices, soit qu'il instruise dans la vertu, soit qu'il commande les choses de nécessité, soit qu'il conseille ce qui est de plus haute perfection. Quelles paroles plus douces que celles-ci : *Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui êtes fatigués, et je vous soulagerai* (Matth. 11). Certes, nous lui pourrions dire après saint Pierre : *Vous avez les paroles de la vie éternelle, à qui irons-nous, Seigneur* (Jean, 6)? Que penserons-nous de ses démarches, de ses allées et venues? Ses voyages sont aussi profitables. *Il a passé*, dit saint Paul, *en faisant du bien à tout le monde, et délivrant tous les opprimés par le diable* (Act. 10). Son repos même n'est pas sans utilité, car assis sur le puits de Jacob, il y attend la Samaritaine et la convertit. Dans ses retraites sur les montagnes et dans les solitudes, il prie pour le salut des hommes. Dans sa conversation, buvant, mangeant et discourant avec les hommes, il laisse les exemples de toutes sortes de vertus, et y gagne toujours quelques cœurs. Par sa mort il nous a rachetés, dans son tombeau il nous a ressuscités, et dans son Ascension triomphante il nous ouvre les portes du ciel. Pour ces raisons il faut mettre au nombre des bienfaits de Dieu la vie et la présence de Jésus-Christ au monde, d'autant plus que plus sa vie est sainte et noble, plus ce bienfait est grand et relevé, et un seul moment de sa vie nous doit être plus cher que tous les biens créés. Quelle gloire n'a-t-il pas rendue à Dieu, de quel honneur n'a-t-il pas comblé les anges et les hommes, et par-dessus tout, la sainte Vierge qu'il a prise pour mère.

Nous tirerons de là un puissant motif d'aimer Jésus-Christ,

notre bienfaiteur le plus grand et le plus vrai, car les bienfaits provoquent à l'amour, et il n'y a barbare et étranger au monde, lequel nous n'aimassions s'il nous avait rendu plusieurs fois de grands services. Quand même nous ne l'aurions jamais vu et qu'il serait éloigné de nous de plusieurs milliers de lieues, si toutefois il avait continué plusieurs années à nous faire des présents et à nous obliger par ses bienfaits, nous l'estimerions, nous en ferions état. Nous donc, ô Jésus! ô noble Fils de Dieu! ô mon très-grand bien! n'aurons-nous donc pas de reconnaissance et d'affection pour vous, après tant de bienfaits signalés? Oh! il n'en sera pas ainsi, nous vous chérirons, Seigneur, nous vous aimerons de tous nos cœurs et de toutes nos puissances. Nous apprendrons aussi à votre exemple, ô très-aimable Sauveur! à être utile au monde, à ne point passer notre vie dans la paresse et dans l'oisiveté; mais nous entreprendrons plusieurs choses pénibles et laborieuses pour servir utilement notre prochain, et surtout en ce qui concerne le salut éternel.

III. Considérez aussi que la vie de Jésus-Christ a été très-honorable à Dieu. Cette qualité est la principale de toutes celles qui sont requises pour l'excellence et l'honnêteté de la vie, et sans laquelle la vie humaine est inique et injuste; car l'honneur et la gloire de toutes nos actions appartiennent à Dieu, et comme c'est une injustice de priver une personne de ses terres et de ses biens, c'est aussi une injustice de priver Dieu de la gloire qui lui est due; c'est pourquoi la vie qui n'est pas glorieuse et agréable à Dieu est une vie perverse et méchante. De plus, à qui est un arbre, à lui est tout le fruit; à qui est une terre, à lui est toute la moisson; à qui est un cheval, à lui appartient le travail et le service du cheval. Or, tout ce que nous sommes, tout ce que nous avons de vie et tout ce que nous faisons de bien, tout est l'œuvre de Dieu, tout est son présent et son bienfait, partant tout doit être à lui, et il lui convient d'être honoré de tout; c'est pourquoi toute notre vie en ces actes intérieurs et extérieurs lui doit appeler de la gloire et causer de l'honneur. Or, si jamais aucune vie humaine a été telle, c'est, par-dessus toutes, celle de l'Homme-Dieu Jésus-Christ, qui proteste clairement et hautement qu'il ne cherche point sa gloire, mais celle de son Père. *Moi, je ne cherche point ma gloire;* et encore : *Moi, j'honore mon Père* (Jean, 8). En effet, sa vie a

été très-humble, très-obéissante, très-spirituelle, et partant très-honorable à Dieu. Parce qu'elle a été très-humble elle a été très-honorable à Dieu, comme dit le Sage : *La grande puissance est à Dieu seul, et il est honoré par les humbles* (Eccl. 3); car les humbles ne s'attribuent rien, mais ils se réfèrent tout à Dieu, ainsi que fit Jésus-Christ, qui, fuyant les honneurs et l'estime du monde autant qu'il était convenable, donnait à Dieu toute la gloire de ce qu'il disait si admirablement ou opérait si puissamment. *Ma doctrine n'est pas mienne, mais elle est de celui qui m'a envoyé; je ne puis, moi, rien faire de moi-même* (Jean, 7). C'est pourquoi, encore qu'il fût élevé au comble de toute perfection, il avait de très-bas sentiments de lui-même, en tant qu'il considérait ce qu'était son humanité en elle-même. De plus, parce que sa vie était encore très-obéissante, elle était très-honorable à Dieu; car l'obéissance par laquelle on sacrifie à Dieu sa propre volonté, ne lui est pas moins glorieuse que le sacrifice même où on lui offre la chair des animaux, d'où vient cette parole : *L'obéissance est meilleure que les sacrifices* (1. Rois,15), parce qu'elle tourne à la plus grande gloire de Dieu. Que si cela est vrai de l'obéissance des simples hommes, que devons-nous penser de l'obéissance de l'Homme-Dieu Jésus-Christ? car jamais Dieu n'eut un sujet pareil en dignité à Jésus-Christ, et comme la noblesse des sujets qui obéissent est la gloire des seigneurs, ainsi que c'est une plus grande gloire de commander à des princes qu'à de pauvres villageois; jamais Dieu n'a été tant honoré par l'obéissance de ses sujets que par celle de Jésus-Christ. C'était un Dieu qui obéissait, et qui obéissait jusqu'à la mort, et qui n'obéissait pas seulement aux commandements absolus, mais aux désirs de Dieu, faisant toujours ce qui lui était agréable, quoique la chose fût remise à sa disposition et à sa liberté. Enfin, sa vie a été très-honorable à Dieu, parce qu'elle a été très-spirituelle, ne visant pas aux biens terrestres, mais aux spirituels, c'est pourquoi la fin qu'il se proposa fut toute spirituelle, savoir la grâce de Dieu et la sainteté des âmes; car ce fut la fin exclusive de toute sa vie, et les moyens dont il se servit furent encore tout spirituels, ne faisant que prêcher les perfections de Dieu et l'excellence des vertus avec la fuite et l'horreur de tous les vices. Il se déchargeait pour ce sujet des affaires temporelles, pour ne vaquer qu'aux spiri-

tuelles. Il ne se mêlait pas de procès, de contrats ni d'héritages, pour servir de modèle aux personnes ecclésiastiques, et leur montrer à ne point embrasser d'emplois séculiers et éloignés de leur vocation. En somme, sa vie fut par cette conduite si honorable à Dieu, qu'il lui a rendu toute la gloire qui lui avait été ravie par l'opprobre et l'ignominie de tous les péchés du monde, dont il lui a fait une très-pleine et très-abondante satisfaction et réparation; et comme elle est si grande et si parfaite, qu'elle pourrait suffire au rachat d'un million de mondes, il reste à inférer qu'un million de mondes conspirant à offenser Dieu, ne lui eussent jamais tant fait de déshonneur, que Jésus-Christ en sa vie très-humble, très-obéissante et très-spirituelle lui a rendu de gloire et d'honneur.

O Jésus! ô Homme-Dieu! que vous êtes digne d'amour et d'affection, parce que votre vie humaine a été si glorieuse à Dieu! Oh! que tous les esprits vous admirent, que toutes les volontés vous chérissent, que toute mémoire se ressouvienne de vous, que toutes les langues des anges et des hommes vous glorifient, que tout genou fléchisse en votre nom! O Seigneur! par le désir très-ardent que vous avez de la gloire de Dieu, faites que notre vie, en toute sa durée, dans tous ses circuits et dans tout son progrès, tende à cette gloire. Faites, Seigneur, que nous menions jusqu'à la fin une vie très-humble, très-obéissante et très-spirituelle, afin qu'étant libres et détachés de l'ambition du monde et de tous les négoces du siècle, nous ne travaillions qu'à nous rendre saints, et tous nos frères pareillement, par la très-pure intention de vous glorifier ici-bas, et au ciel en toute éternité.

TRENTE-DEUXIÈME MÉDITATION.

DU BAPTÊME DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

I. Considérez que le Baptême de saint Jean-Baptiste préparait les hommes au Baptême de Jésus-Christ, et que pour ce dessein saint Jean baptisait et versait de l'eau sur ceux qui, reconnaissant leurs péchés, avaient le désir d'en faire pénitence par une sincère détestation et un vrai changement de vie. Ainsi, dès le commencement du monde, Dieu envoyait de temps en temps des personnes signalées en grâces et en vertus, qui annonçaient Jésus-Christ aux hommes et leur donnaient connaissance de son arrivée, de sa vie et de ses mystères, et finalement il envoya saint Jean-Baptiste après tous les autres, comme le dernier messager qui assurait les hommes de sa présence. *Un homme fut envoyé de Dieu qui avait nom Jean, celui-ci vint pour le témoignage* (Jean, 1), pour rendre témoignage de la lumière, c'est-à-dire de Jésus-Christ. C'est comme un roi qui, devant faire son entrée dans une ville, y envoie auparavant diverses personnes pour l'annoncer aux habitants, et quand il est près d'entrer il leur envoie un de ses courtisans des plus distingués pour leur dire qu'il est proche. Dieu se servit de ce procédé pour préparer peu à peu les hommes à recevoir son Fils, à croire en lui et à le traiter avec honneur; c'est pourquoi ces messagers étaient grands et des personnages distingués, afin que les peuples eussent plus de foi en eux. Tel fut Abraham, Moïse, David, Salomon, Isaïe et les autres Prophètes, particulièrement saint Jean, lequel ayant vécu dans le désert depuis son enfance, plutôt en ange qu'en homme, et usant de très-grandes austérités, couchant sur la terre, vêtu d'une peau de chameau, ne mangeant et ne buvant que très-peu, avait une grande réputation de sainteté; aussi l'on courait de toutes parts pour l'entendre prêcher, et plusieurs

croyant à ses paroles, se convertissaient à Dieu. Or, Dieu ne se contenta pas que ceux qu'il envoyait pour annoncer Jésus-Christ parlassent seulement de lui de vive voix, mais il voulut aussi qu'ils fissent quelques actions signalées qui fussent les figures et les images de quelque action ou mystère de Jésus-Christ, afin que la connaissance en fût plus profondément imprimée. C'est pourquoi Noé sauva le monde par l'arche de bois dans le déluge, pour figurer que Jésus-Christ sauverait le monde par le bois de la Croix. Jacob eut douze fils qui multiplièrent le peuple d'Israël, pour dénoter que Jésus-Christ aurait douze Apôtres qui multiplieraient par leur prédication le peuple chrétien. Moïse retira le peuple d'Egypte par le passage de la mer, pour dénoter qu'il retirerait les âmes de la captivité du diable par l'eau du Baptême, où les péchés seraient submergés comme les Egyptiens dans la mer Rouge. Elie fut ravi au Ciel pour figurer son Ascension. Enfin, toute la loi ancienne n'était que la figure des actions de Jésus-Christ. De là vient que saint Jean-Baptiste qui l'annonçait de vive voix, devait aussi faire quelque action qui figurât et représentât quelque mystère de sa vie, et à ce dessein il baptisait et lavait avec de l'eau ceux qui voulaient se dépouiller du vieil Adam pour vivre d'une nouvelle vie, afin de figurer le Baptême de Jésus-Christ, qui se donnerait à ceux qui voudraient changer de vie. Ce qui fait que comme les figures sont toujours inférieures et de moindre valeur que la vérité même qui est figurée, ce Baptême ne donnait point la grâce et ne remettait pas les péchés comme le Baptême de Jésus-Christ, mais servait pour disposer et accoutumer les hommes au Baptême de Jésus-Christ, qui remettait les péchés. C'est pourquoi le Baptême de saint Jean est appelé un Baptême de pénitence, comme étant la marque et le témoignage qu'on voulait faire pénitence, et le Baptême de Jésus-Christ est appelé Baptême de grâce, comme la donnant et la repandant en l'âme qui le reçoit. *Il vous baptisera*, dit saint Jean, *dans le Saint-Esprit et le feu* (Matth. 3), c'est-à-dire dans la grâce du Saint-Esprit et le feu de la Charité, qu'il donnera avec la grâce en son Baptême, pour purifier entièrement les âmes.

Admirez en ce point la suavité de la Providence divine, et sa douce conduite, à faire annoncer de temps en temps le Rédempteur du monde, et le faisant figurer diversement en sa vie et

en ses mystères, pour en imprimer davantage la connaissance dans les esprits des hommes. Estimez tous ceux qui ont été employés à cet office, et particulièrement saint Jean-Baptiste qui a été le dernier, mais le plus grand messager des mystères de Jésus-Christ. Efforcez-vous de rendre témoignage à Jésus-Christ, et de donner quelque connaissance de sa vie et de ses mystères, à quelque âme qui en est entièrement dépourvue. Et comme Dieu y a procédé peu à peu, employant divers moyens pour disposer les esprits à cette connaissance; ainsi sachez qu'il faut se donner la peine et la patience de disposer les esprits grossiers à la connaissance de Jésus-Christ, qu'ils ne peuvent pas toujours, à la première ouverture, connaître suffisamment. O bienheurenx Jean-Baptiste! précurseur de Jésus-Christ, qui avez prêché la pénitence aux pécheurs, de parole et d'effet, et qui avez rendu témoignage des grandeurs de Jésus-Christ, et figuré par votre Baptême le mystère du Baptême chrétien, obtenez-nous la grâce de vivre saintement, afin qu'en méprisant les délices de la terre, nous puissions porter les esprits à connaître le Rédempteur du monde, et les disposer à participer à ses mystères, pour être, par le changement de la vie présente, élevés à la vie éternelle.

II. Considérez combien Jésus-Christ s'humilia en recevant le Baptême de saint Jean; car étant âgé d'environ trente ans, et voulant alors quitter la vie cachée qu'il menait à Nazareth avec la sainte Vierge, pour mieux converser parmi le monde, et travailler au salut des âmes, il vint trouver saint Jean au fleuve du Jourdain, pour être baptisé par lui avec les autres; *Jésus vint de Nazareth de Galilée* (Marc, 1), au Jourdain à Jean pour être baptisé par lui. Avant qu'il prêchât le royaume de Dieu, il voulut être baptisé du Baptême de saint Jean, auquel ceux qui faisaient profession de mieux vivre avaient recours, pour témoigner par son exemple, combien il approuvait le dessein de faire pénitence, et de quitter une vie trop licencieuse, et apprendre à ceux qui voulaient travailler au salut des autres, qu'ils doivent être premièrement purifiés par l'eau de la pénitence, par une bonne conversion. Et encore qu'il n'eût pas besoin de faire pénitence, il voulut pourtant porter la livrée de ceux qui en faisaient profession expresse, louant tacitement leur dessein par cette action, et ainsi les gagner et attirer plus facilement à

lui par cette condescendance par laquelle il se rangeait avec eux, comme s'il eût été malade avec eux. Il fit en cette action ce que ferait un roi qui voudrait prendre les lettres de bourgeoisie de quelque ville, seulement afin de se faire plus aimer des citoyens au nombre desquels il se mettrait. Et comme il voulut recevoir la circoncision au huitième jour, sans en avoir besoin, pour porter la marque du peuple choisi de Dieu; ainsi il voulut porter la livrée et la marque des hommes qui faisaient état de faire pénitence, et mener une vie plus sainte et plus retirée, pour les autoriser par son exemple. C'est pourquoi, comme dans la circoncision il s'humilia extrêmement en recevant le caractère des pécheurs qui avaient besoin que le péché originel leur fût remis, ainsi il s'humilia extrêmement en recevant ce Baptême, comme s'il eût eu besoin de mener une vie de pénitence, lui qui était tout saint et tout innocent. A ce dessein il partit seul de la maison, lui qui était le Seigneur du monde, et sans aucune compagnie, sans suite, sans honneur et sans pompe, et dans cet état de pauvreté, il fit la route depuis Nazareth jusqu'au rivage du Jourdain, où était saint Jean accompagné d'une grande multitude de pécheurs, qui lui demandaient le Baptême de pénitence ; et lui se mettant avec les autres, il pria saint Jean de le baptiser. Mais celui-ci le regardant au visage, et par révélation divine, connaissant qu'il était l'Homme-Dieu, Jésus-Christ, le Rédempteur promis au monde, et exempt de tout péché, trembla de respect devant lui, appréhendant de toucher son chef auguste, et de baptiser celui qui n'en avait pas besoin. En effet, il appartenait plutôt à Jésus-Christ de baptiser tous les autres. Néanmoins Jésus-Christ dit à saint Jean : *Laissez-moi maintenant, car il convient que nous accomplissions ainsi toute justice* (Matth. 3) ; c'est-à-dire, que nous donnions au monde des exemples de pénitence et d'une vie sainte, et que nous n'omettions rien des actions justes et agréables à Dieu, comme était ce Baptême, ou bien *que nous accomplissions toute justice*, c'est-à-dire toute humilité, pour satisfaire parfaitement à la justice de Dieu, récompensant par notre humiliation profonde la superbe des pécheurs. Car Jésus-Christ a le zèle de satisfaire en toute rigueur de justice à son Père ; et pour ce sujet s'humiliant de tout son pouvoir, il entra dans le fleuve du Jourdain, et saint Jean répandit l'eau sur son chef, pour le baptiser selon son désir.

J'admirerai dans cette considération l'humilité de Jésus-Christ. O Seigneur ! comment venez-vous seul par un long chemin, sans suite, et au lieu où était votre précurseur ? Vous êtes le Fils du Roi céleste, et votre sceptre ne paraît pas ! Comment êtes-vous venu sans aucun cortége, et sans aucune marque de votre grandeur, comme un pauvre étranger ? où sont les chœurs de vos anges, et les troupes de vos Chérubins à six ailes ? Vous avez élevé les autres, et vous inclinez votre chef qui est si adorable aux Séraphins, vous l'inclinez sous la main de votre serviteur ? Vous êtes l'agneau sans tache, et vous paraissez au milieu des pénitents comme un d'entre eux ? Oh ! que je dois être confus de mon orgueil, moi qui ne cesse d'être au nombre des pécheurs qui vous offensent en tant de manières, et vous, ô Prince de pureté, vous vous y mettez librement ! O bénie soit votre conduite, votre prudence et votre zèle pour le salut des âmes, pour lesquelles vous ne craignez pas de vous humilier si profondément ! O très-débonnaire Jésus ! qui, par cet acte vous êtes déclaré du parti des plus justes, faites que je n'aie jamais de honte de paraître du meilleur parti dans les combats de cette vie ! O Seigneur ! je vous demande en la vue de votre Baptême, qu'après que j'ai violé la foi que je vous avais promise en mon premier Baptême, vous me fassiez la grâce de recourir au Baptême de larmes et de pleurs par une vraie conversion ! Je vous confesse, ô Seigneur ! que j'ai grièvement péché, et que je n'ai pas passé de journée en ma vie que je n'aie fait des fautes qui me couvrent de confusion en votre présence. O Seigneur ! pardonnez-moi tout, et rendez mon âme pure et nette par l'eau de votre grâce.

III. Considérez combien l'humilité de Jésus-Christ fut rehaussée en son Baptême par les grands honneurs qui lui furent faits. Car premièrement saint Jean considérant dans la lumière de Dieu, que l'humiliation de Jésus-Christ était très-éloignée de la dignité infinie de sa Personne, l'honora de tout son possible, refusant d'abord, et s'excusant de le baptiser, publiant hautement devant tout le monde qu'il était pur et exempt de toutes taches, et qu'il ne lui était point nécessaire de faire pénitence pour l'expiation de ses fautes ; au contraire, que c'était lui-même qui avait besoin d'être baptisé par lui : *C'est moi qui ai besoin d'être baptisé par vous* (Matth. 3), imitant en ce sujet saint Pierre, qui

voyant Jésus-Christ à ses pieds pour les laver, l'en voulait empêcher, comme d'une action trop basse et trop humble pour une personne si sublime que lui. En second lieu, Jésus-Christ sortant de l'eau, les cieux s'ouvrirent, comme il semble faire quand les éclairs sortent des nues. C'est pour témoigner qu'il était le Roi des cieux, et que les portes lui en étaient ouvertes, ainsi que les portes d'une ville sont ouvertes au roi qui en est le seigneur et le souverain. En troisième lieu, l'on vit sortir des cieux une colombe blanche qui se reposa au-dessus de sa tête. Saint Augustin croit que cette colombe fut un oiseau vraiment vivant, et non imaginaire ou fantastique, que Dieu fit miraculeusement paraître dans l'air, et se reposer au-dessus de la tête de Jésus-Christ, pour signifier que le Saint-Esprit était en lui pour le conduire, et tout ensemble pour signifier sa douceur et sa clémence, et faire encore connaître la paix et la tranquillité qu'il donnerait au monde par le Baptême, ainsi que la colombe sortie de l'arche, et portant un rameau d'olivier après le déluge, donna le présage du salut et de la délivrance du monde. En quatrième lieu, il se fit entendre une voix, par laquelle le Père éternel témoignait en faveur de Jésus-Christ, avant qu'il commençât à opérer et à prêcher, comme il fit encore sur le Thabor, quelques semaines avant qu'il commençât à souffrir et à endurer sa Passion : *Et voilà qu'une voix partie du ciel, disait : Tu es mon Fils bien-aimé, dans lequel je me suis complu ;* voix qui fut entendue sensiblement, non-seulement de Jésus-Christ et de saint Jean, mais aussi de tous les assistants, qui entendirent par cela, que Jésus-Christ était le Fils de Dieu, et non pas un homme comme les autres. Et cette parole, dit Rupert, *dans lequel je me suis complu*, témoigne qu'un tel Fils est la seule et unique gloire du Père, l'auteur de toutes les choses admirables et de toutes les choses bonnes ; et Dieu se glorifie en lui seul, car il n'a rien fait de pareil à un tel Fils incréé selon sa divinité, et créé selon son humanité. Il ajoute qu'il appelle le même Fils sa gloire, lui disant : *Lève-toi, ma gloire* (Ps. 107) ! De là vient en quatrième lieu, que Jésus-Christ fut regardé de tout le monde avec admiration et étonnement ; car que ne pouvaient-ils pas penser de grand de celui duquel saint Jean parlait avec tant de révérence, sur lequel ils avaient vu les cieux s'ouvrir pour faire paraître une colombe au-dessus de lui, et qu'une

voix du ciel honorait d'un si grand témoignage? Si bien qu'il est à présumer qu'ils conçurent tous de grands sentiments de sa grandeur, et commencèrent à lui donner de grandes louanges, ce qui fut peut-être une des causes pour lesquelles il partit promptement de ce lieu, et se retira au désert.

J'apprendrai de ce point à estimer l'humilité et la bassesse que Dieu exalte et relève si noblement. Oh! qu'il est vrai que quiconque s'humilie sera exalté. O Jésus! source de tant de bonté, et principe de toute vertu, je vous loue et je vous glorifie, pour votre abaissement sous les mains de votre précurseur, recevant de lui un Baptême qui servit à laver nos offenses, non les vôtres, qui en étiez exempt. O souverain et vénérable chef redoutable aux anges! je vous loue et je vous glorifie pour votre très-humble inclination et humiliation au jardin, pour expier nos fautes. O Roi très-humble et très-sublime! je vous bénis et je vous glorifie, pour la gloire que vous recevez en votre Baptême de Dieu et des hommes, qui rendent témoignage de votre sainteté et de votre divinité. Oh! je me réjouis de ce que vos abaissements sont rehaussés par cette glorification. O Seigneur! qu'il vous plaise de baptiser mon âme par l'esprit et par le feu : *lavez-moi de plus en plus de mon iniquité, et purifiez-moi de mon péché* (Ps. 50). Vous, Seigneur, qui êtes la gloire et le chef-d'œuvre des mains divines, qui seul êtes sans péché entre les hommes, et qui avez la puissance de remettre les péchés selon la multitude de vos miséricordes, je vous supplie, ô mon Seigneur! que mon âme vive pour l'amour de vous. Renouvelez-moi comme la jeunesse de l'aigle, remplissez-moi d'une grâce nouvelle, par laquelle évitant à l'avenir les péchés, je mérite d'acquérir votre gloire, et de voir les cieux ouverts à ma mort, pour vous louer à jamais.

TRENTE-TROISIÈME MÉDITATION.

DE LA RETRAITE DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST AU DÉSERT, DE SON JEUNE ET DE SA TENTATION.

I. Considérez la retraite de Jésus-Christ au désert, où il entra incontinent après son Baptême et demeura quarante jours. Saint Thomas, considérant notre Seigneur en ce lieu écarté et solitaire, dit que comme il se livra lui-même et de sa propre volonté pour être crucifié par les Juifs, de même il se présenta de lui-même et de sa propre volonté aux vexations de Satan, entrant dans le désert pour être tourmenté par lui. Le démon était tourmenté de deux grands doutes sur Jésus-Christ : l'un, s'il était le Messie et le Sauveur promis pour le salut du monde ; l'autre, supposé qu'il fût le Messie promis, savoir s'il était le Fils de Dieu par nature : il prit occasion de s'en éclaircir et de tenter notre Seigneur sur ce qu'il était seul depuis plusieurs jours dans un désert horrible, car c'est son ordinaire de tenter plutôt les hommes quand il les voit éloignés des autres et sans espérance de secours. En quoi notre Seigneur a ressemblé à un soldat plein de cœur qui a un ennemi sur les bras, qu'il a défié au combat, car il y avait des inimitiés mortelles entre le Verbe divin et Lucifer, qui lui avait fait résistance dans le dessein de son Incarnation, ce qui a fait dire à Dieu dans la Genèse, qu'il mettrait l'*inimitié entre le diable et la femme, entre sa semence et la sienne* (Gen. 3), et que le fils de la femme, Jésus-Christ, fils de la Vierge, écraserait la tête du serpent, comme porte le texte original. Or, comme ce soldat généreux se trouve le premier au lieu du combat, et attend de pied ferme son adversaire, ainsi Jésus-Christ entre dans le désert comme dans le champ de bataille, et se prépare par des exercices tout célestes, à soutenir l'abord et le choc de Satan qui le devait venir attaquer et tenter. Et quoiqu'il ne soit point séant à de faibles

créatures qui ont besoin de dire tous les jours : *Et ne nous induis point en tentation*, de se porter au-devant de la tentation, il en est autrement de Jésus-Christ, qui était assuré de ne pas succomber, mais de remporter la victoire. Il y va de sa propre volonté, mais non pourtant sans y être conduit par le Saint-Esprit, *il fut mené par l'Esprit dans le désert*, et cette retraite est une œuvre opérée par le Saint-Esprit, qui pour relever Jésus-Christ le réduit à cet état d'humiliation, le faisant converser avec les bêtes parmi lesquelles il vivait, et l'exposant au combat contre Satan, afin qu'il en triomphât glorieusement. De plus, Jésus-Christ entra dans ce désert lorsqu'il était prêt de converser parmi les hommes, pour y prêcher et y faire les œuvres prodigieuses que les Evangiles nous racontent. Or, il ne se peut dire assez combien il est important de n'entrer dans la vie active et dans la grande fréquentation des hommes, qu'après quelques jours de retraite et quelque exercice de la vie contemplative, où l'âme se fortifie par de ferventes résolutions pour pouvoir se soutenir dans la conversation des hommes. C'est pourquoi Jésus-Christ, pour apprendre cette leçon aux hommes, qu'ils eussent à se recueillir quelque temps avant de se produire en public, en voulut donner l'exemple en sa retraite de quarante jours, pendant lesquels il vaquait à la contemplation de l'essence divine, par la vision de Dieu et l'amour béatifique. Et quoique dès le moment de sa conception et dans toutes sortes de compagnies il eût cette contemplation, toutefois en ce désert il faisait rejaillir la joie de cette contemplation sur son corps, qui en était comme béatifié pour ce temps de quarante jours ; et à ce dessein il se retira de toute occupation extérieure, et vécut dans la solitude, sans que son corps ressentît aucune peine de la pauvreté du lieu et de la rigueur du temps ou de son jeûne assidu, à cause de cette joie, si bien qu'il était là comme en un Paradis terrestre, ou comme un autre Moïse sur la montagne, s'entretenant avec Dieu et prenant de lui la loi qu'il devait annoncer au peuple par ses prédications, auxquelles il se disposait. Que faisait donc le Roi des rois, le Dominateur des dominateurs, devenu hôte du désert, privé de la consolation des hommes et même des anges? Que faisait-il tout seul au cœur de l'hiver, sans lit, sans chaise, sans table, sans maison? C'est témérité de décrire ce que les écrivains célestes, les

Evangélistes, n'ont pas écrit; mais il faisait ce qui était convenable à un Homme-Dieu, qui faisait divinement les choses humaines, humainement les choses divines, et qui ne faisait rien sans cause et sans raison. Et ses actions, soit qu'elles soient connues, soit qu'elles soient ignorées, sont d'autant plus dignes d'adoration, qu'on peut moins les comprendre. Mais croyons sans vaciller, qu'en toutes choses il opérait et se proposait notre salut, par ses enseignements, par ses exemples et par ses affections, nous montrant qu'un homme doit être à soi plutôt qu'aux autres dans les choses du salut, et qu'il doit, par l'oraison et la contemplation, méditer ce qu'il doit prêcher.

O Jésus! je vous adore en cet état et en cette sacrée solitude. O mon Sauveur! que je ne vous y laisse pas seul, que je vous y suive, et que je demeure avec vous en esprit. O Jésus! en l'honneur de votre solitude, inspirez-moi le dessein et le désir efficace de vous consacrer tous les ans au moins une retraite de quelques jours, en laquelle je me dispose à soutenir les efforts des ennemis de mon salut, en laquelle je me réunisse à vous par mes pensées et mes affections, en laquelle je fasse pénitence de mes péchés et tienne mes comptes plus prêts dans l'attente de la mort et de votre jugement sur toutes les actions de ma vie. Bâtissez aussi, ô mon Seigneur! une solitude en mon cœur, où je demeure intimement recueilli avec vous et en votre sainte présence, parmi tous les embarras et les divertissements de cette vie déplorable; faites, avant que je me produise moi-même, que j'entre en esprit dans la solitude en laquelle vous êtes entré, que j'y prie, que j'y adore, que j'y vive et y chemine en esprit comme vous y avez prié, ô Jésus! adoré et vécu.

II. Considérez le jeûne de quarante jours, depuis le cinquième de janvier jusqu'au quatorzième de février, que garda Jésus-Christ dans ce désert, sans manger ou boire durant tout ce temps, non pas même durant la nuit, comme avaient coutume de faire les Juifs en leurs jeûnes, dans lesquels ils ne mangeaient pas durant le jour, se réservant à la nuit; c'est pourquoi l'Evangéliste marque expressément : *Et quand il eut jeûné quarante jours et quarante nuits* (Matth. 4), pour nous assurer que son abstinence fut continue et perpétuelle durant ce temps. Les raisons qui le portèrent à cette austérité, furent, en premier lieu, pour témoigner qu'il n'était pas moindre que Moïse et Elie,

lesquels avaient jeûné quarante jours continus. Aussi fit-il quelque chose de plus que ces saints personnages; car Moïse jeûna quarante jours, soutenu par la parole divine et par les entretiens qu'il avait avec Dieu sur la montagne du Sinaï; et Elie jeûna autant de jours, mais fortifié d'une viande solide et très-nourrissante que l'ange lui donna. Pour Jésus-Christ, il garda ce jeûne par sa propre vertu et par la puissance de sa divinité, qui fit un miracle en cette abstinence si grande; car, comme Dieu par miracle peut arrêter les actions des causes naturelles, faisant que le feu ne brûle pas, que l'eau ne mouille pas, que la glace ne refroidisse pas, il arrêta ici l'action de la chaleur naturelle du corps de Jésus-Christ, afin qu'elle ne le consumât pas après six ou sept jours au plus. En second lieu, il observa cette quarantaine pour satisfaire à Dieu son Père pour tous les excès de gourmandise par lesquels les hommes ont beaucoup offensé et offensent journellement la Majesté de Dieu. Car Eve, par l'appétit d'une nourriture défendue, donna entrée au péché. Noé, après le déluge, s'enivra. Loth, enivré, abusa de ses filles. Absalon, dans un banquet fit massacrer son frère, et Hérode saint Jean-Baptiste. Et tous les jours l'intempérance dans le boire et dans le manger cause les excès que l'on y déplore. Que si l'on oppose que Jésus-Christ ne ressentait pas la douleur de la faim à cause de la douceur de sa contemplation qui refluait sur son corps, que pour la même raison il ne souffrait pas, ou bien peu, pendant ce temps, quoiqu'il fût comme en exil et dans un lieu de bannissement, loin de la conversation des hommes, demeurant dans un lieu horrible où il ne voyait devant lui que des lions, des léopards et des bêtes féroces, et cela dans la plus grande rigueur de l'hiver. Néanmoins, parce qu'après ce temps Dieu délaissa sa nature corporelle à elle-même, il sentit une faim qui lui dura jusqu'à ce que les anges, après son combat, lui eussent apporté à manger, faim qui lui fut aussi sensible qu'elle le serait à un autre homme qui aurait été quarante jours sans boire et sans manger, douleur qui ne fut pas moindre que celle de sa Passion, c'est pourquoi elle fut très-satisfactoire. Troisièmement, Jésus-Christ observa ce jeûne pour autoriser par son exemple le jeûne du Carême observé dans l'Eglise : ainsi saint Ambroise dit qu'il est écrit que celui qui dit demeurer en Dieu, doit agir comme lui. Celui qui n'a pas péché, a jeûné quarante jours, et tu ne veux

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

pas jeûner, toi qui es pécheur ! L'exemple des Ninivites confond ici les chrétiens, lesquels, à la prédication du prophète Jonas, commencèrent la conversion de leurs âmes par le jeûne et la mortification de leurs corps. Le roi de la ville, que l'on croit avoir été Sardanapale, commanda le jeûne et l'observa le premier, et il n'y eût ni petit ni grand qui ne suivît son exemple, si bien que les chrétiens font moins, pour la plupart, pour Jésus-Christ, leur roi, que ne firent les Ninivites pour leur infâme Sardanapale.

O honte et confusion pour les chrétiens ! dont la plupart observent si mal l'abstinence et le jeûne du Carême, et qui, dans le temps de la pénitence publique font un dieu de leur ventre, et multiplient leurs offenses sans nombre et sans mesure ! Les peuples de Ninive s'élèveront au jugement contre cette génération, car ils ont fait pénitence et ont jeûné à la voix de Jonas et au commandement de Sardanapale, et les chrétiens, après l'exemple de Jésus-Christ, et après le commandement de l'Eglise, méprisent le jeûne. O chrétiens ! cessez de suivre plus longtemps le nombre infini des impénitents. Rentrez en vous-mêmes, renoncez aux conseils téméraires. Honorez Jésus votre Rédempteur, qui, pour la peine d'un peu de jeûne et d'abstinence, vous comblera de lumière et de la consolation de sa bienveillance et de son amitié éternelle.

III. Considérez que Jésus-Christ, ressentant la faim après ce jeûne, fut tenté par le diable, qui désira savoir s'il était le Messie promis et le Fils de Dieu, ou non. *Alors le tentateur s'approchant*, tâcha de s'en éclaircir par deux voies, l'une, par sa propre confession, lui disant dans les deux premières tentations : *Si tu es le Fils de Dieu;* l'autre, par le fait, tâchant de le faire tomber en quelque péché, par lequel il demeurerait assuré qu'il n'est pas le Messie ou le Fils de Dieu. Ce qui donna l'alarme à cet esprit malin et envieux, c'était la diversité des symptômes et des événements qu'il avait remarqués en Jésus-Christ, dont les uns lui faisaient voir qu'il était homme, et d'autres qu'il était plus qu'homme. Il l'avait vu naître, mais il ignorait la manière de sa conception. Il était né d'une femme, mais qui se consolait par l'honneur de sa virginité ; il l'avait entendu pleurant dans la crèche, mais en même temps les anges le glorifiaient. Il avait remarqué ses larmes, mais il avait aperçu

l'étoile qui conduisait les Rois d'Orient à son berceau. Il l'avait vu fuyant et pauvre en Egypte, mais les idoles tombaient à sa présence. Il l'avait vu converser parmi les hommes, mais il n'avait rien vu de bas et de commun dans ses paroles ni dans ses entretiens. Il l'avait vu au fleuve du Jourdain se soumettant au Baptême de saint Jean comme les pénitents, mais une voix avait été entendue éclater au ciel, et une colombe en descendre sur lui. Ces diverses observations le tiennent en doute, et pour s'éclaircir il l'aborde dans le désert, prenant sujet de le tenter de la grande faim qu'il endurait après un jeûne si long; ce que Jésus-Christ lui permit pour trois raisons principales. Premièrement, pour nous faire entendre qu'il n'y a personne, si saint qu'il soit, et si exercé dans les mortifications du jeûne, de l'austérité et autres bonnes œuvres, qui ne soit sujet à être tenté par Satan; car il fait plus d'état d'abattre un homme religieux et de haute piété que tout autre, désirant plus passionnément de gagner la victoire sur des saints, à cause de la grande jalousie qu'il a de leur bonheur. C'est un dragon qui épie partout sur qui se jeter, et cherche la chair la plus délicate et l'âme la plus vertueuse pour en faire sa proie; si bien que ceux qui se vouent au service de Dieu doivent avant tout se préparer au combat et à la tentation. C'est pourquoi Jésus-Christ, au sortir de son baptême, ayant à peine commencé les exercices sanctifiants de la pénitence, est exposé à la tentation de Satan. Secondement, il a souffert la tentation pour nous être semblable, même dans l'état qui cause le plus d'humiliation et de peines aux hommes, comme d'être tenté et sollicité au mal par les démons. *Éprouvé,* dit saint Paul de Jésus-Christ, *en toutes choses comme nous, excepté le péché* (Héb. 4). Car il est constant qu'une des grandes peines que souffrent les âmes en cette vie mortelle, est de souffrir les attaques de cet ennemi cruel. Quelles angoisses et quelles détresses ne ressentent pas plusieurs âmes de ces combats? Les tourments des maladies et la mort même ne seraient pas plus difficiles à endurer pour plusieurs, que ces combats, quand ils sont fréquents. Or, Jésus-Christ, qui était venu guérir nos misères, les a voulu expérimenter autant qu'il lui a été possible et convenable, sans pécher; c'est pourquoi il a voulu aussi être exposé aux travaux et aux fatigues de la tentation, non pas de la sale et basse ten-

tation de la chair, qui était indigne de sa sublime perfection, ni de la tentation intérieure, que le diable n'avait pas le pouvoir d'exciter en lui, mais seulement de la tentation extérieure, provenant du monde et du démon, et il l'a voulu pour triompher de ces adversaires de notre salut, pour nous y secourir et prendre compassion de nos peines au besoin, les ayant expérimentées tout le premier. La troisième raison fut pour nous laisser l'exemple d'une conduite sage, pour la manière dont il faut nous comporter dans la tentation; car il s'y comporta avec une grande patience, sans murmure, sans chagrin et sans dépit, pour nous apprendre à supporter avec patience nos tentations. Il résiste aussi à tous les efforts de Satan dans les choses grandes et petites, dans les choses loisibles, indifférentes et mauvaises. Attaqué sous prétexte de nécessité de la faim, sous prétexte de religion et de piété, soutenue en apparence de l'Écriture sainte, il ne cède pas. Tenté dans un lieu profane et dans un lieu saint, il résiste à tout, pour nous tracer le modèle d'une entière victoire, que nous devons remporter sur cet adversaire, lui résistant en tout absolument, depuis le commencement jusqu'à la fin, sous quelque prétexte que ce soit, suivant l'avertissement du Sage : *Si l'esprit de celui qui a puissance s'élève sur toi, ne lui cède point la place* (Eccl. 10). Aussi n'est-il point en notre pouvoir d'être tenté ou de ne pas l'être, mais il est en notre pouvoir, avec l'assistance des grâces divines, qui ne nous manquent pas au besoin, de n'y pas donner consentement. Lorsque nous résistons, la tentation ne nous est pas imputée à péché, mais elle nous sert pour gagner la victoire et la couronne : *Car Dieu est fidèle*, dit saint Paul, *il ne permet pas que nous soyons tentés au-dessus de nos forces, mais il nous fera profiter de la tentation* (1. Cor. 10). C'est pourquoi, si c'est le propre du diable de tenter, c'est notre devoir de résister, et quand il fait ce qui est en lui, de faire de notre part ce qui est en nous, résistant courageusement à son audace, à son importunité et à son impudence.

Je déplorerai la misère des âmes humaines, sujettes en cette vie, quelque abondance de grâces qu'elles reçoivent et quelque degré de sainteté qu'elles possèdent, aux assauts de la tyrannie et de la violence des démons. O grand Créateur! comment permettez-vous que les esprits de vos serviteurs et de vos servantes

soient parfois tellement bouleversés, et comme obscurcis de ces tentations furieuses? Hélas! quel vaisseau fut jamais tant abandonné aux orages et aux tempêtes, que ces pauvres âmes qui ne désirent rien plus que de vous servir et de vous honorer! Bon Jésus! qui, conduit au désert par l'Esprit de Dieu et y jeûnant quarante jours et autant de nuits sans discontinuer, avez ensuite surmonté et mis en fuite votre tentateur, l'un des plus subtils de l'enfer, qui avait eu l'effronterie de s'adresser à vous, faites, Seigneur très-miséricordieux, que par le secours de vos grâces nous surmontions le monde, la chair et Satan, qui nous livrent des combats sans relâche. Et parce que cette vie est un lieu de tentation et de guerre perpétuelle, ne permettez jamais que ma lâcheté soit telle, et que mon infirmité me porte jusque-là, que de me faire volontairement consentir à aucun péché, non, jamais en quelque façon que ce soit, ou plutôt la mort un million de fois, à aucun péché mortel, mais plutôt d'en sortir toujours avec la victoire, pour vous en rendre des actions de grâces immortelles.

TRENTE-QUATRIÈME MÉDITATION.

DES TROIS COMPAGNES DE LA VIE ET DE LA CONVERSATION DE JÉSUS-CHRIST, LA PAUVRETÉ, L'HUMILITÉ ET LA DOUCEUR.

I. Considérez que la vie de notre Seigneur Jésus-Christ fut accompagnée d'une pauvreté perpétuelle, tant en son commencement qu'en son progrès et en sa fin; c'est pourquoi la pauvreté a été sa bonne amie, avec laquelle il naquit, il vécut et mourut. Ayant en sa liberté de choisir telle mère qu'il voudrait, pauvre ou riche, de basse condition ou élevée en grands honneurs, il choisit une mère pauvre, épouse d'un charpentier qui gagnait sa vie du travail de ses mains et à la sueur de son front. De là vient qu'au premier jour de sa vie il trouva la pauvreté de l'étable de Bethléem : *Il est venu*

en ses propres biens, dit saint Jean, *et les siens ne l'ont pas reçu* (Jean, 1). *Je suis pauvre*, dit-il lui-même par le Prophète-Royal, *et dans les travaux dès ma jeunesse* (Ps. 87); et selon le texte hébreu : *dès mon enfance*. Dans le progrès de sa vie, il se trouve sans retraite et sans habitation; c'est pourquoi il se disait plus pauvre que les animaux : *Les renards ont leurs tanières, et les oiseaux du ciel ont leurs nids, mais le Fils de l'Homme n'a pas où reposer sa tête* (Matth. 8). Après avoir fait son entrée à Jérusalem le jour des Rameaux, il demeura jusqu'au soir dans le Temple sans boire, ni manger; et avant que de sortir, un Évangéliste remarque qu'il regarda tous ceux du Temple, pour voir, dit la glose, si personne ne l'inviterait à prendre un mauvais repas chez lui. Le cardinal Cajetan, religieux dans l'ordre de Saint-Dominique, a estimé que notre Seigneur avait quelquefois mendié son pain de porte en porte, et quoique étant élevé à la dignité du cardinalat, il eût rétracté cette opinion, quelques-uns néanmoins la soutiennent à cause des paroles de saint Paul : *Il a été fait indigent pour l'amour de vous* (II. Cor. 8), où le texte grec signifie *mendiant*. Le séraphique Docteur prouve en un certain Traité, que Jésus-Christ allait nu-pieds en prêchant, à cause de ce qu'il dit à ses Apôtres d'aller sans chaussures, car il pratiquait lui-même ce qu'il enseignait; c'est pourquoi saint Jérôme dit que les soldats ayant divisé entre eux les vêtements de Jésus-Christ, ne trouvèrent pas de chaussures à partager (1). La fin de sa vie ne fut pas plus heureuse : elle ne fut qu'un excès de pauvreté, car il fut couché nu sur la planche de la croix, n'ayant d'autre couverture que la couronne d'épines sur son chef. Etant déposé de la croix, il lui fallut un linceul et un suaire d'aumône, et pour comble de pauvreté, il fut mis en un sépulcre étranger qui n'était pas à lui. Quelle plus grande extrémité! Celui qui était le Seigneur de tout, était dépouillé de tout. Sa pauvreté, écrit une sainte femme (2), conduite par l'Esprit de Dieu, eut trois degrés : une fut grande, l'autre plus grande, conjointe avec la première, et la troisième, jointe avec la première et la seconde, fut très-parfaite. Le premier degré de sa pauvreté fut d'être privé de toutes les choses temporelles

(1) Epist. ad Eustoch. — (2) La B. Angèle de Foligny, c. 59.

de ce monde, ne voulant avoir ni terre, ni vigne, ni jardin ou autre possession, ne voulant recevoir des biens de ce monde que pour soutenir l'extrême indigence de sa vie corporelle, et non pas encore les choses les plus exquises et les plus délicates, mais les plus grossières et les plus communes, qui ne l'empêchaient pas d'endurer la faim et la soif, le chaud et le froid, et de vivre avec labeur et austérité sans maison et demeure arrêtée. Le second degré de sa pauvreté fut d'être privé d'amis et de parents, et de toute familiarité de grands et de puissants, en considération desquels il pût, le moins du monde, être épargné en sa vie ou en sa mort, et il lui fut fait grâce d'un seul coup de fouet, ou d'un soufflet, ou même d'une seule injure. Le troisième degré de sa pauvreté fut de se priver volontairement des effets de sa puissance, de son domaine, de sa principauté et de son autorité, n'en usant non plus pour se garantir des efforts des créatures contre son corps, que s'il eût été le plus faible et le plus infirme du monde; si bien que les hommes exercèrent leur rage et leur puissance contre lui. Les liens, les fouets, les épines, les clous, la croix et le fiel, eurent la puissance de le tourmenter, comme aussi la lance de le transpercer au milieu du cœur, sans qu'il voulût commander au plus petit d'entre un million d'anges qui étaient à son service, de se mettre en défense pour le venger ou le protéger. C'est pourquoi il s'attribue le nom d'un ver de terre, qui vient et vit au monde tout nu : *Je suis un vermisseau, et non pas un homme, l'opprobre des hommes et le rebut de tout le peuple* (Ps. 21).

O extrême pauvreté du noble Fils de Dieu! Oh! que nous devrions être riches, nous à qui Dieu a tant donné, qu'il en est demeuré tout pauvre et dépouillé de tout! Vous avez donc voulu, ô Seigneur! être pauvre de tout pour nous provoquer à l'amour de la pauvreté. Mais, hélas! ô la honte du monde! cette pauvreté est chassée, bannie et réprouvée de tous, et ceux-mêmes qui prêchent et louent Jésus-Christ, la méprisent souvent, de fait, de volonté et de désir; si bien que le monde a en haine et en abomination ce que le Fils de Dieu aima et choisit pour son partage. Heureux celui qui, faisant pénitence en ce monde, à l'exemple de Jésus, a choisi cette sainte pauvreté.

II. Considérez la seconde compagne de la vie de Jésus-Christ, qui fut l'humilité et l'abnégation intérieure de tout ce qui le pouvait mettre en grand crédit et en réputation, sinon autant qu'il lui était nécessaire d'en avoir pour être cru, et opérer le salut du monde. Et comme il y a trois choses qui mettent les hommes en grande réputation, la puissance, la sagesse et la bonté, notre Seigneur souffrit en plusieurs rencontres de sa vie la perte de sa réputation en ces trois sortes de perfections, qui relèvent davantage les hommes et leur acquièrent un plus grand crédit. En effet, ayant toute puissance au ciel et sur la terre, et pouvant faire à chaque moment une infinité de miracles par tout le monde, qui le missent en plus grande réputation dans toutes les parties de la terre habitable, il s'abstint souvent d'en faire, comme quand il parut devant Hérode, et qu'il agonisait sur la croix, sans se vouloir mettre en liberté, ne se souciant pas que plusieurs le méprisassent et l'estimassent sans puissance comme un homme du commun, et même qu'on le bafouât et qu'on se moquât de lui, en disant qu'il ne se pouvait sauver lui-même. Acceptant de bon cœur tous les mépris depuis son enfance jusqu'à la mort, étant poursuivi, persécuté, injurié, peu estimé de plusieurs, bien qu'il pût dès le berceau se montrer, comme le Tout-Puissant, créateur du ciel et de la terre. En second lieu, ayant en son esprit tous les trésors de sagesse, de science et d'éloquence, qui furent ou seront jamais en qui que ce soit, s'il eût voulu, il pouvait ravir tout le monde dans l'admiration de sa sagesse, comme Salomon. Il pouvait surpasser les plus grands philosophes et docteurs qui furent jamais au monde, et ternir le lustre de tous les orateurs par son éloquence plus admirable. Etant lui-même la Sapience incréée qui avait inspiré les Prophètes à prédire les choses à venir, il pouvait employer les plus grandes subtilités des sciences, et faire paraître que son esprit était vraiment le plus beau, le plus clair, le plus pénétrant et le plus grand du monde ; et cependant, hors de quelques occasions où il y allait du salut des âmes et de la gloire de Dieu, il s'est montré dans tout le reste de sa vie avec une grande simplicité, comme s'il n'eût eu qu'un esprit commun et médiocre, si bien que pour ce sujet il fut estimé plein de folie, pratiquant alors généreusement l'abnégation intérieure, en renonçant à la renommée qu'il pouvait avoir d'être tenu pour

savant, et acceptant de grand cœur cette abjection qui lui en revenait pour expier l'orgueil des hommes qui s'énorgueillissent souvent de leur science, et se piquent d'honneur d'être tenus pour les plus grands esprits de la terre. En troisième lieu, il pratiqua l'humilité et l'abnégation intérieure, au sujet de la réputation de sainteté ; car étant le Saint des saints et le maître souverain de toute sainteté, qui n'avait jamais commis aucun péché, il pouvait vivre sur la terre en réputation du plus grand saint du monde, bien plus encore que saint Jean-Baptiste et les Prophètes les plus honorés de l'ancienne loi. Il disposa néanmoins de telle façon les actions de toute sa vie et de sa conversation avec les hommes, que, tout en conservant toujours la vérité de sa doctrine et l'innocence de sa vie très-pure et immaculée, il fut tenu de plusieurs pour pécheur, pour ami des pécheurs, pour turbulent et séditieux, pour trompeur et séducteur du peuple, pour faux prophète et blasphémateur, et fut enfin crucifié au milieu de deux méchants, comme le prince des voleurs, demeurant cependant tranquille en cette humiliation et en ce dépouillement ignominieux de la juste renommée de sainteté qui lui appartenait.

O très-parfaite et exemplaire humiliation ! ô mon âme ! imitons en tout le cours de notre vie ces actes d'abnégation, souffrant patiemment que l'on nous estime tels que nous sommes, privés de toute vraie et solide perfection, manquant de puissance et de sagesse, vides et dépouillés de la vraie justice et de l'innocence. Oh ! quel trésor de paix et de repos intérieur si nous pouvons nous en prévaloir ! Mais, hélas, nous nous enflons d'orgueil, et nous nous élevons avec courroux et indignation si l'on touche tant soit peu notre renommée en aucun de ses avantages, si bien que nous ne marchons pas sur les traces de Jésus-Christ, mais que nous nous en éloignons ; et puis, qui s'étonnera que nous ayons l'esprit si peu content et paisible ? O mon Seigneur ! si vous, qui étiez rempli de puissance, de science et de bonté, avez souffert avec tant de douceur et de résignation, que ne doivent pas faire des hommes mortels, sujets au péché, vraiment infirmes et ignorants, quand on ne leur attribue pas beaucoup de crédit, de science ou de sainteté ? O mon Dieu ! je suis confus quand je compare ma vie et ma conduite à celle de votre Fils, et que je me vois si éloigné de

son humiliation et de la pratique de son abnégation secrète et intérieure. Oh ! convertissez-moi, mon Dieu, et que cet exemple si divin me porte à changer de vie.

III. Considérez qu'une douleur perpétuelle pour les péchés de tous les hommes, accompagna encore incessamment Jésus-Christ dans toute sa vie, depuis le berceau jusqu'à la croix, et depuis le moment de sa conception jusqu'à ce qu'il expirât et rendît l'âme dans un abîme de tristesse et de douleur. Aussi il dit par la bouche du Prophète-Royal : *Et ma douleur est toujours devant moi* (Ps. 37). Cette douleur était extrême en lui pour trois raisons. La première, à cause de sa très-grande Charité, tant envers Dieu qu'envers le prochain ; car plus il aimait Dieu souverainement, et les âmes créées à l'image de Dieu, plus il s'attristait de voir Dieu offensé, désobéi et méprisé ignominieusement par le péché, comme aussi de voir les âmes en si grand nombre, souillées de péchés et dignes de la damnation éternelle au feu des enfers. Secondement, sa douleur fut grande, parce qu'il voulait suppléer par sa douleur au peu de contrition que devaient avoir les hommes pour les offenses qu'ils commettent. Partant, comme la douleur des pécheurs devrait être immense, celle de Jésus-Christ arriva à un excès indicible, afin qu'elle fût suffisante pour suppléer à tant de douleurs faibles et peu parfaites qu'ont les pénitents en se repentant. Troisièmement, sa douleur fut grande, parce qu'il connaissait très-évidemment la malice de tous les péchés des hommes, qui ont été depuis Adam, et qui seront jusqu'à la fin du monde : *Car qui ajoute la science,* dit le Sage, *ajoute le travail* (Eccle. 1). Et il ne s'attristait pas seulement du péché en général, mais de tous les péchés en particulier, et de toutes les peines que devaient encourir les hommes pour chaque péché, dont il avait une connaissance très-exacte , s'y entretenant perpétuellement, sans relâche ni trêve. Un célèbre contemplatif fait une considération à ce propos, qui mériterait d'être longuement et gravement pesée de tous les esprits du monde ; c'est que chaque péché mortel fut pour l'âme de Jésus-Christ comme une fourche de fer armée de cinq dents, laquelle d'un coup lui faisait cinq plaies mortelles. La première plaie, en ce que le péché provoque la colère de Dieu, qu'il était venu apaiser. La seconde plaie, en ce que le péché est injurieux à Dieu et lui fait outrage, et dès lors,

lui qui était descendu du ciel en terre pour procurer la gloire de Dieu qu'il chérissait par-dessus tout, s'en attristé extrêmement. La troisième plaie, en ce que le péché souille l'âme, qui est l'image de Dieu et son épouse, et la souille d'une tache horrible; c'est pourquoi, lui qui aimait la beauté des âmes, s'attriste de leur laideur. La quatrième plaie, en ce que le péché détruit dans l'âme le royaume de Dieu, et parce que son dessein était de rétablir le royaume de Dieu, il est affligé de le voir ruiné de toutes parts. La cinquième plaie, en ce que le péché rend les âmes dignes des peines éternelles de l'enfer, et comme il aime extrêmement le bien et le repos des âmes, il ne les peut voir exposées à être séparées de Dieu et condamnées aux flammes éternelles, qu'il n'en ressente un ennui comme mortel. Or, si un seul péché causait tant de plaies douloureuses à cette âme sacrée, que n'auront pas fait des millions et des millions de péchés très-griefs? Si bien que la plus grande douleur de Jésus-Christ ne lui fut pas causée par la pointe des épines ou des clous, ni par les autres instruments qui servirent à le tourmenter horriblement, mais elle provint des péchés des hommes dont la connaissance lui porta au cœur une douleur très-cuisante tous les jours de sa vie.

J'apprendrai de cette considération quel doit être le principal objet de ma compassion envers Jésus-Christ souffrant. Je lui dois surtout compatir, à raison de la douleur extrême qu'il ressentit intérieurement pour toutes les offenses des hommes, et en particulier pour les miennes; car elles lui ont causé une douleur plus vive au cœur que la pauvreté, que les outrages qu'il endura, que les injures atroces qu'il entendit, et que les tourments horribles qu'il reçut en son corps. C'est sur ce sujet qu'il nous peut dire ces lamentables paroles : *O vous tous, qui passez par le chemin, soyez attentifs, et voyez s'il y a douleur pareille à ma douleur* (Thr. 1). Mais si Jésus-Christ est si affligé pour nos péchés, lui qui y a si peu d'intérêt, continuerons-nous, à y être insensibles, et à n'être pas ému de nos propres offenses qui nous regardent de si près, et dans lesquelles nous sommes intéressés pour toute l'éternité? O Seigneur très-miséricordieux! enivrez nos âmes d'une abondante douleur, afin que nous ressentions les misères de notre âme, et que nous les pleurions amèrement. Faites, ô Jésus! que notre vie mortelle soit accom-

pagnée, comme la vôtre toute sainte, de la pauvreté d'esprit, de l'abnégation intérieure, et d'une fervente contrition, afin que nous arrivions par ces degrés à la participation de votre vie heureuse et triomphante au ciel.

TRENTE-CINQUIÈME MÉDITATION.

DE TROIS COUTUMES TRÈS-LOUABLES DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

I. Considérez, pour avoir une intelligence plus grande de la vie de notre Seigneur Jésus-Christ, qu'il avait une sainte coutume de s'élever à Dieu et aux choses spirituelles, par la considération et au sujet des choses corporelles, qui se présentaient à ses sens; car c'était son ordinaire de former plusieurs considérations spirituelles et toutes célestes sur divers objets qui se présentaient à ses yeux en ce monde. C'est pourquoi l'Evangile contient tant de sortes de paraboles, qu'il tourne et explique en un sens tout spirituel, et propre à porter les âmes à la haine du vice, à la poursuite de la vertu, et à l'intelligence des vérités chrétiennes par la comparaison de ce qui est plus sensible en ce monde. Considérant les avares tant s'empresser pour amasser des richesses périssables, il entre en pensée des richesses immortelles du Paradis, qu'il exhorte de rechercher de préférence. Voyant dans les champs des arbres stériles et infructueux, que l'on coupe et met au feu, il se remet en l'esprit les hommes pécheurs, qui, pour ne pas porter les fruits des bonnes œuvres, seront jetés dans le feu de l'enfer; considérant que les sarments coupés de la vigne ne sont point capables de porter du fruit, il se représente par là qu'une âme séparée de lui ne peut être que dans une stérilité et une inutilité complète, pour les biens surnaturels. Jetant la vue sur des passereaux qui ne manquent pas de trouver leur nourriture, et sur les lys des champs qui sont éclatants de beauté, il s'é-

lève à la Providence de Dieu, qui a soin de tout. Pensant à une poule, qui veille avec tant de sollicitude et d'amour sur ses petits poussins, il s'élève par cette considération jusqu'à l'amour très-ardent de Dieu, qui chérit tendrement et fortement les âmes. Ainsi il continue cette même considération à la vue d'un berger qui recherche une brebis perdue et égarée. Tantôt, à l'occasion d'un débiteur, qui ne sait comment se libérer avec son créancier, il déplore la calamité du pécheur, qui, chargé du poids de tous ses péchés, souffrira toutes sortes d'angoisses pour s'acquitter envers la justice de Dieu. Enfin, l'histoire évangélique nous fournit une très-grande multitude d'exemples semblables, qui nous font voir à l'œil combien Jésus-Christ était versé dans cette sainte pratique, qui a été de tout temps la philosophie des Saints les plus élevés et les plus éclairés dans les choses spirituelles, car le grand amour qu'ils en avaient, les sollicitait sans cesse à y tourner leurs pensées, d'autant que c'est le propre de ceux qui aiment de penser souvent à la chose aimée, et de ne point perdre d'occasion de témoigner la ferveur de leur affection. De là vient que, la bouche parlant de l'abondance du cœur, ils en font leurs entretiens plus ordinaires. Or, l'âme sacrée de Jésus-Christ était toute pleine de l'amour des biens célestes et spirituels, c'est pourquoi, à chaque rencontre et à chaque occasion, ses pensées et ses paroles étaient tournées vers le ciel, les y élevant tantôt par la vue de la ressemblance qu'il remarquait entre l'une et l'autre, tantôt par la vue de la proposition, qui le portait à expliquer les mystères du royaume céleste, les dispositions du roi qui le gouverne, et sa manière d'agir.

J'approuverai cette pratique de tous les Saints, et du Saint des Saints, Jésus-Christ. Je considérerai qu'il ne me faut point arrêter à la vue des choses d'ici-bas, sans m'élever par leur considération à quelque point et à quelque vérité importante qui regarde Dieu et les biens de l'éternité, que je dois désirer par-dessus tout. Surtout, je suivrai l'affection du saint Prophète qui aspirait à la Jérusalem céleste, à la rencontre de tout ce qui le pouvait délecter sur la terre. *Que ma langue s'attache à mon palais, si jamais je t'oublie, si Jérusalem n'est l'objet de toutes mes joies* (Ps. 136), si je ne pense en toi, ô Paradis bienheureux ! dans tous mes plaisirs, si regardant

une rare beauté sur la terre, je ne viens incontinent à me représenter la beauté de mon Dieu infiniment plus grande; si aussitôt mon âme ne s'écrie : O créatures humaines, vous n'êtes que des sépulcres blanchis, que sang et ordures; si en écoutant quelque mélodie sur la terre, je ne viens incontinent à me dire : Oh! que bien plus ravissante est l'harmonie des cieux! Oh! que les concerts des anges sont bien plus charmants, et que les véritables chants des archanges sont bien plus mélodieux!

II. Considérez une seconde coutume encore très-louable de notre Seigneur Jésus-Christ, de tenir toujours quelque propos édifiant durant le repas; car depuis qu'il commença à prêcher, il ne se trouve pas qu'il ait été à aucun festin dans lequel on ne l'ait entendu parler de quelque chose qui édifiât au bien ceux qui étaient présents. Il alla au festin du Pharisien, et là il l'instruisit de l'obligation qu'ont ceux à qui il a pardonné plus de péchés, de témoigner un plus fervent amour. Saint Matthieu le reçut en sa maison, et les Pharisiens murmurant contre lui, il dit ces paroles : *Le médecin n'est point nécessaire à ceux qui se portent bien, mais à ceux qui sont malades* (Matth. 9), pour témoigner ses soins tout particuliers à l'égard des pécheurs. Il entra dans la maison d'un prince, où il prit son repas, et là, voyant l'empressement des hommes à prendre les premières places, il fit une leçon d'humilité et de l'amour de son abjection, disant : *Quand vous serez appelé aux noces, ne vous mettez pas d'abord à la première place* (Luc, 14). Il mangea avec Zachée, le Publicain, auquel il fit l'honneur d'entrer en sa maison, et là il dit, après l'avoir converti : *Aujourd'hui le salut est entré en cette maison* (Luc, 19). Il fut fêté magnifiquement à Béthanie, où Marie-Madeleine employa force parfums, et il tint là plusieurs propos pour la défense et la louange de Marie-Madeleine et de sa dévotion. Après la Résurrection il mangea avec ses disciples, et les confirma dans la Foi par ses discours. Le jour de son Ascension, pareillement étant à table avec eux, il leur montra comment ils devaient demeurer en repos à Jérusalem, et se disposer à la réception du Saint-Esprit. Or, parce que notre Seigneur repaissait ainsi spirituellement son esprit et ceux des autres de pensées et de discours célestes, durant la réfection de son corps, il arrivait souvent qu'incontinent après le temps de la réfection

il opérait quelque œuvre fort signalée, comme remarque un savant interprète des Ecritures, sur ces paroles de saint Jean : *Quand donc ils eurent achevé de dîner, Jésus dit à Simon-Pierre : Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu plus que ceux-ci* (Jean, 21)? le voulant établir le souverain chef de son Eglise. Jésus-Christ, dit ce docte interprète, n'a pas fait de petits mystères incontinent après le repas, car il institua l'Eucharistie après le souper; et au jour de sa Résurrection, après qu'il eut mangé en présence de ses disciples, il leur donna l'intelligence des Ecritures, et leur communiqua le Saint-Esprit, et maintenant après le dîner il donne le Pontificat à saint Pierre; afin que nous apprenions par cet exemple, à prendre de telle sorte la réfection du dîner et du souper, qu'il n'en arrive aucun empêchement aux exercices spirituels, et que nous ne soyons pas moins capables de nous y employer. C'est pour ce dessein que les personnes les plus saintement réglées, en prenant leur réfection, entendent cependant une lecture spirituelle, par laquelle elles ne reçoivent aucun empêchement du boire et du manger, pour s'employer à quelque œuvre excellente, si l'occasion s'en présente. Outre que par cette lecture, l'homme intérieur est repu aussi bien que l'homme extérieur, l'âme se conserve plus purement contre la délectation sensuelle, que peut causer la nourriture, cette lecture entretenant l'âme de quelque sérieuse pensée et méditation, qui émousse la pointe de la concupiscence. Enfin, le silence qui se garde pendant cette lecture fait éviter mille péchés de la langue.

Voyez combien la plupart des hommes sont éloignés de cette sainte pratique, desquels on peut dire ce que reprenait l'apôtre saint Jude en certains hérétiques : *Ceux-ci sont souillés dans leurs banquets, ils mangent sans crainte, et ne songent qu'à se repaître eux-mêmes* (Jud. 12). Ils gâtent tout à table, par leurs discours profanes, bas et erronés, n'ayant aucune crainte de scandaliser les infirmes, et ne désirant que de se remplir le ventre. Mais au contraire, les fervents serviteurs de Jésus-Christ désirent plutôt se repaître l'esprit de saintes pensées à table, que le corps d'aliments terrestres. Ils appréhendent de trouver trop de goût et de plaisir dans les mets qu'on leur présente, ils veillent et sont sur leur garde, comme si c'étaient des ennemis, ils souhaiteraient qu'ils fussent assaisonnés du fiel

que goûta Jésus-Christ sur sa croix, et leur contentement est grand quand la plus mauvaise portion leur arrive. Ainsi ils ne sont pas esclaves de leurs corps, et leurs cœurs très-purs se nourrissent comme d'une manne céleste, qui les tient toujours en état de vaquer au service de Dieu. O vie vraiment angélique, heureux qui vous suit pour l'amour de Jésus-Christ!

III. Considérez une troisième coutume de notre Seigneur Jésus-Christ, de faire toujours ses actions de la manière la plus parfaite, choisissant l'objet le plus parfait, y apportant les plus pures intentions de plaire à Dieu, et la plus grande intensité de ferveur, tellement qu'il évitait toute imperfection morale, pour laquelle on lui eût pu reprocher d'avoir moins bien fait ce qu'il pouvait mieux faire (1). La raison en est qu'il avait un désir extrême de plaire à Dieu et d'accomplir sa volonté, à laquelle le plus grand bien, fait avec le plus de perfection, est plus agréable, car c'était la fin qu'il se proposait : *Je suis descendu du ciel*, disait-il, *non pour accomplir ma volonté, mais celle de celui qui m'a envoyé* (Jean, 4). Et : *Je fais toujours les choses qui lui plaisent* (Jean, 8). Si bien que la volonté divine était son exemplaire, et la règle de ses opérations, et c'était pour lui une chose répugnante, et une sorte d'imperfection morale, de s'écarter tant soit peu de cette règle. En outre, l'union hypostatique sanctifiait l'humanité de Jésus-Christ d'une très-haute et éminente manière, et lui apportait des grâces sanctifiantes très-sublimes, et une conduite tout admirable, à cause du Verbe divin qui était sa personne, et de qui elle était la nature. Ce qui fait que non-seulement toute faute et toute tache était incompatible avec elle, mais aussi toute manière d'agir avec quelque imperfection ; car autrement sa sainteté ne serait pas la plus éminente que nous pourrions nous représenter en une substance créée, nous pourrions nous en figurer une autre encore plus pure, qui serait pure, non-seulement du péché, mais aussi de l'imperfection ; et ainsi la direction du Verbe divin à l'égard de l'humanité qui lui était unie parfaitement, n'aurait pas été la plus parfaite et la plus accomplie du monde, puisqu'elle ne lui aurait pas retranché toutes ses imperfections. Or, ce serait une faute pour un directeur spirituel, si, pouvant purifier une âme

(1) Cardinal de Lugo, de Incarnat. Disp. 36. Sect. 10.

qu'il dirige de tout défaut, comme le Verbe divin pouvait le faire à l'égard de son humanité, il ne le faisait pas. C'est pourquoi il la devait préserver, non-seulement de tout péché mortel et des plus notables véniels, ce que peuvent faire les plus excellents directeurs des consciences ; mais aussi de tout péché quelque léger qu'il fût, et de toute imperfection, comme il en avait la puissance. De plus, l'humanité de Jésus-Christ était dans la splendeur de la gloire et dans la vision béatifique. Or, cette vision ne permet pas à une âme de pécher même légèrement, car une âme bienheureuse étant toute remplie et ravie d'amour, n'a de volonté que pour lui plaire et pour éviter ce qui lui peut être tant soit peu désagréable ; donc, Jésus-Christ, à cause de sa béatitude, a toujours fait ses œuvres dans le plus haut degré de la perfection qui leur pouvait convenir, toutes circonstances bien considérées, et il n'a donné lieu à aucune imperfection. Ainsi il a toujours choisi l'objet le plus excellent, et il s'y est porté avec la plus haute ferveur, et avec les intentions les plus épurées, si bien que jamais on n'a pu dire qu'il eût pu faire mieux que ce qu'il faisait, faisant très-bien toutes choses. Ce n'est pas qu'il n'eût une puissance physique et naturelle de faire quelque moindre bien que celui auquel il se déterminait. Mais avec cette puissance physique, il avait une impuissance morale de faire moins parfaitement aucune chose que ce fût, parce que sa sainteté était si haute, l'influence du Verbe si parfaite, et l'attrait de l'amour divin si puissant en sa suavité, qu'il ne pouvait pas plus faire aucune chose imparfaitement, que commettre une offense grande ou légère.

J'admirerai donc la sainteté de mon Seigneur Jésus-Christ. Je penserai souvent en moi-même, qu'après la sainteté de Dieu il n'y en a pas de plus grande que celle de Jésus-Christ. *Il n'y a pas de saint comme le Seigneur* (1. Rois, 2). O humanité sainte, que vous êtes admirable et aimable pour tout esprit qui désire la perfection, puisqu'il n'y a pas en vous un atôme d'imperfection ; ainsi les étoiles ne sont point pures auprès de vous, et la lune est souillée en comparaison de votre sainteté. Oh ! qui fera, mon Seigneur très-digne, très-pur et très-admirable, que je sois épris du désir de vous imiter selon la portée de mes forces, et que je haïsse, autant qu'il me sera possible, tout man-

quement et toute imperfection dans mes œuvres ? Je vous offre maintenant ce désir, j'implore votre miséricorde, et l'aide de vos grâces, afin que je me corrige de tant de lâchetés, de négligences, de bassesses et de tiédeurs qui accompagnent ordinairement mes œuvres. O Dieu suprême ! qui méritez des amours et des respects infinis, j'ai résolu de faire maintenant ce qui vous sera le plus agréable, et de la manière qui vous plaira davantage, et que vous l'approuverez le mieux. Ainsi soit-il.

TRENTE-SIXIÈME MÉDITATION.

DES PRÉDICATIONS DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

I. Considérez qu'il était très-convenable à Jésus-Christ de prêcher publiquement, car il était né pour cet effet, et un des desseins de Dieu dans le mystère de l'Incarnation, fut de faire enseigner aux hommes, par une bouche toute céleste et divine, les vérités éternelles et divines méritant d'être annoncées par un Dieu même. C'est pourquoi Jésus-Christ dit lui-même : *Il m'a envoyé pour annoncer aux autres* (Luc, 4). Et en un autre lieu : *Je suis né pour cela, et je suis venu au monde pour cette fin, afin que je rende témoignage à la vérité* (Jean, 18). Aussi, y a-t-il trois choses qui semblent plus particulièrement obliger un homme à prêcher et à instruire les autres, qui se sont rencontrées en Jésus-Christ : l'office de pasteur ou de pontife, l'abondance de la science, et encore la Charité pour le prochain. Premièrement, la qualité de pasteur oblige à donner des instructions aux autres, ce qui a fait dire au prophète Isaïe contre les pasteurs d'Israël qui étaient muets : *Toutes ces sentinelles sont aveugles, ce sont des chiens muets qui ne peuvent aboyer* (Isa. 56). Et saint Paul exhorte tous les pasteurs en la personne de l'évêque Timothée : *Prêchez la parole, et pressez à temps et à contretemps, reprenez, priez, invectivez en toute patience et doctrine* (II. Tim. 4). Or,

Jésus-Christ était le chef et le souverain pasteur des âmes, c'est pourquoi il lui appartenait de donner la pâture aux âmes, et de les nourrir de la science du salut. Secondement, la grandeur de la science dont quelqu'un est rempli, l'oblige encore à la répandre; car la science est un talent qui ne doit pas être enfoui en terre, mais qui doit profiter. C'est un trésor qui ne doit pas demeurer caché et inutile; or, Jésus-Christ était rempli de science par-dessus tous les hommes. *Nous l'avons vu*, dit saint Jean, *plein de grâce et de vérité* (Jean, 1). *En lui*, dit saint Paul, *sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science* (Colos. 2). Salomon n'eut été qu'un petit écolier devant lui, non plus que les Platon et les Aristote, et les plus savants philosophes; il lui appartenait donc très-bien de la publier. Surtout, pour enseigner, deux choses sont requises, savoir : pénétrer les choses les plus élevées, et les exprimer intelligiblement. Or, personne n'a été comparable à Jésus-Christ en ces deux avantages, car il est appelé la Sagesse et le Verbe, parce qu'il conçoit tout et l'exprime très-facilement. Qui était donc digne de prêcher des choses sublimes plus que lui? De plus, une grande Charité porte encore à enseigner les ignorants, qui sans cela demeureraient dans l'erreur et les ténèbres. Et comme sa Charité était encore supérieure à sa science, et qu'il était le Rédempteur des hommes, sollicitant leur salut avec ardeur, il devait prêcher pour éclairer les âmes dans les voies de Dieu. Il y a néanmoins sujet de s'étonner pourquoi il ne voulut prêcher qu'aux Juifs, et ne point paraître sur le théâtre des grandes et opulentes villes des peuples gentils, comme à Rome. Mais il dit lui-même qu'il n'était envoyé qu'aux brebis d'Israël, pour les honorer de sa présence sensible. C'était la promesse que Dieu avait faite dans l'Ancien-Testament aux Patriarches, d'envoyer le Messie à leurs enfants. Et puis, comme c'est l'ordre de la hiérarchie, que Dieu illumine premièrement les plus proches de soi, et par leur entremise les plus éloignés, ainsi que les Anges sont illuminés par les Archanges, et ceux-ci par les Principautés, les Juifs étant plus proches de Dieu, à cause de la religion qu'ils avaient, ont dû être illuminés par Jésus-Christ immédiatement, et par leur entremise, les Gentils. Il fallait encore leur ôter tout prétexte de se séparer de lui; et partant il ne devait point témoigner d'attache aux Gentils,

auxquels il n'avait pas été promis comme à eux. Enfin, l'exaltation de Jésus-Christ parmi les peuples de la Gentilité, était la récompense de sa mort; c'est pourquoi ne voulant point la recevoir avant de l'avoir méritée par sa mort, il différa après sa mort pour se faire connaître parmi eux. Il prêchait donc les Juifs, quoiqu'il prévit le peu de fruits qu'ils feraient de ses sermons, dont ils prendraient même sujet de le crucifier. Mais comme le salut de la multitude, dit saint Thomas, est préférable à la paix de quelques particuliers, sa prédication étant utile à tout le monde, il n'a pas dû l'omettre à cause d'eux.

Je rendrai des actions de grâces à Dieu de ce qu'il nous a donné son Fils pour maître et prédicateur. Je dirai après saint Augustin (1) : O Dieu! vertu éternelle, actions de grâces vous soient rendues, ô Dieu, Père tout-puissant! actions de grâces vous soient rendues, parce que vous m'avez manifesté votre Fils et me l'avez donné pour docteur. Je dirai en esprit de réjouissance, après saint Paul : *Dieu qui parlait autrefois en diverses manières à nos Pères par les Prophètes, nous a parlé par son Fils bien-aimé* (Héb. 1). Oh! quel bonheur aux chrétiens d'être instruits par le noble Fils de Dieu, ce qui est plus que d'avoir un Séraphin pour docteur! O Jésus prêchant, je vous adore! Oh! ne permettez pas que je perde un seul mot de vos prédications toutes divines et toutes ravissantes.

II. Considérez quelle a été la doctrine qu'a prêchée Jésus-Christ, qui est une doctrine très-haute et très-sublime, et aussi très-ample et très-étendue, en sorte que le temps et les esprits, la voix et la plume, ne pourraient pas suffire à la développer entièrement, quand on ne ferait que représenter ce que les Evangélistes en ont écrit en paroles simples, mais en un sens très-sublime et très-profond. Pour ne pas nous excuser d'en considérer quelque chose sur la sublimité et la multitude des articles, nous réduirons à deux articles sa doctrine; l'un qui concerne ce qu'il a enseigné de Dieu, l'autre qui concerne ce qu'il a enseigné de l'homme. Quant à ce qui concerne Dieu, il a enseigné cinq choses très-remarquables, entre autres, qui n'étaient pas éclaircies auparavant; car premièrement il a enseigné

(1) L. de Quinque hæresibus.

que Dieu était un, en trois Personnes distinctes, le Père, le Fils, et le Saint-Esprit. Secondement, il a enseigné que de ces trois Personnes divines et infinies, la seconde était produite de la première, et que la troisième émanait de la première et de la seconde. Troisièmement, il a enseigné l'amour du Père éternel pour le monde, amour qui a été si grand que de lui donner son Fils unique dans l'Incarnation, pour y opérer tous les mystères de notre Rédemption jusqu'à mourir, puis ressusciter et s'élever dans les Cieux. Quatrièmement, il a enseigné son amour singulier envers les hommes, qui a été porté jusqu'à l'exposer à la mort sur la croix, et à le faire demeurer avec eux dans le mystère de l'Eucharistie. Cinquièmement, il a encore enseigné que ce serait lui qui serait le juge des vivants et des morts, qui tiendrait des assises générales, à la fin du monde, pour rendre à chacun selon ses œuvres. Il n'y a rien de si sublime que ces points, rien de si haut à apprendre et à concevoir. Quant à l'autre article qui regarde l'homme, il a enseigné aussi cinq choses fort agitées parmi les sages du monde, qui ne pouvaient les décider nettement; c'est à savoir qui nous sommes, d'où nous sommes venus, où nous habitons, où nous tendons et par quelles voies. Premièrement, il nous a enseigné qui nous sommes, sur quoi les philosophes avaient grande contestation, ne s'accordant pas tous en la définition de l'homme. Mais Jésus-Christ nous a enseigné que nous étions les enfants de Dieu, et non-seulement il nous a appris cette doctrine, mais aussi il nous a donné la puissance de devenir enfants de Dieu, selon ce que dit saint Jean : *Et quand ils l'ont reçu, il leur a donné la puissance de devenir enfants de Dieu* (Jean, 1). Secondement, il nous a enseigné d'où nous sommes venus, ce que les philosophes n'entendaient pas bien, la plupart croyant que l'âme était produite du sein de la matière, comme les autres formes matérielles, sur quoi Jésus-Christ nous enseigne nettement que Dieu seul qui est dans les cieux était notre Père, parce qu'il a créé immédiatement et par lui-même nos âmes immortelles. Troisièmement, il nous a montré ouvertement le lieu où nous habitons, que ce n'est pas notre propre terre, mais un pays ennemi, un pays étranger, un pays de passage seulement où il est dangereux de s'arrêter, parce que ce monde est plein de piéges pour nous surprendre et nous donner le coup de la

mort, par la malignité des concupiscences, dont il est tout rempli. Quatrièmement, il nous a enseigné où nous allons, en passant par ce pays du monde étranger, et qui nous hait cruellement. La philosophie a été bien ignorante en ce point, mais Jésus-Christ, notre souverain Docteur, nous a enseigné la vie éternelle, vers laquelle nous cheminons, et un royaume qui nous était préparé, auquel nous devions prétendre et aspirer. Cinquièmement, ce qui est le point le plus difficile de tous, c'est par quelle voie nous devons arriver à ce royaume. Il n'y a personne, dit le prophète Baruch, qui puisse savoir la voie de ce royaume, et qui recherche ses sentiers. Les princes des Gentils s'en sont écartés et sont descendus dans les enfers. Cette science n'a pas été connue dans la terre de Chanaan ni dans la terre de Theman. Les enfants d'Agar et les Arabes, qui se piquent d'être fort prudents et entendus, n'ont pas connu ces voies. *O Israël! combien grande est la maison de Dieu, combien vaste et ample est le lieu de sa possession, il est grand et n'a pas de fin, il est élevé et immense* (Bar. 3.). Les gens d'une haute stature ne l'ont pas découvert, et n'ont pas trouvé la voie de la discipline, c'est pourquoi ils sont perdus. *Celui qui connaît toutes choses l'a connu, celui-là est notre Dieu, et nul ne sera estimé Dieu a côté de lui. Celui-là a trouvé le chemin de la sagesse, et l'a donné à Jacob son fils, et à Israël son bien-aimé; et plus tard il a été vu sur la terre, et il a conversé avec les hommes.* (Bar. 3). Jésus-Christ donc, conversant avec les hommes par ses prédications, nous a enseigné la voie qui conduit au royaume, et il a dit qu'il était lui-même *la voie, la vérité et la vie;* qu'il fallait marcher par sa voie, croire en lui, espérer en lui, l'aimer et l'imiter en ses œuvres. Il a dit qu'il était la porte, et si quelqu'un entrait par lui, qu'il serait sauvé.

O très-sublime Théologie! ô très-haute et très-ample doctrine de Jésus! Que faut-il de plus? Oh! je vous rends grâces, Seigneur, de ce que, ces merveilles étant cachées aux sages et aux grands du siècle, vous les avez révélées aux petits. O Jésus! j'adore toutes les prédications qu'il vous a plu de faire sur la terre, pour nous enseigner de votre bouche divine ces articles et ces vérités si salutaires et si importantes. O Sagesse! qui êtes émanée de la bouche du Très-Haut, enseignez-nous toujours la voie de la prudence et de votre royaume. O Jésus-Christ! ren-

dez-moi le fidèle disciple de toutes vos leçons, que je les grave en ma mémoire, que je les annonce aux autres, et que je les mette fidèlement en pratique.

III. Considérez que Jésus-Christ prêchait avec des paroles très-puissantes et très-efficaces pour convertir les cœurs; ce qui provenait principalement de quatre causes. Premièrement des miracles qui devançaient ou suivaient sa prédication, par lesquels elle était autorisée comme par un témoignage céleste. Secondement, de sa haute réputation de sainteté parmi les peuples. Troisièmement, de la façon avec laquelle il prêchait, car c'était avec autorité, et une grâce non pareille en ses gestes et en sa prononciation. Ses regards mêmes portaient coup, et parfois, de sa face rejaillissaient des rayons de lumière, qui marquaient une majesté plus que royale en sa sainte Personne. Quatrièmement, cette vertu provenait encore de ses paroles mêmes, qui étaient douées d'une efficacité toute particulière, encore qu'il n'employât aucun trait de rhétorique humaine, qui a ses attraits pour persuader, et même qu'il usât d'un style commun pour être plus facilement entendu, prêchant aussi en paraboles, et usant de plusieurs comparaisons très-familières et très-intelligibles; car nous devons entendre que comme ses sacrés vêtements avaient une vertu secrète de guérir ceux qui les touchaient, ainsi ses paroles avaient une vertu singulière pour attacher les cœurs où il les portait. Cette efficace s'est autrefois rencontrée dans les paroles de Socrate, lequel Platon introduit parlant à Menon, qui est si ravi, si changé, si pénétré, qu'il lui semble que ses paroles sont des charmes et des enchantements, si bien qu'il le compare à la torpille, qui est un poisson qui rend stupide, et engourdit le bras du pêcheur qui veut le prendre à la ligne. Il en est de même de Marc-Antoine parmi les Romains, que de Socrate parmi les Grecs. Il harangua un jour des soldats envoyés par Marius, son ennemi, pour le tuer, mais avec des paroles si énergiques, qu'elles les obligèrent de rengaîner leurs épées sans les tremper dans son sang. Le Prophète-Royal a reconnu cette merveilleuse puissance dans les paroles de Jésus-Christ, lorsqu'il lui dit : *Tu es beau par-dessus tous les enfants des hommes, la grâce est répandue sur tes lèvres* (Ps. 44). L'Epouse du Cantique en savait aussi quelque chose, quand elle disait de lui, entre autres louanges : *Son langage est très-suave, et il est tout aimable* (Cant. 5). Marie-Made-

leine demeurait pour ce sujet à ses pieds, toute ravie, et si transportée de la vertu de ses paroles, qu'elle ne pouvait se lasser de l'écouter. Saint Pierre ne pouvait se séparer de lui, amorcé par la puissante vertu de ses paroles : *A qui irons-nous, Seigneur*, lui disait-il, *vous avez les paroles de la vie éternelle* (Jean, 6). Ses ennemis, même les plus cruels, se sentaient attendris à son approche, et étant arrivés près de lui pour l'arrêter prisonnier, ils se retirèrent sans rien faire, disant : *Jamais homme n'a parlé de la sorte* (Jean, 7). C'est pourquoi c'est un prodige et une merveille capable d'étonner tous les esprits, comment ses prédications toutes ravissantes ont fait si peu de fruit parmi la plupart des Juifs qui y ont assisté. Car, de plusieurs personnes qui l'ont entendu prêcher, c'est tout au plus si la quatrième partie s'est convertie à ses sermons. Suivant quoi il se compare au semeur, qui est sorti pour répandre sa semence, laquelle se perd quasi toute, excepté une quatrième partie qui rapporte quelque fruit ; néanmoins il ne laisse pas de persévérer. Comment s'est pu faire cette chose, que tant de peuples aient résisté à ses discours si remplis d'efficace et de vertu pour pénétrer les cœurs ? Est-ce parce que les Juifs n'avaient aucune grâce intérieure qui les frappât au dedans, tandis que la voix résonnante de Jésus-Christ, la Sagesse éternelle, exhortait ceux qu'il connaissait ne pouvoir se convertir, et leur parlait aussi sans intention de les rendre meilleurs, sachant qu'ils ne le pouvaient pas faute de grâces ? Mais c'est la dureté des Juifs, et non le défaut de secours suffisants, qui a causé ce désordre et ce mépris des prédications célestes de Jésus-Christ. Ils pouvaient tous se convertir, non moins que les habitants de Tyr et de Sidon, qui eussent fait une pénitence très-austère, si les grâces extérieures de la prédication de Jésus-Christ leur eussent été faites. Mais les Juifs se sont endurcis malicieusement, résistant et à la voix extérieure de Jésus-Christ, et à la voix intérieure du Saint-Esprit, ce que n'eussent pas fait ceux de Tyr et de Sidon, comme Jésus-Christ même en donne l'assurance ; si bien que les Juifs ont imité le serpent, qui, selon les anciens, se plaisant en sa caverne ténébreuse, pour ne pas être attiré au dehors par la voix des enchanteurs, applique une de ses oreilles contre la terre, et bouche l'autre de sa queue, par le moyen de quoi il demeure en ses ténèbres ; ainsi ont fait les

Juifs à la prédication du Fils de Dieu. *Leur fureur a été semblable à celle d'un serpent* (Ps. 57), dit David ; ce qu'explique saint Augustin plus au long, entendant par la terre, contre laquelle ils ont appliqué une oreille, les délectations présentes, et par la queue de laquelle ils bouchent l'autre oreille, le souvenir des délectations passées (1).

O Jésus ! j'adore la vertu de vos paroles, qui étaient capables de faire des conversions innombrables, et de toucher une infinité d'âmes. O Jésus ! donnez à votre Eglise de vrais prédicateurs, dont les paroles soient pleines de vertu, non pour s'acquérir de l'applaudissement, mais pour exciter les auditeurs à des gémissements. O Jésus ! donnez-leur votre esprit et votre sagesse, non pour se chercher eux-mêmes et leurs propres intérêts en prêchant, mais pour procurer vos intérêts et l'agrandissement de votre gloire. O Jésus ! couvrez de confusion tous les prédicateurs et moi-même le premier, si je recherche autre chose qu'à établir votre royaume et votre amour dans les âmes. O Jésus ! combien c'est un déplaisir sensible pour moi que vous, qui êtes la Sagesse éternelle, ayant daigné vous tant abaisser que de parler à des hommes de la terre, et les caresser par votre voix si douce, ils aient dédaigné de se donner à vous, et continuent encore tous les jours ce mépris ; et moi entre autres, ô divin Maître ! qui ai souvent si peu profité en écoutant votre parole. Hélas ! d'où m'est venu ce malheur et cet aveuglement ? O mon Seigneur ! qu'il n'en soit plus ainsi, que ce désordre ne continue point davantage, que par votre grâce singulière je reconnaisse à l'avenir votre parole, de quelque part qu'elle me soit annoncée, que je m'y rende docile et respectueux, comme si vous-même, étant encore sur la terre, vous me la faisiez entendre de votre bouche divine.

(1) D. August. in Ps. 77.

TRENTE-SEPTIÈME MÉDITATION.

DES MIRACLES DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

I. Considérez qu'il était nécessaire que Jésus-Christ fît des miracles et des œuvres admirables, qui surpassassent les forces de la nature. Il y a trois raisons principales de cette nécessité; la première est pour accomplir les anciennes prophéties, qui portaient que le Messie et le Rédempteur du monde devait faire des miracles : *Dieu même viendra et vous sauvera; alors seront ouverts les yeux des aveugles, et les oreilles des sourds; alors le boîteux sautera comme un cerf, et la langue des muets sera déliée* (Isa. 35). Aussi appartenait-il à celui en qui Dieu était non-seulement par adoption, mais aussi par union personnelle, de faire des œuvres de Dieu, afin qu'il apparût que Dieu était en lui, et qu'il était Dieu. C'est pourquoi les Prophètes ont prédit ces œuvres, il devait donc les accomplir. La seconde raison pour laquelle il devait faire des miracles, était pour prouver au monde qu'il était envoyé de Dieu extraordinairement pour donner une nouvelle loi, de nouvelles maximes de religion, et réformer ce qui était du culte et du service de Dieu; car il y a deux sortes de missions dans l'Eglise, l'une ordinaire, l'autre extraordinaire. La mission ordinaire est celle qui se fait visiblement par l'autorité des chefs de l'Eglise, du Souverain Pontife, des évêques et des pasteurs légitimes, lesquels envoient des hommes capables pour travailler au salut des âmes, et faire les fonctions hiérarchiques, tantôt en prêchant, tantôt en administrant les Sacrements; et cette mission ne demande pas de miracles pour être prouvée, parce que les pasteurs qui les envoient attestent suffisamment leur mission, ou par les lettres qu'ils leur mettent en main, ou en les employant eux-mêmes, et en les voyant travailler devant eux, et de leur consentement. La mission extraordinaire est celle qui se fait immédiatement de Dieu, qui envoie quand il lui plaît des

hommes éminents en vertu et en sainteté pour le salut des hommes, ainsi qu'anciennement il envoyait les Prophètes pour avertir le peuple Juif de ce qui le concernait. Or, comme Dieu ne paraît pas sensiblement aux hommes, et qu'il ne donne pas de lettres à la façon des prélats, pour témoigner qu'ils envoient quelqu'un, il leur donne la vertu de faire des miracles, qui sont le signe qu'il les a envoyés; ainsi il donna ce pouvoir à Moïse, qui fit tant de merveilles dans l'Ancien-Testament. Or, Jésus-Christ était envoyé de Dieu au monde extraordinairement, il lui appartenait donc de faire des miracles qui fussent comme le sceau et le cachet qui autorisât sa mission divine. La raison de cette nécessité était de faire croire sa doctrine au monde, afin que les incrédules et les infidèles fussent inexcusables, ayant été témoins ou ayant entendu parler de ses œuvres. C'est pourquoi il dit lui-même : *Si vous ne me voulez pas croire, croyez à mes œuvres* (Jean, 10); car ses œuvres ne pouvant être faites que par Dieu même, c'est comme si Dieu lui-même autorisait sa doctrine. C'est pourquoi un ancien Père dit que Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu, étant Dieu et Homme, a fait quelques œuvres en tant que Dieu, et quelques œuvres en tant qu'Homme; et que ce qu'il a opéré comme Dieu, nous a profité pour bien croire, comme ce qu'il a opéré en tant qu'Homme nous a profité pour bien vivre.

Puisque Jésus-Christ a fait des miracles pour prouver sa doctrine et les maximes de la Foi, nous formerons des actes de Foi, croyant fermement à sa doctrine, qu'il a autorisée par tant d'œuvres signalées, afin que nous ne fussions pas infidèles; nous imiterons donc la Foi de l'aveugle-né, qui disait constamment que si sa doctrine n'était véritable, Dieu ne l'autoriserait pas de son sceau et de ses miracles. O Dieu éternel ! je vous rends grâces pour ce sujet de ce que les hommes étant durs de cœur, et difficiles à soumettre à la Foi, vous avez confirmé la véritable doctrine par des œuvres surnaturelles; et toutefois, ô Seigneur! encore que vos œuvres témoignent que vous êtes Dieu, accordez-moi toutefois cette grâce, que je vous croie et vous confesse pour le vrai Dieu, non tant à cause de vos miracles, qu'à cause que vous êtes la souveraine vérité, qui ne pouvez être trompé ni tromper personne.

II. Considérez la multitude et la diversité des miracles de

Jésus-Christ. Il ne s'est pas contenté de faire peu de miracles, mais il en a fait une plus grande multitude que personne qui ait jamais été au monde ; si bien qu'aux termes d'un Evangéliste, le monde entier ne serait point capable de contenir les livres qui s'en pourraient faire. Aussi les parties les plus remarquables de l'univers ont servi d'objet à ses opérations miraculeuses, comme le remarque excellemment saint Thomas, afin que par ce moyen il se montrât le maître et le Seigneur de tout l'univers, et que tout pliât sous son autorité. Et premièrement, il a fait des miracles sur les substances spirituelles, les démons, qu'il a chassés avec une merveilleuse puissance des corps humains, pour nous assurer qu'il ruinerait leur empire et leur pouvoir sur les âmes fidèles : *Désormais le prince du monde sera chassé dehors* (Jean, 12). Quant aux bons anges, il les a fait apparaître aux hommes en sa Nativité et en d'autres rencontres, comme en sa Résurrection et en son Ascension, pour leur apprendre qu'ils devaient être les compagnons des anges dans le ciel. Pour ce qui est des âmes humaines, qui sont les dernières substances spirituelles, il n'a point manqué aussi de faire des miracles sur elles, particulièrement dans les conversions admirables qu'il y a opérées en un seul moment, par une parole ou par un seul regard ; car bien que la conversion d'une âme ne doive pas être comptée entre les miracles, parce que c'est une chose ordinaire, néanmoins la manière en peut être miraculeuse, comme si elle se fait en un instant, ou par un seul regard, par une parole, comme a été celle de saint Matthieu, de saint Pierre et autres. Après les substances spirituelles, nous considérons les substances célestes, ou les cieux, qui sont des plus considérables en l'univers ; et notre Seigneur y a encore fait des miracles, particulièrement en sa Passion, durant laquelle il fit éclipser le soleil pendant la pleine lune, lorsque l'éclipse est naturellement impossible. Aussi, ayant à démontrer sa divinité, il ne suffisait pas qu'il fît des transmutations seulement dans les corps inférieurs, lesquels peuvent être mus et changés par plusieurs causes et agents ; mais il en devait plutôt faire dans les cieux, qui sont établis de Dieu dans un ordre fixe et arrêté, ne dépendant que de lui. C'est pourquoi saint Denis (1), étant en Egypte à l'heure de l'éclipse

(1) D. Dion. Epist. 7.

de sa Passion, reconnut que c'était un effet de la divinité, et que ce changement céleste ne pouvait procéder que de la cause première et universelle, laquelle meut toutes choses. Car il y eut plusieurs miracles en cette éclipse : premièrement, en ce qu'elle arriva hors du temps de la conjonction du soleil et de la lune ; secondement, quelques heures après, la lune fut vue en son lieu ordinaire; troisièmement, la lune commença à ombrager le soleil par le côté oriental, contre son cours ordinaire ; quatrièmement, la lune retourna du côté d'orient sans passer le soleil ; cinquièmement, en ce qu'elle dura trois heures, qui sont toutes circonstances miraculeuses, que les astronomes ne remarquèrent pas, n'attendant pas un tel effet de la nature, et qui parut dans l'Egypte, où l'air n'est point chargé de nuées, comme souvent autre part. Après les substances célestes, il a fait ses miracles sur les hommes sains et malades, morts et vivants, grands et petits, hommes et femmes. Aussi était-il venu principalement pour le salut des hommes; c'est pourquoi il était convenable qu'il se montrât comme le sauveur universel des hommes, en les guérissant corporellement, et même en les faisant ressusciter de la mort à la vie, ce qu'il fit non-seulement à l'égard de trois morts, mais aussi de plusieurs autres qui ressuscitèrent au temps de la résurrection, pour l'accompagner. Enfin, il a fait des miracles sur les créatures déraisonnables, parce que les faisant pour manifester sa divinité, à laquelle tout doit paraître soumis et obéissant sans exception, il devait exercer sa puissance, non-seulement sur les substances raisonnables, mais aussi sur les déraisonnables; de là vient qu'il fit faire des pêches de poisson si étranges ; de là vient qu'il fit dessécher le figuier en un moment; de là vient qu'il commanda aux vents et aux tempêtes de la mer, et qu'il fit précipiter à la mer un troupeau de pourceaux; de là vient qu'il multiplia les pains du désert, et fit d'autres œuvres innombrables que les Evangélistes n'ont point racontées, si bien que personne ne mérite autant que lui le nom de Thaumaturge. Ce qui a porté Josèphe, historien juif, à le recommander pour ce sujet, encore que jamais il n'eût fait profession de la religion chrétienne (1).

Considérant une telle multitude et une si grande variété de

(1) L. 18. Antiq. c. 4.

miracles, admirons le pouvoir de Jésus-Christ sur toutes les créatures de l'univers. Adorons sa grandeur et sa majesté, humilions-nous en sa présence, nous jetant à ses pieds comme saint Pierre ; confondons-nous nous-mêmes de ce que toute la nature lui étant soumise, nous nous rendons rebelles à ses désirs. Demandons-lui donc, à la vue de ses miracles extérieurs, qu'il opère intérieurement en nous, amollissant nos cœurs endurcis, s'assujettissant nos volontés rebelles, dissipant nos ténèbres, nous retirant de la tiédeur, qui comme une paralysie nous empêche de marcher, et ensuite qu'il nous élève de la bassesse de la terre au-dessus du soleil, au séjour de la félicité. O Jésus ! vos œuvres sont vraiment admirables, elles sont l'ombre de votre Majesté, et elles nous montrent combien vous êtes grand et puissant ! Quel nom vous donnerons-nous, ô Jésus ! vous que notre esprit ne peut comprendre ? Donnez-nous, ô Seigneur ! à nous qui vous connaissons déjà par vos œuvres, de vous contempler face à face dans l'éternité bienheureuse.

III. Considérez que Jésus-Christ accompagnait ses miracles de plusieurs vertus très-excellentes, savoir : d'un grand désir de glorifier Dieu son Père en ses œuvres, d'une grande charité et d'une parfaite libéralité envers les hommes, et encore d'une grande modestie et humilité, ne cherchant pas les louanges et les applaudissements que le monde donne à ceux qui font de telles œuvres. Premièrement, il accompagnait ses miracles d'une intention très-sublime de glorifier Dieu son Père, à l'honneur duquel il les dirigeait toujours intérieurement, en le faisant paraître quelquefois à l'extérieur. Ainsi il en usa dans les miracles qui lui acquirent le plus de réputation, savoir : dans la multiplication des pains au désert, ayant rendu grâces à Dieu son Père, avant l'exécution ; dans la guérison de l'aveugle-né, disant que c'était pour manifester les œuvres de Dieu ; et encore dans la résurrection de Lazare, élevant les yeux au ciel, comme pour demander à son Père cette résurrection. Voilà pourquoi il attribuait ses œuvres à son Père éternel ; et bien que souvent il opérât ses miracles par une puissance absolue et avec autorité par une parole de sa bouche, et quelquefois par l'attouchement de ses mains ou de ses vêtements, pour montrer la vertu admirable de son humanité, toutefois il en a fait quelques-uns en priant Dieu son Père auparavant, pour nous témoigner qu'il les lui

référait. En cette conduite, Jésus-Christ a donné l'exemple du conseil des sages et des spirituels, lesquels mettant en question s'il faut référer nécessairement toutes ses œuvres à Dieu, et s'il y a péché de ne pas les référer toutes actuellement; et après avoir résolu qu'il n'est point absolument requis de les référer toutes expressément, ils donnent néanmoins ce conseil, que, pour les œuvres de mortification et difficiles à la nature, on les peut faire pour éviter l'enfer ou pour mériter le Paradis; mais que pour les œuvres hautes et glorieuses qui nous peuvent acquérir de la réputation, il est à conseiller de les référer actuellement à la gloire de Dieu, pour déposer à ses pieds tout l'honneur que les hommes nous en pourraient donner. C'est pourquoi les miracles étant des actions sublimes, et qui acquièrent un très-grand honneur à celui qui les fait, Jésus-Christ les référait toujours, par de très-hautes intentions, à la gloire de son Père. Secondement, il accompagnait ses œuvres miraculeuses d'une grande Charité envers les hommes, les faisant pour leur faire du bien et les retirer de leur misère; car gracieusement et sans rien espérer d'eux, il guérissait leurs maladies, il les délivrait des démons et de la mort même, par un généreux désir de communiquer ses propres biens. Il fait particulièrement paraître cette affection, lorsqu'étant prié par le lépreux de le guérir, il lui dit promptement et de bonne grâce : *Je veux bien, sois guéri* (Matth. 8); de là vient qu'il accompagnait ses bienfaits corporels et extérieurs des bienfaits spirituels et intérieurs, guérissant l'âme de ceux dont il guérissait le corps, pour faire son opération toute parfaite. Il a voulu même communiquer son pouvoir de faire des miracles aux Apôtres et aux Saints de l'Eglise, afin que les effets de sa bonté persévérassent plus longtemps, et il leur a recommandé de les faire gratuitement : *Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement* (Matth. 10). Troisièmement, il les accompagnait d'une grande modestie et d'une profonde humilité, fuyant l'honneur des hommes. Pour ce sujet, après la multiplication des pains, comme on le voulut couronner roi, il s'enfuit dans le fond du désert, et il commandait quelquefois que ses miracles ne fussent pas divulgués, fuyant l'applaudissement des hommes.

Qu'admirerai-je donc davantage, ô Verbe tout-puissant! ou de la grandeur de vos œuvres, ou de la manière inusitée dont

vous vous comportiez en les effectuant avec tant de belles et signalées vertus ? O Jésus ! dans la vue et la considération de votre conduite très-parfaite, nous vous supplions, que si, par votre grâce nous produisons jamais quelque œuvre qui soit de considération, à votre exemple nous l'élevions toujours à la gloire de Dieu par une pureté sainte de droite intention ; que nous nous comportions aussi noblement à l'égard de nos frères, les assistant libéralement et d'un cœur généreux et magnifique, n'attendant pas même la plus petite congratulation et le moindre applaudissement de leur part, mais ne cherchant qu'à vous plaire et à vous glorifier.

TRENTE-HUITIÈME MÉDITATION.

DE LA RÉSURRECTION DE TROIS MORTS OPÉRÉE PAR NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

I. Considérez que les Evangélistes font mention de trois morts ressuscités à la vie par notre Seigneur, dont le premier était une jeune fille nouvellement expirée, et qui était encore dans la maison où notre Seigneur se transporta à la prière de son père, et là il prit la fille par la main, lui disant : *Fille, lève-toi ; et la fille se leva, et le bruit s'en répandit partout* (Matth. 9). Jamais notre Seigneur ne fit paraître plus de grandeur, et ne montra mieux qu'il était le Fils de Dieu, qu'en redonnant la vie aux morts, par une puissance toute merveilleuse, et d'une façon pleine d'autorité, comme ayant pouvoir sur la mort même. C'est pourquoi saint Paul dit qu'il a été *prédestiné Fils de Dieu par la vertu du Saint-Esprit, dans la résurrection des morts ;* où le terme grec, au lieu de prédestiné, porte *qui a été démontré Fils de Dieu par la résurrection des morts, etc. ;* car il n'appartenait qu'à celui qui était Dieu de faire ainsi revivre les hommes, et de faire rentrer des âmes dans les corps qu'elles avaient abandonnés. Et bien

qu'auparavant quelques Prophètes eussent ressuscité des morts, c'était à force de prières et de supplications, faisant ainsi paraître que c'était par la vertu d'un autre qu'ils faisaient ces merveilleuses œuvres, au lieu que notre Seigneur le fait par soi-même et de sa propre vertu, en donnant la vie par sa parole, comme dans la création toutes choses l'avaient reçue par la même parole. Il voulait pareillement autoriser la croyance de sa propre résurrection, et de celle de tous les hommes. Comme ces articles étaient difficiles à croire, il a voulu préparer les esprits des hommes, en ressuscitant par sa vertu plusieurs morts ; et de là vient qu'il ne s'acquit jamais tant de crédit dans la croyance des peuples que par ces sortes de miracles, comme il parut dans une circonstance singulière : c'est qu'étant entré dans la maison qui était pleine de monde, où il se faisait grand bruit et grand tumulte, et ayant regardé la fille morte, il dit qu'elle n'était point morte, mais endormie. On se moqua de lui, comme s'il n'eût pas eu le jugement de discerner entre une personne vivante et une personne morte, bien qu'il eût prononcé ces mots pour témoigner sa puissance, et faire savoir qu'il avait autant de facilité de sa part à la faire revivre, qu'il y en aurait à réveiller une personne endormie, et que si elle était morte à leur égard, elle n'était qu'endormie pour lui, n'ayant pas plus de difficulté à vaincre la mort que le sommeil, qu'un peu de bruit suffit pour dissiper. Ayant en effet dit deux mots : *Fille, lève-toi*, ces paroles eurent le même pouvoir que la parole de Dieu dans la création, lorsqu'il fit sortir toutes choses du néant. Si bien que notre Seigneur dont on s'était moqué d'abord, se rendit célèbre, et ce miracle fut raconté partout avec un grand éclat de gloire pour lui.

Admirez cette force et cette puissance de Jésus-Christ sur la mort et sur l'enfer. Espérez, si vous êtes dans la mort du péché, qu'il vous peut pardonner vos péchés par la parole de l'absolution du prêtre ; et quand vous serez dans la mort corporelle, qu'il sera en sa puissance de vous en retirer, de refaire et réparer votre corps. Gravez profondément cette espérance en votre cœur, et témoignez que vous avez cette confiance, à l'imitation de plusieurs prêtres, qui autrefois, après leur mort, se faisaient porter en terre avec un écriteau pendu à leur cou, qui portait ces mots : J'attends la résurrection des morts. Que

cette espérance vous fasse admirer Jésus-Christ, malgré le mépris et les moqueries que les infidèles font de lui, car c'est se rire de lui et le peu estimer, que de manquer de confiance. O Jésus ! que vous êtes grand et digne de tout honneur et de tout respect, pour cette puissance si grande qui est en vous ! Oh ! faites que j'en ressente les véritables effets, maintenant en me faisant revivre spirituellement par une nouvelle ferveur de dévotion, et au grand jour du réveil de tous les mortels, par la résurrection de mon corps, et sa conformité au vôtre si glorieux.

II. Considérez que notre Seigneur opère un autre miracle avec la même facilité, ressuscitant un jeune garçon, fils de la veuve de Naïm, que l'on portait en terre hors de la ville, selon la coutume qui existait alors d'ensevelir les corps dans les champs. Notre Seigneur considéra la douleur de la veuve toute désolée après la perte de son mari et celle de son fils unique, l'espérance de sa maison, et après l'avoir consolée par quelques douces paroles, il toucha de sa main le cercueil, et dit ces paroles : *Jeune homme, je te le dis, lève-toi ; et celui qui était mort se leva droit, et il le rendit à sa mère tout plein de vie et de santé* (Luc, 7). Il ne lui commanda pas de le suivre, comme il en avait bien le pouvoir ; la mère désolée eût ainsi été privée de son fils, mais il le lui remit entre les mains pour sa consolation. Cette résurrection fut plus visible et plus apparente que la première, étant faite, non dans un lieu secret et caché, mais en plein jour et dans un lieu public, à la vue d'une grande multitude, qui assistait aux funérailles de ce jeune homme ; c'est pourquoi Jésus-Christ en reçut encore un plus grand honneur. Et après que la veuve, changeant sa tristesse en joie, lui en eut rendu toutes les actions de grâces possibles, tous les assistants, touchés de respect envers lui pour une cure si merveilleuse, s'écrièrent : *Un grand Prophète s'est élevé parmi nous, et Dieu a visité son peuple.* Aussi ç'avait été pour tous un sujet de grand étonnement, de voir cette rencontre de la mort et de la vie, et le duel qui se fit entre eux à la porte de la ville, où la mort, comme plus faible, lâcha sa prise, et céda à Jésus-Christ. Car ainsi que deux ennemis qui, se rencontrant de front devant la porte d'une ville, pour vider leur querelle, tireraient l'épée l'un contre l'autre, et que le plus fort vaincrait le

plus faible par un duel mémorable ; ainsi notre Seigneur Jésus-Christ, auteur de la vie et la vie même, rencontrant à l'entrée de la ville de Naïm, qui avait été l'habitation de Caïn, le premier des meurtriers, rencontrant la mort en ce jeune homme qu'on portait en terre, il l'assaillit et la défit glorieusement ; ce qui fut cause que les spectateurs du combat le comblèrent d'une infinité de louanges, comme on a coutume de le faire aux vainqueurs. Ainsi Jésus-Christ étend sa réputation par la résurrection des morts ; et toutefois il n'est pas encore reconnu pour ce qu'il est dans ces miracles ; car c'était peu de le reconnaître pour Prophète, et grand Prophète, lui qui était le Messie, le Christ promis et attendu comme le libérateur des misères humaines et le grand consolateur des affligés. Mais Jésus-Christ s'avance peu à peu, et s'insinue par degrés dans la Foi des peuples, bientôt il ressuscitera un troisième mort, qui le fera ensuite reconnaître pour le Fils de Dieu.

Admirons la bonté et la clémence de Jésus-Christ, qui, touché de compassion des pleurs d'une mère désolée, fait revivre son fils. Il n'y a point au monde de plus grand consolateur que lui. Imitons les pleurs de cette veuve sur nos enfants morts, sur les pécheurs qui sont sous notre conduite, et qui sont dans la mort du péché. Il y a peu de veuves de Naïm qui pleurent les enfants morts, parce qu'il y a peu de prêtres qui aient des entrailles maternelles envers les pécheurs, pour pleurer d'une vraie douleur la mort spirituelle des âmes ; c'est pourquoi il y a peu de vraies résurrections spirituelles. Oh! qui changera mes yeux en deux sources de larmes, afin que je pleure une si grande multitude de morts par les péchés si fréquents qui se commettent tous les jours.

III. Considérez la troisième résurrection qu'opéra notre Seigneur Jésus-Christ, qui fut encore plus merveilleuse, et qui fit croire à lui comme au Fils de Dieu. C'est celle de Lazare, le frère de Marie-Marthe et de Madeleine, qui était mort depuis quatre jours, enseveli et mis dans un tombeau couvert d'une grande pierre, la chair commençant à sentir mauvais. Jamais Jésus-Christ ne parut plus maître que dans cette action, où, en présence de plusieurs illustres personnes de la ville de Jérusalem, auprès de laquelle se fit ce grand miracle, élevant sa voix à la tête du tombeau, il cria à haute voix : *Lazare, sors*

dehors. Et aussitôt, à la stupéfaction de tous, sa voix fût entendue de ce mort, qui commença à ouvrir les yeux et à se lever. Que de louanges et d'acclamations il reçut alors! l'air en retentissait de tous côtés, et il n'y eut personne qui ne le reconnût pour le Fils de Dieu, afin que la parole de saint Paul fût vraie : *Qu'il a été déclaré Fils de Dieu, en la vertu de l'esprit de la résurrection des morts* (Rom. 1). Or, quoique ce chef-d'œuvre lui eût été aussi aisé que tous ses autres miracles, néanmoins il témoigne à l'extérieur qu'il le fait avec peine, pour nous marquer un grand mystère pour notre instruction, qui est que ce Lazare, mort depuis quatre jours, enseveli et inhumé, et couvert d'une grosse pierre, représentait le pécheur livré à l'empire du péché, et chez qui l'habitude d'offenser Dieu émousse la pointe et l'aiguillon de la conscience; car la conversion d'un tel pécheur est difficile. La jeune fille morte qui était encore dans la maison, représente celui qui est mort seulement par le péché intérieur, du mauvais désir et du consentement; et le jeune homme mort qui était hors de la maison, représente le pécheur qui a passé au péché de la parole ou de l'œuvre extérieure. L'un et l'autre revient à la vie sans tant de peine. Mais Lazare, mort depuis quatre jours, dénote le pécheur obstiné et accoutumé à mal faire. Jésus-Christ se troubla lui-même, excitant en soi, comme il était le maître de ses passions, un mouvement de colère; il frissonna, il pleura même, étant sur le point de faire cette résurrection, et il fit un effort de voix, comme s'il eût voulu qu'elle fût entendue dans le limbe ou l'enfer, pour en arracher une âme et la rejoindre à son corps. C'est qu'il se représentait en ce mort l'état d'un pécheur endurci par plusieurs rechutes et par l'habitude de mal faire, pour la conversion duquel il y a beaucoup à travailler. Il se trouble, il frémit et pleure, voyant dans les caractères de cette mort naturelle les horreurs d'une mort plus funeste pour l'homme, la mort de l'âme; car la ruine d'un corps chétif n'eût point été capable de lui causer de telles impressions, mais bien l'horrible péché d'habitude, qui affaiblit tellement la volonté pour le bien, qu'il est aussi dangereux de s'y laisser engager par la réitération des mêmes fautes, que c'est une chose rare de s'en relever par la grâce. Car ce péché, à force de croupir en une âme, y cause une pourriture qui infecte le dedans, et

qu'on a peine à guérir. *Si l'Ethiopien,* dit Dieu par un Prophète, *peut changer de peau, vous aussi vous pourriez faire le bien après avoir appris à faire le mal* (Jérém. 13). Si bien que des péchés commis depuis longtemps sont en plusieurs une damnation anticipée, non que la grâce manque, mais bien la liberté humaine, qui étant affaiblie et languissante par plusieurs rechutes, comme un corps qui a souvent été blessé en un même endroit, ou qui est souvent retombé en une même maladie, ne fait point tout ce qu'elle pourrait pour se remettre, étant accoutumée à ne point faire toujours ces grands efforts, qui seraient ici nécessaires, à moins que Jésus-Christ ne donne une grâce extraordinaire et plus vigoureuse, grâce qu'il ne donne pourtant que rarement quand il s'est vu offensé tant de fois par un ingrat, qui a toujours abusé de ses miséricordes.

J'apprendrai de là à craindre la rechute et les péchés d'habitude, comme des péchés éternels qui réduisent l'âme à une servitude honteuse, et à une malheureuse nécessité. Il faut donc fermer de bonne heure toutes les entrées au péché par la crainte de la difficulté d'en sortir. C'est donc un bon conseil de se défendre du premier péché, comme s'il devait être le dernier et qu'il dût fixer une âme dans l'état de perdition. Il n'y a point de précipice si redoutable, ni de chaîne dont on ait tant de peine à se délivrer. Je soupirais, disait un grand Saint qui avait été grand pécheur, lié que j'étais non par une chaîne étrangère, mais par ma volonté de fer; car quand on ne résiste pas à la cupidité, elle devient coutume, et quand on ne résiste pas à la coutume, elle devient nécessité. O Jésus! qui, touché des supplications de Marie-Marthe et de Madeleine, avez ressuscité Lazare, mort depuis quatre jours, ressuscitez-nous aussi puissamment de tous nos anciens péchés.

TRENTE-NEUVIÈME MÉDITATION.

DE LA TRANSFIGURATION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

I. Considérez les desseins de Jésus-Christ dans le mystère glorieux de la Transfiguration. Sur le haut d'une montagne où il avait conduit trois de ses disciples, saint Pierre, saint Jacques et saint Jean, il fit paraître Moïse et Elie, et en leur présence, interrompant le miracle par lequel il empêchait, depuis le moment de sa conception, le rejaillissement de la gloire de son âme sur son corps, sa face parut brillante comme le soleil, et ses vêtements blancs comme la neige. Du haut du ciel, son Père éternel fit éclater sa voix, le reconnaissant pour son Fils bien-aimé, dans lequel il se complaisait, et commandant qu'il fût écouté et obéi. En ce mystère plein de gloire, Dieu eut plusieurs desseins : le premier, que Jésus-Christ fût reconnu en sa grandeur divine, et autorisé comme législateur pour donner légitimement des lois religieuses au monde; car il était aussi venu au monde pour cette fin, non-seulement pour être rédempteur, mais aussi pour être législateur et instituteur de la Loi nouvelle, qui devait obliger tous les hommes, selon ce que dit Isaïe : *Le Seigneur est notre roi; le Seigneur est notre législateur* (Isa. 33). Or, en ce mystère il se fait autoriser en cette qualité, car Dieu le Père le reconnaît et lui donne tout pouvoir, commandant qu'il soit écouté, qu'on avait assez longtemps écouté la loi de Moïse, pour laquelle Elie avait eu tant de zèle; que dorénavant, laissant la loi, il fallait l'écouter et obéir à sa parole. *Ecoutez-le.* A quoi Moïse, qui avait porté la loi ancienne, Elie, qui l'avait soutenue d'une grande ardeur, sont présents et donnent leur consentement, agréant que désormais sa loi fût entendue et reçue de chacun : *Ecoutez-le.* Mais le principal dessein de ce mystère fut de faire reconnaître Jésus-Christ pour grand-prêtre et pontife, dont le sacrifice sanglant sur la croix

serait agréable à Dieu, et accepté de lui pour la rémission du péché. C'est pourquoi Moïse et Elie s'y entretenaient de sa Passion, et Dieu le déclara son Fils bien-aimé, dans lequel il se complaisait, agréant son sacrifice, en vue duquel il remettait le péché aux hommes. Comme le sacerdoce est le droit du premier-né et un apanage de la primogéniture, Dieu le Père, en le qualifiant du titre de Fils, donne à entendre sa qualité de souverain prêtre, par laquelle il devait réconcilier le monde. Et ce fut le grand dessein de la Transfiguration, de bien faire reconnaître cette vérité avant que sa mort arrivât, pour lever tout le scandale qui en pouvait arriver sans cette instruction. Secondement, Jésus-Christ parut en ce mystère comme l'auteur et le donateur de la gloire, qui pouvait faire ressusciter les corps après la mort, comme il faisait comparaître sur cette montagne Moïse et Elie ; car il est à considérer qu'avant ce mystère il avait parlé au long de la récompense qu'il donnerait à chacun selon ses œuvres, lorsqu'il viendrait dans la gloire de son Père juger les vivants et les morts. Il avait ajouté que quelques-uns de ses disciples ne goûteraient point la mort sans qu'ils eussent vu le Fils de l'Homme en son royaume, et six jours après, selon l'Evangéliste, il opéra ce mystère de sa Transfiguration, pour montrer qu'il pouvait en effet sur les autres corps ce qu'il opérait sur le sien, le rendant ainsi tout rayonnant et lumineux, selon la parole de saint Paul : *Il réformera le corps de notre humilité, en le rendant semblable à son corps glorieux* (Phil. 3) ; c'est-à-dire, il refera et réparera notre corps, qui est ici abaissé et humilié par les misères et la mort, lorsqu'il lui imprimera le caractère de sa clarté, le rendant glorieux et éclatant de splendeur à l'imitation du sien. Troisièmement, il voulut attirer les hommes, et les encourager à souffrir les peines et les travaux de cette vie, leur montrant dans ce mystère un échantillon de la gloire qui serait la récompense de leurs croix et de leurs souffrances dans les œuvres de son service ; car il en est peu qui veuillent s'exposer à souffrir de grandes difficultés, si l'espérance d'une plus grande félicité ne les console ; et comme l'archer, avant de décocher son trait doit connaître le but auquel il doit viser, ainsi les hommes doivent avoir connaissance de la récompense qu'ils peuvent prétendre après toutes leurs traverses et toutes leurs afflictions. C'est pourquoi

Jésus-Christ, en ce mystère, déploie une partie de sa gloire ; il se revêt de beauté et de splendeur, et paraît avec magnificence, afin que les Apôtres et tous les chrétiens ne craignent pas de s'exposer aux tribulations qui doivent être suivies de si grandes récompenses. C'est pourquoi les trois Apôtres, spectateurs de ce triomphe, demeurèrent infiniment consolés et encouragés à endurer toutes les peines qui les attendraient ; saint Pierre devant supporter le fardeau de la fondation et du gouvernement de toute l'Eglise ; saint Jacques devant le premier répandre son sang pour Jésus-Christ, saint Jean devant survivre longtemps à tous les autres Apôtres, et prolonger ses peines et ses souffrances pendant la longueur de sa vie.

Je vous reconnaîtrai donc, ô Jésus ! pour légitime législateur de la loi chrétienne et de tous ses préceptes. Ce n'est plus Moïse, Elie ou les Prophètes qui nous doivent régir, c'est vous, ô Jésus ! que le Père éternel nous commande d'écouter, et votre Transfiguration est la cérémonie de votre création et de votre institution en qualité de législateur. O Jésus ! que je m'assujettisse parfaitement à tous les articles de votre loi sainte, et à toutes les syllabes de vos paroles. Vous êtes grand, ô Jésus ! et vous pouvez donner des récompenses immenses aux observateurs de votre loi ; vous les pouvez tous transfigurer comme vous, et leur imprimer les traits de votre clarté et de votre lumière, faisant ressusciter les corps en un état glorieux. O Seigneur ! qu'y a-t-il de dur et de difficile au monde, que nous ne devions souffrir pour avoir part à cette gloire ? Qu'y a-t-il de plaisant et d'agréable, de quoi nous ne devions très-volontiers être privés, en reconnaissance de ce que si longtemps vous vous êtes privé vous-même de la gloire de votre corps, pour être capable de souffrir pour nous, excepté le peu de temps de votre Transfiguration ? Car vous n'avez joui que ce peu de temps de votre gloire, et vous en avez été sévré trente-quatre ans, encore que naturellement elle vous fût due. O Seigneur ! de quoi ne me priverai-je pas pour votre amour ? Que ne ferai-je pas en récompense de cette privation ? Mais que ne ferai-je pas, ô Jésus, et que ne souffrirai-je pas en considération de votre excellence et de votre beauté ravissante, qui m'est démontrée en ce mystère de gloire ? Et cependant vous qui êtes si noble et si digne, vous vous êtes défiguré dans la Passion, et fait hostie pour le péché.

Oh ! quel grand et merveilleux sacrifice ! Oh! quel merveilleux succès du Fils unique de Dieu.

II. Considérez les discours qui se tiennent durant ce mystère de la Transfiguration. Car si dans les assemblées célèbres on s'étudie particulièrement à remarquer ce qui se dit de part et d'autre, comme l'assemblée qui fut faite en ce mystère, en laquelle parurent le Père éternel, Jésus-Christ, les anges, Moïse et Elie, et trois grands Apôtres, peut être estimée des plus illustres du monde, il est bien raisonnable de méditer les discours qui y furent tenus de part et d'autre. Moïse et Elie commencèrent à y parler, et s'entretenaient avec Jésus-Christ revêtu de gloire, de l'ignominie qu'il souffrirait en sa Passion : *Et ils disaient l'excès*, dit saint Luc, *qu'il devait accomplir en Jérusalem* (Luc, 9). L'excès, c'est-à-dire la sortie de l'âme hors de son corps à sa mort, dans lequel excès il y a excès sur excès ; car il y a un excès d'amour envers les hommes ingrats et misérables qui ne méritaient pas d'être tant aimés *par sa trop grande Charité*, dit saint Paul, *par laquelle il nous a aimés* (Eph. 2). Il y a excès de justice, ayant souffert plus que la justice ne demandait à la rigueur, *et la rédemption est copieuse chez lui* (Ps. 129), dit le Prophète royal ; c'est pourquoi, à bon droit, la Passion est appelée un excès. Et Jésus-Christ ne voulant pas recevoir de consolation en cette vie qui ne fût assaisonnée de quelque amertume, s'étant donné un peu de temps en sa Transfiguration comme pour s'y récréer, l'image funeste de sa mort et de ses douleurs lui est représentée par Moïse et Elie, qui entrèrent en admiration à l'aspect de sa grandeur et de sa beauté de ce qu'il devait être tant abaissé et défiguré en souffrant pour racheter les hommes. Et comme l'ange consola Jésus-Christ dans son agonie au jardin des Olives, aussi il est vraisemblable que Moïse et Elie, qui avaient prédit et annoncé sa mort dans leur vie sur la terre, consolèrent Jésus-Christ en lui parlant de cette mort, et en lui disant qu'encore qu'elle fût dure, il daignât l'accepter et souffrir pour la rédemption humaine, qu'il serait en cette partie la digne victime qui apaiserait Dieu et ôterait le péché du monde. Mais saint Pierre, qui entendait ces propos de la mort de son maître, ne les eut pas pour agréables. Voyant Jésus-Christ si beau et si ravissant sur le Thabor, transporté de la ferveur de son amour envers lui, il ne put souffrir qu'on parlât de tristesse

en ce jour de fête, et l'entendant lui-même parler de sa Passion, il lui dit : *Loin de vous cette chose, Seigneur, elle ne vous arrivera pas* (Matth. 16). Ainsi, en ce mystère, ne pouvant supporter que celui qu'il aimait très-tendrement souffrît de la sorte, il prend la parole, et tient le discours que nous connaissons : *Seigneur, il est bon que nous soyons ici, faisons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie;* car n'osant dire nettement à Jésus-Christ qu'il ne devait pas aller à Jérusalem, ayant été repris d'un tel discours, il le dit plus occultement et l'insinue par des voies indirectes, en l'engageant à demeurer sur cette montagne en cet état de gloire et de félicité, pour qu'il ne montât pas à Jérusalem, où ses ennemis lui préparaient des piéges, et ainsi afin qu'il ne mourût pas. Mais l'Evangéliste remarque qu'il ne savait ce qu'il disait, parce qu'il fallait que Jésus-Christ souffrît pour entrer en la plénitude de sa gloire, et faire, en se sacrifiant, une juste satisfaction pour le péché. Aussi Dieu le Père, du sein de la nuée lumineuse, interrompit saint Pierre, et prononça les troisièmes paroles de ce mystère, très-dignes d'être révérées et considérées attentivement : *C'est ici mon Fils bien-aimé dans lequel je me suis complu, écoutez-le* (Matth. 17). Laquelle parole fut formée par un ange, au nom et en la Personne du Père éternel; c'est pourquoi elle est attribuée au Père éternel, qui témoigne par cette façon de parler du sein de la nuée qu'il est le Dieu qui avait ainsi coutume de parler dans l'Ancien-Testament. Et comme alors il épouvanta tout le peuple de sa voix, ainsi il remplit de terreur les trois Apôtres, qui tombèrent sur la face, comme en l'adorant, ne doutant pas que ce ne fût la voix de Dieu même qui parlait dans la splendeur et l'éclat de cette nuée très-belle, comme le trône le plus ordinaire de sa Majesté. Or, ce que dit le Père éternel, c'est qu'il se complaît en son Fils, et que s'il souffre la mort à Jérusalem, et s'offre en sacrifice sur l'autel de la croix, il se plaira en son offrande, et l'acceptera pour réparation du péché; car les sacrifices anciens ne lui ont pas plu et ne l'ont point apaisé : *Voilà pourquoi,* dit saint Paul, *Jésus-Christ en entrant au monde, dit : Vous n'avez pas voulu d'hosties et d'oblation, mais vous m'avez donné un corps; les holocaustes pour le péché ne vous ont pas plu. Alors, j'ai dit : Voilà, je viens* (Héb. 10).

Qu'est-ce ceci, ô Jésus! que vous n'êtes qu'un moment en votre gloire, et encore en ce moment, Moïse et Elie ne vous

entretiennent que des excès de votre mort, que des ignominies et des cruautés de votre sanglante Passion? Hélas! Seigneur, avez-vous aversion de votre gloire, que vous ne la pouvez soutenir un moment toute pure sans qu'elle soit mêlée d'absinthe et d'angoisses? Combien l'amour que vous avez pour la croix est excessif, puisque vous lui donnez part en ce mystère de joie qui a été si court! O Père éternel! ce sont là vos délices que votre Fils bien-aimé soit offert en sacrifice pour la rédemption du monde ingrat et perdu, et vous ne pouvez souffrir qu'il soit détourné de ce dessein. O Père puissant! que votre amour est grand envers le monde! Oh! je vous adore! oh! je vous bénis! oh! je vous remercie! oh! je me donne tout à vous pour cet amour immense, par lequel vous avez agréé et accepté la mort de votre Fils en expiation de tous nos péchés énormes; si bien que sa satisfaction vous a été plus agréable que tous les péchés du monde ne vous avaient déplu. Je mettrai donc en cette mort toute ma confiance.

III. Considérez l'enseignement de la vie parfaite qui nous a été donné et crayonné dans l'histoire sacrée de la Transfiguration. Car tout est grand, tout prêche et tout est édifiant dans l'Evangile, toute action de Jésus-Christ étant une instruction pour nous. Si bien que dans cette histoire merveilleuse on peut considérer le commencement, le progrès et l'accomplissement de la vie spirituelle et contemplative des âmes les plus élevées et les plus parfaites. Le commencement est marqué en ces paroles : *Jésus prit à soi Pierre, Jacques et Jean*, qui nous dénotent une vocation plus particulière, et comme une élection singulière que Dieu fait de quelques âmes entre les autres, qu'il daigne, par des attraits plus forts et des grâces prévenantes plus grandes, appeler à un plus haut état et à un plus noble genre de vie. Car, quoique les Apôtres fussent appelés de Jésus-Christ, ces trois furent toutefois plus singulièrement favorisés, étant élevés avec lui, et participant à la vision ravissante de sa face transfigurée. Ainsi, quoique tous les hommes de la terre reçoivent des grâces suffisantes pour opérer peu à peu et par degrés leur salut, s'ils y veulent coopérer, toutefois il y en a plusieurs qu'il plaît à Dieu de discerner d'entre les autres par des grâces plus spéciales, et des faveurs plus singulières de vocation, afin qu'ils arrivent non-seulement au

salut, mais qu'ils y obtiennent une place plus éminente, par une vie plus sainte et plus parfaite. Et ceux-là, Dieu les appelle à soi plus particulièrement, comme Jésus-Christ fit à ces trois Apôtres; et cet appel de Dieu plus singulier est le commencement de la perfection de ceux que nous appelons saints, parce qu'ils arrivent à une sainteté non commune, mais plus excellente et plus signalée, si bien qu'ils peuvent dire : *Notre élévation vient du Seigneur et du saint Roi d'Israël, qui nous a appelés de sa vocation sainte* (Ps. 88). Le progrès de cette vie spirituelle nous est marqué dans les paroles suivantes : *Et il les mena sur une haute montagne à l'écart.* Car pour avancer en cette vie, il faut s'élever au-dessus de ses affections naturelles et de ses passions; il faut quitter la vallée fangeuse du péché et même de l'imperfection, et suivre Jésus-Christ comme firent ces trois Apôtres jusqu'au sommet d'une haute montagne, qui est l'oraison accompagnée des exercices de la voie purgative, illuminative et unitive. Car comme la montagne haute sépare l'homme et le tient élevé au-dessus des vallées et de tout ce qui est de la terre, ainsi cette oraison sépare l'homme du péché et de la bassesse de toutes les affections terrestres, de l'honneur, du plaisir, des richesses, le tenant plus élevé et plus proche du ciel, par la considération des jugements de Dieu, de ses bienfaits et de ses œuvres merveilleuses. Comme la montagne reçoit plus directement les rayons ardents du soleil sans aucun empêchement, aussi, dans l'oraison, les rayons de Jésus-Christ éclairent et embrasent davantage les âmes qui s'y sentent toutes transportées d'amour. Sur les montagnes sont souvent des sources et des fontaines d'où découlent les ruisseaux, qui arrosent les vallées d'alentour et les rendent fécondes et plantureuses; ainsi de l'oraison naissent les larmes de la componction et de la consolation, qui attendrissent le cœur et causent une merveilleuse fécondité en toutes bonnes œuvres. Et comme sur la montagne on est plus près du ciel, ainsi, par l'oraison, l'âme devient familière avec Dieu et les anges, et s'entretient avec eux; d'où vient qu'elle les trouve préparés à lui faire du bien, et en obtient plus facilement ce qu'elle souhaite. Sur les montagnes sont les meilleurs pâturages pour les troupeaux, et dans l'oraison sont les nourritures les plus délicieuses des âmes prédestinées. Dans le creux des montagnes se trouvent les mines

d'or et d'argent, et quelles richesses ne se trouvent pas dans l'oraison, où croît l'or de la Charité, la candeur de la chasteté plus blanche que l'argent, la constance plus forte que le fer? Sur les montagnes descend la rosée en abondance, et dans l'oraison les visites de Dieu sont plus fréquentes. Sur les montagnes croissent les grands arbres et les sapins, et dans l'oraison se forment les âmes les plus sublimes. Enfin l'accomplissement de cette vie est figuré en ces paroles : *Et il fut transfiguré en leur présence.* Car le haut sommet de cette vie est de jouir de la présence de Jésus-Christ et de contempler ses grandeurs et ses excellences, ses lumières, à l'imitation des Apôtres, et particulièrement de saint Pierre, qui est tout ravi, extasié et hors de soi-même, disant à Jésus-Christ : *Seigneur, il est bon que nous soyons ici, faisons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie.* Ainsi saint Pierre s'oublie soi-même en cet état, ne pense qu'à Jésus ; pourvu qu'il soit à couvert, qu'il ait une tente et qu'il ne soit pas incommodé, il ne se soucie de nulle autre chose. Il se contente du bonheur et de la félicité de Jésus, et se jette contre terre pour adorer en toute révérence le Père éternel auquel Jésus complaît. Leur amour divin est extatique, comme le dépeint saint Denis, et il ne leur permet pas d'être à eux-mêmes pour penser à leurs commodités propres, il les fait être entièrement à l'objet aimé, pour ne plus aimer que son bonheur, ainsi que ces Apôtres le bonheur de Jésus-Christ, sa grandeur et sa félicité éternelle.

O grand mystère de la Transfiguration! ô action de Jésus transfiguré, qui nous donne l'exemplaire de la vie parfaite! O vie de Jésus, modèle de toute perfection, que je vous honore et vous révère, et que je reçoive toujours vos saintes inspirations. Appelez-moi, ô Jésus, à une vocation plus forte. Faites-moi faire des progrès, et élevez mon âme à l'oraison. Qu'en cet état, ô Jésus, vous soyez l'objet assidu de mes pensées, et que je m'oublie moi-même pour l'amour de vous. Qu'il me suffise, ô Jésus, que vous soyez à couvert et dans l'état de vos grandeurs. O Père éternel, que je vous y adore profondément, que j'entre dans un abîme de révérence envers vous.

QUARANTIÈME MÉDITATION.

DE LA CÈNE DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST AVEC SES APOTRES.

I. Considérez que dans la dernière cène, notre Seigneur Jésus-Christ se montra l'ami, le serviteur et le Pontife de ses Apôtres.

Et d'abord, comme un ami, qui va se séparer de ses amis, fait un festin avec eux avant le départ, pour leur témoigner son affection, ainsi notre Seigneur fit la dernière cène, dans la manducation de l'agneau pascal avec ses Apôtres, la surveille de sa Passion; et comme il appartenait au père de famille de faire ce festin avec ses enfants et ceux de sa maison, notre Seigneur témoigne, par l'observation de cette cérémonie de l'ancienne loi, qu'il traitait ses Apôtres comme ses enfants et ses familiers, les traitant tous à une même table, comme ses amis et comme appartenant à sa famille et avec une grande affection, selon ce qu'il avait dit : *J'ai désiré de désir*, c'est-à-dire, *j'ai grandement souhaité de manger cette pâque avec vous avant de souffrir* (Luc, 22). Mais ce n'est rien que l'amitié qu'il fit paraître dans la manducation de l'agneau pascal, au prix de celle qu'il leur témoigna en leur donnant pour lors la vérité de son corps et de son sang précieux dans le Saint-Sacrement de l'autel, dont l'agneau pascal n'était que l'ombre et la figure. C'est pourquoi l'Evangéliste saint Jean, voulant décrire ce dernier festin, commence par ces mémorables paroles : *Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin* (Jean, 13); non-seulement jusqu'à la fin de sa vie; car son amour ne se borna pas là, puisqu'il durera dans l'éternité, mais jusqu'à la fin de l'amour, jusqu'où peut aller une grande amitié. Trouvant le moyen de se séparer tellement d'eux, que néanmoins il demeurerait réellement et de fait avec eux par la communion orale et sacramentelle, conformément à ce qu'il leur dit ensuite : *Voilà que je suis avec*

vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles (Matth. 28). Il a pensé que c'eût été trop peu de leur laisser seulement l'image et la figure de sa personne pour marquer son amour, et il a donné son corps même en réalité et sa propre substance, et tout ce qui l'accompagne, ses grâces et ses faveurs, et il épuise en ce don les richesses immenses de son amour envers les hommes, et il entre en eux, y portant en son cœur un ardent brasier d'amour immense, voulant ainsi que nous enfermions en notre cœur le feu de la Charité qui brûlait dans le sien, et cette même flamme d'amour qui le fait abandonner la vie et expirer sur la croix. Il nous admit aussi en sa société, unissant son âme et son esprit avec nos âmes, ainsi qu'il s'unit extérieurement avec les corps dans lesquels il entre pour être plus près du cœur humain et leur départir ses faveurs. Mais ce sujet mérite des méditations plus approfondies, et en attendant, je dirai après un parfait dévot à ce mystère :

J'ai réfléchi au temps passé, j'ai repassé en mon esprit les années éternelles, et je n'ai point remarqué une semblable invention d'amour; car encore, ô mon amour, que les amants extrêmement passionnés donnent des breuvages d'amour, pour gagner et posséder les affections de ceux qu'ils aiment, toutefois jamais personne n'a trouvé le moyen d'entrer dans la poitrine d'un autre pour agir sur son cœur et le solliciter à l'amour, et même il n'est jamais venu à l'esprit d'aucun amant que telle chose fût possible. Non assurément..... O très-grand embrasement du Dieu vivant! ô Charité, reine de mon cœur! ô victoire d'une dilection éternelle, comment me pressiez-vous d'un si grand poids?

II. Considérez que Jésus-Christ a aussi fait l'office d'un serviteur en lavant les pieds de ses Apôtres. *Il se leva de la cène, il se ceignit d'un linge et commença à laver les pieds de ses Apôtres, et leur dit ; Je vous ai donné l'exemple, pour vous porter à faire comme moi* (Jean, 13). Laissant avant de mourir l'exemple d'une humilité prodigieuse à ses disciples, afin que personne n'eût égard à sa qualité, quelque relevée qu'elle fût, puisque lui, Seigneur et maître de toutes choses, s'était abaissé à un ministère si vil, qui ne serait propre qu'à des serviteurs. Car, après cela, qui pourra s'excuser de tenir toujours sa grandeur, et de ne faire aucune action d'humilité en toute sa vie,

comme il y en a plusieurs qui n'ont jamais plié et n'ont jamais rien cédé qu'à contre-cœur et en murmurant, quand la sagesse politique ou la nécessité les y a quelquefois obligés. Mais il y a plus de mystère en cette action du Fils de Dieu qu'il ne paraît à l'extérieur. Le dessein du Fils de Dieu a été de montrer qu'il appartenait aux prélats de l'Eglise et aux prêtres de laver les cœurs et les consciences de ceux qui leur sont assujettis, n'étant appelés aux charges et aux ministères de l'Eglise que pour laver les taches et ôter les souillures des péchés. Quoique souvent ils ne fassent rien moins, ou parce que leurs mains sont souillées, ou parce que leur cœur est immonde, ou parce que les souillures de ceux qu'ils entreprennent de purifier sont trop invétérées, ou qu'ils ont trop d'attache et d'affection pour ce mal. Car, comme dans ces trois circonstances on perd son temps à laver quelque chose de corporel, ainsi en est-il pour le spirituel. Plusieurs qui sont employés à ôter les péchés du monde n'ont point les mains nettes, les intentions pures et la Charité requise dans ce ministère. Et quoique la grâce sanctifiante ne dépende point absolument de la bonté et de la sainteté du ministre, il arrive néanmoins quelquefois que Dieu ne donne point de bénédiction à leurs emplois. D'autres fois ils se servent d'une eau souillée, quand leur doctrine est mêlée d'erreur, d'hérésie, d'opinions fausses, de conseils et de résolutions qui entretiennent les âmes dans leur infidélité ou dans l'habitude d'une vie perverse, qu'on fait passer pour bien légitime ; que si le défaut ne vient de là, il vient souvent de la part des pécheurs mêmes en qui le vice est devenu comme une seconde nature, semblables au Maure et à l'Ethiopien, que toute l'eau de la mer ne saurait blanchir, ou du moins, la passion est si ardente, que l'attache au péché est inébranlable.

J'admirerai donc cette prodigieuse humilité du Verbe incarné. Oh ! jusqu'à quel point ne s'est-il pas abaissé pour laver les âmes avec son sang précieux, quand il est sorti du banquet céleste pour se prosterner aux pieds des hommes ? Oh ! quel étonnement saisit les Apôtres de le voir ainsi humilié ! Que ne contemples-tu, ô mon âme, les anges qui reçurent l'ordre d'assister à cette cène et d'en contempler les mystères ? O vrai maître d'humilité, qui l'avez enseignée par vos paroles et par vos exemples, et qui la pratiquez spécialement en lavant les

souillures des pécheurs, faites que pour purifier une âme pécheresse, je ne refuse aucun abaissement.

III. Considérez que notre Seigneur remplit en cette cène un troisième office, celui d'un évêque, qui confère les ordres et consacre les prêtres, à qui il communique la puissance, comme il l'avait lui-même, de transformer la substance du pain et du vin en celle du corps et du sang de Jésus-Christ, et de l'offrir en sacrifice au Dieu éternel pour l'adorer, le remercier, lui satisfaire pour les peines dues au péché, et impétrer de nouveaux biens et de nouvelles grâces de sa miséricorde. Ce fut le personnage que fit notre Seigneur, lorsqu'il dit ces paroles à ses Apôtres : *Faites ceci en mémoire de moi*, c'est-à-dire, comme j'ai pris le pain et le vin, et l'ai changé en mon corps et en mon sang que j'ai offert à Dieu, ainsi vous en userez, vous souvenant de mon amour et de ce que j'ai souffert pour vous. Jamais puissance plus grande ne fut donnée aux hommes ; car si c'est une grande puissance de faire une chose avec une autre, c'est une plus grande puissance de faire de rien quelque chose, comme dans la création ; mais c'est une très-grande puissance, et qui surpasse l'imagination des hommes, d'en faire le Créateur de la créature. C'est l'œuvre très-excellente de Jésus-Christ, et qu'il s'était réservée à faire sur l'extrémité de sa vie souffrante, afin que lui, qui avait toujours fait des œuvres grandes, étonnantes et merveilleuses, les couronnât par ce chef-d'œuvre de sa puissance admirable, élevant des hommes de la poussière de la terre à la dignité incomparable du sacerdoce, qui est même au-dessus de la dignité des rois. Et comme la puissance du sacerdoce était nécessaire aux hommes, tant pour offrir à Dieu le sacrifice, que pour administrer aux autres les Sacrements, et qu'aucun homme ne peut avoir cette puissance très-sublime de soi-même, parce qu'elle est toute divine et met l'homme au-dessus de l'homme et en un degré plus éminent, il fallait par nécessité que Jésus-Christ, à qui elle convenait, ou l'exerçât toujours sur la terre, ou la communiquât à d'autres hommes pour en faire l'exercice en sa place. Or, il ne devait pas toujours demeurer visible sur la terre, il en devait partir, et par sa Passion et par son Ascension ; c'est pourquoi il devait donner cette puissance à d'autres, qui après son départ en feraient l'exercice. Voulant donc pourvoir son Eglise de ministres né-

cessaires, la veille de sa mort il institua les prêtres, et fit l'office et le personnage d'évêque, donnant le pouvoir de le communiquer jusqu'à la fin du monde, afin que toujours Dieu eût des sacrifices, et les hommes des Sacrements. Mais encore afin qu'il fût toujours lui-même vivant sur la terre, il institua un pouvoir qui lui redonne mille et millions de fois, dans le Sacrement, la vie que les Juifs cruels lui allaient ravir une fois dans une infinité de tourments. Enfin, étant proche de la mort, il institua les prêtres et le sacrifice non sanglant de la messe, pour être dans l'Eglise le moyen perpétuel par lequel le fruit et le mérite de sa Passion fut toujours appliqué aux âmes ; car sa mort leur eût été peu utile sans cette application. Ce fut un trait signalé de sa providence de faire cette institution avant sa mort.

Admirez ici la sagesse de Jésus-Christ, qui pourvoit à son Eglise avant sa mort par un moyen si admirable. Il ne lui a pas suffi d'exalter les chrétiens par le Baptême, les séparant du reste des hommes, qui demeurent dans l'état de la corruption du péché originel, il en exalte encore quelques-uns au-dessus du reste des chrétiens, leur communiquant un pouvoir infini dans le sacerdoce. Et afin que ce sacerdoce fût perpétuel, il en choisit quelques-uns parmi les prêtres, à qui il donne la puissance de conférer le Sacrement d'Ordination et de faire les prêtres mêmes, en sorte que toujours Dieu eût des sacrifices pour sa gloire, et les hommes des Sacrements pour leur salut; et il retrouve lui-même mille et mille fois, et dans tous les lieux du monde, la vie qu'il allait perdre une fois et pour trois jours sur le calvaire. Quel père de famille donna jamais un tel ordre en mourant à toutes ses affaires? Qu'admirerai-je le plus ici où tout est admirable, et surpasse toutes les pensées humaines ? Que je vous rende mille actions de grâces. ô Verbe incarné, pour cette institution dernière et cette puissance que vous avez donnée à des hommes fragiles, au moyen de quoi le mérite de votre sang nous est journellement appliqué. Ainsi nous obtenons la rémission de nos péchés, la direction dans la voie du salut, vos grâces sanctifiantes et ensuite la gloire. Que j'honore ceux que vous avez tant exaltés et que vous avez rendus si nécessaires au monde ! Qu'il ne m'arrive jamais, ô mon Seigneur, de les estimer peu ou de me préférer à ceux, par qui la gloire est toujours rendue au Créateur suprême, et par qui votre vie est tou-

jours ineffablement entretenue, comme renaissant tous les jours entre leurs mains. C'est pourquoi après cette institution vous allez joyeusement donner et prodiguer cette vie qui vous doit être rendue tant et tant de fois en ce mystère. O vie de Jésus, toujours rétablie sur les autels ! Oh ! soyez l'objet perpétuel de ma joie et de mes plus grands contentements en ce monde.

QUARANTE-UNIÈME MÉDITATION.

DE LA MORT DE JÉSUS-CHRIST, ET DE SA NÉCESSITÉ POUR LA RÉPARATION DU PÉCHÉ.

I. Considérez que la mort de Jésus-Christ était nécessaire pour faire une rigoureuse et exacte satisfaction à la justice de Dieu. Saint Paul semble autoriser cette considération, lorsqu'il dit de Jésus-Christ que Dieu a voulu la satisfaction *par la foi en son sang, pour montrer sa justice* (Rom. 3). Car, puisque la justice de Dieu éclate dans la mort et dans le sang de Jésus-Christ, il faut entendre que la justice de Dieu, pour être satisfaite, requérait cette effusion de sang et cette mort. Il semble aussi, dit Guillaume de Paris, que ce soit une juste compensation que la mort éternelle de celui qui était temporel fût rachetée par la mort temporelle de celui qui est éternel, c'est-à-dire la damnation de l'homme par la Passion du Fils de Dieu. La mort, dit-il encore, n'a point d'autre rançon que la mort ; car il n'y a pas de prix comparable à la vie. D'autres prouvent la nécessité de cette mort, parce que plus la créature est exaltée de Dieu, plus elle lui doit être soumise, plus elle doit être humiliée et prompte à lui obéir. Or, l'humanité de Jésus-Christ avait été souverainement rehaussée par Dieu, elle devait donc se donner toute à lui, et s'abaisser pour son service jusqu'au dernier point d'humiliation et d'obéissance, afin qu'à la souveraine exaltation opérée par la divinité dans l'humanité de Jésus, correspondît une ex-

trême humilité et une obéissance infinie rendue par l'humanité de Jésus à la divinité. De plus, il était impossible que le réparateur très-noble et très-parfait de la nature humaine fût vaincu et surmonté en aucune œuvre de satifaction par qui que ce fût; or, s'il n'était mort pour satisfaire pour le péché, un autre pourrait mourir pour accomplir cette satisfaction, et ainsi faire quelque chose de plus que Jésus-Christ, en obéissant et en s'humiliant plus que lui. Ensuite Jésus-Christ étant venu au monde pour porter les âmes à Dieu, il devait faire et souffrir ce qui est plus capable d'animer et d'encourager les hommes à beaucoup souffrir et à s'humilier pour Dieu. Or Jésus-Christ ne pouvait mieux encourager les hommes à souffrir pour l'amour de Dieu plusieurs peines et plusieurs tribulations, qu'en mourant pour l'amour des hommes, et en obéissant jusqu'à la mort pour leur bien. Il devait donc mourir pour porter tous les hommes, par son exemple, à une entière dilection, à une parfaite obéissance à Dieu. Ces raisons ont quelque apparence; mais un autre théologien en donne une meilleure, fondée sur la malice extrême du péché, qui est tel, que de soi-même et de sa nature il est déicide et destructif de Dieu, si Dieu était mortel et capable de la mort. Il veut dire que le péché est si méchant et si abominable, qu'il ravirait la vie à Dieu, si elle pouvait lui être ravie. La raison en est que le péché est si affreux, il contient une si noire et si détestable ingratitude, il est si injurieux à la bonté de Dieu, qu'il serait capable d'attrister Dieu, si la tristesse pouvait trouver place en lui; en sorte que Dieu se déplairait et s'attristerait de se voir traité si indignement, lui qui est si grand et si bon, par une chétive créature qui lui est si redevable, et qu'il a tant obligée à son amour. Car, semblable à un bon père qui, ayant montré son amour à ses enfants par toutes sortes de caresses et de bienfaits imaginables, ressent de la douleur quand il n'en reçoit que de l'oubli et des mépris; ainsi Dieu recevrait de la douleur et de l'affliction, s'il en était capable, à l'occasion du péché qui se commet au mépris de ses lois et du respect et de l'amour qui lui est dû. Or, si Dieu avait de la tristesse, il serait privé de sa béatitude, et comme sa béatitude est la même chose que son être et sa vie, il serait privé de son être et de sa vie divine. C'est pourquoi le péché, en tant qu'il est en lui, prive Dieu de vie, il est déicide. Ce qui étant une fois supposé, il sera

aisé d'inférer la nécessité de la mort de Jésus-Christ; car la juste satisfaction requiert que l'on offre une chose aussi estimable et aussi précieuse que celle qui a été ravie et ôtée. Partant, puisque le péché, en tant qu'il était en lui, ravissait une vie divine, il fallait pour réparation offrir, autant qu'il était possible, une vie divine, et dès lors il fallait que Jésus-Christ, de qui la vie humaine était la vie d'un Dieu et appartenant à un Dieu, l'offrît pour réparation du péché, afin d'égaler par ce moyen la satisfaction au dommage. Nos anciens Gaulois avaient je ne sais quel sentiment de cette justice, lorsqu'en leurs maladies ou dans les périls de la guerre, ils sacrifiaient des hommes ou vouaient de les sacrifier, parce qu'ils pensaient que les dieux ne pouvaient être apaisés pour la vie d'un homme, si l'on ne donnait la vie d'un autre homme (1). Tout en détestant cette idolâtrie, qui, au lieu d'apaiser, irritait davantage le vrai Dieu, on peut en conclure cependant que, pour satisfaire à la justice pour la vie d'un Dieu, il fallait la vie de Jésus-Christ. Que si l'on dit que par un seul acte d'humilité il pouvait acquitter toute la dette du péché, à cause de la dignité et de la révérence infinie de sa Personne qui s'y employait, et qu'il n'est mort que par un excès de charité et pour nous racheter avec surabondance, à cela il faut considérer le péché sous deux rapports, savoir : selon ce qui lui est essentiel, et accorder l'objection sous ce point de vue; mais la nier, si l'on considère le péché dans toutes ses suites et ses circonstances. Car, sous ce rapport, la mort était nécessaire pour en faire une exacte satisfaction. Ce qui a porté Jésus-Christ à la souffrir, et Dieu son Père à la lui commander, et saint Ambroise, ou l'auteur des Commentaires sur saint Paul, qui lui sont attribués, à dire que notre péché était énorme, que nous ne pouvions jamais être sauvés, sans la mort du Fils unique de Dieu.

Retirez de cette considération une grande douleur du péché qui est si exécrable, et qui ne pouvait être réparé en rigueur de justice par un autre moyen que par la mort d'un Homme-Dieu, et par l'offrande d'une vie précieuse et excellente comme la sienne. Reconnais, ô homme! dit saint Bernard, dans cette pensée, combien grandes sont les plaies pour la guérison des-

(1) Cæsar. l. 6. de Bel. Gal.

quelles il est nécessaire que le Seigneur Jésus-Christ soit couvert de plaies. Si elles n'étaient à la mort, et à la mort éternelle, jamais le Fils de Dieu ne fût mort pour les guérir. Regardez donc vos péchés avec une grande horreur et une grande détestation, disant à Jésus-Christ : C'est moi, Seigneur, c'est moi qui ai péché; c'est moi qui suis toute la cause de votre tourment et de la perte de votre vie très-noble et très-excellente. O malheureux! où était mon esprit quand j'ai donné consentement à l'acte du péché? Oh! si jamais je ne l'avais commis!

II. Considérez néanmoins qu'il est plus probable qu'une mort si cruelle, et accompagnée de tant de sortes de tourments et d'ignominies, n'était point absolument nécessaire pour acquitter, en rigueur de justice, la dette du péché. Le Prophète-Royal a exprimé cette vérité, quand il a dit : *En lui est une rédemption copieuse* (Ps. 129); et auparavant, le saint et patient Job, dont les souffrances étaient les figures de celles de Jésus-Christ, disait en sa personne : *Puissent mes péchés d'un côté, et de l'autre les souffrances que j'endure, être mis dans la balance, celles-ci seraient plus nombreuses que le sable des mers* (Job, 6), voulant nous représenter que le poids de ses souffrances emportait celui des péchés et le surpassait de la pesanteur de tout le sable des rivages de la mer. Ce que saint Bernard dit avoir été signifié par l'inclination de tête de Jésus. Enfin, tous les théologiens, d'un grand consentement, sont de cet avis, se fondant sur la dignité infinie de sa Personne, qui donnait le prix à ses satisfactions et les faisait prévaloir de beaucoup sur tous les péchés des créatures. Mais s'il n'était point nécessaire qu'il mourût d'une manière si horrible et si cruelle, pourquoi s'est-il assujetti à tant de tourments et d'ignominies? Pourquoi nous pouvant racheter et libérer à moins de frais, a-t-il voulu tant employer de peines et verser tout son sang royal par tant de plaies énormes? Ce point est très-digne d'être pesé par les âmes qui désirent reconnaître les secrets et la conduite admirable de Jésus-Christ dans sa vie et dans sa mort. Il a eu trois desseins principaux en cet excès de souffrances. Le premier est de nous donner un exemple parfait et accompli de souffrir avec patience; car elle est tellement nécessaire au monde et si difficile à avoir et à retenir, que pour ce sujet le Fils de Dieu s'en est voulu rendre lui-même le très-parfait exemplaire, afin d'animer et de régler

par lui-même chacun en cette vertu. Aussi requiert-il des hommes qu'en certains cas ils souffrent pour lui toutes les cruautés et les barbaries que les tyrans leur voudront faire souffrir ; et comme il ne demande point d'eux plus que ce qu'il a fait pour eux, il a le premier pour leur amour passé par toutes les peines que les hommes les plus perfides de la terre ont voulu lui faire souffrir, *étant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix* (Phil. 2). Le second dessein qu'il eut en cette rédemption surabondante fut de gagner le cœur des hommes, de les toucher vivement, et de les attendrir suavement par la multitude de ses douleurs, comme s'il disait aux hommes : Regardez, ô mortels, ce que je souffre en vous rachetant. O hommes, ne vous rendrez-vous pas à moi? Voilà que pour vous je m'en vais être trahi, lié et présenté à divers juges, pour y être diversement tourmenté. Ne ferez-vous rien pour moi dans la vue de tant d'afflictions? N'en serez-vous pas portés à me donner votre amour? O hommes, si vous êtes si traîtres et si endurcis que ces premières angoisses ne vous excitent pas, voilà donc que je m'en vais entrer en d'autres beaucoup plus grandes. Voilà que je m'en vais être attaché à la colonne pour y être déchiré de coups et y être tout en sang. O hommes, ne vous rendrez-vous pas à la vue de ces tourments si cuisants? Voilà donc que je m'en vais être couronné d'épines, qui me déchireront la tête de toutes parts, et après je me chargerai de la croix pour y mourir; c'est pour briser vos cœurs de pierre, qui ne seraient pas émus de quelque léger supplice. Si bien qu'à cause de la dureté de nos cœurs, il va de douleur en douleur, d'ignominie en ignominie, et de tourments en tourments, afin que par cette conduite admirable il les gagne suavement, suivant ce qu'il se promettait, disant : *Si je suis élevé de la terre, j'attirerai tout à moi* (Jean, 12). Le troisième dessein qu'il eut fut de porter les hommes à faire quelque chose de plus que ce qui est précisément requis et nécessaire à leur salut ; car pour ce sujet il ne se contenta pas de faire pour le salut des hommes ce qui était précisément requis et nécessaire, et ce que la justice de Dieu pouvait demander en rigueur; mais il enchérit là-dessus, ajouta plusieurs choses, et mena une vie des plus mortifiées et des plus laborieuses du monde, et il souffrit une mort des plus cruelles et des plus calamiteuses qui soient, afin que l'homme

qui voudrait le reconnaître n'épargnât rien pour son amour, ne se contentant pas de ce qui serait commandé, mais faisant plusieurs autres choses en sus.

Tirez des affections convenables de ces trois desseins. Du premier, confondez-vous vous-même de vous voir si impatient aux moindres contradictions qui vous surviennent. Et ne dites pas comme font quelques fous, quand on leur représente la Passion et la patience de Jésus-Christ, qu'il était Dieu, et que vous ne l'êtes pas. Car c'est ce qui doit vous confondre davantage de ce qu'étant Dieu, et digne de tout honneur et respect, il souffre néanmoins avec tant de tranquillité ; et vous, qui êtes une misérable créature digne de tous les opprobres et de tous les tourments du monde, cependant vous perdez toute contenance, si quelque affliction vous accueille selon vos démérites. Tirez du second dessein de fortes et puissantes résolutions d'aimer Jésus-Christ et de lui donner sincèrement votre amour, puisqu'à ce sujet il entre en des angoisses si extrêmes. Ne craignez pas d'accuser votre cœur d'insensibilité et d'une très-noire ingratitude envers cet amant céleste, si zélé et si passionné pour votre amour. Ah! divin Jésus, votre seul regard me devrait enivrer de votre amour, combien davantage votre Passion si affreuse? Du troisième dessein, excitez-vous à ne point garder une mesure si juste et si étroite envers Dieu. Ah! excès de l'amour de Jésus-Christ à notre égard, quel cœur avons-nous de prendre garde de si près à ce que nous sommes ou ne sommes pas obligés de faire, quand il s'agit de souffrir pour lui? Notre divin maître ne s'est pas contenté de ce qui était absolument nécessaire pour notre délivrance, il y a ajouté non le centuple, c'est trop peu, mais le million de milliers, et quasi l'infini. Qui ne s'embraserait d'amour en méditant cette circonstance! O Dieu, que vous nous avez aimés!

III. Considérez plus particulièrement le grand amour de Jésus-Christ, en acceptant et en souffrant la mort pour notre sujet. Ce point peut se considérer par l'exemple que rapporte saint Jean Damascène, ou l'auteur de l'histoire de Barlaam et de Josaphat. Cet exemple, que d'autres rappportent encore, non sans quelque diversité, est d'un certain homme qui avait quatre amis, trois desquels il avait aimés plus que lui-même, jusqu'à quitter ses propres affaires et ses intérêts pour eux, et pour le

quatrième, il ne l'avait pas tant estimé et il avait fait peu de choses pour lui. Or, cet homme étant redevable au roi d'une somme immense, et étant appréhendé par la justice, et condamné à la mort faute d'acquitter ses dettes, demanda quelque terme de temps pour pouvoir prier ses amis de vouloir satisfaire pour lui, et ainsi l'arracher à la mort. Ce terme lui étant accordé, il s'adresse au premier ami, lui représente son extrême nécessité, et le supplie humblement de lui donner assistance. Cet ami lui répond qu'il ne ferait autre chose pour lui que de lui donner un drap pour l'ensevelir après qu'il aurait été pendu, Ainsi traité peu courtoisement par ce premier ami, il s'adresse au second et lui fait la même supplication, lequel lui répond que tout ce qu'il ferait pour lui ce serait de l'assister quand on le mènerait au supplice, afin qu'il fût conduit plus honorablement. Il s'adresse après au troisième, auquel il avait rendu de grands services, lequel lui dit brusquement que pour tout le service qu'il avait reçu de lui, il était prêt à le conduire lui-même au supplice et à lui servir de bourreau pour l'exécuter. Cet homme, bien étonné de voir tant d'infidélité en ses amis, doutait s'il aurait recours au quatrième, pour lequel il avait moins fait de choses. C'est pourquoi il lui semblait qu'il n'en devait pas attendre plus de courtoisie que des autres; toutefois, comme dans une extrême nécessité il ne faut rien négliger, il s'adresse à ce quatrième ami, et étant tout désolé, implore humblement son secours. Et ce quatrième ami, touché vivement de compassion, le reçoit à bras ouverts et le console, lui disant: Mon ami, quoiqu'au passé tu aies fait peu de choses pour moi, toutefois, puisque tu as recours à ma miséricorde, et que tu te proposes à l'avenir de m'aimer et de faire état de moi, je veux te sauver et te mettre hors de peine, et pour ce sujet je veux être vendu et endurer la mort pour toi. Le premier de ces amis nous représente le monde et toutes ses richesses; nous sommes condamnés à la mort pour les dettes de nos péchés, il ne nous donne qu'un linceul pour y être ensevelis. Le second ami nous représente les parents et les amis du monde, lesquels ne font autre chose pour nous que d'assister à nos funérailles. Le troisième ami est le diable, qui est disposé à servir de bourreau pour tourmenter éternellement toutes les âmes qui ont le plus suivi ses mauvaises sujétions, et qui se sont rendues plus do-

ciles à toutes ses malices. Mais le quatrième ami est le noble Fils de Dieu Jésus-Christ. Bien que nous lui ayons rendu peu ou point de services, lorsque nous étions délaissés de tout le monde, il s'est offert à être crucifié pour nous, afin d'acquitter les dettes de nos offenses, et nous sauver de la mort éternelle. Son cœur s'est tout fondu d'amour et de tendresse à la vue de notre misère, et il nous a consolés en disant : Moi-même je fais ma dette propre de vos péchés, et j'en souffrirai toutes les peines sur mon corps pour vous en décharger.

Ah! Jésus, vous êtes tout seul bon et loyal ami. Hélas! que nous serions heureux, si jamais nous n'eussions fait estime d'autre ami que de vous, et d'autre amitié que de la vôtre! Ah! il n'y a point de secours et d'assurance dans les richesses et les amitiés du siècle, tout y est infidèle et incapable de nous délivrer. Donc, ô âme chrétienne! s'écrie saint Anselme, ô âme délivrée d'un grand malheur! âme retirée d'une pesante servitude par le sang de Jésus-Christ! réveille ton esprit, pense à ta rédemption. Certainement, mon Seigneur, parce que vous m'avez formé, je me dois tout à votre amour; parce que vous m'avez racheté, je me dois tout à vous; et parce que vous me promettez tant, je me dois encore tout entier; je dois plus que moi-même, puisque vous êtes plus grand que moi, vous qui vous êtes livré pour moi, et qui vous promettez à moi. Faites, Seigneur, je vous prie, que je goûte par amour ce que je goûte par connaissance; que je sente par affection ce que je sens par intelligence. Je dois plus que je ne suis, et toutefois je n'ai rien de plus que ce que je suis; et encore ce que j'ai, je ne le puis donner de moi-même, sans l'aide de votre grâce. Tirez-moi, Seigneur, par votre amour; faites que moi, qui suis tout à vous par le droit de ma création, je sois tout à vous par dilection, et qu'ainsi je chante le cantique d'une âme aimante.

QUARANTE-DEUXIÈME MÉDITATION.

JÉSUS-CHRIST A SOUFFERT LA MORT POUR TOUT LE MONDE.

I. Considérez que Jésus-Christ a souffert et a offert à Dieu sa mort pour tout le monde, tant pour les bons que pour les mauvais, c'est-à-dire, tant pour les prédestinés que pour les réprouvés. Cette considération n'est pas agréable à tous les esprits, et la vérité en a été souvent débattue et contestée en plusieurs disputes, dans lesquelles on a opposé Ecriture contre Ecriture, Conciles contre Conciles, évêques contre évêques, docteurs contre docteurs, et raisons contre raisons. Aussi de l'éclaircissement de cette vérité dépend la solution de la grande difficulté de la grâce suffisante, savoir si elle est donnée à tous, et si par son assistance il est en la liberté de chacun de faire son salut. Or, entre diverses preuves, nous pouvons considérer ce que disent trois Apôtres, saint Pierre, saint Paul et saint Jean. Car le premier parlant de certains hérétiques réprouvés, lesquels saint Thomas compare à des larrons qui n'aiment jamais celui qui les a rachetés du gibet, dit : *Ils nient ce Seigneur qui les a rachetés* (II. Pierre, 2). Quant à saint Paul, il dit : *Et ainsi, à cause de la conscience, périra ton frère, pour lequel Jésus-Christ est mort* (I. Cor. 8) ; car ce mot *périra* signifie sera damné. D'où il s'ensuit que quelqu'un peut être damné pour lequel Jésus-Christ est mort, et ainsi qu'il est mort pour les réprouvés. Ce que confirme le bien-aimé disciple, qui dit de Jésus-Christ : *Il est la propitiation pour nos péchés, non-seulement pour les nôtres mais aussi pour les péchés de tout le monde* (I. Jean, 2). Car saint Jean, parlant souvent du monde, entend le monde pervers et le mauvais monde rempli d'injustice. Le saint Concile de Trente décide la même vérité par ces paroles remarquables, qui devraient aujourd'hui arrêter toutes les contestations des enfants de l'Eglise : Encore qu'il soit mort pour tous, toutefois tous ne

reçoivent pas le bénéfice de sa mort, mais ceux-là seulement auxquels le mérite de sa Passion est appliqué (1). Car c'est comme si quelqu'un disait qu'un médecin aurait visité tous les malades de la ville, encore que tous n'eussent pas été guéris, il signifierait sans doute que le médecin aurait visité ceux qui ne seraient pas guéris. C'est pourquoi, après la détermination d'un si célèbre Concile, c'est s'opposer au Saint-Esprit que de combattre cette vérité. Si bien qu'il est aussi mort pour ceux auxquels sa Passion n'est pas entièrement appliquée, et qui sont des réprouvés, comme il est mort pour les prédestinés, pour leur acquérir des grâces excitantes et sanctifiantes et même le fruit de la gloire éternelle. En effet, il a offert le prix de son sang pour tous les hommes, mais avec un succès inégal pour les uns et les autres, et tous les hommes participent plus ou moins aux fruits de sa Passion. C'est pourquoi il est le Sauveur de tous selon quelque degré de rédemption, même de ceux qu'il jugera et condamnera, selon qu'en parle saint Augustin, disant que celui-là jugera tout le monde, qui a donné la rançon pour tout le monde, et encore que les Juifs ont crucifié leur Sauveur et en ont fait leur juge. En effet, si nous jetons les yeux sur les chrétiens qui ont reçu la grâce du Baptême, et qui sont rachetés du péché originel, il y en a de deux sortes : les uns qui persévéreront et seront bienheureux, les autres qui par leur faute perdront la grâce et mourront en état de perdition, et sont réprouvés de Dieu. Cependant Jésus-Christ est mort pour tous ceux qui reçoivent la grâce du Baptême : *Vous tous qui êtes baptisés*, dit saint Paul, *vous êtes baptisés en sa mort* (Gal. 3). Donc, puisqu'il y en a plusieurs de réprouvés, Jésus-Christ est aussi mort pour les réprouvés, pour leur acquérir une grâce sanctifiante en laquelle ils ne devaient pas persévérer par leur faute. Or, s'il est mort pour obtenir par son mérite, à des réprouvés, une grâce sanctifiante en laquelle ils ne devaient pas persister, quelle difficulté plus grande y a-t-il d'accorder qu'il soit aussi mort pour acquérir à d'autres réprouvés des grâces excitantes et des moyens de salut, lesquels ils devaient rejeter par leur propre liberté ? C'est en quoi paraît sa magnificence et sa rédemption copieuse et surabondante de vouloir mourir pour des âmes qui

(1) Sess. 6, c. 3.

devaient résister sans fin aux attraits de sa grâce, et fouler aux pieds son sang très-précieux : et il fait gloire d'être venu pour les plus grands pécheurs et les malades les plus désespérés, qui se guériraient s'ils voulaient suivre ses ordonnances et ses conseils ; car, dit le même saint Augustin (1), le médecin, autant qu'il était en lui, est venu guérir le malade ; si bien que pour ce sujet il prend à injure et se trouve offensé qu'on vienne à borner sa charité et sa magnificence aux seuls prédestinés, à l'exemple de ceux qui limitaient la providence de Dieu, disant dans le livre de Job : *Il se promène dans les cieux et ne nous considère pas sur la terre* (Job, 22). Eh quoi ! il n'y a pas d'homme saint sur la terre qui ne désire par Charité le salut de tous les hommes, et Jésus-Christ, le Saints des Saints, n'aurait pas eu une Charité si étendue ? Quelle apparence de priver ainsi Jésus-Christ de sa Charité et de déchirer, en certaine façon, sa très-précieuse robe ? et puis encore soutenir qu'ayant fait tous les frais et toutes les dépenses nécessaires pour retirer les hommes de la perdition, ayant à cet effet répandu tout son sang royal, l'affection seule lui ait manqué !... Enfin, soutenir qu'après cet abandonnement il donne aux hommes des lois pardessus leurs forces sans les aider, et sous peine de l'enfer, comme si un maître commandait à son serviteur malade de marcher sous peine du feu, quelle estime est-ce faire de sa bonté ? C'est pourquoi découvrant son cœur à une Sainte très-célèbre, et de laquelle les révélations sont reconnues par autorité publique, il lui dit sur ce sujet : Je suis très-affligé et très-fâché contre ceux qui disent que ma loi et mes commandements sont très-difficiles, que ma Passion ne leur sert de rien, et qui pour cela n'en font point d'estime. Il lui jure par sa vie qu'il se justifiera devant les anges et les Saints, et qu'ils éprouveront que, s'ils sont mauvais, c'est leur propre faute et non la sienne, parce que s'il était possible, il endurerait librement autant pour chacun qu'il a enduré pour tous sur la croix. Mais l'homme, dit-il, a toujours sa volonté contraire à la mienne. Enfin, le second Concile de Mayence a condamné autrefois un certain moine de Soissons, qui maintenait cette erreur avec d'autres, et sa condamnation fut confirmée dans le Concile de Crécy et autres, te-

(1) Tract. 12, in Joan.

nus en France pour le même sujet contre ceux qui soutenaient ce même article, au préjudice de Jésus-Christ et de son amour. Car ôter aux hommes l'assurance que Jésus-Christ soit mort pour eux, c'est leur ôter le plus puissant motif qu'ils aient pour se porter à l'aimer et à se convertir à lui. C'est pourquoi nous qui désirons enflammer tous les cœurs des hommes, s'il nous était possible, à aimer Jésus-Christ, nous combattons cette opinion, afin que nous ne manquions pas de cette raison pour porter toutes les âmes à se convertir à Dieu, leur alléguant avec assurance qu'il a eu de l'amour pour elles, en s'abandonnant pour leur bien aux tourments de la croix, et qu'elles ne doivent pas être ingrates à son amour. Enfin, de nos jours, le pape Innocent X a censuré fortement la proposition contraire, la déclarant et la condamnant comme impie, blasphématoire, contumélieuse, dérogeant à la piété divine, et hérétique.

Louons donc et magnifions la Charité immense et la providence surnaturelle de Jésus-Christ, mourant universellement pour tous les enfants d'Adam; c'est le soleil d'amour qui répand de tous côtés ses rayons, *et il n'y a personne qui puisse se soustraire à son ardeur* (Ps. 18). O mon Sauveur! faites que cette vérité soit reconnue de tout le monde en ce temps où elle est contredite. O Roi du monde! béni à jamais soit votre cœur plein d'amour! Oh! je vous rends grâces pour toutes les âmes misérables qui ne vous en remercieront jamais! Oh! faites que moi-même je fasse aussi quelque bien à mes ennemis les plus acharnés.

II. Considérez d'où vient que, Jésus-Christ ayant enduré la mort pour tout le monde, il y a tant de personnes qui sont dans l'état du péché, et auxquelles sa mort n'apporte point de délivrance. Saint Thomas avait ordinairement dans la bouche trois graves sentences. La première, qu'un religieux sans oraison était comme un soldat désarmé et sans épée, qui ne peut pas faire grand exploit. La seconde, qu'il ne pouvait concevoir comment un homme pouvait rire étant en péché mortel. Et la troisième, que la sainte Passion de Jésus-Christ ressemblait aux rayons du soleil, lequel, bien qu'il fût créé pour l'utilité de tout le monde, ne profitait pas pourtant à tout le monde, parce que quelques-uns, aimant l'obscurité, ferment les portes et les fenêtres à l'entrée des rayons. Il en est de même de la Passion et

de la mort de Jésus-Christ : elle a été offerte pour le bien universel de tous les hommes; mais plusieurs, aimant les ténèbres du péché, se tiennent fermés à ses bénignes influences, résistant aux lumières de la Foi et aux attraits de son amour. Nous pouvons aussi considérer que, comme le péché de notre premier père Adam ne nuit pas à tout le monde, mais seulement à ceux qui naissent de lui et prennent la chair de lui, tellement que ceux qui n'en naîtront jamais n'en ressentiront pas les mauvais effets; ainsi la Passion de Jésus-Christ, et toutes ses grandes satisfactions, n'opèrent le salut et la rémission des péchés qu'en ceux qui naissent de lui, et reçoivent son esprit par la génération spirituelle du Baptême, et par la conversion de leur cœur à son amour, faute de quoi plusieurs infidèles demeureront éternellement frustrés des plus favorables effets de sa rédemption très-abondante. Pour pénétrer plus profondément cette vérité, il faut se représenter trois fruits principaux de l'arbre de la croix, disant ce mot du sacré Cantique : *J'ai dit : Je monterai sur le palmier, et je prendrai ses fruits* (Cant. 7), lesquels sont les trois biens les plus signalés que sa sainte Passion a causés au monde. Le premier est le secours des grâces suffisantes et des moyens de sortir du péché. Le second est la grâce sanctifiante, laquelle efface le péché. Le troisième est la gloire éternelle de l'âme et du corps, qui est la fin, l'accomplissement et la consommation des autres biens. Par le premier bien, l'âme sort de l'impuissance de faire son salut; par le second, elle sort de l'état du péché, et par le troisième, elle sort finalement de toute peine et de toute misère. De ces trois biens, le second dépend du premier et du bon usage qu'en font les âmes; car celles qui usent bien des grâces suffisantes arrivent à la justification; et le troisième bien dépend du second et de la persévérance qu'on y a jusqu'à la mort; car celles qui se seront conservé la grâce sanctifiante jusqu'à la fin, passeront à la gloire éternelle. Ainsi ces trois biens sont attachés et subordonnés les uns aux autres. De plus, le troisième de ces biens se donne à peu. *Car peu sont choisis* (Matth. 22). Le second se donne à plusieurs, selon que Jésus-Christ dit de son sang précieux, *qui sera répandu pour plusieurs pour la rémission des péchés* (Matth. 26). Mais le premier, qui est le secours de la grâce suffisante, laquelle est comme une semence de la grâce sancti-

fiante et de la gloire céleste, se donne à tous, quoique inégalement à l'un plus qu'à l'autre, sans qu'il nous soit loisible de pénétrer le secret admirable et étonnant de la volonté divine en cette inégalité. *Il est propitiation pour nos péchés, non pour les nôtres seulement, mais aussi pour les péchés de tout le monde* (1. Jean, 2). Tous les hommes raisonnables reçoivent effectivement, en vertu de la Passion de Jésus-Christ, quelque secours surnaturel de grâce excitante pour bien faire, comme serait au moins de prier Dieu et de recourir à lui par l'oraison; ensuite de quoi, s'ils en usaient bien, ils recevraient d'autres secours plus forts et plus grands pour avancer par degré l'affaire de leur salut. Or, il arrive que plusieurs résistent entièrement à ces grâces; d'autres en font quelque bon usage, mais imparfait, et qui n'est point capable de les amener à la grâce sanctifiante; tels sont plusieurs infidèles et plusieurs mauvais chrétiens qui, par la force des grâces suffisantes, s'abstiennent de plusieurs énormes péchés, et font quelque bien, quoique imparfait, mais ne font pourtant pas ce qu'il faut et ce qu'ils pourraient pour être justifiés. C'est pourquoi les uns et les autres ne participent qu'au premier fruit de la croix, et non pas au second, avec cette différence néanmoins que la grâce suffisante servira, à ceux qui la rejettent entièrement, de sujet et d'occasion d'une plus grande damnation, selon qu'il est dit de Jésus-Christ, qu'il est *établi pour la ruine de plusieurs;* et à d'autres cette même grâce servira à rendre leur damnation plus tolérable, étant très-véritable que quiconque aura moins péché sera moins damné. C'est pourquoi quelques-uns ne considèrent pas assez l'utilité de la grâce suffisante en ceux-même qui n'en usent pas comme il appartient, puisque par elle Jésus-Christ en délivre plusieurs des plus sévères peines de l'enfer. Ce qui fait que plusieurs damnés ont des obligations ineffables à la Passion et à la mort de Jésus-Christ, comme des criminels condamnés à être roués ou brûlés tout vifs en auraient à celui qui, ne les délivrant pas entièrement, ferait que leur peine fût modérée, en passant par une plus douce mort. Si bien qu'ils pourraient dire éternellement : *Grâce à la miséricorde du Seigneur, nous ne sommes pas livrés à toute la rigueur* des peines éternelles. Car sans la grâce, quelle malice fait un homme que ne pût faire un autre homme, si celui-là ne l'empêchait qui pour nous s'est fait homme? Du

moins la grâce suffisante les a empêchés de commettre une infinité de crimes horribles qui se commettent par d'autres. C'est pourquoi c'est un grand excès d'inconsidération de haïr ou de mépriser cette grâce suffisante que saint Paul recommande tant de fois et si expressément; c'est une ingratitude envers Dieu et l'effet de l'erreur de lui donner le nom de grâce empêchante ou de dire qu'elle est telle que le diable la donnerait volontiers, s'il pouvait : parole que les âmes pieuses ne peuvent entendre sans frémir. Or, plaise à Dieu d'éclairer les hommes sur ce sujet. Au reste, il y en a d'autres qui font un bon et parfait usage de cette grâce suffisante, allant librement comme elle les pousse et les conduit; et ceux-là arrivent au second fruit de la Passion, qui est la grâce sanctifiante qui les délivre effectivement du péché. Mais quelques-uns n'y persévérant pas, la perdent sans la recouvrer, par leur propre faute. D'autres s'y maintiennent généreusement par une forte résolution et se trouvent en bon état au moment de la mort, et ceux-là emportent le troisième fruit de la Passion, qui est la gloire éternelle. Ils sont pleinement délivrés par Jésus-Christ, qui, comme parle saint Paul, *a été la cause du salut pour tous ceux qui lui obéissent* (Héb. 5). Ainsi plusieurs ne sont délivrés que de la seule impuissance de faire leur salut, d'autres ne sont délivrés que de la quantité, non de la totalité de la damnation ; d'autres ne sont délivrés du péché que pour un temps, et d'autres sont délivrés entièrement et en tout, tant de l'impuissance de se sauver que de la damnation totale. Ils sont délivrés de tout péché et de toutes les misères qui le suivent pour prendre part au grand et souverain bienfait de la Passion dans la gloire accomplie, parce qu'ils ont fait un bon et saint usage des grâces de Dieu et des premiers fruits de la Passion, et ainsi ils se sont avancés de grâce en grâce, et de la grâce à la gloire, participant par degrés aux fruits de la Passion de Jésus-Christ. Si bien qu'encore que Jésus-Christ soit mort pour tout le monde, selon saint Paul et le Concile, et qu'il communique à tous le premier fruit de sa Passion, toutefois tous ne reçoivent pas le bienfait de sa mort, qui est la justification, de laquelle entend parler le Concile ; mais ceux-là seulement auxquels le mérite de sa Passion est communiqué par la renaissance spirituelle du Baptême. Et encore se peut-il dire que tous ceux-là ne participent pas au bienfait de

sa Passion, si on entend le dernier bienfait de la glorification, mais ceux-là seulement qui persistent dans la grâce du Baptême, ou qui, l'ayant perdue, la recouvrent par la pénitence, et y persévèrent jusqu'à la mort. En cela Dieu se comporte à son ordinaire, joignant la miséricorde à la justice : *Toutes les voies du Seigneur sont miséricorde et vérité* (Ps. 24). Il y a miséricorde en ce qu'il a souffert la mort pour le péché de tous les hommes, et il y a justice en ce qu'il requiert d'eux leur libre coopération, et qu'ils se soumettent à ses lois pour participer aux fruits de sa Passion. N'est-ce pas une chose très-raisonnable ? Se peut-il rien trouver de mieux réglé, sinon que l'homme pécheur joigne son consentement aux mouvements de la grâce, qu'il compatisse à son Sauveur pour être glorifié avec lui, et qu'il agrée par la Foi et la Charité tout ce qu'il a fait pour lui, pour s'appliquer ainsi ses mérites et ses satisfactions ?

Ah ! Seigneur , votre conduite est très-équitable *: Seigneur , je chanterai votre miséricorde et votre justice* (Ps. 106). Que pas un donc, ô Jésus ! Sauveur de tous, ne se plaigne de vous, s'il demeure dans ses péchés. Vous nous appelez tous au salut, et vous étendez vos bras sur la croix pour nous y recevoir. Mais le cœur humain demeure ferme et obstiné en son extrême malice. Vous avez payé le prix de notre rachat ; mais nous nous plaisons à demeurer esclaves de nos passions et de nos concupiscences, comme des lâches qui veulent vivre en une servitude honteuse. Malheur à toi, obstination du cœur humain, qui ne veux pas te soumettre aux volontés de ton libérateur, pour être participant des richesses et du trésor de sa rédemption abondante. Hélas ! que tu regretteras trop tard, et par des gémissements inconsolables, ta dureté maudite, ta rebellion et ta lâcheté infâme.

III. Considérez les regrets qu'auront les infidèles et les mauvais chrétiens, et toutes les âmes qui, par leur malice, se privent elles-mêmes des meilleurs fruits de la précieuse mort de Jésus-Christ, résistant aux grâces intérieures de ses inspirations. Car il les a fournies suffisamment à tout homme usant de raison, et il n'a tenu qu'à eux d'avancer l'affaire de leur salut. Tous les actes de vertus nécessaires à la gloire du Paradis, et cette gloire même, étaient attachés à ces inspirations ; la première desquelles était la semence de la bonne et sainte vie, s'ils eussent voulu en

faire bon usage ; car par là elle en eût attiré d'autres plus excellentes, desquelles faisant encore bon usage, ils en eussent enfin acquis le dernier fruit dans l'acquisition du Paradis. Or, le Sage représente leurs doléances et les tressaillements de leurs cœurs, lorsqu'au jour du jugement ils regarderont la gloire et la félicité des serviteurs de Jésus-Christ, et de ceux qui, par leur fidélité, ont participé pleinement aux mérites de sa mort. *A cette vue, ils seront troublés d'une horrible crainte, et ils s'étonneront de ce salut inespéré et soudain, gémissant dans l'angoisse de leur esprit.* Ils diront en voyant les bons chrétiens qu'ils avaient méprisés pendant cette vie : *Nous, insensés, nous estimions leur vie une folie, et leur fin sans honneur.* Nous tenions les actes de leur dévotion pour des faiblesses d'esprit, et nous pensions qu'à l'heure de leur mort ils n'auraient rien des grandeurs du Ciel qu'ils espéraient. Mais ce n'était pas en vain qu'ils étaient si fidèles et si dévots à leur Rédempteur. *Et les voilà comptés entre les enfants de Dieu, et leur partage est avec les Saints. Nous avons donc erré hors la voie de vérité* et du saint Evangile, *et la lumière de la justice n'a point lui en nous.* Nous avons vécu contre les sentiments de la raison, *et le soleil de l'intelligence ne s'est pas levé sur nous.* Nous avons fermé les yeux aux rayons éclatants du soleil, et nous n'avons pas été réchauffés de sa chaleur vivifiante, de laquelle nous nous sommes si éloignés ; nous avons passé notre vie sans faire paraître aucune œuvre de justice, et comme si nous eussions été privés d'esprit et d'intelligence. Hélas ! le soleil de la claire et bienheureuse vision de l'essence infinie ne paraît point sur nous ! Jamais, jamais, hélas ! jamais nous ne verrons sa beauté non pareille. Toujours, toujours nous serons dans les ténèbres ! Hélas ! épris d'affections perfides, *nous nous sommes lassés dans la voie de l'iniquité et de la perdition ; nous avons marché par des voies difficiles, et nous avons ignoré la voie du Seigneur. A quoi nous a servi notre orgueil ? Ou que nous a apporté la vanité des richesses ? Toutes ces choses sont passées comme l'ombre et comme le messager qui court à la hâte.* Comme s'ils voulaient dire : Il n'y a que travaux, aveuglement, inutilité et instabilité dans l'affection des créatures. Elles nous ont travaillé et aveuglé l'entendement ; elles ne nous ont profité de rien, et encore nous ont-elles délaissés par leur inconstance naturelle. N'eût-il pas été plus aisé de suivre les voies de l'Evangile et

les lois de Jésus-Christ? Hélas! qu'il nous eût été bien plus profitable d'adhérer à ses désirs et de lui donner notre amour! Nous eussions acquis un ami immortel, et avec son amitié un bien qui ne se perd jamais. Ah! malheureux et infortunés, nous avons rejeté ses enseignements, et fait la sourde oreille à ses inspirations et aux remontrances de ses pasteurs. Ah! tout est perdu. Saint Jean-Chrysostôme confirme la vérité de cette considération, lorsque traitant ce sujet, il dit : Ce sera une misère extrême et plus grave que la géhenne même des enfers, qu'il se trouve quelqu'un qui ne tire aucun fruit d'un si grand soin et d'une telle providence ; car c'est l'effet d'une grande Charité qu'il ait souffert la mort pour tout le monde, si grand, si étendu et tellement disposé.

Méditez profondément des paroles si étonnantes, et redoutez de tomber en des regrets inutiles, si vous n'usez pas mieux des satisfactions et des trésors de la sacrée Passion de l'Homme-Dieu. Regrettez d'avoir si souvent résisté aux saintes émotions qui vous poussaient intérieurement de la part de Dieu, qui vous les envoyait en plusieurs sortes d'occasions pour vous porter à la pénitence et vous élever à la vertu. Ce sont des bienfaits secrets de Dieu, dont vous ne connaissez pas assez le prix et la valeur. O bonté infinie! que n'ai-je fait pour votre gloire toutes les choses que vous désiriez de moi et des autres par mon moyen, quand vous me touchiez de tant d'inspirations, sans même que j'y fisse réflexion? Oh! s'il était en mon pouvoir que jamais aucune de vos inspirations ne fût rendue inutile et frustrée de son effet, par la malice et la dureté des hommes! Oh! que je voudrais, et je le veux, et autant de fois que je respire, que nous eussions ôté tous les empêchements qui nous font émousser la pointe, et perdre la vigueur de vos secrètes inspirations.

QUARANTE-TROISIÈME MÉDITATION.

QUELLES ÉTAIENT LES PENSÉES, LES PAROLES ET LES ŒUVRES DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

I. Considérez quelles furent les merveilleuses pensées et les intentions de notre Seigneur Jésus-Christ sur la croix. Car s'il a toujours opéré ses mystères avec des intentions très-hautes et très-sublimes, il y a bien sujet d'estimer que le mystère de sa Passion sur la croix n'en aura pas été dépourvu. Sa principale pensée et son intention fut de témoigner à son Père éternel, Dieu tout-puissant, qu'il l'aimait, et qu'il désirait sa gloire et l'accomplissement de ses saintes volontés, par-dessus tout ce qui était au monde : *Afin que le monde sache que j'aime le Père, et que j'agis comme le Père m'a commandé, levez-vous, allons à la croix* (Jean, 14). Car Dieu lui ayant commis l'affaire du salut des hommes perdus par le péché d'Adam, il souhaita d'une ardeur inexplicable donner à Dieu toute la satisfaction possible, et cela d'autant plus qu'il reconnaissait les obligations infinies qu'il lui avait, pour avoir tant exalté son humanité et qu'il voyait tous les anges à ses pieds pour l'honorer. Poussé par cet aiguillon, et considérant que, s'il se rendait lui-même victime et se sacrifiait à Dieu, le sacrifice serait d'un mérite infini, à raison de l'infinité de sa Personne, et qu'un tel sacrifice infini contrebalancerait la malice infinie du péché, en rendant à Dieu un honneur infini, et qu'ainsi ce serait pour lui une satisfaction équivalente à l'offense, qui réparerait suffisamment l'honneur de Dieu violé par le péché, il entra en cette forte pensée de s'immoler soi-même pour remettre Dieu en honneur, et accomplir ce qu'il savait lui devoir être agréable, faisant satisfaction pour le péché, et compensant par l'infinie valeur de son sacrifice sa malice infinie. C'est pourquoi sur la croix il eut l'intention actuelle d'être offert à Dieu en sacrifice san-

glant, pour le péché d'Adam et de tous les hommes, afin que Dieu, apaisé par la valeur de ce sacrifice, quittant toute aversion contre les hommes, rentrât dans le dessein de les sauver tous, et leur donnât des moyens suffisants pour cet effet. En effet, entre tous les moyens imaginables de réparer l'honneur de Dieu et le salut des hommes tout ensemble, il n'en paraît pas de plus noble et de plus excellent que celui qu'il prit de se sacrifier sur l'autel de la croix; car ce moyen fut très-puissant pour apaiser Dieu, très-convenable pour guérir la maladie de l'homme, et très-efficace pour attirer les hommes à l'amour de Dieu. Il fut très-puissant pour apaiser Dieu; car il ne se peut rien souffrir de plus pour l'honneur de Dieu que la mort, et la créature ne se peut donner plus absolument pour l'honneur de Dieu qu'en mourant pour lui. C'est pourquoi saint Paul dit de Jésus-Christ : *Il s'est livré lui-même à Dieu comme une oblation et une hostie d'agréable odeur* (Eph. 5). Ce moyen fut aussi très-convenable pour guérir la maladie de l'homme, qui était tombé au Paradis terrestre par superbe et par désobéissance; car il voulait par superbe être semblable à Dieu, et par désobéissance il enfreignit la loi de Dieu. C'est pourquoi Jésus-Christ sur la croix répara cet outrage, en s'abaissant et en accomplissant le commandement de Dieu : *Il s'est humilié lui-même*, dit l'Apôtre, *s'étant rendu obéissant jusqu'à la mort, et a la mort de la croix* (Phil. 2). Enfin ce moyen était le plus efficace pour gagner l'amour du genre humain, sans intéresser sa liberté. Car il ne se pouvait rien faire de plus pressant pour l'exciter à l'amour que de souffrir le tourment de la croix pour ses intérêts. A raison de quoi Jésus-Christ disait : *Si je suis élevé de la terre, j'attirerai tout à moi* (Jean, 12). Je gagnerai les affections du genre humain, pour lequel je souffrirai une telle peine. Et c'étaient là les pensées, les desseins et les intentions de Jésus-Christ mourant.

O très-nobles et très-généreuses pensées de Jésus-Christ mourant! Les hommes misérables ne pensent qu'à le massacrer cruellement, et son dessein est de se sacrifier pour eux et de les attirer suavement à son amour. O très-aimant! ô très-noble et très-aimable Rédempteur! quel cœur de fer ne sera amolli par la suavité de votre amour, par lequel vous avez si ardemment recherché la rédemption des âmes criminelles? O incendie et embrasement de Charité à l'égard des âmes qui ne méri-

taient que les flammes éternelles ! O Père très-saint ! que ce spectacle funeste attendrisse votre cœur, et pardonnez aux âmes criminelles, dans la vue de ce grand sacrifice. *Regardez la face de votre Christ* (Ps. 83), et considérez l'ardeur de son affection pour vous et pour tout le genre humain.

II. Considérez quelles furent les paroles de Jésus-Christ sur la croix, qui était comme la chaire de laquelle il prêchait aux hommes. L'on fait d'ordinaire plus de réflexion sur les paroles des mourants, parce que ce sont les dernières affections ; d'où vient que les testaments des hommes, qui ne sont point contraires aux lois, sont tenus pour inviolables et dignes de respect. Combien plus les dernières paroles de Jésus-Christ méritent-elles qu'on les écoute attentivement, et que les chrétiens les honorent singulièrement entre toutes les paroles qu'il prononça en sa vie ? Il dit alors sept paroles qui sont toutes pleines d'amour, et que quelques-uns appellent flammes de Charité, qui sortirent de la fournaise ardente de son cœur embrasé de l'amour de Dieu et des hommes. La première fut : *Père, pardonnez-leur ; car ils ne savent ce qu'ils font* (Luc, 23). Par elle, il se rendit intercesseur envers son Père pour les Gentils, pour les Juifs et pour tous les pécheurs du monde, qui étaient la cause de sa mort. Ce qui est un trait d'amour indicible envers des ennemis si cruels, qui méritaient plutôt de ressentir les effets d'une justice très-sévère, que de trouver miséricorde ; mais par la bonté ineffable de son cœur très-débonnaire, il s'emploie pour leur procurer le pardon, et les excuse sur leur ignorance. Ce premier mot d'amour fit effet sur l'un des voleurs qui étaient à ses côtés ; car l'un d'eux voyant une telle bonté en Jésus-Christ, se convertit à lui de tout son cœur. D'où vient que la seconde parole fut en faveur du bon larron crucifié pour ses crimes, et Jésus-Christ considérant la Foi qu'il avait en lui, l'Espérance qu'il avait de son royaume, la Charité par laquelle il le défendait des reproches de l'autre larron, et l'esprit de pénitence avec lequel il souffrait patiemment son supplice à la vue de ses péchés passés, qu'il reconnaissait dignes de châtiment, il lui dit : *Tu seras aujourd'hui avec moi dans le Paradis* (Luc, 23). Par là il entendait la vision de l'essence divine, qui est le vrai Paradis, qu'il lui promettait sans délai, et sans avoir égard que toute sa vie s'était passée dans les crimes, et qu'il ne se convertissait qu'à la fin, quand

il n'en pouvait plus. Trait d'amour très-grand de vouloir ainsi revêtir de sa gloire si promptement celui qui avait dépouillé les autres de leurs biens, et donner une vie très-heureuse à un meurtrier, qui avait ôté la vie aux autres. La troisième parole fut pour la Vierge, et saint Jean, son disciple bien-aimé; il consola l'un et l'autre en leurs angoisses indicibles, et par une compassion tout amoureuse, il ressentit leurs douleurs parmi les siennes; c'est pourquoi, pour les adoucir, il dit à sa mère bien-aimée : *Femme, voilà ton Fils;* il te protégera et te défendra, et il dit au disciple : *Voilà ta mère* (Jean, 19), demande lui ce que tu voudras avec la même confiance que l'enfant demande à sa mère. Ainsi, après avoir eu soin de ses ennemis et de ceux qui l'offensaient, il témoigna son amour à ceux qui l'aimaient. La quatrième parole s'adressa à son Père éternel, dont il admira l'amour de ce qu'il aimait tant le monde, qu'il donnait son Fils unique et le laissait mourir pour sa rédemption : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé* (Matth. 27), admirant de ce qu'il l'abandonnait au fort des tourments sans le délivrer. Car ce délaissement ne consistait pas dans la dissolution de l'union du Verbe avec l'humanité; mais dans la permission qu'il donnait aux Juifs d'exécuter sur lui toute sorte d'inhumanités; et comme il fallait qu'il y eût un amour indicible en Dieu, pour souffrir cette chose si étrange, Jésus-Christ admire cet amour, et il l'agrée. C'est pourquoi, incontinent après, il dit la cinquième parole : *J'ai soif* (Jean, 19), par laquelle il donnait occasion aux Juifs de lui causer un nouveau tourment, en l'abreuvant de fiel et de vinaigre, et tout ensemble il témoignait l'ardeur extrême qu'il avait du salut des âmes qu'il désirait par-dessus tout en mourant; ce qui est une très-sublime Charité. La sixième parole fut après le breuvage du fiel et du vinaigre, après lequel il dit : *Tout est consommé* (Jean, 19), témoignant ainsi qu'il agréait toutes les souffrances qu'il avait endurées sur la croix et en toute sa vie, par l'effet de sa Charité envers les hommes. Enfin il dit la septième parole, par laquelle il donna son âme à Dieu : *Père, je recommande mon esprit entre vos mains* (Luc, 23); c'est-à-dire, je vous livre mon esprit, je vous donne mon âme, qui est une donation tout amoureuse, par laquelle il invite tous les hommes de consacrer à Dieu seul leurs esprits.

Admirez ces paroles, et comprenez par elles l'amour de Jésus-

Christ. Quel cœur de pierre ne sera touché de Charité envers ses ennemis après votre exemple, ô Jésus! intercesseur très-débonnaire pour vos cruels adversaires? Jusqu'à quand, Seigneur très-pitoyable, conserverez-vous l'esprit de douceur et de mansuétude? Pourquoi vivraient des méchants, qui vous causent mille tourments? Ils sont indignes de la vie et du pardon, que vous importe qu'ils périssent sans miséricorde! Pourquoi entrez-vous ainsi en souci pour leur bien, et sollicitez-vous leur conversion? O fidèle amateur et gardien des hommes! c'est votre premier soin sur la croix de ramener les plus égarés! O infinie bonté! vous ne dédaignez pas même d'être associé à un brigand, pour vous l'associer en votre gloire, et vous lui faites une promesse admirable, laquelle vous lui garderez fidèlement, et pour un moment de bonne vie ou de bonne mort, vous l'assurez de l'éternité bienheureuse, et vous le canonisez comme un saint par l'arrêt de votre bouche sacrée. O Seigneur! quand mériterai-je de recevoir une pareille grâce? Quand entendrai-je une si douce parole? Mais si vos miséricordes sont si invincibles à l'égard de ceux qui vous ont haï, que ne doivent pas espérer ceux qui vous ont aimé de tout leur cœur, comme votre sainte Mère et votre disciple bien-aimé? O réciprocité admirable de Charité! Mère, voilà votre Fils que vous avez conçu du Saint-Esprit. Mais, ô Fils! voilà votre mère qui vous a tant aimé! O Mère! voilà votre Fils crucifié pour tout le monde. O Fils! voilà votre Mère transpercée d'un glaive de douleur. O Jésus très-aimable! comment votre Père céleste ne vous a-t-il pas retiré de vos tourments, vous qui êtes si suave et si miséricordieux? Mais il connaissait votre cœur et votre désir, il voyait que c'était votre plaisir de mourir dans les tourments, que c'était votre douceur de mourir de douleur pour les âmes. C'est pourquoi il entendit votre parole pleine d'amour pour consommer les cœurs : *J'ai soif.* Oh! si mon cœur était tout fondu, liquéfié et changé en un torrent pour vous en rassasier, et que je ne vous visse pas abreuver du fiel des dragons, et du venin des aspics! Mais qu'est-ce qu'un cœur tout seul? Ce n'est que comme une petite goutte pour étancher votre soif ardente. Oh! si tous les cœurs humains étaient fondus ensemble et changés en une douce ambroisie, pour tempérer un peu l'ardeur de votre soif! Mais, hélas! une infinité de cœurs vont

toujours se séparant de vous, et refusent de se donner à votre désir; c'est pourquoi vous mourez dans votre ardeur et dans votre abandon de la part des mortels. O ardeur sempiternelle! O zèle du salut des âmes, que je sois brûlé de vous! Cependant, ô amant non pareil! vous n'avez point de regret d'avoir tant souffert pour vous acquérir des âmes et leur procurer leur félicité immortelle. Mais vous dites avec complaisance : *C'est fait;* vous agréez en mourant tout ce que vous avez souffert de dur et de difficile; vous avez enduré suffisamment pour amollir les cœurs des tigres et des lions, et il ne tient plus à vous que les impies deviennent meilleurs. Vous avez apaisé le courroux de votre Père céleste; il est satisfait de votre sacrifice. Vous attendez qu'il vous tende les bras, et qu'il vous invite à sortir de vos peines; c'est pourquoi vous vous inclinez amoureusement, et lui donnez votre âme par amour. Allez donc, ô ma force et ma couronne! quittez les bras de la croix pour aller entre les bras de votre Père éternel. Vivez dans son sein; car vous êtes son Fils bien-aimé. Vivez-y toujours dans la gloire et la félicité, et que pour les tourments qui ont passé sur vous, vos joies soient interminables. O Jésus! conservez mon âme en ces pensées et en ces affections, que jamais elles ne me soient à charge.

III. Considérez quelles ont été les œuvres de Jésus-Christ sur la croix. *Là*, dit le Prophète, *est cachée sa force, il chassera la mort devant lui* (Habac. 3). Considère, dit saint Jean-Chrysostôme, comme le crucifié fait tout sans aucun trouble ni désordre, il recommanda sa mère à son disciple, il accomplit les prophéties, il donna une bonne espérance au larron. Les Evangiles nous représentent ses œuvres au ciel et sur la terre, faisant éclipser le soleil au temps de la pleine lune contre l'ordre de la nature, et fendre les rochers, ouvrir les monuments pour en faire sortir les morts. Jamais si grands miracles ne s'étaient vus au monde, ni si étranges prodiges. Mais ce qui se passe invisiblement dans la confusion de l'enfer et des démons, et dans la rédemption du monde perdu, qu'il répare et régénère par les gouttes de son sang, surpasse toute admiration. Le séraphique Docteur s'étendant au long sur un sujet si ample et si digne, dit entre autres choses, que Jésus-Christ accomplit sur la croix les dix commandements de Dieu, et laissa à tous les

hommes un exemplaire parfait à cet égard ; car pour le premier commandement : *Un seul Dieu tu adoreras*, il a, en tant qu'homme, rendu un culte de latrie à Dieu en l'adorant sur la croix, et en s'y offrant lui-même en sacrifice pour le péché. Pour le second commandement : *Dieu en vain ne jureras*, il a accompli les promesses et les serments que Dieu avait faits aux hommes de leur rédemption. Pour le troisième commandement, qui touche l'observance du sabbat, il le passa en repos et en silence tout entier au sépulcre. Pour le quatrième commandement : *Père et mère honoreras*, il a honoré son Père en s'humiliant devant lui jusqu'à la mort, en réparation de l'injure que les hommes lui avaient faite. Et il porta révérence à sa mère, ayant un soin tout particulier pour elle, la regardant affablement, et la recommandant soigneusement à son disciple saint Jean. Pour le cinquième : *Homicide point ne seras*, non-seulement il n'a pas tué et n'a pas tiré de vengeance de ses ennemis, mais plutôt il a ressuscité les morts et acquis à tous les hommes les principes et les semences de la vie spirituelle, et a mérité la vie éternelle à tous ceux qui lui obéissent. Quant au sixième commandement : *Tu ne seras point luxurieux*, il a contracté sur la croix les noces spirituelles avec l'Eglise, épousant spirituellement, comme un époux très-chaste, une épouse chaste, et imprimant en cette conjonction spirituelle la figure et l'image de toute honnêteté et de toute chasteté. Quant au septième : *Tu ne déroberas pas*, non-seulement il n'a rien pris d'autrui, mais il a fait restitution pour le larcin de la pomme ravie injustement au Paradis terrestre, et a contraint le brigand des enfers à restituer ce qu'il retenait injustement, rachetant les captifs des limbes, et faisant largesse de dons immenses aux hommes. Pour le huitième : *Faux témoignage ne diras*, tant s'en faut que sa bouche ait prononcé aucun mensonge, mais plutôt il est mort pour la défense de la vérité qu'il avait prêchée, la conservant et la soutenant très-librement devant les juges contre l'injustice des faux témoins. Enfin, en ce qui est du neuvième et du dixième commandement, qui défendent de convoiter les biens d'autrui, il s'est au contraire donné lui-même sur la croix pour tous ses frères, invitant tout le monde à son amour par la situation en laquelle il est attaché ; car il y incline la tête pour donner le baiser de

paix à chacun. Il y a les bras ouverts et étendus pour embrasser amoureusement tout le monde. Il y a les mains ouvertes et percées pour donner toutes sortes de biens. Ses pieds y sont cloués pour attendre les pécheurs et ne point s'en éloigner. Et son côté y est ouvert pour nous y recevoir bénignement, et nous y témoigner son amour. Ainsi Jésus-Christ meurt dans les œuvres d'obéissance, afin que nous nous rendions obéissants jusqu'à la mort aux commandements divins. Enfin, comme il avait toujours vécu dans l'exercice des plus excellentes vertus, ainsi il meurt, et sa mort correspondant à sa vie, il y manifeste la grandeur de son amour, de son zèle brûlant pour la gloire de Dieu et le salut du monde; car ne passons pas ici si légèrement. Le grand œuvre de Jésus-Christ fut de consommer le sacrifice le plus grand qui pouvait s'offrir à la Majesté infinie de Dieu; Car c'est un point des plus considérables dans la vie de Jésus-Christ, qu'au premier moment de sa conception dans le chaste sein de la Vierge, sa première pensée fut de se sacrifier pour l'expiation du péché. Saint Paul nous en assure : *Entrant en ce monde, il dit : Vous n'avez pas voulu d'hostie et d'oblation ; mais vous m'avez donné un corps. Les holocaustes ne vous ont pas agréé pour le péché ; alors j'ai dit : Voilà que je viens ; au commencement du livre il est écrit de moi, que je fasse, ô Dieu ! votre volonté* (Héb. 10). Ce fut donc la première action intérieure de Jésus-Christ de faire l'office de prêtre et de s'offrir sur la croix, et sa dernière action fut aussi la consommation de ce sacrifice, disant : *Père, je livre mon esprit entre tes mains*, (Luc, 23); car par ces paroles il acheva son office sacerdotal, se donnant lui-même en offrande et en victime pour le salut du monde; si bien qu'en Jésus-Christ il y a une merveilleuse correspondance du commencement à la fin.

Admirant ces effets merveilleux, je dirai après le Prophète : *Seigneur, j'ai écouté ce qui se dit de vous, et j'ai tremblé; j'ai considéré vos œuvres, et je me suis étonné ; vous serez connu au milieu de deux animaux* (Habac. 3), au milieu des larrons où vous ferez des œuvres si sublimes, que l'on verra que vous êtes le véritable Fils de Dieu. Je dirai après le Centurion, qui avait entendu le haut cri qu'il jeta en mourant : *Vraiment celui-ci était le Fils de Dieu* (Matth. 27). Je reconnaîtrai avec la multitude qui vit les prodiges arrivés à sa mort, qu'il n'était pas un homme comme

les autres ; mais qu'il était plus qu'homme. O puissant Rédempteur ! vous êtes admirable partout et tout-puissant en paroles et en œuvres, même sur votre croix. O Seigneur ! comme votre mort a été semblable à votre vie très-vertueuse, et comme étant toujours porté à la miséricorde et à la révérence envers votre Père céleste, ainsi vous êtes mort avec ces sentiments, le suppliant humblement pour procurer le salut des âmes. Faites aussi que toute ma vie soit dans la pratique des plus excellentes vertus, pour que la fin s'en ressente, et que j'expire en vous obéissant, en vous suppliant, en vous adorant, en vous aimant et en me sacrifiant par ma mort comme une victime à votre suprême grandeur et à votre Majesté.

QUARANTE-QUATRIÈME MÉDITATION.

DE L'UNION DE TROIS CHOSES OPPOSÉES DANS LA PASSION DE NOTRE SEIGNEUR.

I. Considérez d'autres merveilles. Dans la Passion de notre Seigneur il y eut union d'une certaine douleur avec une certaine joie. C'est le propre de Jésus-Christ, qui est Dieu et homme, infini et fini, de contenir en soi, avec un accord admirable, les choses qui se contredisent l'une l'autre, et de tout pacifier au ciel et sur la terre. Rien n'est plus opposé à la douleur que la joie, et l'un et l'autre se rencontrent en Jésus-Christ souffrant. Il y est extrêmement consolé, il y est noyé de douleur, et il y est dans un abîme de délices, et il ne perd pas un atôme ou une goutte de ses contentements, pour une mer d'amertume et d'affliction dans laquelle il est plongé. L'excès de sa douleur peut se considérer comme venant de diverses causes. Premièrement de la cause pour laquelle il souffrait, car c'était pour satisfaire pleinement à Dieu pour tous les péchés de tous les siècles, de tous les hommes du monde ; c'était pour réparer tous les excès, toutes les débauches, toutes les injustices des hommes

qui ont été et seront depuis Adam jusqu'à la fin du monde. Or, si un seul péché mérite une si grande peine, quelle en doit être la peine éternelle dans les enfers après cette vie, et si en cette vie personne ne saurait dire au vrai quelle est la mesure de la punition d'un péché mortel, quelle peine ne mériteront-ils pas tous ensemble ? Et si Jésus-Christ s'est chargé de souffrir condignement pour tous les péchés, à quel excès de douleur doit arriver la peine qu'il en souffre ? Car, comme dit Isaïe : *Il a vraiment porté nos langueurs, il a été navré pour nos iniquités*, et broyé pour nos crimes; nous étions tous comme des *brebis errantes, chacun prenant son chemin, et Dieu a pris sur lui nos iniquités* (Isa. 53). Si bien que sa douleur aura dû croître à proportion que le nombre des péchés pour lesquels il souffrait a été plus grand. Secondement, sa douleur peut se considérer dans son étendue. C'était une douleur générale intérieure et extérieure; c'est pourquoi, quand il parle, il se compare à un homme qui est submergé au fond de la mer, qui est environné d'eau de tous côtés. *Sauvez-moi, ô mon Dieu ! car les eaux sont entrées jusqu'à mon âme. Je suis dans la profondeur de la mer, et la mer m'a submergé* (Ps. 68). Depuis la plante des pieds jusqu'à la tête, tout y est plein de plaies et de blessures. Aussi ceux qui le tourmentaient étaient-ils agités de la fureur de l'enfer. Combien sa flagellation fut-elle cruelle et sanglante ? Combien son couronnement d'épines fut-il douloureux et inhumain ? Combien le portement de la croix, et le crucifiement d'un corps si tendre, si vivant, et si sensible, lui causèrent d'angoisses ? Et cependant la douleur intérieure de son âme surpassait encore tout cela. Il en sua sang et eau d'appréhension au jardin des Olives; il pesait en son cœur l'ingratitude des Juifs et des pécheurs qui ne lui sauraient nul gré de sa Passion, et pour plusieurs desquels elle serait inutile, bien qu'elle fût d'un prix inestimable, et capable de racheter des millions de mondes. Si le laboureur s'attriste de voir sa moisson ravagée après tant de travaux qu'elle lui a coutés ; si le marchand s'attriste de faire naufrage au port, après un long et pénible voyage, qui pourra apprécier la douleur de Jésus-Christ, prévoyant l'infidélité de tant de créatures ? De plus, comme il s'attristait pour tous les péchés du monde, il faut estimer qu'il aura eu une douleur telle que la réquéraient la juste proportion des péchés si nombreux et si énormes qu'il y

a eu et qu'il y aura dans le monde. En troisième lieu, sa douleur a été sans consolation aucune, sans adoucissement de la part de qui que ce soit ; chacun l'a abandonné. Ses Apôtres et ses disciples ont fui ; l'un l'a trahi, l'autre l'a renié. La Vierge Marie, sa mère, par sa présence sous la croix, accrut indiciblement ses peines. Les Juifs et les soldats ne l'ont épargné en rien, et après tout cela, il fut délaissé par son Père, son humanité souffrant aussi bien que si elle n'eût pas été unie à la divinité ; ne se voyant pas plus épargné en sa Passion que les autres patients ou les martyrs qui n'avaient pas d'union personnelle avec Dieu. Comme si le fils d'un roi se voyait traité et tourmenté comme ses inférieurs, sans que pour sa noblesse et sa dignité on lui fît aucune faveur. Toutes ces choses réunies ont fait de Jésus-Christ, comme l'appelle Isaïe, *l'homme de douleurs* (Isa. 53). Et cependant jamais personne ne fut plus heureux que lui : les Séraphins du ciel, contemplant l'essence de Dieu, n'avaient pas tant de félicité que lui ; il était selon son âme dans la vision de Dieu et la joie essentielle de la béatitude, et comme sa Charité envers Dieu était immense, il avait un grand contentement de voir qu'il satisfaisait à Dieu, et le remettait en son droit et en son honneur, par le mérite de ses souffrances. Il voyait que Dieu n'avait jamais été tant honoré que par le sacrifice qu'il lui offrait. De plus, ayant une ardente Charité pour les âmes, sachant que cette Passion servirait à plusieurs, à qui elle vaudrait un bien éternel, et qu'elle délivrerait des peines de l'enfer et qu'ils loueraient Dieu sans fin dans le ciel, il mourut d'aise de mourir de douleur pour leur acquérir un si grand bien. Enfin il se trouvait heureux de satisfaire à son Père. Ainsi, par un miracle signalé, les oppositions de la douleur et de la joie s'unissent et s'accordent en Jésus-Christ. Aussi, plus la victime s'est anéantie, plus le sacrifice honore Dieu ; c'est pourquoi Jésus-Christ, se sacrifiant lui-même dans la Passion, voulut y souffrir les plus grandes abjections imaginables, et ce sacrifice en fut plus parfait et plus accompli.

Admirez ce mystère du Verbe incarné, de l'Homme-Dieu Jésus-Christ. Ne le considérez point tellement accablé de tristesse et d'ennui que vous perdiez en rien l'estime de son excellence. Considérez cette humanité comme l'Epouse du Cantique, qui disait d'elle-même : *Je suis noire, mais je suis belle, filles*

de Jérusalem (Cant. 1). Ne l'estimez donc pas moins dans ses excès douloureux. Déplorez le malheur des infidèles, qui méprisent Jésus-Christ à cause de ce qu'il a souffert et de ce qu'il est mort, d'où vient qu'ils abhorrent son saint nom et ferment les yeux à la lumière et à la vérité qui nous éclairent maintenant. Cette grande connaissance nous a été réservée, à nous qui croyons purement et simplement, afin que nous apprenions à regarder la face de Dieu dans nos afflictions et dans nos souffrances présentes. O béni Jésus! pourquoi ne nous munissons-nous pas de cette pensée contre les amertumes de cette vie? Que ne pensons-nous aux fruits des tribulations présentes? Nous n'en voulons goûter que l'écorce amère, sans pénétrer au fruit qui est caché au dedans; nous nous arrêtons au présent, sans envisager l'avenir. O Jésus! j'assaisonnerai ma compassion de joie et de congratulation. Je me réjouirai de ce qu'au milieu de vos peines, vous étiez environné de roses, et de ce qu'en souffrant au Calvaire, vous ne laissiez pas de jouir de votre Paradis.

II. Considérez qu'en la Passion de notre Seigneur il y a eu aussi l'union d'une extrême abjection avec un extrême honneur et exaltation. Jamais personne ne fut tant méprisé et tant exalté tout à la fois que Jésus-Christ; car depuis le commencement de sa Passion jusqu'à la fin, il s'abaisse extrêmement; sachant en effet, comme en parle l'Evangéliste saint Jean, *que le Père lui avait tout mis entre les mains, et qu'il venait de Dieu et allait à Dieu* (Jean, 13), il se dépouilla de ses vêtements, il se ceignit d'un linge, il se courba devant les pieds des Apôtres, et, comme l'on croit, devant ceux du traître Judas avant tous les autres, et voulant l'adoucir par son humilité, il les lava, les essuya et les baisa. Au jardin des Olives, il ne se contente pas de prier, les genoux fléchis en terre, il se prosterne; il entend dans la suite de sa Passion des accusations fausses, des calomnies ignominieuses, des reproches, des dérisions, des moqueries, il y souffre des tourments très-vils de la part de personnes très-viles, des soufflets, des crachats, la flagellation, le couronnement d'épines, la croix au milieu de deux voleurs, comme s'il en eût été le chef; au jour de Pâques, au milieu de tout le peuple qui était venu à Jérusalem pour la solennité de la fête, devant lequel il perdait toute la réputation que les dis-

cours sublimes de sa sagesse, et les œuvres merveilleuses de sa puissance lui avaient acquise; si bien que ceux qui l'avaient vu, ou qui avaient entendu parler de lui comme d'un grand homme, comme d'un prophète plus grand que Moïse, d'un homme sans pareil en vertu et en sainteté, et qui avaient quelque pensée qu'il était le Messie promis et le Fils de Dieu, le méprisèrent alors, prenant sa sainteté pour de l'hypocrisie, ses miracles pour des illusions ou des œuvres de magie, ses prédications pour des rêveries; et il fut réduit à une telle abjection, qu'il dit de lui-même par le Prophète-Royal : *Je suis un ver, non un homme, l'opprobre des hommes et le rebut du peuple* (Ps. 21); et dans Isaïe : *Il n'a plus de beauté et d'éclat; nous l'avons regardé, et il n'y avait rien à voir en lui; nous l'avons désiré; méprisé et le dernier des hommes, l'homme de douleurs, il a connu l'infirmité; son visage était obscurci par les opprobres et les ignominies; c'est pourquoi nous l'avons compté pour rien, nous l'avons vu comme un lépreux puni de Dieu et humilié* (Isa. 53). Car Jésus-Christ s'humilia tant en sa Passion, que même il voulut perdre toute la bonne grâce de son visage, perdant toute sa beauté qui le faisait honorer, et cependant, ô merveille! parmi une si grande abjection, jamais personne ne fut plus exalté que lui, d'autant plus que, parmi tant de mépris et tant d'opprobres, il fait des miracles visibles qui le font reconnaître pour le maître et le Créateur de tout le monde, le Roi du ciel et le juge des vivants et des morts. Car, quand il est prosterné au jardin des Olives, la face contre terre, il fait descendre un ange du ciel, qui le console à défaut des créatures terrestres. S'il est saisi et lié, à l'heure même, par une parole, il renverse tous les soldats; il guérit Malchus, que saint Pierre avait blessé; il enjoint qu'on ne fasse de mal à aucun de ses Apôtres. Quand il est devant Anne et Caïphe, il défend sa doctrine avec assurance; il dit qu'on le verra un jour juge de tout le monde. La femme de Pilate est tourmentée la nuit de plusieurs songes qui lui représentent sa justice. Sa patience inouie surprend ceux mêmes qui le font souffrir, les vertus qu'il pratique le relèvent. Mais qu'y a-t-il de plus prodigieux que de voir avec lui le soleil extraordinairement éclipsé, lorsqu'il était en sa plus grande opposition avec la lune, qui, au temps de sa plénitude, en un moment se transporta sous

lui, pour couvrir ses rayons et faire porter un deuil général à tout le monde sur sa mort; car les histoires des païens remarquent cette éclipse comme un prodige dans la nature, n'en sachant pas le secret; et ceux qui l'avaient vu mourir sur le Calvaire, ayant vu comment tout s'était passé, s'en retournaient frappant leur poitrine, et confessant qu'il était vraiment le Fils de Dieu; car tous les autres prodiges arrivés en même temps attestent encore la même chose; si bien qu'au même temps que Jésus-Christ était plein de confusion, il était plein d'honneur; au milieu de ses opprobres, il était plein de gloire, et succombant d'un côté aux injures, d'un autre il brillait par l'éclat de ses miracles et les marques d'une grandeur infinie.

Je m'écrierai donc à ce sujet, après un dévot contemplatif : Oh! l'humble et le sublime! oh! le très-élevé et le dernier! oh! l'opprobre des hommes et la gloire des anges! Personne ne fut plus élevé, personne ne fut plus abaissé. Abaisse-toi donc tant que tu pourras, tu ne le seras jamais autant que Jésus-Christ. O Dieu infini! je ne me découragerai donc pas dans la bassesse, dans l'opprobre et l'infirmité de la croix. *Là est cachée sa force, il y terrasse la mort* (Habac. 3). Ce n'est pas un supplice, c'est un triomphe; ce n'est point de la faiblesse, c'est de la toute-puissance et un amour excessif. Ce n'est donc point sans raison que je mets toute ma gloire et toute mon espérance en votre mort, où vous faites paraître tant de marques de votre grandeur! Oh! qu'il m'est bon d'adhérer à vous et d'appréhender plus que la mort d'être séparé de vous, qui êtes ma très-ferme espérance! Pourquoi donc les méchants vous traitent-ils avec mépris? Oh! puisse tout le monde connaître votre grandeur sur la croix! Puissiez-vous être dignement estimé, et puisse personne ne plus vous mépriser!

III. Considérez encore dans la Passion de Jésus-Christ l'union de deux autres choses opposées, la miséricorde et la justice. Jamais ne s'exercera une si grande miséricorde, et jamais ne se pratiquera une si haute justice qu'en la mort et en la Passion de Jésus-Christ, de laquelle il se peut dire : *La miséricorde et la vérité se sont rencontrées; la justice et la paix se sont embrassées* (Ps. 84). En effet, supposé que Dieu voulut que le péché fût puni, parce que c'est un des points de sa loi éternelle qu'il ne

peut transgresser; supposé encore que pas un homme n'était capable de satisfaire à Dieu par le péché, parce qu'en étant infecté ou corrompu, le pécheur est désagréable à Dieu, qui ne peut accepter ses œuvres en satisfaction, il était nécessaire d'avoir quelqu'un qui fût sans péché, et qui eût assez d'amour et de bonté pour vouloir souffrir pour les hommes. Tel a été Jésus-Christ plein de miséricorde envers les hommes, car rien n'a attiré tant de tourments sur son humanité sacrée que la grande commisération qu'il eut des misères du genre humain pour l'en délivrer; et comme ces misères se réduisent à trois principaux chefs, il pratiqua une grande miséricorde en souffrant, pour en libérer les hommes, le propre de la miséricorde étant de délivrer les misérables. Le premier chef des misères de l'homme était l'impuissance qui lui était restée, après la faute d'Adam, de rentrer dans la grâce sanctifiante, et de faire son salut. Jésus-Christ fit une miséricorde universelle à tous les hommes de la terre pour ce sujet, et leur acquit à tous des moyens de salut, qui sont offerts à tout le monde pour le salut de tous. Le second chef des misères humaines était le péché, et Jésus-Christ, par sa Passion, obtint que tous ceux-là en seraient délivrés qui coopéreraient à ses grâces, et se serviraient des moyens de salut. Le troisième chef des misères humaines comprend toutes les peines et les calamités que souffrent l'âme et le corps en cette vie, et Jésus-Christ mérita encore la délivrance de toutes ces peines, et acquit la gloire du Paradis à tous ceux qui persévéreraient dans la grâce sanctifiante. Si bien que la Passion est un mystère de miséricorde, dont la fin est d'ôter les misères du monde, pourvu que les hommes en veuillent user. Jésus-Christ n'eut pas pitié de son corps; mais il l'exposa à toutes sortes de tourments pour pouvoir nous affranchir et nous mettre en liberté. Mais si sa miséricorde fut grande, sa justice ne fut pas moindre, et sa Passion a été une œuvre de justice, non moins que de miséricorde. Aussi la justice consiste à rendre à chacun ce qui lui appartient, et à faire satisfaction à ceux à qui le bien ou l'honneur ont été ravis, rendant l'équivalent de ce qui a été ôté, ou souffrant une peine proportionnée à l'offense, et rendant l'infini pour l'infini. Ce fut le grand dessein de Jésus-Christ, dans sa mort, de faire une satisfaction suffisante, en rigueur de justice, pour tous les pé-

chés du monde. Et parce que Dieu était offensé par les péchés qui le traitent avec mépris, Jésus-Christ, par un motif de justice, sachant que Dieu ne pouvait être plus honoré que par les sacrifices, où la victime consacrée à son honneur est plus digne. Sachant aussi que rien n'était égal en prix et en valeur à son humanité sainte, unie personnellement au Verbe par la dignité infinie de la Personne à qui appartenait cette humanité, il en fit un sacrifice sur l'arbre de la croix, qui fut capable de compenser tous les outrages que le monde lui avait faits. Il se fit caution de tous les péchés du monde, et s'offrit à son Père, afin qu'il exerçât toutes les rigueurs de la justice sur son corps. Comme si, un roi étant offensé par ses serviteurs, son propre fils s'offrait pour souffrir lui-même le châtiment que méritent les serviteurs, afin qu'ils en fussent affranchis. Car ainsi Dieu ne voulant pas que le péché demeurât impuni, parce que c'est une loi éternelle et inviolable que le péché porte sa peine; et Jésus-Christ ne pouvant souffrir à cause de l'amour qu'il portait aux hommes, que la peine du péché fût exécutée sur leurs personnes, il se présenta, afin qu'elle fût exécutée sur son corps dans la Passion; et ainsi Dieu acceptant ses offres, punit en lui les péchés de tout le monde par les tourments de la Passion à laquelle il l'abandonna. *Il n'a point pardonné*, dit saint Paul, *à son propre Fils, mais il l'a livré à la mort pour nous tous* (Rom. 8); en sorte que la Passion est une exécution de la justice de Dieu, la plus épouvantable qui fût jamais au monde, vengeant sur son propre Fils les offenses de ses serviteurs, auxquels, par ce moyen, il fait miséricorde, sans intéresser sa loi éternelle, qui exige que la peine soit rendue au péché. C'est pourquoi, comme le pécheur a de la superbe en résistant à la grandeur de Dieu, et quelque délectation en se convertissant à la créature, la Passion de notre Seigneur fut accompagnée d'une obéissance prodigieuse, d'une humilité incomparable et des tourments les plus cruels et les plus affreux du monde, afin d'opposer ces souffrances aux désordres du péché, et de les compenser suffisamment, en toute rigueur de justice, jusqu'aux dernières exigences mêmes du droit.

Que dirons-nous donc à ceci, ô mon âme! sinon de chanter la miséricorde et la justice de Dieu, comme parlait David : *Seigneur, je chanterai votre miséricorde et votre justice* (Ps. 100).

Car, par les entrailles de votre miséricorde, vous avez envoyé votre Fils au monde épouser la nature humaine, passible et mortelle, et par votre miséricorde vous lui avez donné le cœur et la charité assez ardente pour vouloir dégager ses frères, les misérables mortels de toutes leurs misères; et quand il s'est offert de plein gré pour payer leur dette, vous avez reçu son offre, et l'avez abandonné à toutes sortes de tourments. Qui pourrait assez louer cette bonté infinie? Vous ne vous êtes pas contenté de sa seule volonté, comme vous en usâtes à l'égard d'Isaac, vous avez voulu qu'il en vînt aux effets, et qu'il payât en sa chair toutes nos dettes, afin que le péché fût puni selon votre loi éternelle. O Dieu infini! si vous avez ainsi puni, par une justice si rigoureuse, les péchés d'autrui en votre propre Fils, quelle punition ne doivent pas attendre les misérables pécheurs en leurs propres personnes, pour leurs propres péchés? Si nous abusons de la rémission qui nous est donnée au Baptême, quelle peine ne devons-nous pas attendre? *Percez ma chair de votre crainte; car j'ai appréhendé vos jugements* (Ps. 118). Je tremble à la vue d'une telle justice que vous exercez sur votre Fils. Si l'on traite ainsi le bois vert, que fera-t-on au bois sec? Que fera-t-on au criminel, si l'innocent est ainsi traité? Pénitence donc, ô mon âme! pénitence sévère en cette vie, puisque, péchant après le Baptême, nous n'avons plus d'autres remèdes.

QUARANTE-CINQUIÈME MÉDITATION.

DE LA CAUSE EFFICIENTE ET IMMÉDIATE DE LA MORT DE JÉSUS-CHRIST.

I. Considérez une opinion probable en cette matière douloureuse, que Jésus-Christ expira et rendit l'âme par sa volonté, étant encore en état de vivre, et prévenant la mort que les cruels tourments lui eussent causée. Si bien qu'il ne serait pas mort par la violence des supplices et des peines, mais par

sa propre volonté, appelant la mort à soi, et mettant de lui-même son âme hors du corps. Cette considération s'appuie sur les paroles de l'Ecriture et sur les circonstances qui accompagnent ou suivent sa mort. Il est dit en Isaïe : *Il a été offert, parce qu'il l'a voulu* (Isa. 53); et saint Paul dit de lui : *Il s'est livré lui-même pour nous* (Eph. 5). Et il dit lui-même : *Personne ne m'ôte la vie; mais je la quitte de moi-même* (Jean, 10). Ces paroles sacrées semblent dénoter qu'il a lui-même contribué à sa mort, mettant son âme hors de son corps à son gré, comme il en avait le pouvoir, tout autrement que le reste des hommes, étant maître de sa vie et de sa mort, encore que les tourments ne fussent arrivés à tel point qu'il ne pût plus naturellement subsister; ce qui est un pouvoir qui a été singulier en lui; car les hommes ne peuvent pas congédier leurs âmes selon leur bon plaisir : si le corps n'est altéré en sa complexion, de telle sorte que l'âme n'y puisse plus faire ses fonctions, elle n'en sortira pas, quoique l'homme le souhaitât beaucoup; mais Jésus-Christ avait pouvoir sur son corps et sur son âme pour les dissoudre quand il voudrait. C'est pourquoi il pouvait expirer librement au jardin des Olives quand il fut lié, ou au prétoire de Pilate aux premiers coups de sa flagellation; mais voulant souffrir auparavant pour les hommes, il attendit qu'il eût souffert autant que la sagesse de Dieu le jugea convenable, et alors, sans attendre la dernière extrémité, il rendit librement son âme. Ce qui paraît encore vraisemblable par quelques conjectures; car Pilate entendant qu'on demandait son corps pour l'ensevelir, s'étonna qu'il fût déjà mort, croyant qu'il ne devait pas encore en être réduit là par la force des tourments. Ce que crurent pareillement ceux qui voulurent lui briser les os, comme aux deux larrons crucifiés à ses côtés. Et lui-même près de mourir, s'écria d'une forte et puissante voix, qui témoignait la force de sa nature encore capable de vivre. D'où vient que le Centurion l'ayant vu rendre l'esprit à l'heure même, après un cri si haut, reconnut que cette mort était extraordinaire, et dit *qu'il était véritablement le Fils de Dieu* (Matth. 27), aucun n'ayant la puissance de rendre ainsi l'âme, que celui qui est le Créateur des âmes. Or, cette façon de mourir montre mieux la grandeur de Jésus-Christ, qui, s'assujettissant à la fureur de ses ennemis, conserve toujours la puissance de vivre

et de mourir à sa discrétion, et prouve qu'il meurt pour les hommes d'une très-franche volonté, non par la force des tourments, pour nous obliger plus puissamment à lui sacrifier nos cœurs très-volontairement. Que si l'on oppose que Jésus-Christ mourant en cette manière aurait été coupable et comme homicide de lui-même, il faut considérer là-dessus qu'ayant le pouvoir de reprendre son âme quand il voudrait, et de lui redresser et rebâtir le temple de son corps plus magnifique et plus glorieux qu'il n'était auparavant, il ne faisait aucun tort à son âme ou à son corps en les séparant, pour les remettre ensemble quarante heures après et dans une condition plus excellente. Ainsi, celui qui ferait sortir un homme volontairement de sa maison, pour la rebâtir plus somptueusement, et le remettre dedans peu après, ne lui ferait aucune injure. En cette espèce de mort, Jésus-Christ usait de son droit sur ce qui lui appartenait, comme celui qui disposerait de sa vigne et de son propre héritage, ne faisant en cela injure à personne. C'est pourquoi ce fait n'est pas comparable à celui des meurtriers et des homicides d'eux-mêmes, qui défont ce qu'ils n'ont pas le pouvoir de refaire. Il y a plus, celui-là serait innocent qui se tuerait soi-même par le commandement exprès de Dieu, ainsi que plusieurs le pensent de Samson, qui s'accabla avec ses ennemis, par l'inspiration de Dieu ; ainsi qu'Abraham encore voulut sacrifier Isaac son fils, par l'ordre du ciel. En quoi il y a un mérite excellent à obéir, puisqu'on se soumet dans la chose la plus difficile qui soit. Or, il en est ainsi de Jésus-Christ, qui, connaissant le décret de la sainte Trinité, après avoir satisfait abondamment par de très-grandes souffrances, trépassa et mourut volontairement par obéissance au Tout-puissant, qui lui marquait l'instant de sa mort ; c'est pourquoi il dit à Dieu son Père : *A cause de votre parole, j'ai marché dans une voie difficile* (Ps. 16), me soumettant à la mort contre les sentiments de la nature à qui elle est en horreur. Enfin, comme un homme n'est pas répréhensible qui sort de sa maison à son gré, ayant le pouvoir d'y rentrer, il en est de même de l'âme de Jésus-Christ ; elle sort de la maison de son corps quand il lui plaît, retenant toujours le pouvoir d'y rentrer par la résurrection.

Admirez cette merveille de la mort de Jésus-Christ ; étonnez-

vous de ce pouvoir si merveilleux, qui est en lui, de mourir à sa volonté. O puissance sur la vie et sur la mort! ô oblation et sacrifice volontaire ! il ne souffre rien qu'il ne le veuille souffrir de bon cœur ; il ne répand pas une goutte de son sang, qu'il ne le désire pour le salut des âmes. Oh ! quelle reconnaissance assez digne et assez volontaire peuvent lui témoigner les hommes ! Non, si on mourait tous les jours et si on souffrait tous les jours pour Jésus-Christ, on ne ferait rien d'équivalent à sa mort ou qui pût être seulement comparé à l'effusion volontaire d'une seule goutte de son sang. Car le sang de Jésus-Christ, selon sa noblesse et sa dignité, est chose plus sublime que le sang de tous ses serviteurs. Mais de plus, Jésus-Christ a répandu son sang avec un plus grand zèle et avec une plus grande ferveur de Charité, que tout le genre humain ne le pourrait faire. Hélas ! cependant presque personne n'aime Jésus-Christ pour ce bienfait et pour le don volontaire de son âme. Oh ! la dureté ! oh ! l'ingratitude des hommes !

II. Considérez une autre opinion plus communément reçue et plus probable, que Jésus-Christ mourut par la force des tourments, son humanité étant tellement affaiblie par tous les outrages de sa Passion et les effusions de son sang de toutes parts, que naturellement, et sans un nouveau miracle, elle ne pouvait plus subsister. C'est pourquoi, Jésus-Christ cédant volontairement à la force, et ne voulant pas faire un nouveau miracle, pour conserver son âme en un corps épuisé de force et de sang, et qui n'avait plus les dispositions suffisantes à la vie, tout pâle et tout défait, et inclinant la tête, que naturellement il ne pouvait plus relever, rendit l'esprit. La raison de cette vérité est que Jésus-Christ a été effectivement mis à mort par les Juifs et les Gentils. Or, s'il eût prévenu la mort avant son heure, il ne se pourrait pas dire que les Juifs et les Gentils l'eussent effectivement fait mourir. Car encore qu'ils lui eussent fait des plaies et des blessures capables de lui donner la mort, toutefois n'étant pas mort par leur fait, les Juifs et les Gentils ne pourraient pas être comptés pour les auteurs de sa mort, quoiqu'ils n'en eussent pas été moins criminels, ayant fait ce qui était capable de le tuer, quoique sans effet. L'Histoire sacrée rapporte que le roi Saül, blessé à mort dans un combat contre les Philistins, s'enfuit sur les montagnes de

Gelboé, où se sentant encore plein de vie, et voyant les cavaliers ennemis poursuivre leur victoire, s'approcher de lui, pour ne pas tomber entre leurs mains, il obligea un certain Amalécite à lui achever la vie, et celui-ci fut estimé l'auteur de sa mort, et non les Philistins qui l'avaient blessé premièrement. Ainsi en faudrait-il estimer des Juifs et des Gentils : ils ne seraient pas les véritables auteurs de la mort de Jésus-Christ, s'il fût trépassé autrement que par la force des tourments qu'ils lui avaient causés. Il est vrai néanmoins que Jésus-Christ avait le pouvoir de retenir son âme dans le corps, nonobstant que tout y fût gâté et en état de mort; mais il n'a pas voulu user de ce pouvoir, et il a arrêté le rejaillissement de la gloire de son âme sur son corps, qui l'eût empêché de souffrir et de mourir. Du reste, désirant mourir pour racheter les hommes, il s'est exposé volontairement à la haine de ses ennemis, sans s'enfuir ou se défendre, laissant agir les causes secondes contre son corps, autant qu'elles avaient de puissance et d'activité; et c'est en ce sens qu'il est mort volontairement et sans contrainte, n'empêchant pas leur effet, comme il le pouvait. Et s'il dit que personne ne lui ravit son âme, c'est que personne ne lui ôte la vie contre son gré; il le veut bien, et n'y apporte point de résistance. Si donc Pilate s'étonne de ce qu'il était mort sitôt, ce n'est pas qu'il en eût prévenu l'heure; mais c'est que ce juge inique ne connaissait pas tous les outrages qui lui avaient été faits par les soldats, à la sollicitation des Juifs, sans que son arrêt le portât. Car il n'y a aucune peine que ces misérables ne lui fissent souffrir contre tout ordre de justice; d'où vient qu'il ne tarda pas autant que les autres à entrer dans l'agonie et l'extrémité de la mort. C'est pourquoi, si un peu avant de mourir il s'écria hautement, d'une voix forte et résonnante, contre l'ordre des moribonds, qu'à peine on peut entendre de près, il faut reconnaître en cela que ce fut un miracle qu'il voulut faire en mourant, pour relever sa puissance au milieu des opprobres et dans l'abîme de l'humiliation où il descendait en mourant. Si bien que Jésus-Christ rendit l'âme par la force des tourments horribles de sa lamentable Passion.

Compatis donc, ô mon âme! à ton Rédempteur souffrant;

car, les forces lui manquant, à cause de l'âpreté des douleurs, son âme fut contrainte d'abandonner son corps. Ainsi, ô époux immaculé! la pâleur vous couvre le visage, vous êtes privé de l'action de tous les sens, et vous demeurez immobile sur la croix comme les autres trépassés. O anges! qui voyez cet horrible et étrange spectacle, louez la Charité immense qui l'a réduit à cet état. O âmes chrétiennes! qui méditez sur cette mort douloureuse, soyez pénétrées d'angoisses et de tristesse. Hélas! celui par qui nous sommes, et en qui nous espérons, est mort. Le Saint des Saints a abandonné la vie par la cruauté des tourments. Le plus beau de tous les hommes est expiré, laissant son pauvre corps étendu sur la croix, pâle et défiguré, sans sang et sans couleur.

III. Considérez que la cause immédiate de la mort de Jésus-Christ fut que son tendre cœur, dans les angoisses extrêmes de sa Passion, se rompit et se déchira, après quoi il mourut incontinent. Peu de personnes considèrent ceci, en quoi consiste néanmoins la plus vive douleur de Jésus-Christ crucifié. Or, parce que cette circonstance de sa mort ne parut pas extérieurement, et que pour les raisons connues à la sagesse de Dieu, la sainte Ecriture n'en donne pas de lumière, la Vierge sacrée a voulu révéler ce secret à sainte Brigitte, que Dieu favorisa du don de prophétie, et dont les révélations, examinées par des personnes savantes, sur l'ordre du Concile de Bâle, ont reçu une honorable approbation, comme provenant de Dieu et dignes de la créance des fidèles. Au premier livre de ces révélations, la Vierge dit ces paroles : L'heure de sa mort s'approchant, comme son cœur se rompait par la violence des douleurs, tous ses membres tremblèrent. Et dans le même livre, elle le répète encore : La mort s'approchant, comme son cœur se rompait par la douleur intolérable, tous ses membres tremblèrent. Et Jésus pareillement, dans les mêmes révélations, expliquant ses douleurs lui-même, dit : Etant en cet état, mon cœur se brisa par la violence de la Passion, et mon âme sortit de mon corps. Et encore, en un autre endroit, il dit : Peu considèrent combien j'étais souffrant sur la croix, quand mon cœur se brisa et que mes nerfs se déjoignirent. Ce qui rend cette considération plus vraisemblable, c'est la véhémence et la multitude de ses tourments. Car si l'on considère ceux qui contribuèrent à le tour-

menter, il s'y remarque toutes sortes de personnes; il a souffert de la part des Juifs et des Gentils, des princes et des peuples, des grands et des petits, des hommes et des femmes, des étrangers et de ses plus familiers domestiques, qui concoururent à l'affliger dans sa Passion. Si l'on considère les choses dans lesquelles il est affligé, il se peut dire qu'il souffre en tout. Il souffre en ses amis qui le délaissent; en sa renommée, à cause des reproches qui lui sont faits; en son honneur, par les dérisions et les moqueries; en ses biens, par le dépouillement de ses habits; en son âme, par la tristesse et la frayeur; en son corps, dont le chef fut le premier attaqué par des coups et des soufflets, et ensuite voilé et couronné d'épines. Les mains et les pieds furent transpercés de clous, et tout le reste déchiré par les coups de la flagellation. Il souffre en tous ses sens corporels; dans le toucher, par les fouets, les épines et les clous; dans la vue, par le regard de sa Mère assistant à sa Passion; dans le goûter, par le fiel et le vinaigre; dans l'odorat, par la puanteur du Calvaire où étaient les cadavres des suppliciés; enfin, dans l'ouïe, par les voix horribles des bourreaux, et les blasphèmes des Juifs contre lui. Si l'on considère encore que ses douleurs furent intérieures et extérieures, il souffrit plus que jamais homme n'avait souffert sur la terre. Car le crucifiement étant un genre de mort des plus douloureux, parce que les clous pénètrent les parties du corps les plus nerveuses et les plus sensibles, et que par la pesanteur du corps, les plaies s'agrandissent continuellement jusqu'à une lente mort, il y a de plus que le corps de Jésus étant le mieux constitué du monde, parce qu'il est l'ouvrage du Saint-Esprit, fut plus affligé que ne l'eût été tout autre que lui, quelque délicat qu'il eût été. C'est pourquoi sa douleur extérieure surpasse toutes les autres. Ce qui paraît encore beaucoup plus véritable de sa douleur intérieure; car souffrant pour tous les péchés du monde, il s'affligea autant qu'il était requis pour en faire satisfaction condigne à la justice divine. Il s'affligea autant que des péchés innombrables exigeaient que l'on en eût de regrets. C'est pourquoi sa douleur intérieure fut comme à l'infini; et ce qui accrut merveilleusement ses angoisses, fut la pureté de sa douleur, qui ne fut mêlée d'aucune consolation de la partie supérieure, car son âme s'appliquant entièrement à la contemplation et à la claire

vision de l'essence divine, laissa souffrir les parties intérieures autant qu'elles le pouvaient, sans leur donner aucun adoucissement par les pensées capables de les consoler. Car cette âme ne s'appliqua pas à voir ou la brièveté de ses tourments, ou les utilités qui en proviendraient. Elle ne les adoucit pas par l'espérance prochaine de les voir au plus tôt terminées, et changées en joie et en allégresse. C'est pourquoi les puissances sensitives furent abandonnées des puissances intellectuelles, et souffrirent ainsi sans consolation. D'où provient cette plainte lamentable : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé* (Matth. 27)? Comme voulant dire que personne parmi les hommes qui souffrent, n'avait été privé des consolations qui proviennent des puissances raisonnables et supérieures autant que Jésus-Christ dans son horrible tourment. Or, toutes ces choses étant ainsi réunies, et conspirant à tourmenter son cœur innocent, il se brisa de douleur et fit place à la mort.

Ainsi, ô Fils unique du Très-Haut! l'espérance très-ferme du monde perdu, les douleurs de la mort vous environnent et affligent votre cœur embrasé de toutes parts; elles le pénètrent jusqu'au centre, et y entrent tellement qu'elles le rompent. O spectacle très-funeste! ô héritier de Jacob! à qui donc vous comparerai-je en vos angoisses inénarrables? Vos lèvres sont desséchées, et vous criez à la soif en mourant, et votre cœur avide et amoureux du salut des âmes, respire d'un désir insatiable après elles. Ah! infortunées qu'elles sont, elles se retirent de vous, et elles vous laissent mourir en votre soif et en votre avidité, qui n'en sera jamais rassasiée! O âmes cruelles! plus dures que le diamant, que votre sang ne peut attendrir et résoudre de se donner à vous, qui vous êtes donné si généreusement pour elles! O ma force et ma vie! puisse mon cœur se briser pareillement de douleur, et ma voix éclater jusqu'aux extrémités de la terre, par la véhémence de mes soupirs sur votre mort douloureuse. Le soleil s'obscurcit, les pierres se fendent, et tout le monde semble vouloir périr et se dissoudre avec vous. Comment donc suis-je immobile et inébranlable en votre trépas! Ah! très-puissant Rédempteur, ne me délaissez pas; je ne vous demande pas les délices et les consolations de la terre que recherchent les mondains, seulement que je trouve grâce devant vous, pour avoir jusqu'au dernier soupir de ma

vie le sentiment de vos souffrances ; donnez-moi part à vos langueurs et à votre agonie, que je sente en moi le tourment qui était alors en vous. Car si l'on compatit aux souffrances d'une personne qui nous aime grandement, qui est très-débonnaire, qui est très-innocente et qui souffre à notre occasion, vous avez toutes ces conditions. Qui nous a plus aimés que vous? Qui a plus de bonté et d'innocence que vous? Et pour quels autres que pour nous souffrez-vous sur la croix? Refuserez-vous un sentiment de douleur à ceux qui en méritent tant? Que pouvons-nous donc espérer de vous, si vous n'êtes libéral de vos peines? Que fait donc un cœur de chair en votre humanité, s'il ne se laisse toucher de pitié? O souverain médiateur! exaucez-nous.

QUARANTE-SIXIÈME MÉDITATION.

DE LA DESCENTE DE L'AME DE JÉSUS-CHRIST AUX ENFERS.

I. Considérez que l'âme de Jésus-Christ séparée de son corps, mais unie au Verbe divin, qui ne s'en sépara jamais, fit un passage glorieux, ou, comme saint Augustin l'appelle, une visite dans les enfers, pendant que son corps, aussi uni au Verbe, fut descendu de la croix et posé dans le sépulcre. L'Ecriture sainte nous assure de cette vérité en plusieurs endroits. Le premier, quand la Sagesse incarnée parlant elle-même et d'elle-même, dit : *Je pénétrerai toutes les parties inférieures de la terre, et je visiterai tous les morts* (Eccl. 24). Le second, quand Jésus-Christ, se comparant au prophète Jonas, dit : *Comme Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine, ainsi sera le Fils de l'homme dans le cœur de la terre* (Matth. 12). Paroles qui ne peuvent être entendues de son tombeau, qui était élevé au-dessus de la terre; mais de l'enfer, lequel est au centre de la terre, comme le cœur au milieu de l'animal, suivant ce qu'en parle saint Jérôme. Le troisième, quand Jésus-Christ parle de son âme à son Père, et dit :

Vous ne délaisserez pas mon âme dans l'enfer (Act. 2). Et le quatrième, quand saint Paul dit : *Celui qui monte est celui qui est descendu dans les basses contrées de la terre* (Eph. 4). Cette même vérité fait un article du Symbole des Apôtres, où il est dit que Jésus-Christ est descendu aux enfers. Et cet article est reconnu comme légitime et vrai article du Symbole des Apôtres, par saint Cyrille de Jérusalem (1). Et saint Athanase dit que, pour ce sujet, le diable voulut sur la fin empêcher la mort de Jésus-Christ, par la peur qu'il avait qu'ayant été maltraité de lui sur la terre, où il le chassait puissamment, il ne fût encore maltraité par son âme glorieuse dans l'enfer, qui était sa place de retraite et le lieu où il prétendait se conserver. De plus, cette descente de Jésus-Christ aux enfers est une manifestation de sa victoire entière sur le prince des ténèbres. Car, comme celui qui a vaincu et défait entièrement un prince entre incontinent dans ses places, et en retire ses sujets qui y étaient prisonniers et captifs de guerre, ainsi Jésus-Christ, ayant par sa mort mis Satan en déroute, et l'ayant vaincu entièrement, devait entrer en ses places, s'y rendre le maître, et en délivrer ses sujets ; ceux et celles qui avaient eu confiance en sa mort, témoignant ainsi sa puissance, son domaine, sa miséricorde et son amour à leur égard, ne refusant pas de les délivrer par lui-même, pour acquitter en personne l'œuvre de la Rédemption. D'où vient qu'y ayant une multitude de régions dans le monde souterrain des enfers, ni plus ni moins que sur la terre, qui est composée de plusieurs parties remplies de divers habitants, y ayant aussi contestation parmi les doctes, en quelles régions des enfers est descendue l'âme très-sainte de Jésus-Christ, et quelles choses elle y a opérées, tous les docteurs catholiques conviennent, à l'unanimité, que cette âme bénie est descendue dans cette partie des enfers où étaient toutes les âmes des justes, qui attendaient que la porte du ciel fût ouverte par le mérite de sa sainte Passion et par son Ascension au ciel, et qu'elle les consolât toutes, les illuminât de la vision de Dieu, et les retirât de ce lieu pour les mener avec elle dans le ciel au jour de l'Ascension, selon ces paroles sacrées : *Montant en haut, il a mené la captivité captive* (Eph. 4), c'est-à-dire les âmes des justes, lesquelles pour ce sujet furent

(1) Catéch. 4 et 14.

remplies d'une joie inénarrable à la vue de cette âme glorieuse, en laquelle était leur attente et leur espérance.

Admirez en cette considération les profonds abîmes de la religion chrétienne et des œuvres du Verbe incarné. Considère donc et sois attentif, dit le séraphique Docteur, combien grande a été sa bénignité, de descendre en enfer, combien grande a été sa Charité, et combien grande son humilité; car il pouvait en retirer ses serviteurs par un ange, mais son amour ne l'a pas souffert, ni son humilité; il les a voulu délivrer et visiter en personne. Oh! de combien de soupirs et de brûlantes affections elles avaient désiré ce moment! Ainsi, ô Jésus! vous ne privez pas de leur attente les âmes qui vous désirent sincèrement, et qui sont enflammées de votre pur amour, fussent-elles au fond des abîmes, et comme dans l'impossibilité de pouvoir jamais être secourues, vous les visitez à la fin, et ne dédaignez pas de vous abaisser pour leur porter la vraie consolation. J'espère donc en vous, ô mon désiré repos! et je vous souhaiterai jour et nuit, espérant que quand je serais enfoncé dans un profond abîme d'angoisse, ou que je marcherais dans la région des ombres de la mort, enfin vous me visiterez et me délivrerez.

II. Considérez ce qui se passa de particulier dans les limbes des Pères, quand l'âme de notre Seigneur Jésus-Christ y fit sa descente. Toutes les âmes justes, qui étaient séparées de leurs corps en état de Charité, ou après voir expié les peines de leurs péchés dans le purgatoire, étaient assemblées en ce lieu souterrain, attendant que Jésus-Christ eût satisfait, par le prix de son sang, pour les péchés du monde. Et comme toutes ces âmes avaient la Foi, et que plusieurs d'elles avaient eu de grandes lumières et de grandes connaissances des mystères de la religion, et aussi qu'elles se pouvaient instruire les unes par les autres, elles étaient toutes très-assurées de la venue de cette âme, qui les mettrait en possession de la vision de Dieu, béatitude après laquelle elles soupiraient. C'est pourquoi elles avaient de très-grands et de très-ardents désirs de voir au plus tôt, et de recevoir cette âme bienheureuse, unie personnellement à la divinité. Aussi les âmes des derniers Saints, qui moururent un peu avant Jésus-Christ, descendirent en ce même lieu, elles leur portaient des nouvelles certaines que le Messie et le Rédempteur du monde était sur la terre, et qu'en peu il

opérerait sans doute le salut du monde, leur racontant qu'elles l'avaient vu, leur rapportant les propos qu'il tenait, les œuvres merveilleuses qu'il faisait, et tout ce qui se passait en lui. Spécialement l'âme de saint Jean-Baptiste les avait merveilleusement consolées, leur disant qu'il l'avait baptisé au Jourdain, et qu'infailliblement il ne tarderait pas à donner sa vie pour la satisfaction du péché, après quoi il viendrait les délivrer de ce lieu, pour les transporter au ciel. A ces joyeuses nouvelles, ces âmes saintes tressaillaient d'allégresse, et étaient remplies d'une consolation indicible d'entendre ces agréables discours; c'est pourquoi elles bénissaient Dieu de toutes leurs forces, et bénissaient cette heure tant désirée, en laquelle la providence de Dieu avait décrété de consommer leur joie. Or, c'était le moment dans lequel Jésus-Christ, inclinant son chef sur la croix, livra son esprit à Dieu son Père; car en ce même moment, les anges, en grande multitude, descendirent aux limbes, leur annoncèrent que tout était consommé, que l'âme du Rédempteur du monde, séparée de son corps, les visitait, et au même temps, cette âme pleine de gloire entra dans les limbes, ce qui les transporta toutes d'une joie inénarrable. Si bien que toutes se mirent à l'adorer, à le glorifier et à entonner ce cantique de bénédiction ou quelqu'autre semblable : *Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, parce qu'il a visité et racheté son peuple* (Luc, 1). Quant aux entretiens de l'âme de notre Seigneur avec ces âmes saintes, il ne serait pas possible aux théologiens de les représenter suffisamment, l'Ecriture sainte n'en ayant rien manifesté; mais il est assez à présumer que, comme au jugement, Jésus-Christ parlera aux justes avec des paroles très-douces et très-agréables, leur disant : *Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous est preparé* (Matth. 25), alors aussi l'âme de Jésus-Christ se manifestant en ce lieu avec la splendeur de sa gloire, et donnant la lumière de gloire pour voir sa divinité infinie en beauté, ce fut avec quelques paroles d'une douceur et d'une consolation très-grandes; c'est pourquoi il les ravissait toutes en son admiration et en son amour, tant par la douceur de son entretien, que par la démonstration de sa propre splendeur et par l'aspect de sa divinité, qu'elles contemplaient avidement comme leur objet béatifiant.

O admirable descente! ô visite très-gracieuse! ô consolation! ô joie! ô tressaillement inexplicable de toutes ces âmes fidèles! ô vision de l'âme glorieuse de Jésus-Christ! ô vision intuitive de la divinité! oh! que vous apportâtes de douceur et de contentement à toutes ces troupes de Patriarches, de Prophètes, de martyrs, de saintes femmes, de vierges, qui toutes contemplaient à découvert les trésors inépuisables de la divinité! Oh! que l'âme du premier homme Adam fut contente à la vue de ce second Adam, qui avait expié sa faute par tant de peines, avec un si grand amour! Que Noé fut ravi, qu'Abraham fut satisfait, que David fut joyeux! oh! que de louanges très-grandes furent données à Jésus-Christ! O joies très-singulières, ô triomphes très-solennels! oh! que n'ai-je eu le bonheur de participer à la gloire de cette grande fête!

III. Considérez qu'encore que l'opinion plus commune des théologiens soit que Jésus-Christ n'est descendu substantiellement qu'aux limbes des Pères, afin de les visiter, de les consoler et de les délivrer de leur captivité, c'est néanmoins une opinion pieuse, et qui n'est pas improbable ou téméraire, que dans l'intervalle de sa mort et de sa résurrection, elle aura aussi visité réellement les autres lieux souterrains et les autres régions qui sont sous terre, comme les limbes des enfants, le purgatoire, et même le lieu des démons où sont les âmes damnées. En effet, le passage ci-dessus de la Sagesse : *Je pénétrerai toutes les parties inférieures de la terre, et je visiterai tous les morts*, prouve aussi fortement qu'il visita toutes ces contrées par sa présence réelle, et non-seulement par sa vertu, comme il prouve qu'il visita les limbes des Pères, et il n'y a aucune raison d'en borner le sens à un lieu seul; car, ou il ne prouve rien, ou il prouve tout, le terme étant universel : *Je visiterai tous les morts.* Considérez donc que cette âme adorable s'étant manifestée premièrement aux limbes des Pères, passa aussi aux limbes des enfants, où étaient toutes les âmes qui s'étaient trouvées, au sortir de leurs corps, infectées du seul péché originel. Sur quoi saint Vincent Ferrier médite que leur faisant voir l'enfer des damnés, elle les excita à louer Dieu et à le remercier de ce qu'elles avaient échappé à de tels tourments, où elles eussent pu tomber, si elles eussent été plus longtemps sur la terre unies à leurs propres corps. Des

limbes des enfants, cette même âme glorieuse passa dans le purgatoire, où il est vraisemblable que quelques âmes furent délivrées, au moins celles qui avaient eu plus de confiance et de dévotion au mystère de sa vie souffrante. Après le purgatoire, cette même âme visita l'enfer des damnés, où elle parut pleine de majesté, et fit des reproches outrageux aux démons et aux âmes misérables, disant à ceux-là : Où est maintenant votre orgueil, anges superbes, qui vouliez être semblables au Très-Haut? Et disant à celles-ci : Quel fruit avez-vous reçu de votre vie libertine et corrompue dans le vice? De quoi vous servent les biens et les honneurs de la terre, pour lesquels vous avez refusé de rendre à Dieu l'amour et le service que vous lui deviez? Là elle reprocha à l'âme de Judas sa trahison; à celle du mauvais Larron, ses blasphèmes, et à celles d'autres pécheurs, d'autres crimes pour lesquels elles étaient condamnées. Ce qui rend cette considération plus recevable, est le texte de la Sagesse : *Je pénétrerai toutes les parties inférieures de la terre, et je visiterai tous les morts* (Eccl. 24); car qui dit toutes et tous n'excepte rien. Et puis, comme il est bienséant à un prince de visiter toutes les provinces de son domaine, aussi, puisque Jésus-Christ, en tant qu'homme, était le roi de tout l'univers et même des enfers, où il règne par la justice qu'il y fait exercer, ne permettant pas aux démons d'assouvir toute leur rage sur les hommes criminels, il lui était convenable de paraître partout, consolant ici, épouvantant là, se rendant partout glorieux et admirable, et ne retirant de ce lieu que ce qu'il y avait de pur et de net, et y laissant tout ce qui était gâté et souillé par le péché. C'est pourquoi la rage et le désespoir augmentèrent dans l'enfer des damnés, quand cette âme en sortit brave et victorieuse, et exempte de toutes peines, et Lucifer fut confondu, n'ayant aucun pouvoir sur elle.

Ah! Jésus! que votre présence fut délectable et joyeuse à ces âmes des limbes, qui se voyaient retirées des ténèbres et éclairées de votre splendeur. Ah! Jésus! que lamentable et douloureuse fut votre présence aux esprits damnés, qui pensèrent que vous leur ôteriez toute puissance de tourmenter les âmes réprouvées, et que vous dépouilleriez tout l'enfer. Ah! Seigneur! que triste et lamentable fut votre présence aux âmes damnées pour leurs péchés, et qui n'ont pas fait votre volonté,

quand elles ont su que vous ne les délivriez pas, mais que vous les abandonniez à leur damnation éternelle.

QUARANTE-SEPTIÈME MÉDITATION.

DE LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

I. Considérez le retour de l'âme de Jésus-Christ des enfers, et sa réunion à son corps, pour le faire revivre et ressusciter glorieux, suivant ces paroles de l'Evangile : *Il est ressuscité, il n'est plus ici* (Marc, 16). Car, comme son âme avait été séparée du corps par la mort, pour faire satisfaction pour le péché des hommes, cette satisfaction étant accomplie, l'âme devait se réunir au corps, d'autant plus que quand deux choses unies naturellement se séparent pour quelque fin, quelque effet, cet effet ou cette fin étant obtenus, et la cause de la séparation venant à cesser, la réunion doit se faire; c'est pourquoi la Rédemption du genre humain étant accomplie, l'âme de Jésus-Christ a dû se joindre au corps, et lui-même ressusciter. De plus, Dieu souverainement juste et équitable ne permettait pas que la mort dominât une créature destinée à une vie immortelle, sans coulpe ni péché. Or, l'humanité sainte de Jésus-Christ étant associée au Verbe, qui est la source de la vie, était destinée à une vie perpétuelle; et, d'ailleurs, elle était franche et libre de tout péché, originel ou actuel, et dès lors Dieu ne devait point permettre qu'après avoir souffert la mort volontairement, pour réparation du péché, elle y demeurât sujette, et ainsi elle devait ressusciter. De plus, entre la nature divine et la nature humaine de Jésus-Christ, il ne pouvait y avoir de contrariété, mais un souverain et intime amour, à cause de leur union très-parfaite. Or, l'âme de notre Seigneur Jésus-Christ désirait naturellement d'être unie à son corps, la Rédemption pour laquelle elle s'en était séparée, étant consommée. Dès lors, la nature divine toute-puissante devait vouloir que le corps fût res-

titué à cette âme sainte, et devait le lui restituer en effet par la résurrection. Ajoutez qu'il eût été messéant qu'un corps uni personnellement à Dieu, qui est le principe de la vie et la vie même, fût demeuré dans la mort; or, le corps de Jésus-Christ, quoique séparé de l'âme, ne fut jamais séparé de la divinité; et par conséquent il lui appartenait de rentrer au plus tôt en possession de la vie par la résurrection. Aussi l'humilité de Jésus-Christ la requérait encore à un nouveau titre; car c'est la loi de Dieu que ceux-là soient le plus exaltés, qui se sont le plus humiliés. Jésus-Christ donc s'étant humilié au degré suprême d'humiliation, il devait aussi être exalté souverainement; ce qui se fait en la résurrection, par laquelle non-seulement son âme, mais aussi son corps fut exalté et glorifié. *Il s'est humilié lui-même*, dit saint Paul, *et pour cela Dieu l'a exalté* (Philip. 2). Après toutes ces considérations, l'honneur de la religion chrétienne demandait cette résurrection; car quelle confusion eussent reçue les chrétiens de la part des infidèles qui fussent venus à leur reprocher qu'ils avaient un Dieu mort et enseveli! Il fallait donc, pour éviter cet opprobre, qu'après avoir goûté la mort pour le rachat du monde, il devînt victorieux de la mort par la vertu de sa divinité, qui fît paraître à tout le monde qu'il était le Dieu vivant, et que sa puissance était plus grande que celle de la mort, dont il triomphe en sa résurrection, selon qu'il disait lui-même : *J'ai le pouvoir de donner ma vie, et j'ai le pouvoir de la reprendre derechef* (Jean. 10).

Jésus est donc vivant après sa mort, mon Roi est régnant, mon Sauveur est dégagé des prisons de la mort. O la joie de mon âme! ô Jésus! je vous félicite de votre retour à la vie. Oh! il est juste que vous soyez vivant; la mort nous appartient, à nous qui sommes pécheurs et criminels. La vie ne nous appartient pas, mais elle vous est due, ô Jésus! ô vraie vie des mourants! c'est pourquoi vous devez sortir du tombeau et revivre. O Jésus vivant! que votre renaissance glorieuse me cause de joie et de confiance, et que nous sommes heureux de vivre en votre servitude, après le bonheur de votre résurrection triomphante. Car *si nous espérons seulement en cette vie*, en votre vie souffrante, *nous sommes les plus misérables de tous les hommes* (1. Cor. 15); mais nous espérons en votre vie glorieuse, pour vous y être conformes. Donc, ô Seigneur! par votre sainte ré-

surrection, assistez-moi, afin que je ressuscite de la mort de tout péché, pour vivre par votre grâce ; que je me réveille spirituellement de ma tiédeur et de mon indévotion, pour mener une vie plus fervente et toute céleste, et qu'après avoir été réduit en cendres, je ressuscite pareillement de la mort du corps en la résurrection des justes, au grand jour du réveil de tous les morts.

II. Considérez quelques particularités de la résurrection glorieuse de Jésus-Christ, et ce qui se passa dans la réunion de son âme avec le corps, et dans sa sortie du tombeau. Les uns considèrent que toutes les âmes des limbes firent des prières très-instantes à Jésus-Christ de vouloir ressusciter au plus tôt, Dieu ayant voulu que cette résurrection s'accomplît par la vertu des oraisons des saints Pères des limbes, qui avaient un grand désir de voir son précieux corps, qui avait reçu tant de plaies cruelles pour la rédemption du monde; c'est pourquoi, à leur supplication, elle sortit des limbes en leur compagnie, les en retirant toutes, et laissant le lieu vide sans aucun habitant, pour revenir trouver son corps étendu dans le sépulcre, et que les soldats et les gardes y gardaient soigneusement, pour voir ce qui arriverait au troisième jour. Alors toutes ces âmes regardèrent ce corps pâle, défiguré et meurtri de coups. Etonnées d'un tel spectacle, et voyant ce qu'il en avait coûté pour expier le péché et réparer la faute du genre humain, elles rendirent des actions de grâces à Jésus-Christ, pour tant de douleurs auxquelles il s'était exposé dans tout le cours de sa Passion. D'autres méditent qu'en ce même lieu les anges ramassèrent son sang précieux dans les divers lieux où il avait été répandu, et spécialement au jardin des Olives, au lieu de sa flagellation, en celui de son couronnement d'épines et sur le calvaire, où il avait été mis en croix, afin de le remettre en son corps, et qu'aussitôt cette âme, que le Verbe divin n'avait point abandonnée, puisque Dieu ne retire point ses grâces, dit le saint docteur, à une âme qui n'a point péché, et que l'union hypostatique était une grâce dont cette âme ne s'était jamais rendue indigne par aucun péché, rentra dans ce corps gisant, et se réunit à lui comme sa vraie forme, lui redonnant la vie, les sens et les quatre qualités glorieuses, la clarté, l'impassibilité, l'agilité et la subtilité. C'est pourquoi il se défit de ses liens et

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

de son suaire, et pénétrant la pierre du tombeau, il sortit vivant, plus brillant et plus lumineux que le soleil, avec l'admiration et les congratulations de toutes les âmes des limbes et des anges, leur disant : Me voilà, ô mes très-chères créatures ! me voilà votre maître et votre Seigneur, qui reviens à la vie et à la gloire, après tant de souffrances endurées pour le salut du monde. Tous le regardent, tous l'adorent, tous le louent, le glorifient admirablement, et ne peuvent cesser un instant de contempler son visage si ravissant. Cependant Jésus-Christ rend des actions de grâces à son Père de ce que, pour le grand et très-singulier amour qu'il avait envers lui, il lui redonnait la vie avec une plus grande gloire qu'auparavant, lui disant : *Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui* (Ps. 2); puis il entre dans la pensée de se faire voir à la sainte Vierge sa mère, qui attendait cette merveille, puis à ses Apôtres, pour les consoler et les raffermir dans son service. D'autres appliquant leurs pensées sur les sept circonstances qui accompagnent les actions ordinaires, pensent que celui qui ressuscite n'est pas un homme simple, mais un Homme-Dieu, qui a toute-puissance au ciel et sur la terre ; qu'en ressuscitant il fait une œuvre toute prodigieuse, entrant dans une vie immortelle et pleine de félicité par une nouvelle naissance, par laquelle il sort du tombeau plus glorieusement qu'il n'était sorti vivant du sein de la sainte Vierge, au jour de sa nativité ; que c'est à la face de Jérusalem, afin que cette résurrection ait plus d'éclat, et qu'il en soit parlé par tout le monde ; que c'est par sa propre puissance et par sa vertu, selon qu'il avait dit lui-même : *Détruisez ce temple, et en trois jours je le rétablirai* (Jean, 2); que la fin de sa résurrection est la gloire de Dieu son Père, qu'il exaltera glorieusement, et la gloire des hommes qu'il fera aussi ressusciter, et auxquels il fera part et communication de sa vie immortelle et de ses qualités, selon ces paroles : *Je leur ai donné la clarté que vous m'avez donnée* (Jean, 17); qu'il ressuscite sans aucun défaut, plein d'une gloire et d'une beauté ravissantes, et désormais à l'abri de toute souffrance, selon la parole du grand Apôtre : Jésus-Christ *ressuscitant ne meurt plus, la mort ne le dominera plus* (Rom. 6). Enfin il ressuscite au troisième jour, après avoir été trois jours dans la mort, parce qu'une mort de trois jours était convenable pour apaiser les trois Personnes

divines offensées par le péché des trois temps du monde, de la loi de nature, de Moïse et de grâce. Et il ressuscita promptement de grand matin, pour accomplir la prophétie de David : *Je me lèverai du matin* (Ps. 107), et nous laisser un enseignement moral de ne pas croupir dans le tombeau du péché.

Je prendrai part à ce mystère, et parmi tant de considérations, je ne demeurerai pas sec et stérile de toute bonne affection; je me réjouirai saintement de la gloire que reçoit mon Rédempteur en ce mystère. Je rendrai grâces au Père éternel, avec toute l'Eglise triomphante et militante, de ce qu'il a glorifié si excellemment cette sainte humanité, la médiatrice de mon salut, et par laquelle j'aspire à la vie bienheureuse ; car Dieu le Père, en ce mystère, traite Jésus-Christ comme son Fils bien-aimé, et comme il avait été humilié par le péché, ainsi il le rehausse et l'exalte en ce mystère, et le glorifie noblement pour l'amour qu'il lui porte. O grand et admirable amour du Père envers Jésus! Je féliciterai aussi toutes les âmes des saints Pères qui ont été présentes à cette illustre action et à ce glorieux triomphe. Enfin je repasserai longtemps en mon esprit les circonstances de cette merveilleuse résurrection, afin de n'en point perdre sitôt le souvenir.

III. Considérez qu'il faut soigneusement conserver la mémoire du mystère glorieux de la résurrection de Jésus-Christ, selon que saint Paul l'écrit à l'évêque Timothée : *Ressouvenez-vous que notre Seigneur Jésus-Christ est ressuscité de la mort à la vie* (Tim. 2). Et pour ce sujet, le premier Concile général de l'Eglise ordonna que tous les chrétiens ne fléchissent pas les genoux en priant au jour du dimanche, mais se tinssent debout pour honorer la mémoire de ce mystère, laquelle est profitable pour trois choses plus particulièrement. En premier lieu, elle nous fortifie dans la Foi et dans l'Espérance que nous avons de notre résurrection à la fin du monde. Car les membres espèrent le même bonheur que leur chef. *Je sais*, disait Job, *que mon Rédempteur est vivant, et qu'au dernier jour je dois ressusciter* (Job, 19). Et saint Paul, le grand Évangéliste et le prédicateur de ce mystère, qu'il a plus annoncé que tous les autres, tant par ses paroles que par ses écrits, dit : *Sachant que celui qui a ressuscité Jésus, nous ressuscitera avec Jésus* (II. Cor. 4). Cette Foi fortifiée, et cette Espérance relevée par ce mystère, nous appor-

tent les plus douces consolations de cette vie, quand nous pensons à la mort qui ne nous propose rien que de hideux et d'horrible à voir. Car il n'y a pas sujet de tant appréhender la mort du corps corruptible, puisqu'il doit ressusciter incorruptible, comme l'on ne se soucierait pas de perdre un habit de toile pour en recouvrer un autre de pourpre et de grand prix. C'est pourquoi le chrétien doit attendre la mort avec un visage plus serein et plus tranquille, sachant que son bonheur doit être dans la résurrection. En second lieu, cette ressouvenance est profitable pour nous instruire que notre résurrection spirituelle, qui se fait par la justification de Jésus-Christ, est la figure et l'image, selon le même saint Paul, que Jésus-Christ *est ressuscité pour notre justification* (Rom. 4), c'est-à-dire pour nous la représenter et nous en donner un exemple dans sa résurrection. En effet, ce qui s'y passe de plus considérable nous instruit très-bien de la manière dont nous devons nous relever de l'état du péché, qui est notre mort spirituelle. Jésus-Christ est ressuscité promptement, véritablement, pour ne plus mourir, avec les qualités glorieuses de clarté, d'impassibilité, de subtilité et d'agilité. Telle doit être la résurrection spirituelle après la mort du péché : elle doit être prompte; car Jésus-Christ ne fut proprement qu'un jour entier dans la mort, n'y ayant été que la fin d'un autre jour, et encore le commencement d'un autre, abrégeant extrêmement les trois jours de sa mort, et n'y étant que ce qu'il fallait pour assurer le monde qu'il était mort, et que sa mort n'était pas une extase, pendant lequel temps il descendit et visita les enfers. Ainsi doit être le chrétien; il doit demeurer peu dans la mort du péché, et encore pendant ce peu de temps son âme doit, par la pensée, descendre dans l'enfer, pour y considérer les peines qui sont préparées au péché, à l'imitation du roi Ezéchias, qui disait : *J'irai au milieu de mes jours aux portes de l'enfer* (Isa. 38). Car celui qui y va ainsi par la méditation, au milieu de ses jours, n'y va pas par effet à la fin de ses jours. Jésus-Christ est aussi ressuscité véritablement. *Il est vraiment ressuscité* (Luc, 24). Ce n'est pas une fiction ou un fantôme, comme l'apparition de certains morts. Ainsi doit être véritable la résurrection spirituelle, sans feinte, sans dissimulation, sans hypocrisie. Jésus-Christ est aussi ressuscité, non comme le Lazare pour mourir encore une fois, mais pour triom-

pher pour toujours de la mort, et ne plus retomber en sa puissance. *Jésus-Christ ressuscitant d'entre les morts ne meurt plus, la mort ne le dominera plus* (Rom. 6). Telle doit être notre résurrection à la vie de la grâce, pour y persister éternellement, et ne jamais retomber dans la mort du péché. Enfin Jésus-Christ ressuscite avec un corps enrichi des quatre qualités glorieuses, la clarté, l'impassibilité, la subtilité et l'agilité, qui nous marquent les quatre conditions qui doivent accompagner à l'avenir le chrétien, qui retourne à la vie de la grâce par une véritable et solide conversion. Il doit avoir la clarté de la sagesse pour pénétrer les vérités éternelles. L'impassibilité de la patience, qui est la mère et la nourricière de la sainte persévérance dans la grâce. La subtilité d'une profonde humilité, qui fait que l'on ne tient comme point de place, et par laquelle on échappe à tous les obstacles des tentations de l'ennemi, et encore l'agilité de l'obéissance, pour se porter avec allégresse à observer les commandements de Dieu. Qu'ajouter encore? Jésus-Christ est sorti du tombeau, nonobstant la pierre qui le couvrait, afin que nous sortions du péché, nonobstant les obstacles et les difficultés qui se présentent, qu'il faut surmonter et vaincre généreusement, laissant les dépouilles des vieilles habitudes : *Nous dépouillant du vieil homme* (Colos. 3), dit saint Paul. Enfin la mémoire de la résurrection de Jésus-Christ nous est encore utile pour nous porter à lui rendre les devoirs de révérence et d'adoration qui lui appartiennent en cet état nouveau. Car s'il est grand, quand il naît à Bethléem à une vie souffrante et mortelle, et s'il est adoré des pasteurs et des rois d'Orient, il est plus grand, quand il naît par la résurrection à une vie glorieuse et triomphante, et mérite que tout genou fléchisse devant lui et que toute grandeur de la terre se courbe et s'abaisse devant lui. il ressuscite avec pouvoir sur tout l'univers, pour le rendre un jour participant de la gloire dont il prend possession. En ce mystère, il est vivant d'une vie glorieuse et triomphante, et ce n'est plus à un Dieu mourant et à un pauvre crucifié et méprisé de chacun que nous avons à faire. C'est à un Dieu vivant, dont saint Paul disait : *C'est chose horrible de tomber dans les mains du Dieu vivant* (Héb. 10). C'est à un Dieu tout-puissant, devant qui les anges et les puissances du ciel tremblent de respect, pour nous apprendre que les hommes de la terre doivent le respecter

davantage en cet état de grandeur et de majesté avec laquelle il sort du tombeau, pour être le prince de la vie des âmes et des corps.

O Jésus ressuscité! imprimez fortement en mon âme le souvenir de votre sainte Résurrection. Que ce mystère demeure comme un sceau sur mon cœur, et comme un sceau sur mon bras. O Seigneur! il n'y a pas de mystère en toute votre vie dont vous ayez davantage recommandé la mémoire; car les autres mystères n'ont qu'un jour ou deux l'année, ou le plus une octave, où l'on en fait la fête, et celui-ci nous est recommandé tout le temps de l'année, et tous les dimanches sont sanctifiés pour l'honorer. O Jésus! que ce mystère est grand, qui sanctifie tant de jours dans l'année! O Seigneur! je veux me donner tout à vous chaque dimanche, pour dédier toutes mes pensées et consacrer toutes mes œuvres à l'honneur de votre vie ressuscitée. O Jésus ressuscité! donnez-moi part à votre Résurrection au grand jour du réveil de tous les morts, me faisant alors sortir du tombeau avec gloire, et me faisant ressusciter maintenant, par une sincère conversion, à une vie toute sainte et toute spirituelle. Comme vous, Seigneur, à qui la vie était due, non pas la mort, vous n'avez pu demeurer en la mort; aussi que jamais mon âme ne croupisse dans l'état de la mort, dont je puis toujours sortir par votre grâce. O Jésus ressuscité! que la mort ne dominera jamais, faites que jamais la mort du péché ne domine plus en mon âme. Revêtez-la, Seigneur, pour toujours de la splendeur de votre connaissance, de l'impassibilité de la patience, de la subtilité d'une profonde humilité, et de l'agilité d'une prompte obéissance. Ainsi, ô Jésus ressuscité! donnez à mon esprit les qualités de votre corps glorieux, et que mon âme, par votre Résurrection, renaisse toute spirituelle et toute céleste, qu'elle ressuscite aussi dans votre esprit, dans votre grâce, dans votre amour et dans les ardentes affections de vous révérer plus que jamais élevé à cet état de grandeur adorable où vous entrez par ce mystère, et ce miracle des miracles de votre sainte Résurrection. O Jésus! il n'y a point de puissance hors de Dieu au ciel et sur la terre et dans les enfers, qui ne soit soumise à votre gloire! Oh! que j'y assujettisse toutes les puissances et les facultés de mon âme! O Père éternel! qui nous avez redonné votre Fils dans la Résurrection,

c'est votre volonté que toute langue confesse qu'il est en votre gloire, et que tous les anges l'adorent; car l'introduisant de nouveau au monde par la Résurrection, vous commandez que vos anges l'adorent, comme nous l'a révélé votre Apôtre. Si les anges l'adorent en ce mystère, ne l'adorerons-nous pas? O Père éternel! je vous rends grâces pour ce mystère. O anges bienheureux! je vous rends grâces pour l'adoration que vous rendez à Jésus ressuscité! Souffrez, ô Esprits célestes! que nous nous joignions à vos cœurs, adorant avec vous Jésus ressuscité, Jésus dans sa gloire et dans son triomphe.

QUARANTE-HUITIÈME MÉDITATION.

DE LA MANIFESTATION DE LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

I. Considérez qu'il était très-important que la Résurrection de Jésus-Christ fût manifestée, publiée et démontrée véritable par plusieurs preuves et témoignages. Premièrement, parce que ce mystère était celui qui confirmait le plus la sainteté de toute sa vie, de toutes ses œuvres, de tous ses miracles, de toutes ses grandeurs et de toutes les prophéties anciennes qui avaient annoncé son triomphe sur la mort. C'était le point qui confondait le plus ses ennemis, et réfutait toutes leurs médisances et leurs calomnies; c'était enfin le point capital de son honneur et de sa réputation sur la terre; car lui-même ayant prédit en sa vie qu'il ressusciterait au troisième jour, qu'il était plus que le prophète Jonas, que Dieu avait délivré miraculeusement du ventre de la baleine, au troisième jour, ayant dit que si l'on détruisait le temple de son corps, en trois jours il le rebâtirait et le remettrait en état; tous les Juifs qui l'avaient entendu avaient les yeux sur cette Résurrection, et si elle eût manqué, ils eussent pris pour imposture toutes les actions célèbres de sa vie, de même qu'ils eussent encore fait, si elle n'eût été attestée assez clairement. En second lieu, le salut de tout le monde et

l'autorité de la religion chrétienne sont attachés à la croyance de la Résurrection de Jésus-Christ ; les trois vertus théologales de la Foi, de l'Espérance et de la Charité, qui sont comme l'âme et le soutien de la religion, dépendent de ce mystère adorable et de sa connaissance : *Si le Christ n'est pas ressuscité*, dit saint Paul, *vaine est notre prédication , vaine est notre Foi* (1. Cor. 15). Voulant dire que c'est inutilement que l'on prêche tant qu'il faut croire et espérer en Jésus-Christ, et qu'il le faut aimer et estimer au-dessus de tout ; car les hommes ne voudraient pas croire en celui qui a été crucifié avec de si grands opprobres , si la gloire de la Résurrection ne le relevait. Ils ne voudraient pas espérer de triompher de la mort, par la vertu de celui qui n'aurait pu s'en délivrer lui-même, et difficilement feraient-ils état de celui qui serait réduit en cendre et en poussière. C'est pourquoi il importait merveilleusement que sa Résurrection fût manifeste, et que tout doute fût levé pour les hommes sur ce sujet. Troisièmement, le mystère de sa Résurrection a été le plus contredit et le plus combattu. Même avant qu'il arrivât, les Juifs s'en moquaient, et tâchaient d'en abolir la mémoire, ce qui n'est pas arrivé en aucun autre mystère de sa vie ; car si les Ariens ont combattu sa grandeur et sa divinité, si les Nestoriens se sont opposés à son Incarnation et à l'unité de sa Personne, si Eutichès a contredit la pluralité de ses natures, les Monothélites la pluralité de ses volontés, ça été longtemps après que ces choses subsistaient déjà, le mensonge étant d'ordinaire postérieur à la vérité, et l'hérésie à la Foi. Mais pour la Résurrection, les Juifs se sont déclarés à l'encontre avant même qu'elle fût arrivée, et à peine Jésus-Christ avait rendu l'âme sur la croix, qu'ils dirent à Pilate : *Nous nous sommes souvenus que ce séducteur avait dit encore vivant : Je ressusciterai après trois jours* (Matth. 27). C'est pourquoi ils obtinrent des soldats armés pour garder le sépulcre, et ayant appris d'eux-mêmes la vérité de sa Résurrection, ils les corrompirent par argent, afin qu'ils dissent que ses disciples avaient enlevé son corps mort, et non pas qu'il était sorti vivant du sépulcre. Les Gentils ont suivi les Juifs en cette contradiction, comme il paraît par ce qui se passa dans l'Aréopage , le sénat des Athéniens , où saint Paul prêchant ce mystère, fut pris pour un extravagant et un vain discoureur.

Donc, puisque ce mystère devait être fortement contesté et débattu, il appartenait à la providence de Dieu d'en rendre des témoignages tels, qu'ils fussent capables d'en imprimer la créance en tout esprit prudent et raisonnable.

Je reconnaîtrai cette vérité, et me représenterai que s'il était si à propos que la Résurrection de Jésus-Christ fût manifestée au monde, il importe aussi aux chrétiens que leur conversion du vice à la vertu, qui doit être modelée sur la Résurrection de Jésus-Christ, comme sur son exemplaire, soit aussi manifeste et paraisse devant le monde; car les membres doivent imiter leur chef. Je regretterai en cette méditation que plusieurs chrétiens aient honte quelquefois de paraître convertis, et d'avoir changé leurs perverses habitudes et leurs inclinations au péché et à la terre. O chrétien! c'est ta gloire unique en ce monde de te déclarer du parti de Jésus-Christ; car il n'est mort que pour trois jours, et il est ressuscité et vivant pour toute l'éternité, il a dompté la mort, et il est le prince de la vie immortelle et glorieuse. Je vous chercherai donc, ô Roi immortel! et je mettrai ma plus grande gloire et ma consolation à paraître en vérité que je suis à vous, que je suis votre membre et votre sujet, que je suis votre esclave, que je ne respire que pour vous, et que je n'espère qu'en votre vie glorieuse.

II. Considérez que la Résurrection de Jésus-Christ a été manifestée au monde par des témoins choisis à ce dessein : *Dieu*, dit saint Pierre, *l'a ressuscité au troisième jour, et l'a fait connaître, non à tout le peuple, mais à des témoins préordonnés de Dieu* (Act. 10). Car quoiqu'il puisse sembler que sa Résurrection étant un bien public à tout le monde, auquel tous les peuples avaient intérêt, dût se faire publiquement, Dieu néanmoins a trouvé plus convenable qu'elle ne se fît pas à la vue de tout le monde, d'autant qu'étant une chose surnaturelle, et qui appartient à l'état de la vie immortelle et glorieuse, qui est l'objet de notre Espérance, elle devait être manifestée au monde, à la manière des choses de la Foi, par une révélation qui se répandît et se communiquât par degrés et par ordre, soit par l'entremise des anges, soit par celle des personnes plus saintes et plus favorisées de lui, auxquelles il révèle premièrement ses secrets. En effet, Dieu s'est servi ici du témoignage de toutes sortes de personnes, des anges, des

hommes et des femmes. Les anges furent les premiers témoins de sa Résurrection, s'étant à dessein placés sur son sépulcre, avec des vêtements blancs et des visages étincelants comme la foudre, pour dire aux trois Marie qui le cherchaient au sépulcre : *Il est ressuscité, il n'est plus ici.* Et comme Jésus-Christ a deux naissances admirables, l'une par laquelle il sortit du sein virginal de Marie, pour entrer en une vie souffrante et mortelle, et l'autre, par laquelle il sortit du sépulcre virginal en sa Résurrection, pour entrer en possession d'une vie glorieuse et immortelle, et que les anges ont annoncé sa première naissance aux pasteurs, il était bien raisonnable qu'ils annonçassent sa seconde naissance aux créatures humaines, afin que cette seconde naissance, beaucoup plus glorieuse que la première, ne fût pas moins honorée. En second lieu, Dieu s'est servi du témoignage des morts, qu'il fit ressusciter avec Jésus-Christ : *Les corps de plusieurs morts ressuscitèrent*, et ils apparurent à plusieurs dans la cité de Jérusalem pour leur annoncer cette merveille, qui est un des grands miracles contenus dans l'Evangile. Car Jésus-Christ voulut mourir seul, mais il ne voulut pas ressusciter seul. Par une magnificence toute royale, Dieu communiqua ce bien à plusieurs à la fois, tant pour fortifier l'espérance que nous avons de ressusciter, que pour donner à son Fils un cortège convenable dans sa sortie du tombeau, et dans sa seconde entrée au monde. C'est pourquoi il est plus vraisemblable que ces morts ressuscités ne moururent plus alors, afin qu'ils n'eussent pas le malheur de mourir après la Résurrection; mais qu'ils furent élevés en corps et en âme au ciel, au jour de l'Ascension, après avoir instruit plusieurs personnes de la Résurrection de Jésus-Christ. Or, le témoignage des morts est estimé avoir une grande force, et plusieurs souhaiteraient les voir pour être informés de l'état de l'autre vie. Si bien même que le mauvais riche, enseveli dans les enfers, priait Abraham d'envoyer quelques morts pour instruire ses frères, disant qu'ils croiraient, si cela était : *Si quelqu'un des morts va vers eux, ils croiront* (Luc, 16). En troisième lieu, Dieu s'est servi du témoignage des vivants, premièrement des femmes et puis des hommes, savoir des Apôtres, qui s'en étaient soigneusement assurés. Car les femmes plus dévotes, qui usèrent de plus grande diligence

pour venir au sépulcre de grand matin, en apprirent la première nouvelle des anges, qu'elles ne manquèrent pas de publier incontinent et de répandre partout, pour nous apprendre en cette conduite du ciel que les femmes sont d'égale condition avec les hommes, en ce qui concerne l'état de la gloire, où, à proportion de leur amour et de leur ardente Charité, elles seront récompensées de Dieu. Mais c'eût été peu du témoignage des femmes, si les hommes, si les Apôtres, après s'être bien assurés, en toute manière, d'un si grand événement, ne s'en fussent rendus les messagers et les témoins irréprochables, comme l'ayant bien examiné auparavant, et s'étant rendus difficiles à croire, pour mieux lever le doute des autres, rendant témoignage de ce qu'ils avaient expérimenté sensiblement, ainsi qu'en parle un d'entre eux : *Ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons regardé, et ce que nos mains ont touché du Verbe de vie; et la vie est manifestée, et nous l'avons vu, et nous en rendons témoignage* (1. Jean, 1).

Puisque Dieu a voulu autoriser l'article de la Résurrection de Jésus par tant de témoignages, nous sommes donc obligés à la croire fermement et à bien vivifier notre Foi sur ce point de si haute importance; car c'est à ce dessein qu'elle est abondamment attestée. Imitons la Foi de Job, qui disait : *Je sais que mon Rédempteur est vivant, et qu'au dernier jour je me leverai de la terre* (Job, 19). Que l'exercice de cette Foi nous soit un puissant aiguillon à mieux vivre, voyant que Jésus-Christ, que nous servons, n'est plus un pauvre crucifié, mais un prince glorieux, qui a triomphé de la mort. Combien misérables et insensés sont ceux qui vivent sur la terre, comme si Jésus-Christ était toujours cloué sur la croix, et sans puissance de se venger des torts et des mépris qui lui sont faits. Ah! mon grand Rédempteur, il n'en est pas ainsi, vous n'avez soumis votre grandeur à la mort que pour trois jours, et pour toujours vous en êtes victorieux, et votre puissance est toute merveilleuse. Ah! faites, Seigneur, que vous croyant ainsi plein de vie et de pouvoir, je redoute surtout de vous offenser, faites que je vous rende toute ma vie des hommages et des respects de profonde soumission, comme en mérite une grandeur telle que la vôtre.

III. Considérez que la manifestation de la Résurrection étant

si importante, Jésus-Christ ne s'est pas contenté de ces témoignages des anges et des hommes morts et vivants; mais qu'il a voulu s'y employer lui-même pour la rendre plus indubitable, restant à ce dessein sur la terre avant son Ascension, et cependant apparaissant plusieurs fois pour la confirmer de plus en plus, et affermir parfaitement ses disciples, *auxquels il s'est montré vivant après sa mort, leur apparaissant l'espace de quarante jours, et leur parlant du royaume de Dieu* (Act. 1). Car, pour cet effet, il se montra plusieurs fois, et donna des preuves, qui étaient hors de toute contestation, que c'était lui-même, et non un autre que lui. Il leur fit voir que c'était le même corps, que c'était la même âme et le même Dieu. Et quant au corps, quoiqu'il leur apparût en pèlerin ou en jardinier, les Apôtres reconnaissaient pourtant les mêmes traits du visage, la même figure, le même maintien de tout le corps, et la même couleur qu'il avait eue avant sa mort. Et, ce qui peut lever tout soupçon, il leur apparaît avec les cicatrices des plaies des mains, des pieds et du côté, qu'il avait reçues visiblement sur la croix. C'est pourquoi il leur dit : *Voyez à mes pieds et à mes mains que c'est moi-même* (Luc, 24). Quant à l'âme, il leur fait paraître qu'elle est la même, les entretenant des mêmes discours et des mêmes pensées que lorsqu'il conversait avec eux avant sa mort. *Ce sont les discours*, leur dit-il, *que je vous tenais étant encore avec vous* (Luc, 24), dans l'état d'une vie mortelle. Car par ce souvenir des discours tenus autrefois, ceux qui se sont connus se font connaître après une longue absence. Enfin il montre évidemment qu'il est le même Dieu, leur faisant voir qu'il reconnaissait les pensées secrètes de leurs cœurs; car eux le prenant pour un esprit, il leur dit : *Pourquoi êtes-vous troublés, et pourquoi vos pensées montent-elles en votre cœur ?* Leur reprochant tacitement que de le prendre pour un fantôme, c'était une pensée basse et ravalée, qui était montée comme d'un lieu bas en leur cœur, plus haut et plus élevé, et capable de le reconnaître et de l'avoir pour leur Dieu. Ainsi Jésus-Christ travaille en personne à se manifester, différant pour cela d'aller prendre possession du lieu de sa gloire, dont il avait la jouissance. C'est une merveille de son amour pour les hommes après sa Résurrection. Car qui ne penserait qu'étant échappé des mains des Juifs, qui l'avaient accablé de si grands outrages à sa mort, il ne dût

abandonner la terre pour toujours, ayant le pouvoir de se retirer au ciel dans une retraite de bonheur et de félicité? Ou bien s'il voulait rester sur la terre après ces outrages, qui ne penserait que ce ne devrait être que pour lancer ses foudres sur ses ennemis, et les punir de sa mort? Mais, ô amour! après tout cela, il y demeure encore quarante jours, autant que Moïse demeura sur la montagne de Sinaï, recevant la loi de Dieu et les instructions nécessaires pour fonder la religion ancienne, et il y demeure pour donner à ses disciples les articles de la loi, les instructions de la religion chrétienne, des Sacrements et de son gouvernement spirituel, et surtout pour les confirmer dans la Foi de la Résurrection. Que cet amour est admirable et singulier en Jésus-Christ! Car il lui fit faire les sacrifices les plus incompréhensibles. Il le fit descendre du ciel pour paraître visiblement sur la terre, et y opérer le mystère de l'Incarnation; l'amour arrêta l'action de la personnalité sur son humanité, afin qu'il pût souffrir et mourir pour nous; l'amour empêcha pendant trente-trois ans que la béatitude de l'âme ne rejaillît sur la béatitude du corps, vivant heureux, quant à son âme, et misérable, quant au corps. Et après la Résurrection, ayant un état de béatitude entière pour l'âme et pour le corps, sur lequel refluait sa béatitude de l'âme, sans obstacle, néanmoins l'amour l'éloigne pour quarante jours du lieu convenable à sa béatitude accomplie. Car, comme en naissant à Bethléem avec un corps passible et mortel, il devait mourir sur la terre, ainsi en renaissant à Jérusalem avec un corps impassible et glorieux, qu'il eut après sa Résurrection, il devait vivre dans le ciel, et la terre devait être privée de sa présence; mais l'amour le tient encore éloigné du ciel, et l'affection persévérante qu'il a pour ses disciples, le tient comme suspendu entre le ciel et la terre, pour apparaître plusieurs fois à ses disciples et aux femmes zélées pour son service, tantôt en commun, tantôt en particulier, pour les instruire et les affermir dans leur Foi et dans leur Espérance, et les ravir puissamment en son amour.

Ainsi, ô Jésus! triomphateur de la mort, vous êtes toujours vous-même, et toujours chérissant et caressant vos chétives créatures, pour les appeler à prendre part à votre bonheur. Ainsi, ô Roi invincible! votre amour demeure constant et fidèle dans tous vos états; et dans l'état de misère, et dans l'état

de félicité, votre amour est le même, et rien ne vous fait oublier l'intérêt et le salut de nos âmes. Ainsi *votre amour est fort comme la mort*, qui fait la séparation de l'âme d'avec le corps, unis si étroitement ensemble; car l'amour opère toujours en vous des séparations, pour nous engager à nous réunir et à nous joindre à vous, qui êtes notre principe. Ah! Seigneur si aimant et si digne d'être aimé, l'amour n'opérera-t-il pas semblablement en nous des séparations saintes pour votre service? Ah! que nous avons d'obligations singulières à votre égard, puisque vous vous séparez si courageusement, pour notre instruction, de la demeure royale du beau Paradis, qui vous tendait les bras, qui vous ouvrait ses portes, et vous attendait après la mort. Car si, à cause de moi, un ami avait seulement différé quelques jours d'accepter une condition très-avantageuse, je devrais avoir de la reconnaissance pour lui. N'en aurai-je donc pas pour vous, Seigneur? L'amour ne me séparera-t-il pas de toutes les affections terrestres et de toute occasion périlleuse à mon âme?

QUARANTE-NEUVIÈME MÉDITATION.

DES DERNIÈRES PAROLES TOUTES DE CHARITÉ QUE TINT NOTRE SEIGNEUR AVANT SON ASCENSION AU CIEL.

I. Considérez qu'entre les dernières paroles toutes pleines d'amour de notre Seigneur Jésus-Christ avant que de monter au ciel, il proféra certaines paroles de correction et de réprimande, reprochant à ses Apôtres, par un motif d'amour, leur incrédulité et la difficulté qu'ils avaient apportée à croire le mystère de sa Résurrection : *Finalement*, dit saint Marc, *il apparut à eux onze, comme ils étaient a table, et leur reprocha leur incrédulité et la dureté de leur cœur, parce qu'ils n'avaient pas cru à ceux qui l'avaient vu ressuscité* (Marc, 16). Paroles que saint Augustin estime avoir été prononcées, non au jour de sa Résurrection, comme quel-

ques-uns l'ont pensé, mais quarante jours après, et au dernier jour qu'il fut visiblement sur la terre, à cause de ce terme *finalement*. Or, ce fut par Charité qu'il prononça ces mots de sévérité, afin qu'après son Ascension ils ne manquassent pas de croire le mystère de la Résurrection, qui est un des articles fondamentaux de la religion chrétienne, qui confirme tous les autres mystères de sa vie et de sa mort, et sans quoi toute la croyance des chrétiens serait vaine et inutile, selon qu'en parle saint Paul : *Si le Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est inutile, et vaine est votre Foi* (1. Cor. 15). C'est pourquoi Jésus-Christ veut en imprimer la Foi constante dans les Apôtres, et pour cela il les réprimande d'avoir tant fait les difficiles sur ce point, afin que, comme un disciple manque moins en une chose sur laquelle il a été repris par son maître, ainsi les Apôtres ne chancelassent jamais sur cet article. Alors, dit le grand saint Grégoire, il reprit ses disciples, quand il les délaissait corporellement, afin que ses paroles demeurassent plus profondément imprimées en eux. En quoi Jésus-Christ eut en vue le bien de ses Apôtres, et fit des actes extérieurs de Charité, qui sont la bienfaisance, l'aumône et la correction fraternelle, à raison de quoi le Sage dit *qu'il vaut mieux être repris d'un sage que d'être trompé par la flatterie des insensés* (Eccle. 7). En effet, par la correction fraternelle plusieurs ont été retirés de l'enfer, où ils seraient aujourd'hui, si par ce moyen de salut on ne les eût assistés pour remédier à leur ignorance ou modérer leur concupiscence effrénée qui les précipite au mal. Et il est faux d'alléguer que la correction fraternelle est inutile, sur ce principe, que si le pécheur a la grâce, il se convertira sans correction, et s'il ne l'a pas, il ne se convertira pas avec la correction. Car à ce raisonnement il faut dire que le pécheur a des grâces excitantes pour se convertir, et néanmoins, comme la grâce ne meut pas l'homme comme une pierre insensible, et n'opère pas sa conversion toute seule, mais avec la coopération de la volonté qui en est prévenue, la correction fraternelle est utile pour émouvoir la volonté et la porter à coopérer à la grâce, et ainsi avec elle opérer la conversion du pécheur.

Je recueillerai de ce point qu'il est bon d'être quelquefois repris de ses fautes, selon ce que dit le Sage : *La correction manifeste vaut mieux qu'une affection cachée* (Prov. 27), et partant que

je dois prendre en bonne part les remontrances que vous me faites, sans murmurer à l'encontre. Si aussi je ressens quelquefois les remords de conscience qui me représentent la dureté de mon cœur, et les difficultés que j'apporte à croire et à pratiquer la vertu, je prendrai cela pour une correction intérieure qui m'est faite par Dieu même ou par mon ange gardien, qui souvent n'a pas moins sujet de me reprendre que notre Seigneur en avait de reprendre ses Apôtres. O maître céleste! que vous avez bien plus de sujet de blâmer la dureté et l'impureté de mon cœur! Qu'il plaise à votre bonté, ô Seigneur! de m'en délivrer, afin que je vous serve purement.

II. Considérez que Jésus-Christ proféra encore par Charité des paroles par lesquelles il envoyait ses Apôtres à tous les peuples de la terre, pour leur prêcher l'Evangile, c'est-à-dire des vérités opposées à toutes les erreurs qui damnaient le monde, et ensuite les baptiser et les purifier de leurs péchés, et il leur dit : *Allant par tout le monde, prêchez l'Evangile à toute créature; celui qui aura cru et aura été baptisé, sera sauvé; celui qui n'aura pas cru sera condamné* (Marc, 16). En quoi Jésus-Christ est semblable à un père très-affectionné pour le bien de ses enfants, lequel ayant un grand voyage à faire, les recommande de tout son pouvoir à leur maître et à ceux qui en ont le soin. Car ainsi ayant des enfants innombrables dans toutes les contrées du monde, pour le salut desquels il n'y avait que quarante jours qu'il avait répandu son sang, il les recommande à ses Apôtres, afin qu'ils prissent la peine d'aller les enseigner, et qu'ils n'épargnassent rien, non pas même leur vie, pour avancer leur salut : *Prêchez l'Evangile*, dit-il, *à toute créature*, il n'en excepte pas une seule; comme il n'a pas épargné son sang, aussi n'épargne-t-il pas ses grâces et ses paroles; si bien que si quelqu'un n'est pas illuminé, c'est sa faute. Ainsi, dit saint Thomas, le soleil illuminant tout le monde, il est imputé à faute à celui qui ne voit pas, c'est qu'il ferme les yeux. Et très-à-propos l'homme est appelé ici créature, parce que l'homme est créé une seconde fois par la Passion et la Rédemption de Jésus-Christ, et son âme est créée lorsqu'elle est infuse dans le corps, et il est appelé toute créature, parce qu'il comprend les degrés de toutes les créatures, ayant l'être avec les pierres, la vie avec les plantes, le sentiment avec les bêtes, et l'entendement

avec les anges, selon qu'en parle le grand saint Grégoire. Mais pour pénétrer plus avant dans l'amour de Jésus-Christ, il faut s'arrêter à ce qu'en dit saint Augustin, que le chef, avant de monter au ciel, recommanda ses membres sur la terre, et se retira, disant les dernières paroles, parce qu'il prévoyait que plusieurs l'honoreraient au ciel, parlant ou méditant hautement de sa gloire, qui le fouleraient sur la terre, méprisant ses pauvres créatures, et n'ayant aucun soin de leur salut. Ce qui est faire la même chose que celui qui, caressant un homme et le baisant au visage, lui presserait les pieds avec des souliers de fer, et les écraserait. Comme il se plaindrait alors, disant : Tu m'honores d'un côté, et tu me foules de l'autre, ainsi peut se plaindre Jésus-Christ. Etant donc plein d'amour pour le salut des âmes, il les recommande tendrement avant de s'élever au ciel, et leur donne ses Apôtres et ceux qui doivent leur succéder, n'obligeant pas moins le monde en lui fournissant des prêtres zélés, qui travaillent au salut des âmes, qu'il l'oblige tous les jours par la clarté des astres et des planètes; car les planètes ne retirent les hommes que des ténèbres corporelles, et les hommes apostoliques les retirent des ténèbres du péché, et en outre les élèvent au ciel.

O amour de Jésus à l'égard du monde perdu ! O zèle de sa Charité! O Jésus! imprimez-nous vos dernières paroles prononcées en notre faveur. Donnez-nous les sentiments que nous devrions en concevoir, et pour vous rendre grâces de votre soin paternel et amoureux, et pour imiter votre affection à l'égard des âmes. Autant il y a d'hommes apostoliques qui nous enseignent la voie de salut, autant ce sont de merveilleux bienfaits de votre amour, et d'effets du pressant désir que vous avez du salut des âmes.

III. Considérez les troisièmes paroles de Jésus-Christ prêt à monter au ciel, qui furent des paroles de bénédiction, par lesquelles il bénit sa sainte mère qui était présente, les femmes qui l'accompagnaient, et ses disciples. *Et pendant qu'il les bénissait*, dit saint Luc, *il se sépara d'eux, et s'éleva vers le ciel* (Luc, 24). Il bénit donc alors, par un trait signalé d'amour, la très-bénie Vierge entre toutes les femmes : Voilà, ma très-bonne mère, lui dit-il, le corps que vous avez enfanté et nourri; je vous en rends grâces maintenant, et je veux que dorénavant les nations

de la terre vous servent, et que les enfants de l'Eglise se courbent devant vous, vous reconnaissant pour leur reine et leur maîtresse. Mon absence, quant au corps, ne doit pas vous affliger, puisque je vais prendre possession du lieu de gloire et de félicité, dont je vous rendrai participante, lorsqu'après avoir servi quelque temps de consolation à tous mes fidèles, je viendrai à vous, pour vous élever de la terre au lieu où je vais me retirer. Il bénit encore la sainte amante Madeleine, lui disant : Ma chère fille Madeleine, voilà les pieds que tu as lavés de tes larmes, je ferai que ta peine ne sera pas privée de récompense. Je te ferai conduire bientôt dans le désert, je te nourrirai là par mes anges, qui t'élèveront chaque jour en des extases, jusqu'à ce que je t'appelle et te ravisse de la terre, pour te rendre heureuse dans le ciel. Il bénit Marthe ensuite : Toi, ma très-chère et très-libérale hôtesse, puisque tu as été tant occupée à mon service, je te donnerai cette seule chose si nécessaire, et après les travaux de la vie active sur la terre, je te donnerai le repos de la vie contemplative dans la splendeur de la gloire. Il bénit ensuite les Apôtres, leur disant adieu, et leur donnant des baisers de paix : Vous, mes chers disciples et Apôtres, les messagers de ma doctrine, les légats de mon Evangile, les témoins de ma vie et de mes œuvres, les compagnons de mes travaux, les coadjuteurs de mes desseins, parce que vous avez été affligés par ma Passion, je vous comblerai de joie et de consolation par le Saint-Esprit que je vous enverrai, pour vous fortifier à souffrir pour mon amour. Car vous aurez des croix à porter à mon exemple, comme je vous l'ai prédit, mais de grandes récompenses vous attendent, des palmes et de glorieuses couronnes vous sont préparées dans le royaume où je m'en vais monter. Il est même probable qu'il s'adressa à chacun de ses Apôtres en particulier, les encourageant à travailler, et les assurant tous de son amour et de la part avantageuse qu'ils auraient pour salaire de leurs peines à fonder les Eglises et à convertir les âmes, et ainsi *pendant qu'il les bénissait il se retira d'eux,* et il était porté au ciel, eux le regardant s'élever devant leurs yeux avec étonnement et admiration.

O Jésus! je vous adore en ces actions de tendresse et d'amour! Oh! que vous traitez vos disciples suavement! O Jésus! qui êtes tout amour envers les hommes, donnez-moi part à

votre bénédiction. O Jésus ! qui bénissez les saintes femmes et vos chers Apôtres en montant aux cieux, bénissez-nous pareillement. O Jésus allant au ciel et vous séparant de la terre ! laissez-nous votre bénédiction et l'abondance de vos grâces. En montant au ciel, vous vous disposiez à envoyer votre Saint-Esprit à l'Eglise, faites, par votre bénédiction, que nous nous disposions saintement à le recevoir. O Jésus consumé d'amour pour les hommes ! continuez dans le ciel à nous donner votre bénédiction ; ressouvenez-vous-y de votre croix et de ceux pour lesquels vous avez voulu souffrir. Ressouvenez-vous-y de vos miséricordes. Et quand vous parlerez à votre Père céleste pour les pécheurs de la terre, et quand vous lui présenterez vos plaies pour apaiser son courroux, n'oubliez pas la cause du plus misérable des pécheurs et du plus indigne de vos miséricordes. Que votre amour, ô Jésus ! continue à nous bénir, jusqu'à ce que nous arrivions en votre présence et au lieu de votre triomphe.

CINQUANTIÈME MÉDITATION.

DE L'ASCENSION DE JÉSUS-CHRIST.

1. Considérez que Jésus-Christ, après ces dernières paroles d'amour, est monté au ciel, y élevant sa sainte humanité par sa vertu. Pensez à quelques raisons de cette Ascension. La première, afin qu'après être ressuscité de la mort à la vie pour ne plus mourir et avoir un corps immortel, il fût en un lieu convenable aux êtres immortels, lequel n'est autre que le ciel. La seconde, afin qu'il fût placé dans un lieu digne de sa grandeur ; car comme Dieu a assigné le quartier des pécheurs vers le centre de la terre, où est le lieu le plus vil et le plus ignoble de tout le monde, à cause de leur extrême bassesse et de leur indignité, ainsi a-t-il voulu élever Jésus-Christ comme le plus digne de tout l'univers, au lieu le plus sublime et le plus ho-

norable, qui n'est autre que le ciel. La troisième raison est, à cause que la terre n'était pas digne de le porter, ni capable de lui rendre les honneurs qu'il méritait pour sa grandeur et sa sainteté très-excellente. En effet, c'était le sentiment des plus prudents et des plus sages, quand il était sur la terre, de se réputer indignes de sa présence; d'où vient que saint Jean disait qu'il n'était pas digne, en se prosternant contre terre, de dénouer les cordons de ses souliers. Saint Pierre lui disait par révérence : *Retirez-vous de moi, Seigneur; car je suis un homme pécheur* (Luc, 5). Le centenier lui témoignait hautement qu'il n'était pas digne qu'il entrât dans sa maison. Saint Paul dit bien des Saints de l'Ancien-Testament que le monde n'était pas digne d'eux; à combien plus forte raison la même chose peut-elle se dire de Jésus-Christ, le Saint des Saints, qui est plus grand que tous les anges, et plus élevé que tous les cieux? Mais encore le monde n'était point capable de le traiter avec assez de révérence; car comme un puissant roi, qui fait son entrée dans quelque village, n'y peut jamais être reçu avec autant de magnificence que le mérite sa majesté royale, parce que ce lieu est pauvre, mais qu'il faut qu'il entre dans quelque grande et puissante cité, où les habitants le reçoivent et le traitent magnifiquement comme il le mérite; ainsi il en est de Jésus-Christ. Le monde n'était qu'un chétif hameau, où, quand tous les empires et tous les royaumes se fussent épuisés pour l'honorer, rien ne pouvait être proportionné à sa grandeur et à son mérite. Il fallait donc qu'il entrât dans sa Jérusalem céleste, laquelle est bâtie d'émeraudes et de diamants, et pavée d'or pur, et de laquelle tous les habitants sont autant de princes bienheureux, qui pouvaient l'honorer dignement. C'est pourquoi il s'y est transporté par son Ascension glorieuse. La dernière raison était pour ouvrir la porte du Paradis à toutes les âmes justes; car étant le chef des prédestinés, il lui appartenait d'avoir l'honneur d'y entrer le premier, et après lui toutes les âmes qui en seraient capables. C'est pourquoi les âmes justes des limbes soupiraient après son Ascension, avant laquelle aucune ne pouvait entrer au ciel pour y être bienheureuse. Et après cette Ascension, toutes les âmes pures y sont reçues sans retard, le chemin étant ouvert, et n'y ayant aucun empêchement. C'est pourquoi il disait en

saint Jean : *Je suis la porte; si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé; il entrera et sortira, et trouvera des pâturages* (Jean, 10); car avant lui et son Ascension au ciel, les hommes entraient dans l'Eglise militante sur la terre, et en sortaient sans trouver les pâturages de la félicité qui leur était différée; mais depuis l'Ascension, ils entrent dans l'Eglise, et à la mort ils trouvent les pâturages et la béatitude, qu'il leur a ouverts en s'élevant au ciel.

Admirez ce mystère glorieux. Oh! avec combien de joies le Père éternel a-t-il commandé à ses anges de descendre du ciel au-devant de son Fils, et de l'accompagner dans sa retraite hors de la terre! O anges bienheureux! avec quelle allégresse et quelle promptitude avez-vous obéi au commandement du Père éternel, abandonnant le ciel pour venir accueillir avec joie, louanges et congratulations, le vainqueur de nos cœurs? O Jésus! mon Seigneur, avec quelle bonté avez-vous dit adieu à votre sainte Mère, et donné la bénédiction à tous vos Apôtres et vos disciples avant de vous élever en l'air avec toutes les âmes des limbes qui vous suivaient comme leur souverain libérateur? Hélas! ô tristes et affligés Apôtres! combien douloureusement éleviez-vous vos yeux en haut, le regardant monter, jusqu'à ce qu'une nuée vous en ôtât la vue? Ah! noble Jésus! quelle admirable réception vous a faite votre Père éternel, vous plaçant à sa droite sur son trône, vous bénissant de ce que vous aviez fidèlement accompli ses volontés et combattu jusqu'à la mort, ayant reçu mille plaies et mille blessures pour exécuter l'œuvre de la Rédemption qu'il vous avait commise. O Père éternel! combien avez-vous regardé joyeusement toutes les saintes âmes qui accompagnaient votre Fils! Oh! quelle fête et quelle jubilation, quelle joie inénarrable se fit à cette heure dans le ciel? O Jésus! je vous rends grâces de ce que vous êtes monté au ciel pour nous en ouvrir la porte, fermée depuis tant de siècles par le péché d'Adam. O Seigneur! tirez mes pas de la large voie des enfers, et remettez-les dans la voie étroite des vertus, afin que par toutes mes pensées, mes paroles et mes œuvres, je marche sur la trace de vos vertus et de votre Ascension au ciel.

II. Considérez le bonheur de Jésus-Christ et la grandeur de sa gloire dans le ciel. Cette gloire est extérieure et inté-

rieure, au dedans et au dehors de lui. Car au dedans de lui, il a la béatitude de l'âme et du corps, la plus parfaite et la plus accomplie qui se puisse imaginer, et au dehors il a la place d'honneur et la droite de son Père, d'où il regarde toutes les créatures bienheureuses toutes pénétrées de respect pour sa grandeur, et concourant toutes à sa louange et à sa glorification. Et quant à la béatitude qu'il possède en lui-même, il est constant qu'il n'y en a pas de pareille à la sienne. Car la béatitude provient de deux causes : de l'union à un objet béatifiant et de la connaissance que l'on a de cette union. Plus ces deux choses sont parfaites et accomplies, plus est accomplie la béatitude. C'est pourquoi là où les facultés de l'âme sont plus fortes et plus vigoureuses, pour s'unir plus parfaitement à l'objet béatifiant, mieux savourer ses douceurs et en avoir la connaissance, là la béatitude est plus parfaite. De là vient que les facultés spirituelles sont plus capables de félicité que les corporelles et les terrestres, les anges plus capables d'être béatifiés que les hommes; et que Dieu a une béatitude encore plus sublime que les anges et les hommes, étant tellement uni à l'objet béatifiant, qu'il est cet objet même dont il a une connaissance infinie. Or, après la divinité, l'humanité sacrée de Jésus-Christ a une plus grande union avec Dieu et un esprit plus illuminé pour le comprendre; c'est pourquoi la béatitude de son âme est la première après celle de la divinité; et comme la béatitude du corps est proportionnée à celle de l'âme, il s'ensuit qu'il est le plus heureux de tous les heureux, quant à l'âme et quant au corps, comme il appartient au chef de tous les prédestinés. Au reste, pour l'extérieur, il n'y a encore rien de semblable à lui; car il est placé à la droite de Dieu son Père, par laquelle plusieurs entendent la manifestation de son égalité avec Dieu son Père, et quelques autres entendent une place dans le Paradis la plus éminente, la plus haute et la plus sublime de toutes, une place d'empire et de principauté, et de la première félicité, place glorieuse que Lucifer ambitionna en vain, et qui était destinée au Dieu-Homme Jésus-Christ. Jésus-Christ est établi en cette place par son Père éternel : *Sois assis à ma droite.* Et de là il voit tout l'univers sous sa puissance, de là il reçoit tous les hommages de tous les neuf Chœurs des anges et de tous les esprits heureux. Car dès les

premiers jours de son Ascension, ils l'ont glorifié en quatre manières principales, c'est à savoir par l'admiration de ses grandeurs, par l'amour très-embrasé qu'ils lui portent, par des louanges et des glorifications très-hautes, et encore par la sujétion et l'obéissance qu'ils lui rendent en ce qui concerne son Eglise militante sur la terre, sur laquelle il a toujours les yeux et le cœur, afin qu'elle subsiste au milieu de ses ennemis jusqu'à ce qu'elle lui ait fourni le nombre des élus qu'elle en attend; ainsi ils continueront à l'honorer jusqu'à la fin des siècles, d'autant plus ardemment qu'ils ont combattu contre les démons pour la gloire de son humanité, qui fut par ce moyen l'objet et l'occasion de leur mérite, s'étant déclarés de son parti contre Lucifer, qui lui enviait la grandeur de l'union hypostatique. C'est pourquoi en son Ascension ils se réjouissent de leur premier combat entrepris pour sa gloire, et ils triomphent de son bonheur. Et telle et si sublime est la gloire de Jésus élevé dans le ciel, gloire bien due à la grandeur des opprobres et des abjections de sa vie souffrante, gloire bien convenable à celui qui par nature était le Fils unique du Père éternel. Car de même qu'un père sur la terre, qui possède de grands biens et des honneurs, s'il n'a qu'un fils seulement, lui donne plus de richesses et le rend plus glorieux, ainsi Jésus-Christ étant par nature le Fils unique du Père tout-puissant, a reçu de lui un plus grand éclat de gloire, comme il était bienséant à un tel Père d'agir à l'égard d'un tel Fils. C'est pourquoi le bien-aimé disciple dit : *Nous avons vu sa gloire, gloire comme du Fils unique du Père* (Jean, 1).

Congratulez Jésus-Christ, et réjouissez-vous de la grandeur de sa gloire : *Exaltez-vous, ô Dieu! par-dessus les cieux, et que votre gloire soit au-dessus de toute la terre* (Ps. 56). O gloire digne du Fils unique du Père éternel! O gloire digne d'être communiquée par un Père si noble à un Fils si noble! O gloire! digne récompense des travaux, des souffrances et des humiliations non pareilles de Jésus! O gloire! digne objet de l'admiration des bienheureux, et de la contemplation des anges célestes, mais digne objet de la méditation perpétuelle des hommes voyageurs sur la terre et de leurs félicitations les plus ardentes. *Ah! que toute la terre confesse que Jésus-Christ est dans la gloire de son Père* (Phil. 2). Ah! mon grand Rédempteur, je me réjouis de tout mon cœur de ce

qu'après les douleurs et les souffrances de cette vie mortelle, vous êtes rempli de tant de joie et de félicité. Anges célestes, qui avez combattu pour cette humanité, oh! que vous avez heureusement réussi, et que les démons sont confus en votre présence! Ah! mon grand Jésus, je me réjouis de ce que tous les esprits angéliques et humains conspirent à vous honorer, ravis d'admiration et d'amour pour vous. Oh! si tous les hommes de la terre concouraient aussi à vous honorer, à vous admirer, à vous aimer, à vous louer et à vous obéir! O Seigneur! si plusieurs manquent à ces justes devoirs, je n'y veux jamais manquer. Que mon âme ne conspire jamais en leur conseil, *et que ma gloire ne soit jamais dans leur assemblée* (Gén. 49), mais dans celle de vos Saints, avec lesquels je dirai d'affection : *L'Agneau qui est mort est digne de recevoir la vertu et la divinité, la sagesse et la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction* (Apoc. 5).

III. Considérez les affections d'une âme aimante pour Jésus-Christ montant au ciel, sur ces paroles du sacré Cantique : *Allez-vous-en, mon bien-aimé, et soyez semblable à la biche et au faon des cerfs.* (Cant. 8). Eh quoi! sainte Amante, que dites-vous? que cet époux s'éloigne de vous? Quoi donc, sa présence vous est-elle ennuyeuse? Cet époux si doux et si gracieux vous est-il à dédain? où donc est votre amour? Combien de fois lui avez-vous témoigné que vous ne soupiriez que pour sa présence? N'est-ce pas vous-même qui disiez : *Qu'il me baise du baiser de sa bouche. Montrez-moi, cher amour de mon âme, où vous paissez, et où vous reposez à l'heure de midi* (Cant. 1). N'est-ce pas vous-même qui disiez : *Je chercherai par les rues et les places celui qu'aime mon âme. Je vous conjure, filles de Jérusalem, si vous rencontrez mon bien-aimé, de lui dire que je languis d'amour* (Cant. 3 et 5). Et enfin, après l'avoir trouvé, ne faites-vous pas cette généreuse protestation : *J'ai trouvé celui que mon âme aime; je l'ai trouvé, et ne le quitterai pas?* Et cependant, oublieuse de vos affections, vous le congédiez à la fin, et lui dites qu'il se sépare de vous. Quel est donc le mystère de cette contradiction si apparente dans ce sacré Cantique? Peut-on aimer et congédier? Il est vrai, il est vrai, cette amante ne désirait rien plus que la présence de l'Homme-Dieu Jésus-Christ sur la terre; mais le voyant au milieu des mépris et des tourments, elle l'en souhaita bien loin, ne pouvant souffrir qu'il fût si maltraité. C'est pourquoi elle lui dit à la fin : Hélas! mon

bien-aimé, il y a trente-trois ans et plus que vous vivez sur la terre, toujours indigent et toujours méprisé. Hélas ! languirez-vous donc toujours ? *Allez-vous-en, mon bien-aimé*, retirez-vous de la terre dans les cieux, où vous n'aurez plus d'adversaires. Ah ! mon cher Rédempteur, j'ai horreur de tant de maux et de cruautés que les Juifs inhumains vous ont fait endurer. Hélas ! ils vous ont battu, flagellé, couronné, crucifié : *Allez-vous-en, mon amour.* Il est vrai que vous êtes ressuscité de mort à vie, et que vous avez triomphé de leurs efforts. Mais si vous demeuriez encore parmi eux après la Résurrection, je sais qu'ils ont des cœurs de tigres, et qu'ils vous crucifieraient de nouveau, s'ils en avaient le moyen : *Allez-vous-en donc, mon bien-aimé*, et abandonnez cette nation perfide. Mais moi, pauvrette, que deviendrai-je sans vous et séparée de votre présence, qui m'est mille fois plus chère que ma vie ? Ah ! il n'importe ce qui soit de moi, pourvu que vous, mon bien-aimé, soyez plein de gloire et de bien. Ah ! que j'aime bien mieux que vous soyez exalté sur le trône de votre gloire, que de vous voir étendu sur les bras de la croix ! Que j'aime bien mieux que vous soyez au milieu des Personnes divines, que de vous contempler sur la croix au milieu des voleurs ! Que j'aime bien mieux les acclamations et les louanges que vous donnent les anges en mon absence, que les injures et les blasphèmes que l'on vomit contre vous sur le calvaire ! que j'aime bien mieux que vous soyez revêtu de votre robe de gloire que de cette peau sanglante et déchirée ! *Allez-vous-en, mon bien-aimé, et soyez semblable à la biche et au faon des cerfs* (Cant. 8). Comme ces animaux contraints de fuir n'abandonnent pas leurs petits, ainsi sauvez-moi avec vous, me tirant après vous dans le ciel.

Imitez ces ardentes affections, vous réjouissant intérieurement du bonheur de Jésus-Christ dans sa retraite hors de la terre. O noble Jésus ! quittez cette terre qui n'a que de la dureté et de l'ingratitude pour vous ! Montez, montez au ciel, et dans le triomphe de votre gloire, souvenez-vous de nous, qui languissons dans cette vallée de misère, au milieu de vos adversaires et de ceux qui sont peu affectionnés à votre service. Hélas ! quand viendra le jour de votre miséricorde, dans lequel vous nous appellerez à la vue de votre face désirable, et à la participation de votre royaume céleste. *Pauvre que je suis, pourquoi mon exil est-il prolongé si longtemps* (Ps. 119) ?

CINQUANTE-UNIÈME MÉDITATION.

CONCLUSION DE CE TRAITÉ DE L'AMOUR DE JÉSUS-CHRIST.

I. Considérez, après toutes ces méditations, que personne au monde, pour peu qu'on ait quelque prudence, ne peut choisir aucun objet à qui donner son amour avec plus de raison que l'Homme-Dieu et le Verbe incarné Jésus-Christ. Le séraphique Docteur nous fournit les raisons de cette vérité, quand il dit : Il faut aimer exclusivement Jésus-Christ, lui dont la vue est si délectable, la parole si aimable, l'action si louable, et le don si inestimable. Dans ces paroles il touche les quatre causes principales, pour lesquelles on peut sagement choisir une personne pour l'affectionner. La première cause est sa beauté, or, cette beauté est toute singulière et toute ravissante en Jésus-Christ, soit que l'on considère sa divinité, soit que l'on considère son humanité formée et ornée du Saint-Esprit et le vrai chef-d'œuvre de la toute-puissance divine ; c'est pourquoi le saint roi David l'appelle *beau par-dessus tous les enfants des hommes* (Ps. 44), où la paraphrase chaldaïque porte : *Vous êtes beau outre mesure, et il n'y a personne en la postérité d'Adam qui vous puisse être aucunement comparé.* Cette beauté, qui ne se peut expliquer par la langue des anges ou des hommes, se peut conjecturer par la beauté des corps glorieux, le moindre desquels sera plus resplendissant que le soleil du monde, dont l'éclat est si admirable; car si le dernier des heureux surpasse en beauté et en bonne grâce le soleil même, quelle haute estime ne faut-il pas concevoir du chef de tous les bienheureux? Mais il n'appartient qu'aux esprits les plus élevés et les plus adonnés à la méditation de l'union du Verbe avec la chair, de connaître, et encore légèrement et comme en passant, l'excellence de cette beauté. Car comme Dieu même est l'inventeur et l'ouvrier de toute beauté, et que sans lui toutes choses seraient difformes, comment n'eût-il pas imprimé des marques de sa beauté divine en ces membres qu'il formait de ses doigts dans les très-pures entrailles de la Vierge? Si bien qu'il n'y eut jamais, et jamais il n'y aura aucun trait de beauté et de bonne grâce qui n'ait été d'une

façon plus excellente dans le corps très-beau de Jésus-Christ. La seconde cause pour laquelle on aime une personne est la douceur et la bonne grâce de ses paroles; ce qui a fait que plusieurs hommes pauvres, selon la fortune du monde, ont été chéris des princes et des monarques, parce qu'ils les ravissaient par la douceur de leur agréable entretien. Or, qui pourrait s'imaginer combien la voix de Jésus-Christ est douce et agréable, laquelle pénétrait les cœurs les plus durs, et les gagnait si aisément? Si bien que ses ennemis mêmes se sentant attirés à son amour par cet attrait, disaient : *Jamais homme n'a parlé de la sorte* (Jean, 7). Et saint Pierre : *A qui irons-nous, Seigneur? vous avez les paroles de la vie éternelle* (Jean, 6). Et sainte Madeleine oubliait toutes choses pour être à ses pieds, et écouter ses discours très-gracieux : *Mon âme s'est toute fondue,* dit la sainte Epouse, *sitôt que mon bien-aimé a parlé* (Cant. 5). La cire qui se fond et se liquéfie est en chaleur, et l'âme qui écoute les paroles de Jésus-Christ est embrasée d'amour : *Notre cœur n'était-il pas embrasé, quand il nous parlait dans le chemin* (Luc, 24), disaient les deux disciples d'Emmaüs. Cette cire en se liquéfiant est toute molle et toute tendre, et l'âme qui entend Jésus-Christ n'a plus de dureté; mais elle dit comme saint Paul, qui entendit sa voix : *Seigneur, que vous plaît-il que je fasse* (Act. 9)? La cire fondue s'étend, se dilate et s'écoule comme hors d'elle-même, et l'âme qui écoute les paroles de Jésus-Christ s'écoule hors d'elle-même, et se dilate par affection intime en Dieu même, où elle se répand et s'étend à toutes ses douceurs et ses perfections. Ainsi David, de qui le cœur était proportionné à celui de Dieu, se dilatait en lui : *Je me suis ressouvenu de ces choses, et j'ai épanché mon âme en moi* (Ps. 41). Enfin la cire fondue s'unit aisément à une autre, et l'âme qui entend la voix de Dieu s'unit aisément à Jésus-Christ, qui est comme une autre cire fondue, selon qu'il dit de lui-même : *Mon cœur a été comme une cire fondue au milieu de mes entrailles* (Ps. 21). La troisième cause, qui fait que l'on chérit prudemment une personne, est la grandeur de ses œuvres; c'est pourquoi nous aimons naturellement ceux qui ont la réputation d'être braves et généreux, bien que nous ne les ayons jamais vus. Ainsi Jonathas aima David comme son âme, et se dépouilla de ses habits de prince et de fils de roi pour les lui donner, parce qu'il avait si bien réussi à combattre un géant, qui donnait de la terreur à tout le monde. Or,

le noble Fils de Dieu a terrassé le Goliath infernal, a fait tant d'œuvres excellentes dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, et continue encore tellement d'en faire, que tout le monde entier ne serait point capable d'en comprendre le nombre. Enfin les dons et les présents ont une espèce de toute-puissance pour s'acquérir les cœurs les plus éloignés, jusque-là que les ennemis les plus félons deviennent très-dévoués, par l'abondance des présents qu'on leur fait. C'est pourquoi Jacob s'en servit adroitement pour s'insinuer dans l'amour de son frère Esaü, qui le haïssait à la mort : *Je l'apaiserai par des présents* (Gén. 32). Mais ce n'est rien que la largesse et la magnificence de tous les hommes, au prix de celle dont use Jésus-Christ à notre égard, puisqu'il a donné sa vie pour nous, et qu'il nous donne encore ses grâces et sa gloire, et tout ce qui est aimable dans le monde : *Marchez dans la dilection*, dit saint Paul, *comme Jésus-Christ nous a aimés et s'est donné lui-même pour nous* (Eph. 5). *O femme! si tu savais le don de ton Dieu* (Jean, 4), dit-il lui-même à la Samaritaine. Et certainement, si les biens temporels nous étaient plus propres et plus convenables, il ne manquerait pas de nous en pourvoir avec abondance ; mais il ne les estime rien au prix des dons précieux de sa grâce, dont pourtant il se rend si libéral pour disposer les âmes à recevoir le don de sa gloire, qu'il leur a destiné de toute éternité.

Donc, si Jésus-Christ a toutes ces conditions, et encore d'autres innombrables pour être prudemment choisi entre tous pour l'objet de notre amour, que tardons-nous, que différons-nous davantage de nous consacrer tout à lui, et de nous déclarer ouvertement pour son parti ? Car c'est une erreur de demeurer ici en suspens, et d'hésiter à qui l'on donnera son amour. Elie disait au peuple juif : *Si Baal est Dieu, suivez-le ; pourquoi clochez-vous çà et là* (III. Rois, 18)? De même si quelque créature a toutes les qualités excellentes pour posséder notre amour, suivons-la ; mais si c'est Jésus-Christ seul, pourquoi aimons-nous la créature plus que lui, et pourquoi lui faisons-nous cette injure que de lui faire perdre la préférence dans l'élection de l'objet de notre amour? O Homme-Dieu très-parfait et très-aimable en toutes choses et par dessus toutes choses ! puisque c'est le propre de l'homme raisonnable d'aimer avec choix et élection, je vous choisis entre tous pour l'objet de mon amour. O très-désirable Fils de Dieu, désireux de vos biens immortels et de votre gloire immense, je

veux vous préférer à toutes les créatures du monde, à moi-même et à toutes mes propres affections ; je me soumets à vous, et fais profession de vous servir de toutes mes forces et de toutes mes puissances dans la vue de tant de perfections, de tant d'œuvres excellentes et de tant de qualités aimables que vous possédez. Ah! Roi d'amour, *par votre bonne grâce et votre beauté, avancez-vous avec prospérité, et régnez* dans tous les cœurs des hommes (Ps. 44).

II. Considérez que l'Homme-Dieu Jésus-Christ mérite d'être aimé de quatre sortes d'amour, principalement de l'amour de complaisance, de l'amour de bienveillance, de l'amour appréciatif et de l'amour aspiratif. Premièrement, il mérite d'être aimé de l'amour de complaisance, qui est une certaine réjouissance et une satisfaction intérieure de ce qu'il est si éminent dans son être, dans ses perfections et dans toute sa gloire. Car ce doit être un sujet de joie pour nous que celui qui est notre chef, notre libérateur, notre espérance et notre maître, soit si relevé et si sublime dans ses grandeurs, ainsi que c'est un sujet de contentement pour des sujets d'avoir un roi victorieux et triomphant en toutes choses. De plus, s'il a des avantages très-grands, il est plus puissant pour secourir nos misères, et nous pouvons en attendre beaucoup plus de secours et de consolations que s'il était moins élevé et moins puissant. Mais s'il s'est abaissé et humilié pour nous jusqu'à l'excès, pourquoi ne nous réjouirions-nous pas du fond de notre cœur de ce qu'il est exalté au-dessus de toutes choses? Mais encore c'est pour nous un honneur indicible de ce que dans l'Eglise triomphante, composée des anges et des hommes, il soit le prince couronné de gloire et glorifié de tous, lui, dis-je, qui est de notre alliance et qui est homme. C'est pourquoi si nous ne sommes dénaturés et ennemis de notre condition humaine, nous devons ressentir un épanouissement de cœur et une complaisance extrêmes de son exaltation et de tous ses admirables priviléges, répétant quelquefois avec de grands sentiments de joie, ces paroles de l'Epouse du sacré Cantique, qui, après avoir fait l'énumération de ses perfections, s'écriait : *Tel est mon bien-aimé, celui qui est mon ami, ô filles de Jérusalem* (Cant. 5, 16)! En second lieu, il mérite d'être aimé d'un amour de bienveillance, qui n'est autre chose qu'un grand désir qu'il soit toujours dans la possession paisible de ses grandeurs, et qu'elles s'augmentent au-

tant qu'il est possible. Certes, il faudrait avoir un cœur de bronze, et dur comme les rochers, pour n'être point touché de ce mouvement d'affection; car Jésus-Christ, en tant que Dieu, a pensé à nous de toute éternité, il nous a voulu du bien, et en tant qu'homme, dès le premier moment de sa conception, il s'est offert à mourir pour notre salut; il a employé toute sa vie à notre bien, il a institué les Sacrements, il a donné tout son sang pour nous, et maintenant, au milieu de ses grandeurs dans le Ciel, il ne nous méprise pas, il est encore notre médiateur et notre avocat envers Dieu, pour avancer notre salut par le secours de ses grâces; enfin il nous a tout donné. Comment donc pourrions-nous vivre sans lui vouloir du bien avec une ardente affection, sans travailler à l'avancement de sa gloire et à le satisfaire en tout? parce que sans lui nous ne serions que des charbons d'enfer, que des victimes de la damnation éternelle : *Si quelqu'un n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème* (1. Cor. 16), dit saint Paul. Troisièmement, il mérite l'amour appréciatif, qui consiste dans l'estime que nous devons faire de lui, comme de celui qui est le plus grand, le plus précieux et le plus digne du monde, comme il l'est véritablement; car il est Dieu-Homme : comme Dieu il comprend toutes les grandeurs infinies et incréées, et comme homme il comprend toutes les noblesses et toutes les excellences créées qui peuvent s'imaginer; tellement que tous les monarques de la terre qui ont été, qui sont et qui seront jamais, n'ont pas la cent millième partie de sa grandeur, non plus que les Séraphins les plus sublimes et les plus heureux, qui sont très-petits à son égard. Partant, si nous voulons porter un jugement véritable des choses dignes de prix, nous devons l'apprécier comme le plus grand de tous, et regarder tout le reste du monde comme une chose de peu de valeur; car il est plus beau que les plus beaux d'entre les hommes, il est plus sage que tous les sages, et plus grand que tous les grands, et toutes les richesses du monde ne sont qu'un grain de sable et un brin de paille au prix de ses richesses immortelles. *J'ai tout regardé*, dit saint Paul, *comme du fumier pour gagner Jésus-Christ* (Philip. 3); voulant dire qu'il ne ferait pas plus de difficulté de perdre tous les biens de la terre que si c'était du fumier, pour se conserver son amitié, pour satisfaire ses désirs et contenter

ses volontés. Enfin il mérite un quatrième amour, qui est l'amour aspiratif, qui consiste en plusieurs élans et plusieurs affections véhémentes exprimées par divers cris et diverses supplications et autres manières pour le voir, pour le posséder et pour être avec lui, à cause du trait de Charité, dont le cœur blessé soupire et languit après lui. Il mérite encore ces amours, à cause de ce qu'il est et à cause de ce que nous sommes. Il est notre bien souverain, notre gloire, notre bienfaiteur; il nous est toutes choses, et nous sommes de pauvres misérables pèlerins et de pauvres bannis dans cette vallée de misère, qui ne pouvons jouir d'une parfaite félicité sans sa présence et sans la possession de ses biens. C'est pourquoi il nous est très-convenable d'aspirer vers lui fréquemment, et d'être languissants d'une sainte impatience, jusqu'à ce que nous apparaissions devant sa face. C'est pour ce sujet que Jérémie proférait ces paroles vraiment amoureuses, et que nous devrions porter gravées dans notre cœur : *L'esprit de notre bouche, le Seigneur, le Christ a été enveloppé dans nos péchés; nous lui avions dit : Nous vivrons sous votre ombre entre les peuples* (Thren. 4), où il appelle Jésus-Christ l'esprit de notre bouche, parce que nous ne devons respirer que lui, et comme le corps n'est vivifié qu'en respirant et en aspirant, ainsi l'homme intérieur n'est vivifié qu'en tant qu'il attire Jésus-Christ en soi, et qu'il respire pour lui de tous ses désirs et de toutes ses affections. Tels sont les quatre amours dont nous le devons aimer. Ce n'est pourtant pas à dire qu'un bon cœur doive s'arrêter là sans plus rien faire pour lui; il le doit aimer de cent millions de sortes d'amour, et encore de cent autres millions; car s'il faut l'aimer d'autant d'amours qu'il a de perfections divines et humaines, il en faudrait une infinité pour arriver à l'immensité de son amabilité et de ses éminentes beautés. Autant vaudrait demander combien il faudrait de gouttes d'eau pour faire le grand océan, combien de grains de sable pour faire tous les rivages de la mer, et encore pourrais-je plus aisément calculer tout cela que de répondre à la demande que l'on fait de combien de sortes d'amours un bon cœur doit aimer Jésus-Christ.

Puisque Jésus-Christ mérite tous les amours, formons-en les actes pour lui du plus profond de nos cœurs, et premièrement les actes de l'amour de complaisance. O Jésus! mon très-grand bien, je me réjouis de tout mon cœur de ce que vous êtes

Dieu infini en grandeur, de ce que vous êtes homme plein de grâces, plein de beauté, de puissance, de sagesse et de toutes les perfections imaginables. Je vous félicite, ô mon très-aimable Sauveur! de ce que vous êtes en gloire au ciel et sur la terre, de ce que tous les esprits bienheureux vous glorifient, et de ce que dans l'Eglise militante plusieurs cœurs vous chérissent et vous honorent. O mon noble Jésus! oh! vivez toujours dans votre félicité et dans votre gloire. Secondement, les actes de l'amour de bienveillance. O Roi de gloire! qui fera que toutes les volontés créées s'assujettissent à la vôtre, et que tous les grands et les petits du monde, sans en excepter un seul, conspirent à vous honorer et à vous glorifier? O Seigneur! qui fera que vous soyez reconnu pour ce que vous êtes par tous les potentas du monde et de toutes les nations infidèles! O très-désiré de mon âme! qui fera que toutes les âmes soient converties, afin que vous en soyez davantage glorifié? Qui fera qu'elles soient toutes dans l'état de perfection, afin qu'elles vous servent avec plus de révérence, et que votre gloire en soit plus grande? Oh! je désire de toute ma force me consumer dans ces emplois, afin, mon cher Sauveur, que votre empire soit plus grand, et que vous ayez plus de sujétion et de révérence de la part des âmes que vous avez rachetées. Troisièmement, par les actes de l'amour appréciatif : *O Seigneur! qui vous est semblable entre les forts* (Exod. 15)? Qu'y a-t-il au monde qui mérite que l'on y pense au prix de vous? Tout m'est obscur au prix de votre splendeur, tout me semble difforme au prix de vos beautés, tout est amer au prix de vos douceurs, tout est néant au prix de vos grandeurs. Oh! misérables ceux qui préfèrent leurs intérêts et leurs satisfactions aux vôtres, et qui ne renoncent pas à tout, plutôt que de vous déplaire. Quatrièmement, par des actes de l'amour aspiratif. Mais, ô mon souverain objet! qui êtes *le choisi entre mille* (Cant. 5), quand sera-ce que nous vous contemplerons? Pouvons-nous vivre plus longtemps sans regarder celui qui nous a tant aimés? O Seigneur! *quand viendrai-je? quand serai-je présenté devant votre face divine* (Ps. 41)? O douceur du Paradis! quand vous goûterai-je pleinement? Oh! plût à Dieu que je fusse tout converti en cœur pour vous aimer de toutes les sortes d'amours que vous portent les anges et tous les Saints.

III. Considérez encore quelques pratiques pour se conserver

et croître dans l'amour de notre Seigneur Jésus-Christ. La première est la lecture fréquente et attentive de ce Traité de l'Incarnation et des autres qui ont été composés sur la connaissance et l'amour de Jésus-Christ, lequel, plus il est connu et considéré, plus il paraît digne d'être aimé; car il n'est pas comme les époux de la terre qui redoutent que l'on ne s'informe trop avant de leurs affaires, de leurs mœurs et de leurs qualités, d'autant plus qu'étant hommes sujets à des infirmités, ils ont raison d'appréhender que l'on ne découvre leurs manquements, et que pour cela on les congédie. Mais le noble Fils de Dieu n'a point cette défiance, il veut bien que les âmes qui le veulent choisir pour époux, et pour le saint objet de leur amour, s'éclairent sur son état, sur sa condition et sur toutes ses appartenances; car il est assuré que l'on ne pourra jamais remarquer en lui le moindre défaut du monde, et qui puisse donner quelque dégoût de sa personne; plus il est examiné, plus il paraît beau, riche, noble, sage, puissant et aimable; c'est pourquoi, par la lecture sérieuse de ces méditations, l'âme ne pourra concevoir qu'une plus grande envie de se consacrer toute à son service par les actes de l'amour. La seconde pratique est d'apaiser sans délai Jésus-Christ pour tous les péchés qui lui déplaisent, en s'en éloignant de tout son possible, et usant de toutes sortes de voies propres à le satisfaire et à lui donner contentement. Car comme les amantes de la terre se gardent bien de faire quelque geste ou de prendre quelque posture, et d'avoir quelque chose qui puisse offenser les personnes dont elles se veulent conserver entièrement l'amour, ce qui fait qu'elles prennent tant de peine à se laver, à se vêtir, à se peigner, à se poudrer, à se parer, à se bien ajuster depuis les pieds jusqu'à la tête, et s'il leur est arrivé quelque chose qui offense et déplaise, elles le réparent au plus tôt par mille inventions; ainsi doivent être soigneuses les âmes qui veulent se conserver l'amour du Fils de Dieu qui les regarde parfaitement. Elles doivent haïr et éloigner d'elles-mêmes tout ce qui lui déplaît, et partant mortifier leurs passions déréglées et leurs mœurs désordonnées, et comme dans l'état de cette vie les plus justes tombent en quelques péchés au moins véniels, qui offensent Jésus-Christ, elles doivent se mettre en peine de l'apaiser au plus tôt par des actes de pénitence, de mortification, de misé-

ricorde envers les pauvres, leur faisant quelque bien dans cette vue, comme si c'était Jésus-Christ même qui le reçût, et que ce fût un présent qu'on lui fît pour l'apaiser. La troisième pratique est de renouveler chaque semaine, ou même chaque jour, une fois, l'exercice de l'élection que l'on fait de Jésus-Christ entre tous les objets du monde, pour lui donner son cœur et toutes ses affections, lui disant ainsi : Oui, Seigneur, après avoir bien considéré d'une science certaine tout ce qui est dans le monde, je vous ai choisi pour être celui à qui je sois tout consacré. Je n'eusse pu faire une élection plus prudente, et j'eusse été très-mal avisé et dénué de jugement, si j'eusse fait autrement. Car, ô mon Seigneur très-débonnaire! qui est-ce qui est plus aimable que vous? Qui est-ce qui a autant de nobles qualités que vous? Qui nous a tant obligés que vous? O ma très-chère vie et la très-pure lumière de mon cœur! je confirme maintenant mon élection, et ma profession est de prouver par ma conduite que vous êtes l'objet de mon amour. Vous serez aujourd'hui le but de mes pensées, je ferai quelque chose en dépit de mes sentiments et de ma nature, qui vous sera agréable, à dessein de vous glorifier et de donner quelque satisfaction à vos désirs très-justes, etc. La quatrième pratique sera de demander souvent, par plusieurs prières et ardentes affections, qu'il nous donne son amour, tantôt lui représentant les raisons pour lesquelles il doit nous exaucer, tantôt s'offrant soi-même pour opérer et souffrir plusieurs choses, moyennant qu'il nous octroie son amour, opérant même effectivement et souffrant plusieurs choses pour cette même fin. Or, dans cette pratique il y a deux avis à observer. Le premier est qu'il faut joindre à l'exercice de ses demandes la mortification de ses sens et de ses passions, sans quoi plusieurs personnes profitent peu dans la vie spirituelle, nonobstant qu'elles usent souvent de saintes aspirations pour lesquelles elles conçoivent bonne estime d'elles-mêmes, et demeurent cependant fainéantes à faire solidement ce qui est de la vertu. C'est pourquoi un des maîtres de la vie spirituelle dit que ce redoublement et cette assiduité d'aspirations et d'oraisons jaculatoires est le plus court chemin pour arriver à la perfection, pourvu qu'il soit joint à la mortification et à l'abnégation de soi-même. Le second avis est que l'âme dans ses désirs embrasés, et dans ses prières pour obtenir l'a-

mour de Jésus-Christ, se serve d'une manière de lui parler qui soit toute tendre et tout amoureuse, par telles ou semblables paroles : Je vous prie, mon Dieu et mon Seigneur très-doux, à qui j'ai sacrifié mon cœur, que vous m'enflammiez du feu de votre amour. O clarté très-belle du Paradis ! brûlez mon cœur de l'ardeur de votre dilection très-suave. O Roi très-aimable ! prenez mon cœur et ravissez-le pour vous par votre beauté très-puissante, et faites que toute beauté de la chair me soit intolérable pour l'amour de votre pureté. Enivrez-moi, ô mon très-doux époux ! du calice d'amour que vous avez bu pour moi. O ma force et ma consolation ! faites que je vous aime et que je vous recherche par des désirs insatiables. Oh ! que n'ai-je tous les cœurs du monde pour vous aimer pleinement et abondamment, etc.

Formez de fermes résolutions d'user à l'avenir de ces quatre pratiques. Regrettez le temps auquel vous les avez mises en oubli, et toutes les autres qui étaient capables de vous conserver dans l'amour de Jésus-Christ. Car en tout ce temps vous avez ressemblé à un artisan qui ne connaît pas seulement les instruments qui lui sont propres, ou qui négligeant de les prendre en main, ne fait rien, n'avance rien, et devient pauvre et misérable. Pardon, ô Jésus ! faites-moi miséricorde, ô mon très-miséricordieux Sauveur ! si jusqu'à présent je me suis mis si peu en devoir pour me conserver et me fortifier dans votre amour. Ah ! je suis à présent dans d'autres résolutions, je ne veux plus négliger aucune chose de ce qui sera capable de me faire posséder le trésor inestimable de votre saint amour. Je méditerai souvent vos rares perfections, je n'aurai point de repos, si je vous ai offensé, que je ne vous fasse au plus tôt satisfaction. Je renouvellerai souvent et je confirmerai le choix que j'ai fait de vous, ô précieuse vie ! pour vous consacrer toutes mes affections, et plus souvent encore mes désirs embrasés seront dirigés vers vous, pour aspirer jour et nuit après votre saint amour. O l'amour de tous mes amours ! assistez-moi de vos grâces, inclinez votre face débonnaire à tous mes désirs. Vous qui exaucez les cris des misérables, exaucez-moi. Ami des hommes, exaucez-moi par tous les travaux de votre vie et les angoisses de votre Passion, exaucez-moi. O Verbe divin, par la gloire et la félicité en laquelle vous vivez très-content sur le trône suprême de la cité immortelle du Paradis, exaucez mes désirs. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME TRAITÉ.

DE LA SAINTE VIERGE.

PREMIÈRE MÉDITATION.

DES TROIS CONCEPTIONS DE LA SAINTE VIERGE.

I. Considérez après les grandeurs de Jésus-Christ celle de sa sainte Mère la sainte Vierge Marie. Et premièrement elle a été conçue la première après lui dans l'esprit de Dieu par la prédestination éternelle : *Les abîmes n'étaient pas encore*, dit-elle, *et j'étais déjà conçue* (Prov. 8). Parce qu'avant la création du monde, du ciel, de la terre et des abîmes de la mer, Dieu avait conçu l'idée de la Vierge, et il la prédestinait aux grandeurs auxquelles elle a été élevée. Considérez particulièrement dans ce sujet qu'elle est des prédestinés les plus insignes et les plus remarquables ; car comme il a été considéré qu'il y avait des hommes prédestinés d'une manière générale, d'autres d'une manière plus spéciale, soit à cause d'une providence plus spéciale que Dieu a eue pour les conduire à leur salut, et ensuite à cause des grâces plus grandes qui leur ont été données, soit à raison de la gloire plus sublime qui a été le terme de leur prédestination : ainsi il en est des femmes dans la prédestination ; les unes y sont du commun, les autres y sont des insignes et des illustres, comme a été la sainte Vierge entre toutes les autres. Car elle a reçu pour cet effet des grâces plus singulières et plus extraordinaires, et elle a été partagée plus abondamment dans les biens de la félicité, comme il apparaîtra dans la suite de ces méditations. En effet elle est la première prédestinée après l'humanité sacrée de Jésus-Christ, lequel est

pour son excellence et sa grandeur le prince et le chef des prédestinés, et encore que Dieu eût prédestiné tous les anges et tous les hommes ensemble aussitôt l'un que l'autre, en un même moment par un seul acte de volonté, toutefois, par ce même acte, il a destiné à quelques-uns une plus haute gloire qu'aux autres. Or, Jésus-Christ, en tant qu'homme, est celui à qui il a destiné une grandeur plus sublime, et après lui la sainte Vierge est celle qu'il a voulu exalter davantage, à cause du rapport qui existe entre le Fils et la Mère; si bien que Dieu concevant les grandeurs de Jésus-Christ vrai homme, il conçut les grandeurs de la Vierge, qui devait en être la mère, et qui lui était plus unie qu'aucune autre créature. Et comme le plus grand désir que Dieu ait eu, après la communication de la nature divine au Fils et au Saint-Esprit, a été de communiquer sa personnalité divine et infinie à un être créé, pour remédier au péché qu'il prévoyait devoir souiller la nature humaine, après la production du Saint-Esprit, Jésus-Christ entre le premier dans le dessein de Dieu, et après lui la sainte Vierge, comme celle qui lui est la plus intimement unie. C'est pourquoi les mêmes paroles sacrées qui expriment la prédestination de Jésus-Christ, avant toutes choses, s'entendent aussi de la prédestination de la Vierge : *Le Seigneur me possède dans le commencement de ses voies*, c'es-à-dire que de toute éternité, Dieu se propose de posséder la sainte Vierge par la grâce, en sorte que le diable ne la possédât jamais un seul instant, étant toujours en grâce dans l'idée et la conception de Dieu avant la production des abîmes et des créatures, pour nous apprendre combien elle est étroitement unie à son Fils Jésus-Christ, dans l'idée et la conception de Dieu, et que nous devons l'y concevoir la première après lui.

Admirez les grandeurs qu'a la Vierge de toute éternité dans la pensée et l'affection de Dieu. Réjouissez-vous et félicitez-la de son bonheur éternel. Ce n'est pas seulement la conception de la Vierge dans sainte Anne, et qui fut au premier moment de son être, que nous avons à honorer; c'est aussi sa conception de toute éternité, qui a été dans le sein et dans le cœur de Dieu, qui conçoit toutes les créatures éternellement, mais inégalement, et qui conçoit la Vierge après l'humanité de Jésus-Christ dans une élévation de gloire tout ineffable. O su-

blime conception, qui est la source et l'origine de toutes ses grandeurs admirables ! Oh ! que Dieu aime la très-sainte Vierge, il la préfère aux princes et princesses de la terre. Faites donc estime des personnes saintes et vertueuses; car une seule vaut mieux que des millions d'autres devant Dieu. Il estime plus Abraham que tous les habitants de la Palestine; Loth, que tous ceux des cinq villes qui furent l'objet de sa fureur : *Un seul juste craignant Dieu est plus que mille enfants perdus* (Eccl. 16). Et une seule Vierge lui est plus chère et plus précieuse que toutes les reines de la terre. O Mère incomparable, nous vous en prions par cette grandeur que vous possédez éternellement dans l'affection de Dieu, ne nous réprouvez pas, et ne nous refusez pas un regard favorable; et puisque le Verbe a pris une chair humaine en vos entrailles, pour l'amour des pécheurs, et que par occasion notre misère a servi à votre grandeur, et notre malheur à votre bonheur, faites que maintenant, en échange, votre grandeur secoure notre misère, et que votre bonheur console notre malheur.

II. Considérez que la sainte Vierge a été encore conçue dans les âmes saintes, et même dans les anges saints, avant qu'elle fût conçue corporellement par sa sainte mère Anne, parce que les âmes saintes et les anges saints ont pensé à elle, et l'ont vénérée avant sa naissance. *Les abîmes n'étaient pas encore, et déjà j'étais conçue*, parce qu'avant les mystères de la vie de Jésus-Christ, qui sont des abîmes pour les esprits qui les contemplent, les Saints s'occupaient à penser à la Vierge, et la concevaient pleine de grâce et pleine des merveilles de la toute-puissance de Dieu. C'est pourquoi elle vivait en eux avant que de vivre en elle-même, et jamais le monde n'a été qu'elle ne fût en crédit et en réputation. Et pour ce qui regarde les hommes saints, les preuves en sont évidentes; car Dieu imprima l'image de la Vierge dans l'esprit d'Adam et d'Eve, disant au serpent en leur présence : *Je mettrai l'inimitié entre toi et la femme, et elle brisera ta tête* (Gén. 3). Moïse en conçut l'idée dans la vision du buisson ardent, où l'ardeur du feu ne consumait pas la verdeur des branches, pour lui marquer que Dieu, *qui est un feu consumant*, naîtrait en elle sans ternir la fleur de sa virginité. Le prophète Elie l'aperçut en cette petite nuée qui montait de la mer, pour lui annoncer la pluie prochaine; car comme la nuée provient de la mer sans en contracter

l'amertume, ainsi la Vierge est née du monde sans contracter les souillures du monde. Les Prophètes l'ont annoncée et l'ont louée. Les sibylles payennes en ont chanté les louanges, et l'ont rendue vénérable à ceux qui ont entendu leurs hymnes ; c'est pourquoi il était défendu de les lire parmi les infidèles sous peine de mort. Le prophète Jérémie la fit connaître aux peuples d'Egypte, qui firent tirer son image, et vénérèrent dès son temps une Vierge qui devait enfanter. Mais ce serait peu que les hommes de la terre eussent pensé à elle avant sa naissance, les anges même du Ciel l'aimèrent dès les premiers instants de leur création d'une ardente Charité; ils eurent plus de joie de ce qu'elle devait être créée dans la plénitude des temps, que de ce qu'ils étaient eux-mêmes créés dans le commencement des temps, d'autant plus qu'il leur était évident que Dieu serait plus glorifié par elle seule que par eux tous ensemble; ainsi elle a donné sujet de joie aux anges bienheureux aussitôt qu'ils ont été créés. Ce sont les discours d'une Sainte inspirée de Dieu, et éclairée de ses lumières, dont les révélations ayant été examinées par le commandement d'un Concile de l'Eglise, doivent servir de garanties suffisantes aux esprits raisonnables, et qui ne veulent pas tout contester.

Admirez de nouveau le privilége singulier de la Vierge, qui est connue, vénérée et attendue des anges et des hommes quatre mille ans ou plus avant qu'elle soit venue au monde. De tous les rois, nous n'en trouvons qu'un seul qui ait été connu avant sa naissance, qui est le grand roi Cyrus. De tous les Prophètes, il n'y a que saint Jean-Baptiste dont la naissance a été prédite, et pour ce sujet il est appelé plus que Prophète ; et de toutes les femmes, il n'y a que Marie qui jouisse de ce privilége. C'est sa gloire d'avoir été désirée, chérie et attendue des peuples qui ont pensé en elle, et ont conçu son image dans leurs cœurs. O Vierge singulière! vous êtes digne d'occuper les affections de tous les Saints qui ont devancé votre naissance au monde, et si les siècles qui vous ont précédée vous ont eue en vénération, combien est-il plus raisonnable que les siècles qui vous suivent vous portent révérence et amour? Nous voulons donc vous imprimer dans nos âmes, dans nos esprits, dans nos mémoires et dans nos volontés, afin de méditer vos grandeurs, et de vous affectionner dévotement.

III. Considérez que la sainte Vierge a été aussi conçue corporellement dans les entrailles de sainte Anne, qui était âgée et stérile, et qui demandant à Dieu d'avoir des enfants, fut exaucée et conçut celle qui devait être la Mère de Dieu et la plus excellente de toutes les pures créatures. Jamais mère ne conçut et ne porta dans son sein une enfant si parfaite, parce qu'au même instant que l'âme fut infuse dans son corps, la grâce fut aussi infuse dans son âme, prévint les atteintes du péché originel et la sanctifia admirablement. C'est pourquoi comme en ce qui est des anges, Dieu créait tout ensemble la nature et y répandait sa grâce, il se peut dire pareillement de la Vierge que Dieu d'un même trait de sa puissance lui donne l'être de la nature et l'être de la grâce. Et comme la grâce est accompagnée de plusieurs vertus intellectuelles et morales qui font son cortége ordinaire, Dieu les donne aussi à la Vierge et l'assortit de plusieurs rares perfections, qui sont les premières dispositions qui la préparent dès ce moment à la dignité incomparable de Mère de Dieu à laquelle elle est destinée, et pour laquelle elle est conçue plus miraculeusement que naturellement. C'est ce qui lui donne cet avantage admirable, qu'au même instant qu'elle est conçue, elle écrase la tête du serpent, qui est le péché originel ; et de plus, par les lumières de son esprit et les affections de sa volonté, elle conçoit Dieu en son âme, elle pense à lui, elle lui consacre son être et sa vie; et puisqu'elle a conçu Dieu plus heureusement en son esprit qu'en son corps, elle n'est pas moins heureuse à l'heure de sa conception qu'elle ne l'a été à l'âge de quatorze ans qu'elle l'a conçu en son corps.

Félicitez sainte Anne, et pensez au bonheur qui lui arrive de concevoir une fille si admirable et si favorisée du ciel. Si sainte Elisabeth, mère de saint Jean, fut favorisée des grâces du Saint-Esprit, parce qu'elle portait en ses flancs le précurseur de Jésus-Christ, combien plus sainte Anne aura-t-elle été remplie du Saint-Esprit, elle qui portait en ses entrailles la reine du monde et la Mère de Jésus-Christ? Les autres mères qui ont été avant elle n'ont porté que des créatures pécheresses et des fruits gâtés et corrompus par le péché originel; mais sainte Anne porte une Sainte en ses entrailles; elle porte un lys très-odorant et une fleur très-belle et très-agréable à Dieu. Et comme la Vierge

a été la plus heureuse de toutes les mères, à cause du Fils qu'elle a conçu, aussi sainte Anne est la plus heureuse de toutes les mères, à cause de la fille qu'elle conçoit. Réjouissez-vous avec la Vierge de ce qu'elle est conçue et de ce qu'elle conçoit Dieu, franche et nette du péché qui infecte toutes les conceptions humaines. O Trinité adorable! soyez donc éternellement glorifiée pour l'être et la vie, et la sanctification que vous lui avez donnée.

DEUXIÈME MÉDITATION.

EXPLICATION DE LA CONCEPTION IMMACULÉE DE LA SAINTE VIERGE.

1. Considérez qu'il était possible à Dieu de préserver la sainte Vierge, quoique fille d'Adam, du péché originel dans sa conception. Cette considération est certaine et très-indubitable parmi tous les théologiens. Car qui pourrait ici arrêter le bras de Dieu, et empêcher sa puissance? Il a bien créé les anges dans l'état de sainteté, et les astres du ciel avec l'éclat de leur lumière, pourquoi donc ne pourrait-il pas faire qu'une créature humaine fût conçue dans la pureté, et reçut une âme sainte et sans aucune souillure? Il pouvait pareillement répandre la grâce sanctifiante dans l'âme de la Vierge après sa conception, pourquoi donc n'eût-il pas eu le pouvoir de la lui donner à l'instant même de sa conception? En effet, il a été déjà considéré que le péché originel infectait toutes les créatures humaines par la désobéissance d'Adam, auquel Dieu avait donné la grâce, avec promesse d'en rendre toute sa postérité participante, à condition qu'il fût fidèle et obéissant à sa loi, et que s'il la transgressait, il le priverait à l'heure même du trésor de cette grâce, ainsi que toute sa lignée et sa postérité, qui par ce moyen naîtrait avec la privation de la grâce sanctifiante par la faute de son père Adam, laquelle privation est le péché originel qui infecte toutes les conceptions. Or, il n'y a loi

si générale qui ne puisse avoir quelque exception, selon la volonté et le bon plaisir du prince. Car les rois de la terre peuvent privilégier qui bon leur semble par-dessus les autres, combien davantage le pourra faire celui qui est le Roi des rois? Il a assez montré son pouvoir dans la sanctification de saint Jean-Baptiste, dont la naissance fut immaculée et exempte du péché originel; or, il ne faut pas estimer qu'il soit moins puissant dans la conception de la Vierge qu'il ne l'a été dans la nativité de saint Jean. Cela se peut toucher du doigt par l'exemple d'un roi qui, ennoblissant un soldat, et ensuite sa postérité, peut lui dire que c'est à condition qu'il soit fidèle, et néanmoins, en tout cas qu'il soit fidèle ou non, il peut vouloir qu'un de ses enfants, tel qu'il lui plaira de le désigner, jouisse de la noblesse et n'en soit pas déchu par sa faute; car en ce procédé le roi ne fait injustice à personne, mais il favorise singulièrement un de ses sujets, dont il ne veut pas que le bonheur ou le malheur dépende de la volonté d'un autre. Il en est de même au fait du péché d'origine. Dieu donnait à Adam et à toute sa lignée la noblesse de la grâce, à condition qu'il fût obéissant, et néanmoins, en tout cas, il a pu vouloir qu'une de ses filles ne perdît pas pour son offense la noblesse de sa grâce; il n'y a qu'à concevoir l'ordre de ce juste procédé pour confesser que Dieu a eu ce pouvoir.

Louons donc et adorons la puissance de Dieu qui peut faire des choses grandes et admirables sur la postérité d'Adam et sur tous ses descendants, et spécialement dans la sainte Vierge, comme elle le reconnaît elle-même : *Celui qui est puissant m'a fait de grandes choses* (Luc, 1). Disons avec saint Paul en esprit de révérence et d'humilité : *Le potier de terre n'a-t-il pas la puissance de faire d'une même masse* (et d'une même chair) *des vases d'honneur et des vases d'ignominie* (Rom. 9)? O puissance adorable!

II. Considérez qu'il était très-convenable pour trois raisons que la Vierge fût exempte du péché originel, selon que semble l'insinuer le Prophète-Royal : *O Dieu! ta demeure est la sainteté dans toute la durée des jours* (Ps. 92). La première raison est qu'il appartient au fils d'honorer sa mère, et de la glorifier autant que la prudence le peut permettre. Car l'obligation d'honorer ses parents est une chose naturelle, et la loi en est gravée et écrite dans nos cœurs dès le commencement de notre raison,

comme si nous l'avions exprimée, sucée et attirée en nous avec le lait qui nous a fait vivre. Jésus-Christ, qui était venu pour accomplir la loi, l'a dû pratiquer d'autant plus fidèlement à l'égard de la Vierge Marie, qu'il tenait plus d'elle que jamais fils n'a tenu de sa mère; car il tenait d'elle seule toute la substance de son corps, n'ayant point de père qui y eût contribué. Or, ce n'eût pas été honorer sa Mère que de la laisser encourir le déshonneur du péché originel qui rend les âmes ennemies de Dieu et esclaves de Satan. La seconde raison est que la Vierge ayant fourni à Jésus-Christ le sang qu'il a versé pour la rédemption du monde, il lui appartenait d'être rachetée de la plus noble façon, et de participer au mérite de ce sang de la plus excellente manière. Or, il y a deux sortes de rédemption, l'une qui prévient et devance la captivité, et qui l'empêche d'arriver; l'autre qui la suit et qui en délivre la personne qui y a été sujette. Ainsi il y a deux façons de guérir : l'une qui préserve de la maladie, l'autre qui guérit de la maladie à laquelle le corps a succombé. Et comme il est plus excellent de prévenir la maladie par un médicament préservatif que de la chasser par un médicament curatif, ainsi il est plus à souhaiter d'être empêché de tomber entre les mains des ennemis, que d'en être délivré après y avoir beaucoup souffert. Il est donc plus excellent qu'une âme soit préservée du péché, et qu'elle n'y tombe jamais, que d'en être délivrée après sa chute. C'est pourquoi le don d'innocence est estimé plus grand que le don de pénitence, et partant, puisque la sainte Vierge devait être rachetée de la plus noble manière, il était expédient que ce fût plutôt par préservation du péché originel avant que de l'avoir encouru, que par libération après en avoir été souillée. La troisième raison est que la Vierge n'a pas dû être moins favorisée de Dieu dans sa conception, qu'Eve dans sa création, dans laquelle elle reçut la noblesse et les richesses de la sainte Charité. Il en est de même des anges au moment de leur création, ils furent revêtus de la beauté de la grâce; combien donc était-il plus raisonnable que leur reine en fût ornée au moment de sa conception et dans l'instant que l'âme fut infuse et unie à son corps? Certes, toutes les faveurs qui ont été divisées et départies à tous les Saints n'ont pas dû lui être refusées pour son éminente qualité de Mère de Dieu et de reine de

tous les Saints. Il était donc convenable qu'elle fût sanctifiée dans sa conception, et que jamais le diable n'ait eu pouvoir et atteinte sur son âme sainte, et toujours toute consacrée à Dieu.

Oh! je me réjouis, Vierge bénie, de bien entendre par ces raisons qu'il était bienséant que vous fussiez préservée du péché originel. Oui, Vierge admirable, il vous convenait très-bien d'être toujours sainte et immaculée, et c'était chose raisonnable que votre Fils très-noble et très-honorable vous procurât cette gloire très-grande d'être affranchie et exempte du déshonneur très-grand de la coulpe originelle. Oh! que vous êtes heureuse entre toutes les créatures!

III. Considérez que, puisque c'était chose possible et convenable que la Vierge fût préservée du péché originel, elle en a été préservée en effet. Car, dit saint Augustin (1), ce que la raison semble exiger, sache que Dieu, qui est l'auteur de tout bien, l'aura fait. La raison, dit Tertullien (2), c'est quelque chose de Dieu, parce que Dieu, auteur de toutes choses, a pourvu à tout, a tout disposé et ordonné par raison, et a voulu que tout fût traité et entendu par raison. Or, la raison dit que Marie devait être exempte du péché originel, il faut donc conclure que Dieu l'en aura préservée. Le Docteur subtil, dit autrement Scott, est le premier entre les théologiens scolastiques qui ait entrepris la défense de ce point; et son histoire porte qu'ayant en sa jeunesse l'esprit stupide et peu capable de science, un jour, sous un arbre, il implorait à chaudes larmes, et avec beaucoup de gémissements, la miséricorde de Dieu, afin qu'il lui plût d'illuminer son entendement, et que s'étant endormi dans sa profonde tristesse, la sainte Vierge, qui savait qu'un jour il devait être le très-grand défenseur de son honneur et de sa pureté, lui apparut et l'exhorta à prendre courage dans ses études, lui promettant la science de la Sagesse incarnée dont elle est la mère; mais à condition qu'il lui promît de l'employer fidèlement à son service. Il se réveilla après cette apparition, et plein de joie et d'espoir, continuant ses études, il parvint en peu de temps à un si haut degré de science, qu'il était bien aisé à juger que Dieu lui avait éclairé l'entendement. Or,

(1) Lib. 3. de Lib. arbit. c. 5. — (2) Lib. de Pœnit. c. 1.

joignant la piété à la science, et très-porté à honorer la sainte Vierge, au service de laquelle il s'était consacré, il commença premièrement dans la ville de Cologne à défendre sa conception immaculée contre les disciples d'Albert-le-Grand, et fit paraître tant de force et de vigueur d'esprit à résoudre leurs objections, que le nom de Docteur subtil lui fut donné même par ses adversaires; et depuis, la Faculté de Paris a approuvé son opinion, et fait promettre et jurer à tous les docteurs de son corps de la défendre; ce qui est peut-être la cause qu'elle est si florissante, et que parmi tant d'hérésies qui renaissent souvent, elle demeure saine, n'étant pas moins défendue dans la pureté de sa doctrine par le secours de la Vierge, qu'elle la défend religieusement dans la pureté de sa conception. Ce qui nous fait estimer que si saint Thomas vivait encore en ce temps, il embrasserait ce parti comme étant l'un des plus nobles membres de cette Faculté, aux décrets de laquelle il était soumis, vu principalement qu'en sa jeunesse, écrivant sur le Maître des sentences, il avait enseigné nettement qu'elle avait été pure et exempte de tout péché actuel et originel. C'est pourquoi il ne lui serait pas difficile de revenir à sa première opinion. Mais laissant ces débats, nous nous arrêterons maintenant ici, et ne répondrons à aucune des raisons qu'allèguent ceux du parti contraire, que les papes défendent de blâmer ou de censurer d'aucune note. Nous les laisserons penser ce qu'il leur plaira en silence, et nous estimerons et nous confesserons pieusement à son honneur et à celui de Jésus-Christ son Fils, ce qui est plus excellent pour elle, et ce qui semble ne lui pas devoir être refusé, puisque l'Eglise ne nie pas qu'elle est nette du péché dans sa sainte conception, et que le démon n'a pas possédé un seul moment son âme très-belle, mais que dès le commencement elle a été possédée de Dieu seul.

O noble Jésus! il vous appartenait d'avoir une Mère si sainte et sur laquelle le péché n'eut jamais d'empire. O très-illustre Vierge! que vous êtes heureuse d'avoir été ainsi affranchie de la contagion du péché, qui infecte toute la race des hommes. Vous vous levez comme l'aurore, qui ne s'éloigne jamais de son soleil, et qui chasse les ténèbres devant soi. Vous paraissez comme l'étoile polaire, qui ne va jamais au couchant. Vous êtes comme la rose, qui sortant d'une branche épineuse, est néan-

moins sans épines; car prenant votre vie de ceux qui avaient porté les épines du péché originel, vous avez été une rose sans épines, très-belle en votre teint céleste, et très-suave en votre douce odeur, qui récrée et réjouit la Cité céleste. Hélas! que notre vie est déplorable en comparaison de la vôtre : *Voilà que j'ai été conçu dans les iniquités; ma mère m'a conçu dans les péchés* (Ps. 50). Nous avions été ensanglantés par la cruelle épine, et vous avez été le lys entre les épines, sans en avoir été endommagée. Réjouissez-vous, anges du ciel, de la merveille singulière de cette pureté.

TROISIÈME MÉDITATION.

SUITE DE LA CONCEPTION IMMACULÉE DE LA SAINTE VIERGE.

I. Considérez que l'Ecriture sainte, tant dans l'Ancien que dans le Nouveau-Testament, insinue l'opinion de la conception immaculée de la sainte Vierge. Car, pour l'Ancien-Testament, Dieu dit dès le commencement du monde en parlant à Satan : *Je mettrai l'inimitié entre toi et la femme, entre ta semence et la sienne, et elle te brisera la tête* (Gen. 3). Paroles toutes prophétiques, qui nous représentent l'inimitié qui a été entre l'ange de ténèbres et la très-lumineuse Vierge, entre les méchants, qui sont la semence du diable, et entre Jésus-Christ, le fruit béni de la sainte Vierge, qui a écrasé la tête du serpent infernal, c'est-à-dire le péché originel, qui n'eut jamais aucune force ni atteinte contre elle. Ainsi l'ont expliqué plusieurs grands auteurs, considérant que, comme le serpent fait son entrée par la tête, et que le reste du corps suit, ainsi le diable fait son entrée funeste dans le monde par le péché originel, l'origine et la source de tous les autres péchés, par lesquels il fait le serpent contre les hommes, et les attaque pour les perdre et les ruiner. Pour le Nouveau-Testament, saint Paul parlant du péché d'Adam, qui a infecté tous ses descendants dans leur origine, a usé de

grande circonspection pour n'y pas enfermer la sainte Vierge : *Car*, dit-il, *si par le délit d'un seul beaucoup sont morts, bien plus la grâce et le don de Dieu a abondé en plusieurs par la grâce d'un seul homme Jésus-Christ* (Rom. 5.) Car il est à noter que saint Paul n'a pas assuré en ce lieu que tous étaient morts par Adam, mais que beaucoup étaient morts, craignant d'y comprendre la Vierge, la très-immaculée Mère de Dieu, le Saint-Esprit le dirigeant de la sorte dans la prévoyance des questions et des disputes qui devaient se faire en cette matière. Et saint Paul ne se contente pas de dire que beaucoup sont morts par le délit d'un seul; mais incontinent il ajoute que la grâce de Jésus-Christ a profité à un plus grand nombre, pour nous donner à entendre que le péché d'Adam n'a pas eu d'effet sur quelques personnes, auxquelles la grâce de Jésus-Christ a été profitable. Car le dessein de l'Apôtre saint Paul en cet endroit est de comparer ensemble Adam et Jésus-Christ, disant : *Qu'il n'en est pas du don comme du délit* (Rom. 5), et que le don de Jésus-Christ surpasse le délit d'Adam et a une plus grande étendue. Ce qui est vrai, non-seulement à cause que la grâce de Jésus-Christ a profité aux anges, les préservant du péché, selon qu'en parle saint Fulgence, mais aussi parce que le délit d'Adam n'a pas touché la sainte Vierge, comme fait le don et la grâce de Jésus-Christ, par laquelle elle a été sanctifiée et préservée du péché au moment de sa très-pure conception. Et quoique l'Ecriture témoigne ailleurs que tous ont péché en Adam, toutefois ces manières de parler doivent s'entendre avec cette exception, sauf le privilége particulier, ainsi qu'il est dit que tous pèchent véniellement, quoique la sainte Vierge en soit reconnue exempte.

Je reconnaîtrai donc la vérité de l'immaculée conception de la sainte Vierge, à laquelle les Ecritures saintes rendent témoignage. Je la féliciterai de ce bonheur si grand et de ce bien si désirable d'avoir été délivrée d'un mal aussi funeste que le péché originel, dont les effets sont si pernicieux à tous les descendants d'Adam. Jamais Dieu n'avait fait un si grand présent à tous les Patriarches et les Prophètes de l'Ancien-Testament. La Foi donnée à Abraham; la chasteté donnée à Joseph; la clémence donnée à Moïse; les miracles donnés à Elie, et les autres faveurs accordées aux grands Saints qui l'avaient précédée, ne sont point comparables à la faveur que reçoit la Vierge au moment

de sa conception. De quelle joie donc étiez-vous remplie, ô reine du monde! quand vous considériez ce privilége? Combien vous étiez suavement pénétrée de joie, quand vous pensiez en vous-même qu'il n'y avait jamais rien eu en vous qui pût déplaire à votre Créateur! O miracle de pureté! ô prérogative très-singulière!

II. Considérez que l'Eglise favorise grandement l'opinion qui défend l'immaculée conception de la Mère de Dieu. Car encore qu'elle n'ait pas déterminé comme article de Foi ce qu'il en faut croire, et que les Souverains Pontifes, interpellés d'en faire la détermination, aient répondu qu'ils devaient écouter la voix du Saint-Esprit, plutôt que d'examiner ce point par le poids des raisons humaines, et que Dieu n'avait pas encore ouvert le secret de ce mystère après plusieurs prières très-ferventes qui lui avaient été faites sur ce sujet; néanmoins ils ont assez témoigné qu'ils inclinaient davantage du côté qui soutenait la pureté de sa conception, ayant expressément défendu de soutenir le contraire dans les prédications, dans les leçons, dans les conclusions et les actes publics; ce qu'ils ont même étendu depuis jusqu'aux pourparlers et aux entretiens particuliers, sinon pour les frères de Saint-Dominique, quand ils sont entre eux, auxquels il est permis d'en dire leur opinion en particulier. De plus, le Concile de Trente, en traitant du péché originel, déclare nettement que ce n'est pas son intention d'enclore et de comprendre la sainte Vierge dans le discours qu'il en fait; ce que saint Augustin avait prononcé auparavant en parlant du péché en général. Or tout cela nous fait assez connaître que l'Eglise a beaucoup plus d'inclination pour assurer l'opinion de la conception immaculée, que celle qui lui est contraire, et que si le différend se terminait, ce ne serait que pour la déterminer comme ont déjà fait les évêques assemblés au Concile de Bâle, auxquels il ne reste que la confirmation du Souverain Pontife, pour que chacun accorde ce que plusieurs soutiennent, que la doctrine de la conception immaculée est conforme à l'office ecclésiastique, à la Foi catholique, à la droite raison, à l'Ecriture sacrée, et qu'elle doit être tenue, approuvée et embrassée par tous les catholiques. Ce que favorise le sixième Concile de Constantinople, où est reçue l'épître du patriarche de Jérusalem Sophronius, qui contenait que la Vierge avait été exempte de toute con-

tagion de péché dans le corps et dans l'esprit. Mais ne voulant pas condamner comme hérétique l'opinion contraire, ni approfondir cette matière, il nous suffira de considérer encore ce que l'Eglise chante à la louange de la sainte Vierge, qu'elle a allaité de ses mamelles celui qui l'a créée d'une manière providentielle. Car ce terme n'est pas ajouté inutilement, et il signifie que Dieu a exercé un trait de providence et de circonspection toute singulière en sa création, qui est la conception. Car la providence de Dieu s'étendant universellement à toutes les créatures, il n'eut pas été nécessaire d'en faire une expresse mention en ce sujet, si elle n'eût été très-particulière. Que veut donc signifier l'Eglise quand elle dit que Dieu l'a créée d'une manière providentielle, sinon qu'il a usé de précaution à son égard, pour détourner d'elle tout ce qui lui pouvait être dommageable, comme le péché originel, et qu'il a exercé sur elle une providence spéciale et telle qu'il était convenable à celle qui devait un jour concevoir et enfanter le Fils de Dieu, et qui devait être exaltée au-dessus des Séraphins : se pouvait-il en effet qu'une telle créature eut jamais été ravalée au-dessous des pieds des démons, par aucune faute mortelle, comme est celle du péché originel? C'est pourquoi il n'a point permis que jamais ils aient eu aucun empire sur elle; mais par sa providence admirable, il a déjoué leurs desseins, et les a confondus par sa conception, la préservant extraordinairement de la souillure des autres conceptions humaines.

Je me réjouirai d'entendre l'inclination qu'a la sainte Eglise, qui est la colonne de la vérité, à favoriser l'opinion de l'immaculée conception. Je louerai et je glorifierai Dieu de la providence qu'il a sur tous les justes, et spécialement sur la sainte Vierge dès le moment de sa création : *Seigneur, que vos œuvres sont magnifiques, que vos pensées sont profondes* (Ps. 91)! Vos yeux sont *sur les justes* (Ps. 33). Qu'ils espèrent donc en vous, et jettent tous leurs soins et leurs sollicitudes entre les bras de votre aimable providence. Et vous, Vierge non pareille, réjouissez-vous en Dieu, qui vous a regardée dans votre petitesse, et vous a préservée des attaques des esprits damnés. Que vous avez raison de lui dire : *Il a confondu les superbes dans les pensées de leur cœur* (Luc, 1); car les diables pensaient bien que le péché originel vous infecterait comme

les autres, c'était la pensée de leur cœur; mais Dieu a rendu leurs attaques inutiles, il les a frustrés de leur vaine espérance, il vous a créée avec une providence toute spéciale, et a usé de précaution pour détourner ce péché de votre âme, et mettre en fuite et en déroute tous les démons de l'enfer à votre arrivée dans le monde. O sainte Vierge, en mémoire de cette faveur, obtenez-moi de Dieu que je mette en lui ma confiance!

III. Considérez encore que la raison persuade la vérité de cette pure et très-illustre conception. En effet, parce que saint Thomas, pour la combattre, se fondait sur ce principe que Jésus-Christ était le Rédempteur universel de toutes les âmes, et qu'il n'eût pas été le Rédempteur de celle de la Vierge, si elle n'eût eu aucun péché dont elle eût été rachetée; le Docteur subtil, pour renverser ce raisonnement, dit au contraire que la Vierge a été sans péché, d'autant plus que Jésus-Christ est Rédempteur et médiateur très-parfait et accompli. Car étant tel, l'acte de Rédemption le plus parfait lui doit convenir; or, l'acte de Rédemption, qui empêche une personne de tomber dans le péché, est plus parfait que celui qui la retire du péché après qu'elle y est tombée; c'est pourquoi si Jésus-Christ empêche que la Vierge ne tombe dans le péché originel, il en est plus parfaitement le Rédempteur que s'il ne faisait que la retirer du péché après qu'elle en aurait été souillée. Aussi la très-auguste Trinité est plus parfaitement apaisée par cette espèce de Rédemption, qui fait qu'elle n'est pas offensée par quelque personne. Comme celui-là ferait plus, qui empêcherait que le roi ne fût offensé de quelqu'un de ses enfants, que s'il l'apaisait après l'offense commise contre lui. De plus, cette Rédemption est plus parfaite, qui délivre d'un plus grand mal la personne rachetée; or, le péché est le plus grand mal de la créature intellectuelle, plus grand même que la privation du Paradis; partant, Jésus-Christ a dû délivrer quelque créature de ce mal, et particulièrement celle qui était sa Mère, qui devait participer aux meilleurs fruits de la Rédemption. De plus, Jésus-Christ n'est pas moins Rédempteur du péché originel que du péché actuel ou personnel; si donc on suppose comme vrai qu'il a empêché quelque personne d'encourir le péché actuel, savoir la Vierge même, il est aussi à

estimer qu'elle aura été préservée du péché originel, ou nul ne l'aurait été. Enfin l'acte de Rédemption est encore d'un plus haut prix, s'il est tel que la personne rachetée est plus obligée à son Rédempteur; et si elle reçoit un plus grand bien de son Rédempteur; or ce grand bien est l'innocence et la préservation du péché originel qu'eût encouru la Vierge; ainsi, afin qu'elle demeurât souverainement obligée à Jésus-Christ, il lui devait acquérir cette innocence et cette préservation de tout péché; et si des âmes innombrables lui sont redevables dans toute l'éternité, parce qu'il leur a mérité la grâce et la gloire, pourquoi ne se trouvera-t-il pas dans le ciel une seule âme qui soit redevable à Jésus-Christ de son innocence? Pourquoi les anges bienheureux sont-ils seuls innocents? et pourquoi n'y aurait-il que l'âme seule de Jésus-Christ qui sera innocente au ciel? Après ces profonds discours, il conclut modestement : Il semble mieux, si l'Ecriture et l'Eglise ne s'y opposent pas, d'attribuer à la Vierge ce qui est plus excellent. Les raisons de ce pénétrant théologien sont belles, et ont été fortifiées de tant d'autres par ceux qui l'ont suivi, qu'il y a peu d'hommes savants aujourd'hui qui n'embrassent ce sentiment.

Je le tiendrai donc pour assuré, et je dirai à la sainte Vierge: Celui qui est puissant a fait en vous des choses grandes, vous rachetant si magnifiquement. De là commence votre bonheur, O Sainte des Saintes! et toutes les nations vous diront bienheureuse; car Dieu vous a regardée d'un œil favorable en votre petitesse et en votre premier commencement; entonnez-lui, en mémoire de cette faveur signalée, votre beau et ravissant cantique : *Mon âme magnifie le Seigneur, etc.* Car, si tout le monde répute ceux-là bienheureux, qui échappent à un grand péril où chacun se perd, qui ne vous dira bienheureuse, ô Vierge admirable! qui avez échappé si heureusement au péché originel, où chacun fait un merveilleux naufrage? O bénie soit sainte Anne! votre mère, de laquelle est procédée sans souillure votre chair virginale! O vous! qui êtes bénie entre les créatures humaines, faites du moins que nous échappions à l'heure de notre mort, et par la sainteté de votre conception, faites que nous y soyons délivrés de tout péché, et que maintenant nous honorions votre conception immaculée par l'horreur de toute impureté vicieuse, et par l'amour d'une vie toujours chaste et immaculée.

QUATRIÈME MÉDITATION.

DES TROIS PERFECTIONS QU'EUT LA SAINTE VIERGE AVANT SA NATIVITÉ.

I. Considérez que la sainte Vierge ne fut pas simplement exempte du péché originel par une grâce commune, mais par une grâce très-sublime, qui ne le cédait en rien à la grâce qui a jamais été donnée aux Saints et aux Saintes, et même aux anges en leur consommation et à la fin de tous leurs mérites, même si nous les considérons dans le Ciel et non-seulement sur la terre, en telle sorte que la Vierge commença par où ils furent consommés, et ce qui leur servait de terme et d'accomplissement n'était que l'entrée et le commencement en elle. Cette proposition vraiment glorieuse à la sainte Vierge mérite d'être exposée nettement pour son honneur, et d'être étudiée attentivement et parfaitement comprise. Ce serait beaucoup dire que son âme très-belle, au sortir des mains de Dieu, par lesquelles elle fut créée et infuse dans le corps, eut autant de grâces pour commencer la vie spirituelle qu'en eurent Abraham et Moïse, saint Jean-Baptiste ou saint Paul dans leur vie. Cependant nous allons plus loin encore, et nous disons que leur grâce même consommée par l'état de la gloire ne surpassait pas en degrés la première grâce qui fut donnée à la Vierge nouvellement conçue. Certes, cet avantage est incomparable pour elle, et peut nous faire conjecturer à quel point de grandeur elle est enfin arrivée. Dieu se plaît sur toutes choses, dans la formation de l'univers, à commencer son ouvrage par sa partie la plus excellente, qui est le ciel, le plus beau, le plus éclatant et le plus ravissant de tous les êtres corporels : *Au commencement*, dit Moïse, *Dieu créa le ciel et la terre* (Gén. 1). Ainsi, dans la formation de la Vierge, qui lui est aussi chère et aussi précieuse que le monde entier, il commence par les grandeurs du ciel, et lui

donne autant de grâces, pour son commencement, qu'en avaient les plus heureux Séraphins du Paradis : *Ses fondements*, chante le saint Prophète, *sont dans les montagnes saintes* (Ps. 86). Car la grâce qu'ont les Saints du Paradis, qui sont appelés des montagnes pour l'éminence de leur gloire, n'a été que le fondement dans l'édifice spirituel de la Vierge : *Et la montagne du Seigneur,* dit Isaïe, *sera préparée dans le sommet des montagnes* (Isa. 2), parce que le comble de la sainteté des Saints du Paradis n'est que la préparation et la première grâce de la Vierge, qu'il faut entendre ici après quelques interprètes, par *les montagnes du Seigneur.* Aussi Dieu sanctifiait la Vierge dès lors, comme devant lui être plus unie que tous les anges et les Saints du Paradis. Et en effet elle lui a été plus unie par la maternité que tous les Saints par la félicité ; car ils ne peuvent le posséder qu'en le regardant et en l'aimant ; mais la Vierge le conçoit, le porte, l'engendre et le possède comme son Fils bien-aimé, qui est à elle seule. Et quoiqu'au moment de sa conception elle ne fût pas encore arrivée si haut, elle était pourtant sanctifiée pour cette fin, et elle recevait la grâce pour ce dessein. De plus, Dieu aimait plus la Vierge toute seule, même dès son entrée au monde que tous ses anges et tous les Saints : *Dieu aime les portes de Sion par-dessus tous les tabernacles de Jacob* (Ps. 86). Donc, comme Dieu donne plus de grâces à mesure qu'il aime davantage, il en donna davantage à la Vierge. Que si l'on dit que la plus grande grâce de celui qui est encore dans ce monde n'égale pas la grâce de celui qui est au ciel, il le faut nier absolument, parce qu'un enfant décédé avec la seule grâce de son Baptême n'a pas autant de grâces au ciel qu'en avait saint Paul sur la terre, après une infinité de travaux et d'œuvres méritoires. C'est pourquoi cette objection n'empêche pas que la Vierge n'ait reçu dans sa conception une grâce égale à celle des Saints dans leur glorification.

Oh ! que vous êtes grande et auguste, très-riche princesse du ciel ! Oh ! que le Dieu de toute bonté vous a fait des choses grandes et merveilleuses ! Si vos commencements sont si avantageux, à quel degré sera monté votre progrès perpétuel ! O jardin des délices ! que vous avez reçu de bénédictions tout à la fois ! O Mère des grâces ! que vous êtes digne d'honneur et de vénération ! Oh ! heureux quiconque est aimé de vous, qui recevez

la plénitude des biens spirituels dès votre entrée dans le monde ! Oh ! que vous êtes comblée de l'abondance des grâces ! Oh ! je veux espérer en votre protection, et attendre de grands biens de votre bienveillance.

II. Considérez qu'outre cette grâce excellente qu'elle reçut dans le fond de son âme au moment de sa conception, elle reçut encore en son entendement beaucoup de lumières et de connaissances actuelles et surnaturelles, pour accroître la première grâce qu'elle venait de recevoir. Les théologiens zélés pour son honneur fondent la vérité de cette considération sur le privilége octroyé à saint Jean-Baptiste, à qui l'usage de raison fut avancé. Le serviteur a reçu cette faveur, combien plus la maîtresse et la reine? Les anges en ont aussi été favorisés, comme pareillement Adam et Eve, combien plus la sainte Vierge? Aussi Dieu voulant la rendre très-parfaite, il ne le pouvait faire plus convenablement qu'en éclairant son entendement, et lui avançant l'usage de la raison par la pratique des actes de Foi et par les autres connaissances infuses et divines, qui sont un principe de mérite et de sainteté, quand même ces lumières ne lui auraient pas été données par manière d'habitude; mais seulement comme en passant et à diverses reprises; comme des éclairs; car c'était assez pour la faire mériter. C'est pourquoi ces lumières relevèrent indiciblement l'éclat et la grandeur de la Vierge, et la rendirent semblable à l'aurore du ciel, qui en se levant brille de lumière et dissipe les obscurités. Elle ne fut pas plus tôt conçue qu'elle conçut en son esprit le mystère de la Trinité, autant qu'il lui était nécessaire pour l'aimer, pour la louer, l'adorer et l'admirer. Elle conçut la pratique des vertus et de leurs actes inférieurs. Elle connut à quelle fin il les fallait référer, n'ignorant rien dans les mystères divins de ce que les filles plus âgées et bien enseignées ont coutume de savoir. Cette perfection doit à bon droit ravir tous les esprits à son admiration : *Dans les anciens*, dit Job, *est la sagesse, et la prudence est le fruit de beaucoup de temps* (Job, 12). C'est pourquoi, dans la jeunesse, elle est plus recommandable encore, ainsi que dans Salomon, qui eut cette belle qualité à l'âge de douze ans, mais plus encore si elle se trouve dans le sexe féminin. Quelle merveille donc d'entendre qu'une fille d'un jour et d'une heure, et qui n'est pas encore née et entièrement formée

selon le corps, soit déjà savante et remplie de lumières, de vues et de réflexions sur les choses divines !

O étoile du matin ! ô divine enfant ! que vous êtes belle, parfaite et accomplie ! Oh ! je me réjouis de tout mon cœur des rares perfections dont vous êtes douée et des clartés célestes dont vous êtes illuminée ! En considération de vos lumières et de vos connnaissances premières, obtenez-nous de Dieu la grâce de le connaître, et ses saintes voies, et sa sainte conduite. Obtenez-nous la grâce de considérer et de pénétrer de plus en plus vos rares et éminentes qualités, afin que vous connaissant sans erreur, notre volonté s'adonne à vous chérir et à vous vénérer sans lâcheté et sans froideur.

III. Considérez que dès lors la volonté de la Vierge fut aussi enflammée d'une ardente Charité, par laquelle elle aima Dieu ardemment. La raison en est que les hautes connaissances qu'elle avait ne lui étaient données que pour la rendre capable d'aimer Dieu parfaitement. Un ancien Père, pour exprimer le grand amour et le subit embrasement de son âme, dit en termes significatifs, que Dieu enflamma sa volonté par les flammes incorruptibles d'une Charité aussi fervente que la foudre qui étincelle et jette des éclairs brûlants. Si bien qu'elle accomplit selon la rigueur de la lettre, le grand commandement d'aimer Dieu de tout son cœur et de toute sa puissance. Et on peut aussi croire pieusement que sa Charité étant proportionnée à sa grâce, et aidée des lumières du Ciel, et n'étant empêchée par aucune distraction terrestre et sensuelle, elle produisit incontinent, après sa conception, des actes d'amour de Dieu aussi fervents que les plus enflammés Séraphins, et peut-être encore de plus parfaits qu'eux, sa Charité première s'étant incontinent augmentée par le mérite de ses premiers actes. Tellement qu'il y avait quatre mille ans que le monde était créé, que le ciel était peuplé d'esprits tout de feu, qui sont les anges bienheureux, la Judée, d'hommes saints, de Patriarches, de Prophètes, les limbes, d'âmes saintes et capables du ciel ; et Dieu n'avait pas encore été aimé aussi parfaitement qu'il le fut alors par une petite créature d'un jour, qui formait tous les actes intérieurs de l'amour, soit appréciatif, soit de complaisance, soit de quelqu'autre espèce ; car le petit cœur d'une Vierge enfantine concevait plus d'ardeurs que n'en comprenait le ciel tout entier.

O merveille du monde! ô étonnement de tout le Ciel! Non, ici la langue est impuissante, je ne puis que demeurer en silence, pour admirer la Charité non pareille de la reine des anges. Oh! que c'était un spectacle agréable, et à Dieu et aux anges, de voir cette petite créature, petite de corps et grande d'esprit, aimer Dieu avant que d'être née, et tendre à son Dieu, par le mouvement de son amour, avant de pouvoir marcher. Car c'était en sa petite enfance qu'elle pouvait s'adapter ces paroles du Cantique : *Appuyez-moi de fleurs, entourez-moi de pommes; car je languis d'amour* (Cant. 2). O généreuse Agnès, invincible martyre! vous disiez à l'âge de treize ans, étendant vos bras au milieu des flammes : Voilà, mon Dieu, que je m'en vais à vous, en qui j'ai cru, en qui j'ai espéré, que j'ai aimé. La flamme de votre amour sacré, ô fille très-constante et très-sage! ne cédait pas à l'ardeur des brasiers; c'est pourquoi vous avez mérité les palmes d'honneur de la sainte Charité. Mais vous, reine d'amour, très-auguste Marie, vous êtes bien plus admirable, puisque non-seulement à l'âge de treize, mais de deux ans, et dès le premier jour que vous êtes conçue, vous aspirez à Dieu par les élans dévots de votre cœur, qui est la demeure du Saint-Esprit et la fournaise de sa grande Charité. O Mère de dilection! par cette ardeur d'amour que vous ressentiez alors, faites que notre glace se fonde et que nos cœurs s'enflamment d'une Charité brûlante.

CINQUIÈME MÉDITATION.

DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

I. Considérez la noblesse de la naissance de la sainte Vierge. Elle est née du peuple, alors le plus noble de la terre, qui était le peuple juif; elle est née de la tribu la plus noble de ce peuple, qui était la tribu de Juda; elle est née de la lignée la plus noble de cette tribu, qui était la lignée du roi David. Toutes

ces trois choses sont considérables ; et quant à la noblesse du peuple Juif, il avait les quatre conditions qui rendent un peuple illustre et relevé entre tous les autres, qui sont l'antiquité, la religion, la puissance et la science ; car ce peuple excellait en toutes ces choses. Son origine remonte à Abraham, à Sem, et par eux jusqu'à Adam. Sa religion a toujours été véritable jusqu'à la prédication de l'Evangile. Sa puissance a été toute miraculeuse, et sa science toute divine et toute céleste ; si bien que c'était le peuple chéri de Dieu par-dessus toutes les nations. C'est pourquoi la sainte Vierge même dit qu'elle a pris naissance dans un peuple honorable : *Et j'ai pris ma racine en un peuple honoré* (Eccl. 24). Au reste, le peuple Juif était partagé en treize tribus, comprenant avec les autres la tribu de Lévi, qui était la sacerdotale, et de toutes ces tribus, la plus noble était celle de Juda, qui fut préféré à tous ses frères par le Patriarche Jacob, et reçut de plus grandes bénédictions ; c'est pourquoi elle eut toujours le premier rang, et fut celle qui donna ses rois au peuple Juif. Et quoique l'on puisse douter si la tribu de Lévi, de laquelle seule étaient les prêtres, n'emporte pas l'avantage, néanmoins, comme dans l'Ancien-Testament les rois étaient plus grands que les prêtres, et que la royauté prévalait sur le sacerdoce d'Aaron, la tribu de Juda était la première et la plus illustre de toutes. C'est pourquoi la Vierge est née de cette tribu. Mais encore comme il y avait diverses maisons ou familles dans la tribu de Juda, celle de David était sans controverse la plus noble, et c'est d'elle que la sainte Vierge a tiré son extraction par la branche de la lignée de Nathan, non de Salomon : Dieu ne voulant pas qu'un prince aussi voluptueux fût le père de la Vierge la plus pure et la plus sainte de tout le monde. Que si l'on dit qu'en sa généalogie il y a des femmes pécheresses, il faut penser que c'est pour l'obliger à être miséricordieuse, non-seulement envers les justes, mais aussi envers les pécheurs et les pécheresses, et leur servir de médiatrice auprès de Dieu ; et puis ces pécheresses ont été pénitentes, et ont réparé, par leurs larmes et par leurs gémissements, la honte de leurs péchés ; c'est pourquoi sa noblesse n'en est pas atteinte. Au reste, il était très-convenable qu'elle tirât sa naissance d'une noble famille, d'autant plus que les familles distinguées par la noblesse ont

coutume d'avoir les meilleures inclinations naturelles pour la vertu, d'avoir meilleur esprit et de faire de plus beaux exploits, s'ils ne dégénèrent pas de leurs ancêtres, dont la vertu a fait la noblesse. Secondement, la vertu est plus belle et plus éclatante quand elle se pratique par des personnes plus illustres ; car s'il est vrai de dire que la vertu est plus belle quand elle part d'un beau corps, pourquoi ne sera-t-elle pas estimée plus noble, quand elle partira d'une plus noble personne ? C'est comme un diamant précieux qui est enchâssé dans une bague d'or fin, qui en relève davantage le prix, et fait davantage éclater son lustre. De là vient que l'on estime davantage les œuvres de dévotion que pratiquent les princes et les princesses. S'ils visitent les pauvres, et leur font la charité par eux-mêmes, on les loue plus que si c'était quelqu'un du commun. Surtout leur mansuétude en est plus recommandable, ainsi que leur humilité ; c'est pourquoi la Vierge devant être un miroir de vertu en toute sa vie, il lui convenait très-bien d'être distinguée par sa noblesse comme elle l'est en effet. Si bien qu'il serait difficile d'orner ses armoiries d'autant de fleurons qu'elle en mérite, parce qu'elle a toutes les marques de sa noblesse ; d'où vient qu'elle est tantôt appelée le cèdre élevé du Liban, tantôt le cyprès de la montagne de Sion, puis le jardin des roses de Jéricho, la belle olive des champs, la tour de David munie de ses boulevards, la maison de la sagesse, l'étoile de la mer, l'astre de la nuit, le soleil, la porte de lumière et mille autres choses.

Estimez-la donc en cette qualité, et si vous ne voulez faire état que des grandeurs du monde, faites état de celle qui est la fille des Patriarches, des Juges, des princes et des rois, et qui ne cède pas aux plus grandes princesses de la terre. Marie, chante l'Eglise, est resplendissante, elle est née d'une race royale : *Que vos pas sont beaux, ô Fille de prince* (Cant. 7), et que votre démarche est admirable ! Si donc tous les peuples d'un commun consentement font estime de la noblesse, que chacun vous estime et vous honore pour votre maison et votre naissance très-illustre.

II. Considérez le temps de la nativité de la Vierge. Ce fut durant le règne d'Hérode, ce roi étranger, qui s'était emparé du trône de David, par la faveur des Romains, et qui, pour assurer

son sceptre et sa couronne, faisait rechercher tous ceux de la postérité du roi David, pour les exterminer, redoutant la naissance du Messsie attendu par les Juifs, et craignant qu'il ne le dépossédât. En ce temps où il semblait que tout était perdu pour les Juifs, la sainte Vierge naquit en Jérusalem, de saint Joachim et de sainte Anne, pour concourir à la réparation universelle, par l'accomplissement des desseins de Dieu sur la rédemption du monde, et arrêter ceux de Satan et d'Hérode. Saint Jean Damascène, déployant toutes les ressources de son éloquence pour louer dignement sa nativité, dit entre autres choses que les siècles se disputaient ensemble et contestaient à qui aurait l'honneur de sa naissance; mais que le conseil de Dieu termina ce différend, voulant que ce fussent les derniers temps, et les rendant les premiers pour la gloire et l'honneur qu'ils ont eus de sa nativité. Au reste, quoique l'année se compte diversement par ceux qui ont supputé les temps, toutefois ils conviennent touchant le mois, et disent que ce fut le septième de l'année des Juifs, dont celui de mars était le premier. Que si Dieu balance toutes choses dans les mystères, et y dispense tout avec de grandes raisons, nous ne devons pas penser que cette circonstance de sa nativité, au septième mois de l'année, qui est le mois de septembre, soit sans beaucoup de raison. En effet, le soleil parcourant les douze signes du zodiaque, qui sont douze constellations ou douze assemblées d'étoiles différentes, il se remarque qu'en ce mois il est au signe de la Vierge, qui est une constellation ainsi appelée, parce qu'alors la terre est sèche, stérile et inféconde comme une vierge, ne produisant plus rien. Il y a de plus que le mois de septembre était le plus saint de tous les mois des Juifs; car le septième mois était en honneur parmi eux, de même que le septième jour et la septième année. Aussi en ce mois il y avait un plus grand nombre de fêtes et de solennités; car outre la néoménie et le sabbat, fêtes ordinaires dans tous les mois des Juifs, ils avaient le premier jour la fête des trompettes, dans laquelle tout le peuple, par réjouissance, sonnait de la trompette, en ressouvenance de ce qu'Isaac fut délivré de la mort et du sacrifice, par un bélier qui se trouva enlacé par les cornes dans un buisson, et qui fut substitué en sa place. Le dixième jour de ce même mois, ils avaient la fête de l'expiation, qui était

une fête de pénitence et comme le grand vendredi des Juifs, où ils jeûnaient jusqu'au soir, en ressouvenance du pardon que leur apporta Moïse, après qu'ils eûrent adoré le veau d'or au désert. Le quatorzième jour commençait la fête des tabernacles, qui durait sept jours entiers, pendant lesquels les Juifs habitaient sous des tentes faites de rameaux et de branches d'arbres, en ressouvenance de ce qu'ils avaient habité dans les tentes et les pavillons du désert, l'espace de quarante ans. Le vingt-deuxième jour était la fête de la moisson, en laquelle les prêtres et les lévites recueillaient et recevaient du peuple tout ce qui était nécessaire au culte de Dieu et aux sacrifices durant toute l'année. Outre ces fêtes instituées par Dieu même, ils avaient une fête instituée par leur Eglise ou plutôt par leur Synagogue, qui était la fête de la dédicace du temple de Salomon. Si bien que le mois de septembre étant un mois sacré et tout de dévotion, il était très-convenable que la Vierge toute sainte y prît sa naissance.

Admirez la providence de Dieu, et confiez-vous-y, puisqu'il donne les remèdes en temps opportun, et fait naître la Vierge lorsque la terre semblait être dans la plus grande nécessité; ainsi il vous ménagera le secours de la Vierge dans vos plus grands besoins. Honorez d'une particulière dévotion la sainte Vierge tout le mois de septembre; c'est une grande fête que celle de sa nativité, qui ne mérite pas seulement une octave pour la célébrer, mais le mois tout entier. Dites-lui chaque jour de ce mois : Je vous salue, très-noble princesse, l'espoir et l'attente du monde désolé. Il y a quatre mille ans que le monde languit par la faute de la première Eve, la mère des mourants. O vous, soyez la bienvenue au monde! O Fille du Père éternel! entrez heureusement en votre vallée de misères, prospérez en la terre, et régnez-y puissamment par les attraits de votre douceur, qui vous assujettisse tous les cœurs des vrais serviteurs de Dieu. Oh! qu'heureuses les mamelles qui vous ont allaitée! O mois! ô jour mille fois heureux! qui a vu votre sainte nativité! O très-noble et très-illustre Vierge! par votre nativité très-pure et très-immaculée, obtenez-nous la grâce de renaître spirituellement à une nouvelle vie plus heureuse et plus agréable à Dieu.

III. Considérez comment la Vierge se comporta en sa nais-

sance, tant envers Dieu qu'envers les hommes; car ayant eu l'usage de la raison dès sa conception, l'esprit éclairé de plusieurs connaissances, et les facultés intérieures de son âme très-propres et très-bien disposées, elle forma plusieurs actes de vertu pour remercier Dieu du bienfait de sa nativité. Premièrement, elle l'adora avec la volonté de demeurer toujours en sa servitude et en sa dépendance, reconnaissant sa souveraine grandeur et sa majesté. Secondement, elle l'aima d'un amour de bienveillance et de complaisance, lui souhaitant tous les honneurs, tous les amours et tous les hommages possibles, et se réjouissant en ses perfections infinies. Elle le remercia ensuite des biens qu'il lui faisait pour l'âme et pour le corps, la préservant du péché originel, et la faisant naître de parents stériles, contre le cours ordinaire de la nature. Elle lui demanda ensuite que comme elle avait été préservée du péché originel, elle le fût par sa grâce de tout péché personnel, et qu'elle pût servir toute sa vie à sa plus grande gloire, qu'elle se proposait pour but de tous ses desseins. Enfin elle lui donna son cœur, et s'offrit entièrement à ses saintes dispositions et à ses volontés, pour être, pour opérer et pour souffrir ce qu'il voulait qu'elle fût, qu'elle opérât et qu'elle souffrît. De là, réfléchissant sur les hommes qui sont formés à l'image de Dieu, elles les vit presque tous dans l'état malheureux du péché et dans la voie de la damnation éternelle; les uns par le péché d'idolâtrie et de l'ignorance du vrai Dieu; les autres par ambition; les autres par avarice; les autres par haine; d'autres par luxure ou par d'autres péchés. Elle se réjouit intérieurement de voir quelques âmes agréables à Dieu, et fut tout ensemble saisie de douleur d'en voir un si grand nombre engagées dans le vice et ne rendre à Dieu nul devoir. Le zèle de sa Charité s'embrasa et l'excita à lui demander le remède de tant de maux, et connaissant que l'Incarnation du Verbe était ordonnée pour détruire les péchés des hommes, et établir le règne de Dieu et sa justice dans les âmes, elle la souhaita avec une grande ardeur, et le pria de tout son cœur de prendre compassion des misères humaines et de ne pas différer davantage d'opérer ce grand mystère, et de sanctifier et sauver les hommes.

Réjouissez-vous donc avec saint Joachim et sainte Anne, qui ont mis au monde une fille si admirable, et qui commence de

si bonne heure la vie spirituelle et la pratique des actes intérieurs de dévotion. Oh ! que nous avons été éloignés de cette sainteté ? Combien d'années de notre vie avons-nous passées sans connaître Dieu, n'agissant que par les sens et par l'instinct de la partie inférieure, ne poursuivant, ne convoitant que les biens sensuels et terrestres et de nulle conséquence, comme si la partie supérieure nous eût manqué, et que nous n'eussions eu qu'une âme végétante ou sensitive, et non pas raisonnable ? Et encore depuis le temps que nous respirons sur la terre, à peine avons-nous quelques pensées et quelques sentiments de Dieu. O aveuglement ! ô stupidité de nos cœurs ! O très-sacrée Vierge ! que bénie soit sainte Anne votre mère, de laquelle est procédée sans souillure votre chair virginale ! O Vierge non pareille ! par la sainteté de vos pensées et de vos affections, obtenez-nous de Dieu la grâce de sortir de notre assoupissement, et de nous occuper plus fortement aux exercices spirituels des adorations de Dieu, de son amour, du zèle de son service et du salut de notre prochain. Ainsi soit-il.

SIXIÈME MÉDITATION.

DE LA PRÉSENTATION DE LA VIERGE AU TEMPLE A L'AGE DE TROIS ANS.

I. Considérez qu'il y avait dans l'enceinte du Temple de Jérusalem un quartier séparé, où vivaient plusieurs veuves et filles dévotes d'une vie plus sainte, et que saint Joachim et sainte Anne offrirent à Dieu la Vierge Marie, à l'âge de trois ans, pour être nourrie et élevée parmi elles. Considérez à ce sujet qu'il est très-important d'offrir à Dieu les enfants, et de les faire instruire saintement pour trois raisons principales. La première est pour le grand bien qui en revient aux enfants mêmes : *Il est bon pour l'homme,* dit Jérémie, *de porter le joug dès son adolescence* (Tren. 3) ; car en s'accoutumant de bonne heure aux œuvres du service de Dieu, ils se les rendent comme

naturelles et sans grande difficulté, et ils s'acquièrent de jour en jour de nouvelles grâces qui multiplient leur gloire très-avantageusement; si bien qu'il arrivera que dans les diverses demeures du Paradis une âme se verra considérablement élevée au-dessus d'une autre, pour avoir commencé la vie spirituelle quelques mois ou quelques années avant elle. Et certainement la coutume a une merveilleuse puissance ; car elle gouverne souvent les royaumes, et règle les cités, et tout le bien et le mal des républiques dépend des coutumes qui y ont pris pied et s'y sont introduites. Or, sa vertu n'est pas moindre dans les affaires spirituelles des âmes qui réussissent, selon que les coutumes de la jeunesse sont bonnes ou mauvaises. Car, quoique par les secrets jugements de Dieu, il arrive quelquefois qu'une jeunesse sainte et innocente soit suivie d'une vieillesse dépravée et corrompue, comme il parut en Salomon et en quelques autres, qui ont donné sujet de dire, qu'un homme angélique dans sa jeunesse, devient quelquefois un démon dans sa vieillesse, toutefois le contraire est le plus ordinaire, et de bons commencements annoncent une bonne fin. C'est pourquoi les jurisconsultes disent que le commencement est la principale partie du tout. La seconde raison est pour le grand bien qui en revient à l'Eglise, laquelle, comme une mère féconde, ne peut avoir de plus grand bonheur que d'avoir des enfants bien nés et une jeunesse portée à la vertu. En effet, s'il y avait quelque moyen de faire revivre l'ardente dévotion des premiers chrétiens, que les Apôtres avaient eux-mêmes formés à la piété, comme les maîtres les plus habiles dans la vie spirituelle, ce serait de commencer par les enfants, et de travailler à prévenir leurs malices ordinaires par des instructions et des règles toutes saintes et toutes spirituelles; car quand ils sont une fois corrompus, vous les rompriez plutôt que de les faire plier à la dévotion : *Si un Ethiopien*, dit Jérémie, *peut changer de peau, et un léopard ses variétés de couleurs, vous pourrez bien faire, ayant appris à mal faire* (Jérém. 13). C'est d'où provient l'impiété et la corruption des mœurs en tant de chrétiens ; comme ils ont commencé par une vie libertine, ils continuent encore plus mal, et finiront très-malheureusement. La troisième raison est que c'est chose agréable à Dieu qu'on lui consacre les premières années de sa vie. Ainsi il demandait les prémices des fruits dans l'ancienne

loi; les premiers raisins de la vigne lui étaient plus agréables, et quand il établit un sacrifice journalier dans cette même loi, il voulut que ce fût le sacrifice d'un agneau. L'Homme-Dieu Jésus-Christ, qui a imprimé dans les actions de son humanité les saintes mœurs et les affections de la divinité, pour rendre témoignage de ceci, rencontrant de petits enfants, ne dédaignait pas de les caresser entre ses bras sacrés, et de dire à ses Apôtres : *Laissez venir les petits enfants à moi; car à ceux qui leur ressemblent appartient le royaume des cieux* (Marc, 10). Et les Apôtres voulant les empêcher de l'aborder, il le supporte avec indignation, pour nous faire voir combien c'est une chose qui lui déplaît que de détourner les petits de se donner à lui, puisque cette action a pu émouvoir son indignation, et troubler en quelque sorte la très-bénigne douceur avec laquelle il supportait patiemment les crimes et les plus grands forfaits des publicains et des plus grands pécheurs. Donc, puisque c'est une chose si salutaire et si agréable à Dieu que de se donner aux œuvres de son service dès ses tendres années, la Vierge, à l'âge de trois ans, fut présentée au Temple, afin d'être élevée plus saintement hors du monde, d'assister assiduement aux divers sacrifices qui s'offraient tous les jours dans ce lieu, qui était alors le plus saint de tous les lieux du monde, et de s'employer aux ouvrages du Temple, auxquels les plus saintes femmes travaillaient.

Admirez la dévotion ardente de saint Joachim et de sainte Anne, et avec combien de courage ils offrent à Dieu leur fille unique, toute l'espérance et la consolation de leur vieillesse, et qui leur était plus chère et plus précieuse que tous les trésors du monde; mais l'amour de Dieu leur fait désirer d'être séparés d'elle, quoique ce ne soit pas sans beaucoup de larmes et de soupirs. O Père éternel! étendez votre main du haut des cieux, et recevez cette hostie vivante que vous présente sainte Anne, vraie immolatrice de ses entrailles. Cette fille est la vôtre, elle est l'épouse du Saint-Esprit, et doit être la Mère de votre Fils. O anges bienheureux! présentez à Dieu dans le ciel cette sainte créature qui lui est offerte sur la terre.

II. Considérez que la Vierge étant amenée au Temple par ses parents, se présenta et s'offrit elle-même à Dieu avec pureté, avec joie et avec un don entier de tout soi-même. Ce sont

les principales qualités de sa Présentation. Elle se présenta toute pure et toute nette de péché ; c'est pourquoi son offrande fut très-agréable à Dieu, à qui la sainteté seule plaît, et qui ne peut rien accepter avec plaisir de tout ce qui est immonde. Elle entra au Temple comme autrefois la valeureuse Judith, qui avait tranché la tête d'Holopherne, pour y rendre ses actions de grâces; car ainsi la sainte Vierge y entre après avoir été victorieuse du péché originel, qui est la tête du serpent et de l'Holopherne infernal. C'est pourquoi Dieu la regarde avec contentement, et lui dit à son entrée : *Voilà que tu es toute belle, ma bien-aimée, voilà que tu es toute belle* (Cant. 1). Elle se présenta aussi toute joyeuse et pleine d'allégresse et de consolation de se voir consacrée à celui qui est tout son désir et son amour. Elle ne ressemble pas à la fille de Jephté, qui devant être sacrifiée par son père, selon le vœu qu'il en avait fait, c'est-à-dire, comme l'interprètent plusieurs auteurs, être renfermée en quelque lieu saint, pour y demeurer Vierge perpétuellement, pleura l'espace de deux mois. La Vierge ne pleura pas de se séparer de sa mère sainte Anne, et si elle versa quelques larmes, ce furent des larmes de douceur pour le contentement qu'elle avait d'être à Dieu. Aussi elle avait elle-même instamment sollicité ses parents de consentir à ce qu'elle se renfermât dans le Temple avec les filles de Sion; et encore l'histoire de sa Présentation porte qu'ayant quinze marches à monter pour arriver à leur demeure, elle les monta toute seule sans être soutenue de personne, témoignant par sa vigueur et sa promptitude la joie de son âme en cette sainte action. Enfin elle se présenta tout entière, sans réserve d'aucune chose, pour être offerte à Dieu, à qui elle donna les puissances de son âme, son intellect pour ne penser qu'en lui, sa volonté pour l'aimer uniquement, et sa mémoire pour être toujours remplie du ressouvenir de ses bienfaits et de ses merveilles. Elle lui consacra aussi son corps par un vœu saint et sacré de virginité perpétuelle, qu'elle fit par amour pour la chasteté, désirant mener une vie angélique, et se rendre plus agréable à Dieu ; car elle dit adieu au monde pour n'appartenir qu'à lui, et pour se consommer aux œuvres de son service en une très-sublime pureté. De là vient qu'elle n'est pas plus tôt en ce lieu de retraite, qu'elle y est admirée de toutes ses compagnes, auxquelles elle sert

d'exemple de piété, de modestie, d'humilité, d'obéissance, de diligence, de charité, de pénitence et dans toutes sortes de pieux exercices.

Félicitez la sainte Vierge de ce qu'elle se présente à Dieu d'une façon si excellente. Apprenez, à son imitation, à vous présenter au service de Dieu, et à vous y consacrer avec pureté de cœur et de conscience, sans pardonner à un seul de vos appétits désordonnés et à un seul de vos péchés, auxquels il faut que vous renonciez avec joie et allégresse intérieure, ne vous plaignant pas de quitter les passe-temps mondains qui se terminent en peu de temps, pour avoir le bonheur d'être à celui qui vous a créé pour sa gloire. Présentez-vous entièrement et sans réserve d'aucune affection qui ne soit pas pour lui; car Dieu vous demandant votre cœur tout entier, c'est une incivilité devant tous les esprits bienheureux de l'appliquer à un autre qu'à lui. Vraiment, mon Dieu, vous me faites trop d'honneur de me demander tout mon cœur. Oh! quand il serait aussi grand que tout le monde, je voudrais vous le donner entièrement, encore ne serait-ce qu'un bien petit présent pour votre grandeur. C'est pourquoi je regrette de ne vous l'avoir pas donné de cette façon. O Vierge très-sublime! miroir de perfection, secourez-moi, et en l'honneur et en la mémoire très-honorable de votre Présentation, faites que je sois ainsi offert et consacré à mon Dieu.

III. Considérez qu'entre divers exercices que la Vierge pratiqua dans le Temple, l'espace de onze ans qu'elle y demeura, elle faisait tous les jours sept demandes à Dieu en son oraison, avec toute l'affection et toute l'ardeur qu'il lui était possible d'avoir. Sa première demande était que Dieu lui donnât la grâce de pouvoir accomplir le commandement de son amour de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces et de toutes ses puissances. La seconde demande était qu'il lui donnât la grâce de pouvoir aimer le prochain selon son bon plaisir et sa volonté, et qu'il lui fît aimer toutes les choses qu'il aimait. La troisième était qu'il lui fît haïr et fuir toutes les choses qu'il haïssait. La quatrième, qu'il lui donnât l'humilité, la patience, la bénignité, la mansuétude et toutes les vertus par lesquelles elle lui serait agréable. La cinquième demande était que Dieu lui fît connaître le temps auquel naîtrait cette Vierge bienheu-

reuse, qui devait enfanter le Fils de Dieu, et qu'il lui conservât les yeux pour la voir, la langue pour la louer, les mains pour la servir, les pieds pour marcher à son service, et les genoux pour se prosterner et adorer le Fils de Dieu entre ses bras. La sixième était qu'il lui donnât la grâce de pouvoir obéir aux commandements et ordonnances des prêtres et des pontifes du Temple. La septième, qu'il conservât le Temple et tout le peuple à son service. Ces demandes tenaient lieu à la Vierge de l'oraison dominicale, laquelle Jésus-Christ n'avait pas encore enseignée aux hommes. Et quoique la Vierge fût pleine de grâces et de vertus, elle s'estimait pourtant, par une profonde humilité, très-vile et très-indigne des grâces de Dieu; c'est pourquoi elle les demandait avec une grande dévotion et une oraison continuelle, comme elle le révéla à une Sainte, selon le récit qu'en fait le séraphique Docteur (1). C'est pourquoi elle fut exaucée en toutes ses demandes; car elle aima Dieu de tout son cœur, et eut une parfaite Charité pour le prochain; elle évita tous les péchés, même les véniels, desquels elle fut exempte tout le cours de sa vie; elle posséda toutes les vertus en un degré excellent; elle fut elle-même la Mère du Fils de Dieu, et fut très-obéissante à toutes les ordonnances des prêtres et des gouverneurs du Temple. Enfin Dieu conserva le peuple Juif plus longtemps qu'il ne méritait, et remit son châtiment après la mort de la Vierge, qui avait prié pour lui.

O Vierge bénie! qu'heureuses étaient celles qui vous regardaient en ce lieu saint, et qui considéraient vos exercices sacrés et vraiment angéliques! Oh! que ne m'a-t-il été loisible de converser avec vous une seule journée, et de voir la régularité et la conduite de votre sainte vie dès l'âge de votre enfance et de votre adolescence! Au moins je veux imiter votre oraison, et faire, à votre exemple, sept demandes avec l'ardeur de la dévotion et la profonde humilité avec laquelle vous les offriez journellement à Dieu. Oh! faites, très-digne Vierge, que je sois exaucé!

(1) Medit. vitæ Christi. c. 3.

SEPTIÈME MÉDITATION.

DU MARIAGE DE LA SAINTE VIERGE AVEC SAINT JOSEPH.

I. Considérez que la Vierge, après avoir vécu onze ans dans le Temple, fut donnée en mariage à Joseph, homme d'un âge mûr, mais d'une très-sainte vie, et d'une insigne piété. La principale raison de ce mariage fut qu'il était convenable et expédient que Jésus-Christ naquît d'une Vierge mariée; c'est pourquoi ce mariage se fit plutôt par l'inspiration et la conduite du ciel que par le conseil des hommes. Le Docteur angélique traitant cette considération, dit qu'il était à propos que Jésus-Christ prît naissance d'une Vierge mariée, tant pour lui-même et à cause de la Vierge, que pour nous autres. Car, pour ce qui le regarde, s'il fût né d'une Vierge non mariée, les infidèles eussent pris occasion de le mépriser comme s'il eût été illégitime; et puis en son enfance il avait besoin d'un nourricier et d'un protecteur. Pour ce qui regarde la Vierge, il était encore convenable qu'elle fût mariée, parce qu'étant trouvée enceinte hors du mariage, elle eût été diffamée aux yeux des Juifs et exposée aux supplices des adultères qui étaient lapidées parmi eux; ajoutez qu'elle avait besoin de l'assistance d'un homme fidèle pour la nourriture et l'éducation de Jésus-Christ. Enfin, pour ce qui nous concerne, son mariage nous était encore utile pour nous assurer davantage de sa virginité, par le témoignage de saint Joseph, et pour nous recommander l'état du mariage et de la virginité contre les hérétiques, qui blâment tantôt l'un, tantôt l'autre. Enfin, il fallait que la naissance de Jésus-Christ et sa grandeur fussent inconnues aux démons; car, pour empêcher notre Rédemption opérée par sa mort, *s'ils l'eussent connu, ils n'eussent jamais crucifié le roi de gloire* (1. Cor. 2); c'est pourquoi ce mariage a servi de voile pour aveugler et décevoir le démon, qui ayant appris d'Isaïe qu'une Vierge serait

la Mère du Rédempteur du monde, observait alors et prenait garde aux filles qui n'étaient pas mariées. Ce qu'il ne fit pas à l'égard de la Vierge, à cause de son mariage ; aussi ignora-t-il la naissance miraculeuse de Jésus-Christ. De plus, Dieu par sa providence le détourna de penser et de faire réflexion sur la manière dont elle était devenue Mère. Que si elle n'eût pas été mariée, il eût aisément conjecturé qu'elle était Mère sans l'opération d'aucun homme, et il n'eût pas pensé que c'eût été par voies illégitimes; car il connaissait, par une longue expérience, sa sainteté et sa pureté indicibles. Il savait que toujours elle avait été à l'abri de tout mouvement de concupiscence; que jamais elle n'avait proféré une seule parole joyeuse, et bien plus encore était-il impossible qu'aucune parole légère fût sortie de sa bouche; c'est pourquoi il ne se fût jamais imaginé qu'elle eût conçu par quelque voie illicite. Sa sainteté était si sublime que même cet esprit ne pouvait entrer en mauvais soupçon contre elle; si donc elle n'eût pas été en mariage, il eût soupçonné qu'elle était devenue Mère d'une façon miraculeuse, et il eût reconnu la grandeur de Jésus-Christ, au lieu que la voyant mariée, il ne fit pas de discussion et d'examen sur l'origine de sa grossesse. Que si l'on dit qu'elle ne pouvait consentir au mariage, ayant fait vœu de virginité, le Docteur subtil répond que le mariage renferme, il est vrai, une donation mutuelle des corps pour engendrer des enfants; mais d'un commun accord les deux époux peuvent renoncer à ce privilége, et Marie était assurée des dispositions de saint Joseph à cet égard; elle a donc pu, avec cette assurance, s'engager par le mariage sans intéresser sa chasteté perpétuelle. Or, que la Vierge ait eu cette assurance, nous le pouvons assez connaître par ce que l'ange dit à Joseph : *Ne crains pas de prendre Marie pour ta femme* (Matth. 1); car si saint Joseph est ainsi conduit et instruit par un ange, indubitablement elle l'aura été ou par l'ange ou par Dieu même immédiatement, qui lui aura dit : Ne crains pas, Marie, de prendre Joseph, homme juste, pour époux; car le Saint-Esprit te le donnera pour gardien et pour témoin de ta virginité; il s'abstiendra par un semblable vœu, et te servira par plusieurs moyens convenables pour te conserver intègre. Si bien que pour ce sujet la Vierge fut donnée à saint Joseph, parce qu'il était d'une très-haute

vertu et doué d'une très-sublime chasteté, ce qui faisait que la Vierge n'avait rien à craindre de son alliance avec lui.

Félicitez la Vierge pour le bonheur qui lui arrive d'avoir pour époux un homme si excellent et si noble. De quelle joie, ô très-excellente Vierge! fûtes-vous remplie, quand vous reconnûtes la sainteté admirable de votre nouvel époux? Peut-être que par une grande tendresse d'affection vous en avez versé des larmes de douceur, et avez humblement remercié le ciel pour un tel époux. Et vous, bienheureux époux, choisi de Dieu entre des millions d'hommes, quelle consolation vous pénétra le cœur de vous voir le possesseur de cette beauté merveilleuse, et d'être allié à l'épouse la plus belle et la plus accomplie dans les biens de la nature et de la grâce parmi toutes les filles de la nature? O couple sans pareil, tous deux vierges sans exemple! Oh! que vous eûtes bien plus de soin pour faire la solennité de votre mariage, d'embellir vos âmes de vertus que vos corps de précieux habits! Oh! combien grande fut votre modestie en ce contrat sacré! oh! combien sublimes et épurées furent vos intentions en cette sainte alliance!

II. Considérez que ce mariage de saint Joseph avec la sainte Vierge fut le plus grand et le plus noble de tous les mariages du monde. Saint Augustin dit que ce fut le mariage le plus parfait de tous, parce que les trois biens du mariage, qui sont la postérité, la foi et le Sacrement, s'y rencontrent avec plus d'avantage. Car la postérité fut Jésus-Christ, qui était un bien infini, et quoique Joseph n'en fut le père, que selon l'opinion des hommes, il était pourtant l'époux de celle qui était sa vraie Mère, et ainsi il était né en son fonds et en sa terre, et il lui appartenait en quelque manière. La foi ou la fidélité y fut très-exacte, vu que non-seulement il n'y eut pas d'adultère, mais pas la moindre attache et la plus petite privauté avec quelqu'autre que ce soit. Le Sacrement y fut aussi, en ce qu'il fut inséparable et sans divorce. Mais il y a bien plus à considérer pour la grandeur de ce mariage ; car si le mariage est estimé grand, qui se contracte entre des personnes de grande qualité, comme entre princes et princesses, rois et reines, celui-ci doit être tenu pour grand, qui se contracte entre la Vierge, qui est plus noble que tous les Séraphins, et entre saint Joseph, homme incomparable, et que toute la Trinité a rendu participant de

quelque grandeur particulière, puisque Dieu le Père lui a communiqué son titre de Père, puisque le Fils l'a eu pour nourricier et pour gouverneur, et que le Saint-Esprit l'a fait être l'époux de son épouse. Le mariage est grand aussi, quand l'épouse est richement dotée et porte de riches trésors. La Vierge a été dotée de toutes les richesses du ciel, et a apporté toutes les pierres précieuses de la sainteté. Ce mariage fut encore grand en merveilles ; car il fleurit et fructifia avec la virginité, et au lieu que les épouses des autres hommes perdent la sainte fleur de la virginité, pour apporter les fruits de leur maternité, ainsi qu'il arrive aux arbres dont les fleurs tombent quand les fruits se forment, la Vierge en ce mariage ne perdit pas la fleur pour le fruit ; elle eut l'une et l'autre ensemble. Enfin ce mariage fut grand pour la grande perfection de vie de l'un et de l'autre. Car leur conversation fut un exercice perpétuel de vertu et de sainteté ; et ce que dit saint Paul n'eut pas lieu ici : *Celle qui est mariée pense à ce qui est du monde, comment elle plaira au mari, et celui qui est avec une femme, est en souci pour les choses du monde, comment il plaira à sa femme* (1. Cor. 7). Marie et Joseph ne se mirent pas en sollicitude d'esprit pour les biens de la terre, ils ne pensèrent qu'à plaire à Dieu par une excellente sainteté de vie, et par cela même en quoi ils plaisaient à Dieu, ils se plaisaient l'un à l'autre.

Admirez les grandeurs de ce mariage et la perfection de vie de ces deux créatures admirables. O noces vraiment angéliques ! où la dissolution n'a aucune part, ni l'amour du monde, ni la vanité ; mais la seule humilité, la seule prudence, la seule mansuétude et la seule pureté ! O Dieu souverain ! oh ! qui pourrait concevoir, bienheureux époux, les grandeurs, les bénédictions et les excellences de votre mariage ! Qui pourrait concevoir votre vie angélique, et votre mutuelle conversation pleine de sainteté ! Avec combien de respect vous traitiez-vous l'un l'autre ? Que vos entretiens étaient célestes et divins ! Que vos prières, jointes ensemble, étaient ferventes et comme elles pénétraient dans le ciel ! Que votre douceur et votre Charité mutuelle à vous entr'aider et à vous servir l'un l'autre était cordiale et ravissante ! Hélas ! que les mariages des hommes sont éloignés de celui-ci, où l'amour du monde et l'extravagance des passions ont un si grand empire ! O Marie ! ô Joseph ! daignez

prier pour les mariages du monde, afin que les bénédictions du ciel y soient plus grandes !

III. Considérez que ce qui est plus convenable au mariage s'est rencontré heureusement en celui de la Vierge avec saint Joseph, c'est à savoir la ressemblance et la conformité de qualités, de vie et de mœurs, dont la première est la noblesse temporelle de leur royale extraction de la maison du roi David, qui était la maison la plus noble et la plus illustre de la terre. La Vierge est née de David par la branche de son fils Nathan, et Joseph descend de David par la branche de Salomon. La seconde ressemblance est la virginité. Marie est vierge et Joseph est vierge. Tu dis, écrit saint Jérôme contre l'hérétique Helvidius, que Marie n'est pas demeurée vierge; mais moi je dis plus, que même Joseph fut vierge par Marie, afin que d'un mariage virginal, il en sortit un Fils vierge. L'œil de la Vierge, dit Gerson, était purifiant, et il en sortait comme une rosée froide et fraîche qui éteignait toute l'ardeur des concupiscences en ceux qui la regardaient; c'est pourquoi saint Joseph se fortifiait en sa pureté par le regard de son épouse, bien qu'elle fut la plus accomplie des femmes par sa beauté. La troisième ressemblance est l'autorité admirable et le gouvernement singulier qu'ils ont exercé sur Jésus-Christ dans son enfance et dans sa jeunesse, pendant lesquelles il s'est assujetti à eux, *et il leur était soumis*, dit saint Luc; car il ne nous est raconté autre chose des actes de Jésus-Christ depuis son âge de douze ans jusqu'à trente, sinon qu'il vivait dans la soumission à Marie et à Joseph. Si bien que celui qui commande aux anges, qui fait traîner son char glorieux par les Chérubins, et qui a fabriqué la machine du monde comme à plaisir, s'humilie devant un charpentier, et puisque la sainte Vierge lui obéissait aussi comme à son chef et à son époux, la vérité du songe du Patriarche Joseph s'est accomplie en lui; car il avait le soleil et la lune sous ses pieds, Jésus-Christ et la sainte Vierge. D'où nous devons conjecturer quelle merveilleuse prudence et quelle sagesse devaient avoir la Vierge et saint Joseph, ayant à régir Jésus-Christ, qui s'était soumis à eux, afin de ne lui rien ordonner que ce qui était convenable à sa grandeur et à sa sainteté. La quatrième ressemblance est la faveur très-particulière qu'ils ont eue tous deux de recevoir les pre-

miers regards du Verbe incarné; car ouvrant les yeux après sa nativité, les premières créatures humaines qu'il honora de ses regards furent la sainte Vierge et saint Joseph, qui étaient proche de sa crèche. Jamais les astres n'eurent d'éclat aussi gracieux que celui des premiers regards de Jésus-Christ sur Joseph et Marie, qui en demeurèrent tout consolés. Leur cinquième ressemblance est la tendre dévotion pour l'enfance sacrée de Jésus-Christ; cette dévotion était mêlée de crainte et d'amour, d'adoration et d'affection très-sincère et très-cordiale, tantôt ils l'adoraient par respect après une très-haute contemplation, dans la vue de sa divinité; tantôt ils le caressaient très-suavement, comme le plus doux, le plus beau et le plus admirable de tous les enfants de la terre. Si bien que Jésus-Christ ayant mené sur la terre, l'espace de trente ans, une vie cachée aux regards de tous les hommes, il n'eut pas de vie cachée et inconnue aux regards de Marie et de Joseph, qui sûrent toujours le traiter avec l'honneur et l'estime qui lui étaient dus. Leur sixième ressemblance est dans une multitude de peines, de travaux et d'afflictions; c'est pourquoi la Vierge se met en rang avec saint Joseph : *Votre père et moi dans la douleur nous vous cherchions* (Luc, 2). Ils furent tous deux affligés dans la pauvreté de l'étable de Béthléem, dans la persécution du roi Hérode, dans le voyage d'Egypte l'espace de sept ans, dans la perte de Jésus-Christ l'espace de trois jours, et dans les divers jugements des hommes sur sa vie et sa conduite. Au reste, comme les afflictions des mariés, qui aiment Dieu parfaitement, sont mêlées de consolations, la Vierge et Joseph furent encore semblables en abondance de douceur et de consolation céleste, ayant pu dire à Dieu : *Selon la multitude de mes douleurs en mon cœur, vos consolations ont réjoui mon âme* (Ps. 93). Car ce fut pour eux une consolation ineffable de se voir employés aux plus grands desseins de Dieu sur les hommes et sur leur salut éternel, et de se voir chéris et aimés du Rédempteur du monde. La Vierge était pleine de joie, voyant que le lait que Jésus-Christ suçait de ses mamelles devait se changer en sang, qui serait le prix de la Rédemption du monde; et Joseph en ressentait de son côté, voyant que par la sueur de son corps il lui gagnait du pain pour former ce corps précieux, qui sauverait des âmes innombrables. Mais quelle

douceur ne recevaient-ils pas, non-seulement des regards, mais des entretiens et des caresses très-suaves de cet admirable enfant? Et cependant ce n'est rien que ces consolations, au prix de celles qui leur ont été données dans leur béatitude pour toute l'éternité; car si la Vierge est exaltée au-dessus de tous les anges, saint Joseph n'en est pas fort éloigné, il l'avoisine d'aussi près qu'aucun Saint qui triomphe dans le ciel; et si les rois de la terre font du bien à leurs nourriciers et à leurs gouverneurs, que n'aura pas fait Jésus-Christ pour saint Joseph? Sans doute sa gloire est très-sublime pour avoir soutenu Jésus-Christ du travail de son corps, lorsque tout le monde le méconnaissait; c'est pourquoi il n'est pas improbable qu'il ne soit glorifié en corps et en âme, ainsi qu'est la sacrée Vierge par le mystère de son Assomption. Et c'est à juste raison que le Souverain-Pontife, Urbain VIII, le chef de l'Eglise, a ordonné que sa fête soit célébrée partout, afin que sa grandeur soit honorée sur la terre comme elle l'est dans le ciel.

O Marie! ô Joseph! quel esprit suffirait pour comprendre toutes ces merveilles de votre vie et de votre conversation? Oh! qu'il vous appartenait bien d'être unis ensemble par la très-pure et très-sainte société de votre mariage! Oh! puissent toutes les personnes mariées être ainsi conformes en sainteté de vie, de mœurs et d'affections! Car ce qui plaisait à l'un de vous deux agréait aussitôt à l'autre, et il n'y eut jamais de dissentiment entre vous. O époux vraiment célestes et angéliques! j'espérerai pour ce sujet en votre bienveillance, parce que si la Charité vous a rendus si conformes sur la terre, qu'il se pouvait dire de vous deux que vous n'aviez qu'une âme en deux corps, à la façon que l'amitié unit les âmes, combien plus se pourrait-il dire que dans le ciel les cœurs de Marie et de Joseph, et, j'ose encore le dire, de Jésus, trois cœurs très-purs et très-sincères, ne sont qu'un seul cœur; si bien que quiconque a gagné le cœur de Marie, de Joseph ou de Jésus, possède trois cœurs tout à la fois, qui concourent avec une semblable ardeur à son bien et à son avantage. O Jésus! ô Marie! ô Joseph!

HUITIÈME MÉDITATION.

DE L'ANNONCIATION DE LA SAINTE VIERGE.

I. Considérez que quatre mois après que la Vierge fut mariée à saint Joseph, Dieu lui envoya du ciel l'ange Gabriel, pour lui annoncer le mystère de l'Incarnation du Verbe divin dans ses entrailles : *L'ange Gabriel*, dit saint Luc, *fut envoyé à une Vierge, épouse de Joseph, et étant entré chez elle, il lui dit : Je vous salue, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre les femmes* (Luc, 1). Le Docteur angélique médite sur ce sujet que c'était anciennement un grand honneur pour les hommes d'être visités par les anges et de pouvoir les vénérer ; d'où vient qu'il est écrit à la louange d'Abraham qu'il logea des anges et qu'il les révéra. Mais que l'ange saluât des créatures humaines, c'est ce qui ne s'était pas encore entendu, jusqu'à ce que l'ange Gabriel fut envoyé à la Vierge. Les anges, en effet, surpassent les hommes en trois chefs. Premièrement en dignité, parce qu'ils sont d'une nature spirituelle et incorruptible, et les hommes sont terrestres et mortels, et il n'était pas raisonnable que la créature immortelle s'humiliât devant une créature mortelle. Secondement, les anges surpassent les hommes par une plus grande familiarité qu'ils ont avec Dieu, comme assistant devant son trône, au lieu que les hommes sont comme des étrangers, à cause de leurs péchés. Troisièmement, par une plus grande splendeur, participant pleinement à la lumière divine, à laquelle les hommes ne participent que peu sur la terre et imparfaitement. Pour ces raisons, les anges ne doivent pas de respect aux créatures humaines, à moins qu'il s'en trouve une qui les surpasse en ces trois chefs. Or, telle a été la sainte Vierge : elle a eu plus de pureté que les anges ; car non-seulement elle a été pure en soi-même ; mais elle a aussi procuré la pureté aux autres, et son exemple a porté un nombre infini de personnes à

vivre incorruptibles dans une nature mortelle. Elle a aussi eu plus de familiarité avec Dieu que les anges ; car les anges sont avec Dieu comme avec leur maître souverain, qui par sa grandeur les fait trembler de respect, et la Vierge est avec Dieu comme avec son Fils, qui la chérit et la caresse amoureusement. Elle surpasse aussi les anges en perfection de grâces ; car, comme la grâce se donne à la créature pour éviter le mal du péché et pour faire le bien de la vertu, la Vierge a eu une plénitude de grâces qui l'a exemptée de tout péché originel, mortel et véniel, et qui l'a portée à l'exercice de toutes les vertus théologales et cardinales, morales et intellectuelles, dont elle fut plus éclairée que n'est le soleil de ses rayons. L'ange donc rencontrant en la Vierge une créature humaine, qui excédait ses perfections, n'a pas dédaigné de s'humilier devant elle ; mais joyeux d'être envoyé de Dieu à une créature si sublime, il est sorti du ciel, et s'est formé en l'air comme le corps d'un jeune homme, et entrant dans la chambrette de Nazareth, où elle était en oraison, il s'est présenté devant ses yeux, lui a fait une très-humble salutation, puis se tenant debout devant elle, tout rempli de beauté et de majesté, il lui a déclaré que Dieu la choisissait pour être la Mère de son Fils incarné, lui disant : *Je vous salue, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes.*

Admirez la dignité de la sainte Vierge, à qui les anges du ciel les plus sublimes font honneur. Si les anges l'honorent et se courbent devant elle, combien est-il plus raisonnable que les hommes misérables lui rendent des devoirs d'humilité et de soumission, et lui disent souvent : *Je vous salue, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes.* Admirez aussi et imitez la prompte obéissance de l'ange ; il ne tarde pas, et n'use pas de délai, il descend du ciel et quitte le palais du Paradis, pour descendre dans une petite maison de la terre, afin d'obéir à Dieu qui l'envoyait. Ainsi, Seigneur, quand vous m'inspirerez et me commanderez, je désire obéir avec promptitude.

II. Considérez l'état et la conduite de la Vierge, et quelles vertus elle pratiquait quand elle fut saluée par l'ange Gabriel. Premièrement les contemplatifs estiment d'un commun accord qu'elle était en oraison, qu'elle était en union avec Dieu et dans

un abîme de contemplation, d'humilité et d'anéantissement devant Dieu; qu'elle demandait ardemment et avec de grands désirs l'arrivée de Jésus-Christ au monde, pour remédier à la perte des âmes qui se damnaient tous les jours. Elle méditait alors le passage d'Isaïe, qui lui était venu en mémoire, où il est prédit qu'une Vierge devait concevoir et enfanter le Sauveur du monde : *Voilà qu'une Vierge concevra et enfantera un Fils* (Isa. 7). Sur quoi elle pensait combien grande devait être l'excellence de cette Vierge, qui serait choisie de Dieu pour une œuvre si grande, et elle souhaitait d'en pouvoir être seulement la petite servante. Oh! fasse le ciel, disait-elle en son cœur, que je pusse contempler cette Vierge de mes yeux, que je pusse rendre avant que de mourir quelque service à elle et à son Fils! O Dieu suprême! envoyez-la au plus tôt dans le monde, afin que le salut des âmes ne soit pas plus longtemps différé. Elle pénétrait les cieux par les traits enflammés de ses ardentes prières, et Dieu la voyant en ces dispositions admirables, qui étaient les dernières et les plus convenables dispositions possibles à une pure créature, pour se préparer à recevoir le Verbe incarné, ne voulut plus retarder le mystère de l'Incarnation qu'il voulait opérer par son entremise. C'est pourquoi il lui dépêcha ce messager céleste, qui vint la saluer durant sa méditation. Marie, le voyant plein de beauté et de majesté, se leva pour lui faire honneur, ainsi qu'à celui par qui il était envoyé. Elle écouta attentivement et humblement toutes ses paroles, et par une prudence rare et singulière, ne se hâta pas de lui faire réponse; mais, comme dit saint Luc : *Elle pensait quelle était cette salutation* (Luc, 1). En quoi elle usa bien d'une meilleure conduite que la première femme Eve, qui ruina tout pour s'être précipitée à répondre trop tôt à l'esprit de ténèbres, qui lui parlait sous la peau et la figure d'un serpent, au Paradis terrestre; car, par sa réponse téméraire, elle s'engagea si avant en dispute avec ce rusé menteur, qu'elle y succomba malheureusement. La conduite de la sainte Vierge est tout autre, et sa prudence y est très-grande. L'ange lui parle, et elle demeure en silence; il la salue, et elle ne répond qu'un mot; l'ange lui tient les propos les plus doux et les plus agréables que les femmes puissent jamais entendre, et elle s'en trouble; il lui parle de l'œuvre la plus grande des œuvres de Dieu, et elle

rentre et se recueille en soi-même, *et elle pensait quelle était cette salutation*. L'ange la voyant pensive l'en estime d'autant plus que c'était un trait de prudence à elle de n'être pas si prompte en un sujet si grand, où il s'agissait de donner un Rédempteur au monde par l'union de la nature divine à la nature humaine. Cependant voyant qu'elle pouvait se troubler pour lui avoir parlé obscurément, il lui parle une seconde fois et plus clairement, et donne de plus grandes lumières à son esprit : *Ne craignez pas, Marie, vous avez trouvé grâce devant Dieu ; voilà que vous concevrez en votre sein et enfanterez un Fils, et vous appellerez son nom Jésus, il sera grand et sera appelé le Fils du Très-Haut*. Ces paroles sont évidentes, et la Vierge conçoit bien ce que l'ange lui annonce, et elle est ravie d'aise et d'admiration que Dieu la destine à être la Mère de son Fils. Mais il lui reste un point à éclaircir, si elle sera Mère sans préjudice de la virginité qu'elle a vouée ; c'est pourquoi elle va ouvrir sa bouche virginale pour interroger l'ange sur ce sujet : *Comment se passera cette chose ; car je ne connais pas d'homme?* Elle veut dire : Comment se fera que je devienne Mère ; car je suis vierge à perpétuité par la promesse que j'ai faite à mon Dieu? En ces paroles la sainte Vierge montre que sa plus grande sollicitude est pour la conservation de sa virginité, et nous laisse l'esprit en suspens de ce qu'elle eût fait, et si elle eût accepté d'être la Mère de Dieu, à condition de perdre sa virginité. Mais c'est pour cette raison même qu'elle sera Mère de Dieu, d'autant plus qu'elle est Vierge de Dieu et pour Dieu. Vous n'enfanteriez pas Dieu, dit un ancien Père, si vous connaissiez un homme. L'ange du ciel reconnaissant par ses chastes paroles qu'elle n'était en peine que de sa virginité, la console et lui représente que le tout se passera surnaturellement sans la coopération de l'homme. *Le Saint-Esprit,* lui dit-il, *surviendra, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre,* vous serez l'ombre de la vertu du Père éternel, qui engendre son Fils dans l'éternité avec toute pureté ; ainsi, dans le temps, vous l'engendrerez avec pureté, et vous participerez à sa grandeur, comme l'ombre tient quelque chose du corps qui l'a formée. La sainte Vierge, pleinement éclairée par ces paroles de l'ange, donne alors son consentement que le ciel attendait, pour opérer le mystère de l'Incarnation. S'inclinant donc humblement, mais élévant son cœur, elle dit : *Me*

voilà la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. Oh ! je le veux bien, je désire être la mère du Rédempteur de l'univers en la manière que vous m'avez déclarée, sans préjudice de ma virginité. Dans ces paroles, la Vierge exerce plusieurs vertus tout à la fois : une prompte obéissance, *me voilà ;* une profonde humilité, *la servante du Seigneur.* Elle montre aussi sa foi au mystère de la Trinité de l'Incarnation : *Qu'il me soit fait selon votre parole.* Elle exerce aussi un acte de très-ardente Charité, souhaitant l'accomplissement de cette œuvre pour le salut de tous les peuples et de toutes les nations du monde.

O Vierge non pareille ! qui pourra suffisamment et assez longtemps admirer vos vertus et votre très-sage conduite dans votre entretien avec un des plus grands anges du ciel ? O candeur ! ô sincérité d'une Vierge admirable ! Sans doute, ma très-sage princesse, les anges du ciel vous ont admirée et se sont entretenus de la conduite si parfaite que vous avez tenue dans une si grande affaire. Ils vous ont grandement louée, et se sont réjouis de votre sagesse et de votre bonheur. Combien est-il plus raisonnable que nous autres, pauvres créatures périssables, qui sommes tant intéressées en cet entretien, nous vous admirions, que nous nous entretenions de votre entretien avec un ange, et que nous célébrions vos rares et héroïques vertus, ou bien, ce qui vous est plus agréable, que nous vous imitions selon notre petit pouvoir ? O Seigneur ! rendez-moi imitateur de la conduite sainte de la Vierge ; dilatez les affections de mon cœur, afin que je vous chérisse, que je vous remercie, et que je sois participant de la Rédemption que votre Fils a apportée au monde, en prenant chair humaine dans vos chastes entrailles.

III. Considérez qu'après le consentement de la Vierge, Dieu forma miraculeusement un petit corps dans ses entrailles de son sang tout pur, et qu'au même moment il créa une âme toute sainte dans ce petit corps, et qu'aussitôt le Verbe divin unit sa subsistance infinie à ce corps et à cette âme, et par ce moyen il s'incarna et se fit homme, et fut conçu d'une nouvelle manière, et en laquelle tout est admirable. Car la bonté de Dieu est admirable, lui qui ne dédaigne pas le sein d'une créature, ni la bassesse de notre humanité, avec laquelle il contracte pour l'éternité une union à jamais indissoluble, qu'il

avait méditée de toute éternité et pour un temps éternel. La Mère qui conçoit est admirable ; car elle est féconde sans corruption, elle est mère sans cesser d'être vierge. C'est une étoile qui porte le soleil, un ruisseau qui porte la fontaine, une fille qui porte son Créateur. Que de merveilles réunies en cette unique Vierge ! Elle devint la Mère de son Père, elle est la fille de son Fils, elle est moindre que ce qu'elle contient, elle a un même Fils, et qui lui est commun avec Dieu le Père ; et comme le rayon du soleil ne rompt pas la glace du miroir, ainsi le Fils de Dieu entrant en elle, la laisse en son intégrité. Et tant s'en faut qu'elle en reçoive du détriment, que plutôt elle acquiert en ce mystère les plus hauts titres d'honneur et les plus éminentes qualités qui puissent convenir à une pure créature ; car elle devient la Mère de Dieu, la reine des hommes et des anges ; et comme si son chaste sein était changé en un Paradis, le Fils de Dieu éternel y est engendré par son Père, et y est produisant le Saint-Esprit. Là même, il y béatifie les anges et y gouverne ce monde. Enfin la Vierge a mérité des choses plus grandes par son consentement aux desseins de Dieu sur elle, que n'ont jamais fait tous les hommes par tous leurs travaux et leurs actes méritoires. Le Fils qui est conçu est encore admirable : car en un instant son corps est rassemblé, consolidé, figuré, animé, vivifié et déifié par l'opération miraculeuse du Saint-Esprit, qui n'a que faire de temps pour accomplir son œuvre. Au même instant, l'âme est infuse dans ce petit corps ; mais, ô Dieu éternel, quelle âme ! Une âme sainte, une âme sans péché, une âme pleine de grâce, de science, de vertus et de gloire ; car c'est une âme qui voit Dieu et jouit de l'essence divine par vision et par amour, comme elle jouit de la subsistance divine par une union très-intime et très-étroite. De l'union de cette âme sainte et de ce corps formé miraculeusement résulte l'humanité rédemptrice ; et de l'union qu'a cette humanité avec la Personne du Verbe, résulte le Dieu-Homme où l'Homme-Dieu admirable Jésus-Christ, qui est le mortel immortel, le petit très-grand, le visible invisible, qui est enfermé dans l'étroit espace du sein de Marie, lui que les plus grands de tous les cieux ne peuvent point comprendre, qui est porté dans une Vierge, quoiqu'il porte et soutienne tout le monde, et qui commence par les actes libres de sa volonté à

sanctifier le monde et à mériter sa Rédemption. Enfin jamais Dieu n'avait rien fait de si grand dans toutes ses œuvres, car, après tout, la créature n'était que créature, l'homme n'était qu'homme, quoiqu'il fût créé et sanctifié de Dieu; mais dans ce mystère, l'homme devient Dieu et monte au trône de Dieu, tant est admirable l'œuvre qui s'opère dans la Vierge par suite de son consentement, après lequel l'ange Gabriel la salua profondément et se retira au ciel.

O Dieu infini, que de sujets d'étonnement pour mettre les esprits en extase! Qu'avez-vous fait, Dieu adorable? unir à une humanité mortelle, et capable de tant de misères, votre divinité glorieuse et triomphante? Merci, Verbe divin, de ce que vous avez fait cette œuvre si haute et si sublime, pour nous délivrer de nos misères, et donner commencement à notre joie éternelle. Merci, unique Fils de Dieu, de ce que vous avez exalté si haut notre nature humaine, pour travailler ainsi à notre liberté et à notre rédemption. Merci, Vierge admirable, de ce que vous avez consenti à l'ambassade de l'ange, et que vous avez dit : *Me voilà, la servante du Seigneur.* Oh! quelle servante incomparable, qui avez servi Dieu dans l'œuvre la plus grande de toutes les œuvres! O très-digne servante de Dieu! vous serez pour ce sujet ma princesse, ma reine; pour ce sujet, je me rendrai l'esclave très-fidèle de votre grandeur, et je vous rendrai tous les jours de ma vie les soumissions et les affections de mon cœur qui vous est consacré. Mais vous, grand messager céleste, archange Gabriel, quel remerciement vous ferai-je pour avoir si fidèlement exécuté votre commission? Merci, très-fidèle et très-illustre ambassadeur, qui avez négocié si heureusement la plus importante des affaires du monde. Merci, ange de paix et messager de salut, de ce qu'avec tant d'adresse, vous avez préparé l'esprit de la sainte Vierge à consentir au grand dessein de l'Incarnation du Verbe, qui est la source de tout notre bonheur.

NEUVIÈME MÉDITATION.

DE LA VISITATION DE LA SAINTE VIERGE.

I. Considérez que la sainte Vierge ayant conçu le Fils de Dieu dans ses entrailles, alla visiter sa cousine Elisabeth, que l'ange lui avait dit être enceinte dans sa vieillesse, et nonobstant sa stérilité. Pour méditer ce point, représentez-vous premièrement la disposition intérieure de l'âme de la sainte Vierge après le départ de l'ange. Enivrée de l'amour divin, et transportée de saintes affections, elle adore le Verbe divin dans ses entrailles; elle l'entretient de colloques amoureux et lui dit : Est-il donc possible, ô ma douce vie! que vous, qui êtes immense et plus grand que tous les cieux, vous soyez compris et enfermé dans le sein de votre petite créature? Elle le révère, elle l'admire, elle s'étonne, elle le chérit tendrement, elle se réjouit, elle donne gloire et louange à Dieu, elle ne se meut qu'avec révérence, et ne détourne pas ses pensées du Verbe incarné au dedans d'elle, et se rend soigneuse de ne pas faire un pas ou une seule action qui puisse lui déplaire. Cependant Dieu ne cesse de rayonner en son âme et de la combler de nouvelles grâces et de lumières, de visions, de ravissements, de goûts intérieurs et de toutes sortes de faveurs célestes, entre lesquelles elle est inspirée d'aller visiter sa cousine sainte Elisabeth, qui était enceinte de saint Jean-Baptiste, et elle entreprend cette visite pour un dessein très-haut et tout spirituel, qui est la sanctification de saint Jean-Baptiste, qui doit se faire par la présence de son Fils. Car quoique l'on rapporte diverses causes de cette Visitation, celle-ci est la principale, et toute seule elle est mise en avant par un Concile de l'Eglise, qui institua la fête de la Visitation. La très-heureuse Vierge, dit ce Concile, par la conduite du Saint-Esprit, montant avec hâte sur les montagnes, entra dans la maison basse de Zacharie; car Jésus, qui était

dans son sein, se hâtait de sanctifier Jean, qui était encore dans le sein de sa mère. Ce motif est digne de Dieu, devant qui les âmes sont plus chères et plus précieuses que tous les trésors du monde; c'est pourquoi il a eu la volonté constante et perpétuelle de sanctifier les âmes. Car, dit saint Paul, *la volonté de Dieu, c'est votre sanctification* (I. Thes. 4). Pour ce sujet, il est descendu du ciel sur la terre, et a pris chair humaine dans les entrailles sacrées de la Vierge, où il n'est pas plus tôt entré qu'il s'occupe déjà tout entier à délivrer les âmes de l'esclavage du péché; il s'offre lui-même à son Père pour ce sujet, accepte la mort honteuse et douloureuse de la croix, et pour en venir à l'exécution, il est transporté de Nazareth à la ville d'Hébron, par dix ou onze lieues de chemin, afin qu'étant présent à saint Jean, il sanctifie son âme d'une sainteté excellente, et qu'il le prépare aux fonctions auxquelles il est destiné. Il est vrai que, comme les rois font la plupart de leurs affaires par leurs lieutenants et officiers, ainsi Jésus-Christ pouvait sanctifier son précurseur par ses ministres, ainsi qu'il a coutume de faire; mais comme les mêmes rois veulent assister en personne, et honorer les grandes et importantes œuvres du royaume de leur présence, ainsi Jésus-Christ voulant donner une sainteté très-excellente, et un degré très-éminent à celui qui devait le baptiser, il y veut être présent, et se fait porter dans le sein de sa sainte Mère, comme dans la litière de Salomon. La Vierge concourt aux desseins de Jésus-Christ; elle unit ses intentions aux siennes, et entreprend un voyage difficile, pour contribuer selon son pouvoir à la sanctification d'une âme.

Concevez de cette considération une grande estime du salut des âmes, et qu'il ne faut rien épargner pour tirer une âme de l'état du péché. Demandez souvent à Dieu un grand zèle pour le salut des âmes, et honorez de tout votre pouvoir ceux qui s'y portent sincèrement. Ressouvenez-vous d'un mot d'un saint plein de zèle : Gagne autant de cœurs à l'amour de Dieu qu'il te sera possible d'en gagner. O Seignenr Jésus-Christ! qui, avant d'être né avez témoigné votre zèle pour le salut des âmes, excitez en nous le zèle de votre sainte Charité, de laquelle étant épris et embrasés, nous n'épargnions aucune peine et aucun travail pour contribuer à la justification des âmes qui vous loueront éternellement. O très-illustre Vierge! qui avez concouru

aux desseins de votre Fils à ce sujet, obtenez-nous cette grâce par l'efficacité de vos saintes prières.

II. Considérez que la sainte Vierge chemine par les campagnes, les vallées et les montagnes, accompagnée de saint Joseph son époux, qui ne la délaisse pas, des anges bienheureux qui ne se lassent pas de la contempler, et de la troupe de ses vertus, c'est à savoir de la pauvreté, de la pureté, de l'humilité, de la patience, de la modestie, de la Charité ardente envers Dieu, et spécialement de la diligence, qui est la seule vertu que l'évangéliste a voulu nous exprimer, afin que nous la méditions plus particulièrement : *Elle alla sur les montagnes avec hâte* (Luc, 1), c'est-à-dire diligemment, promptement; car elle ne se sent pas elle-même, tant son esprit est occupé de Dieu, et le fruit qu'elle porte ne la charge pas plus que si elle portait une fleur dans ses mains. Mais est-il bienséant à une Vierge pleine de modestie de doubler le pas et d'aller si vîte? Le motif qui la pousse à ce voyage est la cause de sa vîtesse; c'est pour sanctifier l'âme de saint Jean par la présence de son fruit béni; elle eût volé pour ce sujet, s'il lui eût été possible. Et puis elle est conduite par le Saint-Esprit, qui ne se plaît pas aux longueurs et aux procédures traînantes. On se hâte ordinairement, ou pour le grand amour que l'on a de quelque bien, ou pour la grande crainte de quelque mal. La sainte Vierge avait un grand désir de la sanctification de saint Jean-Baptiste, elle craignait pareillement qu'il ne demeurât trop longtemps dans la captivité de Satan par le péché originel; c'est pourquoi elle marche hâtivement portée sur les ailes de l'amour et de la crainte, qui font que les plus rudes monts lui sont aisés à passer, comme des voies toutes unies. Il est rapporté du père de l'enfant prodigue que du plus loin qu'il l'aperçut à son retour, il accourut pour se jeter à son cou et l'embrasser. Ce très-grave et très-prudent vieillard courut, parce qu'il y allait de la réconciliation d'un pécheur. Il se hâtait, dit l'abbé Guéry, d'absoudre un criminel du tourment de sa conscience. Ainsi la Vierge se diligente et va d'un pas léger, tantôt sur la croupe des montagnes, tantôt par les vallées, parce que son voyage est destiné à la réconciliation d'une âme avec Dieu; et comme saint Jean-Baptiste une fois sanctifié devait aussitôt après exercer des actes intérieurs de vertu, qui accroîtraient sa grâce et rendraient ses mé-

rites plus grands, il lui importait tout-à-fait d'être au plus tôt sanctifié : une heure d'avance lui valait plus que tous les trésors de la terre; c'est pourquoi la promptitude de la sainte Vierge à se mettre en marche devait lui servir pour augmenter admirablement ses grandeurs. Elle ne fait donc pas beaucoup de poses, si ce n'est peut-être qu'en passant par Jérusalem elle entra dans le Temple, pour y adorer Dieu, et par un sentiment de civilité qu'elle référa sur-le-champ à la plus grande gloire de Dieu, elle alla saluer les vierges du Temple, ses chères compagnes, avec lesquelles elle avait passé tant d'années, les excitant avec une douceur et une grâce non pareilles à être toujours ferventes dans l'amour de Dieu et dans l'exercice des vertus. Après quoi elle continua son chemin jusqu'à la ville où était sainte Elisabeth, s'entretenant de saintes méditations, et son cœur bondissant de jubilation après Dieu.

Ah! très-douce Vierge, que vous privez bientôt vos chères compagnes de votre présence si désirable! Vous ne vous arrêtez qu'un moment dans un chemin difficile et montueux, tant vous avez le désir de voir une âme dégagée des prisons du péché originel. Ah! très-bénie entre les mères, oh! qu'heureux eût été celui ou celle qui eût pu essuyer la sueur de votre front, ou du moins vous donner en passant un verre d'eau froide pour votre soulagement! Oh! que je me fusse estimé heureux, si j'eusse pu baiser les vestiges de vos pas sur la terre ou sur la poussière de votre chemin. *O fille de prince, que vos pas sont beaux* (Cant. 7)! Oh! que votre voyage est utile et votre Visitation fructueuse! O Mère très-débonnaire! obtenez-moi de Dieu que je sois prompt et diligent aux œuvres de son service, et que je ne sois pas tardif à dégager les âmes du péché lorsqu'il me sera possible, et encore moins à mettre la mienne propre en liberté, si jamais elle se trouve engagée dans une offense mortelle.

III. Considérez la bonne réception qui fut faite à la Vierge par sa cousine sainte Elisabeth. Ce fut une réception pleine de révérence, de joie et de louange; car sainte Elisabeth embrassant et baisant la sainte Vierge qui la saluait humblement, connaissant par une lumière du ciel ce qu'elle était et ce que le Saint-Esprit avait opéré en elle, la révéra merveilleusement, lui disant : *Et d'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Sau-*

veur vienne à moi (Luc, 1)? Vous donc, qui êtes la reine, vous venez voir votre servante? C'était à moi de vous rendre ce devoir, et par votre humilité vous m'avez prévenue. Béni soit en toute éternité le Fils adorable de Dieu que vous portez suavement en vos entrailles. Si bien que sainte Elisabeth attribua la première à la Vierge le titre sublime de Mère de Dieu. Et comme toutes ses plus grandes louanges sont fondées sur ce titre, il se peut dire qu'elle ouvre la porte et donne entrée aux grands honneurs qui lui seront toujours rendus en qualité de Mère de Dieu. Que si la révérence que porta sainte Elisabeth à la sainte Vierge fut grande, sa joie et son allégresse ne furent pas moindres; elle s'épancha sur son fruit saint Jean-Baptiste, qui à cette salutation tressaillit d'allégresse dans son sein : *Et l'enfant a tressailli de joie dans mes entrailles.* C'était l'effet de la visite du Saint-Esprit, qui sanctifiait son âme et lui imprimait les premiers mouvements de la sainte Charité. Cette même joie se répand sur les deux maris, saint Joseph et Zacharie, et sur toute sa maison, qui à cette nouvelle arrivée est en fête et en allégresse. Enfin cette joie fut telle au cœur de sainte Elisabeth, qu'elle éclata aussitôt en son langage par les louanges et les congratulations qu'elle lui donna. Car dans ses chastes et doux embrassements, *elle s'écria d'une voix haute : Vous êtes bénie entre les femmes, et béni est le fruit de votre ventre, ô heureuse qui avez cru!* O ma très-chère cousine! oh! quel bonheur admirable vous est arrivé! Que je suis ravie de vous voir! Que vous êtes heureuse d'avoir cru aux paroles de l'ange! Oh! que béni est votre ventre sacré, qui porte maintenant celui pour qui les Patriarches et les Prophètes ont eu tant de soupirs! Oh! que bénis sont vos yeux qui contempleront à souhait un enfant si admirable! Oh! que bénies sont vos mamelles qui l'allaiteront, vos bras qui le porteront, vos mains qui le serviront, et votre cœur qui sera enflammé de son amour! Ces louanges sont grandes, et la sainte Vierge qui marche dans la simplicité et dans la vérité les reconnaît véritables. Que fera-t-elle donc en ce triomphe d'honneur? Par une conduite très-excellente, elle renvoie toutes ces louanges à Dieu qu'elle en reconnaît l'auteur; c'est pourquoi étant louée elle loue Dieu : *Mon âme,* dit-elle, *glorifie le Seigneur; car il a regardé la petitesse de sa servante.* C'est lui qui est l'auteur de tout bien.

Apprenez de cette considération à recevoir les visites du Ciel avec révérence, avec joie et louange. Dieu vous visite dans la sainte communion ; il vous visite spirituellement dans les mouvements extraordinaires de dévotion, il vous visite dans les afflictions ; en toutes ces choses apportez de la révérence, de la joie et de la louange. Ah ! Vierge non pareille, si vous m'honorez jamais de la faveur de votre visite, pour m'apprendre à réformer ma vie, je vous recevrai de cette sorte avec respect, avec joie, et de tout mon cœur je chanterai vos louanges.

DIXIÈME MÉDITATION.

DU CANTIQUE SPIRITUEL QUE PRONONÇA LA SAINTE VIERGE EN LA VISITATION.

1. Considérez que la sainte Vierge, se voyant si hautement honorée, et comblée de tant de louanges par sainte Elisabeth, ne fit aucun compliment qui ressentît la façon du monde, mais s'éleva à Dieu, lui rapportant tout, et le glorifiant par le beau cantique *Magnificat*, qu'elle prononça à l'heure même, toute transportée d'amour de Dieu, dans lequel cantique il y a trois choses à remarquer, qui sont la dévotion de celle qui loue Dieu, la raison pourquoi elle le loue, et encore l'amplification de la louange qu'elle donne à Dieu. Considérez donc premièrement la dévotion de la sainte Vierge qui loue Dieu ; car ce n'est pas des lèvres seulement qu'elle loue Dieu, c'est du fond du cœur et du plus profond de son âme tout embrasée d'amour : *Mon âme*, dit-elle, *glorifie le Seigneur, et mon esprit s'est réjoui en Dieu mon Sauveur* (Luc, 1). Où il est à remarquer la différence qu'il y a quand Dieu glorifie une créature, et quand une créature glorifie Dieu. Car quand Dieu glorifie la créature, de petite et de basse qu'elle était auparavant, il la rend grande ; de pauvre et de disetteuse, il la rend riche,

la remplissant de ses biens, l'ornant des hautes et sublimes qualités, qui la perfectionnent et la rendent meilleure en elle-même. Mais quand la créature magnifie Dieu, elle ne rend pas Dieu plus grand, ni plus parfait et plus accompli; elle ne lui ajoute aucune qualité réelle, mais seulement elle l'annonce tel qu'il est selon qu'il lui est possible; elle parle de lui honorablement, et répand ses louanges en public, le faisant connaître davantage. La raison en est que Dieu est infiniment parfait en soi-même et n'est point capable d'être accru dans son être en la moindre chose que ce soit; c'est un abîme de tout bien et de toute perfection; néanmoins, parce qu'il n'est pas connu, révéré et estimé de tout le monde autant qu'il pourrait l'être, Dieu se peut agrandir au dehors en sa réputation, en sa gloire et en son honneur. C'est pourquoi la créature ne peut autrement le glorifier qu'en le louant, le glorifiant et le mettant en plus haute estime, le faisant mieux reconnaître et révérer, et c'est en cette façon que la sainte Vierge le glorifie, premièrement en son âme, le glorifiant et l'estimant intérieurement, et souhaitant que partout il soit reconnu et adoré, selon le mérite de sa grandeur; ainsi elle dit : *Mon âme glorifie le Seigneur.* Il est encore à noter qu'il y a une autre notable différence entre la personne superbe et celle qui est vraiment humble, en ce que lorsque la personne superbe reçoit quelque louange ou quelque applaudissement, elle se réjouit aussitôt en elle-même, se flatte en ses perfections qu'elle croit être grandes, et ainsi elle se complaît et se réjouit follement en elle-même; s'attribuant le tout; mais au contraire la personne qui est humble, entendant ses louanges, ne se complaît pas et ne se réjouit pas en soi-même, comme si tous les biens provenaient de sa part; mais elle fait un retour et une élévation vers la vraie source de ses biens lorsque les louanges sont vraies, et ainsi elle loue Dieu et le glorifie, se complaisant en lui comme étant l'auteur de ses perfections. Cette vérité peut se remarquer dans la conduite de Lucifer et de la sainte Vierge; car cet ange porte-lumière se voyant extrêmement noble et relevé en son premier état, et se voyant l'objet de l'admiration de la plupart des anges, se complut en soi-même plus qu'en Dieu, et n'aima pas Dieu qui était le principe de son exaltation; de là vient qu'il s'emporta par arrogance, et méprisa Dieu et sa loi. Or, il en est tout

autrement de la sainte Vierge : entendant ses véritables louanges, et ne pouvant en vérité s'en excuser, elle ne se plaît pas en soi-même, son esprit se délecte en Dieu, se complaisant en sa bonté, qui avait été toute singulière à son égard. C'est pourquoi elle ne s'attribue rien, elle ne se glorifie pas; mais elle glorifie Dieu qui l'avait tant élevée, et par amour de complaisance unit à lui son esprit : *Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit s'est réjoui en Dieu mon Sauveur*, et en ce qu'il opère en qualité de Sauveur. Car Dieu peut être considéré en qualité de Créateur et en qualité de Sauveur. Dans la première qualité il créa tout le monde et nous donna les perfections naturelles; mais dans la seconde qualité il élève les âmes à la dignité de la grâce et ensuite de la gloire, et donne les perfections surnaturelles; en l'une et en l'autre qualité, Dieu est un objet de louange et d'une sainte joie. David disait, considérant la première qualité : *Seigneur, que vos œuvres sont magnifiques; Seigneur, vous m'avez délecté dans vos œuvres, et je me réjouirai dans les ouvrages de vos mains* (Ps. 91). Et la sainte Vierge envisageant la seconde qualité : *Et mon esprit s'est réjoui en Dieu mon Sauveur.* Cette jubilation est plus sublime et plus spirituelle; c'est pourquoi elle est toute propre à la sainte Vierge, qui a choisi la meilleure part.

Je dois m'efforcer d'imiter la sainte Vierge en cette conduite rare parmi les enfants des hommes, qui conçoivent si facilement de la vanité à la moindre louange qui leur est donnée, au lieu de la reporter au véritable auteur de tout bien; mais se réjouissant et se complaisant follement en eux-mêmes, d'où vient ensuite l'arrogance, la présomption et le mépris de Dieu et du prochain. O maudite complaisance en soi-même! que tu es profondément enracinée dans les enfants d'Adam, et combien tu en prives du Paradis! O poison secret et caché! qui te pourrait vomir et rejeter entièrement? Très-sainte Vierge, qui, à la première atteinte de la tentation provenant des louanges qui vous étaient données, n'avez pas usé de façons politiques et mondaines, et n'avez donné aucun lieu au plus petit mouvement de vanité et de complaisance en vous-même; vous complaisant en lui, obtenez-nous la grâce de nous ressouvenir de votre conduite si sainte, et d'en être les imitateurs.

II. Considérez la raison qu'apporte la Vierge en son Cantique de la louange qu'elle donne à Dieu : *Parce qu'il a regardé l'humilité de sa servante, de là toutes les générations me diront bienheureuse ; car celui qui est puissant a fait de grandes choses en moi ;* elle prend sujet de louer Dieu de deux côtés : l'un, parce que Dieu a regardé son humilité ; l'autre, parce qu'il lui a fait des choses grandes. La première raison pour laquelle elle loue Dieu, c'est qu'il l'a honorée par ses pensées et par son amour, en la regardant de toute éternité ; et la seconde raison, c'est qu'il l'a honorée par effet et par son opération dans le temps, opérant en elle des choses grandes. La première raison touche ce qui a été de toute éternité, et la seconde raison ce qui a été dans le temps. La Vierge dit donc premièrement qu'elle glorifie le Seigneur, parce qu'il a regardé son humilité, par laquelle il ne faut pas entendre son excellente vertu d'humilité ; car ainsi elle se louerait soi-même de sa vertu, qui est une pratique éloignée de l'âme vraiment humble, laquelle ne se vante jamais ; mais il faut entendre la petitesse et la bassesse, comme si la sainte Vierge voulait dire : *Mon âme glorifie le Seigneur, parce qu'il a regardé la petitesse de sa servante.* Tellement qu'encore qu'elle ne s'estimât que comme un néant, Dieu plein de grandeur n'a pas dédaigné de jeter un regard favorable sur elle de toute éternité, lequel regard semble être la prescience et la prédestination de Dieu, par laquelle il l'a choisie éternellement pour être la Mère de son Fils et la plus sublime des créatures. La même pensée arrachait au roi David ces cris d'admiration, d'amour et de glorification de Dieu : *Seigneur, vous m'avez éprouvé ; vous avez connu le moment de mon sommeil et celui de mon réveil ; vous avez entendu de loin mes pensées* (Ps. 138), et après s'être étendu en ces discours, il se porte à donner gloire à Dieu : *Je confesserai que vous êtes étrangement glorifié ; vos œuvres sont admirables, et mon âme les connaît bien.* Ainsi la bienheureuse Vierge se représentant que Dieu l'a prédestinée d'une manière très-excellente de toute éternité, elle fait éclater son amour et ses louanges, en disant : *Mon âme glorifie le Seigneur parce qu'il a regardé l'humilité de sa servante*, d'abord en la destinant à être la Mère du Verbe incarné, et par suite, toutes les générations jusqu'à la fin du monde la diront bienheureuse sur la terre, et continueront éternellement dans le ciel à lui attribuer le même titre d'honneur. Secondement, elle a une autre

raison de glorifier Dieu, qui est que Dieu a exécuté et opéré dans le temps ce qu'il projetait en elle éternellement : *Parce que celui qui est puissant a fait en moi de grandes choses.* En effet, Dieu a employé sa puissance pour exalter la Vierge et l'ennoblir de plusieurs hautes et sublimes qualités, lesquelles sont signifiées par les douze étoiles qui forment la couronne dont paraît ornée la femme vêtue du soleil, et ayant la lune sous ses pieds, qui fut montrée à saint Jean l'Evangéliste, quand il dit en son Apocalypse : *Un grand signe est apparu au ciel ; une femme vêtue du soleil, et ayant la lune sous ses pieds, et une couronne de douze étoiles sur la tête* (Apoc. 12), lesquelles étoiles dénotent les douze priviléges les plus remarquables de la très-sainte Vierge. La sanctification avant le péché originel, qui ne fut jamais en elle ; l'avancement de l'usage de la raison avant sa nativité ; la salutation de l'ange ; l'obombration du Saint-Esprit, et la conception immaculée du Fils de Dieu. Sa virginité sans exemple ; sa fécondité sans corruption ; son enfantement sans douleur ; sa maternité glorieuse ; sa mort amoureuse ; sa résurrection prompte, et son exaltation au-dessus de tous les chœurs des anges. Or, bien que toutes ces dignités ne lui fussent pas encore communiquées à l'heure de sa Visitation, elle en avait pourtant dès lors une grande partie qui lui donnait lieu d'espérer et d'attendre le reste ; c'est pourquoi elle dit : *Celui qui est puissant a fait de grandes choses.*

O Vierge très-prudente ! vase de sagesse, vous considérez les bienfaits de Dieu, et remplie de ferveur, votre bouche sacrée éclate en ses louanges. Oh ! que nous les considérions également, que nous méditions les raisons que nous avons de le louer, et pour l'excellence de son être, et pour les merveilles de ses œuvres, et pour la grandeur de ses bienfaits, et qu'ainsi nous demeurions convaincus de cette vérité qu'il nous faut louer Dieu. Car, ô Seigneur ! votre substance est infinie, et tout est comme un néant devant elle ; vos œuvres sont merveilleuses et vos bienfaits à mon égard sont indicibles. Que mon âme vous glorifie pour ces raisons, et que mon esprit se réjouisse en vous, qui êtes grand et louable par toutes sortes de titres.

III. Considérez ensuite l'amplification des louanges de Dieu comprises dans ce beau cantique. Car les bons cœurs ne peuvent se rassasier des louanges de Dieu ; plus ils en ont dit, plus ils en veulent dire, et plus il leur en reste à dire, selon ce que

David disait : *Je bénirai Dieu en tout temps, toujours sa louange sera en ma bouche* (Ps. 33). Il en est de même de la Vierge; son amour la rend éloquente à accumuler éloges sur éloges, et louanges sur louanges; car elle loue la sainteté de Dieu, la durée de sa miséricorde, sa puissance, sa justice, sa libéralité, sa bénignité, sa fidélité. Elle commence par la sainteté, disant : *Et son nom est saint.* Louant Dieu en détail, et premièrement de sa sainteté, à l'imitation des Séraphins que contempla Isaïe, qui louaient Dieu à deux chœurs sur sa sainteté, et cela parce qu'elle avait conçu le Fils de Dieu avec une pureté suprême, par l'opération du Saint-Esprit. Elle loue ensuite la durée de sa miséricorde : *Et sa miséricorde est de génération en génération sur ceux qui le craignent.* Voulant témoigner que Dieu ayant eu dessein d'envoyer son Fils au monde pour le sauver, il avait persisté constamment en ce dessein dans toute la suite des générations. Elle loue encore sa puissance, disant : *Il a déployé la puissance de son bras, il a écarté les superbes bien loin des pensées de leurs cœurs.* Ce bras est entendu par quelques-uns du Verbe incarné, selon qu'Isaïe dit de lui : *A qui le bras du Seigneur est-il révélé* (Isa. 53)? Car, comme avec le bras un homme fait ses plus grandes œuvres, ainsi Dieu le Père a fait les plus grandes œuvres par son Fils, par lequel enfin il a rabattu l'orgueil du démon et l'a vaincu puissamment, lorsqu'il avait la pensée d'engloutir et de perdre tout le monde. Elle loue sa justice : *Il a renversé les puissants, et il a exalté les humbles; il a rempli de biens les affamés, et a dépouillé les riches*, qui sont les effets les plus ordinaires de la justice divine, qui donne des grandeurs aux petits et des richesses aux pauvres, comme il ravale les grands et appauvrit les riches, relevant le pauvre de la poussière et de la bassesse pour l'exalter. Elle loue sa fidélité, en disant : *Israël a reçu son enfant, afin qu'il se ressouvînt de sa miséricorde, ainsi qu'il a parlé à nos pères, à Abraham et à toute sa postérité dans les siècles.* Voulant signifier par ces paroles, qu'ayant reçu dans ses entrailles le Fils de Dieu, le peuple d'Israël l'avait reçu en sa personne, auquel il avait été promis tant de fois, et ainsi que Dieu avait ponctuellement exécuté ses promesses, et qu'il était fidèle en ses paroles, et c'est pourquoi son âme le glorifiait et son esprit se réjouissait en lui.

Apprenez, à l'imitation de la sainte Vierge, à amplifier

les louanges de Dieu par la plénitude de votre dévotion. Allez à perte d'haleine raconter ses merveilles, et faites une longue liste de ses attributs dans le ressouvenir des bienfaits reçus de lui. Ainsi en usait saint Augustin. Qui êtes-vous donc, mon Dieu? Qui êtes-vous, je vous prie, sinon mon Seigneur mon Dieu (1)? *Car qui est Seigneur outre le Seigneur, ou qui est Dieu excepté lui* (Ps. 17)? Souverain très-bon, très-puissant, très-miséricordieux, très-juste, très-secret, très-présent, très-beau, très-fort, stable et incompréhensible, immuable et conduisant toutes choses, jamais nouveau, jamais ancien et renouvelant toutes choses, conduisant les superbes à la vieillesse sans qu'ils l'entendent, toujours agissant, toujours vous reposant, recueillant et n'ayant pas besoin, portant, remplissant, protégeant, créant, nourrissant, perfectionnant, etc. Et que disons-nous de vous, mon Dieu, ma vie, ma douceur sainte, ou que dit une personne de vous quand elle en dit quelque chose? Ah! malheur à ceux qui ne disent rien de vous; car ceux même qui en parlent le plus souvent sont muets.

ONZIÈME MÉDITATION.

DE L'AFFLICTION DE LA SAINTE VIERGE, A CAUSE DU DOUTE DE SAINT JOSEPH, A L'OCCASION DE SA GROSSESSE.

I. Considérez l'affliction que reçut la Vierge au retour de la Visitation, à cause de la peine en laquelle était son époux, saint Joseph, quand il la vit enceinte sans en savoir ni le secret ni le moyen. Car la sainte Vierge était ce me semble au comble du plus grand bonheur qui pouvait arriver à une vierge d'avoir conçu Jésus-Christ le Fils de Dieu et le Sauveur du monde, si attendu et si désiré depuis la chute d'Adam. Elle était ravie

(1) L. 1. Confes. c. 4.

que ce bonheur lui fût arrivé par l'opération du Saint-Esprit. Déjà la Rédemption du monde s'opérait dans ses entrailles par Jésus-Christ, qui adorait Dieu son Père comme dans un temple sacré, et s'y offrait volontairement au sacrifice de la mort comme sur un autel, pour apaiser Dieu et le réconcilier avec les hommes. Aussi Jésus-Christ lui faisait-il dès lors plusieurs biens, ainsi que ferait un prince riche, qui, dans un pays étranger, serait dans une maison où il aurait été libéralement reçu. Il la récompensait par un accroissement journalier de grâces nouvelles ; il l'éclairait comme un soleil par plusieurs connaissances données à son entendement ; il échauffait sa volonté des ardeurs célestes de la Charité ; il lui conservait sa virginité entière, et il ne lui était aucunement à charge, comme des enfants à leurs mères, qui les portent neuf mois avec fatigue, ne lui pesant aucunement; ces priviléges et autres de sa grossesse lui transportaient l'esprit d'une allégresse indicible. Mais elle voit parmi cela que saint Joseph commence à lui faire froid, à vouloir se séparer d'elle et la quitter, lui qui était son support et son nourricier, sans lequel indubitablement elle eût été réduite à une grande disette et pauvreté : *Il pensait à part soi,* dit l'Evangile, *de la renvoyer secrètement sans faire d'éclat, craignant de la diffamer comme une adultère* (Matth. 1). Saint Athanase, dans une homélie sur ce sujet, dit que Joseph retournant de la maison de sainte Elisabeth, étant en chemin plein de honte et de faiblesse, et ne sachant quel trésor était caché en elle, lui tenait ces propos : Que vous en semble donc, Marie, qu'est-ce que j'aperçois? N'êtes-vous pas une vierge nourrie et élevée dans le Temple, où je vous ai prise pour épouse? Comment, Marie, vous n'osiez regarder un homme ; vous faisiez tant de difficultés à consentir au mariage, parce que vous aviez voué à Dieu votre virginité? N'était-ce pas vous qui faisiez si grande estime de la chaste Suzanne, et méprisiez si fort l'impudique Egyptienne? Et cependant, sans vous avoir touché, je vous vois enceinte, et vous portez un visage gai et joyeux. Retournez hardiment en votre maison paternelle, et cherchez le larron de votre virginité. Je ne puis supporter une si grande honte, et vous êtes inexcusable.

Admirez en cette douleur la providence de Dieu, qui détrempe ainsi les grandes prospérités de quelque goût d'amertume. Ne

trouvez pas étrange si, lors même que vous êtes plus consacré au service de Dieu, comme était la sainte Vierge, il vous arrive quelque affliction, quelque accusation, quelque suspicion contre votre vertu. La plus sainte Vierge n'en a pas été exempte, et pourtant elle ne s'en est pas impatientée; elle s'humilia dans cette affliction, elle mit sa confiance en Dieu, et le pria instamment, mettant son honneur et sa réputation au gré et à la disposition de son adorable volonté. O patience de Marie! ô résignation profonde et sublime!

II. Considérez que Dieu ne laissa pas longtemps la sainte Vierge et son époux saint Joseph en cette affliction; car comme il s'entretenait dans ces pensées, qui étaient pour lui comme un glaive transperçant: *Voilà*, dit le texte sacré, *qu'un ange lui apparaît durant son sommeil, lui disant: N'ayez pas de crainte, ô Joseph! de prendre Marie pour votre femme; car ce qui est né en elle est du Saint-Esprit* (Matth. 1). Et aussitôt il rejette de son esprit toute la crainte qui s'en était saisie, l'assurant que non-seulement il ne lui arriverait aucune confusion, ou à son épouse aucune peine de la part des hommes, mais tout honneur et toute révérence; que son épouse portait en ses flancs sacrés l'espérance et l'attente de tout le monde; que c'était le Sauveur Jésus tant souhaité, dont elle était enceinte par un nouveau miracle que Dieu avait fait, le formant en elle d'une manière toute virginale et toute sainte. Ne craignez pas, Joseph, quoique les hommes les plus parfaits aient de tous côtés sujet de crainte et d'appréhension. Vous, pourtant, rassurez-vous; ne donnez pas suite à cette crainte qui vous porte au divorce et à la séparation. Cette crainte est contraire aux desseins de Dieu et vous serait très-nuisible. N'appréhendez pas d'être le gardien de cette Vierge votre épouse, ni le nourricier de son enfant. C'est un soleil dont elle est remplie, qui chassera toutes les craintes du monde, et la protégera elle-même; c'est le Fils de Dieu par nature, c'est le Fils du Très-Haut qu'elle porte, qui sera les délices, l'amour et la consolation du monde, lequel en écartera toutes les appréhensions. La personne par laquelle elle a conçu est le Saint-Esprit même, et l'auteur de toute espérance et de toute consolation. Déposez donc toute crainte, n'appréhendez aucunement de prendre Marie pour votre épouse. Ainsi Joseph fut éclairé dans ses doutes, et Dieu envoya un ange du ciel pour assister le grand

serviteur et le plus grand dévot de Marie dans ses angoisses et dans ses perplexités, illuminant son esprit des merveilles du grand mystère de l'Incarnation, par le même messager céleste, l'archange Gabriel, qui en avait premièrement instruit la sainte Vierge, et l'avait délivrée de son appréhension.

O la singulière bonté! ô Providence de Dieu à l'égard des plus grands serviteurs et dévots de la Vierge! dont saint Joseph est le premier et le modèle. Il est vrai, dans l'état de cette vie misérable, ceux mêmes qui se seront le plus singulièrement, comme saint Joseph, adonnés à son culte et à son service, ne se verront pas exempts, non plus que lui, de plusieurs terreurs parmi tant de dangers et d'adversaires; mais Dieu ne les délaissera pas dans leurs angoisses. Il enverrait plutôt un ange exprès du ciel que de les abandonner, et les vraies vierges ne manqueront pas de l'assistance de leur Joseph et de leur protecteur, si elles se confient en lui. J'apprendrai aussi de cette même considération à avoir recours à mon ange gardien dans toutes mes terreurs et mes perplexités, afin qu'il les écarte et me fortifie parmi tous les périls de ce monde et de cette vie fragile exposée à tant de sortes de misères. Je me souviendrai de ce qu'écrit saint Bernard sur ce sujet : Que celui-là passe aisément qui est porté dans les mains des anges; que suavement, comme dit le proverbe, celui-là nage à qui on soutient la tête. Assistez-moi donc, ô ange tutélaire! dissipez nos frayeurs, calmez mes inquiétudes intérieures, fortifiez-moi dans toutes mes faiblesses.

III. Considérez, lorsque l'ange eut calmé l'esprit de saint Joseph, la joie qu'il en reçut, et avec combien d'allégresse il continua son service envers la sainte Vierge et son enfant. Quoiqu'il chemine des pieds du corps sur la terre, il s'élève au-dessus des nues par les pensées de son esprit, ne s'attachant plus qu'au ciel, et admirant, louant et exaltant la bonté infinie de Dieu. La Vierge le voit incontinent tout changé à son égard, elle remarque son visage serein et plein de gaîté extérieure, et en prend occasion de rompre le silence sur ce qui s'était passé en elle depuis la salutation de l'ange, et l'entretient de tout familièrement. Quelques-uns réduisent cet entretien à trois chefs. Premièrement elle lui parle de celui qui a fait cette œuvre en elle, qui est la Personne adorable du Saint-Esprit.

auquel elle est spécialement attribuée, parce que c'est une œuvre d'amour, et que le Verbe incarné est tout aimant et tout aimable. Secondement, de celle qui a contribué et a été l'instrument du Saint-Esprit, savoir elle-même, du pur sang de laquelle le corps de Jésus-Christ fut formé et organisé en son sein, aussitôt qu'elle eut consenti à la parole de l'ange. Troisièmement, du terme de l'opération merveilleuse du Saint-Esprit en elle, qui est un composé tout nouveau de Dieu et de l'homme, du Verbe divin et de l'humanité, qui a un corps passible et une âme bienheureuse, qui déjà voyait Dieu dans son sein comme dans le ciel même. Mais qui pourrait comprendre avec quelle bonne grâce Marie, illuminée du Saint-Esprit, entretient son époux de ces grandes merveilles? Saint Athanase ne feint pas de la faire parler en ces termes : Qu'est-ce donc, cher époux, que votre âme a conçu de l'indignation à mon égard! Non, non, il n'y a rien qui vous doive faire rougir; grâces à Dieu, je suis la gloire et l'honneur de tout le sexe. Je répare le déshonneur de la première Eve, et détourne le glaive flamboyant du Chérubin qui fermait l'entrée du Paradis. Personne ne peut me faire peine, à moi qui porte le Seigneur universel de tout le monde. Si je me rends témoignage à moi-même toute seule, j'en dois avoir de la honte; mais attendez encore un peu, et les pasteurs vous en feront foi, les mages vous en donneront assurance, une étoile du ciel vous éclairera, et une armée d'anges célestes dira d'une même voix : *Gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux, et paix aux hommes de bonne volonté* (Luc, 2). Vous verrez alors par expérience ce qui en est, et vous avouerez que je suis bienheureuse. Continuons donc à vivre dans la Charité, et attendons l'œuvre de Dieu.

Félicitez la Vierge et saint Joseph de cet entretien si consolant. O heureuse l'âme qui conçoit bien ce divin entretien sur un sujet si admirable! O heureux saint Joseph! par la consolation que vous en receviez, obtenez-nous de Jésus-Christ la grâce de les bien entendre et d'en profiter.

DOUZIÈME MÉDITATION.

DU VOYAGE DE LA SAINTE VIERGE A BETHLÉEM POUR SON ENFANTEMENT.

I. Considérez que, comme la sainte Vierge approchait du terme de neuf mois pour accoucher, elle fit un voyage difficile de Nazareth à Bethléem, pour obéir à l'édit de l'empereur César-Auguste, qui ordonnait que tous les sujets de son empire se fissent enregistrer au lieu de leur naissance. *Un édit fut publié par César-Auguste, pour que tout le monde fût enregistré* (Luc, 2). La sainte Vierge, pour obéir à cet édit, quoiqu'en un temps incommode, se mit en marche avec saint Joseph, car elle était de la famille et de la postérité du roi David, dont la souche était à Bethléem, où par conséquent elle devait se faire enregistrer avec son Fils, qui n'était qu'un avec elle, sujette de l'empire romain. Que de merveilles et d'utilités contient cette obéissance, par laquelle la fleur de la famille royale de David se soumet à l'Aigle romaine, la sainte montagne de Sion s'abaisse devant le Capitole, et le Fils d'une Vierge très-pure se soumet au fils d'une mère impudique. Mais la sainte Vierge, par humilité, cache et dissimule l'état de sa noblesse et de sa grandeur, et sa haute qualité de Mère de Dieu, et sans se faire connaître, elle qui est la reine du monde, le refuge des désespérés, plus haute que les cieux, plus resplendissante que les rayons du soleil, plus honorable que les Séraphins, et plus glorieuse incomparablement que tous les Chœurs des anges, se confond avec les autres femmes sujettes et tributaires de l'empire, mais cette obéissance et cette abjection était utile pour se rendre au lieu où les Prophètes avaient prédit que le Messie promis devait prendre naissance, savoir à Bethléem, dont le prophète Michée avait dit : *De toi sortira le dominateur en Israël, et sa naissance date des jours de*

l'éternité (Michée, 5). C'est pourquoi ce lieu servit à le faire plus tôt connaître pour le Messie attendu; cette opinion ayant pris pied dans les esprits que le Christ devait naître en ce lieu. L'Ecriture ne dit-elle pas que le Christ est de la famille de David et de la ville de Bethléem d'où était David? De même, par cette circonstance de l'édit de César, exécuté en Judée, il paraissait que son Fils naissait au temps marqué par la prophétie de Jacob. *Le sceptre ne sortira point de Juda, et le prince de sa race, jusqu'à l'arrivée du Messie et de l'envoyé de Dieu* (Gen. 49). Or, la Vierge, par son obéissance, témoignait que ce temps était arrivé, et que le peuple juif était privé de l'autorité royale et assujetti à une puissance étrangère, qui était l'époque et le temps signalé pour la naissance de Jésus-Christ. Par ce moyen, elle concourt à préparer la croyance des peuples à la mission divine de son Fils, et prépare ainsi la conversion de l'empire romain lui-même, en faisant consigner sur ses registres la vérité de son extraction et de celle de son Fils, si on voulait la révoquer en doute. Ainsi ce grand empire romain est destiné à devenir l'empire de son Fils, où il doit régner spirituellement en la personne de ses vicaires, qui sont les Pontifes romains. Si bien que la soumission qu'elle rend maintenant à cet empire doit être récompensée par la soumission réciproque de tout ce grand empire, qui s'assujettira à sa loi, lui dressera des temples pour l'honorer, et mettra toute sa félicité à être écrit dans son livre de vie et son registre de prédestination.

J'admirerai donc ce trait de la providence de Dieu, pour lequel rien n'est fortuit de ce qui semble arriver aux créatures par hasard et par occasion. L'empereur de la terre pense à ses intérêts, à sa grandeur et à ses finances dans la publication et dans l'exécution de son édit, et le Roi du ciel pense au bien spirituel et au salut des âmes, faisant naître son Fils au monde dans cette conjoncture, et l'obéissance de sa sainte Mère est le moyen qui avance son dessein et sert à la chose la plus importante du monde. O sainte obéissance! que tes fruits sont grands et tes utilités avantageuses! C'est pourquoi, ô sainte Vierge! pour l'accomplir à l'égard d'un prince de la terre, vous ne vous épargnez en rien, vous vous surmontez vous-même en apparence. Oh! obtenez-nous la grâce de nous soumettre humblement à toute puissance suprême.

II. Considérez que la sainte Vierge, après avoir obéi à l'édit de César, se sentant près du terme de l'accouchement, chercha un asile à Bethléem, et n'en trouvant pas à cause de la dureté des habitants, elle fut contrainte de se retirer dans une étable, hors la ville, où, privée de tout secours humain, elle mit au monde, au milieu de la nuit, le Fils qu'elle avait conçu par l'opération du Saint-Esprit : *Et elle enfanta son Fils premier-né, et le déposa dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place dans l'hôtellerie* (Luc, 2). Cette naissance convenait au Fils de Dieu, et cet accouchement à celle qui avait conçu miraculeusement le fruit de ses entrailles, à la production duquel les créatures n'avaient eu aucune part. C'est pourquoi saint Joseph lui-même était absent au moment où la Vierge étant restée seule, ayant élevé ses mains et ses yeux au ciel, tout enivrée et transportée de la douceur de la contemplation céleste, en moins d'un clin d'œil, mit au monde son Fils bien-aimé, qui se trouva nu sur la terre, sans être reçu entre les mains d'aucune personne, sans causer aucun sentiment de douleur à sa mère, et n'apportant avec lui aucune immondice. Ce fut la volonté de Dieu que la chose se passât ainsi, pour cacher l'excellence de cette nativité, ainsi que la virginité de la Mère, éloignant à dessein toute connaissance et toute assistance des proches ou autres, dans un pays étranger ou dans un désert, loin de sa maison, où l'on n'eut pas manqué d'appeler toutes les personnes nécessaires à l'accouchement. Il fallait aussi que les pasteurs et les Rois d'Orient vinssent l'adorer et le reconnaître, et que le tout se passât sans bruit et sans frapper personne. Or, cette étable séparée convenait merveilleusement pour tenir tout dans le plus grand secret, jusqu'à ce qu'il plût à la providence de Dieu de le rendre manifeste et public. Que si dès lors cette nativité eût été connue et divulguée publiquement, que n'eût pas fait le roi Hérode, si jaloux de sa royauté ? Ainsi la sainte Vierge est hautement privilégiée en son enfantement comme en sa conception, et autant elle est privée de tout secours humain, autant et plus elle est abondamment assistée du secours divin. Et si les autres mères ont de la crainte et de l'appréhension avant que d'enfanter, de la douleur en enfantant, et de la langueur après, la Mère du Rédempteur est sans crainte avant l'enfantement, sans douleur et sans langueur avant et après. Les anges assistent et

chantent les avantages de cette naissance par laquelle Dieu doit être glorifié d'une nouvelle manière, et les hommes de bonne volonté avoir la paix de la conscience dans l'unité de la Foi et la sainteté de toutes leurs affections.

Je regretterai que la malice du genre humain ait obligé la sainte Vierge à un si grand abandon de toutes les consolations humaines. Hélas ! s'écrie un grand dévot, les usuriers et les riches de la terre, remplis d'iniquités, ont de grands palais, de riches appartements et des lits pour se reposer, tandis que le Fils de Dieu n'a qu'une étable qui lui est commune avec les bêtes ; mais élevant ma pensée plus haut jusqu'au conseil de Dieu, qui supplée à cette indigence, j'entrerai dans des sentiments de joie et de congratulation pour cette admirable nativité, plus riche et plus somptueuse du côté du ciel que de la terre. Oh ! gloire éternelle en soit à Dieu ! Oh ! que tout prédestiné se réjouisse et célèbre la merveille de ce mystère !

III. Considérez de quel ardent amour la sainte Vierge aima Jésus-Christ nouveau-né ; il la porta à le relever de terre, à l'embrasser, à le serrer contre sa poitrine, et à lui rendre tous les devoirs maternels : *Et elle l'enveloppa de langes, et le déposa dans une crèche*, dit le texte sacré. De la part de Dieu, qui est le principe de la Charité, cet amour fut grand, parce que comme Dieu répandit la Charité dans les anges, à proportion que leur nature était différente et plus où moins relevée ; ainsi il communiqua la grâce sanctifiante et ensuite la Charité habituelle à la sainte Vierge, selon l'excellence de sa maternité et selon la mesure de son affection naturelle envers Jésus-Christ, et dès lors dans un bien haut degré, pour ainsi élever davantage et sanctifier encore l'inclination et la pente qu'elle avait naturellement à l'affectionner. Le Saint-Esprit descendu en elle pour lui faire concevoir Jésus-Christ, y descend de nouveau pour le lui faire aimer, embrasser et chérir avec grande ardeur. De sa part, cet amour reçut de l'accroissement en vue de ce que c'était le fruit de sa virginité, et comme Jacob aima Joseph son fils par-dessus tous ses autres frères, en considération de ce que c'était comme le miracle de sa vieillesse stérile et toute cassée, ainsi la Vierge, considérant Jésus-Christ comme le miracle de sa virginité, l'aima d'un amour plus ardent, et d'autant plus encore qu'elle lui avait communiqué toute seule la

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

substance de la chair, n'ayant pas de père sur la terre, qui partageant avec elle cette substance, partageât aussi son amour. De la part de l'objet, cet amour s'enflamma encore merveilleusement ; car Jésus-Christ était tout aimant et tout aimable, il ne naissait que pour aimer et pour mourir par amour. Que si elle fut mère très-aimante, elle fut aussi nourrice très-affectionnée, gouvernante très-sage et très-judicieuse, et servante très-humble et très-officieuse ; car la sainte Vierge, Mère de Jésus, s'acquitta fidèlement et avec grand amour de tous ces offices envers Jésus-Christ dans son enfance. Elle lui donna son lait comme nourrice avec un amour tel que jamais il n'y en eut de semblables dans le cœur d'une nourrice. Aussi comme les bonnes qualités de la nourrice servent à former la complexion de l'enfant, il appartenait à Jésus-Christ, qui devait aussi être bon par complexion naturelle, de recevoir dans son enfance le lait de la plus pure, de la plus douce, de la plus sainte et de la plus dévote Vierge du monde ; et comme elle a seule l'honneur de sa conception et de sa génération, aussi elle devait avoir seule l'honneur de son éducation et de sa conservation, ne la partageant avec aucune personne. Par là elle s'acquiert plus parfaitement l'amour tout entier de Jésus-Christ ; car ainsi il n'a pas sujet de diviser son cœur en deux, partie à une mère, partie à une nourrice ; comme elle est toute à lui, ainsi il est tout à elle, selon qu'il est dit au Cantique : *Mon bien-aimé à moi, et moi à lui.* Même en cette qualité de nourrice elle a été la coadjutrice et la coopératrice de Jésus-Christ dans l'œuvre de notre rédemption, lui ayant fourni le lait d'où est formé le sang précieux qui a été donné sur la croix pour le rachat de tout le monde, qui dès lors lui est éternellement redevable, puisqu'elle a fourni la matière qui devait servir à l'expiation de tous les crimes. La sainte Vierge avait été illuminée du Saint-Esprit, et ne faisait pas cet office de nourrice d'une manière sensuelle, mais toute sainte, tout épurée et toute surnaturelle, son Fils ne manquant pas, pour chaque goutte de lait dont il se nourrissait, de lui rendre quelque douceur et quelque consolation spirituelle, qui faisait qu'elle était toute transportée de joie et ne sentait point la peine de cette éducation. Elle passait les jours et les nuits à le regarder, non moins des yeux intérieurs de l'esprit que de ceux du corps, sans se lasser. Elle

essuyait ses larmes et apaisait les pleurs enfantins, auxquels il daigna s'assujettir, avec consolation, se ressouvenant des paroles qu'elle avait ouïes dans l'Annonciation. Eh quoi! mon Fils, pourquoi versez-vous des larmes? L'ange Gabriel ne m'a-t-il pas dit de vous que vous seriez appelé le Fils du Très-Haut? pourquoi ces pleurs? L'ange Gabriel ne m'a-t-il pas dit de vous que vous seriez grand dans la maison de Jacob, et que vous y régneriez? Ainsi elle gouverna l'enfance de Jésus, ainsi elle le servait, mêlant le respect avec l'amour et la révérence d'une très-humble servante et créature, avec la tendresse cordiale d'une mère et d'une nourrice très-soigneuse et très-affectionnée.

O Mère de la belle dilection! ô nourrice sans pareille! ô très-grande et incomparable servante et gouvernante du Dieu incarné et du Verbe fait chair! que toutes les générations du monde vous proclament très-heureuse, pour vous être acquittée avec tant d'amour et de fidélité de ce devoir de mère et de nourrice! Qu'en cette qualité vous soyez reconnue et honorée d'une dévotion spéciale par toute âme fidèle; car quel crédit n'aurez-vous pas envers celui à qui vous avez donné le lait de la première enfance? Quel pécheur ne prendra confiance dans votre médiation? O Mère incomparable! si vous avez bien eu l'adresse de l'apaiser dans son enfance, vous n'en avez pas moins pour l'apaiser dans sa grandeur. Intercédez pour nous, pauvres pécheurs.

TREIZIÈME MÉDITATION.

DE LA MATERNITÉ DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

I. Considérez que la sainte Vierge, puisqu'elle a conçu et enfanté Jésus-Christ, est véritablement la Mère de Dieu. Cette grande vérité, qui a été autrefois puissamment contestée, est assurée dans les saintes Ecritures par les paroles de l'ange Gabriel et de sainte Elisabeth; car, dans l'Annonciation, l'ange Gabriel lui dit : *Ce qui naîtra en toi de saint sera appelé le Fils de Dieu* (Luc, 1). Or, la Vierge est Mère de ce qui est né en elle, elle est donc la Mère du Fils de Dieu, et ainsi elle est la Mère de Dieu, parce que le Fils de Dieu est Dieu. De même, dans la Visitation, sainte Elisabeth se voyant honorée de la visite d'une Vierge si excellente, lui dit : *Et d'où me vient ceci que la Mère de mon Seigneur vienne à moi?* C'est-à-dire la Mère de Dieu, qui est le Seigneur de tout le monde. Les Pères de l'Eglise ont souscrit à cette même vérité : saint Athanase (1), saint Epiphane (2) et autres, et l'Eglise même en a fait un décret exprès dans le troisième de ses Conciles généraux, tenu à Ephèse, où fut composée cette prière que nous avons toujours dans la bouche : *Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous.* Dans ce Concile, l'Eglise priva de son évêché de Constantinople et excommunia Nestorius, qu'elle appela un nouveau Judas, à cause de ses prédications impies, dans lesquelles blasphémant contre Jésus-Christ et la sainte Vierge, il l'appelait Mère du Christ, et en se servant du même mot que les catholiques, il transposait un accent, et la disait être fille de Dieu, pour nier qu'elle fût Mère de Dieu. Or, jamais décret de l'Eglise ne fut reçu avec tant de joie par tout le peuple, qui depuis le matin jusqu'au soir, attendit à la porte

(1) Dial. 4. de Trinitate. — (2) Serm. de Laud. Virg. Conc. Eph. part. 2. act. 2.

du Concile la définition des prélats, laquelle étant publiée, il jeta de hauts cris de réjouissance, et les reconduisit dans leurs maisons avec des torches et des flambeaux, faisant brûler des parfums devant eux. Les abbés, les moines et les ermites sortirent de leurs cellules et de leurs déserts, pour aller au palais de l'empereur, apprendre ce que le Concile aurait déterminé sur ce point. Et entre autres, le célèbre moine Dalmatius, qui depuis quarante-huit ans n'était sorti de son monastère, y alla avec les autres, étant inspiré de Dieu par une révélation qu'il eut que l'on avait prononcé sur cette difficulté. Ils entendirent la lecture de la définition du Concile, et chantant d'une part des hymnes de louanges à Dieu et à la sainte Vierge, ils prononçaient d'autre part des mots d'exécration contre l'impie archevêque Nestorius, qui avait osé attaquer la sainte Vierge en sa qualité et en son titre le plus honorable de Mère de Dieu. Et cet impie ne reconnaissant pas sa faute, fut exilé en des déserts par l'empereur, où Dieu fit pourrir sa langue qui avait mal parlé, et même l'histoire porte de plus que la terre se creusa sous ses pieds pour l'engloutir tout vivant. Après ce jugement si solennel, les autres Pères supposant cette vérité, se sont adonnés à exalter la sainte Vierge, à cause de cette qualité de Mère de Dieu. Les uns ont dit que par cette maternité elle est rendue participante de la propriété personnelle du Père éternel, qui est sa paternité et la génération du Verbe; car, par cette maternité, elle est la Mère du même Verbe et du même Fils dont le Père éternel est le Père. C'est pourquoi saint Bernard dit (1) que Dieu le Père envoya son Fils au monde s'incarner pour donner un privilége à la Vierge qui lui fut singulier, et ne convint qu'à elle seule; enfin, dit-il, c'est la gloire singulière de notre Vierge et son excellente prérogative de ce qu'elle a mérité d'avoir un Fils qui lui fût commun avec le Père éternel. Cette hauteur est très-grande et surpasse les pensées de nos esprits, aussi bien que la dignité des anges; car si Jésus-Christ est d'autant meilleur que les anges, qu'il a hérité d'un nom plus excellent que le leur; car à qui des anges a-t-il dit: *Tu es mon Fils, je t'ai aujourd'hui engendré;* pourquoi ne peut-on pas dire de cette même Vierge très-excellente qu'elle est d'autant meilleure que les anges, qu'elle a mérité un nom

(1) Serm. 2. de Annuntiat.

plus excellent? Car à quelle créature Dieu a-t-il jamais dit : Tu es ma mère, tu m'as aujourd'hui engendré? Le séraphique Docteur emploie son esprit à relever la dignité d'une Mère si admirable. C'eût été, dit-il, un fait fort merveilleux, si une Vierge eût conçu un homme, bien plus merveilleux, si elle eût conçu un ange; mais c'est une chose très-singulière qu'elle ait conçu un Dieu. Sa dignité est si grande que Dieu tout puissant qu'il est ne pourrait produire une Mère plus excellente. A la vérité, Dieu pourrait créer un monde plus grand, un ciel plus vaste; mais il ne pourrait produire une Mère plus relevée que la Mère d'un Dieu. Et c'est la raison pour laquelle saint Jean Damascène l'appelle le miracle des miracles et la merveille des merveilles. Si l'on oppose à tout ceci que la Vierge n'a fourni que la matière de son sang, duquel a été formé, par l'opération du Saint-Esprit, le corps de Jésus-Christ, et qu'elle n'a eu aucune atteinte ou action sur sa divinité, pour pouvoir être dite la Mère de Dieu; pour résoudre cette difficulté, il faut considérer que l'homme est composé d'une âme et d'un corps, et qu'encore que la mère ne produise point l'âme, elle ne laisse pas d'être dite la mère de l'homme tout entier; ce qui prouve que pour être appelée mère, il suffit d'avoir conçu un corps où l'âme vienne se joindre par la puissance de Dieu : donc, Jésus-Christ consistant en la Personne de Dieu et en l'humanité créée jointes ensemble, et la Vierge sainte ayant véritablement conçu cette humanité, à laquelle s'est unie au même moment la Personne de Dieu, elle est par là même la Mère de Jésus-Christ, Mère de l'Homme Dieu, Mère d'un Dieu-Homme et Mère de Dieu. Et encore est-elle mère à plus juste titre que les autres mères ne le sont de leurs enfants; car concevant avec virginité, elle a fourni toute seule toute la substance du corps sacré de Jésus-Christ, ce qui fait qu'elle mérite plus d'être appelée sa Mère, que jamais femme ne mérita d'être appelée mère de son enfant.

Admirez donc cette sublime maternité, qui est la plus haute de toutes ses qualités et la première en excellence. Saluez souvent en elle cette sublime dignité de Mère de Dieu, et présentez-vous à elle pour la servir, pour l'honorer et pour travailler à sa gloire et à ce qui lui peut agréer, pour ce motif qu'elle est Mère de Dieu. Dites après un dévot personnage : Autant il y a de gouttes d'eau dans la mer, d'étoiles au ciel, de chœurs

parmi les anges, de feuilles dans les bois, de brins d'herbes sur la terre, autant de fois, du profond de mon âme, je vous salue, ô très-noble, très-choisie, très-glorieuse, très-digne Mère de Dieu, très-belle reine du ciel, très-aimable, très-douce dame Vierge Marie, et je vous salue en union d'amour et de cœur avec votre Fils et tous ceux qui vous aiment! Dites-lui pareillement : O très-sainte Vierge! en l'honneur de votre maternité divine, je me présente à vous et me donne à votre grandeur pour imiter le don que le Verbe éternel vous a fait de soi-même en qualité de Fils. J'honore et je révère singulièrement votre maternité divine, la souveraineté et l'excellence singulière que cette qualité vous donne sur toutes choses créées. Dans cette pensée et par cette considération, je me donne à vous pour être tout à vous après Dieu.

II. Considérez que la sainte Vierge est aussi mère de tous les justes et de tous ceux qui sont régénérés à la vie spirituelle de la grâce par les mérites de Jésus-Christ : *Elle enfanta*, dit saint Luc, *son Fils premier-né*, c'est-à-dire Jésus-Christ qui est son Fils premier-né, eu égard aux justes qui sont les derniers nés, et lesquels Jésus daigne appeler humainement ses frères. Véritablement, dit saint Augustin, elle est la mère de ses membres que nous sommes nous autres, parce qu'elle a contribué par sa Charité à ce que naquissent dans l'Eglise les fidèles, qui sont les membres du chef, dont elle est la mère selon le corps. Si bien que la sainte Vierge est Mère corporelle de Jésus-Christ, et elle est la Mère spirituelle de tous les hommes justes, auxquels elle a donné la vie spirituelle, et auxquels elle la conserve et l'entretient par ses prières et ses faveurs singulières, tant qu'ils n'y apportent point d'obstacles par l'abus des grâces qu'elle leur procure. Il fait beau méditer en ce sujet les paroles et les pensées de celui à qui la Vierge même donna autrefois la science qu'il a employée dignement à chanter ses louanges. Elle est, dit-il, après Dieu, au-dessous de Dieu et avec Dieu la cause de notre régénération, parce qu'elle a engendré celui qui nous a tous régénérés, et a mérité, d'un mérite de congruité, de l'engendrer par ses vertus. Elle en est la cause matérielle, parce que Jésus-Christ, par son consentement, a tiré de sa très-pure chair et de son pur sang le corps

par lequel notre rédemptiou a été exécutée. De même elle en est la cause finale, parce que l'œuvre de notre rédemption, après Dieu, a été accompli à sa gloire et à son honneur; elle en est la cause spirituelle, parce qu'elle a servi à tous par sa lumière toute divine, et comme d'un miroir qui reflétait la sainteté de Dieu, et comme d'un flambeau qui éclairait au milieu des ténèbres. Ces paroles comprennent les preuves les plus fortes et les plus efficaces de sa maternité spirituelle, en suite de laquelle elle reçoit les titres de rédemptrice et de réparatrice des hommes, ainsi qu'en parle saint Anselme, quand il dit que surpassant toute la sainteté et la pureté de toute créature, par une sublimité incomparable, elle a mérité de devenir la réparatrice du monde perdu (1). Ainsi, dit saint Irénée, que le monde a été condamné à la mort par une Vierge, ainsi il est délivré par une Vierge. En effet, si un homme ayant délivré une cité du siége des ennemis et de la ruine qu'elle allait encourir, l'on dit à sa mère qu'elle est la cause de sa délivrance et du salut de la ville, parce qu'elle l'a fait par son fils qu'elle a mis au monde, ne pourra-t-on pas dire à la Vierge, de qui le Fils a racheté le monde, qu'elle est la cause du salut du monde? Et puisqu'elle a apporté son consentement à la mort de son Fils, dans la vue de ce qu'elle serait la cause de la vie du monde; car le Fils de Dieu, qui voulut avoir son consentement pour s'incarner et se faire homme, voulut aussi avoir son consentement pour s'immoler et perdre la vie pour trois jours, afin de donner la vie de la grâce à tous les hommes, et que par ce moyen tout fût refait et rétabli par Marie, de son aveu et de son consentement. Si bien qu'elle est la cause de la vie des justes, et en est à juste titre la Mère.

Honorez donc la sainte Vierge en qualité de Mère des justes. Mettez en elle votre confiance, et elle ne vous laissera pas dans le besoin. Aussi dit-elle : *En moi est toute l'espérance de la vie* (Eccl. 24). Oh! quelle puissante consolation pour les justes! *Une mère peut-elle oublier le fruit de ses entrailles* (Isa. 49)? Qui n'espérera donc en vous, ô bénigne! ô clémente! ô douce Mère de miséricorde? Oh! je vous prie de me recevoir pour vôtre, de faire auprès de Dieu que je sois tout à vous, et que

(1) De Excell. Virg. c. 9.

vous soyez après lui ma joie et ma couronne. O divine Mère! en cette qualité prenez aujourd'hui sur moi, sur mon âme, sur mon état et sur toutes mes actions une puissance spéciale, comme sur une chose qui vous appartient par le droit de votre maternité. Oh! que je serai heureux d'être toujours à vous, de dépendre de vous et de vivre en votre sujétion; car, ô mon âme! quel bien et quel honneur d'avoir une telle Mère. Réjouissons-nous donc, et disons en nous réjouissant : Béni soit le frère par lequel Marie est notre Mère, et bénie soit la Mère par laquelle Jésus-Christ est notre frère. O Reine-Mère! par laquelle nous avons un tel frère, quelles actions de grâces, quelles louanges vous rendrons-nous?

III. Considérez que la sainte Vierge peut encore être appelée en quelque façon la Mère des anges. Car les Saints, qui ont été stériles et vierges, ont été récompensés de Dieu d'une agréable fécondité, ainsi qu'il paraît en Jésus-Christ, le Roi des vierges, qui a donné une nouvelle naissance à des millions de créatures, et qui est appelé par le Prophète *le Père du siècle futur*. Comme il paraît encore par les hommes apostoliques, qui consacrent leur vie à la chasteté, qui sont souvent établis sur des peuples entiers qu'ils gouvernent, et desquels ils sont appelés pères. Or, que la Vierge soit la Mère des anges, c'est une vérité dont l'éclaircissement dépend d'une autre, que nous avons ci-devant considérée, et que nous présupposerons ici, c'est à savoir, que Jésus-Christ, qui est *la voie, la vérité et la vie, sans qui personne ne va au Père*, a acquis aux anges, par le mérite de sa mort, la vie spirituelle de la grâce et de la gloire qu'ils ont dès les premiers commencements du monde. Car supposant une fois cette vérité, il s'ensuit que la Vierge est la Mère des anges, qu'elle a contribué par son Fils à leur grâce, ainsi que pour les hommes, desquels pour ce sujet elle est appelée la Mère, parce que la grâce est la vie des hommes justes et des anges bienheureux. En effet, le Docteur séraphique appelle la Vierge la Mère de tous les heureux, entre lesquels sans doute sont les anges. Aussi les anges, dès leur création, l'ont reconnue et vénérée, et lorsqu'elle fut sur la terre, ils l'ont accompagnée perpétuellement et en plus grand nombre qu'ils n'accompagnaient le prophète Elisée. Ils l'honorent encore aujourd'hui dans le ciel, comme la Reine-Mère de tout

le Paradis. Enfin, dit un disciple de saint Thomas, tu es en doute comment la sainte Vierge est la Mère des anges. Je réponds, parce que les anges sont illuminés, perfectionnés et béatifiés par Jésus-Christ. De plus, Marie est la Mère de la grâce, parce qu'elle a engendré l'auteur de la grâce ; or, la grâce est la mère de la gloire qui provient d'elle. Donc, la Vierge est la Mère de tous ceux qui sont dans la gloire.

O bénie donc soit la virginité de la Vierge, qui est récompensée d'une fécondité si merveilleuse qu'elle est la Mère de Dieu, la Mère des justes et la Mère des anges. Louez donc cette Mère, ô Chérubins et Séraphins, Trônes, Dominations et Puissances! Ecoutez-la, toutes les légions des anges ; louez-la, tous les Ordres des esprits bienheureux.

QUATORZIÈME MÉDITATION.

DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

I. Considérez que la Vierge a été douée d'une pureté très-parfaite. Car deux choses sont requises à la pureté ; la première, que l'esprit pour le passé ne reconnaisse en soi aucune faute, laquelle n'ait été expiée par une condigne pénitence et satisfaction ; la seconde, que pour l'avenir, il ne trouve rien dans le temps et dans l'éternité de si pénible et de si contraire à la nature, qu'il ne soit prêt d'accepter pour faire la volonté de Dieu, encore qu'il dût être destiné éternellement aux peines de l'enfer. Autrement comment l'homme pourrait-il demander à Dieu tout ce qu'il est, s'il ne lui offre d'un cœur ouvert et d'une affection amoureuse tout ce qu'il est lui-même et tout ce qu'il peut souffrir pour lui ? Or, si l'on prend la pureté de cette façon, il est constant qu'elle a été très-parfaite dans la sainte Vierge ; car pour le passé elle ne reconnaît dans son âme aucun péché, ni mortel, ni véniel, ni même le péché originel, duquel sa conception fut affranchie ; et pour ce qui est de l'avenir, qu'y

avait-il au monde de dur et de fâcheux à quoi elle ne se fût assujettie pour accomplir la volonté de Dieu? Elle le témoigne suffisamment par la résignation qu'elle eut dans la Passion de Jésus-Christ, où elle fut privée tout à la fois du bien qu'elle chérissait le plus, et affligée de toutes ses douleurs par compassion et ressentiment; car, comme il n'y avait pas de grandeur pour une créature de son sexe à laquelle elle ne fût élevée, aussi n'y eut-il pas de douleur si extrême par laquelle elle ne fût éprouvée. Enfin, par la pureté de son âme, elle est absolument abandonnée au bon plaisir de Dieu, et il n'y a rien qu'elle ne soit très-contente de souffrir plutôt que de lui faire la moindre résistance. Hugues de Saint-Victor parle autrement de la pureté, et dit qu'elle consiste à faire tout, ou pour l'utilité du prochain, ou pour la gloire de Dieu, et cette pureté s'est encore rencontrée dans la Vierge, laquelle ayant été la plus chérie et la plus favorisée de Dieu, a dû aussi l'aimer d'une plus grande ferveur ; et comme elle avait plus de lumières et de connaissances de ses perfections, elle devait avoir semblablement une plus ardente Charité. Or, qui a plus de Charité pour Dieu vise et tend plus purement à sa gloire en toutes choses. Et comme la Charité par laquelle on aime Dieu est la même Charité qui porte à aimer le prochain, celui qui aime davantage la gloire de Dieu aime aussi davantage le bien spirituel du prochain. C'est pourquoi la sainte Vierge se portait à l'un et à l'autre parfaitement, et surtout dans les actions les plus importantes de sa vie, qui ont été l'éducation de son Fils, qu'elle élevait tellement pour la gloire de Dieu, qu'elle pensait aussi au salut du monde, auquel elle contribuait en lui élevant et lui nourrissant un Sauveur et un Rédempteur. Si donc la pureté consiste à tout référer au bien du prochain et à la gloire de Dieu, il faut conclure que la sainte Vierge l'a eue très-grande, conformément à son affinité et à sa proximité avec Dieu dans le premier degré. C'est pourquoi saint Anselme dit qu'il convenait qu'elle brillât d'une telle pureté, qu'il ne s'en pût pas concevoir de plus grande au-dessous de Dieu.

Louez et honorez la sainte Vierge pour son extrême pureté. Etudiez-vous tous les jours de votre vie à acquérir la pureté et la sainteté, *sans laquelle*, dit saint Paul, *personne ne verra*

Dieu (Heb. 12). O Seigneur immortel ! Dieu de pureté infinie, que rien ne peut approcher que de très-pur et très-saint, qui nous avez appelé à l'état de la religion chrétienne, comme à l'école de toute pureté, ouvrez le sein de votre douceur, et donnez-nous la connaissance et le désir très-ardent d'une parfaite pureté. Otez, très-miséricordieux Seigneur, toutes nos iniquités passées, rompez toutes les attaches que nous avons aux choses créées, afin que nous aimions le bien spirituel de notre prochain pour votre gloire, et qu'il n'y ait rien en nous qui nous détourne de la pureté, qui nous unisse avec vous éternellement.

II. Considérez que la sainte Vierge étant si pure n'était pas obligée à la loi de la Purification, à laquelle néanmoins elle s'est assujettie ponctuellement. Car cette loi n'obligeait que les femmes qui avaient conçu par la voie ordinaire, et qui devaient aller elles-mêmes présenter leur fils au Temple au quarantième jour après leur délivrance, et offrir un agneau, ou si elles étaient pauvres, une couple de tourterelles. Or, la sainte Vierge, par le privilége de sa virginité, n'est pas comprise sous le nom de femme rigoureusement, parce qu'à parler proprement, il y a une différence entre une femme et une vierge. C'est pourquoi, le dévot saint Bernard (1), considérant son trouble dans l'Annonciation, où l'ange la salua bénie entre les femmes, dit qu'elle fut troublée de s'entendre appeler bénie entre les femmes, elle qui avait toujours souhaité d'être bénie entre les vierges. Le docte Origène (2) se fonde sur cette loi, et conclut que les femmes portent les fardeaux de la loi ; mais que les vierges en sont tenues pour exemptes. De plus, la Vierge avait conçu par une voie immaculée, miraculeuse et extraordinaire, et le Fils qu'elle avait mis au monde était très-saint et très-pur, sans aucune souillure du péché ; c'est pourquoi, par la loi et par la raison, elle était délivrée de l'obligation de se purifier comme les autres femmes. Aussi fut-elle traitée avec tout honneur et toute révérence dans le Temple de Jérusalem ; car au récit d'un ancien Père, portant son Fils entre ses bras, au milieu de plusieurs autres femmes qui étaient venues pour le même dessein, elle fut reconnue entre les autres

(1) Serm. de Verb. Apoc. — (2) Homil. 8, Super Levit.

par le moyen d'une lumière céleste et admirable dont elle était resplendissante. Ce qui donna sujet au vénérable prêtre Siméon de s'approcher d'elle, de prendre d'entre ses bras son fruit divin et immaculé, et de dire aux autres femmes : Voici la reine et la maîtresse, vous n'êtes que les servantes ; n'offrez point vos enfants sur cet autel, mais offrez-les à son enfant, qui est avant qu'Abraham fût et qui est le Dieu infini. Que si l'on oppose que sa pureté ne l'exempta pas du Sacrement de Baptême et de celui de la Pénitence et de la Confession, après la promulgation suffisante de la loi chrétienne, et qu'il n'y a pas plus de raison pourquoi elle l'eût exemptée de la loi de la Purification, à cela il faut dire, pour ce qui regarde le Baptême, qu'elle le reçut des mains de Jésus-Christ même, comme le témoignent plusieurs autres. Mais aussi la seule raison de recevoir le Baptême n'est pas de s'exempter du péché, mais de recevoir le caractère et les dispositions aux autres Sacrements, et d'être inséré dans le corps mystique de Jésus-Christ ; c'est pourquoi saint Augustin dit que le Baptême sert aux baptisés, afin qu'ils soient incorporés à Jésus-Christ comme ses membres. Quant à la confession des péchés, elle n'y fut jamais obligée, à raison de sa parfaite innocence, et sa confession n'eût pu être sacramentelle par le défaut de matière. C'est pourquoi un célèbre théologien estime chose ridicule de dire qu'elle ait confessé ses péchés à saint Jean, comme quelques-uns l'ont mis en avant; car elle n'avait pas de péchés à confesser. La confession qu'elle pouvait faire était une confession de louanges à Dieu, de ce qu'il l'avait tant aimée et chérie que de lui donner une plus haute grâce qu'il n'est possible à toutes les créatures de mériter. Elle pouvait seulement dire que le Fils qu'il lui avait donné était l'effet de sa bonté envers elle, et qu'elle lui était très-obligée, mais non pas qu'elle eût péché ; car elle eût manqué en le disant, ne pouvant être excusée par faiblesse d'esprit ou par scrupule qui ne la travailla jamais.

Estimez la prompte et ponctuelle obéissance de la Vierge à une loi à laquelle elle n'est pas obligée. Combien se rendra-t-elle plus exacte à faire ce qui sera de commandement? Confondez-vous vous-même de manquer si souvent à ce qui vous est commandé, ou de le faire avec tant de peines et de contradic-

tions ; et quand vous le feriez exactement, c'est pourtant une bien petite justice de ne rien faire que ce qui est de la loi précisément. Mais cependant ne perdez pas si tôt de vue la Vierge et saint Joseph, qui vont de l'étable au Temple de Jérusalem. O sainte et admirable Vierge ! permettez que je vous accompagne en esprit durant votre chemin. N'aurez-vous point pour agréable, ma très-auguste maîtresse, que je participe aux ravissants entretiens que vous avez avec votre époux saint Joseph en tout ce voyage ? Ne voulez-vous pas que je vous aide à porter votre Fils céleste ? Ce n'est pas que je ne sache bien que les anges du ciel sont autour de vous, prêts à vous rendre obéissance et service au moindre signe que vous leur en donnerez ; mais pardonnez à ma témérité ; car je vois tous vos mystères si remplis de dévotion et de tendresse, que je ne puis m'empêcher d'exciter en moi ces désirs, quoique je me reconnaisse très-méchant et très-indigne pécheur.

III. Considérez quelques raisons pour lesquelles le Saint-Esprit excita la sainte Vierge à se soumettre à la loi de la Purification. La première fut pour éviter le scandale, et ne point donner occasion aux Juifs de la reprendre de ce qu'elle n'aurait pas été purifiée, ou de blâmer son Fils de ce qu'il n'aurait pas été présenté à Dieu et racheté comme les autres premiers-nés d'Israël. Et quoiqu'elle eût pu se justifier devant ceux qui en parleraient, disant les raisons pour lesquelles elle était exempte de cette loi, toutefois, comme il n'était point encore à propos que chacun sût ce secret, c'était le plus court pour elle d'agir selon la loi, afin de n'être point obligée, pour empêcher les murmures du monde, de leur faire connaître ce qu'elle était et ce qu'était son Fils avant qu'il fût temps de le publier. La seconde raison fut pour lui faire pratiquer plusieurs actes de vertu, et spécialement d'humilité et de religion. En effet, si elle s'humilia beaucoup dans l'Annonciation, se disant la servante du Seigneur, quand l'ange lui donnait le titre de Mère, elle s'humilie davantage dans la Purification, se mettant au rang des pauvres femmes, qui étaient réputées immondes et avaient besoin de purification ; car être servante de Dieu, à qui servir est régner, est une très-sublime qualité, au lieu qu'il n'y a rien de si bas que d'être tenue pour une pauvre immonde, principalement pour celle dont la très-grande gloire est la virginité.

C'est pourquoi, dans cette cérémonie, elle s'éloigne de tout orgueil, et y foule aux pieds sa propre renommée pour l'immoler à l'amour de sa propre abjection. Elle exerça encore plusieurs actes de la vertu de religion, en visitant les lieux saints de Jérusalem, en rendant des actions de grâces à Dieu, et le louant des choses grandes que son bras tout-puissant avait opérées en elle, en lui faisant offrande de son Fils, et rachetant de cinq sicles celui qui devait racheter tout le monde par ses cinq plaies précieuses. La Vierge fait tous ces actes avec une très-fervente et très-enflammée dévotion; car se mettant à genoux devant l'autel, et élevant ses yeux au ciel : Recevez, dit-elle, ô Père éternel! pour le salut du genre humain cette oblation de votre Fils, comme vous avez reçu les offres d'Abel, de Noé et d'Abraham. Ne rejetez pas celle-ci qui comprend et surpasse la vertu de toutes les autres. C'est l'agneau immaculé, c'est la colombe sans fiel, c'est votre Fils bien-aimé, qui est beau par-dessus tous les enfants des hommes, qui est la splendeur de votre gloire et la vive image de vos beautés infinies. O Père très-saint, dans la vue de cette offrande et de ce cœur sacré, qui languit d'amour de vous donner sa vie en sacrifice, prenez enfin pitié des misères extrêmes et des ruines continuelles des âmes misérables; sauvez le monde, Dieu de miséricorde, donnez la paix au genre humain. La troisième raison pour laquelle la sainte Vierge accomplit encore la loi de la Purification, fut afin que par occasion elle fut instruite par le vénérable et saint vieillard Siméon, qui survint conduit par l'Esprit de Dieu, de la douleur qu'elle devait un jour souffrir, et qu'elle s'y préparât de longue-main. Car ce saint vieillard prenant Jésus-Christ entre ses bras, après avoir témoigné la grande consolation qu'il avait d'avoir vu le Sauveur du monde, s'adressa à la sainte Vierge en le lui rendant, et lui dit ces paroles : *Celui-ci est pour la ruine et la résurrection de plusieurs, il sera un signe de contradiction, et un glaive transpercera ta propre âme* (Luc, 2). Par ces paroles saint Siméon donne à connaître que Jésus-Christ serait comme une pierre dans le chemin, qui montrerait aux uns la voie, et contre laquelle d'autres se heurteraient, et qu'encore qu'il fût venu pour sauver tout le monde, que plusieurs néanmoins se damneraient davantage à son occasion, qui par malice le contrediraient,

ou bien qu'il serait pour la ruine et la résurrection de plusieurs au jugement dernier, devant précipiter les uns dans les enfers, et élever les autres dans la gloire, et cependant qu'il serait comme un but contre lequel on décoche plusieurs traits, comme les Juifs firent contre lui, en le contrariant en mille manières. Si bien que pour ce sujet l'âme de la Vierge devait ressentir des douleurs et des afflictions très-grandes. Afin donc que la sainte Vierge entendît ces propos douloureux, et qu'elle se préparât à tout souffrir, le Saint-Esprit l'inspira de faire la cérémonie de la Purification, en laquelle il savait ce qui devait arriver.

Apprenez de ces considérations, autant qu'il est possible, à ne point causer de scandale et à ne donner occasion à personne de se plaindre et de murmurer contre vous. Recherchez et embrassez volontiers les occasions où vous pourrez être moins estimé que ce que vous êtes, ainsi que la sainte Vierge dans sa Purification. Offrez à Dieu ce que vous avez de plus cher et de plus précieux au monde; offrez-lui votre cœur et vos plus ardentes affections pour le glorifier. O Vierge immaculée! présentez-moi, je vous supplie, à votre Fils très-doux, et offrez-moi avec lui au Père éternel, afin que je sois capable de vous accompagner en esprit à votre retour de Jérusalem à Nazareth. Enfin préparez votre cœur à recevoir les afflictions que Dieu connaît vous devoir arriver pendant le cours de votre vie, afin que, comme les traits prévus blessent moins, vous soyez moins ému et moins agité à leur présence, à l'imitation de la sainte Vierge, qui tira profit des paroles de Siméon, et fut plus constante et plus résignée à l'heure des contradictions et des souffrances de Jésus-Christ, s'y étant disposée depuis longtemps.

QUINZIÈME MÉDITATION.

EXPLICATION PLUS AMPLE DU GLAIVE DE DOULEUR QUI TRANSPERÇA LE CŒUR DE LA SAINTE VIERGE.

I. Considérez que le glaive de douleur qui transperça le cœur de la Vierge fut semblable à celui du Chérubin, qui fut établi de Dieu pour garder le Paradis terrestre : *Un glaive de flamme voltigeant çà et là* (Gén. 3). Ce fut un glaive de flamme, c'est-à-dire d'amour et de Charité, parce que la douleur qu'elle eut pour Jésus-Christ procédait de l'amour extrême dont elle était embrasée pour lui. Car, comme l'amour cause une grande joie pour les biens de la personne aimée, aussi cause-t-il de la tristesse pour ses maux et ses misères. C'est pourquoi un ancien disait qu'il n'y avait pas tant d'étoiles brillantes au firmament, ni tant de feuilles dans les bois, qu'il y avait de douleurs dans l'amour. Car, quand la personne aimée souffre, la personne vraiment aimante en ressent vivement le contre-coup, à proportion que son amour est grand et ardent. Donc l'amour de la sainte Vierge envers Jésus-Christ étant très-grand et très-parfait, elle ressentit ses souffrances, les plus grandes douleurs et les plus pénétrantes qui peuvent s'imaginer. Et certes elle aimait Jésus-Christ plus que soi-même et plus que son propre cœur; c'est pourquoi elle fut plus tourmentée dans sa mort et sa Passion que si elle-même eût été en croix. Elle endura, dit Amadée, au-delà des forces humaines; car elle était plus tourmentée que si elle eût été tourmentée en elle-même, parce qu'elle aimait incomparablement au-dessus de soi-même le sujet pour lequel elle se désolait; mais le Saint-Esprit renferma cette très-grande et véhémente douleur dans sa seule âme, et ne la laissa pas découler dans son corps, qui en eût été brisé mille fois. En effet, si nous voulons suivre les pensées des grands théologiens, la Vierge fit dans la mort de

Jésus-Christ une perte inestimable ; car elle perdit son Fils pour trois jours, et perdit pour ce même temps sa qualité plus glorieuse, qui est la qualité de Mère de Jésus-Christ, d'autant plus que Jésus-Christ cessa d'être son Fils. Car le Fils dit un être vivant, et Jésus-Christ cessa d'être vivant, étant vraiment mort ; le Fils dit un être semblable à son principe d'origine, et Jésus cessa pour lors d'être semblable à la Vierge dans la nature humaine, laquelle n'était plus en lui, à raison que la nature humaine enferme l'âme et le corps joints et unis ensemble. Or, dans les trois jours de la mort, l'âme et le corps de Jésus-Christ demeurèrent disjoints et séparés. Ainsi le Verbe incarné cessant d'être le Fils de la Vierge, la Vierge cessa d'être Mère, la qualité sublime de sa maternité incomparable, qui la rehausse au-dessus de tout le monde, fut éclipsée en elle. Quelle douleur donc ne devait-elle pas ressentir d'une perte si grande !

Compatissez à la sainte Vierge pour son excessive douleur et pour sa perte immense, qui est au-dessus de toutes pensées et de toutes considérations. Confondez-vous vous-même de ce que vous avez si peu de ressentiments des douleurs de Jésus-Christ. Sans doute, c'est que vous n'avez point d'amour pour lui ; c'est pourquoi vous demeurez insensible à la vue de ses peines, comme si c'était quelque personne indifférente qui fût en affliction. O très-pitoyable Jésus ! qu'une très-ardente Charité a attaché pour nous sur la croix, recevez la douleur et la compassion de votre Mère très-douce, pour mes péchés et pour les péchés de tout le monde. O très-doux et très-suave Jésus ! je vous offre pour moi et pour tout le monde la douleur que ressentit votre très-bénie et très-dolente Mère, lorsqu'elle vous regarda nu, pauvre, humilié, méprisé et crucifié au milieu de deux larrons. O mon cher Sauveur ! je vous supplie, par votre miséricorde, d'imprimer en mon cœur votre Passion et la compassion de votre sainte Mère, afin que je vous voie mourant des mêmes regards, et que je vous ressente souffrant du même cœur qu'elle-même.

II. Considérez que ce même glaive de douleur peut-être comparé à celui dont il est parlé au livre des Juges, qui fut dit *Le glaive du Seigneur et de Gédéon* (Juges, 7), d'autant qu'elle était tourmentée par les douleurs et les souffrances de Jésus-Christ même. Car toutes les mêmes douleurs qui furent éparses

dans le corps de Jésus-Christ furent rassemblées et réunies dans son cœur, qui en fut assailli et navré profondément. Là, dit le séraphique Docteur, votre cœur fut percé de la lance, couronné d'épines ; là, il fut moqué, bafoué, calomnié et abreuvé de fiel et de vinaigre. Le roi David qui était éloigné de plus de mille ans du temps de la Passion, en parlait néanmoins comme si elle eût été reçue en son propre corps, et comme s'il eût enduré lui-même toutes les cruautés qui furent faites à Jésus-Christ : *Ils m'ont regardé*, dit-il, *ils se sont partagés mes vêtements ; ils ont percé mes pieds et mes mains, et ont compté tous mes os* (Ps. 21). Ainsi ordinairement il parle de la Passion comme si elle se fût exécutée contre sa propre personne, ce que n'ont pas accoutumé de faire les autres Prophètes. Mais le grand saint Léon dit (1) que ce bon roi se représentait vivement les douleurs de Jésus-Christ, comme si elles eussent été les siennes, parce qu'il le considérait comme descendant de lui, de sa chair et de son sang. Ainsi conclut ce Père : Véritablement David a enduré en Jésus-Christ, parce que Jésus-Christ a enduré dans la chair de David. Que si donc David s'est pu attribuer les douleurs et les souffrances de Jésus-Christ, bien qu'il vécût plus de douze cents ans avant la Passion, que ne devons-nous pas penser de la sainte Vierge, qui lui était si proche qu'il était la chair de sa chair ? Elle aura pu, comme David, s'approprier tous les tourments de la sainte Passion. En effet, saint Siméon lui prédisant ses afflictions, et lui disant : *Un glaive transpercera ta propre âme,* n'entend autre chose par ce glaive que la douleur et la Passion de Jésus-Christ, d'autant plus que comme il arrive qu'un grand coup, qui tue une personne, en blesse souvent une autre qui est auprès, ainsi la Passion, qui donna le coup de la mort à Jésus-Christ, fit une grande et douloureuse blessure à l'âme de la sainte Vierge, qui était jointe et unie d'amour à celle de son Fils. D'où vient que Dieu ne fit pas un petit miracle, dit sainte Brigitte, quand la Vierge-Mère, navrée et atteinte de tant de douleurs cuisantes, ne mourut pas, voyant son Fils bien-aimé traité avec tant de cruauté et d'ignominie. La femme de Phinée mourut bien de douleur en apprenant que l'arche était prise par les ennemis. Or, les dou-

(1) Serm. 16, de Passione.

leurs de cette femme ne peuvent être comparées aux douleurs de la sainte Vierge, qui regardait le corps de son Fils figuré par cette arche, attaché et retenu par les clous à l'arbre de la croix. Si bien que pour ce sujet elle peut être appelée martyre, parce qu'elle a souffert des douleurs par la cruauté des Juifs, capables de lui ôter la vie, si Dieu n'eût fait un miracle pour la préserver alors de la mort. Ainsi saint Jean l'Evangéliste a la gloire des martyrs, quoiqu'il ait été délivré miraculeusement de la chaudière d'huile bouillante où il fut jeté. C'est assez pour avoir cette noble qualité, d'avoir souffert des tourments assez grands pour en mourir, quoique par quelque secours miraculeux l'on y soit préservé de la mort.

Tirez les mêmes affections de ce point que du précédent, et ajoutez-y celles du séraphique Docteur, qui fait ces demandes à la Vierge, mourante sur le calvaire : O Marie ! qui êtes toute navrée de vos douleurs, et qui renouvelez en elles la Passion de votre Fils, unissez à notre cœur votre cœur tout blessé. Ah ! pourquoi donc mon cœur ne sera-t-il pas navré aussi bien que le vôtre, pour sentir les douleurs de votre Fils mourant ? O ma souveraine ! quelle est la mère qui ne voudrait, si elle pouvait, ôter les maux qu'elle ressent des douleurs de son Fils, hors d'elle-même, pour en charger un méchant serviteur ? O Reine ! pourquoi refuser ma demande ? Ou je vous ai offensée, ou je vous ai servie. Si je vous ai offensée, faites justice contre mon cœur; donnez-lui le sentiment des douleurs de votre Fils innocent. Si je vous ai servie, je ne veux d'autre salaire que ses blessures. Ah ! où est donc, sainte Vierge, votre clémence accoutumée ? Je ne vous demande pas un soleil ni un royaume, je vous demande les plaies de votre Fils. Quoi, serez-vous avare de telles choses pour les refuser à celui qui vous prie de les lui imprimer dans le cœur ? De deux choses l'une, ou ôtez-moi la vie, ou faites-moi ressentir la mort de votre Fils.

III. Considérez que le glaive de la sainte Vierge fut encore semblable au glaive de la colombe, dont parle Jérémie : *Retournons en la terre de notre naissance, fuyant la présence du glaive de la colombe* (Ch. 46). Il est vrai que prenant l'Ecriture à la rigueur de la lettre, ce glaive de la colombe s'entend de l'armée d'Alexandre-le-Grand, qui avançait rapidement comme la

colombe, ou bien de l'armée des Chaldéens, dont les étendards avaient des figures de colombes, en ressouvenir de leur reine Sémiramis, que l'on croyait avoir été nourrie par des colombes. Mais l'entendant par accommodation et au sens mystique, l'on peut méditer par ce glaive de la colombe la douleur de la Vierge gémissant comme une colombe dans la retraite intérieure des plaies de Jésus-Christ, selon qu'il est dit d'elle dans le sacré Cantique : *Ma colombe dans les trous de la pierre, dans la caverne de la muraille, et tes yeux sont des yeux de colombe, sans ce qui est caché au dedans* (Cant. 2 et 4). En effet, la colombe est l'oiseau de douceur et de patience, qui souffre sans dépit, et sans vouloir se venger, qu'on lui ravisse ses petits qui lui sont si chers ; c'est pourquoi Origène compare Job à la colombe, qui soutint ses pertes et la mort de ses enfants avec une patience tout héroïque. Or, Job qui a été en son temps un miroir de patience et une colonne inébranlable à toutes les secousses des afflictions de ce monde, Job ne peut être comparé à la Mère de Jésus-Christ, dont la magnanimité à supporter une affliction qui surpasse toutes les afflictions du monde, est incomparable. *Auprès de la croix de Jésus, sa Mère était debout.* Les tempêtes qui la battirent rudement ne l'abattirent pas ; elle demeurait ferme comme une colonne que rien ne peut ébranler. C'est pourquoi, dire que le cœur lui manqua, qu'elle tomba par terre de faiblesse, c'est démentir l'Evangile ; car elle demeura ferme et toute droite au pied de la croix, dont elle méditait le mystère admirable et le fruit qui en proviendrait. Elle admirait l'excessive Charité de son Fils, et concourant à son dessein généreux, et souhaitant comme lui la gloire de Dieu et le salut du genre humain, elle souffrait avec patience et douceur cette mort si amère, de laquelle proviendraient des fruits très-savoureux. Même parmi ses douleurs et les gémissements intérieurs de son âme sur un objet si lamentable, elle rendait des actions de grâces à son Fils, lui disant en soi-même : De toute l'ardeur de ma dévotion, je vous rends grâces, ô mon Fils bien-aimé, pour votre Passion et votre mort ; je vous loue et vous bénis au nom de tous les hommes et de toutes les créatures, puisque vous avez plus estimé notre vie spirituelle que votre vie corporelle. En suite de quoi elle pouvait bien dire ces paroles du Cantique : *Je suis noire, mais je suis belle ;* car si elle était noire et hi-

deuse à raison de ses angoisses, pourtant elle était belle à raison de ses excellentes vertus, qui la faisaient tenir bon au pied de la croix, d'un esprit ferme et élevé au ciel, et accroître ses mérites indiciblement par sa patience généreuse et invincible. C'est pourquoi Jésus-Christ voulut qu'elle fût présente à son supplice, parce qu'il connaissait la grandeur de son courage, et qu'elle était prête à suivre *l'Agneau partout où il irait* (Apoc. 14), et que cette assistance lui donnerait occasion de la glorifier davantage. En effet, cette constance de la sainte Vierge est si grande que le Saint-Esprit a jugé à propos d'en imprimer la mémoire par tous les siècles, faisant écrire dans l'Evangile, *qu'elle était droite auprès de la croix de Jésus* (Jean, 19), non en la regardant de loin, mais de près, et de manière à pouvoir être mouillée des gouttes de son sang qui coulait et des larmes qui tombaient de ses yeux, et le regardant en face, elle pouvait entendre ses dernières paroles. Et là elle était debout, non à terre, ni assise, ni pâmée, ni soutenue et appuyée sur aucune personne, regardant tout ce qui se passait sur le calvaire, écoutant tout ce qui s'y disait avec une générosité incomparable et un courage invincible, joignant son cœur au cœur de Jésus-Christ son Fils, ses intentions aux siennes, consentant et concourant avec lui au sacrifice qu'il offrait pour la rédemption du monde, dont elle souhaitait le salut avec une ardeur de Charité la plus grande après celle qui était dans l'âme de Jésus-Christ; c'est pourquoi sa vertu y fut tout admirable, et sa conduite pleine de mérites.

Admirez donc la constance et la sainteté de cette Mère divine, et l'excessive Charité qu'elle avait pour le salut des hommes, qui lui fit accepter et regarder de ses yeux avec tranquillité le supplice de son Fils. Imitez sa conduite dans les afflictions de cette vie, en considérant les projets et les desseins que Dieu a d'en tirer de grands biens, afin de ne pas vous y laisser absorber de tristesse. Demandez-lui qu'elle vous y obtienne la douceur d'esprit et la patience. Vous pouvez aussi imiter en ce sujet la conduite d'un prêtre très-dévot, lequel contemplant ses extrêmes angoisses, s'efforçait de la consoler, en lui disant : Réjouissez-vous, Marie, d'autant plus que vous êtes la Mère de Dieu et tout immaculée. Réjouissez-vous, Marie, pour la nouvelle joyeuse que vous avez

reçue de l'ange. Réjouissez-vous, parce que vous avez enfanté au monde la clarté éternelle. Réjouissez-vous, Marie, parce que vous êtes Vierge et Mère. Réjouissez-vous, parce que toute créature vous loue. Ce service pieux fut si agréable à la sainte Vierge que ce bon ecclésiastique étant à l'article de la mort en de grandes peines, pour des tentations de désespoir dont le démon le tourmentait, elle lui apparut toute joyeuse, lui disant : Pourquoi es-tu affligé, mon fils, toi qui t'efforçais d'adoucir mes douleurs? Tu m'as annoncé la joie, et tu es en tristesse? Réjouis-toi aussi maintenant, viens avec moi pour jouir du ciel, en quittant joyeusement la terre.

SEIZIÈME MÉDITATION.

DES MÉRITES DE LA SAINTE VIERGE DANS TOUT LE COURS DE SA VIE, ET COMBIEN GRANDE FUT SA GRACE.

I. Considérez que la sainte Vierge a mérité l'accroissement de sa grâce et de sa gloire, depuis sa première sanctification jusqu'à la fin de sa vie, qui fut de soixante-trois ans. La raison en est que pendant tout ce temps elle était en état de mériter, et avait toutes les conditions nécessaires pour mériter, car elle était libre et pouvait à sa discrétion produire divers actes de vertu. Elle était dans l'état de la Charité et de la grâce sanctifiante, qui ne l'abandonna jamais et fut immortelle en son âme. Elle était aussi dans la voie, et dans la voie et le chemin de la béatitude éternelle. Enfin, pendant ce temps elle s'appliqua à des œuvres très-saintes et très-louables, et n'en exerça jamais une seule qui fût défectueuse et répréhensible, parce qu'elle était assistée d'une protection très-spéciale de Dieu, qui l'empêchait de manquer à aucune chose prescrite et commandée ; partant elle a mérité toute sa vie l'accroissement de la grâce et de la gloire. Quelques docteurs néanmoins arrêtent le cours de son

mérite au temps de la conception de Jésus-Christ, auquel l'ange la déclara pleine de grâce, et ils disent qu'alors elle reçut une perfection de grâces aussi grande qu'elle était capable d'en recevoir, autrement que l'ange eût parlé contre la vérité, la disant *pleine de grâces*, si après ce temps elle eût pu croître et faire de nouveaux acquêts dans la grâce; car ce qui est plein ne peut rien recevoir de nouveau. Mais ce raisonnement est peu fondé pour priver la Vierge du même droit qu'ont tous les hommes justes de pouvoir de plus en plus augmenter leurs mérites et leur grâce, par un progrès perpétuel pendant la carrière de cette vie, qui est destinée de Dieu pour mériter. Car après la conception de son Fils, elle était plus agréable à Dieu, et elle fit des œuvres plus excellentes, qui étaient dignes de récompenses plus singulières, comme en le nourrissant et en l'élevant, comme aussi en assistant à sa mort avec une patience surhumaine, et après son Ascension, en assistant ses membres, c'est-à-dire les premiers chrétiens, par ses instructions, par ses exemples, par ses consolations et par plusieurs autres moyens. Pourquoi toutes ses œuvres n'eussent-elles pas été alors méritoires aussi bien que celles qu'elle faisait avant qu'elle fût saluée par l'ange? Car de dire que toute la grâce qu'elle pouvait mériter en toute sa vie lui fut donnée par avance dans la conception de son Fils, c'est une chose avancée sans preuves et qui peut être rejetée aussi aisément qu'on la met en avant. Il est bien vrai qu'alors elle reçut une grâce qui la consomma et la confirma dans le bien contre l'accès du péché, tellement qu'elle fut rendue impeccable, comme il convenait à la qualité de Mère de Dieu; mais elle ne fut pas tellement consommée, qu'elle ne pût encore recevoir plusieurs nouveaux degrés de grâce, dans lesquels elle s'enrichissait de jour en jour et de minute en minute, croissant comme le soleil jusqu'à ce qu'il soit arrivé à son midi. C'est pourquoi Rupert, méditant ces paroles du Cantique : *Qui est celle-là qui monte comme l'aurore du matin, belle comme la lune, brillante comme le soleil?* dit que la Vierge fut dans sa première sanctification comme l'aurore, dans la conception de Jésus-Christ comme la lune, et dans sa mort comme le soleil. Et quoiqu'elle fût pleine de grâce dans la conception de son Fils, c'était seulement autant que son état le requérait alors, et qu'il lui était convenable de l'être pour

celle qui commençait à être plus familière avec Dieu et à être sa Mère ; ce qui n'empêche pas que, continuant ses actes très-sublimes de mérite, il ne lui fût convenable à la fin de sa vie de recevoir la dernière consommation de ses grâces, par la gloire et la vision bienheureuse.

Félicitez la sainte Vierge pour le bonheur qu'elle a eu dans le commencement et dans la persévérance de son mérite. Admirez-la et dites : *Qui est celle-là qui monte comme l'aurore du matin, belle comme la lune, choisie comme le soleil?* Désirez et mettez-vous en devoir de mériter ainsi continuellement tout le temps de votre vie, qui vous est donnée de Dieu pour mériter l'éternité bienheureuse.

II. Considérez que la sainte Vierge a mérité par tous et par chacun de ses actes, et par des actes très-parfaits de la vie active et contemplative, et dans les trois états de sa vie, et le jour et la nuit. Toutes ces paroles ont leur poids, et doivent être considérées distinctement. En premier lieu, la sainte Vierge a mérité par tous et par chacun de ses actes ; car, dès sa première sanctification, elle a été douée d'une excellente connaissance des perfections de Dieu et des moyens de lui plaire ; elle était enflammée d'une ardente Charité qui la portait à vouloir lui plaire en toutes choses, et à vouloir le glorifier ; elle était aussi dégagée de toute inclination désordonnée pour la créature ; c'est pourquoi elle ne formait que des actions vertueuses et moralement bonnes, dans la vue de Dieu et pour sa gloire, et jamais elle n'en fit une seule mauvaise et répréhensible, non pas même une seule qui fût indifférente, parce que les âmes parfaites, et qui agissent avec la plus haute perfection, ne font point d'actions indifférentes ; or, la Vierge a été très-parfaite et a choisi la meilleure part et la meilleure façon d'agir ; elle a tout rapporté à Dieu qu'elle aimait uniquement. Elle était, dit saint Ambroise (1), attentive dans ses actions, retenue dans ses paroles, étant accoutumée d'avoir non un homme, mais Dieu pour arbitre de son âme. Tellement que l'apparence extérieure de son corps était la représentation de son âme et l'image de la sainteté. En second lieu, la sainte Vierge a mérité par des actes très-parfaits de la vie active et contemplative, parce que

(1) Lib. 2, de Virg.

l'état le plus parfait de la vie humaine qu'a embrassé Jésus-Christ, le modèle de la vraie perfection, contient les actions de la vie active et contemplative tout ensemble, ainsi que l'enseigne le Docteur angélique. Or, la Vierge a suivi l'état le plus propre et le plus accompli de la perfection, et elle s'est conformée de plus près qu'aucun saint ou sainte à la vie et à la sainteté de son Fils; c'est pourquoi elle a mérité par des actes très-parfaits de la vie active et contemplative, en effet, et c'est ce qui est à considérer. En troisième lieu, elle a mérité par ses actes dans les trois états de sa vie : le premier de fille, depuis sa conception jusqu'à l'annonciation; le second de mère, depuis l'Annonciation jusqu'à l'Ascension qui la sépara de son Fils, et le troisième, comme veuve, depuis l'Ascension de Jésus-Christ jusqu'au jour de sa propre mort. Dans le premier état, on peut connaître ses actes par sa vie dans le Temple de Jérusalem, où elle vécut, partie dans des œuvres extérieures saintes, partie en prières et en méditations. Dans le second état, elle fut tout occupée de Jésus-Christ, à le servir, à le suivre et à le pourvoir de tout ce qui lui était possible, à l'entendre discourir et à méditer ses paroles; car si elle conserva et médita dans son cœur les paroles de Siméon, qui étaient dites de son Fils, combien plus aura-t-elle conservé et médité dans son cœur les paroles de Jésus-Christ, lesquelles elle écoutait sans doute, non avec moins d'attention que Marie-Madeleine. Saint Epiphane l'appelle pour ce sujet la perpétuelle sectatrice et suivante de Jésus-Christ, ne perdant pas un seul de ses sermons. Mais ces choses sont peu au prix des mérites qu'elle acquit sous la croix de Jésus-Christ, et qui ne le cèdent pas à ceux des plus grands martyrs de l'Eglise. Un prédicateur du siècle passé, qui s'est appelé le Disciple par humilité, parle en maître sur ce sujet, disant : Les mérites de la Vierge sont nobles, parce qu'elle a exercé envers Jésus-Christ immédiatement six œuvres de miséricorde : elle l'a porté dans ses entrailles, elle l'a allaité de son lait, qui lui servait de nourriture et de breuvage, elle l'a vêtu, elle l'a visité étant attaché à la croix, comme s'il eût été détenu dans une prison, et enfin elle l'a assisté à sa sépulture. Dans le troisième état, qui est comme de viduité, où nous la considérons séparée corporellement de Jésus-Christ son époux, elle mérita encore indiciblement dans les actes de la vie active

et contemplative, compensant l'absence de son Fils par des pensées perpétuelles de lui, et s'occupant à toutes sortes d'exercices de charité et de piété qui lui étaient convenables, soit tandis qu'elle demeura à Jérusalem dans la maison de saint Jean, soit pendant le temps qu'elle fut à la ville d'Ephèse. Elle vaquait à cet âge à la lecture et à la méditation des Ecritures saintes; elle instruisait les Apôtres des particularités de l'Evangile; elle visitait le calvaire, le sépulcre et les lieux saints qui avaient été honorés des mystères, de la présence ou des miracles de Jésus-Christ. Elle communiait tous les jours avec une pureté et une disposition admirables, ne pouvant se rassasier de ce bien qui lui était souverain; elle secourait volontiers les misérables; enfin, en cet état, elle confortait les martyrs, elle instruisait les confesseurs, elle dirigeait les vierges, elle consolait les veuves, elle fortifiait puissamment les fidèles dans la croyance de la religion chrétienne; si bien qu'en tout temps elle augmenta indiciblement ses mérites. En quatrième lieu, elle a mérité le jour et la nuit; car, pendant le jour, l'oisiveté est blâmable pour quiconque est capable de faire quelque chose de bien; c'est pourquoi la sainte Vierge ne demeure pas oiseuse; mais elle produit quelque acte ou intérieur ou extérieur ensemble. *Elle n'a pas mangé son pain dans l'oisiveté* (Prov. 31). Et pendant, la nuit, dans le peu de sommeil qu'elle prenait, son âme s'élevait à Dieu, et se portait à lui au moyen de la science infuse, qui ne dépendait pas du concours des organes; si bien que même en sommeillant elle formait plusieurs actes d'amour envers Dieu. C'était plutôt, dit saint Ambroise, par nécessité que par amour du repos qu'elle se livrait au sommeil, et toutefois, quand son corps reposait, son esprit veillait. C'est pourquoi elle pouvait dire ces paroles du Cantique : *Je dors, et mon cœur veille*, parce que son amour ne reposait pas, et son mérite ne cessait pas durant le sommeil de la nuit, ainsi qu'en ont écrit plusieurs grands auteurs.

Formez les mêmes actes d'affection que dans le point précédent. Confondez-vous aussi vous-même de ce que vous faites si peu d'actions de mérite, et que vous cultivez si mal le talent que Dieu vous a donné. Votre vie se passe en langueur, en oisiveté, en actes mauvais et indifférents, et s'il y en a quelques-uns de bons entre les autres, vous les trouverez peut-être dé-

fectueux en leurs circonstances. O Vierge sainte ! vous êtes seule toute belle et toute parfaite ; vous êtes tout accomplie et tout immaculée, et il n'y a pas de tache en vous ; vos moindres actes ont été de plus grand poids et de plus grand mérite devant Dieu que ne sont nos plus ardentes dévotions ; c'est de vous que l'Epoux dit : *Tu as blessé mon cœur, ma sœur, mon épouse, tu as blessé mon cœur par un de tes regards, par un de tes cheveux* (Cant. 4) ; vos seuls regards ont gagné son cœur, même tous vos pas lui ont été agréables ; c'est pourquoi il les loue : *O fille de prince, que tes pieds sont beaux dans ta chaussure* (Cant. 7) ! O Vierge admirable ! ô trésor de sainteté et de tout bon mérite ! obtenez-nous de Jésus-Christ votre Fils, la grâce d'être plus ardents aux œuvres saintes, et d'être plus attentifs à les faire et à les continuer jusqu'à la mort, avec tant de perfection et des intentions si pures, qu'elles ne soient pas mises au rebut, mais acceptées de lui pour être récompensées ici-bas de la grâce, et là haut de la gloire.

III. Considérez à quelle quantité ou à quel degré de grâce arriva la sainte Vierge à la fin de sa vie, après tant d'actes de mérite qu'elle exerça incessamment. Le profond théologien a examiné ce point avec beaucoup de vigueur d'esprit, et l'a résolu au plus grand avantage de la sainte Vierge, laquelle il a plus glorifiée en deux ou trois feuillets de ses œuvres, que plusieurs grands personnages en des volumes entiers écrits à sa louange. Or, sa résolution est que la grâce de la sainte Vierge fut à la fin de sa vie presque immense, et que si de tous les degrés des grâces de tous les justes, anges et hommes, il s'en pouvait faire une seule grâce enflée et grossie de tant de perfections, elle n'égalerait pas la grâce où arriva la Vierge à la fin de sa vie. Les Pères ont favorisé cette vérité, entre autres saint Epiphane (1), l'appelant une mer spirituelle, en disant que sa grâce est immense. En effet, le premier des Séraphins, et le plus glorieux de tous les anges, a eu une grâce finale et une gloire si parfaite et si élevée, qu'excepté Jésus-Christ et la sainte Vierge, aucun saint ne l'égale. Cependant cet ange suprême est arrivé à cette hauteur par deux ou trois actes de foi, de Charité et de religion envers Dieu. Quelle sera donc la hau-

(1) Orat. de Laudib. B. Virg.

teur et le comble de la grâce de la sainte Vierge, qui a produit, non trois ou quatre actes de mérite, mais des actes innombrables pendant tout le cours de sa vie? En outre, la sainte Vierge n'étant pas retardée par le foyer du péché et les inclinations désordonnées vers les objets de la terre, a toujours correspondu entièrement aux mouvements de la grâce excitante, et a produit ses actes d'amour de toute la force de son habitude de charité. D'où il s'ensuit que les actes d'amour qu'elle formait avaient du moins autant de degrés d'intensité que son habitude, et par conséquent que son habitude de charité, et ensuite sa grâce sanctifiante s'accroissait du double à chaque acte d'amour qu'elle formait; car l'acte accroît l'habitude d'autant de degrés qu'il en contient. Or, ces principes supposés, il s'ensuit que sa grâce a été à la fin presque immense et inconcevable à tout esprit, et inénarrable à toute langue humaine. Car ses actes redoublant sa Charité et sa grâce à chaque fois, si sa première grâce sanctifiante avait cent degrés, après le premier acte d'amour elle en avait deux cents degrés; après le second acte, quatre cents degrés; après le troisième acte, huit cents degrés, et après le quatrième, seize cents degrés; et ainsi elle a toujours doublé jusqu'à la fin de sa vie, ce qui fait qu'après trente ans de vie, formant un acte d'amour plus parfait, elle méritait plus par ce seul acte qu'elle n'avait fait par tous les autres trente ans auparavant; et ainsi, par le dernier acte, elle mérita plus que par tous les autres précédents, d'autant plus qu'elle accroissait du double toute la grâce qu'elle avait méritée; d'où il s'ensuit une immensité de grâce. Ceux qui ont examiné la quantité de blé qui serait nécessaire pour mettre dans trente-deux greniers, en mettant un seul grain de blé dans le premier, deux dans le second, quatre dans le troisième, huit dans le quatrième, et ainsi toujours le double du précédent, jusqu'au trente-deuxième grenier, jugeront de quelle grâce abondante fut enfin remplie la Vierge, par des actes innombrables de mérites exercés pendant tout le cours de sa vie. Le nombre de ces grains est de deux mille cent quarante-sept millions quatre cent quatre-vingt-trois mille six cent quarante-huit. Que si les nombres se doublaient de la sorte jusqu'au nombre cinquante-deux, il serait si grand, que le nombre des plus menus grains de sable, qui rempliraient tout l'espace qui

est entre le ciel et la terre, ne l'égalerait pas, ainsi qu'un grand mathématicien en a établi la preuve certaine et la démonstration. Quand donc la sainte Vierge n'aurait produit tous les jours que cinquante actes d'amour de Dieu, ayant ainsi continué au moins l'espace de soixante ans de sa vie, à quelle mesure ou à quel comble de grâce en cette vie et de gloire en l'autre ne sera-t-elle pas parvenue? Cela surpasse toute pensée et toute imagination. Que si tous ces actes sont en si grand nombre que ceux de tous les Saints du Paradis, et si par un seul acte elle a autant mérité que le plus grand Saint du Paradis, à cause qu'elle fut fondée dans les saintes montagnes, et que sa première grâce sanctifiante égalait la plus haute grâce des Saints, il s'ensuit encore que si toutes les grâces des Saints étaient ramassées en une seule, elles ne surpasseraient pas celle de la Vierge. Et quoique le nombre des Saints soit peut-être plus grand que le nombre de ses actions méritantes, toutefois, comme un seul acte qu'elle formait était plus parfait que ceux de plusieurs Saints ensemble, et que sa grâce a été aussi accrue par l'œuvre opérée en vertu des Sacrements, on peut toujours conclure vraisemblablement, et avec autant de certitude que l'on en peut avoir en un tel sujet, qui n'est pas expressément révélé, que sa grâce ne céderait pas au comble de celles de tous les Saints, si elles étaient réduites en une seule. Aussi a-t-il déjà été considéré que Dieu la chérissait toute seule plus que tous les Saints ensemble, et plus que toute l'Eglise militante et triomphante considérée sans elle, et elle avait plus d'amour elle seule pour Jésus-Christ que n'en avaient tous les Saints ensemble, parce qu'il était convenable qu'une telle Mère aimât d'un tel amour un tel Fils; c'est pourquoi elle aura demandé à Dieu un tel amour, et l'aura obtenu. Que reste-t-il donc, sinon que par un tel amour, si saint et si méritant, elle se soit acquis plus de grâces à la fin de sa vie que n'en ont eu tous les Saints et les Saintes à la fin de leur voie et de leur carrière? Après ces discours, je ne trouve plus si étrange ce que l'on avance à sa plus grande gloire, qu'elle a plus mérité en suçant les mamelles de sa mère sainte Anne, ou en donnant le lait des siennes propres à Jésus-Christ, que n'ont mérité les martyrs en versant des ruisseaux de sang, parce qu'elle faisait ces choses avec une charité plus ardente et avec une flamme d'amour plus embrasée,

sans aucune comparaison, que n'était celle de saint André soupirant après la croix; que n'était celle de saint Laurent en s'offrant pour être rôti sur le gril; que n'était celle de saint Barthélemi en s'offrant pour être écorché vif, et même celle de saint Paul en présentant sa tête à couper au glaive de Néron. C'est pour ce sujet qu'il est dit d'elle : *Votre taille est semblable à la palme, et vos mamelles aux grappes de raisin* (Cant. 7). Sur ces paroles, une des plus excellentes lumières de France dit : Ses mamelles sont aussi comparées aux grappes de raisin; en quoi se voit l'excellente prérogative de la Vierge, laquelle n'a pas moins mérité en donnant le lait de ses mamelles pour la nourriture de son Fils, que les martyrs qui sont signifiés par les grappes de raisin, en versant leur sang dans le martyre; car la récompense de toutes les œuvres est mesurée sur la Charité qui les inspire. Que si l'on trouve que ceci est au-dessus de toute imagination, il faut considérer que sa dignité de Mère de Dieu, à laquelle sa grâce a dû être proportionnée, était comme immense et infinie. C'est pourquoi quelque sublime grâce que nous nous figurions en elle, elle ne sera jamais excessive pour une si haute qualité de Mère de Dieu. Et puis les Pères et les Docteurs de l'Eglise ont parlé si hautement de la Vierge que ce n'est que suivre leurs pensées d'en méditer de la sorte : *Tous les fleuves entrent dans la mer*, dit le Sage, *et la mer ne redonde pas* (Eccle. 1); ainsi toutes les grâces des Saints sont ramassées en la Vierge, et elle ne *redonde pas* par excès de superfluité, comme si elle en avait trop, elle n'a que ce qu'il lui convient d'avoir pour sa très-haute et très-divine qualité.

Admirez la merveilleuse capacité d'une âme capable de posséder Dieu. Elle est capable comme d'une infinité de degrés de perfection spirituelle qui peut s'accroître en elle sans mesure et sans bornes. Quel regret donc aux âmes, à l'entrée de l'autre vie, d'avoir négligé les occasions de s'enrichir de mérites? Nous nous étonnerons sans doute de nous voir si éloignés de la perfection de Dieu, et de ce que tant de Saints et de Saintes, qui se sont appliqués à multiplier leur talent spirituel, nous surpasseront d'un excès incroyable, y en ayant peu qui soient après nous. Nous admirerons la prérogative de Marie, contemplant cette Vierge exaltée avec une éminence et un avantage indicibles. Cependant, ô divine Mère! ô océan de mérites et de félicité!

ô très-excellente Vierge ! je me réjouis de tout mon cœur de la grandeur de vos mérites et de l'immensité de votre grâce. Oh ! béni soit le Dieu tout-puissant, qui vous a rendue si riche et si heureuse ! Oh ! je vous chanterai de toute mon affection la louange de la femme forte : *Plusieurs filles ont amassé des richesses, mais vous les surpassez toutes* (Prov. 31). O Vierge merveilleuse et étonnante ! comme le Fils que vous avez porté est ineffable, aussi la gloire que vous avez méritée ne peut se comprendre. O Vierge sainte et plus sainte que les Saints ! et le très-saint trésor de toute sainteté ! O champ de bénédiction spirituelle ! O la première après Dieu ! devant qui les martyrs quittent leurs palmes, à qui cèdent les Séraphins et les Chérubins. O soleil très-resplendissant ! devant qui les étoiles n'apparaissent plus, et devant qui les plus saints ne montrent point d'éclat ! Oh ! qui fera, Vierge divine, que toutes les créatures reconnaissent votre grandeur et vous traitent avec le respect et les révérences qui vous sont dues ? Oh ! quand la dévotion s'accroîtra-t-elle à votre égard ? O très-illustre princesse, quand serez-vous honorée à proportion de vos insignes mérites ? O Vierge miraculeuse et sacrée ! par l'abondance de vos grâces, regardez-nous miséricordieusement dans notre pauvreté et notre indigence, nous aidant par votre très-douce protection à nous enrichir de mérites.

DIX-SEPTIÈME MÉDITATION.

DU BIENHEUREUX TRÉPAS DE LA SAINTE VIERGE.

1. Considérez que la sainte Vierge, après avoir vécu environ soixante-deux ou soixante-trois ans en toutes sortes de vertus, rendit son âme et mourut. Considérez particulièrement pourquoi elle mourut, nonobstant sa grande sainteté. La première raison est que la mort est un passage nécessaire pour arriver à

la gloire, et c'est un ordre de Dieu après le péché d'Adam que le ciel veut la vie des créatures humaines. Jésus-Christ en est passé par là. *N'a-t-il pas fallu que Jésus-Christ souffrît, et qu'il entrât en sa gloire* (Luc, 24) ? *Un homme*, dit Dieu à Moïse, *ne me verra pas sans mourir* (Exod. 33). Il faut une fois se désunir de la chair et de la masse du corps pour être uni à l'essence divine. La seconde raison est à cause de la désobéissance d'Adam. *Du jour*, lui a dit Dieu, *où tu mangeras* de ce fruit, *tu seras sujet à la mort*. Cette menace enveloppe avec lui toute sa postérité, et tous ceux et celles qui tirent de lui leur origine. La punition de son péché est qu'il n'ait pas le contentement de voir un seul de ses fils et de ses filles exempts de la mort. C'est pourquoi, en punition de sa désobéissance, Jésus-Christ même est mort, quoique sans péché ; il en est de même de la sainte Vierge. La raison en est que les hommes étant mortels, selon leur constitution naturelle, et n'étant immortels au Paradis terrestre que par l'usage de l'arbre de vie qui avait la vertu de conserver la vie immortelle, le monde étant privé de cet arbre de vie en punition du péché d'Adam, en punition du même péché la nature humaine est délaissée à elle-même et ensuite à la mort. La troisième raison est afin que la Vierge acceptant la mort, et s'y disposant saintement, élevât ses mérites jusqu'au plus haut degré où ils devaient monter, et qu'elle nous servît d'exemple pour nous résoudre à la mort et la recevoir avec une sainte disposition. La quatrième raison fut pour faire hommage à l'être et à la vie de Dieu, témoignant par sa propre mort qu'il n'appartient qu'à lui d'être toujours vivant. Que si l'on dit que la Vierge est exempte du péché originel dans sa conception, et que la mort est la peine de ce péché, il faut dire que la Vierge ne souffrit pas la mort comme une punition du péché qui eût été en elle, non plus que les autres infirmités et les peines de cette vie, qui servent aux justes d'exercices de vertu, mais elle la souffrit en punition du péché d'Adam, dont elle porta la peine. Si aussi l'on oppose qu'Enoch et Elie sont encore vivants, et que la sainte Vierge ne doit pas manquer des priviléges accordés aux autres Saints, il faut répartir qu'Enoch et Elie doivent enfin mourir, ainsi qu'il sera médité ci-après. Enfin, s'il semble à quelques-uns que Jésus-Christ étant tout-puissant sur la mort devait en affranchir sa très-chère

Mère, ainsi que ferait pour la sienne un enfant bien né, s'il en avait le pouvoir ; il faut accorder là-dessus que Jésus-Christ devait véritablement l'exempter d'une mort horrible et douloureuse et qui lui eût été fâcheuse ; c'est pourquoi il ne voulut pas qu'elle fût victime de la cruauté des tyrans, afin que son corps virginal, et qui était la fleur de toute pureté, ne fût en aucune façon exposé à la merci des hommes. Au reste, il ne devait pas l'exempter d'une belle et agréable mort, et qui lui fût avantageuse ; c'était plutôt un trait de sa Charité et de sa dilection envers elle de lui souhaiter cette mort, puisqu'il est écrit : *La mort des Saints est précieuse devant les yeux de Dieu* (Ps. 115). Or, ce fut d'une belle et douce mort, d'une mort excellente et précieuse que trépassa la sainte Vierge, ainsi que nous allons le méditer.

Nous apprendrons de ce point à nous résoudre à la mort. Quoi donc ! la Vierge est morte, elle qui toute seule était plus digne que tous les anges, et nous, vermisseaux pourris, nous ramperions immortellement sur la terre ? Quoi ! la Mère de Dieu, toute pure, toute belle et tout innocente, est passée par le tranchant de la mort, et nous, serviteurs inutiles, servantes mauvaises, nous serions privilégiés plus qu'elle ? il faut mourir et être tous préparés à la mort quand elle se présentera. O Dieu souverain ! qui êtes la vie même par essence, de qui toute vie est émanée, je suis content de mourir quand vous le jugerez à propos. Je veux vous protester, par le sacrifice de ma vie, qu'il n'y a que votre vie qui doit toujours paraître et subsister, et que toute autre vie doit être anéantie comme les étoiles à la présence du soleil. Et puis, je suis criminel en plusieurs chefs ; je me soumets donc à l'arrêt prononcé contre moi. O Vierge bénie ! par votre précieuse mort, faites-moi la grâce d'y penser souvent et de la recevoir paisiblement quand mon heure sera venue.

II. Considérez que la sainte Vierge mourut par la force de l'amour, c'est-à-dire d'une langueur et d'une fièvre que lui causa l'ardeur de l'amour divin. Cette considération est appuyée par l'autorité de plusieurs auteurs qui l'ont enseignée, et non sans sujet, parce que la mort la plus digne et la plus souhaitable de toutes les morts est celle qui se fait par le trait de la Charité, et si les anges étaient capables de mourir, ils sou-

haiteraient de mourir de cette mort excellente et désirable (1). De quelle autre mort donc fût trépassée la sainte Mère de Dieu, la Reine des anges, l'honneur de tout le monde? Comme elle était la plus aimée de Dieu entre les créatures, elle fut aussi la plus aimante, et sa Charité s'accroissant de jour en jour, enfin il lui livra des coups si puissants, qu'elle y succomba. C'est ce qui nous est en quelque façon représenté dans le sacré Cantique, où cette amante ne pouvant pas dissimuler la véhémence de ses célestes affections, se recommande à son Fils Jésus-Christ, par les fidèles qu'elle voit mourir devant elle : *Je vous adjure, filles de Jérusalem, si vous trouvez mon bien-aimé, dites-lui que je languis d'amour* (Cant. 5). Et les anges, qui assistaient à son trépas, se disaient l'un à l'autre : *Qui est celle qui monte comme un rayon de fumée, composée des odeurs de la myrrhe, de l'encens et de toutes sortes de parfums* (Cant. 3)? Car, de même que le feu fait évaporer la fumée des parfums, ainsi le feu de la sainte dilection fit exhaler hors du corps l'âme très-sainte de la Vierge. Il est vrai pourtant que de prime-abord il paraît difficile d'entendre comment il est possible que l'amour, qui semble une chose si douce et si suave, puisse causer un effet aussi étrange que la mort; mais ceux qui ont examiné cette difficulté de plus près nous enseignent trois manières par lesquelles l'amour peut causer la mort. La première est par excès de chaleur, parce que l'amour cause de l'ardeur dans le corps à proportion qu'il est grand, et comme une chaleur excessive consume la vie, ainsi que la flamme de la lampe consume toute l'huile, après quoi la lampe s'éteint, l'amour divin peut accroître la chaleur du corps jusqu'à un tel point, que la mort s'ensuive. Secondement, par la diminution des forces animales et corporelles, parce que les actions spirituelles consument les esprits vitaux, ce qui fait que les facultés corporelles cessent de faire leurs fonctions; d'où provient la débilité et la défaillance du corps, et après, la mort : *Et la fréquente méditation,* dit le Sage, *est l'affliction de la chair* (Eccle. 12). Et comme Marthe se plaint d'être délaissée de Madeleine, adonnée à la contemplation, ainsi la chair se

(1) Albert. Magn. et Carthus. apud Berard. t, 1. l. 6. c. 12. — Suarès in 3, p. t. 2. Disp. 21. Sect. 1. — De Sales, de l'amour. l. 7. c. 13 et 14.

plaint de son âme, quand elle est tout occupée et toute portée aux fonctions spirituelles. Troisièmement, l'amour peut causer la mort par la force des élans que fait une âme après Dieu, qui l'attire par ses douceurs et ses suavités attrayantes; ainsi l'oiseau qui est englué sur quelque buisson, où il est retenu, s'élance parfois avec tant de force qu'il se met en liberté. Il en peut arriver de même à une âme puissamment attirée par les suavités divines, ne pouvant souffrir de délai pour être unie à lui, elle réitère tant de fois, par la puissante vigueur de sa Charité, ses élans et ses efforts, pour être toute en son bien-aimé, qu'elle échappe du corps. Et c'est en quelqu'une ou en plusieurs de ces trois manières que l'amour divin aura pu séparer l'âme de la Vierge d'avec son corps, qui ne pouvait plus naturellement en soutenir les efforts.

Admirez cette mort désirable et la force de l'amour de dilection. O cœur sacré de Marie! blessé plus profondément des attraits de l'amour que des traits de la mort! O amour, amour! comment est-il possible que tu sois si doux, et néanmoins que tu sois la cause de la mort? O amour! comment as-tu payé d'une langueur et d'une blessure mortelle le cœur sacré d'une Vierge innocente, qui t'a reçu et logé avec tant d'amitié? Est-ce donc ainsi, ô amour! que tu récompenses cette fidèle hôtesse? O Vierge mourante de la mort de l'amour! qui me donnera que je meure d'une pareille mort, et que j'aime mon Dieu avec tant d'ardeur que mon cœur en éclate et expire? *Que mon âme meure de la mort des justes* (Nom. 23)! Que mon âme meure de la mort de l'amour! Faites donc, je vous prie, Vierge très-aimante, que par l'impétuosité de mon amour envers votre Fils et vous, mon cœur s'entr'ouvre et soit tourmenté d'une blessure éternelle. O blessure! ô mort souhaitable!

III. Considérez de plus que la sainte Vierge fut aussi délivrée de trois misères qui accompagnent à la mort les créatures humaines. La première misère est une multitude de douleurs provenant des fièvres, des maux d'estomac, des fluxions, des convulsions et quelquefois aussi des remèdes mêmes, qui sont souvent plus fâcheux que les maladies. Or, la sainte Vierge fut affranchie en mourant de cette première misère. En assistant sur le calvaire au crucifiement de Jésus-Christ, elle avait souffert les angoisses de la mort, elle en fut exempte en ce dernier passage, et son amour était si grand qu'il charma les douleurs

de la mort et la rendit insensible. Comme Moïse et Elie jeûnèrent quarante jours sans ressentir les douleurs de la faim, à cause de leur amour très-grand ; ainsi la sainte Vierge passa de ce monde dans l'autre sans douleur et sans tourment, parce que la force de son amour résistait à tout autre sentiment. La seconde misère est une abondance de tristesse, principalement quand on a quelque attache à cette vie : *O mort!* dit le Sage, *que ta mémoire est amère à celui qui a la paix en ce monde* (Eccl. 41)! Les plaisirs et les voluptés se passent alors; les bonnes chères, les viandes délicates et les bons vins se convertissent en fiel ; les amis en ennemis, les lits moelleux en une couverture de teigne et de pourriture, le corps mollement traité en une carcasse de vermine, et toutes les prétentions s'en vont en fumée. Mais la sainte Vierge, qui n'avait aucune attache aux biens du monde, et qui était parfaitement conforme aux volontés divines, mourut sans tristesse et très-contente, n'ayant rien qui la pût affliger, mais plutôt recevant des consolations inénarrables de son Fils Jésus-Christ, qui lui apparaissait en cette heure. Enfin, une troisième misère des créatures humaines à la mort, est un saisissement de crainte et de frayeur, soit par les tentations de l'ennemi, qui trouble pour lors davantage les esprits, soit par les justes et raisonnables appréhensions des jugements de Dieu, qui doivent intimider les plus justes et les plus saints. C'est pourquoi David disait : *Sauvez-moi de la gueule du lion, et sauvez-moi de la corne des licornes* (Ps. 21). Or, sa sainte Mère fut encore exempte de toute crainte et de toute frayeur, parce qu'elle était confirmée en grâce et assurée de sa gloire, de l'amour et de la bienveillance de son Fils, et l'ennemi du genre humain n'eut point d'accès auprès d'elle, chassé qu'il fut par les troupes célestes des bons anges qui l'assistaient fidèlement.

Réjouissez-vous du bonheur de la sainte Vierge, à qui l'amour divin a causé une mort si belle et si précieuse. Espérez donc, si vous portez à Dieu un grand amour, que votre mort sera plus douce et plus aisée à supporter, comme au contraire vous devez redouter qu'elle ne soit accompagnée de plusieurs détresses et angoisses, si vous n'êtes plus fervent en l'amour divin. O Vierge bénie! obtenez-moi de votre Fils cet amour plus fervent. Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous maintenant et à l'heure de notre mort..

DIX-HUITIÈME MÉDITATION.

SUITE DU TRÉPAS DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE ET DE SON ASSOMPTION AU CIEL.

I. Considérez quelques autres faveurs et priviléges que reçut la sainte Vierge en mourant et après sa mort. Le premier est qu'elle fut avertie par l'ange Gabriel de l'heure de son trépas, auquel elle répondit comme au jour de l'Annonciation avec grande joie et résignation : *Me voilà, la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.* Ou bien, comme dit saint Jean Damascène : Mon Fils, je recommande mon esprit entre vos mains. Aussi plusieurs Saints et Saintes ont eu cette grâce que de recevoir de la part de Dieu l'avis du jour de leur mort, et partant la Vierge n'en a pas dû être privée. Le second privilége fut qu'en sa mort elle fut assistée de tous les Apôtres qui restaient en vie, et qui prêchaient l'Evangile en divers quartiers du monde, lesquels furent transportés miraculeusement près de la très-sainte Vierge, et se trouvèrent ensemble pour assister à son trépas. De quoi saint Denis l'Aréopagite, qui s'y trouva pareillement, rend un suffisant témoignage. Par où nous pouvons reconnaître le soin et l'affection de Jésus-Christ pour sa sainte Mère, qu'il avait laissée ici-bas en se retirant dans le Ciel, la faisant ainsi visiter et assister à sa mort par ses bien-aimés disciples et Apôtres, qui étaient les plus grands hommes de la terre. Son troisième privilége fut que Jésus-Christ même, qui était apparu à saint Etienne à son agonie, lui apparut semblablement en propre personne, entouré d'une infinité d'anges, et la consola indiciblement, tant par la vue de son visage glorieux que par les douces paroles qu'il lui tint, disant : Venez en mon repos, ma Mère bénie; levez-vous, ma bien-aimée, belle entre toutes les femmes : *Voilà que l'hiver est passé, et que le printemps est arrivé. Vous êtes belle, ma très-chère, et il*

n'y a pas en vous de souillure, et l'odeur de vos vêtements est par-dessus tous les parfums (Cant. 2). Le quatrième privilége fut qu'ayant rendu son âme par les nouvelles aspirations d'amour que lui causa le regard de Jésus-Christ, son âme sainte fut sans aucun délai revêtue de la lumière de la gloire, et rendue jouissante de la vision de Dieu en un degré qui correspondait à ses mérites, et qui était au-dessus de toute la félicité des Saints et des Saintes. Car il n'y avait rien à purifier en elle, et ses bonnes œuvres étaient plus méritoires que toutes celles des autres Saints et Saintes. Si bien que cette âme sainte, passant immédiatement de l'union de son corps à l'union béatifique avec l'essence divine, n'interrompit pas l'acte de sa Charité à la mort de son corps. Le cinquième privilége fut que son corps ayant été porté par les Apôtres dans un sépulcre, dans la vallée de Josaphat, fut exempt de corruption; car si Jésus-Christ a voulu que son propre corps l'ait été, et s'il a voulu s'épargner soi-même en cette chose, suivant qu'il est écrit : *Vous ne permettrez pas que votre saint voie la corruption* (Ps. 15), il est bien vraisemblable qu'il aura aussi épargné le corps de sa sainte Mère. En effet, dit le docte évêque de Paris, qui de nous laisserait manger sa propre mère par les vers, s'il pouvait sans difficulté l'empêcher? De même, puisqu'il a voulu qu'elle ait été affranchie de cette sentence générale prononcée sur Eve : *Tu enfanteras avec douleur*, pourquoi n'aurait-il pas voulu qu'elle eût été aussi exempte de la sentence générale prononcée à Adam : *Tu retourneras en poussière* (Gen. 3). De plus, si sur sa croix, et dans les angoisses de sa Passion, il a eu soin de sa Mère, l'aurait-il oubliée et l'aurait-il délaissée étant exalté dans le ciel, et ayant toute-puissance dans le monde? Enfin, s'il l'a conservée pure et entière, sans aucune lésion de son intégrité virginale, quand il l'a choisie pour sa Mère, pourquoi ne voudrait-il pas la conserver après sa mort exempte de toute corruption. Le sixième privilége fut qu'au troisième jour après sa mort, son âme glorieuse vint se joindre à son corps dans le tombeau, pour le vivifier, le ressusciter et le glorifier, en lui communiquant les qualités des corps glorifiés, qui sont la clarté, l'impassibilité, l'agilité et la subtilité, étant bien raisonnable que Jésus-Christ l'ait ainsi honorée, et quant à son âme et quant à son corps qui lui avait servi de demeure, afin qu'elle ne reçût

pas moins de grâces de lui que ceux dont les corps ressuscitèrent en sa résurrection, et qui apparurent à plusieurs en la sainte cité de Jérusalem. Le septième privilége fut d'être élevée en corps et en âme dans le ciel sur un trône glorieux, pour y être à jamais bienheureuse, et où elle fut reçue avec joie et allégresse par toute l'Eglise triomphante. Eusèbe, dans sa Chronique, qui est tenue pour la plus fidèle, comme elle est aussi des plus anciennes, rend un témoignage éclatant à ce beau privilége, et le célèbre Patriarche de Jérusalem, Juvénal, comme saint Jean Damascène le raconte, assura l'impératrice Pulchérie, qui demandait des reliques du corps de la Vierge pour les faire honorer dans le temple magnifique qu'elle venait de faire édifier à la gloire de son nom, qu'il n'y en avait pas, et que la tradition de l'Eglise de Jérusalem était que son corps avait été réuni à son âme et transporté au ciel. Ces témoignages sont positifs et suffisent pour affermir les esprits contre quelques autres, qui dans la suite ont voulu révoquer en doute cette glorieuse Assomption. Il est aisé de former des difficultés sur des faits de cette nature, qui ne sont pas du nombre des articles ou des propositions de Foi. Mais ces difficultés sont peu considérables, et la plus grande et la plus saine partie des fidèles n'y a pas eu égard. Elle a été entièrement transportée, dit un ancien Père, afin qu'une partie d'elle ne demeure pas avec le Verbe, et une autre partie avec les vers. Aussi Jésus-Christ n'eût pas voulu que le corps de la Vierge eût été sans honneur sur la terre, s'il n'était en honneur dans le ciel, puisque non-seulement il veut que les corps des martyrs soient honorés, mais aussi ses tourments, sa croix et ses clous. De plus, s'il a été convenable que lui-même hâtât sa Résurrection et son Ascension au ciel, afin de donner espérance aux hommes de ressusciter et de monter au ciel, il a été pareillement convenable que la résurrection et l'assomption de sa sainte Mère dans le ciel ne fût pas retardée, afin de donner espérance au sexe féminin, qui avait tout gâté au Paradis terrestre, et qui est plus infirme et naturellement plus défiant, de pouvoir ressusciter et y monter. Et puisque l'un et l'autre sexe avait été chassé du Paradis terrestre, l'un et l'autre sexe devait apparaître dans le Paradis céleste, pour preuve d'une réparation accomplie. Et puisque encore Jésus-Christ, pour la gloire du sexe féminin, a voulu

être le Fils d'une femme, non d'un homme, il a voulu exalter la nature humaine, quant à l'âme et au corps, en une femme, pour la plus grande confusion de ses ennemis, et pour relever son abondante Rédemption. Enfin il semblait à Jésus-Christ qu'il ne serait pas monté tout entier dans le ciel, s'il n'avait attiré à soi celle de qui il avait pris son corps. C'est pourquoi il désirait d'un ardent désir avoir avec soi ce précieux vase d'élection, c'est-à-dire ce corps choisi de la Vierge, où rien ne s'était trouvé qui déplût à la divinité.

Réjouissez-vous avec la Vierge de tant de faveurs et de grâces singulières qu'elle reçoit avant et après sa mort. Vénérez-la avec une plus grande dévotion dans la vue de tant de priviléges qui lui sont accordés. O divine Vierge! que vous êtes maintenant heureuse de ne plus rien tenir des misères de la terre! O Vierge des vierges et la beauté de toutes les vierges! il semblait que vous fussiez délaissée, lorsque votre Fils se sépara de vous en s'élevant au ciel! Mais maintenant vous ne paraîtrez plus être oubliée, mais la très-aimée et la très-chérie de Dieu. O cité céleste! que tu es belle et rayonnante de ce soleil et de cette lune qui t'enrichissent, des corps sacrés de Jésus-Christ et de Marie! O céleste Marie! comme votre Fils montre au Père éternel ses plaies et ses cicatrices, montrez-lui ce sein qui l'a porté pour intercéder pour nous avec plus d'efficacité ; car vous êtes maintenant notre espérance très-grande après votre Fils ; qu'il soit à jamais béni et loué pour toutes les choses grandes qu'il vous a faites.

II. Considérez ensuite à quel degré de gloire spirituelle et corporelle, et à quelle grande félicité est arrivée la sainte Vierge dans son Assomption. Mais pour entendre la résolution de ce point, il faut repasser dans l'esprit ce qui a été médité des mérites de la sainte Vierge et de la grâce, à laquelle elle arrive à la fin de ses jours qui fut comme immense et plus abondante que toutes les grâces des autres Saints ensemble. Car ces principes étant supposés, il n'y a plus de difficulté à entendre la grandeur de sa gloire, qui doit être proportionnée à la mesure de la gâce; car, comme dit saint Bernard, autant qu'un arbre pousse de racines dans la terre, autant il pousse de branches dehors, et autant qu'un homme a de grâces en cette vie, autant il a de gloire en l'autre ; c'est pourquoi, parlant confor-

mément à cette maxime, qui est avouée de toute la Théologie, il prononce ces paroles touchant l'exaltation de la très-sainte Vierge : Autant elle a acquis de grâces sur la terre par-dessus les autres, autant elle possède de gloire singulière dans les cieux. Que si l'œil n'a pas vu, ni l'oreille entendu, ni le cœur conçu ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment, qui pourra dire ce que Dieu a préparé à celle qui l'a engendré et qui l'a aimé plus que tous? Si bien qu'il faut estimer que la gloire de la sainte Vierge est comme immense, et qu'elle surpasse la gloire de tous les anges et de tous les Saints, lesquels tous ensemble ne glorifient pas Dieu plus qu'elle seule le glorifie, ainsi que tous ensemble ne sont pas plus glorifiés qu'elle est glorifiée de Dieu. Ce qui est confirmé par les révélations de sainte Brigitte, où il est rapporté que Dieu ayant créé ce grand monde et tout ce qui y est compris, excepté l'homme, il y avait encore un petit monde à créer, qui se présentait devant ses yeux avec toute sorte de beauté, duquel petit monde il devait lui revenir plus de gloire, plus de joie aux anges et plus d'utilité à tout homme qui prétend jouir de la bonté de Dieu, qu'il n'en devait recevoir de ce grand monde. O très-douce Vierge Marie! aimable à tous, utile à tous, vous êtes entendue très-à-propos par ce petit monde! L'abbé Guerry dit encore que Jésus-Christ était descendu du ciel sur la terre pour honorer son Père, et qu'il remonta de la terre au ciel pour honorer sa Mère, afin qu'elle fût assise comme une reine couronnée à la droite de Dieu. Puis Jésus-Christ lui dit : Personne ne m'a servi plus que vous dans l'état de ma bassesse; je ne veux aussi donner à personne plus qu'à vous dans l'état de ma gloire. Vous m'avez communiqué ce qui fait que je suis homme; je vous communiquerai ce qu'il y a de divin en moi, et il ne me semblera pas que je sois assez glorifié, tant que vous ne serez pas glorifiée. Et le chœur des anges répartit : Gloire à vous, ô Seigneur! D'autres ajoutent que la Vierge, montant au ciel, fut accueillie de son Fils en ces termes : Venez, ma bien-aimée Mère, ma colombe, ma toute belle; venez recevoir le prix du logement que vous m'avez donné, et la récompense de ma nourriture, de mon éducation et de tous les soins que vous avez eus de moi. Vous m'avez revêtu de la substance de la chair, je vous revêtirai de la gloire et de la

majesté. Vous avez couvert un soleil d'une nuée, maintenant vous serez revêtue du soleil, afin que vous soyez toujours honorée comme *la femme revêtue du soleil*. Enfin celle qui avait déposé Jésus-Christ dans une crèche basse est élevée par lui sur un trône sublime. Celle qui l'avait mis entre deux animaux est placée par lui-même à la tête de tous les anges. Celle qui l'avait mené en Egypte est conduite par lui du désert de ce monde dans le ciel. Et celle qui l'avait vêtu de langes est revêtue de l'étoile de la félicité éternelle.

Félicitez la sainte Vierge de l'excellence de sa gloire, et souhaitez-en la vue. Réjouissez-vous donc maintenant, Fille de Sion; vous cherchiez votre bien-aimé avec des désirs très-ardents : *Montrez-moi, cher amour de mon âme, où vous paissez et où vous reposez à midi* (Cant. 1), et maintenant vous avez trouvé ce que vous souhaitiez ; vous avez trouvé votre époux plein de clarté et de lumière, et vous le contemplez avec une intime et parfaite vision. O très-heureuse ! vos travaux sont passés, vos humiliations et vos souffrances ne sont plus, vous montez au trône de votre gloire. Tous les chœurs des bienheureux désireraient vous retenir avec eux, vous comblant de louanges ; mais vous vous élevez plus haut, et toutes les portes du Paradis vous sont ouvertes. Voilà que toute la Trinité vous reçoit. Oh ! quelle douceur vous témoigne le Père éternel ! Quelles caresses vous fait le Fils, et avec quels propos tendres vous accueille le Saint-Esprit ! Voilà, ô très-glorieuse ! que vous recevez plus de gloire essentielle que tous les bienheureux ; c'est pourquoi vous voyez plus clairement l'essence divine. Vous recevez ensuite plus de gloire corporelle ; c'est pourquoi, par votre beauté admirable, par votre odeur suave, vous réjouissez toute la cité céleste, qui vous rend tous les honneurs possibles. O bénie soit votre humilité, bénie soit votre virginité, bénie soit votre charité, bénie soit votre sainteté et toutes les actions de votre vie, qui vous ont promu à tant de grandeurs ; bénies soient à jamais la puissance du Père, la sagesse du Fils et l'amour du Saint-Esprit, qui vous ont rendue si glorieuse. Mais quand sera-ce, ô divine Vierge ! qui ravissez les anges et tous les bienheureux, quand sera-ce que je vous contemplerai, que mon âme demeurera en ravissement et en suspension à l'aspect de votre gloire et à la vue de votre face ?

O pureté ! ô blancheur ! ô sérénité ! ô beauté plus que très-douce de mon cœur ! tirez-moi auprès de vous, pour ne m'en jamais éloigner l'espace d'un moment. Montrez-moi, je vous prie, votre face beaucoup plus belle que l'aurore, et je la regarderai avidement, parce qu'elle me remplira de chastes délices. Alors le grand brasier de mon cœur s'excitera après vous, il vit dans les tourments, à cause de votre absence. Ah ! beauté de mon âme, mon espoir et mon firmament sur la terre des mourants, de quels désirs suis-je enflammé ! que vous m'apparaissiez, et que votre présence me soit immortelle !

III. Considérez que la sainte Vierge, dans son Assomption, fut établie Reine de l'univers et l'Impératrice du ciel et de la terre au-dessous de Jésus-Christ. Le saint prophète David a exprimé cette dignité de la Vierge dans ces Paroles : *Une reine s'est présentée à votre droite et avec un vêtement doré, entourée d'ornements variés* (Ps. 44). Et depuis plusieurs siècles, les Pères de l'Eglise grecque et latine lui ont attribué cet éloge. Saint Athanase dit d'elle : Puisque celui qui est né d'elle est Roi et Seigneur, la Mère qui l'a engendré est justement estimée Reine et Maîtresse. Saint Jean Damascène l'appelle la Reine de la nature, et dit qu'il fallait que la Mère de Dieu possédât les biens de son Fils ; car encore que de tout temps l'héritage aille des parents aux enfants, toutefois maintenant, pour user des paroles d'un savant homme, les fontaines des fleuves sacrés montent en haut ; car le Fils a assujetti toutes les choses créées au service de sa Mère. L'abbé de Vendôme dit aussi : C'est elle que les Anges servent, à qui les Archanges obéissent. Elle seule, après Dieu, tient la principauté sur toute créature. C'est cette Vierge très-sainte, la louable et universelle Impératrice des anges et des hommes. En effet, étant la Mère de Dieu, il n'était pas séant qu'elle demeurât personne privée ; mais plutôt qu'elle fût pleine de pouvoir et de puissance. C'est pourquoi Gerson, parlant du jour de son Assomption : Aujourd'hui, dit-il, la bienheureuse Vierge a été tellement agrandie, qu'à bon droit elle est appelée la Reine du ciel et même du monde, ayant une prééminence et une vertu influente sur tout ; elle a, s'il se peut dire ainsi, sous la figure d'Esther et d'Assuérus, la principauté sur la moitié du royaume de Dieu. Car le royaume de Dieu consiste en puissance et en miséricorde :

Dieu a parlé une fois, j'ai entendu ces deux choses, que la puissance est à Dieu, et à vous, Seigneur, la miséricorde (Ps. 61). La puissance demeurant au Seigneur, la partie de la miséricorde a été cédée en quelque façon à la Mère de Jésus-Christ et à son épouse régnante. Par ces paroles, nous devons entendre que la Vierge exerce son domaine et son pouvoir à faire du bien à toute créature, étant si puissante pour obtenir ce qu'elle veut de grâces et de faveurs, que rien ne lui peut être refusé par son Fils. Elle n'est pas Reine pour exercer les rigueurs et les actes de justice qui appartiennent à son Fils ; mais elle est Reine pour dispenser les faveurs divines et les trésors de ses grâces célestes. C'est pourquoi elle est appelée le trône de Jésus-Christ, non le trône d'où il lance des foudres et prononce des arrêts de mort ; mais le trône où il exerce sa juridiction pacifique ; car, par ses prières et ses mérites, il donne la liberté aux captifs, la lumière aux aveugles, le repos aux affligés, l'abondance aux indigents, l'assurance aux timides, la grâce aux commençants, la gloire et le triomphe aux parfaits. Il est vrai que l'hérétique ne peut supporter qu'on lui attribue ce titre d'honneur, comme s'il était injurieux à Jésus-Christ, à qui *toute puissance est donnée au ciel et sur la terre.* Mais on lui répond que Jésus-Christ est le roi, et que ce n'est pas lui faire injure que d'honorer sa Mère et de l'appeler Reine du ciel. Est-elle donc servante ou esclave dans le ciel? Si elle a été compagne des souffrances de Jésus-Christ, pourquoi ne le sera-t-elle pas de sa consolation? Si elle a compati, pourquoi ne sera-t-elle pas glorifiée, comme raisonne saint Paul? Si elle a souffert, pourquoi ne régnera-t-elle pas avec lui? Si elle a été pauvre d'esprit, pourquoi le royaume des cieux ne sera-t-il pas à elle comme l'a promis Jésus-Christ? Marie donc n'est pas seulement Reine du ciel, mais des cieux, comme étant la Mère du Roi des anges, et la sœur et l'épouse du Roi des cieux.

O Reine des cieux! ô Marie! ô Mère de miséricorde! je vous révère d'une singulière affection pour cette qualité de maîtresse et de reine, qui vous a été donnée dans votre glorieuse Assomption! Je vous salue, ô Reine et Mère de miséricorde! qui employez votre pouvoir à délivrer les misérables de leurs peines, à les remplir de biens, et à dispenser des grâces et des

faveurs aux âmes qui vous réclament. O Reine et Mère! ô Maîtresse très-douce et très-compatissante! c'est à bon droit que tout le monde vous honore et vous respecte. Oh! que vous êtes glorifiée dans le ciel, où votre jubilation est perpétuelle! Oh! qui fera que j'y arrive un jour, que j'approche du trône de votre gloire, et que je pénètre bien avant dans les cieux, afin que mon âme se repose dans la vue de votre gloire si grande et des grands respects qui vous y sont rendus. Car qui pourrait désigner le dégré de votre grandeur, et de quels regards toute la cité céleste se porte après vous pour se réjouir de la vue de votre beauté merveilleuse! Oh! que long est le retardement de ce bonheur et de ce spectacle si désiré! O vous qui êtes plus brillante que l'aurore! inclinez-vous à mes ardents désirs, soyez-moi favorable. Oh! je vous supplie, par le cœur de votre Fils Jésus-Christ, qui vous est plus cher que le vôtre, jetez une fois vos yeux propices sur moi, misérable pécheur; daignez frapper mon cœur d'un rayon de votre pitié et de votre douceur, afin qu'il devienne dévot et qu'il vous demeure consacré et à votre Fils Jésus-Christ.

DIX-NEUVIÈME MÉDITATION.

CONCLUSION DE CE TRAITÉ : DE LA DÉVOTION ENVERS LA SAINTE VIERGE.

I. Considérez que la vraie et parfaite dévotion envers la sainte Vierge consiste en une volonté prompte et constante de fuir ce qui lui déplaît, et de faire ce qui lui est agréable et ce qui tourne à son honneur. La raison en est que nous devons entendre la vraie dévotion à l'égard de la sainte Vierge, comme une dévotion qui a quelque rapport et quelque ressemblance avec la véritable et parfaite dévotion envers Dieu. Or, cette dévotion en-

vers Dieu consiste en une volonté prompte et constante de se porter à tout ce qui est de son honneur et de son service, fuyant le péché qui lui déplaît, et faisant ce qui lui est agréable et honorable; donc aussi, la vraie et sincère dévotion envers la sainte Vierge consiste en une volonté aussi prompte et aussi constante de s'adonner à ce qui est de son honneur et de son service, évitant le mal qui lui déplaît, et faisant le bien auquel elle se plaît et se délecte, et le faisant en sa vue et en sa considération. Nous appelons cette dévotion une volonté prompte, parce qu'une âme qui se porte lentement et difficilement à honorer la Vierge, ne mérite pas être appelée dévote à son égard. Nous l'appelons aussi une volonté constante, c'est-à-dire ferme, résolue et persévérante, qui ne change pas à tout vent, et qui en un jour l'honore et un autre jour la déshonore, parce que la dévotion envers elle suppose une certaine allégresse et une ardeur continuelle, et qui ne se décourage pas aisément dans les œuvres de son service, auquel on s'est donné et dévoué plus singulièrement. Nous disons encore que cette dévotion porte à fuir le mal qui lui est désagréable, d'autant plus qu'il n'y a rien de plus éloigné de la vraie dévotion à la Mère de Dieu que l'attache au péché ou l'impénitence des péchés commis, parce que les péchés lui déplaisent comme contraires à l'honneur de Dieu et à tout ordre de justice. Si bien que si quelqu'un faisait plusieurs grandes actions en son honneur, mais dans l'état du péché et dans la volonté de le commettre, ce serait comme si l'on servait à la table d'une puissante reine de très-bonnes viandes, mais en même temps un plat plein d'immondices, qui ferait horreur à voir, et ferait soulever le cœur. Cette même dévotion porte encore à faire des œuvres qui lui soient agréables et qui soient de son service, parce que, comme la fuite du mal n'est que l'entrée de la justice chrétienne, qui se perfectionne et s'accomplit dans la pratique des saintes œuvres, suivant ce que dit David : *Evite le mal et fais le bien* (Ps. 36), ainsi la fuite des péchés n'est que le commencement de la dévotion envers la sainte Vierge, et elle reçoit sa perfection et son accomplissement dans plusieurs œuvres qui lui sont agréables et qui regardent son honneur; c'est pourquoi il faut que ces œuvres se fassent dans sa vue et dans sa considération, à dessein de lui rendre le respect qui lui est dû, ou de lui rendre quelque service agréable.

Car sans une telle vue et une telle considération, ces œuvres ne seraient pas de la dévotion envers Marie.

Apprenez de cette considération à bien discerner la vraie dévotion à la sainte Vierge, et ne vous trompez pas mal à propos, vous imaginant faussement, comme font plusieurs, qu'ils ont cette dévotion, bien qu'ils vivent dans le péché, sous prétexte de quelques prières qu'ils récitent ou de quelque autre chose qu'ils font pour son service. Examinez donc la conduite de votre vie et tout ce qui a été en vous qui a pu déplaire aux yeux de cette reine incomparable. Regrettez d'avoir par le passé mal entendu peut-être cette dévotion, et de l'avoir encore plus mal pratiquée. Vous avez peut-être cru que c'était assez de visiter quelquefois une de ses chapelles, ou de la saluer avec votre chapelet, ou de faire quelques autres actions qui la regardaient, tout en aimant ce qui lui déplaisait, et en omettant de faire ce qui lui eût été plus agréable. Et ainsi vous vous abusiez, n'ayant que le simulacre, au lieu de la vérité, de sa dévotion. Excitez-vous à l'avoir et à la pratiquer d'une meilleure sorte.

II. Considérez quelques motifs qui doivent vous porter à une grande dévotion envers la sainte Vierge. Les premiers motifs sont à cause de cette dévotion même, qui est très-excellente et très-profitable. Les seconds, à cause des biens que la Vierge nous a déjà faits, et qu'elle est capable de nous faire. Les troisièmes sont de la part d'elle-même, à cause qu'elle est très-digne pour ses hautes qualités d'être très-humblement vénérée, encore qu'elle ne nous fît aucun bien. Les quatrièmes motifs se prennent de la part de Dieu ou de Jésus-Christ son Fils, à qui cette dévotion est très-agréable. Premièrement, nous devons être touchés de dévotion envers elle, à cause de l'excellence et de l'utilité de cette dévotion; car toutes sortes de biens arrivent aux âmes par son moyen; elle réforme bientôt l'intérieur de la conscience, et en chasse le péché; elle y introduit la vertu, la pureté, la sainteté et la pratique de plusieurs sortes de biens. Cette dévotion est une marque de la prédestination, pourvu qu'elle soit véritable; car ceux-là ne manquent pas d'être affectionnés de Jésus-Christ, qui affectionnent sa sainte Mère et qui la servent fidèlement; et il est vrai de dire qu'une âme dévote à la Vierge de cette vraie dévotion, ne peut périr avec cette dévotion, parce qu'elle est accompagnée de la

parfaite justice chrétienne, qui consiste dans la fuite du péché et dans la pratique du bien. C'est pourquoi saint Anselme a dit une parole véritable : Tout ainsi, ô très-heureuse ! qu'il est nécessaire que toute personne qui se détourne de vous, et que vous délaissez, périsse, ainsi il est impossible qu'aucune périsse, qui se convertit à vous et qui est regardée par vous. Secondement, les biens reçus et à recevoir de sa part nous obligent à avoir de la dévotion pour elle; car, pour le passé, c'est elle qui nous a donné le Sauveur du monde, qui est le prix de notre Rédemption sur la croix, et notre très-sainte nourriture dans la sainte Eucharistie. C'est elle qui par ses prières a conservé l'Eglise dans laquelle nous espérons nous sauver, et qui a apaisé notre Dieu quand nous l'avions offensé; si bien que peut-être nous lui sommes redevables même de notre vie corporelle, laquelle nous méritions de perdre pour nos péchés. Elle a été souvent au passé notre avocate très-miséricordieuse envers Dieu, et nous n'en devons pas moins attendre de bien pour l'avenir; car elle est très-opulente et très-puissante pour nous combler de faveurs. Elle est établie la reine du monde au-dessous de Dieu, comme Joseph fut établi, au-dessous du roi Pharaon, le surintendant de tout le royaume de l'Egypte et de la maison du roi, où rien ne se faisait que par son ordre. Elle est la favorite de la sainte Trinité, pleine de compassion et de libéralité envers nous; elle est la trésorière des biens célestes; l'enfer redoute sa puissance et tout le ciel l'honore, et si l'Eglise est un corps qui a pour chef Jésus-Christ, elle est le cou plus blanc que l'ivoire de ce corps, cou par lequel le chef influe dans son corps mystique, ce qui est nécessaire à sa vie et à son soutien : *Ton cou est comme la tour de David* (Cant. 4). Enfin, ôtez le soleil du monde, disait un docte personnage, et il n'y restera plus qu'une nuit; et ôtez Marie du ciel, il n'y aura plus dans les hommes qu'aveuglement et ténèbres. Sans doute ce motif est très-pressant pour obliger les âmes chrétiennes à lui être très-dévotes. Mais le troisième ne l'est pas moins, qui est que quand nous n'aurions encore rien reçu d'elle, ou que nous n'en attendrions aucun bien, elle est en elle-même toute belle et toute gracieuse, plus lumineuse que les étoiles; sa noblesse est la plus grande du monde, et sa majesté la plus auguste; elle est douée d'une douceur ravissante, et possède dans un degré très-

éminent toutes les qualités les plus précieuses et les plus souhaitables qui se puissent penser et qui rendent les personnes très-dignes d'être honorées et chéries. Enfin, pour quatrième motif de sa dévotion, c'est chose très-agréable à son Fils Jésus-Christ de se dédier à son service, de la chérir et de la vénérer singulièrement; car elle lui est alliée au premier degré, et ensuite elle est alliée au Père et au Saint-Esprit, qui n'ont qu'une même essence avec le Fils; et s'il a pour si agréable le service que l'on rend aux pauvres, comment ne se réjouirait-il pas de voir sa chère Mère, qu'il chérit plus toute seule que le reste des créatures, honorée et traitée avec amour et respect par les anges du ciel et les hommes de la terre.

Excitez-vous donc par tous ces motifs à une grande ardeur de dévotion à l'égard de la sainte Vierge. Car ce serait manquer d'esprit de ne pas se donner parfaitement au culte d'une telle reine, ornée de tant de belles et sublimes qualités. O Reine du ciel très-débonnaire! la grande espérance de mon salut, après votre Fils Jésus-Christ, reconnaissant ma pauvreté et mon besoin d'une part, votre puissance et votre miséricorde de l'autre, je désire de toutes mes affections vous avoir pour ma tutrice dans tout le cours de ma vie laborieuse et travaillée d'une infinité de difficultés très-grandes et très-épineuses dans la diversité de mes exercices. Je vous supplie donc, ô clémente! ô miséricordieuse! ô très-puissante Vierge! par votre force et par votre vertu, commandez à mes passions, et elles s'apaiseront. Alors mon cœur deviendra un lieu de paix, où votre amour reposera tranquillement, et les bêtes féroces qui me persécutent, étant devenues douces par votre commandement, je respirerai dans votre miséricorde qui m'est plus douce que la vie, et parmi les ténèbres de la nuit votre lumière me consolera. Oh! donc, je vous supplie, par les entrailles de votre Fils, de ne pas repousser ma prière, mais de me recevoir sous votre protection, afin que d'une volonté très-prompte et très-constante, je m'éloigne de tout péché, et que je m'adonne à tout exercice de sainteté, et que sous l'aile de votre défense, je persévère jusqu'au dernier soupir dans l'amour et dans la chaste crainte de mon Dieu.

III. Considérez une méthode de servir la sainte Vierge et de pratiquer la dévotion à son égard, qui est d'employer à son

service et dans sa considération plusieurs actes intérieurs de son âme, les paroles de sa bouche et les œuvres extérieures des pieds ou des mains. Cette méthode comprend les services les plus signalés et les actes les plus remarquables de la dévotion que nous devons lui porter. Mais avant que d'en venir au détail, considérons qu'elle nous a servi elle-même, et qu'elle a employé pour notre salut les actes intérieurs de son âme, les paroles sacrées de sa bouche et ses œuvres extérieures. Car, par les actes intérieurs de son âme, elle a cru au mystère de l'Incarnation, elle l'a désiré avec ardeur, et par la force de son amour indicible, elle a attiré le Fils de Dieu du sein de son Père dans le sien; par les actes de son entendement éclairé elle connaît nos besoins, par ceux de sa mémoire elle se ressouvient de nous, et par ceux de sa volonté elle désire notre bien. Elle a employé les paroles de sa bouche à remercier Dieu des grâces faites aux hommes; elle a instruit les Apôtres et les Evangélistes de plusieurs secrets de la vie de son Fils Jésus-Christ, et elle ouvre sa bouche sacrée et intercède pour nous dans le ciel d'une voix éloquente. Elle nous a aussi servi par ses œuvres extérieures; car tous ses voyages, toutes ses veilles et tous ses travaux pendant l'éducation de Jésus-Christ son Fils, ont été pour nous élever un Rédempteur. Que si elle a employé tous ces actes différents pour notre salut, il est bien raisonnable que nous consacrant à elle, nous la payions de retour, et en premier lieu, qu'en sa considération nous formions plusieurs actes intérieurs qui l'honorent. Tels sont les actes intérieurs d'hyperdulie, par lesquels nous l'estimons au-dessus de tous les anges et des Saints du Paradis. Tels sont les actes de congratulation, par lesquels nous nous réjouissons intérieurement pour la grandeur de sa noblesse, la dignité de ses offices et l'excellence de ses vertus. Telles sont les actions de grâces par lesquelles nous la remercions comme notre bienfaitrice très-gracieuse, très-universelle et souveraine après Dieu. Tels sont les actes de compassion et de condoléance, par lesquels nous compatissons à ses douleurs passées. Telles encore les offrandes intérieures que nous devons lui faire de nos bonnes œuvres, comme lui disant en notre cœur : O Reine du ciel ! à qui je souhaite de plaire, j'offre à la gloire de votre Fils premièrement, et ensuite à la vôtre, les pensées, les paroles

et les œuvres de ce jour. Je me propose pour votre honneur d'éviter tout péché et de m'adonner aux bonnes œuvres tant qu'il me sera possible. Après l'avoir servi d'esprit et de cœur intérieurement, il est à propos que nous la servions de bouche et de parole, chantant ses louanges, parlant d'elle avec tout honneur, réfutant ce qui est contraire à sa véritable gloire et à sa grandeur, récitant dévotement son office et les oraisons qui s'adressent à elle, comme aussi sa couronne ou le rosaire dont elle se sent très-honorée, et dont l'usage lui est très-agréable, ce qui a fait dire à un célèbre docteur, qu'autant de fois qu'on aurait prononcé dévotement la salutation angélique, l'on en recevait autant de secours et de vertus, autant de consolations à la mort, qu'on éviterait autant de tourments, et qu'on acquierrait autant de récompenses particulières dans la félicité. Enfin, on peut la servir par des œuvres et des actions extérieures, comme en visitant ses églises, en contribuant à leur structure ou à leur décoration, en s'employant aux œuvres de miséricorde, et en entreprenant quelque travail qui tourne à sa gloire.

Remarquez ces trois méthodes de servir la Vierge pour les pratiquer tous les jours, ou toutes les semaines, ou tous les mois, ou bien toutes ses fêtes. Et cependant, parce qu'il est besoin de la faveur du Fils pour être admis au service de sa sainte Mère, prions l'un et l'autre. O Jésus, Fils de Dieu! et vous, ô Marie, sa sainte Mère! vous le voulez, et il est raisonnable que nous aimions ce que vous aimez. Donc, ô très-bon et très-noble Fils! je vous supplie par l'amour même par lequel vous chérissez votre sainte Mère, que comme vous l'aimez véritablement, et entendez qu'elle soit aimée, ainsi vous me donniez la grâce de l'aimer cordialement. Et vous, ô bonne et miséricordieuse Mère! je vous prie, par l'amour même par lequel vous aimez votre Fils, que, comme vous l'aimez, ainsi vous m'obteniez la grâce de l'aimer sincèrement. Voilà ce que je vous demande, il est en votre pouvoir de me l'accorder; pourquoi donc mes péchés empêcheront-ils ce qui est en votre puissance? Quoi donc, ô amateur très-miséricordieux des hommes! vous avez pu aimer vos pécheurs criminels jusqu'à la mort, et vous pourriez refuser à votre créature suppliante votre amour et l'amour de votre Mère? Que mon âme donc vous

honore et vous estime comme vous le méritez, que mon cœur vous chérisse comme il est convenable ; que ma langue vous loue comme vous en êtes digne ; que tout mon corps vous serve comme il vous appartient, et que toute ma vie se consume en chantant : Béni soit le Seigneur éternellement !

Ainsi soit-il.

VINGTIÈME MÉDITATION.

SUITE DE LA DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE.

1. Considérez un moyen plus singulier d'honorer la sainte Vierge au Sacrement de l'Eucharistie, y croyant et y révérant une partie de la substance de sa chair, qui y est contenue réellement dans la substance du corps de Jésus-Christ son Fils. Saint Augustin a donné lieu à cette dévotion, écrivant que le Verbe divin a pris sa chair de la chair de Marie, et qu'il nous a donné à manger la chair de Marie pour notre salut (1). Si bien que quelques-uns méditent que comme Eve causa la mort du monde par la nourriture qu'elle donna à Adam, ainsi la Vierge est la cause de la vie par la nourriture eucharistique qui provient d'elle ; car la chair de Jésus-Christ est la chair de Marie : d'où vient aussi que ceux qui la reçoivent contractent une affinité ou même une consanguinité avec elle, qui est encore plus grande que celle que produirait le mariage.

Je regarderai donc le Saint-Sacrement comme un précieux reliquaire, où est une portion de la substance corporelle de la Mère de Dieu et une portion qui y est plus noblement, y étant unie hypostatiquement au Verbe divin. O dévote impératrice ! qui cherchiez des reliques de ce corps virginal, qui est ressuscité et n'est plus au tombeau, vous en avez dans le saint et

(1) D. Augustinus in Ps. 98.

auguste Sacrement de l'Eucharistie. Votre dévotion peut être satisfaite par là. O mystère d'amour! où la sainte Vierge prend si grande part. C'est pourquoi elle y invite elle-même les chrétiens par ces paroles sacrées qui lui sont attribuées : *Venez, mangez mon pain, et buvez le vin que je vous ai mêlé* (Prov. 9). Ainsi, en vous élevant en corps et en âme dans le ciel, la terre n'est pourtant pas privée de votre très-pure substance, qui se trouve enfermée dans l'Eucharistie et contenue sous la blancheur des espèces, qui est la couleur de la virginité. O précieux gage d'amour! O sainte alliance du communiant avec la Mère de Dieu! Qui ne se portera avidement vers les délices de cette table, devant être anobli jusqu'au point d'y être allié avec la Mère de Dieu et la reine des anges?

II. Considérez qu'il faut aussi remercier la sainte Vierge pour le bienfait du Saint-Sacrement; car, puisque l'on y reçoit une portion de sa substance, il est raisonnable de lui en rendre des actions de grâces. Le cardinal Damien écrivait sur ce sujet en ces termes (1) : Pesez bien, mes frères très-aimés, combien grande est votre obligation à l'égard de la bienheureuse Mère de Dieu, et combien nous devons lui faire de remerciements après ceux que nous devons à notre Seigneur Jésus-Christ. Car nous prenons de l'autel sacré ce corps que la bienheureuse Vierge a engendré, qu'elle a échauffé dans son sein, qu'elle a enveloppé de langes, qu'elle a nourri avec une affection naturelle. Il n'y a pas de louange assez grande pour reconnaître l'amour qui nous donne sa chair immaculée pour la nourriture de nos âmes, savoir celui qui a dit de soi-même : *Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel* (Jean, 6). Si bien qu'il y a deux raisons qui obligent à remercier la sainte Vierge après la communion; l'une, parce que l'on y reçoit une portion de sa substance, qui est incorporée à celle du corps de Jésus-Christ, et l'autre, parce que c'est le fruit béni de ses entrailles sacrées et celui que ses mamelles ont allaité que l'on y reçoit, et ainsi on y reçoit le lait de ses mamelles, en tant que l'on y reçoit une substance en laquelle son lait a été converti.

O Mère très-aimable! que se pouvait-il penser de plus ca-

(1) Serm. de Virgi. Maria.

pable de nous porter à vous aimer, que comme vos tendres enfants nous soyons nourris et fortifiés du lait de vos mamelles sacrées et de la substance de votre chair immaculée? Qui fera donc que je vous sois cher, et que j'aie pour vous un amour qui s'entretienne par des désirs perpétuels? Oh! quel grand bien ce serait pour moi d'être tout à vous en ce seul souvenir. Si votre dévot saint Bernard eut tous les jours de sa vie de si tendres et si affectueux sentiments pour vous, pour quelques gouttes de lait que vous fîtes distiller sur lui dans une apparition, quelle grande affection ne devons-nous pas ressentir envers vous et pour vous, étant nourris de votre lait dans ce Sacrement? O divine Marie! divine Mère et nourrice, nous vous aimerons toujours dans la vue et dans la pensée de ce Sacrement, où nous sommes nourris du sang des plaies de Jésus, et allaités du lait de vos mamelles. Oh! quelle abondance de douceur.

III. Considérez que l'on peut encore honorer la sainte Vierge en communiant à son imitation et en s'excitant à des affections semblables aux siennes. Car il est certain que la sainte Vierge a souvent communié, étant du nombre de ces premiers chrétiens et chrétiennes, qui *persévéraient dans la communication de la fraction du pain ;* et Albert-le-Grand, son théologien, le prouve par ce que notre Seigneur a dit : *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, vous n'aurez pas la vie en vous* (Jean, 6). Donc tous les fidèles de l'Eglise sont obligés en certain temps déterminé de communier ; donc aussi la sainte Vierge a communié. De plus, l'Eucharistie est le Sacrement d'amour, donc il lui appartenait spécialement de le recevoir, parce qu'elle a été souveraine en amour. Et parce que l'on pourrait douter de l'effet que lui aurait causé le Sacrement, il dit qu'elle y recevait trois effets; la rémémoration de la Passion de notre Seigneur, l'exercice de la dévotion actuelle, et la consolation de l'absence corporelle de Jésus-Christ. Si bien que quelques-uns croient que ce fut un motif qui obligea Jésus-Christ à instituer ce Sacrement, afin que la sainte Vierge ne fût pas privée de la douceur de sa présence après sa retraite dans le ciel. Aussi communiait-elle tous les jours, et son plus grand contentement était en ce saint exercice, qui nourrissait les flammes de son amour.

De dire avec quelles dispositions intérieures et extérieures elle le faisait, quelle ferveur, quelle tendresse, quel accroissement de grâces elle y recevait, c'est ce qui surpasse toutes les pensées et les paroles des hommes. La suavité qu'elle y ressentait y était indicible, et la communion était son Paradis commencé.

J'aurai donc recours à votre intercession en cette vue, ô très-débonnaire Marie; car ce que vous demanderez ne vous sera pas refusé. Je vous demande part à votre esprit, et une étincelle de cette ardeur avec laquelle vous participiez au grand mystère d'amour. Hélas! dans quel état est mon âme après tant d'approches de cette table sacrée! Il semble que je sois rejeté par une étrange soustraction, comme si j'étais réduit à l'ombre de la mort, tant ma langueur y est grande. Je crois bien certainement que c'est en punition de mes péchés; mais quel est l'homme sur la terre, quand il ne serait que d'un jour, qui soit exempt de tout péché? Mais les miens sont plus graves. Que ferai-je donc? si ce n'est que j'aime davantage celui qui m'a plus donné et m'a fait de plus grandes miséricordes. C'est à quoi j'aspire de toute ma force. Faites donc qu'il envoie un feu du ciel dans ma poitrine, qui m'embrase tout entier et consume toute mon impureté. Ainsi que je ressuscite à une nouvelle ferveur, et que mon âme soit vraiment vivante, et que par la participation de sa suavité, je mette le monde en oubli, et que tous ses plaisirs me soient en horreur comme le tourment de l'enfer. O Vierge! qui par votre beauté ravissez tous les cœurs, et dissipez toutes leurs obscurités par l'oblation de votre cœur sacré, apaisez une fois le cœur de votre Fils à mon égard, et rendez-le-moi favorable, afin que la tempête de mes passions étant tout apaisée, je m'unisse à lui avec une âme tranquille dans la réception de ce parfait Sacrement. Pour ce sujet, je m'éloignerai davantage de la conversation du monde, et j'aimerai les lieux de retraite et la solitude plus grande, où j'épanche plus librement mes affections pour vous, considérant vos innombrables excellences pour lesquelles, ô Reine non pareille! qui êtes resplendissante de pierres précieuses et couronnée de beauté, je désire vous aimer plus que toutes les choses désirables de ce monde, jusqu'à ce que mon âme défaille par la véhémence de mes désirs. O volupté céleste!

qui affermissez la chasteté et fomentez l'amour de la pure Charité, quoique plusieurs fois, vous invoquant de grande force, j'aie frappé l'air en vain, et que mes soupirs aient été inutiles, pourtant ne cesserai-je d'espérer en votre douceur, qui est plus grande en vous qu'en tous ceux qui habitent sur la terre. Car c'est tout mon bonheur d'adhérer à votre Fils que vous m'avez donné, ô vous qui êtes la ferme espérance de ceux qui vous recherchent et vous invoquent! Ainsi, tant que je serai en cet exil, et tant que je respirerai, je veux sans fin élever mes désirs vers vous.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE.

PREMIER TRAITÉ.

DE L'INCARNATION.

		Pages.
	Préface.	1
MÉDITATION PREMIÈRE.	De la connaissance de l'Incarnation, et de notre Seigneur Jésus-Christ.	5
II.	De l'explication du mystère de l'Incarnation par trois comparaisons.	11
III.	De la possibilité, de la convenance et de l'existence de l'Incarnation.	17
IV.	De l'extension du pouvoir, et de la singularité de l'union qui s'est faite dans l'Incarnation.	23
V.	De la nécessité de l'union hypostatique, pour faire satisfaction à Dieu pour le péché.	29
VI.	Pour quels péchés l'Incarnation était nécessaire, et savoir si elle eût eu lieu sans le péché.	36
VII.	De quelques circonstances de l'Incarnation.	44
VIII.	L'amour des trois Personnes de la sainte Trinité dans l'Incarnation.	51
IX.	Des grâces et des vertus de notre Seigneur Jésus-Christ.	59

		Pages.
X.	De la science de Jésus-Christ.	67
XI.	De la puissance de l'âme de Jésus-Christ.	75
XII.	Savoir si Jésus-Christ a été sujet à quelques défauts, soit en son corps, soit en son âme.	81
XIII.	L'âme de Jésus-Christ était impeccable pour trois raisons.	89
XIV.	De la volonté de Jésus-Christ, et comme elle est admirable en trois choses.	95
XV.	Du mérite de Jésus-Christ.	103
XVI.	Ce que Jésus-Christ a mérité pour soi, pour les anges et pour les hommes.	111
XVII.	De la soumission et de la servitude de Jésus-Christ.	117
XVIII.	De l'oraison de Jésus-Christ.	124
XIX.	Du sacerdoce et du pontificat de Jésus-Christ.	131
XX.	De la royauté de Jésus-Christ.	138
XXI.	De la filiation de Jésus-Christ.	145
XXII.	De la prédestination de Jésus-Christ.	150
XXIII.	Des grandeurs et de l'adoration due à Jésus-Christ, et de ses images.	156
XXIV.	Jésus-Christ est Rédempteur, Médiateur et Chef de l'Eglise.	163
XXV.	Jésus-Christ est la lumière des hommes, leur libérateur et leur avocat.	171
XXVI.	De la Nativité de Jésus-Christ.	177
XXVII.	De la Circoncision de Jésus-Christ et du nom de Jésus.	184
XXVIII.	Jésus-Christ est adoré par les Rois.	190
XXIX.	Jésus-Christ est persécuté dans son enfance, admiré des docteurs dans son adolescence, et	

Pages.

mène une vie cachée dans sa jeunesse. 197
— XXX. Les années, les jours et les nuits de Jésus-Christ. 205
— XXXI. Des qualités de la vie de J.-C. 214
— XXXII. Du Baptême de notre Seigneur Jésus-Christ. 222
— XXXIII. De la retraite de notre Seigneur Jésus-Christ au désert, de son jeûne et de sa tentation. 229
— XXXIV. De trois compagnes de la vie et de la conversation de Jésus-Christ, la pauvreté, l'humilité et la douleur. 236
— XXXV. De trois coutumes très-louables de notre Seigneur Jésus-Christ. 243
— XXXVI. Des prédications de notre Seigneur Jésus-Christ. 249
— XXXVII. Des miracles de notre Seigneur Jésus-Christ. 257
— XXXVIII. De la résurrection de trois morts opérée par notre Seigneur Jésus-Christ. 263
— XXXIX. De la Transfiguration de notre Seigneur Jésus-Christ. 269
— XL. De la Cène de notre Seigneur Jésus-Christ avec ses Apôtres. 277
— XLI. De la mort de Jésus-Christ, et de sa nécessité pour la réparation du péché. 282
— XLII. Jésus-Christ a souffert la mort pour tout le monde. 290
— XLIII. Quelles étaient les pensées, les paroles et les œuvres de notre Seigneur Jésus-Christ. 300
— XLIV. De l'union de trois choses opposées dans la Passion de notre Seigneur. 308

			Pages.
—	XLV.	De la cause efficiente et immédiate de la mort de Jésus-Christ.	316
—	XLVI.	De la descente de l'âme de Jésus-Christ aux enfers.	324
—	XLVII.	De la Résurrection de Jésus-Christ.	330
—	XLVIII.	De la manifestation de la Résurrection de Jésus-Christ.	338
—	XLIX.	Des dernières paroles toutes de Charité que tint notre Seigneur avant son Ascension au ciel.	345
—	L.	De l'Ascension de Jésus-Christ.	350
—	LI.	Conclusion de ce Traité : de l'amour de Jésus-Christ.	357

DEUXIÈME TRAITÉ.

DE LA SAINTE VIERGE.

MÉDITATION PREMIÈRE.		Des trois conceptions de la sainte Vierge.	367
—	II.	Explication de la Conception immaculée de la sainte Vierge.	372
—	III.	Suite de la Conception immaculée de la sainte Vierge,	377
	IV.	Des trois perfections qu'eut la sainte Vierge avant sa nativité.	383
	V.	De la Nativité de la sainte Vierge.	387
	VI.	De la Présentation de la sainte Vierge au Temple à l'âge de trois ans.	393
—	VII.	Du Mariage de la sainte Vierge avec saint Joseph.	399
	VIII.	De l'Annonciation de la sainte Vierge.	406
	IX.	De la Visitation de la sainte Vierge.	413
—	X.	Du cantique spirituel que prononça la sainte Vierge en la Visitation.	418

Pages.

XI. De l'affliction de la sainte Vierge, à cause du doute de saint Joseph, à l'occasion de sa grossesse. 424

XII. Du voyage de la sainte Vierge à Bethléem pour son enfantement. 429

XIII. De la Maternité de la très-sainte Vierge. 435

XIV. De la Purification de la sainte Vierge. 441

XV. Explication plus ample du glaive de douleur qui transperça le cœur de la sainte Vierge. 448

XVI. Des mérites de la sainte Vierge dans tout le cours de sa vie, et combien grande fut sa grâce. 454

XVII. Du bienheureux trépas de la sainte Vierge. 463

XVIII. Suite du trépas de la très-sainte Vierge et de son Assomption au ciel. 469

XIX. Conclusion de ce traité : de la dévotion envers la sainte Vierge. 477

XX. Suite de la dévotion à la sainte Vierge. 484

FIN DE LA TABLE.

LE MANS, IMP. DE GALLIENNE.

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

248.3
B13

Bail, L.
AUTHOR

Theologie Affective, La
TITLE